



At Res & OMahoney

10 has 4 Wilhalong

HISTOIRE

DES

VARIATIONS

DES

ÉGLISES PROTESTANTES.

DÉFENSE

DE CETTE HISTOIRE.
AVERTISSEMENS

AUX PROTESTANS, ET INSTRUCTIONS PASTORALES

Sur les promesses de J. C. à son Église.

Par Messire Jacques - Beniene Bossuer ; Evêque de Meaux , Conseiller du Roi en ses Conseils , & ordinaire en son Conseil d'Etat , Précepteur de Monseigneur le Dauphin , &c.

Nunquam Fides Christiana & Ecclesia Catholica variavit.
S. Aug. 1, 1, cont. Julian, c. VI, n. 63.

TOME CINQUIEME.



A ROUEN,

Chez Pierre Machuel, Hôtel Saint-We

M. DCC. LXXXII. Avec permissions.

valenta of Backerson

TABLE

Des Asticles contenns dans cu

Stringers and area deans.

Longider delectes of Pinnantsfill do "Phile chie, V für Pegalitesles meis Ter-

I drue proffuse des Cautroprofes & de la Relieine Françheum.

entre da finience & feptieme Letter da Le-Mean de M. Jurien. Popo I

Ver er er en er er er eine Fredelich für Ver reprode Weldierter, die Gereinster et der Mieifinst all reflühe partensendier, Son

I a na re générale de railannée des décrieres contemus dans les cing d'adames , e, 375



AVERTISSEMENS

PROTESTANS

SUR LES LETTRES
DU MINISTRE JURIEU,
contre

L'HISTOIRE DES VARIATIONS.

VICET DERIER AVERTISSEMENT.

L'antiquité éclaircie sur l'immutabilité de l'Être divin, & sur l'égalité des trois Personnes.

L'état présent des controverses & de la religion Protestante:

Contre la fixieme & septieme Lettre du Tableau de M, Jurieu.

MES CHERS FRERES,

M. Jurieu; & la sixieme Lettre où ce Mides empor-

2 SIXIEME ATERTISSEMENT

temens & des calomnies du Ministre.,

M. de Beauval. Hift. des Ouvrag. des Sav. Juil. 1690. Art. 9, p. 501.

& nistre attaque ma personne, est tombée depuis peu de jours entre mes mains. Par la divine miséricorde, je ne me sens aucun besoin de répondre à des calomnies qu'il ne peut croire lui-même : mais l'embarras où il est pour défendre ses propositions sur le mystere de la Trinité, la mauvaise humeur où il entre, parce qu'il ne sait par où se tirer de ce labyrinthe, & l'état où il a mis nos controverses, en les tournant d'une maniere si avantageuse aux Sociniens dont il veut paroître le vainqueur, font choses trop remarquables pour être dissimulées. Je ne lui dirai donc pas. comme on fait publiquement dans son parti, qu'il ne mérite plus qu'on lui réponde parce qu'il ne raisonne plus, & ne montre dans ses discours qu'une impuissante fureur. Sans songer à ce qu'il mérite, & occupé seulement de ce que méritent les mysteres qu'il a profanés, je les vengerai de ses attentats; & pour l'amour des infirmes que ses dangereuses nouveautés pourroient séduire, je les mettrai pour la derniere fois devant les yeux du public. On verra qu'en attaquant l'Histoire des Variations, ce Ministre a fait triompher le Socinianisme, pour ne point encore parler des autres erreurs; & que dans la sixieme Lettre de son Tableau, où il fait les derniers efforts pour se purger de ce reproche, il le mérite plus que jamais. Que je vais recevoir d'injures après ce dernier Avertissement! & que le nom de M. de Meaux va être flétri dans les écrits du Ministre! Déja on ne trouve dans sa sixieme Lettre que les ignorances de ce Prélat, ses vaines déclamations, avec les comédies qu'il donne au public; & quand le style s'éleve, ses fourberies, ses fripponneries, son

Jur. 287.

sur les Lettres de M. Jurieu. mauvais cœur, son esprit malfait, baisse & affoibli par son grand âge qui passe 70 ans, ses violences qui lui font mener les gens à la Messe à coups de barres, sa vie qu'il passe à la Cour dans la mollesse & dans le crime; car on pousse la calomnie à tous ces excès : & tout cela est couronné par son hypocrisie, c'est-à-dire comme on l'explique, par un faux semblant de révérer des mysteres qu'il ne croit pas dans fon cœur. On me donne tous ces éloges sans aucune preuve ; car aussi où le prendroit-on? Et je les reçois seulement pour avoir convaincu M. Jurieu de faire triompher l'erreur. Que h'aurai-je donc pas mérité aujourd'hui, qu'il faudra pousser la conviction jusqu'à la derniere évidence . & effacer tout le faux éclat de ce Tableau dont le Ministre a cru éblouir tout l'univers? La chose sera facile, puisque le témoignage de M. Jurieu me suffira contre lui-même.

Je ne puis ici m'empêcher de retracer, en aussi peu de paroles qu'il sera possible, le sujet de notre dispute. Dans la Préface de l'His- tedispute retoire des Variations j'avois posé ce principe mis devant comme le fondement de tout l'ouvrage : Que lecteur. Ditoute variation dans l'exposition de la Foi est vision de ce une marque de fausseté dans la doctrine exposée; discours en que les hérétiques ont toujours varié dans leurs trois symboles, dans leurs regles, dans leurs confessions de foi, en ne cessant d'en dresser de nouvelles; pendant que l'Eglise Catholique donnoit toujours dans chaque dispute sur la Foi une si & suiv. pleine déclaration de la vérité, qu'il n'y falloit après cela jamais retoucher : d'où suivoit cette différence entre la vérité catholique & l'hérésie, que la vérité catholique venue de Dieu a d'abord sa perfection; & l'hérésie au contraire.

Etat de cetles yeux du

Préface de l'Hift. des Var. n. 2, 3

Ibid. n. 7.

SIXIEME AVERTISSEMENT

comme une foible production de l'esprit humain. ne se peut faire que par pieces mal assorties, &

Par ces principes l'Histoire des Variations

par de continuelles innovations.

n'étoit plus une simple histoire ou un simple récit de faits; mais elle se tournoit en preuve contre la Réforme, puisqu'elle la convain-Toid. n. 8. quoit d'avoir varié, non pas seulement en particulier, mais en corps d'Eglise, dans les livres qu'elle appelloit symboliques, c'est-à-dire, dans ceux qu'elle a faits, pour exprimer le consentement de ses prétendues Eglises; en un mot dans ses propres confessions de foi, dans les déci-

Ibid. n. 19. sions de ses Synodes, & enfin dans ses actes & Juiv. les plus authentiques.

Les Ministres ne pouvoient donc s'élever assez contre des principes si ruineux à la Réforme; & le Ministre Jurieu, qui s'est mis en possession de défendre seul la cause commune, après avoir fait long-temps le dédaigneux selon sa coutume, & sur le Livre des Variations & fur les Avertissemens qui le soutenoient, comme sur des livres qui ne méritoient ni réponse ni même d'être lus, est enfin bénignement demeuré d'accord dans son Tab. Let. 6, Tableau, qu'il étoit ici tout à fait de l'intérêt de la vérité, de faire voir des variations considérables dans l'exposition de la dodrine des Anciens, afin de ruiner ce faux principe de M. de Meaux, que la véritable Religion ne peut jamais varier dans l'exposition de sa soi. Enfin donc il confessera qu'il étoit important de répondre, & que c'étoit par foiblesse qu'il faisoit auparavant le dédaigneux.

On pourroit ici lui demander à qui donc il importoit tant de détruire ce faux principe. Est-ce à une Eglise qui prétend ne varier pas?

SUN LES LETTRES DE M. JURIEU.

Point du tout. Qu'on écrive tant qu'on voudra que la foi ne souffre point de variation, nous ne nous en offenserons jamais; parce que nous ne prétendons point avoir varié ni varier à l'avenir dans la doctrine : au contraire nous applaudirons à cette maxime; & l'Eglise déclarera que sa regle est de croire ce qui a toujours été cru. Par une raison contraire, si la Réforme ne peut souffrir qu'on lui propose la même regle, & qu'on lui demande une doctrine stable & invariable, c'est qu'elle a varié & ne veut pas se priver de la liberté de varier encore quand elle voudra. Elle ne peut donc pas trouver mauvais qu'on ait fait l'Histoire des Variations; & cet ouvrage n'est plus si mépri-

sable que le Ministre disoit.

En effet, si on ne lui avoit montré aucune variation dans la foi de son Eglise, ou si celles qu'on lui a montrées étoient seulement dans les paroles, ou en tout cas peu essentielles, il n'avoit qu'à convenir du principe sans troubler les siecles passés & sans y ébranler jusqu'aux fondemens. Mais dès qu'il a oui parler des variations, il a cru tout perdu pour la Réforme. Il a appellé tous les Peres à garants, sans épargner ceux des trois premiers siecles, encore qu'il les préférat à tous les autres sur la pureté de la doctrine; & il a cherché de tous côtés dans ces faints hommes qui ont fondé le Christianisme après. les Apôtres, ou des défenseurs ou des complices.

Et remarquez, mes chers Freres, car ceci est tout à fait nécessaire pour établir l'état de notre question : remarquez, dis-je, qu'il ne s'agit pas d'accuser d'erreurs quelques Peres

Au

SIXIEME AVERTISSEMENT

en particulier, puisque mon principe qu'on vouloit combattre, étoit que l'Eglise ne varie. jamais. Il falloit donc pour le réfuter, mon-

trer des erreurs, non dans les particuliers, mais 3. Ann. Let. dans le corps : & c'est pourquoi le Ministre 6, P. 44, des fes Lettres de 1689, marquoit les erreurs des Peres comme étant non d'un ni de deux, mais de tous; ce qui l'oblige à parler toujours de leur Théologie comme étant celle de l'Eglise & de leur siecle. Et pour ne laisser aucun doute de son sentiment, il vient encore d'écrire, ce qu'il ne faut pas oublier, & ce qu'on ne peut affez remarquer pour entendre notre dispute, que l'erreur qu'il attribue aux Tab. Let. 6, trois premiers siecles, étoit la Théologie de tous les Anciens avant le Concile de Nicée,

P. 251.

p. 280.

sans en excepter aucun; sans quoi, en effet, it ne feroit rien contre ma proposition, & il ne prouveroit pas les variations de l'Eglise, comme il l'avoit entrepris.

Au furplus, il fait paroître tant de joie Tab. Let. 6, d'avoir trouvé cette grande & notable variation. dans la doctrine des Peres du deuxieme, du troisieme, & même du quatrieme siecle, qu'il ne croit plus dorénavant avoir rien à craindre du coup que je lui portois; & il s'en vante en ces termes: Cet argument est un coup de foudre qui réduit à néant l'argument tiré contre nous de nos variations : c'est un argument si puissant, qu'il vaut tout seul tout ce qu'on peut dire pour anéantir ce grand principe de M. de Meaux, que la véritable Eglise ne sauroit jamais varier dans l'exposition de la foi.

Pendant qu'il me foudroie de cette forte, & que cherchant des variations dans les points les plus essentiels, il a poussé l'erreur des Anciens jusqu'à leur faire nier l'égalité

sur les Lettres de M. Jurieu. 7 des trois Personnes divines, pour ne point encore parler des autres impiétés aussi capitales; on a vu dans son parti même les inconvéniens de sa doctrine. On a vu qu'il faisoit errer les trois premiers siecles sur les fondemens de la foi, contre ses propres maximes qui en rendoient la croyance invariable dans tous les siecles : & ce qui est plus fâcheux pour lui, on a vu qu'il ne pouvoit plus refuser la tolérance aux Sociniens, ni les exclure du salut; puisqu'il étoit forcé d'avouer en termes exprès, que ces étranges variations qu'il attribuoit aux Anciens, n'étoient pas essentielles & fondamentales. Les non-Tolé- 3. Ann. Let. rans se sont élevés contre lui d'une terrible 6. p. 44. maniere. On a senti ses excès jusques dans son parti. On sait ce qu'a écrit M. de Beauval en abrégeant ces Avertissemens dans son Histoire des ouvrages des Savans. On a vu ses vigoureuses réponses contre les durs avis de M. Jurieu: & s'il se tait à présent Hist des Oupour n'avoir plus à combattre contre un prages des homme qui ne se défend qu'à coups de caillou, c'est en lui remettant encore devant les 13, p. 396. yeux toutes ses erreurs. On sait aussi qu'un Ibid. Juil-Ministre en a représenté la liste à tout un let 1690. Synode, & qu'il n'a rien moins reproché à M. Jurieu, que l'Arianisme tout pur dans. cette inégalité des trois Personnes. Mais de la Conpour montrer qu'il ne cede pas, M. Jurieu feiil. p. 6. ajoute encore aujourd'hui dans la sixieme de la Con-Lettre de son Tableau, que l'erreur des seill. p. 37. Peres, quoiqu'elle emporte en termes formels cette détestable inégalité, ne ruine pas Tab. Lett. 6. le fondement, & non-seulement n'est con- Art. 3, p. damnée par aucun Concile, pas même par ce- 268,271,273. bu de Nicée; mais encore qu'elle ne peut être

Savans Maz 1690. Art. Art. 9. P. SOI. Rép. de M.

8 SIXIEME AVERTISSEMENT

Jur. lett. réfutée par l'Ecriture, & qu'on ne peut en faire fur M. Pap- une hérésie. pin, p. 16. On pent maintenant de la constant de la cons

On peut maintenant appercevoir pourquoi il prenoit tant son air de mépris, & déclaroit si hautement qu'il ne daigneroit me répondre. Malgré ses fiertés affectées, il sentoit bien l'embarras où il s'étoit mis, & que pris dans fes propres lacets, plus il feroit d'efforts pour se dégager, plus il redoubleroit les nœuds qui le serrent. Il n'entre donc que forcé dans cette dispute; & il est comme obligé de l'avouer, lorsqu'il dit, dans son Avis à M. de Beauval: d cet endroit, lorsqu'on en sera aux avantages que les Sociniens & les Tolérans tirent continuellement de ce qu'il a opposé à mes Variations, il n'y aura pas moyen d'éviter M. de Meaux. Vous l'entendez, mes chers Freres ; la rencontre de cet ennemi , qu'il n'y a plus moyen d'éviter, lui paroît importune. Ce n'est pas moi qu'il redoute; c'est la vérité qui le presse par ma bouche : c'est qu'il falloit se dédire, comme on verra qu'il a fait, de ce qu'il avoit assuré en 1689, & bâtir un nouveau système, qui ne se soutiendroit pas mieux que le premier. Comme il ne peut plus reculer, & que malgré lui il faut commencer un combat où son désordre ne peur manquer d'être sensible, il ne se possede plus. De là ces exclamations, de là ces fureurs. L'ignorance, la fourberie, la fripponnerie lui paroissent encore trop foibles pour exprimer sa colere; & il n'y a calomnie ni outrage où il ne s'emporte.

Laissons-là ses emportemens, & examinons ses réponses, maintenant que le Lecteur est au fait, & qu'il a devant les yeux avec la suite de notre dispute, l'état de la question

dont il doit juger. Elle se partage en deux points. Le premier, si le Ministre pourra soutenir les variations qu'il impute à l'ancienne Eglise, sans renverser en même temps ses propres principes & le fondement de la soi. Le second, s'il pourra se défendre des conséquences que les Tolérans tireront de son aveu pour la tolérance universelle. Nous verrons après si cette querelle est seulement de M. Jurieu, ou celle de tout le parti. Je ne crois pas qu'il y eut jamais une dispute plus essentielle à nos controverses.

PREMIERE PARTIE.

Que le Ministre renverse ses propres principes, & le fondement de la foi par les variations qu'il introduit dans l'ancienne Eglise.

ARTICLE PREMIER.

Dénombrement de ses erreurs: la Trinité directement attaquée avec l'immuta-bilité, & la spiritualité ou simplicité de l'Étre divin.

SUR la premiere question le Ministre nous promet d'abord d'expliquer & de justifier contre l'Evéque de Meaux la Théologie des Anciens sur le mystere de la Trinité & celui de la génération du Fils de Dieu. Il n'en promet pas davantage dans cette sixieme Lettre de son Tableau. Mais

Que le Ministre renonce à la folution de quinzé ou vingt diffiultés es sentielles, & d'abord, ce n'est pas là satisfaire à l'Evêque ne s'attache de Meaux. Il est vrai que je l'accuse d'avoir qu'à la difreconnu & toléré dans les Anciens une docpute de la trine contraire à l'égalité, à la distinction & Trinité, où il sombe dans à la co-éternité des trois Personnes divines : de nouvelles mais ce n'est pas là tout son crime. Selon lui, erreurs. les Peres du troisieme siecle, & même ceux du qua-Tab. lett 6, trieme n'ont pas mieux entendu l'Incarnation P. 226. Art. 1, 2, 3, 4, que la Trinité; puisqu'ils nous ont fait un Dieu P. 227, 237, converti en chair, selon l'hérésie qu'on a attri-252, 276.

Ibid.

49.

Ibid.

accident comme la couleur ; la sagesse de Dieu n'est pas sa substance : c'étoit la Théologie du fiecle. On ne croyoit pas que Dieu fut par-tout, ni qu'il pût être en même temps dans le ciel & dans la terre. Faut-il s'étonner après cela que la foi de la providence vacillat! Un Dieu qui n'étoit qu'au ciel ne pouvoit pas également prendre garde à tout : aussi étoit-ce l'opinion Lett. 5, P. CONSTANTE ET REGNANTE que Dieu avois abandonné le soin de toutes les choses qui sont au-deffous du ciel , SANS EXCEPTER MEME LES HOMMES, & ne s'étoit réservé la providence immédiate que des choses qui sont dans les cieux. La grace n'étoit pas mieux traitée, On la regarde aujourd'hui (remarquez que c'est toujours la foi d'aujourd'hui que le Ministre reçoit, & vous en verrez d'autres exemples). la grace donc, qu'on regarde aujourd'hui avec raison comme un des plus importans articles de la Religion, jusqu'au temps de S. Augustin, étoit entiérement informe, Ce mot d'informe lui plait, puisque même il l'attribue à la Trinité; & l'on verra comme il s'embarrasse en tâchant

de se démêler de cette expression insensée.

buée à Eutyche. Leur erreur n'est pas moins extrême sur les autres points; puisque dans

leurs sentimens la bonte de Dieu n'est ou'un

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. Mais peut-être que les erreurs qu'on avoit fur la matiere de la grace avant le temps de faint Augustin, étoient médiocres? Point du tout : Les uns étoient Stoiciens & Manichéens; d'autres étoient purs Pélagiens : LES PLUS ORTHODOXES ont été Semi-Pélagiens: ils font tous par conféquent convaincus d'erreurs sur des matieres si essentielles. Il en dit autant du péché originel. Quoi plus? La Satisfaction de Jesus-Christ, ce dogme si imporsant, si fondamental & si clairement révélé par l'Ecriture, est demeuré si informe jusqu'au quatrieme siecle, qu'à peine peut-on rencontrer un ou deux passages qui l'expliquent bien. On trouve même dans saint Cyprien des choses très-injurieuses à cette doctrine; & pour la justification, les Peres n'en disent Rien, ou ce qu'ils disent EST FAUX, mal digéré & imparfait. Prenez garde : ce ne sont pas ici des fentimens particuliers, mais par-tout les OPINIONS RÉGNANTES, ET LA THÉOLOGIE DU TEMPS. Il ne dit pas quelques-uns, mais tous, & les Peres en général. Il ne dit pas: on s'expliquoit mal, ou l'on parloit avant les disputes avec moins de précaution; mais on croyoit, on ne croyoit pas; & il s'agit de la foi. Enfin, l'ignorance de l'ancienne Eglise alloit jusqu'aux premiers principes; & lafoi n'étoit pas même arrivée à sa perfection dans le dogme Lett. 6, p. d'un Dieu unique, tout-puissant, tout sage, tout bon, infini & infiniment parfait. On a varié sur des points si essentiels & si connus. comme fur tous les autres, quoiqu'il n'y ait point d'endroits où les Peres de l'Eglise auroient dû être plus uniformes & plus exempts de variations que celui-là, s'y exerçant perpétuellement dans leurs disputes contre les Païens. Tous les

favans sont d'accord qu'on a parlé plus correctement & avec plus de précision des choses dont on avoit à disputer, que des autres, parce que la dispute même excitoit l'esprit : mais il n'y a que pour les Peres de trois premiers siecles que cette regle trompe; & ils avoient l'esprit si bouché, même dans les choses de Dieu, qu'ils ignoroient jusqu'à celles qu'ils avoient tous les jours à traiter avec les Païens, & même son unité & sa perfection infinie. Nous le verrons mieux tout à l'heure; puisqu'on nous dira nettement qu'ils ne le croyoient ni immuable, ni indivisible. Je ne m'étonne donc pas, si en parlant des Peres de ces premiers fiecles, le Ministre les a appellés de pauvres Théologiens qui ne veloiens que rez-pied rez-terre. Quand il voudra néanmoins, ce seront des aigles, & les plus purs de tous les Docteurs. Mais on voit en tous ces endroits-là comme il les abvme. Et comment auroient-ils pu s'en fauver, puisqu'ils n'étudioient pas l'Écriture sur les matieres les plus importantes, comme sur celles de la Lett. 7, p. grace, & qu'en général il ne paroît pas qu'ils se soient beaucoup attachés à cette lecture, se remplissant seulement de celles des Platoniciens? Que de redites importunes! dira M. Jurieu. Il est vrai, ce sont des redites. J'ai relevé toutes ces erreurs de M. Jurieu dans 1. Av. n. 16. mon premier Avertissement; mais je ne vois pas qu'on puisse, sans le répéter, lui faire voir qu'il ne songe seulement pas à y faire la moindre réponse dans l'ouvrage qu'il vient de donner pour sa défense. Pourquoi? Est-ce peut-être que ces matieres ne regardent pas d'assez près l'essence de la Religion? Mais c'en sont les fondements. Ou bien est-ca

Ibld.

ibid.

sur les Lettres de M. Jurieu. 13 qu'elles ne regardent pas le Socinianisme dont M. Jurieu fait le Tableau? Mais il sait bien le contraire : & dans ce même Tableau Tab. Lett. 1. il reproche aux Sociniens toutes ces erreurs. 2, &c. Pourquoi donc se tait-il sur tous ces points, si ce n'est qu'il évite encore autant qu'il peut M. de Meaux? Ce lui seroit trop d'affaires de chercher des faux-fuyans à tous les mauvais pas où il s'engage : il ne s'attache qu'à la Trinité, & il espere se sauver mieux parmi les ténebres d'un mystere si impénétrable. Il reste donc à lui faire voir qu'il s'y abyme plus visiblement que dans les autres articles, & que fes excuses sont de nouveaux crimes. Rendez-vous attentifs: voici le nœud. La matiere est haute; & quelqu'ordre qu'on y apporte, elle échappe si on ne la suit : mais, pour abréger la dispute, on convaincra le Ministre par ses propres paroles.

Il demeure d'accord d'avoir dit dans ses Lettres de 1689, que selon la doctrine des & nouvelle Anciens qu'il trouve du moins tolérable, doctrine du l'effusion de la sagesse, qui se sit au commence- Ministre ment du monde, fut ce qui donnala derniere per- pleine fection , & pour ainsi dire , la parfaite existence blasphemes. au Verbe & à la seconde Personne de la Trinité. Il n'en faut pas davantage. Le Verbe avoit P. 238. donc manqué dans l'éternité toute entiere de sa derniere perfection. Or, ce qui manque de sa perfection, visiblement n'est pas Dieu. Quand il la recevroit dans la fuite, il ne le seroit non plus, puisqu'il seroit muable & changeant. Le Fils de Dieu n'est donc Dieu. dans cette supposition que le Ministre tolere. ni avant la création, puisqu'il n'avoit pas sa derniere perfection, ni depuis, puisqu'il l'a reçue alors de nouveau. N'est-ce pas assez

également Tab. Lett.6.

SIXIEME AVERTISSEMENT 14 blasphêmer, que d'enseigner ou detolerer de

pareils fentimens? Il s'excuse d'un autre blasphême en cette

sorte. Voici ses paroles: J'ai dit dans la sixieme Lettre Pastorale de 1689, que selon Tertullien, avec qui il veut que les autres Anciens soient d'accord, le Fils de Dieu n'a été Per-Tab. Lett.6, sonne distincte de celle du Pere qu'un peu avant la création. Voilà un second blasphême assez évident; mais voici comme il s'en tire: Per-Ibid. fonne distincte, dit-il, c'est-à-dire, personne développée & parfaitement née. Mais, pour lui ôter ce dernier refuge & ne lui laisser aucune

évasion, je lui réponds en deux mots: premierement, que ce n'est pas là ce qu'il avoit dit : secondement, que ce qu'il veut avoir dit

ne vaut pas mieux.

Premiérement donc, ce n'est pas là ce qu'il Que le Mi- avoit dit dans ses Lettres de 1689, puisqu'il y avoit dit en termes exprès : Que le Verbe n'est pas éternel en tant que Fils ; qu'il n'étoit vaines pas une Personne; que la génération du Verbe n'est pas éternelle; que la génération de la Personne du Verbe fut faite au commencement du te, son pré- monde; que la Trinité des Personnes ne commentendu deve- ça qu'alors, & qu'il y avoit trois Personnes distinctes à la vérité, mais engendrées & produiduVerbe dites dans le temps, en sorte qu'elles en venoient à une existence actuelle : après quoi il ne faut plus 1689, 44, 45, s'étonner qu'on les ait fait inégales: comment eussent-elles pu être égales, puisqu'elles n'étoient pas co-éternelles? M. Jurieu fait dire tout cela aux Anciens: M. Jurieu foutient

Avert. n. qu'il n'y a là rien d'essentiel ni de fondamental. Il faut être bien affuré de faire passer tout ce

qu'on veut, pour croire qu'on puisse réduire tant d'impietés à un bon sens.

Lett. 6, de 1689, p. 44. p. 260.

nistrea changé son fysteme de 1689.

distinctions qu'il a taché loppement

Lett. 6, de

46.

Ibid. 45.

10, p. 44.

sur les Lettres de M. Jurieu. If Il distingue néanmoins : la Personne du Fils de Dieu n'étoit pas encore, &, pour parler plus généralement, la Trinité des Personnes n'étoit pas encore : la Trinité des Personnes développées; il l'accorde: la Trinité des Personnes véritablement distinguées en ellesmêmes, mais non encore enfantées ni déve-

loppées; il le nies

Nous verrons bientôt l'impiété de cette doctrine dans son fond: mais maintenant pour nous attacher seulement aux termes, je lui demande en un mot, si distincte ne vouloit dire que développée, que n'usoit-il de ce dernier terme? que ne disoit-il clairement que dans l'opinion des Anciens, la personne du Fils & celle du Saint-Esprit n'étoient pas encore développées, ce qui lui paroît innocent; au lieu de dire distinctes, qui lui pa-

roît criminel & infoutenable?

C'est, dit-il, que j'avois à expliquer briéve- Tab. Lett.6, ment ce sentiment des Peres, n'ayant aucun in- 238. térêt alors de l'expliquer plus au long. Il n'y avoit aucun intérêt! C'est tout le contraire : car une des choses qu'il s'étoit le plus proposé dans les Lettres dont nous parlons, étoit de faire voir aux Sociniens & à ceux qui les tolerent, qu'il ne leur donnoit aucun avantage en tolérant les Peres des trois premiers siecles; & puisqu'il mettoit le dénouement à leur faire dire que la Personne du Verbe étoit dans le sein de son Pere, comme un enfant dans celui de sa mere, formé & distinct, mais non encore enfanté ni développé; lui eûtil coûté davantage de dire développé, que de dire distingué? Et pourquoi n'avoir pas donné d'abord à une si grande difficulté une solution si facile. où il n'eût fallu que trois mots?

SIXIEME AVERTISSEMENT

M'nistre ne faifoit du Fils de Dieu qu'un germe imparfait, & non unePer-Tonne. Tab. p. 260.

Lett. 6 de 1689. p. 44.

Mais, ajoute votre Ministre, je m'étoisas-Qu'en 1689 sez expliqué, puisque j'avois dit que le Verbe étoit caché dans le sein de son Pere comme sapience : &, poursuit-il, ce qui est caché est pourtant, & existe comme une personne. Il dissimule ce qu'il avoit dit, que ce Verbe qui étoit caché dant le sein du Pere comme sapience, étoit seulement son Fils & son Verbe en germe & en semence. Or, ce qui est un germe & une semence, visiblement n'est pas une Personne; le Fils de Dieu n'étoit donc pas une Personne selon M. Jurieu. Il tronque & il falsifie ses propres paroles : que faut-il donc espérer qu'il laisse

dorénavant en son entier?

On voit plus clair que le jour qu'il ne lui reste aucune défense; car, pour entrer dans le fond de son raisonnement, il sait bien qu'une chose peut être dans une autre, ou en acte & selon sa forme, ou en puissance & selon ses principes, comme l'épi dans le grain, l'arbre dans son pepin ou dans son noyau, un animal dans son germe, tous les ouvrages dont l'univers est composé dans leurs principes primordiaux. Ce n'étoit donc pas assez à M. Jurien de dire que le Fils de Dieu fût caché dans le sein de son Pere : les Ariens mêmes disoient selon lui, qu'il y étoit caché en puissance; & pour fermer la bouche aux Sociniens & aux Tolérans leurs amis, il falloit avoir expliqué, que si le Verbe étoit caché dans le sein du Pere, ce n'étoit pas en puissance, comme l'enfant est dans le germe & dans l'embryon; mais en effet & en acte, comme il est après sa conception ou sa naissance. Mais loin de le dire ainsi, ou plutôt de le faire dire aux Anciens, M. Jurieu dit tout le contraire dans l'endroit même qu'il cite

Tab. Lett. t. P. 275.

DOUR

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 17 pour se justifier: & il en conclut un peu après, qu'on devoit se représenter Dieu comme muable & p. 46. divisible, CHANGEANT CE GERME DE SON FILS 1. Av. n. 14 en une Personne. Ainsi, selon les Anciens approuvés ou tolérés par M. Jurieu, il ne m'importe, le Fils de Dieu étoit éternellement dans le sein de son Pere comme un germe, comme une semence, & non pas comme une Personne; & ce germe ne fut changé en une Personne que dans le temps. Qui ne voit manifestement que faire parler ainsi les Anciens, c'est les faire blasphémer; & qu'approuver ou tolérer ces expositions de la Foi, comme M. Jurieu les veut appeller, c'est blasphémer foi-même?

Il en est de même des autres pensées que le Ministre attribue aux Peres. Par exemple, il leur faisoit nier l'éternité de la génération du Fils: il s'explique: l'éternité de la seconde ce qu'il dit. génération, il l'avoue : de la premiere, il le de nouveau nie. Il falloit donc deviner ces deux générations dont il ne disoit pas un seul mot; reconnoître dans une seule Personne selon la nération atdivinité deux générations proprement dites, tribuée & croire que le Pere éternel avoit engendré

fon Fils à deux fois.

Les autres opinions que le Ministre avoit Leu. 6. imputées aux faints Docteurs, ne sont pas mieux excufées; & il n'y a personne qui ne voie que ce qu'il dit aujourd'hui dans son Tableau est une réformation, & non pas une explication de son système. Pitoyable réformation, puisque loin de le relever du blasphême dont il a été convaincu, elle l'y enfonce de nouveau, comme on va voir!

Il faut donc ici expliquer le nouveau mystere de cet enveloppement & développement Dieu dans le Avert. Tome V.

VIII. Quele Ministre se dédir, & que. mieux : sa Verbedivin.

Le Fils de

que fa doctrine eft contraire felon lui-même à l'immutabilité de Dieu.

P. 266.

sein du Pere du Verbe, de sa conception & de sa sortie comme un hors des entrailles de son Pere, & de sa douemant avant ble nativité, l'une éternelle, mais imparfaite; 14 naiffince; l'autre parfaite, mais temporelle & arrivée tre entend seulement un peu avant la création du moncela au pied de: car c'est la tout le dénouement que donne de la lettre; M. Jurieu à la Théologie des Anciens; & il est temps d'en démontrer la visible absurdité: felon lui-même.

En effet voici comme il parle: Cette pensée des Anciens, cette double nativité & ce nouveau développement du Verbe, dans le sens. Tab. Lett.6, métaphorique, est belle & bonne: mais dans le Jens propre, comme ces Anciens le prenoient, elle ne s'accorde pas avec l'idée de la parfaite im-

mutabilité de Dieu.

Il n'y a ici qu'à ouvrir les yeux pour voir l'égarement de notre Ministre. Cette double génération ou ce développement du Verbe, à le prendre proprement, est si absurde qu'il n'entrera jamais dans les esprits. Car qui pourroit croire qu'un Dieu s'enveloppe & se développe selon sa nature divine, ou que le Pere engendre son Verbe à deux fois? Il ne faut qu'ouvrir seulement l'Evangile de saint Jean, pour y remarquer que s'il est engendré deux fois, l'une de ces générations le regardoit dans l'éternité comme Dieu, & l'autre dans le temps en tant qu'homme. Maisque comme Verbe il ait pu être engendré deux fois, & qu'il fallût au pied de la lettre le développer du sein Paternel, comme un enfant de celui de sa mere; c'étoit dans cette divine & immuable génération, une imperfection si visible & si indigne de Dieu, qu'il faudroit être insensé pour le dire ainsi dans le fens propre.

sur les Lettres de M. Jurieu. 19 C'est pourquoi le Docteur Bullus, le plus favant des Protestans dans cette matiere, lorsqu'il a vu dans cinq ou six Peres (car il n'en met pas davantage) cette double génération, avoit entendu la seconde d'une génération métaphorique, qui ne signifie autre chose, que son opération extérieure & la manifestation de ses desseins éternels par la création. de l'univers, à la maniere que nous verrons si clairement dans la fuite, qu'il n'y aura pas moyen d'en disconvenir. Aussi M. Jurieu estil déja d'accord avec nous, que cette pensée des Anciens est irreprochable en ce sens. Cependant il refuse de la suivre; & obstiné à trouver dans les Anciens l'erreur dont un si Savant Protestant les avoit si clairement justifies: Pour moi, dit-il, je tiens pour certain qu'il Tab. Lett. 5, n'y a point là de métaphore. Et un peu plus P. 266. haut : J'entends tout cela sans figure ; & je comprends que ces Théologiens (ce font les Peres des trois premiers siecles) ont cru que les deux Personnes divines, le Fils & le Saint-Esprit, étoient renfermées dans le sein de la premiere, comme un enfant est enferme dans le sein de sa. mere, parfait de tous ses membres, ayant vie, être, mouvement & action, mais n'étant pas encore développé & séparé de la mere.

Mais s'il faut prendre au pied de la lettre. & fans figure, comme le Ministre nous y veut contraindre, tout ce qu'il vient de raconter ; il y a donc, comme dans la mere & dans son. enfant lorsqu'il vient au monde, un double: changement en Dieu; un dans le Pere quit développe ce qui étoit enfermé dans ses entrailles; un dans le Fils qui est séparé & développé de ces entrailles paternelles : & on: ôte également au Pere & au Fils la parfaite

P. 2550.

SIXIEME AVERTISSEMENT simplicité & immutabilité de leur être.

Après ces extravagances qu'on nous débite Que le Mi- comme des oracles, le Ministre m'avertit senistre intro-rieusement de ne continuer pas à harceler la Théologie des Peres par des conféquences, en dimuable & sant que selon le sentiment que je leur attribue, Ibid. p. 269. il faut que la Trinité soit nouvelle, & non éternelle ; que Dieu soit muable ; qu'il faut que Dieu puisses'étendre & se resserrer. Voilà des objections contre sa doctrine qui sans doute sont considérables; mais il les résout en un mot. Tout cela est chicane, dit-il. C'en est fait ; l'oracle a parlé. Mais est-ce chicane de dire que celui qui ouvre son sein, & qui y développe ce qu'il y tenoit enfermé, & celui qui sort de ce sein où il étoit auparavant, aient ce double défaut d'être muables & divisibles? Je le demande à tout homme qui a les premiers principes de l'intelligence.

Pour la mutabilité, la chose est claire. Le Démonstra- Ministre demeure d'accord que dans la sup-Dieu & le position qu'il attribue aux Anciens, l'effusion Verbe des faite dans les tems de la sagesse divine DONNA les troispre- LA DERNIERE PERFECTION, & pour ainsi dire, miers siecles la parfaite existence au Verbe & à la seconde bles, impar- Personne de la divinité. Sur ce fondement je faits & cor- raisonne ainsi. Ce qui reçoit de nouveau sa porels selon derniere persection, en termes formels est la supposi-tion dn Mi-n stre. la seconde Personne reçoit de nouveau sa der-Tab. Lett.6, niere perfection; donc dans cette supposition la seconde Personne en termes formels est changée. Vous le voyez, mes chers Freres. J'aime mieux tomber dans la fécheresse d'un argument en forme, que de donner lieu, quoique sans sujet, à votre Ministre, de dire

que j'exagere & que je fais le déclamateur.

tion, que P. 259.

IX.

corporel.

sur les Lettres de M. Jurieu. 2

Voulez-vous ouïr un autre argument également clair? Ecoutez ce qu'on attribue à Tertullien & aux autres Peres. Dieu dit, que la lumiere soit : Voilà la seconde génération du Fils: ce que Tertullien appelle la parfaite nois-Sance du Verbe, & qui fait voir qu'il en reconnoissoit une autre IMPARFAITE en comparaison de celle-ci : c'étoit la génération éternelle, par laquelle le Verbe en tant qu'entendement & raison divine étoit en Dieu éternellement, bien distingué à la vérité de la Personne du Pere, mais encore enveloppé. Demeurons-en là & disons: cequi passe d'un état imparfait à un état parfait, change d'état : mais dans cette supposition le Fils de Dieu passe d'un état imparfait à un état parfait ; par conséquent le Fils de Dieu change d'état. Il passe manifestement de l'imparfait au parfait, qui est non par conséquence, mais précisément & selon la définition, ce qu'on appelle changet.

Et remarquez que son état imparfait est celui où il étoit mis par sa naissance éternelle: c'est cet état qu'on regarde comme imparfait, à comparaison de celui où il est élevé dans le temps & au commencement du monde. Dieu donc dans l'éternité a engendré un Fils imparsait, qui a acquis sa perfection avec le temps. Si ce n'est pas là blasphémer en termes formels contre, le Pere & le Fils, je ne sais

plus ce que c'est.

Enfin, c'est trop disputer; & il n'y a qu'à répéter au Ministre ce qu'il écrivoit en 1689, que les Anciens représentaient Dieu comme muable & divisible, changeant ce germe de son Fils an une Personne, & donnant une portion de sa substance pour son Fils sans la détacher de soi. Qu'y a-t-il de plus scandaleux & de plus

Pag. 25%;

Lett. 65, 1689.
1. Avera-

impie tout ensemble, que de réduire le Fils de Dieu à l'imperfection d'un germe & d'une Semence, comme il parle? Mais n'est-ce pas clairement & en termes affez formels le reconnoître muable, & faire un Dieu changeant & un Dieu changé? Mais que falloit-il davanrage pour faire un Dieu corporel, que de l'avouer divisible, & de lui attribuer des divifions & des portions de substance? Où réduiton le Christianisme? & ose-t-on se vanter de. confondre les Sociniens, lorsqu'on dit que de semblables blasphêmes ne ruinent pas le

fondement de la foi?

XI. Que le Ministre . en bleau, met le comble à ses d'impiété & d'abfurdité. Tab. Lett.6, 362. Ibid. 233,

P. 268.

Voilà ce qu'il écrivoit en 1689; & loin de corriger ces blasphêmes dans une Lettre qu'il s'expliquant composeexprès pour s'en justifier, il y assure en 1690 & de nouveau que la seconde Nativité du Verbe dans son Ta- est sa parfaite nativité, & que la premiere est plutôt une conception qu'un enfantement parerreurs; paf. fait. Ce n'est pas tout : par cette seconde natiplein vité, de sagesse il est devenu Verbe, & Personne parfaitement née; par consequent quelque chose de plus fait & de plus formé qu'il n'ép. 259, 291, toit auparavant : en sorte que la Trinité a pris Ibid. 263, dans cette naissance son être développe & parfait: ce qui a fait croire aux Docteurs des trois premiers. siecles qu'ils étoient en droit de compter sa naif-Ibid. 260. Sance de la Trinité de ce qu'ils appelloient sa par-Ibid. 261. faite nativité. Non content d'avoir proférétant Tab. Lett. 6, d'impiétés, il y met le comble en cette sorte: A Dieu ne plaise, dit-il, que je voulusse porter ma complaisance pour cette Théologie des Anciens jusqu'à l'adopter ni même la tolérer Au-JOURD'HUI! on doit pourtant bien remarquer que l'on ne sauroit réfuter par l'Ecriture cette Théologie bisarre des Anciens ; & c'est une raison pourquoi on ne leur en sauroit faire une héréSUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 22

fe. Il n'y a que la seule idée que nous avons aujourd'hui de la parfaite immutabilité de Dieu, qui nous fasse voir la fausseté de cette hypothese : or nous n'avons cette idée de la parfaite & entiere immutabilitéde Dieu, que des lumieres naturelles qu'une mauvaise Philosophie peut obscurcir.

On ne sait en vérité par où commencer pour démontrer l'impiété de ce discours. Mais idée du Mice qui frappe d'abord, c'est que les Anciens nistre sur croyoient Dieu véritablement muable ; & ce l'immutabiqui passe toute absurdité, que la parfaite im- litéde Dieu; mutabilité de Dieu est une idée d'aujourd'hui. est nouvelle Elle n'étoit pas hier : elle est nouvelle dans dans l'Eglil'Eglise, & ne doit pas être rangée au nombre se, & que de ces vérités qui ont toujours été crues, & nous ne l'apar-tout : quod ubique, quod semper. Mais ce par les Ecriqu'il y a de plus absurde & de plus impie, tures, mais, c'est qu'elle est nouvelle non-seulement à l'E- par la seule glise primitive, mais encore aux Prophetes. & aux Apôtres; puisque, selon M. Jurieu, on ne peut réfuter par l'Ecriture cette bisarre Théologie des Anciens. Ce n'est que des Philosophes que nous prenons cette idée que nous avons aujourd'hui de la parfaite immutabilité de Dieu: sans la Philosophie, la doctrine des Chrétiens sur un attribut aussi essentiel à Dieu seroit imparfaite. Croire ce premier être muable, ce n'est pas une erreur contre la foi : c'est, si l'on veut, une erreur ou une hérésie philosophique, laquelle n'est point contraire à la révélation; les Philosophes ont mieux connu Dieu que les Chrétiens, & mieux que Dieu lui-même ne s'est fait connoître par son Ecriture.

Philosophie.

ARTICLE II.

Erreur du Ministre qui ne veut voir la. parfaite immutabilité de Dieu ni dans. les Peres, ni dans l'Ecriture même.

XIII. miers fiecles quité. 27.

'Est bien là en vérité le discours d'un Passages des homme qui ne sait plus ce qu'il dit, & qui en pre- faisant le savant n'a rien lu de l'antiquité qu'en fur la parfaj- courant, & dans un esprit de dispute. Car s'il te immuta- avoit lu posément le seul livre de Tertullien bilité de contre Praxeas, il y auroit trouvé ces paroles Dieu; que le fur la personne du Fils de Dieu: Etant Dieu, connoît rien il faut le croire immuable & incapable de recevoir dans l'anti- une nouvelle forme, parce qu'il est éternel. Mais qu'est-ce encore selon cet Auteur, que d'être Adv. Prax. immuable & éternel! C'est ne pouvoir être transfiguré ou changé en une autre forme, parce que toute transfiguration est la mort de ce qui étoit auparavant. Car, poursuit-il, tout ce qui est transformé cesse d'être ce qu'ilétoit & commence d'être ce qu'il n'étoit pas : mais Dieu ne cesse point d'étre, ni ne peut être autre chose que ce qu'il étoit. Je voudrois bien demander à M. Jurieu si ses Métaphysiciens d'aujourd'hui dont il veut tenir cette belle idée de la parfaite immutabilité de Dieu, plutôt que de l'Ecriture & de l'ancienne & constante tradition de l'Eglise. lui en ont parlé plus précisémene que ne vient de faire cet ancien Auteur? Et si ce n'est pas affez, il ajoute encore que la parole qui est Dieu , & la parole de Dieu demeure éternellement, & persévere toujours dans sa propre forme. Voilà celui qui selon M. Jurieu introduit un Verbe qui acheve de se former avec le temps:

2

voilà

sur les Lettres de M. Jurieu. 25 voilà comme il ignoroit l'immutabilité de Dieu, & en particulier celle de son Fils. Il conclut Finmutabilité de ce qu'il est, par l'immutabilité de ce qu'il dit. L'Auteur du livre de la Trinité, qu'on croit être Novatien, suit les idées de Tertullien, & déclare comme lui, que tout ce qui change est mortel par cet De Trin. endroit-là. Il faudroit donc ôter aux Anciens c. 4. avec l'idée de l'immutabilité celle de l'éternité de Dieu, dont la racine, pour ainsi parler, est son être toujours immuable. De là vient qu'en disputant contre ceux qui mettoient la matiere éternelle, ces graves Théologiens leur démontroient qu'elle ne pouvoit l'être, parce qu'elle étoit sujette aux changemens. Tertullien soutient contre Hermogene, que si la matiere est éternelle, elle est immuable Cont. Herm. & inconvertible, incapable de tout changement; c. 12. Ed. parce que ce qui est éternel perdroit son éternité, 237. s'il devenoit autre chose que ce qu'il étoit. Ce qui fait Dieu, poursuit-il, c'est qu'il est toujours ce qu'il est: de sorte que si la matiere recoit quelque changement, la forme qu'elle avoit est morte: ainsi elle auroit perdu son éternité: mais l'éternité ne peut se perdre. Remarquez qu'il ne s'agit pas de changer quant à la substance & à l'être, mais quant aux manieres d'être; puisque c'est en présupposant que la matiere n'étoit point muable dans le fond de son être. qu'on procede à faire voir qu'elle ne peut l'être en rien, & qu'on ne peut rien lui ajouter. Théophile d'Antioche procede de même : Parce que Dieu est ingenérable, c'est-à-dire, Lib. 2, 42 éternel, il est aussi inaltérable. Si donc la ma- Antol. tiere étoit éternelle, comme le disent les Platoniciens, elle ne pourroit recevoit aucune altéracion, & seroit égale à Dieu; car ce qui se fait Avert. Tome V.

& ce qui commence est capable de changement & d'altération : mais ce qui est éternel est incapable de l'un & de l'autre. Athénagore dit aussi, que la divinité est immortelle, incapable de mouve-

Chrift. Ed. Just. p. 299.

Legat. pro ment & d'altération; ce qui emporte nonseulement l'immutabilité dans le fond de Bened.apud l'être, mais encore dans les qualités, & universellement en tout : d'où il conclut que le monde ne peut être Dieu, parce qu'il n'a rien de tout cela. Il ne faut pas oublier que ces passages sont tirés des mêmes endroits, d'où le Ministre conclut ces prétendus changemens dans Dieu & dans fon Verbe. Pour fe former une idée parfaite de l'immutabilité de Dieu, il ne faut que ce petit mot de S. Justin: Qu'est-ce que Dieu? & il répond : C'est celui Tryph. Ed. qui est toujours le même, & toujours de même

Ben. p. 105. façon, & qui est la cause de tout ; ce qui exclut tout changement, & dans le fond & dans les manieres: & cela est tellement l'esfence de Dieu, qu'on en compose sa définition. Les autres Anciens ne parlent pas moins clairement; & si occupé de toute autre chose que de l'amour de la vérité, le Ministre ne veut pas se donner la peine de la chercher où elle est à toutes les pages, Bullus & son Scultet lui auroient montré dans tous les Auteurs qu'il allegue, dans S. Hippolyte, Scult. Me-dans faint Justin , dans Athénagore , dans

Just.

dul. PP. 1 saint Théophile d'Antioche, & dans saint P. P. 7. 107, Clément d'Alexandrie, que non-seulement 114,198, &c. le Pere, mais encore nommément le Fils, est Ben. apol. 1, inaltérable, immuable, impassible, incapable n. 6, p. 45. de nouveauté, sans commencement : & quand Dial. cum ils disent sans commencement, ils ne disent Tryph. fu- pas seulement que lui-même ne commence pra. Athen. spud Just. pas, mais encore que rien ne commence en

sur les Lettres de M. Jurieu. 27 Jui, comme ils viennent de nous l'expliquer: sen.

& c'est pourquoi ils joignent ordinairement Alex. Stro.

à cette idée celle de tout parsait, παντελης, 4,7. Edit.

pous montrer qu'on ne peut rien ajouter ni Hip. Collect. diminuer en Dieu : ce qui renferme la très- Anaft. parfaite immutabilité de son être. La voilà donc dans les plus anciens Auteurs, cette parfaite immutabilité, que le Ministre ne veut favoir que d'aujourd'hui, & la voilà dans tous ceux où il croit trouver le contraire. fans même qu'on puisse réfuter par l'Ecriture leur bisarre théologie, comme il l'appelle.

Il ne veut donc pas que Tertullien, lorfqu'il a dit avec tant de force, que Dieu ne change jamais, ni ne peut être autre chose que ce qu'il étoit à cause qu'il est éternel, ait puisé cette ciens ont vu belle idée de l'endroit où Dieu se nomme ture la parlui-même celui qui est; c'est-à-dire, non-faite immuseulement celui qui est de lui-même. & celui tabilité qui est éternellement, mais encore celui qui Dieu. est éternellement tout ce qu'il est; qui n'est point aujourd'hui une chose & demain une autre, mais qui est toujours parfaitement le même. Il ne veut pas que les Anciens aient entendulabelle interprétation que le Prophete Malachie a donnée à cette parole: celui qui est, Mal. iij, 6. lorsqu'il fait encore dire à Dieu, je suis le Seigneur, le Jehovah, & celui qui est, & je ne change point; c'est-à-dire manifestement. je ne change en rien, parce que je suis celui qui est; ce que je ne serois plus si je cessois un seul moment d'être ce que j'ai toujours été; ou, ce qui est la même chose, si je commençois à être ce que je n'étois pas.

Si on veut dire que l'antiquité n'ait pas vu un sens si clair dans les deux passages qu'on vient de citer, il faut donc encore les effacer

XIV. Oue les andans l'Ecri-

SIXIEME AVERTISSEMENT

De Trin, du livre de Novatien, qui en conclut que Dieu conserve toujours son état, sa qualité, cap. 4. & en un mot tout ce qu'il est : il faudra dire

encore que les saints Docteurs n'auront pas Jac. j, 17. vu dans S. Jacques, que le Pere des lumieres ne recoit ni de mutation, ni d'ombre de changement: ou il faudra que S. Jacques, à cause qu'il n'avoit pas oui ces Philosophes d'aujourd'hui qui ont appris à M. Jurieu de si belles choses sur la perfection de Dieu, n'ait pu nous donner comme eux une exacte idée de la parfaite exemption de tout changement. pendant que par ses paroles il en conclut jusqu'à l'ombre, & qu'il ne peut souffrir dans l'immutabilité de Dieu la moindre tache de nouveauté qui en ternisse l'éclat. Voilà ce qu'il faut penser pour écrire ce qu'a écrit votre Ministre. Peut-on dans un Docteur, pour ne pas dire dans un Prophete, un plus profond étourdissement?

XV. Que l'immuparoît aussi ture.

Dira-t-il qu'on démontre bien dans les Ecritures la parfaite immutabilité de Dieu; mais du non pas celle de son Fils? Le Fils n'est donc Fils de Dieu pas Dieu, ou il est un autre Dieu que le Pere; dans l'Ecri- & il faudra reconnoître un Dieu qui sera parfaitement immuable, & un Dieu qui ne le sera qu'imparfaitement. Mais que veut donc dire ce verset du Pseaume, que S. Paul, assurément très bon interprete, applique directement à la Pf. cj, 26. personne du Fils de Dieu: Pour vous, Sei-Heb. j , 10 , gneur , vous êtes toujours le même , & toujours ce que vous êtes? Par où il nous fait entendre ce qu'il avoit dit au commencement de l'Epître, qu'il étoit l'éclat de la gloire, & l'em-Ibid. j, 3. preinte de la substance de son Pere: par consequent également grand, également éternel,

également immuable en tout ce qui est.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 29

Le Ministre veut-il renoncer à convaincre les Sociniens par tous ces passages de l'Ecriture? Mais veut-il renoncer encore à prouver niffre rejette par l'Ecriture ses propres articles de foi? confessionde Lisons la confession des prétendus Réformés, soi, lorsqu'il nous y trouverons à la tête, que Dieu est une ne veut pas jeule & simple effence , spirituelle , éternelle , l'immutabiimmuable. Il n'en faut pas davantage: fermons lité de Dieu le livre. Le Ministre veut-il se dédire de la dans l'Ecrimaxime constante de sa religion, que tous ture. les articles de foi, principalement les articles aussi essentiels que celui-ci, sont prouvés, & clairement prouvés spar l'Ecriture? Il doit donc, felon lui-même, être bien prouvé par l'Ecriture, que Dieu est parfaitement immuable; & si cette vérité y est claire contre M. Jurieu, les Peres à qui il la fait nier sont bien réfutés.

Il lui reste pourtant encore une échappa- Quelespassatoire : car il est vrai qu'il ne s'est pas engagé ges qui prouà nier qu'on puisse prouver par l'Ecriture tabilité de l'immutabilité en général, mais la parfaite Dieu, immutabilité. Basse & pitoyable chicane s'il prouvent en fût jamais ; puisque ce nom d'immuable , parfaite: chiexclusif de tout changement, consiste dans nistre. l'indivisible comme celui d'éternel; & ainsi de tous les noms divins, il n'y en a point qui 6, p. 268. porte en lui-même plus sensiblement le caractere de perfection que celui-ci, où l'on voudroit mettre du plus ou du moins. On pourroit donc dire de même, & à plus forte raison, qu'on prouvera bien par l'Ecriture que Dieu est bon, mais non pas parfaitement bon; sage, mais non pas parfaitement sage; heureux, mais non pas parfaitement heureux; & pour ne rien oublier, parfait, mais aon pas parfaitement parfait : & au lieu que

Conf. de foi,

XVII.

SIXIEME AVERTESSEMENT

nous concevons qu'il faut étendre naturellement tout ce qui se dit de Dieu, & toujours l'élever au sens le plus haut, parce que, quoi qu'on puisse dire ou penser de sa perfection, l'on demeure toujours infiniment au-dessous de ce qu'il est ; ce nouveau Docteur nous apprend à l'exemple des Sociniens, à tout ravilir & à tout restreindre; en sorte que par les idées que Dieu nous donne de luimême dans fon Ecriture, nous ne puissions pas même comprendre sa parfaite immutabilité, c'est-à-dire, celui de ses attributs dont on peut moins le dépouiller, & sans lequel on ne sait plus ce que Dieu seroit, puisque même il ne seroit pas véritablement éternel.

XVIII. Ministre les mêmes erreurs qu'il niens. P. 256.

Le Ministre en revient toujours à l'enfant, Si c'est faire qui fortant parfait du sein de sa mere, n'acquiert ble, que de pas par sa na fance un nouvel être, mais une ne le faire nouvelle maniere d'être; & il croit fatisfaire à changer que tout, en disant que la seconde naissance du Fils dans les ma- de Dieu lui donne aussi comme à cet enfant, tre : que le non un nouvel être, mais une nouvelle maniere d'être. Aveugle, qui ne voit pas que noustombe dans mêmes quand nous changeons de pensées & de sentimens, nous ne changeons pas autrereprenddans ment que dans des manieres d'étre. N'est-ce les Soci- donc pas une erreur d'attribuer à Dieu de tels changemens? ou bien sera-ce une erreur légere que l'Ecriture ne rejette pas? Et nous faudra-t-il endurer cette tache & cette ombre en Dieu malgré la parole de S. Jacques? Il faudra donc encore de ce côté - là donner gain de caufe aux Sociniens, puisque lorsqu'ils font changer Dieu de situation ou de sentiment & de pensée, ce que M. Jurieu trouve Tab. du So- si mauvais avec raison, ils répondront qu'acin. Lett. 1, près tout, ils ne font point changer Dieu, en

2, &c.

SUS LES LETTRES DE M. JURIEU. 31 lui donnant ni un nouvel être, ni une nouvelle substance; mais en lui donnant seulement de nouvelles manieres d'être, c'est-à-dire, des mouvemens, des sentimens & des pensées; ce qui ne dérogeroit pas, selon le Ministre Jurieu, à l'immutabilité que l'Ecriture nous a révélée. Mais tout cela est pitoyable; puisqu'enfin ces manieres d'être qu'on supposeroit de nouveau en Dieu, ou seroient peu dignes de sa nature; & en ce cas pourquoi les y mettro? ou si elles en sont dignes, elles sont par conséquent infinies, immenses, & en un mot vraiment divines, dignes de toute adoration & de tout honneur : auquel cas: Dieu n'est plus Dieu, si elles lui manquent un seul moment, comme il le faudroit supposer dans la doctrine que le Ministre attribue aux Saints. Car le Fils de Dieu seroit-il, comme dit S. Paul, au-dessus de tout, Dieu Rom.ix, 5. éternellement beni, & par consequent trèsparfait, s'il attendoit du temps sa derniere perfection & quelque chofe au-deffus de ce qu'il est dans l'éternité? Mais seroit-il heureux, s'il avoit encore à attendre & à desirer quelque chose? Son Pere le seroit-il, s'il étoit lui-même sujet au changement, ou si son Fils en qui il a mis ses complaisances, devoit changer dans son sein, & qu'en attendant il manquât de la derniere perfection & de son bonheur accompli? Et l'un & l'autre seroientils le Dieu tout-puissant & créateur, s'ils ne pouvoient rien créer, ni changer le non-être en être, sans se changer & s'altérer euxmêmes? & si ces absurdidés ne peuvent être réfutées par les Ecritures, comme l'assure: M. Jurieu, quels secours laissera-t-il donc à notre ignorance? Les Catholiques auroient, C iv

SIXIEME AVERTISSEMENT

encore la tradition; & il est vrai que pour expliquer & déterminer le sens de l'Ecriture même, les savans Protestans se servent souvent de la maniere dont elle à toujours été entendue dans l'Eglise chrétienne; mais ce refuge leur est ôté comme tous les autres, puisqu'on ravit aujourd'hui aux trois premiers siecles la connoissance d'un Dieu parfaitement immuable. Si donc on ne connoît Dieu & la perfection de ses principaux attributs, ni par les termes de l'Ecriture, ni par Tab. Lett. la foi de l'Eglise & de ses Docteurs, où est cette perfection du Christianisme que le Ministre veut porter si haut? Et que devient le reproche qu'il fait aux Sociniens d'en anéantir les grandeurs? Mais que sert à ce Ministre de leur reprocher qu'ils nous font un Dieu dont Platon & les Philosophes ne s'accommoderoient pas, & qu'ils trouveroient au-dessous de leurs idées, s'il en vient à la fin lui-même à la même erreur, & si pour Lett. 6, p. connoître Dieu, il est contraint de nous renvoyer à nos lumieres naturelles, qu'une mauvaise Philosophie peut obscurcir? C'est donc enfin la Philosophie qui doit redresser nos idées, & la foi ne nous suffit pas pour savoir

268.

2,3,80.

ce qu'il faut croire de la perfection de la nature divine.

défie ses ad-E. e illi.

XIX.

Tabl. Lett. 6, p. 309.

Il se dit maître en Israël, & il ignore ces Vanteries du choses; & pendant qu'il marche à tâtons, se Ministre qui heurtant à chaque pas, & contre tous les prinversaires de cipes de la Religion, il triomphe, & il ose dire: gager con- Je ne me pique de rien, que d'avoir des principes bien concertés. Qu'il est modeste! Il ne se pique de rien, que de raisonner toujours parfaitement juste. Si vous en doutez, il est Ibid. prêt à coucher en jeu quelque chose qui vaille la

sur les Lettres de M. Jurieu. peine. Dans les affaires du monde le serment fait la décision; en matiere de théologie. dorénavant ce sera la gageure. Et enfin, qui que vous soyez qui accusez M. Jurieu de contradiction, Catholiques & M. de Meaux, ou Protestans (car on s'en mêle aussi parmi vous ; & , dit M. Jurieu , cela devient fort à la mode): mais enfin, qui que vous soyez. Auteur de la Lettre de l'an passe, Auteur de l'Avis venu de Suisse, Auteur de l'Avis aux Réfugiés; M. de Beauval, qui vous déclarez, & cent autres qui n'osez vous nommer; il s'engage à vous confondre au jugement de six témoins. Peut-être s'il les choisit : si ce n'est qu'il se confonde lui-même, comme il fait à chaque page de ses écrits. Où rêve-t-on ces manieres de défendre ses contradictions? Est-ce là comme on traite la théologie?

ARTICLE I I I.

Que le Ministre détruit non-seulement l'immutabilité, mais ençore la spiritualité de Dieu.

LE Ministre n'est pas moins clairement convaincu dans la feconde accusation dont il a voulu se défendre; c'est d'avoir fait dire aux siecles étoit, Anciens, non-seulement que Dieu étoit mua- selon le Mible, mais encore qu'il étoit divisible, & qu'il pistre, pouvoit s'étendre & se resserver. Car qui peut douter de son sentiment, après ce qu'on vient se resserroit. d'entendre des divisions & des portions de & vérirablesubstance qu'il fait admettre aux Anciens, dont il déclare néanmoins la doctrine pure de toutes erreurs contre les fondemens de la foi?

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Oue le Dien

SIXIEME AVERTISSEMENT C'est ce qu'il disoit en 1689; & s'il vouloit s'en dédire, il falloit donc, sans faire le fier, avouer fon aveuglement: mais au contraire il y persiste; puisqu'il nous dit encore aujourd'hui dans cette sixieme Lettre du Tableau, où il prétend s'expliquer à fond & lever toutes les difficultés de son système, que cette naissance temporelle qu'il fait attribuer au Verbe par les Anciens, selon eux, se fait P. 257. par voie d'expulsion, Dieu ayant poussé au dehors ce qui étoit auparavant enveloppé dans son sein; qu'elle se fait par un sumple développement & une extension de la substance divine, laquelle s'est étendue comme les rayons du soleil s'étendent quand il se leve après avoir été caché. J'avoue qu'en quelques endroits par une secrete honte il tempere la dureté de ces expressions, en y ajoutant des pour ainsi dire, dont nous parlerons ailleurs; mais s'il vouloit dire par là que ces expressions, & les autres de même nature, si on les trouvoit dans quelques Peres. se devoient prendre figurément, & comme un foible bégaiement du langage humain, il ne falloit pas rejeter le dénouement de Bullus & les figures qu'il reconnoît dans ces difcours. Que s'il perfiste toujours, & à quelque prix que ce foit, à vouloir trouver dans les premiers siecles des variations effectives, & que pour cela il s'attache opiniâtrément à prendre ces expressions sans figure & sans métaphore; il demeurera convaincu par son propre aveu, au lieu de se corriger de ses promieres idées qui lui faisoient dire en 1689. que les Peres faisoient Dieu corporel', de les

avoir confirmées en leur faisant reconnoître encore aujourd'hui non-seulement un Dieumuable & changeant, mais encore un Dieu

P. 258, 261.

sur les Lettres de M. Jurieu. divisible, un Dieu qui s'étend & se resserre,

en un mot un Dieu qui est un corps.

Il ne devoit pas espérer de résoudre ces te matiere. difficultés, en répondant que ce ne sont que des chicanes, & ensuite nous renvoyant à la révélation & à la foi comme à la seule barriere qu'on peut opposer au raisonnement humain. Car la foi ne nous apprend pas à dire qu'une substance qui s'étend, qui se divise, qui se resserre & se développe, proprement & dans le sens littéral, ne soit pas un corps, ou que tout ce qui reçoit tous ces changemens ne soit pas muable. La foi épure nos idées : la foi nous apprend à éloigner de la génération du Verbe tout ce qu'il y a de bas & de corporel dans les générations vulgaires : la foi nous apprend à dire que si par la foiblesse du langage humain, on est contraint quelquefois de se servir d'expressions peu proportionnées à la la grandeur du sujet, c'est une erreur de les prendre au pied de la lettre. Puisque M. Jurieu ne veut pas suivre ces belles lumieres, fon fang est sur lui, & son crime est inexcusable.

Il ne falloit non plus nous objecter que reurs que le nous harcelons la théologie des Peres, & que Ministre atroutes ces difficultés que nous faisons, n'en tribue sont que des conséquences qu'ils n'ont pas vues Peresnesont & qu'ils auroient niées. Car il s'agit de savoir, pas des conquencesqu'il non pas si nous tirons bien les conséquences tire de leur de la doctrine des Peres, mais si les Peres ont doctrine pu dire au sens littéral, comme veut M. Ju- mais leurs rieu, que Dieu se développat & s'étendêt, sans propres proen faire formellement un corps, & qu'il devînt au-dedans ce qu'un peu auparavant il me. n'étoit pas, sans le faire formellement changeant & muable. Le Ministre, qui semble ici 6, p. 269 .

Que les etlon lui-me-

Tab. Lett.

SIXIEME AVERTISSEMENT vouloir le nier, nous a déclaré tant de fois que les Anciens faisoient Dieu muable & divisible, qu'il ne peut plus s'excuser que par un expres désaveu de ses sentimens. Ce ne sont donc pas ici des conséquences, & ce n'est pas moi qui harcele la théologie des Anciens; c'est lui qui la fait absurde & impie.

XXIII. Oue enveloppemens & développe-Peres , ne

Au reste, à entendre le Ministre, on pourles roit penser que ces enveloppemens & ces développemens, cette conception, ce sein paternel où le Verbe est renfermé pendant une mens que le éternité comme un enfant, & les autres ex-Ministre at- pressions semblables se trouvent à toutes les pages dans les Ecrits des Anciens. Mais, mes fe trouvent Freres, il ne faut pas vous laisser plus longpoint dans temps dans cette erreur. Je réponds à votre deurs écrits. Ministre selon ses pensées: mais dans le fond il faut vous dire que ces enveloppemens & ces développemens, qui font tant de bruit dans son système, sont termes qu'il prête aux Peres; & vous verrez bientôt que leurs expressions prises dans leurs sens naturel. ne portent pas dans l'esprit les basses idées que le Ministre veut y trouver. Pour ce qui est de la conception, & de ces entrailles d'où le Verbe se doit éclorre, on les tire d'un seut petit mot de Tertullien, à qui vous verrez aussi qu'on en fait beaucoup accroire; & vous Serez étonnés qu'on attribue aux trois premiers fiecles, non par conséquence, mais directement, des absurdités si étranges sur un fondement si leger.



ARTICLE IV.

Suite des blasphêmes du Ministre, & qu'il fait la Trinité véritablement informe en toutes facons.

E n'est pas non plus une conséquence, mais un dogme exprès de M. Jurieu, de dire qu'au troisieme siecle, & bien avant dans le quatrieme, la Trinité étoit encore informe, & que les Personnes divines passoient véritablement pour inégales. C'est sur cela qu'il me repro- rant plus de che de m'être emporté à des invedives, des exclamations & des pauvretés qui font honte à la que ses proraison humaine. Mais ici comme dans le reste, pres excuses vous allez voir que plus il s'échauffe, plus visi- achevent de blement il a tort. L'Evêque de Meaux se récrie, Tabymer. Tab. Lett. 6, continue-t-il, sur ce que j'ai dit que ce mystere p. 264, 282. demeura informe jusqu'au premier Concile de Nicée, & même jusqu'à celui de Constantinople. Mais, ajoute-t-il, un enfant auroit entendu cela, & tout le monde comprend que tout cela signifie que l'explication du mystere de la Trinité & de l'Incarnation demeura imparfaite & informe jusqu'au Concile de Constantinople. C'est aussi ce que j'entendois, & je suis content de cet aveu. Il poursuit: Car pour le mystere en soimême, ou tel qu'il est dans l'Ecriture sainte, il a toujours été tel qu'il doit être, & dans sa perfedion. Vous le voyez, mes chers Freres: ce Docteur fait semblant de croire qu'on lui objecte que la Trinité ne fut formée qu'au Concile de Constantinople, & que ce Concile y a mis la derniere main. Mais, pour me servir de ses paroles un enfant verroit

XXIV. Que la foi de la Trinité a été informe, selon le Ministre, dutrois fiecles entiers . & Ibid.

Ibid.

que c'est de la foi de la Trinité que je lui parle : c'est cette foi que je lui reproche de laisser informe jusqu'au Concile de Constantinople: & il demeure d'accord qu'elle l'étoit. L'explication de la Trinité étoit, dit-il, imparfaite & informe jusqu'àce temps. On n'y connoissoit rien, on n'y voyoitrien; car c'est ce que veut dire informe : imparfait ne vaut pas mieux : car la foi est toujours parfaite dans l'Eglise. Ce n'est pas assez de dire avec le Ministre, que le mystere est parfait dans l'Ecriture: car il faut que cette Écriture soit entendue. Par qui, sinon par l'Eglise? L'Eglise a donc toujours très-bien entendu ce qu'il faut croire de ce mystere. Si la preuve en est plus claire après les disputes, la déclaration plus solemnelle, l'explication plus expresse, il ne s'ensuit pas qu'auparavant la foi des Chrériens ne soit pas formée sur un mystere qui en fait le fondement, ou, ce qui est encore pis, qu'elle soit informe. Elle est formée dans fon fond, dira-t-il: & je lui réponds: Que dui manquoit-il donc? Des accidens? Est-ce assez pour dire qu'elle étoit informe; ou, comme il parle du mystere de la grace, entiérement informe? Il n'y a que lui qui parle ainsi, parce qu'il espere toujours sortir par subtilité de toutes les absurdités où il s'engage, & faire croire au monde tout ce qu'il voudra. Mais il se trompe. Tout le monde voit que la foi de la Trinité n'étoit pasmême formée, selon lui, dans son fond, lorsqu'on reconnoissoit de l'imperfection, de la divisibilité, du changement, une véritable inégalité dans les Personnes divines. Car le Ministre ne peut pas nier que le contraire n'appartienne au fond de la foi : or le contraire,

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. selon lui, n'étoit pas connu dans les trois premiers siecles; donc la foi de la Trinité n'étoit pas même alors formée dans son fond. Elle ne l'étoit même pas dans l'Ecriture, puifque, selon le Ministre, encore à présent on ne peut pas réfuter par l'Ecriture l'erreur qu'il attribue aux Peres. Il ne sait donc ce qu'il dit, & il contredit en tout point sa pro-

pre doctrine.

Mais lorsqu'il se glorifie d'avoir du moins reconnu que le mystere de la Trinité a toujours eu en lui-même la perfection qu'il devoit avoir, il s'embrouille plus que jamais; puisque, selon la doctrine qu'il tolere dans les saints Peres, & qu'il ne croit pas pouvoir réfuter, il devoit avec le tems survenir au Fils vec le tems. une seconde naissance plus parfaite que la premiere, & un dernier développement qui fit la perfection de son être. Ce n'est donc pas feulement l'explication; c'est le mystere en lui-même qui est imparfait durant toute l'eternité, & jusqu'au commencement de la création, & qui est tel, selon des principes qu'on ne peut réfuter. C'est ce que dit le Ministre, & il demeure plus que jamais dans le blasphême qu'il avoit cru éviter.

XXV. Que la Trime en ellemême, felon le Ministre formée qu'a-

ARTICLE V.

Autre blasphême du Ministre : l'inégalité dans les Personnes divines: principes pour expliquer les passages dont il abuse.

L se débarrasse encore plus mai du crime de endre inégales les trois Personnes divines, nistre rend SIXIEME AVERTISSEMENT

qui est le plus manifeste de tous les blasles Personnes divines veritablement inéga-

1689 , p. 45. 1 Av. n. 10.

P. 264.

phêmes; puisque les Anciens, qu'il tolere, & qui n'ont pas renversé le fondement de la foi (car il faut toujours se souvenir que Lett. 6 de c'est là son sentiment. & même qu'on ne peut les réfuter) ces Anciens, dis-je, ont eu, selon lui, jusqu'au quatrieme siecle, une autre fausse pensée sur le sujet des Personnes de la Trinité; c'est qu'ils y ont mis de l'inégalité. Voilà ce qu'il enseignoit en 1689; & loin de le révoquer, il enchérit au - dessus dans la sixieme Lettre de son Tableau, en soutenant non-seulement que ces saints Docteurs ont mis cette inégalité entre les Personnes divines; mais encore qu'ils l'y ont du mettre. J'entends bien qu'il expliquera qu'ils l'y ont dû mettre selon leur théologie: & c'est le comble de l'impiété, puisqu'en mettant, comme il a fait, leur théologie au-dessus de toute attaque, il a rendu l'erreur invincible. Mais si les Personnes divines sont inégales dans leur perfection, le culte qu'on leur rend doit l'être aussi : on ne leur rend donc pas le même culte, puisqu'il n'y a point d'inégalité dans ce qui est un : quel autre que M. Jurien peut concilier ce sentiment avec le fondement de la Religion?

XXVII. Que leur une inégalité enperfection & en opération. Ibid.

Mais voyons encore comment il le fait: Cette inégalité, dit-il, ne consiste point dans la mégalité est diversité de la substance; mais premiérement, dans l'ordre, parce que le Pere est la premiere Personne & la source. C'est ce que nous croyons autant que les Peres; & ce n'est pas là une véritable inégalité : mais en voici de plus essentielles. En second lieu, poursuit-il, l'inégalité est dans les tems & les momens, parce que le Pere étoit éternel absolument; au lieu que le Fils

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 41 Fils n'étoit éternel qu'à l'égard de sa premiere génération, & non à l'égard de cette maniere d'être développé, qu'il acquit avant la création. Il est donc véritablement & réellement inégal d'une inégalité proprement dite; & d'une inégalité de perfection, puisqu'il n'est pas éternel en tout comme le Pere. Il continue: En troisieme lieu, l'inégalité se trouvoit à l'égard des opérations; carles Anciens croyoient que Dieu se servoit de son Verbe & de son Fils comme de ses Ministres. Leur opération n'est donc pas une, puisque celle du Pere & celle du Fils sont inégales, & que la seconde est ministérielle. Enfin, en quatrieme lieu, ils ont miscette différence entre le Pere & les autres deux Personnes, qu'elles ont été produites librement: ensorte que le Fils & le Saint-Esprit sont des êtres nécessaires comme Dieu à l'égard de leur substance & de l'être co-éternel & enveloppé qu'ils avoient en Dieu; mais à l'égard de cette maniere d'être développé, Dieu les a produits librement, comme il a produit les créatures. Selon cette supposition, it y a quelque chose en Dieu qui n'est pas digne de Dieu, puisque Dieu peut s'en passer, comme il peut se passer des créatures. Telle est la théologie que le Ministre appelle bisarre; mais en même temps invincible, puisqu'il n'y a pas moyen de la réfuter, encore moins de la condamner & de lui refuser la tolérance.

Il ne veut pas que nous dissons que c'est là XXVIII. parmi les Chrétiens un prodige de doctrine, Que le Miun impiété, un blasphême, qui par l'iné-nistre rengalité de la perfection introduit l'inégalité verse sa prodans l'adoration des trois Personnes. Je l'ap- fion de foi. pelle encore ici à sa propre confession de foi, où il est expressément porté, que toutes Avers. Tome V.

SIXIEME AVERTISSEMENT

les trois Personnes sont d'une même essence; éternité, puissance & égalité. Cet article n'estil pas un de ceux qu'on appelle fondamentaux, & qui ont toujours été crus? Comment donc en a-t-il pu ôter la foi aux trois pre-

miers fiecles de l'Eglise?

Il s'imagine fauver tout cela par les fouplesses de son esprit; & il croit avoir résolu. la difficulté, en disant que cette inégalité ne suppose pas la diversité de substance. Mais en quoi donc sera l'inégalité? dans des accidens. des qualités, des manieres d'être, & en un mot dans quelques choses survenues à l'être divin? En semmes-nous réduits à reconnoître en Dieu de telles choses, & à nier la parfaite simplicité de son être? L'inégalité sera donc peut-être dans les propriétés personnelles, & ce sera quelque chose de plus d'être Pere que d'être Fils ou Saint-Esprit? Où est la foi de la Trinité, si cela est? Que le Ministre nous dise si l'égalité reconnue dans sa propre confession de foi, n'est pas une égalité en tout & par-tout? & si cette égalité n'est pas un des fondemens de la Religion, & de ceux qui ont toujours été crus dans l'Eglise? Ce n'est donc pas secourir, mais achever d'abymer l'Eglise des trois premiers siecles, si en lui faisant admettre une véritable inégalité entre les Personnes divines, on ne trouve d'autre excuse à son erreur, que de lui faire penser que cette inégalité n'est pas dans la substance.

Mais pouffons encore plus loin le Ministre, lui, l'inéga- & demandons-lui si cette erreur de l'ancienne Eglise n'est pas du nombre de celles qu'on ne divines ne peut pas réfuter, selon lui, par l'Ecriture ?: peut être ré- Sans doute elle est de ce nombre; car nous futéepar l'E- avons vu que cette inégalité est fondée sur

XXIX. Que, felon lité des trois Personnes criture.

AT2. 6.

P. 264.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 43 cette double naissance, & sur ce que le Fils quoiqu'éternelne l'est pas en tout comme son Pere: d'où il s'ensuit qu'à cet égard il lui cede en perfection; & c'est pourquoi le Ministre avoue non-seulement que l'Eglise des trois premiers siecles a dit que les Personnes étoient inégales, mais encore qu'elle l'a dû dire selon ces principes invincibles & irréfutables qu'il reconnoît. Mais si cela est, il faut donc encore affoiblir, comme tous les autres. passages, celui où saint Paul a dit que le Fils de Dieu n'a point réputé rapine d'être égal à Philippiij, Dieu: & il faudra expliquer, égal à Dieu en 6. son essence, mais non pas dans sa personne; égal à Dieu dans le fond de l'être divin, mais non pas dans toutes ses suites. Il sera donc permis de dire encore sans crainte d'être réfuté, que le Fils est inégal en opération & en perfection à son Pere; & tellement permis,. que le Ministre qui ne peut donner de bornes. à ses erreurs, nous dirabientôt que cette inégalité a été plutôt approuvée que condamnée dans le Concile de Nicée. En vérité c'en est trop; & on ne fait plus que penser d'un homme, que ni la raison, ni l'autorité, ni sa propre confession de foi ne peuvent retenir.

Il seroit donc temps d'ouvrir les yeux à de si étranges égaremens de votre Ministre; & au lieu de lui permettre de pousser à bout les les anciens principes pleins d'ignorance & d'impiété qu'il primauté attribue à l'ancienne Eglise, il faudroit en d'origine tendre au contraire que l'inégalité impropre- n'emporte ment dite & dans la façon de parler, est la point d'inéfeule qu'on puisse foussirir en Dieu : encore galité entre. est-il bien certain que les Peres ne se ser- nes divines, voient pas de ce terme, que l'expresse condamnation de saint Raul auroit rendu odieux.

XXX. Que, felone

SIXIEME AVERTISSEMENT & infoutenable. Que s'ils parlent d'une maniere qui semble quelquefois viser là, le dénouement y est naturel. Qui met la bonté de Dieu en un certain sens & à notre maniere d'entendre au-dessus de ses autres attributs Pf.c xliv, 9. comme David a mis ses miséricordes au-dessus de tous ses ouvrages, parle bien en quelque façon par rapport à nous, mais non pas en toute rigueur. Ainsi l'inégalité que quelques Peres auront semblé mettre dans la façon de parler, entre les Personnes divines, à cause de leur origine & de leur ordre, qui est la premiere raison que le Ministre nous a alléguée, est supportable en ce sens; puisque le Pere est & sera toujours le premier, le Fils toujours le second, & le Saint-Esprit toujours le troisieme. Mais parce que cet ordre quoiqu'immuable n'emporte point d'inégalité de perfection ni de culte, faint Clément d'Alexandrie le change dans cette belle hymne qu'il adresse au Fils de Dieu, puisqu'il dit : Louanges & actions de graces au Pere & au cap. ult. in Fils, au Fils & au Pere: ce qu'il fait exprès pour nous marquer que si cet ordre est toujours fixe entre les Personnes à raison de leur origine, il est indifférent à le regarder par

> rapport à leur perfection & à leur culte : & c'est pourquoi il avoit dit un peu au-dessus a Pere, qui êtes le conducteur d'Israël: Fils &

Pere, qui n'êtes tous deux qu'une même chose : Seigneur, & non pas, Seigneurs; pour nous faire entendre dans les Personnes divines une même perfection, un même empire & un même culte. Au reste ces sortes d'inégalités que l'on trouve en Dieu dans notre foible & imparfaite maniere de nous exprimer, foit entre ses attributs, ou même entre les

Pædag, iij. fine. Ed. 1629, p. 266.

Ibid.

sur les Lettres de M. Jurieu. 43 Personnes divines, sont tellement compenfées par d'autres endroits, qu'à la fin tout se trouve égal. Qu'il y ait, si vous voulez, dans le nom de Pere quelque chose de plus majestueux que dans celui de Fils; ce qui a fait quesaint Athanase & les autres n'ont pas craint d'entendre du Verbe même selon la génération éternelle, ces paroles: mon Pere est plus grand que moi; mais il y a d'autres 28. côtés, c'est-à-dire d'autres manieres d'entendre ou d'envisager la même vérité, où l'égalité fe répare. L'autorité de principe, comme l'ap- Trad. 31, în Ed. pelle faint Augustin, semble attribuer au Ben. t. III. Pere quelque chose de principal & en quel- in Joan. que sorte plus grand : mais si on regarde le Evang. c. 7. que forte plus grand : mais il on legatic le Fils comme la sagesse du Pere, le Pere sera- n. 1 & seq. p. t-il plus grand que sa sagesse, que sa raison, 520 & seq. que son Verbe & son éternelle pensée? Et tout ce qui est en Dieu n'est-il pas égal, puisque tout ce qui est en Dieu est Dieu; & que s'il y avoit quelque chose en Dieu qui fût moindre que Dieu même, il corromproit la perfection & la pureté de son être?

Je sais qu'il ne faut pas croire que le Pere XXXI. tire sa sagesse du Fils, ou qu'il n'y ait de sa-le Fils de gesse en Dieu que celle qui prend naissance Dieu est la éternellement dans son sein : au contraire cette sagesse & la sagesse engendrée, comme l'appellent les raison de son Peres, ne naîtroit pas dans le fein de Dieu, ce fens exs'il n'y avoit primitivement dans la nature elut l'inégadivine une sagesse infinie, d'où vient par lité. surabondancela sagesse qui est le Fils de Dieu; car nous-mêmes nous ne formons dans notre esprit nos raisonnemens & nos pensées, ou ces paroles cachées & intérieures par lesquelles nous nous parlons à nous-mêmes, de nousmêmes & de toutes choses, qu'à cause qu'il

Joan, ziv.

SIXIEME AVERTISSEMENT

y a en nous une raison primitive & un principe d'intelligence, d'où naissent continuellement & inépuisablement toutes nos pensées. A plus forte raison faut-il croire en Dieu une intelligence primitive & essentielle, qui résidant dans le Pere comme dans la source. fait continuellement & inépuisablement naître dans son sein son Verbe qui est son Fils, sa pensée éternellement subsistante, qui pour la même raison est aussi très-bien appellée son intelligence & sa sagesse. C'est là du moins l'idée la moins imparfaite que nous pouvons. nous former après les saints Peres & aprèsl'Ecriture même de la génération du Fils de Dieu. Mais en même temps cette pensée & cette parole intérieure conçue dans l'esprit de Dieu, qui fait son perpétuel & inséparable entretien, ne peut lui être inégale, puisqu'elle le comprend tout entier, & embrasse en ellemême toute la vérité qui est en lui : par conféquent est autant immense, autant infinie & autant parfaite, comme elle est autant éternelle que le principe d'où elle sort, & ne dégénere point de sa plénitude.

XXXII. Il est austi parfait d'etre le terme, que d'être le **é**manations divines.

Il en faut dire autant du Saint-Esprit: & on voit par cet endroit-là une égalité toute. entiere, à regarder même le Fils & le Saint-Esprit du côté de leur origine, qui principe des est celui qui peut donner le plus de lieu à l'infériorité. Si on sait épurer ses vues, on connoîtra qu'en Dieu il n'y a pas plus de perfection à être le premier, qu'à être le second & le troisieme; car il est d'une même dignité d'être comme le Saint-Esprit le terme dernier & le parfait accomplissement des émanations divines, que d'en être le commencement & le principe; puisque c'est faire dégénérer ces

sur les Lettres de M. Jurieu. 47 divines émanations, que de faire qu'elles se: terminent à quelque chose de moins que le principe d'où elles dérivent. Ainsi le Pere &. le Saint-Esprit, le premier principe & le terme, la premiere & la troisseme Personne, c'est-à-dire, celle qui produit, & celle quie ne produit pas à cause qu'elle conclut & qu'elle termine, étant d'une parfaite égalité, le Fils qui est au milieu à cause qu'il tire de l'un & qu'il donne à l'autre, ne peut pas leur être inégal; & en quelqu'endroit qu'on porte sa vue, soit au Pere qui est le principe, soit au Fils qui tient le milieu, foit au Saint-Esprit qui est le terme, on trouve tout également parfait, comme par la communication de la? même essence on trouve tout également un. Que si, dans une autre vue, saint Athanase: & les autres Saints ont reconnu dans le Pere, même après le Concile de Nicée, une espece de prééminence, dira-t-on qu'ils:aient affoibli: la Trinité! On sait bien que non. Venons aux expressions formelles de l'Ecriture. Le Fils est. envoyé par le Pere, le Saint-Esprit par l'un. & par l'autre; & iln'y a que le Pere seul qui ne soit jamais envoyé. Dans notre façon de. parler il y a là quelque dignité & quelque autorité particuliere; mais si vous y en admettez une autre que celle d'auteur & de principe,. vous errez. Prenez de la même sorte tout le reste qui se dit du Pere & du Fils, vos sentimens feront justes.

En parlant même des créatures, encore que XXXIII. notre langage foit plus proportionné à leur de nos idées état, nous ne savons pas toujours adjuger ne conclut bienjuste la perfection. La racine par sa vertu pas l'inégalivaut mieux que les branches; dans la beauté té dans leur les branches l'emportent; dans une certaine objet.

48 SIXIEME AVERTISSEMENT

vue l'arbre est plus noble que le fruit qu'il porte; dans une autre vue le fruit prévaut, puisqu'il fait l'honneur de l'arbre. Pour nous servir de la comparaison la plus ordinaire des saints Peres & de celle dont le Ministre abuse le plus, comme on verra, le soleil nous paroîtra d'un côté plus parfait que son rayon; mais d'un autre côté sans le rayon qui connoîtroit le soleil? qui porteroit dans tout l'univers sa lumiere & sa vertu? Une même chose à divers regards est plus parfaite ou moins parfaite qu'elle-même. On est contraint de parler ainsi tant qu'on n'entend pas la vérité parfaitement & par son fond, c'est-à-dire, dans tout le cours de cette vie. Jusqu'à tant que nous voyons Dieu tel qu'il est, en voyant par une seule pensée, si l'on peut parler de la forte, celui dont l'essence est l'unité, & jusqu'à tant que nous voyions les trois Personnes divines dans le centre de cette unité incompréhensible; contraints, pour ainsi dire, de la partager en conceptions différentes tirées des choses humaines, nous ne parviendrons jamais à comprendre cette égalité du tout. Nommer seulement l'égalité, nommer la grandeur qui en est le fondement, c'est déja dégénérer de la sublimité de ce premier être; & le seul moyen qui nous reste de rectifier nos pensées, quand nous croyons appercewoir du plus ou du moins en Dieu & dans les Personnes divines, c'est de faire toujours. retomber ce plus & ce moins sur nos pensées, & jamais sur l'objet.

Vous paroisse et onné de ce que saint Justin dire que le a dit, que le Fils de Dieu est engendré par le Fils étoit en-conseil & la volonté de son Pere; ne parlez gendréparle point de Dieu; ou ayant que de lui appliquer

les

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 49

les termes vulgaires, dépouillez-les aupara- conseil & la vant de toute imperfection. Vous dites que volonté de Dieu se repent, qu'il est en colere; vous lui son Pere, donnez des bras & des mains : si vous n'ôtez l'égalité de de ces expressions tout ce qui se ressent de l'un & de l'humanité, en sorte qu'il ne vous reste dans l'autre. les bras & dans les mains que l'action & la Jur. Tab. force; dans la colere, qu'une puissante & efficace volonté de punir les crimes, & ainsi du reste, vous errez. A cet exemple, si vous ôtez du mot de conseil, l'incertitude & l'indétermination, que vous y restera-t-il, si ce n'est la raison & l'intelligence? Vous direz donc que le Fils de Dieu ne procede pas de son Pere par une effusion aveugle, comme le rayon procede du soleil, & le fleuve de sa source, mais par intelligence: & si vous appellez ici la volonté du Pere pour exclure la nécessité; cette nécessité, que vous voulez exclure, est une nécessité aveugle & fatale qui ne convient point à Dieu. Il ne faut point souffrir en Dieu une nécessité qui soit hors de lui, qui lui soit supérieure, qui le domine: une telle nécessité n'est point en Dieu: il est lui-même sa nécessité : il veut sa nécessité comme il veur son être propre: il n'y a rien en Dieu que Dieu ne veuille : ainsi il veut produire son Fils en la même maniere qu'il veut être: c'est ainsi qu'il le produit volontairement; c'est ainsi qu'il le produit par conseil. Si vous entendez par ces expressions qu'il. produise quelque chose en lui-même qu'il puisse ne pas produire, comme il peut ne pas produire les créatures, vous renversez le fondement; si vous le faites dire aux Anciens, vous le leur faites renverser; & si vous dites encore, avec M. Jurieu, qu'on ne peut Jur. ibid. Avert. Tome V.

SIXIEME AVERTISSEMENT réfuter cette erreur, vous y participez visiblement.

XXXV. Si l'on a pu dire que le feiller & le Ministre de inégal.

Il en est de même du terme de Ministre. On l'attribue sans difficulté au Fils de Dieu Fils de Dieu comme incarné; mais avant que de s'incarest le Con- ner, les Anciens ont cru qu'il s'incarnoit par avance en quelque façon, & s'accoutumoit, pour ainsi dire, à être homme, lorsqu'il apfans le faire paroissoit aux Patriarches sous une figure huinférieur & maine. Accoutumés peut-être à lui donner ce titre de Ministre à raison de la nature humaine qu'il avoit prise ou qu'il devoit prendre, & dont il prenoit si souvent la forme extérieure. ils l'ont entendu jusqu'à l'origine du monde lorsque Dieu a tout fait par son Verbe. C'est de même que lorsqu'ils ont dit que le Fils de Dieu étoit dans la création de l'univers le conseiller de son Pere, ou, comme ils parlent, son conseil & sa sagesse. Ces expressions font visiblement fondées en partie sur les paroles de Salomon & des autres Auteurs sacrés qui donnent à Dieu à son exemple une sagesse assistante & enfantée de son sein. avec laquelle il résout & il fait tout : & en. partie aussi sur Moise lorsqu'il fait dire à Dieu. Gen. j, 26. faisons l'homme : car c'est aussi ce qui a fait dire à tous les Saints, que Dieu tient conseil. mais avec ses égaux, puisqu'il dit, faisons; par où il montre qu'il entend parler non à ce qui est fait, mais à ce qui fait avec lui. Sur ces paroles de Salomon & de Moise, les Peres ont dit que Dieu tenoit conseil avec son Fils. que son Fils étoit son Conseiller; qu'il déterminoit & arrangeoit toutes choses avec lui. A la rigueur ces expressions tournent plutôt contre le Pere que contre le Fils; car celui dont on demande les conseils, à cet égard est

Prov. viii.

Sap. vij. Eccli. j.

sur les Lettres de M. Jurieu. 32 Supérieur à celui qui les demande. Mais en Dieu il faut entendre autrement les choses. Le Verbe est le Conseil du Pere, mais un confeil qu'il tire de son sein : il tient conseil avec lui, parce qu'il fait tout avec sa sagesse, qui est son Verbe, sa parole & sa pensée. C'est en ce sens qu'on l'appelle le conseiller de son Pere. On voit bien qu'on l'appelle aussi dans le même fens son Ministre; c'est pourquoi on fait marcher ces expressions d'un pas égal. Tertullien, par exemple, sur ces paroles : faifons l'homme , dit que Dieupar l'unité Adv. Praz. de la Trinité parloit avec le Fils & le Saint- 12. Ed. Rig. Esprit comme avec ses Ministres & ses Conseillers. Quasi cum Ministris & Arbitris. Prenez ce terme à la rigueur, je dis même celui de Ministre, vous nuisez autant au Pere qu'au Fils; car il aura donc besoin de Ministres comme les hommes, & il faudra qu'il emprunte une force étrangere. Reconnoissez donc qu'il faut adoucir ce mot, & en ôter quelque chose même à l'égard du Pere éternel. Otez-en donc le besoin, ôtez-en l'emprunt; vous trouverez que le Perese sert de son Fils, non pas comme il se sert de ses Anges, peuple naturellement sujet & créé; mais il se sert de son Fils comme on se sert de sa raison & de sa sagesse. Voilà un beau ministre qu'il trouve toujours en lui-même & dans son sein, où il n'y a rien d'étranger ni d'emprunteé, & qu'il emploie aussi non point par besoin, mais parce qu'il lui est toujours inséparablement uni.

Après avoir ôté du côté du Pere ce qui blefferoit sa divinité dans le terme de Ministre, Ce que signifaites-en autant du côté du Fils. Otez du nom fie le nom de Ministre l'infériorité & la sujétion; il ne de Ministre restera dans le Fils qu'une Personne subsis- Fils de Dieu.

1675. P. 506.

XXXVI.

SIXIEME AVERTISSEMENT

tante, une Personne distinguée, une Personne envoyée, qui reçoit tout de son Pere. dans lequel réside la source de l'autorité; parce qu'il est en effet l'auteur & le principe de son Verbe, d'où vient aussi le mot d'autorité: en un mot, il restera une Personne par qui le Perefait tout à même titre qu'ilfait tout par sa raison. Tout cela est une suite naturelle de la foi, qui nous apprend qu'il y a en Dieu une raison & une sagesse engendrée, en laquelle nous découvrons la fécondité & la plénitude infinie de l'être divin. Voilà enfin ce qui restera dans le titre de Ministre, à en ôter tout le reste comme le marc & la lie: & après cet épurement il n'y aura rien en ce terme que de véritable, & qui ne convienne parfaitement à la dignité du Pere & du Fils.

perfection qui l'accomrellement.

C'est donc ainsi que les Anciens ont quel-Que les Pe- quefois donné au Fils de Dieu & au Saintres qui se Esprit le nom de Ministre du Pere; & non du mot de pas pour leur attribuer, comme fait M. Ju-Ministre ont rieu, une opération inégale; car cela est de la bien su en crasse du langage humain, & de cette rouille bannir l'im- dont il faut purifier ses levres lorsqu'on veut parler de Dieu. Et c'est pourquoi ces saints pagne natu- Docteurs qu'on veut faire passer pour si ignorans, ont bien à la vérité employé quelque-P. 264, 265. fois le mot de Ministre en l'épurant à la maniere qu'on vient de voir; mais si d'autres fois ils l'ont regardé avec cette imperfection naturelle au langage humain, ils l'ont aussi pour cette raison exclus des discours où ils parloient du Fils de Dieu, puisqu'ils ont dit Just.ep. ad que Dieu nous a envoyé pour nous sauver, non Ed. pas, comme on pourroit croire, un de ses Mi-Ben. n. 7, nifres, ou quelqu' Ange, ou quelque Puissance du ciel qui soit préposée au gouvernement de la

Diog. P. 237.

sur les Lettres de M. Jurieu. 53 terre, mais le Créateur lui-même & l'ouvrier de toutes choses.... comme un Roi qui envois son Fils Roi comme lui, & comme un Dieu

qui envoie un Dieu.

Au reste, on ne se sert plus maintenant de XXXVIII. ce terme de Ministre, parce que les Ariens Pourquoi on en ont abusé; mais il a eu son usage en son ne se sert tems. Les Noétiens & les Sabelliens vou-loient croire que Dieu agissoit par son Verbe, quel en a été comme un Architecte agit par son art : mais l'usage concomme l'art dans un Architecte n'est pas une tre ceux qui personne subsistante, & n'est qu'un mode, ou le Fils de un accident, ou une annexe de l'ame, comme Dieu fut une on voudra l'appeller, ces hérétiques crovoient Personne. que le Verbe étoit la sagesse, ou l'idée & l'art de Dieu, de la même sorte, sans être une Personne distinguée. Les orthodoxes les rejetoient, en faisant de cette sagesse divine un Ministre, qui étoit par conséquent une Personne distinguée du Pere. Mais telle est la hauteur, &, pour ainsi dire, la délicatesse de la vérité de Dieu, que le langage humain n'y peut toucher sans la blesser par quelqu'endroit. C'est ainsi qu'en expliquant la dictinction & l'origine du Fils, il est à craindre que vousn'y mettiez quelque chose qui se ressente de l'inférieur. Mais après tout si vous attendez à parler de Dieu que vous avez trouvé des paroles dignes de lui, vous n'en parlerez jamais. Parlez-en donc en attendant comme vous pourrez, & résolvez-vous à dire toujours quelque chose qui ne porte pas où vous tendez, c'est-à-dire, au plus parfait. Dans cette foiblesse de votre discours, vous vous fauvez, en songeant que vous aurez toujours à vous élever au-dessus des termes où vous ressentirez de l'impersection; puisque dans È iii

SIXIEME AVERTISSEMENT l'extrême pauvreté de notre langage, il faudra même s'élever au-dessus de ceux que vous trouverez les plus parfaits.

Il faut dans le même esprit épurer encore le

XXXIX. mande à fon Fils.

Sup.

Comment terme de commandement. Le Fils a tout fait, & il s'est fait homme par le commandement de son Pere; le Pere a commandé à sa parole qui est son Fils. Quoi ! par une autre parole? Illusion. Le Fils est lui-même le commandement du Pere, ou pour parler avec S. Clément d'Alexandrie, sa volonté toute-puissante; il est, dis-je, son commandement à même titre qu'il est sa parole : quand il agit par commandement, c'est qu'il agit en même tems par la volonté de son Pere & par la sienne; car si Dieu agit par son Verbe ou par sa parole, cette parole ou ce Verbe agit aussi, parce qu'il est une Personne; autre-Joan. v. 17. ment le Fils de Dieu ne diroit pas : mon Pere agit, & moi j'agis aussi; & si en recevant la viedu Pere, il n'avoit pas la vie en lui-même,

bid. 26.

il ne diroit pas : comme mon Pere a la vie en lui-même, ainsi il a donné à son Fils d'avoir la vie en lui-même. Le Pere lui commande donc, non par une autre parole, autrement il faudroit aller à l'infini; mais par la parole qui est le Fils lui-même : & il recoit le commandement, comme il reçoit de son Pere d'être sa parole. Ténebres impénétrables pour les incrédules; mais à nous, qui sommes ravis de croire sans voir ce que nous espérons de voir un jour, tout cela est esprit & vie.

Mais que dirons-nous de ces portions & de XI. En quel sens ces parties de substance que quelques Peres on a pu dire attribuent au Fils de Dieu? Car c'est la que que le Fils M. Jurieu met son fort pour conclure l'inéune portion galité. Que ce Ministre est injuste! Il a bien

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 55 ofé se permettre de dire que le Fils de Dieu delasubstann'étoit pas toute la divinité; & il veut que ce de son nous excusions par une bénigne interpré- Pere; & sice tation une expression si étrange, pendant soit l'inégaqu'il tient à la gorge ses conserviteurs, pour lité : comne pas dire ses maîtres & les saints Docteurs ment & en de l'Eglise; & jusqu'à les étrangler, il les presse quel sens le en leur disant : Tu as dit portion, tu as dit partie; tu as mis l'inégalité. Mais, encore un coup, qu'il est injuste par un autre endroit; 1689, 45. puisqu'il avoue que ces mots de portion & de Tab. Let. 6. partie ne font employés que dans des com- Math. xviij, paraifons, telles que font celles du foleil & de ses rayons, de la source & de ses ruisseaux! Mais quoi! vous oubliez donc que c'étoit une comparaison, & non pas une identité, qu'on vouloit vous proposer? Vous ne songez même pas que toute comparaison, surtout lorsqu'il s'agit de Dieu, est d'une nature imparfaite & dégénérante? Mais laissons là le Ministre qui se permet tout, & qui est inexorable envers tout le monde. Répondons aux gens équitables qui nous demandent de bonne foi, si ces termes de portion & de partie peuvent s'épurer comme les autres. Aisément, en les rapportant à l'origine des Personnes divines : car le Pere communique tout à son Fils excepté d'être Pere, qui est quelque chose de substantiel, puisque c'est quelque chose de subsistant. C'est comme dans une fource, dont le ruisseau n'a rien de moins qu'elle; puisque toutes les eaux de la source passent continuellement & inépuisablement au ruisseau, qui, à vrai dire, n'est autre chose que la source continuée dans toute sa plénitude : mais la fource en répandant tout se réserve d'être la source; & s'il est permis en

terme induitout.

E iv

SIXIEME AVERTISSEMENT tremblant d'en faire l'application, le Pere en communiquant tout à son Fils & se versant tout entier, pour ainsi dire, dans son sein, se réservé d'être le Pere. En ce sens donc & avec ces restrictions, on dira dans la pauvreté de notre langage, qu'il n'y aura dans le Fils qu'une partie de l'être du Pere, puisque l'être Pere n'v fera pas. Mais nous pouvons encore en invoquant Dieu, & par le souffle de son Saint-Esprit, nous laisser élever plus haut; & dans une plus sublime contemplation, nous dirons que comme principe & source de la Triniré, le Pere contient en lui-même le Fils & le Saint-Esprit d'une maniere bien plus parfaite que l'arbre ne contient son fruit, & le soleil tous ses rayons: qu'en ce sens le Pere est le tout, & que le Fils & le Saint-Esprit étant aussi le tout en un autre sens & dans le fond, parce que rien ne se partage dans un être parfaitement simple & indivisible, le Pere demeure le tout en cette façon particuliere & en qualité de principe, qui, à notre façon de parler, est en lui la feule chose incommunicable.

Par là se voit la puissance & la force de

XLI. Puissance de l'unité à laquelle tout se réduit naturellement; que les Per- puisque, selon la remarque de saint Athasonnes divi- nase, non-seulement Dieu est un par l'unité resdevoient de son essence; mais encore que la distinction coutesse rap- qui se trouve entre les Personnes se rapporte porter à un au seul principe qui est le Pere, & même seul principe qui est le Pere, & même pe. Sublime de ce côté-là se résout finalement à l'unité pure. De là vient que ce sublime Théologien Théologie

de S. Atha- conclut l'unité parfaite de Dieu, non-seule-Orat. 5. id ment de l'effence qui est une, mais encore Ar. init. Ed. des Personnes qui se rapportent naturelle-Bened.orat. ment à un seul principe; car s'il y avoit en

sur les Lettres de M. Jurieu. Dieu deux premiers principes, au lieu qu'il 4. in Ar. t. n'y en a qu'un qui est le Pere, l'unité n'y ré- I, 1. part. n. 1, p. 617.

gneroit que dans toute sa perfection possible; puisque tout se rapporteroit à deux, & non pas à un. Mais comme la fécondité de la nature divine, en multipliant les Personnes, rapporte enfin au Pere seul le Fils & le Saint-Esprit qui en procedent, tout se trouve primitivement renfermé dans le Pere comme dans le tout, à la maniere qui a été dite, & la force de l'unité inséparable de la perfection

Je ne me jette pas sans nécessité dans cette

fe fait voir infiniment.

fait entendre d'où vient que dans l'Ecriture, pellé & ensuite dans les saints Docteurs qui ont avec formé leur langage sur ce modele, le nom de Dieu est donné ordinairement au Pere & d'oùvient seul avec une attribution particuliere : ce qui qu'ordinaise fait sans exclusion du Fils & du Saint-Esprit; rement puisqu'au contraire cela se fait en les regardant comme originairement contenus dans dreffent leur principe. De là vient, pour pousser plus Pere. loin cette divine contemplation, que la priere & l'adoration s'est adressée de tout temps, selon la coutume de l'Eglise, ordinairement au Pere seul par le Fils dans l'unité du Saint-Esprit: non qu'on ne les puisse invoquer directement, puisque Jesus-Christ lui-même

nous a appris à le faire dans l'invocation la plus authentique qui se fasse parmi nous, qui est celle du baptéme & de la consécration du nouvel homme; mais parce qu'il a plû au Saint-Esprit qui dicte les prieres de l'Église. qu'en éternelle recommandation de l'unité du principe, on adressat ordinairement l'invocation au Pere, dans lequel on adore ensemble

XLII. Pourquoi le haute théologie; puisque c'est elle qui nous Pere est apparticuliere.

prît, pour ainsi parler, le même cours: ce qui Eph. iij, 14 faisoit dire à faint Paul: Je fléchis mes genoux devant le Pere de notre Seigneur Jesus-Christ; fans exclure de cette adoration ni Jesus-

Rom. ix, 5. Christ, Dieubéni au-dessus de tout, ni le Saint-Esprit inséparable des deux, mais regardant & le Fils & le Saint-Esprit dans le Pere qui est leur principe; d'où vient aussi primitivement

Eph. iij, 15. la grace de l'adoption, & toute paternité, toute alliance, dans le

ciel & dans la terre.

Toutes les fois donc qu'on voit dans les Anciens le Fils & le Saint-Esprit comme rangés après Dieu, il faut toujours se souvenir que c'est selon l'ordre de leur procession, les regarder dans le principe de leur être d'où ils sortent sans diminution, puisque c'est sans dégénérer d'une si haute origine: & ceux qui entendront bien ce divin langage, surmonteront aisément les difficultés, que la prosondeur d'un si haut mystere nous sait trouver quelquesois dans les explications des saints Docteurs.

Pourquoi dans les chofes divines on fe fert de fimilitudes tirées des choses humaines.

Pour ce qui regarde les similitudes tirées des choses humaines, si on s'étonne de les trouver si fréquemment usitées en cette matière, puisqu'on avoue qu'elles sont si défectueuses; il faut entendre que la foiblesse de notre discours ne peut soutenir longtemps la simplicité si abstraite des choses spirituelles. Le langage humain commence par les sens. Lorsque l'homme s'éleve à l'esprit comme à la seconde région, il y transporte quelque chose de son premier langage. Ainsi

sur les Lettres de M. Jurieu. l'attention de l'esprit est tirée d'un arc tendu : ainsi la compréhension est tirée d'une main qui serre & qui embrasse ce qu'elle tient. Quand de cette seconde région nous passons à la suprême, qui est celle des choses divines, d'autant plus qu'elle est épurée, & que notre espritest embarrasse à y trouver prise, d'autant plus est-il contraint d'y porter le foible langage des sens pour se soutenir; & c'est pourquoi les expressions tirées des choses.

sensibles y sont plus fréquentes.

L'intelligence en sera aisée à ceux qui sauront comprendre ce que le Ministre a tâché Comment il cent fois de dérober à notre vue; c'est, comme les companous l'avons dit, que toutes les comparaisons raisonstirées tirées des choses humaines sont les effets des comme nécessaires de l'effort que fait notre créées: deux esprit, lorsque prenant son vol vers le ciel, comparai-& retombant par son propre poids dans la sons matiere d'où il veut sortir, il se prend comme saints Peres à des branches à ce qu'elle a de plus élevé & sur la généde moins impur, pour s'empêcher d'y être de Dieu. tout à fait replongé. Lorsque poussés par la foi, nous osons porter nos yeux jusqu'à la naissance éternelle du Verbe, de peur que nous replongeant dans les images des sens qui nous environnent, &, pour ainsi dire, nous obsedent, nous n'allions nous représenter dans les Personnes divines & la différence des âges & l'imperfection d'un enfant venant au monde, & toutes les autres bassesses des générations vulgaires; le Saint-Esprit nous présente ce que la nature a de plus beau & de plus pur, la lumiere dans le soleil comme dans sa source, & la lumiere dans le rayon comme dans son fruit. Là on entend aussi-tôtune naissance sans imperfection, & le soleil

LXIV. faut prendre excellentes

SIXIEME AVERTISSEMENT aussi - tôt fecond qu'il commence d'être. comme l'image la plus parfaite de celui qui étant toujours, est aussi toujours fécond. Arrétés dans notre chute sur ce bel objet, nous recommençons de là un vol plus heureux, en nous disant à nous-mêmes, que si l'on voit dans les corps & dans la matiere une si belle naissance, à plus forte raison devons-nous croire que le Fils de Dieu sort de son Pere Sap. vij, comme l'éclat rejaillissant de son éternelle lumiere, comme une douce exhalaison & émanation de sa clarté infinie, comme le miroir sans tache de sa majesté & l'image de sa bonté parfaite. C'est ce que nous dit le Livre de la Sagesse. Et si nos prétendus Réformés ne veulent pas recevoir de là ces belles expressions, saint Paul les leur ramasse en un seul mot, lors-Meb. j, 3. qu'il appelle le Fils de Dieu l'éclat de la gloire, & l'empreinte de la substance de son Pere. Il n'y a rien qui démontre mieux dans le Pere & dans le Fils la même nature; la même éternité, la même puissance, que cette belle comparaison du foleil & de ses rayons, qui portés à des espaces immenses, font toujours un même corps avec le soleil, & en contiennent toute la vertu. Mais qui ne sent toutefois que cette comparaison, quoique la plus belle de toutes, dégénere nécessairement comme les autres? & si l'on vouloit chicaner, ne diroit-on pas que le rayon, sans se détacher du corps du soleil, souffre diverses dégradations, ou, comme parlent les Peintres, que les teintes de la lumiere ne sont pas également vives ? Pour ne point laisser pren-

> dre aux hommes une idée semblable du Fils de Dieu, saint Justin le premier de tous, présente à l'esprit un autre soutien : c'est dans la

05 , 26.

BUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 6E nature du feu si vive & si agissante, la prompte naissance de la flamme d'un flambeau soudainement allumé à un autre. Là se répare parfaitement l'inégalité que le rayon sembloit p. 168. laisser entre le Pere & le Fils; car on voit dans les deux flambeaux une flamme égale, & l'un allumé fans diminution de l'autre : ces portions & ces divisions, qui nous offensoient dans la comparaison du rayon, ne paroissent plus. Saint Justin observe expressement qu'il n'y a ici, ni dégradation, ni diminution, ni partage; & M. Jurieu remarque luimême, que ce Martyr satisfait parfaitement P. 229. à ce que demandoit l'égalité. Il est donc à cet égard content de lui, & peu content de Tertullien avec ses portions & ses parties. Maiss'il n'étoit point entété des erreurs qu'il cherche dans les Peres, il n'y auroit qu'à lui dire que tout tend à la même fin ; qu'il faut prendre des comparaisons, non comme il fait, le grossier & le bas; autrement le flambeau allumé de faint Justin ne seroit pas moins fatal à l'union inséparable du Pere & du Fils, que le ravon de Tertullien sembloit l'être à leur égalité: car ces deux flambeaux se séparent; on en voit l'un brûler quand l'autre s'éteint; & nous fommes bien loin du rayon qui demeure toujours attaché au corps du soleil. C'est donc à dire, en un mot, que de chaque comparaison il ne falloit prendre que le beau & le parfait : & ainsi on trouveroit le Fils de Dieu plus inséparablement uni a son Pere, que tous les rayons ne le sont au soleil, & plus égal avec lui, que tous les flambeaux ne le sont avec celui où on les al-Jume; puisqu'il n'est pas seulement un Dieu sorti d'un Dieu; mais, ce qui n'a aucun

Lib. adv. Tryph. Ed. Ben. n. 61,

Ibid. Tab. Lett.6 SIXIEME AVERTISSEMENT

Tertul.ibid. exemple dans les créatures, un seul Dieu

avec celui d'où il est sorti.

Qu'en le Et ce qui rend cette doctrine sans difficulfervant des té, c'est que tous les Peres font Dieu immuacomparaisons tirées ble, comme on a vu dans une évidence à ne des choses laisser aucun doute. Ils ne le font pas moins corporelles, spirituel & indivisible dans son être, sans toujourspré- grandeur, sans division, sans couleur, sans tous Suppose que ce qui touche les sens, & inappercevable d toute Dieuétoitun autre chose qu'à l'esprit. Car aussi est-il immua-Just cont. ble s'il est divisible, s'il se diminue, s'il se pur esprit.

Tryph. &c. partage? Qui est donc Dieu, est Dieu tout sup. Atha- entier, ou il ne l'est point du tout; & qui

nag. leg. pro est Dieu tout entier, ne dégénere de Dieu Christ. Jup. par aucun endroit. Tous les Peres sont uni-Sec.

substance, ne laisse pas, en écrivant contre Hermogene, de convenir d'abord avec lui, Cap. 2, &c. comme d'un principe commun, que Dieu n'a point de parties, & qu'il est indivisible : de sorte qu'en élevant leurs idées par les principes qu'ils nous ont donnés eux-mêmes, il ne nous demeurera plus dans ces rayons, dans ces extensions, dans ces portions de Jumiere & de substance, que l'origine commune du Fils & du Saint-Esprit, d'un principe infiniment communicatif; &, à vrai dire, ce qu'a dit le Fils en parlant du Saint-

formes sur la parfaite simplicité de l'être divin; & Tertullien lui-même, qui, à parler franchement, corporalise trop les choses divines, parce qu'aussi dans son langage inculquant, le mot de corps, peut-être, signifie

Joan. xvj , Esprit , il prendra du mien , ou de ce que j'ai , DE meo, comme je prends de mon Pere avec IS.

qui tout m'est commun.

Il ne falloit donc pas imaginer dans la doc-XLVI. Queles Pe- trine des Peres ce monstre d'inégalité, sous res out fu

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. Prétexte de ces expressions qu'ils ont bien su épurer touépurer, & bien su dire avec tout cela, que le tes les ex-Fils de Dieu étoit forti parfait du parfait, éter- rées des chonel de l'éternel, Dieu de Dieu, C'est ce que ses humaidisoit saint Grégoire, appellé par excellence nes, & étale faiseur de miracles : & saint Clément d'Alexandrie disoit eussi qu'il étoit le Verbe, du Fils. né parfait d'un Pere parfait : il ne lui fait pas attendre sa perfection d'une seconde naissance, & son Pere le produit parfait comme lui- Ed. 1638, p. même. C'est pourquoi non-seulement le Pere, 546. Pædag. mais encore en particulier le Fils est tout bon 1. Ed. 1629. & tout beau, par conséquent tout parfait: il c. vij, pag. n'est pas parole comme la parole qu'on prosere de 110, cap. y, la bouche; mais il est la sagesse & la bonte très- c. vj, p. 92. manifeste de Dieu, sa force toute-puissante & veritablement divine: en lui on possede tout, parce Ibid. 3. cap. qu'il est tout-puissant, & lui-meme la possession à Pædag. iij, laquelle rien ne manque. Il est donc plus clair 7. que le jour que l'idée d'inégalité n'entra jamais dans l'esprit des Peres : au contraire nous venons de voir que pour l'éviter, après avoir nommé selon l'ordre le Pere & le Fils, ils disoient exprès contre l'ordre, le Fils & le Pere, dans le dessein de montrer que si le Fils est le second, ce n'est pas en perfection, en dignité ni en honneur. Loin de le faire inégal, ils le faisoient en tout & par-tout un avec lui aussi bien que le Saint-Esprit: & afin qu'on prît l'unité dans sa perfection, comme on doit prendre tout ce qui est attribué à Dieu, ils déclaroient que Dieu étoit une seule & même chose; une chose parfaitement une, au-delà de tout ce qui est un & au-dessus de l'unité même.

blir l'égalité du Pere &

Ap. Greg. Ny J. de vit. p. 91 , & Seq. Sup. 615.

Ibid. c. ult.

Pædag. 8. Sup.p. 118.

ARTICLE VI.

Prodige d'égarement dans le Ministre. qui veut trouver l'inégalite des trois Personnes divines jusques dans le Concile de Nicée.

XLVII. Que le Ministre prétend trouver l'inégalitédu Pere & du Fils dans ces paroles du Ivmbole de Nicée: Dieu de Dieu, lumiere de lumiere. P. 71.

Oin de vouloir ouvrir les yeux pour appercevoir dans les Anciens cette parfaite égalité du Pere & du Fils , le Ministre ne veut pas la voir dans le Concile de Nicée; &. dit il, ce qu'on y appelle le Fils de Dieu, lumiere de lumiere, est une preuve que le Concile n'a pas condamné l'inégal té que les Docteurs anciens ont m se entre le Pere & le Fils; c'est-àdire, comme on a vu, que ce Concile n'a pas condamné une véritable & réelle inégalité en perfection & en opération, en sorte que celle du Fils soit vraiment & à la rigueur inférieure & ministérielle. Voilà, se-Ion le Ministre Jurieu, ce que le Concile n'a pas voulu condamner; & cela parce qu'il est dit dans le symbole de cette sainte assemblée. que le Fils de Dieu est lumiere de lumiere. Tout autre que ce Ministre auroit cru qu'on avoit choisi ces paroles pour établir la parfaite égalité; puisque même elles étoient jointes avec celles-ci. Dieu de Dieu, vrai Dieu de vrai Dieu: n'y avant rien au-dessus de ces expressions dans tout le langage humain, & rien par conséquent ne paroissant plus égal que d'appeller l'un Dieu & l'autre Dieu, l'un lumiere & l'autre lumiere, l'un vrai Dieu & l'autre vrai Dieu. Par la regle que nous avons

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 65 souvent posée de prendre ce qu'on dit de Dieu dans le sens le plus élevé, il faut entendre par cette lumiere une lumiere parfaitement pure, où il n'y ait point de ténebres, 1. Joan. j, 5. comme dit saint Jean; une lumiere d'intelligence & de vérité simple, éternelle, infinie; une lumiere qui soit Dieu, & qui soit vrai Dieu: c'est ce qu'on dit du Pere & du Fils sans restriction & en parfaite égalité, dans un symbole où le Ministre nous assure que

l'inégalité n'est pas condamnée.

Voyons sur quoi il se fonde. C'est, dit-il, XLVIII.

que ces expressions sont prises de Tertullien le Ministre
qui a dit dans son Apologétique, que le Verbe abuse de est un esprit ne d'un esprit , un Dieu sorti d'un Tertullien , Dieu, & une lumiere allumée à une lumiere; & & combien tout cela veut dire inégalité, parce que cet fon raison-Auteur ajoute, que le fils est le rayon, c'est-à- tiré par les dire, une portion tirée du tout : le Pere est toute cheveux. la substance, & le Fils est la portion dérivée du Apolog.21, tout: ce qui emporte, dit le Ministre, inéga-Ed. Rigal. lité manifeste. Que de chemin il faut faire Liti pour venir de là au Concile de Nicée, & à Adv. Prax. cette inégalité que le Ministre veut y trou- 9, P. 504. ver à quelque prix que ce foit! Il faut pre- 1689, R. 45. mierement, qu'il soit bien constant que le Ministre ait bien entendu Tertullien. Je n'en crois rien, je crois qu'il se trompe: je crois que Tertullien a passé d'une comparaison à une autre, de celle du rayon à celle du Aambeau allumé; je crois, dis-je, que cette parole, lumiere allumée à une lumiere, Lumen de lumine accensum, ne convient pas au rayon qu'on ne va pas allumer au foleil, mais qui en fort comme de lui - même par une émanation naturelle; mais qu'elle s'entend d'une flambeau qu'on allume à un flambeau déja Avere Tome V.

allumé, ou d'un feu que l'on continue & que l'on étend en lui approchant de la matiere. C'est le sens de Tertullien; je le maintiens: la suite le fait paroître, puisqu'il ajoute : Le fond de la matiere demeure le même ; la flamme ne diminue pas, encore que vous l'attiriez sur plusieurs matieres qui en empruntent les qualités. Voilà une matiere allumée, d'où il s'en allume une autre; voilà la comparaison de saint Justin, où le Ministre avoit reconnu une égalité si parfaite. Tertullien emploie cette double comparaison pour prendre de l'une & de l'autre ce qu'elles avoient de meilleur, & soulager par ce moyen le plus qu'il pouvoit les Paiens qu'il tâchoit d'élever à la pureté de nos mysteres. Que s'il est ainsi, s'il est vrai que le Concile, en disant lumiere de lumiere, ait eu Tertullien en vue, bien éloigné d'avoir établi l'inégalité, il aura plutôt établi l'unité & l'égalité parfaite, ainsi que nous avons vu. Mais laissons là cette explication; n'incidentons pas avec un hommequi ne cherche qu'à tout embrouiller, & à s'arrêter en beau chemin. Je vous accorde, si vous le voulez, Monsieur Jurieu, que Tercullien parle ici du rayon : vous êtes encore bien loin de votre compte; car, pour venir à votre prétendue inégalité, il faut que Tertullien soit inexorablement obligé à soutenir sacomparaison en toute rigueur, & qu'il s'engage à trouver dans la nature matérielle & dans le corps du foleil une image entiere & parfaite de ce qui convient à Dieu. Il faut aussi le forcer à soutenir dans la signification la plus rigoureuse son terme de portion & de

Ci-dessus, partie, encore qu'il ait dit ailseurs, comme a. 45. on a vu que Dieu n'a point de parties & ne

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 67 fe divise pas. Et quand on aura fait voir contre ce que nous avons démontré ailleurs, que Tertullien ait mis tous ces termes dans leur derniere & plus basse grossiéreté, il faudra. encore que le Concile de Nicée ait pris ces expressions, lumiere de lumiere, non pas de faint Paul, comme nous verrons qu'il a fait, ni de la commune tradition qui les lui avoit apportées, mais de Tertullien tout seul; & encore qu'en les prenant de lui, ce faint Concile n'y air rien osé rectifier : en sorte que le Fils de Dieu dans l'intention du Concile ne soit au pied de la lettre qu'une partie de la substance divine, pendant que le Pere en est le tout. Mais si cela est, nous allons bien loin; car tout à l'heure le Ministre nous accordoit du moins que cette inégalité que les Anciens & Tertullien admettoient entre le Pere & le Fils, n'emportoit aucune diversité de substance : mais ses idées sont changées, & il faut qu'entre le Pere & le Fils il y ait, en ce qui regarde la substance, la même diversité qui se trouve entre le tout & la partie; en sorte que le consubstantiel de Nicée qui a. fait tant de bruit dans le monde, ne soit plus qu'un consubstantiel en partie, & que le Fils de Dieu n'ait reçu qu'une partie de la substance de son Pere. Nous voilà bien loin de notre route. Nous croyions sur cette matiere n'avoir à soutenir des variations que dans les Peres qui ont précédé le Concile de Nicée; mais ce Concile même n'en est pas exempt, & il a voulu expressement marquer qu'il ne. vouloit pas condamner la prétendue erreur de Tertuilien, qui aura fait le Fils inégal au. Pere jusqu'à n'être qu'une portion de sa fubstance.

Ci-dessus.

P. 264;

XLIX. Le Ministre veuttrouver dans le Concile de Nicée tout le contraire de ce que les Peres qui y out affifté, y ont compris; passages de faint Athanase, de re, d'Eusesebe de Cefarée. De Dee. Nic. Ed. Ben de Dec. Nic. fin. z. I, I. part. n. 23, p. 228. Orat. 2. in Ar. Orat.1. In Art.t.I.p. Orat. 2. in Ar. n. 33 . P. 501. Ibid.

De Dec. Nic:

fup.

Voici bien un autre prodige; c'est que depuis le tems du Concile jusqu'à M. Jurieu, personne n'en aura entendu le sens; puisque tous les Peres, sans en excepter aucun, y ont cru voir toute sorte d'inégalité entre le Pere & le Fils si parfaitement exclue, que depuis il n'en a jamais été parlé. Ainsi les Peres mêmes qui ont assisté au Concile de Nicée n'y auront rien compris; car distinctement ils excluent cette portion de substance & de lumiere que le Ministre veut qu'on y ait pris de Tertullien. Saint Athanase a compose un traité exprès pour expliquer le symbole de Nicée; mais au lieu de ces portions de lumiere & de substance, il reconnoît dans le Fils la même impassibilité & impartialité, ou indivisibilité, que dans le Pere, 70 àuspés : ce qu'il explique ailleurs, en disant que le Verbe n'est pas une portion de la substance du Pere. Il loue aussi Théognoste un ancien Auteur, pour avoir dit que le Fils n'étoit pas une portion de la part. p. 432. Jubstance paternelle; ce que cet Auteur dit expressement pour expliquer la comparaison de la lumiere. Et ce qui se dit de la lumiere, se DeDec. Nica dit aussi de la substance, selon saint Athafin. n.28, p. nase; puisqu'il assure que la lumiere en cette occasion n'est autre chose que la substance même: & loin d'admettre dans le Fils de Dieu cette prétendue portion de lumiere de Tertullien, il pousse les Ariens par la comparaison de la lumiere, en cette forte: s'ils veulent dire que Orat. 3. Ed. le Fils de Dieu n'a pas toujours été, ou eu'il

Ben. Orat. n'a pas toute la substance de son Pere; qu'ils 2. 1. 33. P. disent donc que le soleil n'a pas toujours eu son 501. éclat, ou sa splendeur & son rayon, ou que cet éciat n'est pas de la propre substance de la lumiere; ou s'il en est, que ce n'en est qu'une

SUR DES LETTRES DE M. JURIEU. 69 portion & une division. Donc, ou les Peres de Nicée ne songeoient point à Tertullien, ou Tertullien ne prenoit pasce terme deportion à la rigueur; ou saint Athanase, qui a tant aidé à composer le symbole de Nicée, ne savoit pas qu'on y avoit mis cette pensée de Tertullien dans le dessein d'en faire un asyle à l'erreur de l'inégalité.

Saint Hilaire, son contemporain & un si docte interprete du symbole de Nicée, rejette aussi en termes formels avec horreur ce que les Ariens imputoient au Concile de Nicée; que le Fils étoit une portion détachée de tout. C'est pourquoi en expliquant dans la suite l'endroit Ben. n. 13. dn symbole de Nicée dont nous parlons, & cette comparaison de la lumiere, il en exclut Trin. n. 10, positivement cette portion de substance : d'où P. 884. il conclut, que l'Eglise ne connoît point cette portion dans le Fils : mais qu'elle fait qu'un Dieu tout entier est forti d'un Dieu tout entier : qu'au reste, comme il n'y a rien en Dieu de corporel , qui dit Dieu , le dit dans sa totalité; enforte qu'en mettre une portion, c'est en mettre la plénitude : & ainsi, qu'en disant de Jesus-Christ qu'il est Dieu de Dieu , comme il est lumiere de lumiere, on fait voir que rien ne se perd dans cette génération ; c'est-à-dire, que tout s'y donne sans diminution & sans partage, parce que le Fils n'est pas une extension de la substance du Pere, mais une seule & même chose avec lui.

Eusebe de Césarée, qui étoit présent au Concile, dans la lettre qu'il écrivit à son Eglise sur le mot de consubstantiel, raconte qu'en proposant les difficultés qu'il trouvoit dans cette expression & dans celle de subs- Soc. 176, 14 zance, on lui avoit répondu, que sortir de la 6, 1.

Lib. 4. de-Trin. Ed. Lib. 6. de

substance du Pere, ne significit autre chose que sortir de lui en telle sorte qu'on n'en soit pas une portion; si bien qu'entout & par-tout ce fondement d'inégalité qu'on tire de Tertullien. étoit banni du symbole.

T., Que la comparaifon du foleil & du rayon vient originairement de S. Paul, qui a expressément établi l'égalité.

paffim.

Mais, sans nous arrêter davantage au pasfage de Tertullien, à qui il ne paroît pas que le Concile ait songé plutôt qu'à saint Hippolyte où l'on trouve la même expression, ou aux autres anciens Docteurs, & à la commune tradition; il falloit aller à la source d'où le Concile & tous les Auteurs avoient puisé. cette belle comparaison de la lumiere: & c'est. l'Apôtre faint Paul qui dit dans la divine Epître aux Hébreux, que le Fils est la splendeur & l'éclat de la gloire de son Pere; car c'est en effet à ce passage que saint Athanase & les autres ont perpétuellement recours pour ex-Hom. de Deo pliquer cette comparaison. Vouloir donc que uno & trin. cette expression, lumiere de lumiere, emporte. inégalité, c'est s'en prendre, non point aux Heb. j, 3. Peres & à Tertullien, mais à l'Apôtre même d'où elle est venue. Ainsi rien n'empêche plus que toute inégalité entre le Pere & le Fils ne foit condamnée dans le symbole de Nicée.

Car aussi pourquoi hésiter à condamner une. erreur que saint Paul avoit proscrite, en fai-Phil.ij, 6. fant le Fils chose égale à Dieu, non par usurpation ou par attentat, mais en vérité & par son droit? Et quelle honte au Ministre de n'employer fon esprit, qu'à embrouiller les matieres les plus claires, & à s'aveugler lui-même!

ARTICLE VII.

Autre égarement du Ministre sur le Concile de Nicée, où il veut trouver ses. deux prétendues nativités du Verbe.

MAIS ses erreurs vont croissant à mesure qu'il avance; car après avoir affuré que le décret du Concile laisse en son entier cette matisme du criminelle inégalité, il passe outre, & il sou- Nicée, ou le tient que cette seconde génération, qui rend Ministre préle Verbe parfait d'imparfait qu'il étoit au- tend trouver paravant, loin d'avoir été condamnée par deux nativicette fainte assemblée, est confirmée par ses Verbe. anathémes.

C'est encore ici un nouveau prodige, & dans le Concile de Nicée une découverte que personne jusqu'au Ministre n'avoit jamais faite. Mais pour voir jusqu'où peut aller le travers d'une tête qui ne sait pas modérer son feu, il faut encore considérer sur quoi il se fonde. C'est sur cet anathême du Concile : Si quelqu'un dit qu'il fut un tems que le Fils Symb. Nic. de Dieu n'étoit pas, ou qu'il n'étoit pas avant Anath. Ath. que de naître, & qu'il a été fait du néant ; syn. n. 4, p. l'Eglise catholique & apostolique le déclare ana- 240, t. I. thême. Voici donc comme le Ministre raifonne: La seconde proposition Arienne étoit celle-ci : Le Fils de Dieu n'étoit pas avant que de naître. L'opposite très-catholique étoit donc qu'il étoit avant que de naître : or, celane pouvoit s'entendre de sa premiere génération, puisque celle-là étant éternelle, il n'y avoit rien devant; il en faut donc reconpoitre une autre postérieure & dans le tems.

Anathé -tés dans le

P. 273

de Dec. Nic. P. 277.

SIXIEME AVERTISSEMENT qui est celle que le Ministre attribue aux Peres, & à raison de laquelle le Fils de Dieu qui est éternel étoit avant que de naître.

LII. Comment cile de Ni-Ministre abuse.

Or. 2. edy. Ar. elit. Mor. p. 317. Ed. Ben.

C'est bien ici s'égarer dans le grand chefaint Atha- min, & à force de raffiner, laisser échapper nase & saint les vérités les plus palpables. Ces trois proentendu l'a- positions des Ariens, il fut un tems que le Fils nathématis- de Dieu n'étoit pas ; & , il n'étoit pas avant que me du Con- de naître; &, il a été tiré du néant, visiblecée, dont le ment ne significient que la même chose en termes un peu différens. Saint Athanase en parlant aux Ariens: Lors, dit-il, que vous avez dit, le Fils n'étoit pas avant que de naître; cela signifie la même chose que ce que vous avez dit aussi, il fut un tems que le Fils. Orat. 1. cont. n'étoit pas; & l'une & l'autre de ces expressions Ar. 1. n. 11, signifie qu'il y a eu un tems devant que le LI, p. 415. Verbe fût. La raison en est bien claire. Le but des Ariens étoit de dire, que tout ce qui naissoit avoit un commencement; & par conféquent que si le Fils de Dieu naissoit, comme on en étoit d'accord, sa naissance étoit précédée par quelque temps. Et le but des Catholiques étoit au contraire de dire, que le Fils de Dieu naissoit à la vérité, mais de toute éternité, d'un Pere qui n'étoit jamais sans Fils; & par conséquent, que le tems n'avoit point précédé cette naissance. C'est la perpétuelle application que donne faint Athanase à cette proposition des Ariens. Saint Hilaire dit aussi Ed. Ben. qu'ils se servoient des trois expressions : Il Lib. 2, de fut un tems qu'il n'étoit pas ; il n'étoit pas

& alib,

Trin n. 11, avant que de naître ; & il a été fait du néant : parce que la nativité semblant apporter avec elle cette condition, que celui qui n'étoit pas commencat à être, & qu'il naquît n'étant pas auparavant; ces héretiques se servoient de cela pour offinjettis

sur les Lettres de M. Jurieu. 73 Mujettir au tems le Fils unique de Dieu. Ainfi. vouloir trouver un autre sens dans ces anathématismes du Concile, c'est y vouloir trouver un sens que les Peres de ce temps-là & ceux mêmes qui y ont été présens, pour ne pas ici parler de la postérité, n'ont pas connu. Et pour comble de conviction, quoique je n'en aie peut-être que trop dit sur une si visible absurdité, je veux bien ajouter encore que les anathémathismes du Concile n'y ont été prononcés après le symbole, que pour proscrire les erreurs contraires à la doctrine que le Concile venoit d'y étabir. Le Concile venoit d'établir dans le symbole, que le Fils de Dieu étoit né devant tous les siecles. On convient qu'il vouloit dire par là que sa naissance étoit éternelle; puisque dès que vous sortez de la mesure du temps, vous ne voyez plus devant vous que l'éternité. Que restoit-il donc au Concile après avoir établi l'éternité de la naissance du Fils, que de frapper d'anathême ceux qui disoient que sa naissance fut précedée par le temps, ou, ce qui est la même chose, qu'il n'étoit pas avant que de naître? Et si, comme le Ministre le prétend, l'intention du Concile eût été de dire que le Fils de Dieu étoit effectivement avant que de naître, puisqu'il a mis, comme on vient de voir, sa naissance dans l'éternité, il faudroit qu'il eût voulu dire qu'il étoit devant l'éternité, & que son être précédat l'éternité même, puisqu'il précédoit sa naissance qu'on supposoit éternelle.

. Volià des absurdités dont je puis dire sans exagérer, que ce Ministre est seul capable. on s'attache Mais encore que ce qu'il pense soit si insensé ter des abqu'il ne mériteroit pas de réponse ; comme surdités qui

Avert. Tom. V.

LIII.

du mépris.

merite- j'ai affaire à un homme qui croit pouvoir fouque tenir & persuader au monde tout ce qui lui plaît, il faut une fois lui fermer la bouche, & faire voir au public jusqu'où il est capable de s'égarer. Si le Concile de Nicée a connu & confirmé, comme il le prétend, ces deux prétendues naissances du Fils de Dieu, il faut faire dire à ce Concile deux chofes également absurdes & également opposées à ses décisions: la premiere que le Fils de Dieu est né muable; la seconde qu'il est né trois fois, au lieu de ces deux nativités connues de tous les Fideles, l'une éternelle comme Dieu.

l'autre temporelle comme homme.

LIV. contraire.

Sup.

Que le Fils de Dieu soit muable dans la Que le Minif- fupposition de cette seconde nativité de M. au Concile Jurieu, on l'a vu, & la chose parle d'ellede Nicéeque même; puisque par cette seconde nativité, le Fils de qui est la parfaite, à comparaison de laquelle Dieuestmua- la premiere est une imparfaite conception, le ble, & que le Fils de Dieu est devenu Verbe & Personne parfaitement née; ce qu'il n'étoit pas auparavant. ment tout le Voilà donc ce qu'il faut trouver, non-seulement dans les anciens Docteurs, mais encore Sup. n. 12. dans le Concile de Nicée; puisque loin de condamner cette doctrine, on soutient qu'il la confirme par ses anathêmes. Mais c'est dans ces anathêmes que jetrouve tout le contraire, Symb. Nic. puisqu'il y est expressément porté : Si quelqu'un dit que le Fils de Dieu foit capable de changement ou de mutation, la sainte Eglise catholique & apostolique lui dénonce qu'il est anathême: car il faut savoir que les Ariens en tirant le Fils de Dieu du néant, concluoient de là que nétant pas immuable dans sa substance non plus que nous, il pouvoit aussi comme nous recevoir quelque changement

sun les Lettres de M. Jurieu. 73 dans ses qualités; & en un mot, qu'il étoit d'une nature changeante. Par une raison contraire les Peres de Nicée concluoient, que Epift. Alex. n'étant pas tiré du néant, mais de la substance ad omnes. de son Pere, il étoit en tout & par-tout immua- Ep. ap. Soc. ble & inaltérable comme lui; ce qui condamne

directement la prétention du Ministre. Et ce seroit en vérité pousser trop loin l'ingnorance & la témérité, que de dire qu'on ne connût pas même alors la parfaite immutabilité de Dieu, qu'on trouve à toutes les mellement pages dans saint Athanase. Car il la fait con- que le Fils de sister en ce qu'on ne peut rien ajouter à la substance de Dieu : Si l'on pouvoit, dit-il, me sonPere. ajouter à Dieu d'être Pere, il servit muable, Orat. 2.con. c'est-à-dire, il ne seroit pas Dieu; car, pour- Ar. Ed. Ben suit-il, si c'étoit un bien d'être Pere, & qu'il ne cont. Ar. Or. fût pas toujours en Dieu, donc le bien n'y seroit pas toujours. Concluez de même, si c'est un bien au Fils d'être Verbe, d'être personne parfaitement née & développée, d'acquérix cette nouvelle maniere d'étre, qui fait la perfection de sa naissance, & que ce bien ne soit pas toujours en lui, le bien n'y est donc pas toujours; d'où saint Athanase conclura qu'il n'est point l'image du Pere, s'il ne lui est pas semblable & égal, en ce qu'il est immuable & ivariable; car, poursuit-il, comment celui qui est changeant sera-t-il semblable à celui qui ne l'est pas ? Il n'avoit dont garde de s'imaginer que son Pere l'eût engendre à deux fois, ou que le Fils pût acquérir quelque perfection; puisqu'il affure au contraire qu'il est sorti d'abord parfait du parfait, immuable de l'immuable, & qu'en naissant il tire de lui fid. & de Dec. son invariabilité toute entiere. Et la racine de tout cela, s'est qu'il ne vient pas du néant,

Oue faint auffirrès-for-Dieu est im-

Thid:

Ath. exp. Nic. Sup.

Or.2.ad.Ar. p. 342. Ed. Ben. n. 29, p. 433 & feq.

car, dit-il, ce qui fait que les créatures sont d'une nature muable & capable d'altéraion, c'est qu'elles sont tirées du neant, & passent du non être à l'être; ce qui fait qu'ayant changé dans leur fond, elles peuvent aussi changer dans tout le reste. Mais au contraire, poursuit-il, le Fils de Dieu étant né de la substance de son Pere, comme on ne peut pas dire sans impiété, que d'une substance immuable il se tire un Verbe changeant, il faut que le Fils de Dieu soit autant inaltérable de son Pere même; à cause visiblement qu'il ne pouvoit rien naître que de parfait d'une substance aussi parfaite que celle de Dieu, & que s'il y naissoit quelque chose d'imparfait ou de muable, comme on suppofe que seroit son Fils, il porteroit son imperfection & sa mutabilité dans la substance de Dieu où il seroit recu.

L V I. Suite du raifonnement de S. Athanafe,& combien il est ruineux aux prétentions du Ministre.

Ibid.

Qu'un homme qui raisonne ainsi, & qui pose de tels principes, ait pu étant à Nicée y avoir appris, comme le veut M. Jurieu, qu'il faille faire naître deux fois le Fils de Dieu comme Dieu, afin qu'à sa seconde naissance il acquît ce qui manqueroit à la premiere, ce seroit un prodige de le penser. Au contraire, si ce grand homme étoit encore au monde, il diroit à notre Ministre : si le Verbe venoit du néant, les Ariens auroient raison de le faire changeant & flexible comme nous le fommes; & de conclure ses changemens accidentels, de celui qui lui seroit arrivé dans sa substance: si donc vous lui attribuez un changement quel qu'il soit, vous le faites, comme eux, sortir du néant. Que si vous dites qu'il a pu changer une seule fois à la création du monde, & que sa nature ne résiste pas universellement à toute altération,

sur les Lettres de M. Jurieu. 77 pour petite qu'on l'imagine, faint Athanase vous demandera comme il demandoit aux Ariens, quelles bornes vous voulez donner d ces changemens; s'il a changé une fois, quelle raison trouvez-vous de ne le pas faire muable jusqu'à l'infini? C'est donc, continue ce Pere, une impiété & un blasphême d'admettre dans le Fils de Dieu la moindre mutation; puisque la moindre qui seroit déja en ellemême un grand mal, auroit encore celui de

lui en attirer d'infinies. Et c'est aussi en cela, poursuit ce grand homme, qu'il est égal à Dieu, comme dit saint Paul, & en tout semblable à son Pere. Car ce que dit le même Apôtre dans le même lieu, que le Fils de Dieu sera exalté, ne peut pas lui convenir en tant qu'il est Fils de té, selon S. Dieu, puisqu'à cet égard rien ne lui manque. Il est parfait, dit saint Athanase, il n'abesoin de rien ; il est si haut & si semblable à son Pere, nistre, quile qu'on ne peut rien lui ajouter. C'est donc selon fait croître la nature humaine seulement qu'il peut être en persecélevé plus haut; & dire qu'il puisse être élevé comme Fils de Dieu , c'est une diminution de la substance du Verbe. Voilà les idées des Peres qui ont assisté au Concile de Nicée, & celles de faint Athanase qui en étoit l'ame. Mais s'ils se représentoient le Fils de Dieu comme attendant avec le temps & dans une feconde nativité sa derniere perfection, il ne seroit pas par sa nature incapable d'être mis plus haut, même comme Dieu, ni fans besoin & sans défaut de toute éternité; puisqu'il auroit eu encore à devenir Verbe, de Sagesse qu'il étoit auparavant; c'est-à-dire sans difficulté, à devenir quelque chose de plus parfait & de plus formé qu'il n'avoit été jus-

Ibid.

LVII. Que le Fils deDieucomme Dieu , est incapable d'être exal-Athanase, tout au contraire du Mi-

Phil.ij , 6.

qu'alors. Que dira M. Jurieu? Il faudra dire que c'étoit là le fentiment de faint Athanase, mais non pas celui du Concile de Nicée; & que ce Pere n'a pas entendu les définitions qu'on y faisoit avec lui & par ses lumieres.

TVIII. cée, raison-Saint Athanafe.

Alex. Alexandrin.Ep. Confantinop. Ed. Lab. t. III, p. 11 & Seq.

Mais voici encore un autre Pere de ce S. Alexandre saint Concile: c'est saint Alexandre d'Aledrie, autre xandrie, l'Evêque de saint Athanase, celui PereduCon- qui excommunia Arius & ses sectateurs. cile de Ni- Comme le Pere est parfait, dit-il, sans que rien ne sur les puisse manquer d sa persedion, il ne faut pas mêmes fon- dégrader ou diminuer le Verbe, ni dire que rien der is que lui manque, ou que rien lui puisse manquer en quelque état qu'on le considere; (car le mot grec signifie tout cela) puisqu'étant d'une nature immuable, il est parfait & en toutes faad Alexand. cons sans défaut & sans besoin. C'est ce que dit ce grand personnage; & comme saint Athanase, il fonde son raisonnement sur ce que le Fils de Dieu n'est point tiré du néant, mais de la substance de son Pere; d'où ce grand Evêque conclut, qu'on ne peut lui rien ajouter, & finit son raisonnement par cette demande : Que peut-on donc ajouter à sa. filiation, & que peut-on ajouter à sa sagesse? Mais M. Jurieu lui répondroit selon la doctrine que ce Ministre veut attribuer au Concile de Nicée, qu'on peut ajouter à sa sagesse de le faire devenir Verbe, qui est quelque chose de plus formé; & qu'on peut ajouter à sa filiation ce dernier trait, qui le fait une personne parfaitement née, & parvenue à son être parfait.

Telle est la doctrine que ces grands personnages, saint Alexandre d'Alexandrie, & faint Athanase alors son Diacre & depuis son Inccesseur, porterent au Concile de Nicee.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 74 Saint Hilaire n'en dit pas moins qu'eux; puisque par-tout il conclut pour l'immutabilité du Verbe, égale à celle du Pere : & on veut après cela que nous croyions qu'on a confirmé à Nicée ces deux nativités qui mettent un changement dans sa personne; & que les Peres de ce saint Concile n'aient pas eu, non plus que les autres, cette idée parfaite de l'immutabilité, que nous avons aujourd'huis

ARTICLE VIII.

Suite des égaremens du Ministre, qui fait établir au Concile trois naissances du Fils de Dieu, au lieu des deux qu'il confesse; l'une du Fils comme Dieu & l'autre comme homme.

UAND if n'y auroit que ces trois naifsances qu'il faudroit faire attribuer à Jesus-Christ par le Concile, c'en seroit assez & trop pour confondre le Ministre : car il faudroit dire au pied de la lettre que Jesus-reconnu en Christ est né trois sois deux sois comme Jesus-Christ Dieu, & une fois comme homme. Mais où que les Peres de Nicée auroient-ils pris ces trois fuivant naissances? Lorsqu'ils firent leur Symbole, deux ils avoient devant les yeux le commence- res. ment de l'Evangile de saint Jean, où ils rencontroient d'abord cette naissance éternelle que les Ariens contestoient au Fils de Dieu: Au commencement le Verbe étoit . & le Verbe étoit en Dieu, & le Verbe étoit Dieu. Le voilà Dieu. Fils unique de Dieu, toujours dans le sein de fon Pere, comme il est expliqué un peu au-

Que leConciledeNicéo a fuivi faint Jean, & n'a

Joan.j. To.

Ibid.14,18.

G iv.

Ibid. 14.

dessous. Après cette premiere & éternelle naissance, ils ne trouvoient que celle où il s'est fait homme; & le Verbe a été fait chair. Ils n'avoient donc garde de penser à une troisieme naissance également réelle: & c'est pourquoi en suivant le même ordre & le même progrès que saint Jean, ils disent du Fils de Dieu à son exemple, qu'il est né avant tous les siecles de la substance de son Pere: d'où ils passent incontinentà la seconde naissance; & il aété fait homme, sans songer seulement à cette troisieme qu'on voudroit aujourd'hui leur faire confirmer.

Prophétie de Michée . Jean: que le Fils de Dieu foit deux

LX.

fois comme Dieu. Matth. ij, 6. Mich. v , 2.

Un prophete avant l'Evangéliste avoit prédit ces deux nativités. Michée dans cette adqui s'accor- mirable prophétie, qui étant rapportée dans de avec saint saint Marthieu, étoit continuessement à la bouche & devant les yeux de tous les Fideles, scroitimpar- avoit dit: Ettoi, Bethleem, le condudeur d'Ifraël fait, s'il naif- fortira de toi: mais de peur qu'on ne s'arrêtât à cette naissance humaine, sans vouloir croire que le Sauveur fortit de plus haut, il ajoute : & sa sortie est des le commencement, des les jours éternels, L'Evangéliste & le Prophete s'accordent à raconter comme d'une voix ces deux nativités du Sauveur; l'une dans l'éternité. & l'autre dans le tems ; l'une comme Dieu. & l'autre comme homme: & la seule différence qu'il y a entre eux, c'est que l'un comme Historien commence par la naissance éternelle. d'où il descend à la temporelle; & l'autre conduit d'abord par le Saint-Esprit à la crêche de Bethléem où il contemple Jesus-Christ nouvellement né du sein de sa Mere, s'éleve jusqu'au sein du Pere Eternel où il étoit engendré devant tous les tems. Mais dans ce progrès admirable, ni l'un l'autre ne trouve.

BUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 81 pour ainsi parler, en son chemin cette troisieme nativité qu'on veut être si parfaite; & le Concile de Nicée qui les suit tous deux, n'en fait non plus nulle mention, mais passe seulement, comme eux, de la naissance éternelle à la temporelle. Car aussi n'y ayant en Jesus-Christ que deux natures, il pouvoit bien naître deux fois, mais non pas davantage: & le faire naître deux fois selon sa nature divine, comme si le Pere Eternel n'avoit pas pu tout d'un coup l'engendrer parfait, c'est attribuer au Pere & au Fils tant de changement, & tout ensemble tant d'imperfection & tant de foiblesse, qu'une telle absurdité n'a puentrer dans l'esprit d'aucun homme de bon fens, pour ne pas dire d'un si grand Concile.

Il est vrai que nous trouvons dans la lettre d'Arius à saint Alexandre son Evêque, que trine quelques-uns, dont les noms ne sont pas ve- ces est fornus jusqu'à nous, furent assez insenses pour mellement avoir dit en parlant du Fils de Dieu, qu'étant rejetée parS. auparant, il avoit été dans la suite engendré & Alexandre créé pour être Fils: mais nous lisons dans le drie. même endroit, qu'Alexandre les rejeta en Ap. Ath. de pleine Eglise: & maintenant M. Jurieu pré- Syn. & Hil. tend qu'unesi ridicule imagination, que saint 4. de Trin. Alexandre avoit rejetée en pleine Eglise, Jup. aitété confirmée en plein Concile, le même Alexandre présent, & avant dans ce saint Concile une autorité si éminente.

Le Ministre est donc convaincu d'avoir ca- nistre rejette Iomnié, non plus des Docteurs particuliers, sa propre mais tout un Concile œcuménique; & encore confessionde

quel Concile? Celui que les Chrétiens ont foi, en accutoujours le plus révéré, & celui qu'on reçoit le Concile de expressement dans la profession de foi des Pré-Nicée.

LXI. Que la doc+ deuxnaissan-

LXII. Que le MiArt. S.

tendus Réformés; puisqu'on y lit ces parolest nous avouons les trois Symboles, des Apôtres, de Nicée & d'Athanase, pour ce qu'ils sont conformes à la parole de Dieu. Mais aujourd'hui un Ministre de cette société, & celui à qui on remet d'un commun accord la défense de la cause, entreprend de convaincre le Symbole de Nicée d'avoir pris le prétendu sens de Tertullien, pour induire l'inégalité des Personnes: & afin qu'il ne restât rien d'entier dans ce saint Concile, il veut que ses anathêmes aient confirme une seconde naissance du Fils de Dieu comme Dieu, pour suppléer au défaut & à l'imperfection qu'il reconnoît dans la premiere. C'est ainsi qu'il reçoit la foi de Nicée comme conforme à l'Ecriture.

LXIII. Oue le Mihistre s'emaucunesbor-

Il ne faut donc pas s'étonner si la foi de Nicée lui paroît informe; puisqu'on y trouve encore tant d'Arianisme. Mais celle des autres Conciles ne lui paroîtra pas plus parfaite; puisqu'on les commence toujours par y confirmer la foi de Nicée, & à la poser pour fondement. Ne lui parlons pas davantage sur cette matiere. Car, enfin, après avoir fait arianiser non-seulement les saints Peres & l'Eglise des trois premiers fiecles, mais encore le Concile de Nicée; entêté comme il est de sa seconde naissance, il la trouvera par-tout. Il soutiendra à David que c'étoit de cette naissance qu'il vouloit parler, lorsqu'il faisoit dire au Pere-Pf. cix, 3. Eternel: Je t'ai engendré devant l'aurore; carla premiere naissance n'étoit qu'une conception & un vain effort du Pere qui n'avoit pu tout à fait enfanter son Fils. Saint Jean ne s'en fauvera pas ; & lorfqu'il a dit : Au commencement le Verbeétoit, il faudra encore l'entendre de la seconde nativité; puisque dans la

sur les Lettres de M. Jurieu. 83 premiere il n'étoit pas Verbe, & qu'il n'étoit qu'une sapience qui attendoit à devenir Verbe avec le tems. Et sans exagération il faut bien qu'il trouve en son cœur ces interprétations soutenables; puisqu'il veut que ces prétendus arianisans ne puissent pas être réfutés par l'Ecriture; ou c'est qu'il ne pense pas à ce qu'il écrit, & qu'il ne faut plus prendre garde à ses vains discours.

ARTICLE IX.

Sur la distinction que fait le Ministre entre la Foi de l'Eglise & la théologie des Peres.

L est maintenant aisé de voir combien il impose au monde par sa belle distinction de Qu'enl'état théologie & de foi, dont il fait tout le dé- où le Minisnouement de son système. Il n'ose dire que l'Eglise ait varié dans sa foi, du moins sur des gie des Pearticles si fondamentaux, & il impute les er- res, la Foi reurs des Peres, non pas à leur foi qui ne de changeoit pas, mais à leur théologie toujours fublifter. variable. Il voudroit me faire accroire que cette rare distinction de théologie & de foi m'est inconnue. Il faut, dit-il, avoir le cœur fait comme l'Evêque de Meaux, pour se moquer comme il fait de la distinction que j'ai dit qui est entre la foi de l'Eglise & la théologie de ses Docteurs. Visiblement il donne le change. Où à-til pris que je me moquaffe d'une distinction si recue? Je la reçois comme tout le monde: je reconnois de la différence entre la foi qui propose aux Fideles des vérités révélées, & la théologie qui tâche de les expliquer; & je

LXIV: tre représente la théolol'Eglise pouvoit

Pag. 170.

fais, (car aussi quine lesait pas?) que ces explications ne sont pas defoi. Ce que j'ai dit à M. Jurieu, ce que je lui dis encore, & ce qu'il fait semblant de ne pas entendre, c'est que cette distinction ne lui sert de rien. Car je lui demande encore un coup, comme j'ai fait dans le premier Avertissement, si ce qu'il ap-R. Av. n.21. pelle Théologie des Anciens, étoit une explication qui laissat en son entier le fond des Mysteres, ou bien une explication qui les détruisset en sermes formels? Ce n'étoit pas , poursuivois-je, une explication qui laissat en son entier le fond des Mysteres; puisqu'on lui adémontré que selon lui c'étoient les choses les plus essentielles, que les Anciensignoroient; comme sont dans les lettres de l'année passée la distinction éternelle des trois Personnes divines: & encore dans celleci leur égalité parfaite & l'immutabilité de l'être de Dieu. C'est donc le fond des Mysteres & des vérités catholiques que le Ministre fait nier aux Anciens: & il faut ou ne rien prouver, ou attribuer ces explications, c'està-dire, ces ignorances & des erreurs si groffieres, non point aux particuliers, mais à l'Eglise elle-même; puisque c'étoient des variations non pas des particuliers, mais de l'Eglise en corps, dont il s'agissoit entre nous. C'est à quoi il faudroit répondre, & non

pas soutenir toujours que la foi de l'Eglise étoit entiere, pendant que la théologie du fiecle y étoit directement opposée. Encore s'il n'attribuoit cette fausse théologie qu'à quel-Tab. Lett.6, ques Peres : Mais, dit-il, je n'en excepte aucun; c'étoit la théologie de tous les Anciens avant le Concile de Nicée, & c'étoit la théologie même du Concile de Nicée: puisque loin de la condammer, ce grand Concile la confirme par ses

anathêmes.

P. 25.

ARTICLE X.

La mauvaise foi du Ministre dans les passages qu'il produit des saints Docteurs des trois premiers siecles.

U NE si visible calomnie faite en matiere si grave au plus faint Concile qu'ait vu la Chrétienté depuis les Apôtres, & à toute l'Eglise Catholique qu'il représentoit, vous peut faire juger, mes Freres, de celles qu'il aura faites aux faints Docteurs du troisseme siecle. Il voudroit ici m'obliger à lui répondre passage à passage, & à reprendre les textes des Peres qu'il a produits contre moi: mais pourquoi ce long examen? Pour réfuter ce qu'il disoit, que les Personnes n'étoient pas distinctes de toute éternité, ou que le Verbe n'étoit qu'un germe & une semence qui devoit s'avancer avec le tems à une existence actuelle? mais il le réfute lui-même à présent, & il se dédit de ces absurdités. Que veut-il donc que je réfute ? Son développement qui ne vaut pas mieux, & dont il se dédira quand cet écrit lui en aura fait voir l'extravagance, s'il peut trouver quelqu'autre moyen de fauver les variations de l'ancienne Eglise? Quand il saura bien ce qu'il veut dire, & que son système aura pris sa derniere forme, il sera tems de le réfuter si le cas le demande : mais après tout je lui foutiens que cette discussion n'est pas nécesfaire entre nous. Il impute mon filence à foiblesse; & il me reproche qu'au lieu de répondre à ses passages & à toutes ses conséquences qu'il a réfutées lui-même, je n'en sors que par

LXV. Qu'il y a de la mauvaife foi à nous obliger à la difcuffion de ces passages, Tab. Lett. 6. p. 284, 288.

Thid. 288. un hélas! en vous disant d'un ton plaintif? Hélas ! où en êtes-vous, si vous avez besoin qu'on vous prouve que les articles les plus effentiels. même la Trinité & l'Incarnation, ont toujours été reconnus par l'Eglife chrétienne! Il est vrai, voilà

> 24. mes paroles; voilà cet hélas! dont il se moque. Il ne veut pas qu'il me foit permis de déplorer les tristes effets de la Réforme, qui ouvre tellement son sein à toutes sortes d'erreurs, qu'elle a befoin qu'on lui prouve les premiers principes. Mais si l'hélas ! lui déplaît, voyons comme il répondra au raisonnement.

LXVI. Thode de la dispute, où l'on ne doit bliger prouver les vérités dont word.

En vérité étois-je obligé à prouver à M. Ju-Vraie me- rieu & aux Prétendus Réformes ce qu'ils supposent avec moi comme indubitable? Le Mynistre ne le dira pas. Je ne suis pas obligé de jamais s'o- prouver aux Luthériens la présence réelle ni aux Sociniens la venue & la mission de Jesus-Christ, ni aux Calvinistes la Trinité & on est d'ac- l'Incarnation : autrement ce seroit vouloir difputer sans fin, contre le précepte de l'Apôtre, & renverser les fondemens qu'on a posés Cela est clair: passons outre. Le Mystere de la Trinité étant, comme il est, le fondement de la foi, par consequent il est un de ceux qu'on a toujours crus. M. Jurieu en convient. C'est, dit-il, une calomnie que le Ministre Jurieu ait mé que les Mysteres de la Trinité & de l'Incarnation fussent connus aux Peres. Et il ajoute. qu'il s'agit uniquement de savoir comment les Anciens ont expliqué la maniere de la génération du Fils. Voilà donc sa résolution : que les Peres ont connu le fond du Mystere, en sorte que leur erreur ne tombe que sur les manieres de l'expliquer. Et si je montre au Ministre que l'erreur qu'il leur attribue ne regarde pas les. manieres, mais le fond; il ne faudra pour le

P. 209.

BUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 87 réfuter sans autre discussion, que l'opposer à lui-même: mais la chose est déja faite & incontestable. Le Mystere de la Trinité, c'est l'éternelle co-existence de trois Personnes distinctes, égales & consubstantielles; & quelque partie qu'on rejette de cette définition, on nie le fond du Mystere: or est-il que le Ministre Jurieu a fait nier clairement aux Peres des trois premiers siecles, la distinction, la co-existence, & l'égalité des trois Personnes divines, comme ona vu; par consequent il leur fait nier le fond du Mystere.

Dites-moi, qu'y a-t-il de foible dans ce raisonnement? Est-ce qu'il faut toujours tout te méthode prouver à tout le monde, & même tout ce dont on convient? C'est s'opposer directement à saint Paul, qui ne veut pas que les disputes soient interminables, mal entendues & sans regle: mais qui ordonne en termes exprès, que nous persistions dans les mêmes sentimens, & que nous marchions ensemble dans les mêmes choses où nous sommes deja parvenus, Phil.iij, 150 demeurant fermes dans la même regle en attendant 16. que Dieu revele le reste à ceux qui ne l'ont pas encore connu. J'ai donc dû, mes très-chers Freres, marcher avec vous dans la foi de la distinction, de l'égalité, de l'éternelle co-exiftence des trois Personnes divines, comme dans la foi d'un Mystere toujours confessé dans l'Eglise: & m'obliger à vous prouver la perpétuité de cette foi, c'est m'obliger à vous traiter comme si vous étiez Sociniens; c'est contre Heb. vj, le même faint Paul vous ramener au commencement de Jesus-Christ . & jetter de nouveau le fondement que nous avions posé ensemble.

C'est encore la même erreur à M. Jurieu de vouloir me faire prouver que Dieu soit

LXVII. Que cetde supposet dans les difon convient. est celle de l'Apôtre. 1. Tim.j , 4. 2. ij , 23.

spirituel, qu'il soit immuable, & que ces attributs divins aient toujours été crus comme essentiels à la religion; car par sa confession de foi il doit croire autant que nous, comme on avu. La même confession de foi reconnoît Conf. Art. I. aussi l'égalité des trois Personnes; & c'est la encore un de ces fondemens, dont le Ministre suppose avec moi que l'Eglise n'a jamais douté. S'il le fait aujourd'hui révoquer en doute. non par deux ou trois Docteurs, mais par tous ceux des trois premiers siecles, & même par le Concile de Nicée, & qu'il ébranle tous les fondemens que nous avons posés jusqu'à présent ensemble, je suis en droit de le rappeller à nos principes communs. Qu'il prenne donc son parti; qu'il se déclare ouvertement contre la perpétuité de la foi de l'immutabilité, de la spiritualité, de la perfection toujours égale des trois Personnes divines; alors je le combattrai comme Socinien: mais tant qu'il sera Calviniste, je ne suis obligé à lui opposer que sa propre confession de foi. Si j'en ai fait davantage, c'est par abondance de droit, & pour l'instruction de ceux qui cherchent la

LXVIII. S. Hippolyte Ministre ; D. 265.

Art. 6.

vétité de bonne foi. C'est néanmoins sur ce fondement, & Passage de parce que je n'ai pas voulu faire un volume pour prouver par tous les Anciens ce qui de-Evêque & voit être constant entre nous, que le Ministre jecté par le me reproche mon ignorance. Mais puisqu'il me force à entrer dans cette carrière; sans mais qui fert m'engager à une trop longue discussion, j'esde dénoue- pere trouver le moyen de faire toucher au les autres doigt sa mauvaise foi. Qu'ainsi ne soit : il nous qu'ilproduit, vante saint Hippolyte; & non-seulement il Tab. Lett.6. n'est pas pour lui, mais encore il lui fera perdre tous ceux qu'il croyoit avoir, puisqu'il nous

sur les Lettres de M. Jurieu. sous donne le dénouement pour les expliquer. Il en produit ces parotes de l'homélie qu'il a composée, De Deo uno & trino: Quand Dieu voulut & de la maniere qu'il voulut, il fit paroître, dans le tems qu'il avoit défini, son Verbe, par lequel il a fait toutes choses. En entendant ces paroles suivant la nouvelle idée d'une seconde naissance, le Ministre présuppose le Verbe déja né pour la premiere fois & actuellement existant de toute éternité: il ne faut donc pas lui prouver ce qu'il avoue avec nous; & il n'ya qu'à lui faire voir que cette seconde naissance n'est que la manifestation au dehors du Verbe divin, & précisément la même chose que nous appellons aujourd'hui l'opération au dehors, par laquelle Dieu manifeste au dehors & lui & fon Verbe. La preuve en est sensible par ces paroles: Quand Dieu voulut & de la maniere qu'il voulut il fit paroître son Verbe: & s'il reste quelque équivoque dans le mot de faire paroitre, qui dans le Grec quelquefois signifie produire, elle est ôtée par toute la suite, car le Martyr continue: Celui qui fait ce qu'il veut, quand il pense, il accomplit fon dessein; quand il parle, il le montre; quand il forme son ouvrage, il met au jour sa sagesse; & un peu après: il engendroit donc le Verbe : & comme il l'avoit en lui-ne ne où il étoit invisible, il l'a fait visible en créant le monde. L'engendrer en cet endroit n'est donc autre chose que le faire paroître au dehors: ce n'est là ni un nouvel être ni rien de nouveau dans le Verbe: c'est de même qu'un architecte, qui ayant en son esprit son idée comme le plan intérieur de son bâtiment, que personne ne voyoit que lui dans sa pensée, le rend visible à tout le monde, l'enfante, pour Avert Tome V.

ainsi dire, & le met au jour quand il commence à élever son édifice. Tel est cet enfantement & cette génération du Verbe. Tout y regarde la créature à qui il devient visible. Rom. j., 20. de la même maniere que les perfedions invisibles de Dieu sont vues dans ses œuvres. Le Verbe ne change non plus que son Pere, même danscette manifestation; & cette manifestation est attribuée spécialement au Verbe divin, parce qu'il est l'idée éternelle de cet Architecte invisible: à quoi il faut ajouter en suivant lacomparaison, que comme l'Architecte parle & ordonne, & que tout se range à sa voix qui n'est que l'expression, & comme la production au dehors de sa pensée; ainsi Dieu est représenté dans l'Ecriture comme proférantune parole, qui n'est autre chose que son. Verbe manifesté & exprimé au dehors. C'est aussi ce qui fait dire à saint Hippolyte, que Dieu en prononçant cette parole, qui fut la premiere qu'il ait proférée, que la lumiere sois. engendra de sa lumière, qui étoit le fond de son essence, la lumiere qui étoit son Verbe, c'està-dire comme on vient de voir , le produifit au dehors; & pour user de ses propres termes, produisit à la créature son Seigneur : car sans doute il n'en étoit le Seigneur qu'après qu'elle fut; & , à parler proprement, le rien n'a pas de Seigneur. Par là continue le Saint Dieu rendit visible au monde celui qui n'étoitvisible qu'à lui, & que le monde ne pouvoit pas voir; afin qu'en le voyant après qu'il est apparu, il fåt sauvé. Voilà donc le dénouement que j'avois promis : toute cette production n'est que la manifestation du Verbe; c'est la maniere dont on expliquoit alors ce que nous appellons à présent l'opération au dehors

sur les Lettres de M. Jurieu. 91 sans altération & sans changement de ce qui étoit au dedans. Et lorsque le Martyr ajoute après, que Dieu par ce moyen eut un assesseur distingué de lui, il fait une allusion manifeste à cette Sagesse dont avoit parlé Salomon, qui fut son inséparable assistante quand il préparoit Prov. viij , les cieux & qu'il arrangeoit le monde qu'elle com- 27, 30. posoit avec lui; non que ce Verbe ou cette Sagesse commençat alors : c'est'ce qu'on ne voit nulle part; elle commença seulement d'être l'assistante du Pere, c'est-à-dire, d'être associée à son opération extérieure, que le Saint appelle toujours manifestation, en disant que ce Verbe qui est au dedans la pensée & le sens de Dien, à la maniere qu'on a expliquée, Ci-deffus en se produisant au monde avoit été montré le n. 31. Fils de Dieu. C'est paroù conclut le Martyr; où il est infiniment éloigné de ce nouvel être qu'on veut lui faire donner au Verbe; puisque. tout son discours aboutit non à le faire être: ou à le faire changer en quelque sorte que ce foit, mais à montrer qu'il avoit paru tel qu'il étoit, comme étant cette Sagesse qui renou- Sap vij, 27. velle toutes choses en demeurant toujours la même; &, afin de nous en tenir aux expressions de notre Martyr, comme étance Verbe toujours parfait, dont avant comme après son Incarnation, la divinité est infinie, incompré-Hipp: cont. hensible, impassible, inaltérable, immuable, Ber. & Hel. puissante par elle-même, & le seul bien d'une per-Anass. Eds. fection & d'une puissance infinie; à qui pour Fabric. cette raison il adresse en un autre endroit : Hamb. 1716, cette parole: Vous êtes celui qui êtes toujours: P. 226.
vous êtes comme votre Pere sans commencement Ribl. PP. & co-éternel au Saint-Esprit. Faites-lui dire 12: p. 6053. aprèscela que le Verbe change, on que comme un germe imparfait il attend sa persections d'ins seconde naissance ?

IXIX. thénagore embrauillé& falfifié par le Min fire.

1689, p. 43,

Athen. leg. pro. Christ. Ben. epud Juft. n. & Seq.

F. 130.

Voilà donc déja un passage dont le Mi-Passage d'A- nistre abusoit, qui devient un dénouement de la question: en voici un autre dont il abuse encore davantage, & dont néanmoins nous tirerons une nouvelle lumiere. C'est celui Lett. 6, de d'Athénagore, Philosophe Athénien & l'auteur d'une des plus belles & des plus anciennes Apologies de la Religion Chrétienne. Pour l'entendre il faut supposer que ce Philosophe Chrétien ayant à répondre au reproche de l'athéisme qu'on faisoit alors aux Fideles. donne aux Paiens une idée du Dieu parfaitement un que les Chrétiens servoient en trois Personnes; & leur expose sur le Mystere de la Trinité ce qu'ils en pouvoient porter d'abord. Son discours a trois parties. Il commence à exposer dans la premiere qu'il n'y a point d'inconvénient que Dieu ait un Fils; parce 10, p. 286 qu'il ne faut pas imaginer la naissance à la maniere de celle des enfans des dieux dans. les fables : Mais le Fils de Dieu, dit cet Auteur, est le Verbe ou la raison du Pere en idée. en opération, ou en efficace; car parce Verbe ont été créées toutes choses : le Pere & le Fils n'étant qu'un, & le Fils étant dans le Pere comme le Pere est dans le Fils par l'unité & par la vertu de l'Esprit; c'est ainsi que l'intelligence ou la pensée & la parole du Pere est le Fils de Dieu. Voilà une belle génération que ce docte Athénien nous représente dans la premiere partie de ce Lett. 5, p.43. passage. Si l'on veut voir maintenant la traduction du Ministre, dans sa lettre de 1689 tout y paroîtra défiguré : on y verra l'unité du Pere & du Fils supprimée, & ce qui regarde le Saint-Esprit tellement déguisé qu'on ne l'y Tab. Lett.6, reconnoît plus. Mais comme il s'est réveillé & qu'il a réformé sa version dans son Tableau.

sur les Lettres de M. Jurieu. 93 pardonnons - lui cette faute, qui demeure seulement en témoignage de la négligence extrême avec laquelle il avoit d'abord jetté ce passage sur le papier. Voici la suite & la seconde partie du discours d'Athénagore, qui après avoir parlé plus en général de la Personne du Fils & de la maniere dont le monde avoit été créé par lui, acheve d'en donner l'idée autant qu'il falloit en ce lieu par des paroles que le Ministre traduit en cette sorte: Que si par la pénétration de votre esprit vous croyez être capables de contempler ce que c'est que le Fils, je vous le dirai en peu de paroles. La premiere génération est au Pere, qui n'est point engendré. Car des le commencement Dieu étant un entendement éternet, a eu son Verbe en soimême; parce qu'il étoit toujours raisonnable. Mais il étoit (ce Verbe) comme couché & courbé sur les choses matérielles destituées de forme: quand il a mélé les choses spirituelles avec les plus grossieres, s'avançant en forme & en ade, e'est-à-dire, ajoute le Traducteur, venant à une existence actuelle. Telle est la traduction du Ministre. Il n'y a point de difficulté dans la premiere période; mais le reste n'a ni sens ni construction: jamais Philosophe n'avoit tenu de discours si peu suivi, & jamais pourun Athénien rien n'avoit été plus obscur. Car que veut dire ce Verbe couché & courbé sur la matiere, dont aussi il n'y a nulle mention dans l'Auteur? Pourquoi au lieu des choses légeres, mettre les choses spirituelles dont il n'étoit pas question? Et que signifie ce mêlange des choses spirituelles avec les groffieres? Que veut dire aussi cette belle phrase : La premiere génération est au Pere qui n'est point engendré? Il est encore bien certain que l'original n'a

P. 130.

point engendré, mais fait': ce que je ne prouve pas, parce que le Ministre en convient & qu'il a encore réformé cette fausseté dans son Tableau. Mais le reste à quoi il n'a pas touché est inexcusable, comme on le va découvrir dans notre version que voici : Si vous croyez pouvoir comprendre ce que c'est que le Fils, je vous dirai qu'il est la premiere production de son: Pere; non pas qu'il ait été fait, puisque des le commencement Dieu étant une intelligence éternelle. & étant toujours raisonnable, il avoit toujours en lui-même sa raison, (ou son Verbe;) mais à cause que ce Verbe ayant sous lui, à la maniere d'un chariot (qu'il devoit conduire) zoutes les choses matérielles, la nature informe & la terre, les choses légeres étant mélées avec les épaisses, (& la nature étant encore en confusion) il s'étoit avancé pour en être l'acte & la forme. Il n'y a rien là que de suivi : car après : avoir observé que le Fils étoit la production. de son Pere, il étoit naturel d'ajouter qu'il en étoit la production non pas comme une chose: faite, 2 evousvov, ce que le Ministre avoit supprimé; mais comme étant toujours naturellement en qualité de raison, en Dieu qui est toute intelligence. Le reste ne suit pas moins bien. La matiere ou les premiers élémens,. comme un chariot encore mal attelé & fans. conducteur, étoient soumis au Verbe de Dieu. qui en alloit prendre les rênes: & toutes. choses étant mélées, le Verbe s'étoit avancé non pour acquérir l'existence actuelle, que le Ministre à toute force vouloit lui donner (car il l'avoit éternelle & parfaite dans le sein de Dieu comme la raison & le Verbe de: cette éternelle intelligence) mais pour êtrel'ade & la réforme, le moreur, le conducteur &

sur les Lettres de M. Jurieu. 95: l'ame, pour ainsi parler, de la nature con-fuse. Rien ne se dément là-dedans : c'est une allusion manifeste au commencement de la Genese, où nous voyons pêle-méle le ciel & la terre avec le souffle porté dessus ce qu'Athénagore exprimoit par le mêlange confus des: choses légeres & épaisses. Quand le Verbe s'avance ensuite pour débrouiller ce mêlange c'est encore une allusion à la parole que Dieu prononça pour faire naître la lumière, le firmament & le reste; car tous les Anciens font d'accord que cette parole est le Verbe. même comme exprimé au dehors par sonopération extérieure, ainsi qu'on a vu. Decette sorte tout étoit confus avant que le Verbe parût, & tout se range en son lieu à sa: présence. C'est donc lui qui étant déja le Verbe de Dieu comme son idée & son efficace. ainsi qu'Athénagore le venoit de dire, devient l'idée ou la forme & l'ade de cette maciere confuse vers laquelle il s'avance pour l'arranger ; ce qui est infiniment éloigné de cette existence actuelle qu'on veut lui donnerà lui-même.

On voit dans ces expressions ce qu'on a vu dans celles de saint Hippolyte, c'est-à-dire, Suite dupaf-cette opération au dehors qui est spéciale-nagore qui ment attribuée au Verbe, pour montrer que en fait tout Dieu n'agit point par une aveugle puissance, le dénouemais toujours par intelligence & par fagesse; ment, & que & c'est ce qui est encore exprime dans les pa- supprime. roles suivantes qui font la troisieme partie du passage d'Athénagore. Après avoir exposécomme le Verbe s'avance par son opération versla matiere confuse pour la former, il prouve son exposition par l'Ecriture en cette sorte: Prov. viili Et dit-il l'esprit prophétique s'accorde avec mon 22.

LXX:

SIXIEME AVERTISSEMENT discours lorsqu'il dit, (ou lorsqu'il fait dire au Verbe dans les Proverbes de Salomon) Le Seigneur m'a créé le commencement de ses voies. Le Ministre traduit cet endroit, dont il croit pouvoir se servir pour son dessein, à cause du terme de création qui sembloit induire dans le Verbe une nouvelle existence au commencement de l'univers, ainsi que le Ministre le pensoit alors ; mais il supprime le reste du passage d'Athénagore qui auroit fait voir le contraire. Cet Auteur poursuit donc ainsi: L'esprit prophétique s'accorde avec mon discours, lorsqu'il dit : Dieu m'a créé Et quant à ce qui regarde ce même esprit prophétique qui agit dans les hommes inspirés, nous disons. qu'il est une émanation de Dieu, & qu'en découlant de lui, (sur les Prophetes qu'il inspire) il retourne à lui par réflexion comme le rayon du soleil. C'est en effet le propre de l'inspiration de nous ramener à Dieu qui en est la source comme de l'Esprit qui la donne; par où l'on voit clairement que sans parler de l'émanation éternelle du Saint-Esprit, où les Païens à qui il écrit n'auroient rien compris, Athénagore fait connoître cette Personne divine par son émanation & son effusion temporelle fur les Prophetes, c'est-à-dire, par l'opération qu'elle y exerce; comme il venoit de faire connoître le Verbe par celle qu'il exerçoit dans la création de l'univers : ce qu'il finit en disant: Qui ne sera donc étonné, qu'on nous fasse

le Pere, Dieu le Fils & le Saint-Esprit?

Le ministre n'a qu'à dire maintenant que le Saint-Esprit n'étoit pas, ou qu'il n'étoit pas parfait avant qu'il inspirat les Prophetes, ou que par cette inspiration qui n'est qu'une

passer pour Athées; nous qui reconnoissons Dieu

effusion

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 97 effusion du Saint-Esprit au dehors, il acquiert quelque nouvel être ou quelque nouvelle maniere d'être: & s'il a honte de le penfer & de faire changer le Saint-Esprit à cause qu'il change en mieux les Prophetes qu'il inspire, il doit entendre de la même sorte cette création, c'est-à-dire cette production audehors du Verbe qui étoit toujours & qui sans changer lui-même, a changé toute la nature en mieux.

On voit maintenant affez clairement tout le dessein d'Athénagore, qui pour empêcher les Païens de nous mettre au rang des Athées, re dans ce entreprend de leur donner quelque idée du passage, qui Dieu que nous servons en trois Personnes, fait un noudont il ajoute qu'il falloit connoître l'unité & les différences: & comme ils ne pouvoient la pas entrer dans le fond d'un si haut mystere, des Peres. ni dans l'éternelle émanation du Fils & du Saint-Esprit, il se contente de faire connoître ces deux divines Personnes par les opérations que l'Ecriture leur attribue au-dehors, c'està-dire, le Fils par la création, & le Saint-Esprit par l'inspiration prophétique.

C'étoient là deux grands caracteres du Fils & du Saint-Esprit: l'un comme Sagesse du Pere est reconnu pour l'auteur de la création qui est un ouvrage de sagesse; & l'autre comme son Esprit est reconnu pour l'auteur de l'infpiration prophétique, qui est aussi le caractere qu'on lui donne par-tout, & même dans le Symbole de Constantinople, où sa divinité est définie: Je crois, dit-on, au Saint-Esprit, qui a parlépar les Prophetes: & c'est pourquo? Athénagore le caractérise, comme font aussi les autres Peres, par le titre d'Esprit prophétique. Il ne pouvoit donc rien faire de plus Avert. Tome V.

Deffein d'Athénagonouementde Ibid.

LXXI.

SIXIEME AVERTISSEMENT convenable que de désigner ces deux Per-

sonnes par leurs opérations extérieures; ni parmi ces opérations en choisir deux plus marquées, que la création de l'univers & l'infpiration des Prophetes : ce qui fait voir plus clair que le jour que cette production du Verbe divin n'est en ce lieu, que l'opération par laquelle il se déclare au dehors; & c'est encore

T.XXII. Fils de Dieu eft créé selon quelquesPeres ; autre dénouement de leur doctrine.

ici un dénouement de la doctrine des Peres. Je ne m'arrêrerai point au défaut de la ver-Commentle sion des Septante, qui font dire à la Sagesse divine dans cet endroit des Proverbes de Salomon: Dieu m'a créée. On sait qu'il ne s'agissoit, comme Eusebe de Césarée l'a bien remarqué, que d'une lettre pour une autre, d'un iota pour un éta, pour n; & d'un extise, qui signifie,m'a créée, pour un extuse, qui signifie, m'a possédée. L'Hébreu porte, comme faint Jérôme l'a rétabli dans notre vulgate, le Seigneur m'a possédée, c'est-à-dire, selon la phrase de la langue sainte, m'a engendrée : ce qui convenoit parfaitement à la Sagesse engendrée, qui étoit le Fils de Dieu; qui dit aussi dans la suite: Les abymes n'étoient pas Isid. 24, 25. encore quand j'ai été conçue dans le sein de Dieu: & j'ai été enfantée devant les collines. devant que la terre eût été formée, & que Dieu l'eût posée sur ses fondemens. La génération du Fils de Dieu se présentoit clairement dans ces paroles, & redressoit les idées que le terme de création auroit pu donner : & c'est pourquoi les Anciens n'hésitoient pas à appeller constamment le Fils de Dieu, non pas un ouvrage, mais un Fils, non pas une créature, mais une Personne engendrée avant tous les siecles. Mais l'èxvice, le créé, de l'ancienne version en enga-

sur les Lettres de M. Jurieu. gea quelques-uns, non à mettre le Fils de Dieu au rang des créatures, mais à dire que la Sagesse éternellement conçue dans le sein de Dieu, avoit été créée en quelque façon, lorsqu'elle s'étoit imprimée, & , pour ainsi dire, figurée elle-même dans son ouvrage, à la maniere qu'un Architecte forme dans son édifice une image de la sagesse & del'art qui le fait agir : car c'est en cette maniere qu'en contemplant attentivement une architecture bien entendue, nous disons que cet ouvrage est sage, qu'il y a là de la sagesse, c'est-àdire, de la justesse, de la proportion, & dans la parfaite convenance des parties, une belle & sage simplicité. En cette sorte outre la Sagesse créatrice on reconnoît dans l'univers une sagesse créée & une expression si vive du Verbe de Dieu, qu'on diroit qu'il s'est transmis lui-même tout entier dans fon ouvrage, ou que cet ouvrage n'est autre chose que le Verbe produit au-dehors.

On voit donc en toutes manieres que la doctrine des anciens Docteurs n'est au sond, que la même chose que la nôtre; puisque ce qu'on appelle parmi nous l'opération extérieure de Dieu agissant par son Verbe, c'est ce qu'ils appelloient dans leur langage la sortie du Verbe, son progrès, son avancement vers la créature, sa création au-dehors à la maniere qu'on vient de voir; & en ce sens une espece de génération & de production, qui n'est en effet que sa manifestation, à précisément la même chose que saint Athanase a depuis si divinement expliquée dans sa cinquieme oraison contre les Ariens.

Si je n'avois autre chose à faire, je montre 4, n. 12, sois au Ministre sa témérité, lorsqu'il accuse s. I, p. 625.

LXXIII. Témérité du Ministre, qui accuselesanciens Peres de fortir de la simpli té de l'Ecrime de ces saints Docteurs.

Lettr. 6. de 1689, p. 43.

Athénagore & les autres Peres d'étre fortis de la simplicité de l'Ecriture en tentant d'expliquer le mystere. Car on peut voir aisément qu'ils n'ont fait que suivre les Proverbes de Salomon, & les livres Sapientiaux, comme on les appelle, dont saint Jean avoit ramassé toute la Théologie en un seul mot, lorsqu'il avoit dit : Au commencement la Parole étoit. Je pourrois aussi remarquer contre ceux qui les font tant platoniser, qu'en ce qui regarde le Verbe, ils en trouvent plus dans un chapitre de ces Livres divins, qu'on n'en pourroit recueillir de tous les endroits dispersés dans les dialogues de Platon: ce que je dis non pas pour nier qu'il ne convint à ces saints Docteurs de présenter aux Paiens des idées qui paroissoient assezconvenables à une philosophie qui tenoit le premier rang parmi eux, mais pour montrer au Ministre qu'ils avoient de meilleurs originaux devant les yeux.

LXXIV.
Mauvaife foi
du Minifre,
qui attribue
fadouble nativité à des
Auteurs d'où
il n'a putirer
aucun paffage: S. Juffin,
S. Irénée, S.
Hippolyte.
_P. 251.

Tab. Lettr. 6, p. 283.

Au reste, pour en revenir aux passages qu'il a cités des saints Docteurs, on peut juger par les deux qu'on a vus, avec quelle témerite ila produit tous les autres. Une autre marque de son imprudence, pour ne rien dire de pis, est qu'en nommant les défenseurs de sa double nativité, il déclare qu'il n'en excepte aucun des Peres, jusqu'àciter pour cette doctrine saint Irénée, où il ne s'en trouve pas le moindre vestige, & saint Justin qui n'en dit non plus un seul mot. Ce n'est pas que je veuille dire qu'il soit sans difficulté. Il y a des difficultés aifées à résoudre par les principes qu'on a posés, ou par d'autres qui ne sont pas de ce lieu; des difficultés en tout cas qui regardent M. Jurieu & les Prétendus-Réformés aussi bien que nous; en sorte qu'ils n'ont pas

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. TOT droit d'exiger de nous que nous ayions à les leur résoudre. Mais pour cette difficulté de M. Jurieu qui regarde les deux naissances, lui-même il ne produit aucun passage de ce Saint. Il est vrai qu'il cite pour cette doctri- Jur. Leter.6 ne, quoiqu'àtort, Tatien disciple de ce Mar- de 1689. tyr, & il die qu'il l'avoit apprise de son maître. Mais s'il avoit tout appris d'un si excellent Docteur, il en auroit donc appris la détestable hérésie des Encratites, dont ce malheu- Epiph. her. reux disciple a été le chef depuis le martyre 46. de son maître.

Il m'insulte néanmoins par ces grands noms; & lorsque je lui reproche qu'il a corrompu la foi de la Trinité, M. de Meaux doit savoir, dit-il, que ces éloges ne tombent pas sur moi, mais sur ses Saints & sur ses Martyrs. Il les appelle mes Martyrs, comme il P. 284, 296, a coutume de me dire avec le même dédain. son Pere Pétau; mais en quelque forte qu'il me les donne, en colere ou autrement, je les reçois. Il nomme ensuite parmi mes Saints & mes Martyrs, saint Justin, saint Irénée, faint Hippotyte, dont on a vu que les deux premiers ne disent rien de ce qu'il prétend, & le troisieme en dit ce qu'on vient d'entendre, c'est-à-dire ce qui doit confondre le Ministre.

P. 285.

Venons à saint Cyprien. Le Ministre le comprendra-t-il parmi les Auteurs de cette Mauvaif foi double nativité? Oui, & non. Il l'y comprendra; car il dit : & moi je n'en excepte aucun. Il ne l'y comprendra pas ; car il est prien. forcé d'avouer qu'il y a d'autres Auteurs, comme par exemple saint Cyprien, où cette théologie ne se trouve pas; mais il ne les exempte pas pour cela de cette double génération;

du Ministre fur le sujet de faint Cy-

P. 252-

puisque cela vient, dit-il, de ce qu'ils n'ont pas reu l'occasson d'en parler. Mais saint Cypripas eu la même occasson d'en parler que les autres; puisque comme les autres il a expliqué de Jesus-Christ cette parole des Proverbes.

Dieum'a créé, qu'il traduisoit de même ma-Lis. 2, test. niere qu'on le faisoit en son tems. Il n'en a de Quir. c.1. pourtant pas conclu cette double génération

de Jesus Christ comme Dieu; & s'il le fait

Lib. 2, teft. adQuir. c.1. Łd. B. 1. p. 284.

naître deux fois, c'est à cause qu'ayant été des le commencement le Fils de Dieu, il devoit naître encore une sois selon la chair; par où il s'ar
Ibia. p. 288. rêtemanisestement à le faire naître deux fois; une fois comme Fils de Dieu, & une autre fois comme Fils de l'homme: & s'il n'a jamais parlé de cette troisseme naissance, que le Ministre tout seul veut imaginer comme véritable dans le sens littéral, ce n'est pas manque d'occasion, mais c'est que ni lui ni les autres ne songeoient seulement pas à cette

LYXVI.
Macvaile foi
du Ministre
fur le sujet
des autres
Peres.

chimere.

Il nous allegue une autre raison du silence de quelques Peres sur cette double génération; ou c'est peut-étre, dit-il, qu'ils étoient plus modérés que les autres. Mais si à titre de modération ou autrement, il n'ose pas sa feconde nativité, il ne falloit donc pas trancher si net; & moi je n'en excepte aucun: car c'est là trop visiblement assurere qu'on avoue qu'on ne sait pas, & contre sa propre conscience vouloir trouver des erreurs qu'on puisse imputer à l'Eglisse.

IXXVII. C'est ce qui lui fait ajouter, qu'il ne faut Injustice du pas faire deux classes des anciens Auteurs, Ministre, qui parce qu'on ne lit rien chez ceux qui se tai-

sur les Lettres de M. Jurieu. 103 damne directement ou indirectement ce que les dans les preaurres ont écrit là-dessus. Quelle erreur! Tous miers fiecles ceux qui font Dieu spirituel & immuable, la résutation expresse d'u-& qui en particulier font le Fils de Dieu in- ne chimere capable de changement, s'opposent directe- qui n'y sur ment à cette double génération, qui le fait jamais. une portion inégale de la substance du Pere; un fils engendré à deux fois; formellement imparfait, & venant avec le temps à sa perfection à la maniere d'un fruit qui a besoin de mûrir. Mais où ne trouve-t-on pas cette immutabilité & indivisibilité, puisque nous l'avons montrée par-tout, & même dans les Auteurs, à qui on veut attribuer cette naifsance imparfaite? C'est donc qu'eux-mêmes ne la croyoient pas; personne ne la croyoit parmi les Peres : cette seconde nativité n'est qu'une similitude qu'on prend trop grossiérement au pied de la lettre. Il ne faut donc pas demander qu'on montre dans les trois premiers siecles une réfutation expresse d'une chimere qui n'y fut jamais: on ne l'a pas non plus réfutée dans les fiecles suivans; car on n'y fongeoit seulement pas; parce qu'on ne trouvoit tout au plus une erreur si insensee, que dans quelques extravagans qu'on ne connoît point, & que jamais on n'a cru dignes d'être réfutés. Si le raisonnement du Ministre avoit lieu, il n'y auroit donc qu'à imaginer dans la suite toute sorte d'extravagance, & à leur donner du crédit, sous prétexte qu'on ne pourroit démontrer qu'elle eût été réfutée. C'est donc une erreur grossiere de parler ici de réfutation: & c'est assez que nous montrions à notre Minstre, que ses idées ridicules répugnent directement à celles des. Peres dès l'origine du Christianisme.

I iv.

IXXVIII. Aurie faux raifcnnemistre fur Tertullien & S. Cyprien. Abid.

Il revient à saint Cyprien : Et il n'est pas apparent , dit-il , que faint Cyprien , par exemment du Mi- ple , qui veneroit si fort Tertullien & qui l'appelloit son maître, le regardat comme un ennemi de la divinité de Jesus-Christ. Mais trouve-t-il bien plus apparent que aint Cyprien regardat son maitre comme un ennemi déclaré de la perfection & de l'immutabilité du Fils de Dieu, ou qu'il trouvat bon qu'on l'appellat Dieu en le faisant imparfait, & en Jui faisant attendre du tems sa derniere perfection? Il faut donc dire que saint Cyprien n'y aura pas vu ces erreurs non plus que les autres, & qu'il n'aura pas fait à Tertullien un crime d'une métaphore ou d'une similitude. Ainsi nous pouvons conclure sans crainte, que le Ministre n'entend pas les Peres qu'il a cités, & que c'est par un aveugle entêtement de trouver des variations, qu'il les implique dans l'erreur.

LXXIX. Avec quelle mauvaile foi le Ministre a rangé parmi les errans d'Alexandrie : paffariêtre.

lib. I , de Trin. c.4,n. I. Ibid. c. s, n.7. Clem. in protrept.vie suprà, 7. 30, 46.

Il met au rang de ses partisans sur la double génération saint Clément d'Alexandrie, où il n'y en a pas un seul trait. Il cite le Pere Pétau qui trouve bien dans ce Pere des locutions incommodes, mais non pas sur le S. Clément sujet que nous traitons. Mais je demande à M. Jurieu: ofera t-il mettre cet Auteur parmi ge decesaint ceux qui ne combattent ni directement ni indirectement la prétendue erreur des An-Ivid. 251, ciens? Quoi donc! ne combat-il pas l'inégalité & l'imperfection du Fils, lui qui l'appelle en un endroit vraiment Dieu & egal au Seigneur de toutes choses; & en d'autres, toujours parfait & parfaitement un avec son Pere? Mais poussons à bout cet article de Clément Alexandrin. Après tout, que blàmera-t-on dans cet Auteur? Ce qu'on y

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 105 blame le plus en cette matiere, c'est d'avoir appellé le Fils une nature très-proche du seul Tout-puissant. Mais pesons toutes ces paroles; une nature, une chose née · d'où vient le mot de nature en grec comme en latin, quois, une chose naturelle à Dieu. Qu'y a-t-il là de mauvais? Le Fils de Dieu n'est-il pas de ce caractere; c'est-à-dire, Fils par nature, & non par adoption? Ce qui fait dire à saint Athanase, que le Pere n'engendre pas son Verbe par volonté & par libre arbitre, mais Ar. Ed. Ben. par nature; & que la fécondité est naturelle Orat; 3, n. dans Dieu, quoiqu'elle foit, dans une autre 618 feq i. I, vue, propre & personnelle dans le Pere. On Orat.3.ibid. a donc pu, & on a dû regarder dans le Fils de Dieu sa naissance comme lui étant naturelle. Le mal feroit, si l'on vouloit dire qu'il est d'une autre nature, c'est-à-dire, d'une autre essence, ou d'une autre substance que son Pere; mais ce saint Prêtre d'Alexandrie a exclu formellement cette idée, & fur-tout dans les endroits où il a dit, comme on a vu. quele Pere & le Fils sont un, & un de l'unité la plus parfaite. Pendant qu'il pense comme nous, est-ce un crime de ne pas toujours parler de même? Mais il a dit que le Verbe est une nature, ou, comme nous l'entendons. une chose naturelle en Dieu, & très proche du seul Tout-puissant, προσεχεστάτη. Où est le mal de cette expression? C'est qu'au lieu de dire très-proche, il falloit dire un avec lui. Il l'a dit aussi comme on a vu : regardez-le se-Ion la fubstance, il est un: regardez-le comme distingué, il est très-proche; & remarquez que ce très-proche doit être traduit, très-uni à Dieu, & une chose qui lui convient trèsparfaitement; car tout cela est renfermé dans

Orat. 4. in

le terme, προσεχεστάτη. Ce n'est rien d'étranger au Pere, puisqu'il est son Fils, & son Fils qui ne sort jamais du sein paternel, qui est toujours dans le Pere, comme le Pere est toujours dans le Fils. Qu'y a-t-il là que de vrai? Et pouvoit-on mieux exprimer cet apud Deum de saint Jean, qui signifie tout ensemble, & en grec comme en latin, être en Dieu, être avec Dieu, être auprès de Dieu ou chez Dieu ; c'est-à-dire , être quelque chose qui lui soit très-proche & très-inséparablement uni. Et pour ce qui est d'avoir appellé le Pere le seul l'out-puissant, les moindres Théologiens savent que ce n'est rien; Joan.xvij,3. puisque Jesus-Christ a dit lui-même : Orc'est la vie éternelle de vous connoître, ô mon Pere, vous qui êtes le seul vrai Dieu, & Jesus-Christ que vous avez envoyé; où il ne craint point d'appeller son Pere le seul vrai Dieu, avec autant d'énergie que ce savant Prêtre l'appelle le seul Tout-puissant. Je n'ai pas besoin ici de rappeller cette doctrine commune, qu'en parlant du Pere ou du Fils ou du Saint-Esprit, le seul n'est pas exclusif des personnes inséparables de Dieu, mais de celles qui lui sont étrangeres : c'est pourquoi saint Clément d'Alexandrie, qui appelle ici le Pere le seul Tout-puissant, reconnoit ailleurs, comme on a vu , la toute-puissance du Fils, & l'appelle même formellement le seul Dieu, comme le Ci deffus, Ministre l'avoue. Hommes, dit-il, croyez en celui qui est Dieu & Homme; mortels, croyez en celui qui est mort, & qui est le seul Dieu de tous les hommes. Le Pere n'en est pas moins

30,46. Jur. p. 233. Clem.inproвгер.

tout-puissant.

Après que ces difficultés sont dissipées, la

Dieu, comme le Fils n'en est pas moins

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 107 divinité de Jesus-Christ va luire comme le soleil dans saint Clément d'Alexandrie: La init. Ed. très-parfaite, très-souveraine, très-dominante & 1629. p. 702. très-bienfaisante nature du Verbe est très-proche, très-convenante, & très-intimement unie au feul Tout-puissant. C'est la souveraine excellence qui dispose tout selon la volonté de son Pere; ensorte que l'univers est parfaitement gouverné, parce que celui qui le gouverne agissant par une indomtable . & inépuisable puissance, regarde toujours les raisons cachées. & les secrets desseins de Dieu. Car le Fils de Dieu ne quitte jamais la hauteur d'où il contemple toutes choses; il ne se divise, ni ne se partage, ni ne passe d'un lieu d un autre: il est par-tout tout entier, sans que rien puisse le contenir, tout pensée, tout vil, tout plein de la lumiere paternelle, & tout lumiere lui-même; voyant tout, écoutant tout, sachant tout; c'est-àdire sans difficulté, le sachant toujours, & pénétrant par puissance toutes les Puissances; à qui tous les Anges & tous les Dieux sont soumis, Si le Ministre avoit vu cinq cens endroits qu'on trouve dans cet excellent Auteur, de cette élévation & de cette force, il n'en mépriseroit pas comme il fait le théologie. Elle renverse son système par les fondemens. Si le Fils de Dieu est une chose naturellement très parfaite & toujours immuable, il n'a donc pas eu besoin de naître deux fois pour arriver à sa perfection Si son immutabilité exclut jufqu'au moindrechangement quant aux lieux & quant aux pensées, c'est en vain qu'on veut lui faire acquérirde nouvelles manieres d'être. L'inégalité n'est pas moins exclue; puisque faint Clément Alexandrin vient de le faire si pénétrant, si puissant, &, s'il est permis de parler en cette sorte, si immense, que le Pere

P. 233

ne peut l'être davantage. Le Ministre a done cité témérairement cet Auteur comme tant d'autres; & il ne veut qu'éblouir le monde

par de grands noms.

LXXX. du Ministre fur le sujet de Bullus, Protestant Anglois , qu'on lui avoit objectédanslepretissement.

P. 2.

a. fea. c. 5, S.3, P. 337.

Sett. 2, c. 5. S. I , 7. c. 5. 5. 5, &c.

Sans entrer dans tout ce détail, qui ne m'é-Mauvaise foi toit pas nécessaire, des mon premier Avertissement je lui ôtois en un mot tous les Anciens en le renvoyant à Bullus, de qui il pouvoit apprendre le véritable dénouement de tous leurs passages. Mais sa mauvaise foi paroît ici comme par-tout ailleurs. D'abord il n'a pas osé avouer que Bullus me favorisat, mier aver- ni qu'un si savant Protestant lui enlevât tout d'un coup tous ses Auteurs sans lui en laisser un feul: & c'est pourquoi il dit d'abord dans ion Avis à M. de Beauval, un œuf n'est pas plus semblable à un œuf, que les objervations de Bullus le sont aux miennes. On ne peut pas porter plus loin le mensonge; & pour le voir en un mot, il ne faut que considérer que cette seconde nativité de quelques Anciens se doit Def. fid. Nic. entendre selon Bullus, non d'une nativité veritable & proprement dite, mais d'une nativité figurée & métaphorique, qui ne significit autre chose que sa manifestation & sa sortie au-dehors par son opération : ce que Bullus met en these positivement, & ce qu'il répete à toutes les pages, comme le parfait dénouement de la théologie de ces siecles. Or comme cette solution renverse tout le sustême du Ministre. il s'y oppose de toute sa force; en sorte que Bullus disant que tout cela s'entend en figu-Jur. Tab. re, le Ministre Jurieu dit au contraire & en-Lettr. 6, p. treprend de prouver que cela s'entend à la 248, 255, lettre: & voilà comme ces deux Auteurs se ressemblent.

Par la même raison on pourroit dire que le

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 109 Catholique & le Calviniste ont le même sentiment sur la présence de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, parce que si l'un la met en vérité, l'autre la met en figure. Les Sociniens seront aussi de même doctrine que nous, parce que Jesus-Christ est figurément selon eux ce qu'il est proprement selon nous , Dieu Rom. ix , 30 béni aux siecles des siecles: l'affirmation & la négation, les lumieres & les ténebres ne seront plus qu'un; & le Ministre trouvera tout en toutes choses.

Il a bien fallu se dédire d'une si visible absurdité; mais c'est toujours de mauvaise foi : car au lieu que dans l'Avis à M. de Beau- différence val, Bullus & Jurieu étoient deux œufs si sem- entre la docblables qu'il n'y avoit nulle différence; dans la sixieme lettre du Tableau M. Jurieu se de M. Jucontente qu'il n'y ait pas dans le fond grande rieu, quiveut différence. Mais quelle plus grande différence lui être semvent-il trouver, que celle du sens figuré au P. 241, 269, sens propre? que celle qui met en Dieu de l'imperfection & du changement, & celle qui n'y en met pas ? que celle qui indroduit des variations dans les sentimens, & celle qui n'en reconnoit que dans les expressions? que celle qui donne au Christianisme une suite toujours uniforme, & celle qui commet les peres avec les enfans, les premiers siecles avec la posterité, qui donne enfin une face hideuse au commencement de la Religion & à toute l'Eglise chrétienne?

Prodigieuse trine de Bul-

LXXXI.



ARTICLE XI.

Que selon ses propres principes le Ministre devoit recevoir le dénouement de Bullus, & qu'il tombe manifessement dans l'extravagance.

LXXXII.

Que le caractere de
comparaifon qui fe
trouve dans
les passages
dont le Ministre abufoit, ne lui
permettoit
pas de les
prendre au
pied de la
lettre.

M Ars pourquoi vouloir obliger le Miniftre Jurieu, un si grand original en matiere de Théologie, à suivre les sentimens de Bullus? Je le dirai en un mot : c'est qu'il devoit s'y obliger lui-même, pour n'avoir point à dire cent absurdités qu'on vient d'entendre, avec cent autres qu'on découvrira dans la suite; & si l'on veut parler plus à fond, c'est que le sentiment de Bullus portoit, sur-tout dans un homme qui comme M. Jurieu fait profession de reconnoître la divinité de Jesus-Christ, un caractere manifeste de vérité qu'on ne pouvoit rejeter sans extravagance. Car d'abord tous les endroits dont le Ministre abuse étoient constamment des comparaisons, des similitudes, ou si vous voulez, des métaphores; puisque les métaphores ne sont autre chose que des similitudes abrégées, & encore des similitudes tirées des choses sensibles pour les transporter aux divines. De là venoient ces extensions, ces portions de lumiere, & les autres choses semblables que nous avons observées: c'étoit si peu des expressions précises & littérales, qu'on en cherchoit d'autres pour redresser ce qu'elles pouvoient avoir de défectueux; & le caractere de similitude y étoit si marqué, qu'il n'y a rien, comme on a vu, de si ridicule à notre

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. III Ministre que d'avoir voulu pousser à bout

ces comparaisons.

Celles qu'on tire de l'ame qui est un esprit que Dieu a fait à son image, sont plus pures, mais toujours infiniment disproportionnées à la nature divine. L'architecte, avons-nous dit, répand son idée & tout son art sur son des opéraouvrage : ce qu'il a mis au dehors est en quel- tions de noque façon ce qu'il avoit conçu au-dedans: tout cela peut s'appliquer à Dieu lorsqu'il produit le monde par son Verbe; mais il faut gaiement en y apporter les distinctions nécessaires: car tout les compacela dans le fond n'est que similitude & mé- rant à la naistaphore même à l'égard de l'architecte mor- Verbe. tel, qui à la rigueur garde toujours sa pensée, & ne la met pas hors de lui quand il bâtit: à plus forte raison tout cela n'est que bégaiement & imperfection à l'égard de Dieu.

Mais la comparaison que les Peres pressent LXXXIV. le plus est celle de notre pensée & de notre Que toute parole, ou comme parle la Théologie, de la suite du nos deux paroles : l'intérieure par laquelle Peres nous nous entretenons en nous-mêmes, & duisoit natul'extérieure par laquelle nous nous exprimons rellement au dehors. Tous les Peres ont entendu après l'esprit au l'Ecriture, que le Fils de Dieu étoit son métaphori-Verbe, sa parole intérieure, son éternelle que. pensée, & sa raison subsistante, parce que verbe, parole & raison, c'est la même chose: & pour la parole extérieure ils la trouvoient attribuée à Dieu au commencement de la Genese, lorsqu'il dit, que la lumiere soit, & Gen. i . 3. la lumiere fut: qu'il se fasse une étendue, ou un firmament, & il fe fit une étendue, ou un firmament; & ainsi du reste. Il est bien clair que cette expression de la Genese qui fait prononcer à Dieu une parole extérieure, est une

LXXXIII. Que visible. comparaitre ame n'étoient encore qu'un bé-

sens figuré &

112 SIXIEME AVERTISSEMENT similitude qui nous représente en Dieu la plus parfaite, la plus efficace, & pour ainsi dire, la plus royale, & en même tems la plus vive & la plus intellectuelle maniere de faire les choses, lorsqu'il n'en coûte que de commander. & qu'à la voix du Souverain qui demeure tranquille dans son trône, tout un grand Empire se remue. Ainsi Dieu commande par fon Verbe; & non-seulement toute la nature, & autant l'insensible que la raisonnable, mais encore le néant même obéit. Une si belle similitude méritoit bien d'étre continuée; mais en la continuant il falloit toujours se souvenir de son origine. On a suivi la comparaison en disant que cette parole, que la lumiere soit, & les autres de même nature, étoient en Dieu comme en nous l'image de la pensée; qu'en disant que la lumiere soit, Dieu avoit produit au dehors ce qu'il avoit au dedans, son idée, son intelligence, son Verbe en un mot qui est son Fils: qu'il l'avoit proféré, prononcé, manifesté au dehors, à la maniere que nous l'avons vu; qu'alors il l'avoit créé, engendré, enfanté en quelque façon; comme un discours que nous prononçons après l'avoir médité, est en quelque sorte la production & l'enfantement de notre esprit. On sent bien naturellement que tout cela est la suite d'une comparaifon; mais le Ministre veut tout prendre rigoureusement. En poussant la comparaison, Tertullien dit que cette prononciation extérieure où Dieu profere ce qu'il pensoit, en

disant que la lumiere soit faite & le reste, est la

parfaite nativité du Verbe : le Ministre conclut de là que le Verbe en toute rigueur est

vraiment enfanté. Mais comme Tertullien

attribue

Sup. n. 66. Suiv.

Adv. Prax. 5, 6, 7. Ed. Rig. 1675, p. 502 & Jeq.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 113 attribue la perfection à cette seconde nativité, à cause qu'en un certain sens & à notre maniere d'entendre, une chose est regardée comme plus parfaire, lorsqu'elle se manifeste par son action; le Ministre s'obstine encore à dire au pied de la lettre que le Verbe change, & acquiert sa perfection par cette seconde naissance: & parce que le même Auteur ajoute après, que le Verbe par ce moyen est sorti du sein de son Pere, ou pour mettre ses propres paroles, (car il ne faut point obfcurcir les choses par trop de délicatesse) qu'il est sorti de la matrice de son cœur, le Ministre conclut encore, qu'avant que Dieu eût parlé, le Verbe étoit dans son sein, mais seulement comme conçu; au lieu que par fa parole il a été vraiment engendré & mis au jour. Voilà dans Tertullien tout le fondement de ces enveloppemens & développemens tant vantés, & de cette double naissance qu'on veut prendre au pied de la lettre. Et parce que, cet Auteur a entaffé comparaison sur comparaison, & métaphore sur métaphore, pour trouver parmi les Anciens des variations plus: que dans les termes, il faudra leur faire tout dire à la lettte, & embrouiller toute leur théologie. Ne voilà-t-il pas une rare imagination & une chose bien difficile à entendre, que le dénouement de Bullus qui rejette ces idées?

Mais enfin je vais vous forcer à le recevoir; car cette parfaite nativité de Tertullien n'arrive qu'à ces paroles : que la lumiere soit faite : ce fut alors & à cette voix, que, dit Tertullien, le Verbe reçut son ornement & sa ici se devoit parfaite nativité; ce sont les mots de cet Au- entendrepar reur. Mais cette parole que la lumiere foit,

Avert. Tome V.

Ibid

te que tout

. Ibid. 7 ..

114 SIXIEME AVERTISSEMENT

De se fait entendre qu'après qu'il a été dit :

Gen.j, 1.

Joan.j.3.

Au commencement Dieu créa le ciel & la terre. Le ciel & la terre étoient donc, que le Verbe n'étoit pas encore; ou en tout cas il n'avoit pas son être distinct, comme vous le vouliez en 1689, ou son être développé, comme vous l'aviez mieux aimé en 1690? Le Verbe étoit donc alors aussi informe que le monde? Mais par qui donc avoient été faits le ciel & la terre? N'est-ce pas encore par le Verbe? & faint Jean en a-t-il trop dit lorfqu'il a prononcé: toutes choses ont étéfaites par lui; & pour appuyer davantage, sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait? Mais si vous êtes forcé par cette parole de faint Jean à dire, que des ce premier commencement le ciel & la terre ont en par le Verbe tout ce qu'ils avoient d'existence ; le Verbe les a-t-il faits avant que d'être lui-même, ou avant que d'étre parfait ou formé & développé, comme vous parlez? Est-ce qu'il s'élevoit à sa perfection, à mesure qu'il perfectionnoit son ouvrage? Ou bien est-ce qu'il est venu à trois fois & non plus à deux : une fois dans l'éternité; foible embryon qui avoit besoin du sein de son Pere, d'où par un premier effort il commença à le produire lorsqu'il créa en confusion le ciel & la terre, pour l'enfanter zout à fait lorsqu'il produisit la lumiere? Quoi! vous n'ouvrez pas encore les yeux, & vous n'appercevez pas qu'en toutes ces choses il n'y a point d'autre dénouement que des significations mystiques, c'est-à-dire, des similitudes? En vérité vous êtes outré. & on ne peut plus raisonner avec vous.

YXXXVI. Mais pourquoi, me dira-t-on, ne voulez-S'il est possi- vous pas que Tertullien ait pu penser des

ble que Ter-

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 175° extravagances ? Si c'étoit Tertullientout seul, tullien & les quoiqu'il n'y ait aucune apparence qu'il en autres Peres ait pensé de si énormes, ce ne seroit pas la peine de disputer pour ce seul Auteur. Mais gances que puisque vous ne voulez excepter de ces folles le Ministre imaginations aucun Auteur des trois pre-leur impute. miers siecles; vous mettez en vérité trop d'insensés à la tête de l'Eglise chrétienne, & vous donnez à la Religion un trop foible

aient pensé

commencement. Au surplus, il ne faut pas s'imaginer que le dénouement qu'on vient de voir ne serve Que l'explique pour Tertullien; au contraire je n'ai cation qu'on choist cet Auteur qu'à cause que c'est lui qui, a donnée à par son style ou ferme ou dur, comme on fert à plus voudra l'appeller, enfonce le plus ses traits, forte raison & appuie le plus fortement sur ces deux pour les aunaissances, étant même le seul qui nous a tres Peres. nommé cette parfaite nativité qu'on vient d'entendre: de forte qu'on ne peut douter que le dénouement qu'on emploie pour Tertullien, à plus forte raison ne serve aux autres, au nombre de cinq ou six qui ont eu à peu. près la même pensée; & en voici une raison. qui ne laissera aucune replique au Ministre.

Le meme Tertullien, lorsque Dieu profera LXXXVIII ces mots, que la lumiere soit faite, dit-il qu'il Aveudu Miproféra une parole sonore, comme le traduit M, niftre, qu'on. Jurien, vox & sonus oris; aër offensus intelligi- ne peut enbilis auditu. Le Ministre croit trouver la mê-tendre Terme chose dans Lactance, dans saint Hippolyte autres Peres & dans Théophile d'Antioche, qui, selon lui, sans avoir ont admis cette parole sonore, c'est-à-dire sans recours au difficulté, comme il en convient, une parole Tert. adv. externe & proferée à l'extérieur. Mais a-t-il pris Prax.7.ibid. au pied de la lettre les expressions de ces Tab. Lett.6. Peres? Point du tout : il a bien su dire qu'on P. 260.

Kii

voit bien que cela ne se doit pas prendre à la rigueur, comme a fait le Pere Petau; on le voit bien par l'absurdité excessive de ce sentiment, qui ne peut jamais être tombé dans une tête sensee. Pourquoi donc n'ouvrir pas les yeux à de semblables absurdités qu'il attribue luimême à ces Peres? Pourquoi ne pas recourir à une figure qu'il a déja reconnue en cette même occasion dans ces Auteurs? Et pourquoi s'obstiner toujours à leur faire dire au sens littéral, que le Verbe naisse imparfait dans le sein de Dieu; que son Pere ou n'ait pas pu ou n'ait pas voulu lui donner sa perfection d'abord?

TXXXIX. l'esprit au

La suite même des choses excluoit ce der-Que toutes nier sens. Les mêmes qui ont employé dans les locutions leurs interprétations cette parole résonnante, des Peres dé- l'on considérée comme un corps & un revêtissement que Dieu donnoit à son Verbe; de seus figuré, même que nos paroles sont une espece de corps & de revétifiement que nous donnons à nos pensées. En suivant la comparaison & pour donner plus de substance, ou, si l'on veut, plus de corps à cette parole résonnante par laquelle on veut que Dieu ait créé la lumiere; quelques-uns de ces Auteurs lui ont attribué une subsistance durable, semblable à celle que nous donnons à nos pensées & à nos paroles, lorsque nous les mettons par écrit. Tout cela est-il vrai à la rigueur? Dieu a-t-ilécrit ce qu'il disoit? Mais a-t-il effectivement parlé? A qui, & en quelle langue? A la matiere qui étoit muette & sourde? Ou aux hommes qui n'étoient pas? Ou aux Anges à qui il ait donné pour cela des oreilles comme anous? Forcé par l'absurdité d'une telle imagination, le Ministre reconnoît ici une figure

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 117 dont l'esprit est en deux mots, que Dieu agit au dehors par son Verbe qui est son Fils; qu'il agit en commandant, c'est-à-dire, avec un pouvoir absolu; que le Verbe par qui il commande, & qui est lui-même son commandement ainsi qu'il est sa parole, est une Ci-dessus, ne personne; & que la même vertu par laquelle 39. il a une fois créé le monde, subsiste éternel-

lement pour le conferver. Pour pousser à bout le Ministre par ses pro- XC. pres principes, voici en 1690 comme il prouve Ministre, que les Anciens ont reconnu le Fils de Dieu qui ne veut éternel, non plus en germe & en semence, comme pas il disoit en 1689, car il ne l'a plus osé dire prenne les depuis, mais en existence & en personne : desinsensés; Ceseroit, dit-il, une erreur folle de croire comme qu'avec sa ils ont cru qu'il est engendré de la substance du double gé-pere sans croire qu'il soit éternel. Il a raison, les fait plus car pour en venir à cette folie, il faudroit insensés que croire que la substance de Dieu ne seroit pas ceux qui les éternelle, ou qu'on en pourroit séparer son font Ariens. éternité. Passons outre : cela est trop clair pour nous arrêter davantage. Le Ministre ajoute ailleurs en parlant des mêmes Peres, qu'il faut croire que ceux qui errent ne sont pas fous; & que ce servit l'être, & se contredire d'une maniere folle, que de dire absolument d'une part, que le Fils est une même substance, & qu'il est co-éternel au Pere, & dire cependant qu'il aura commencé. A la bonne heure : il ne veut donc pas que les Anciens soient fous, ni qu'ils se contredisent d'une maniere folle: mais si c'est une absurdité de croire qu'on soit de même substance sans être co-éternel, ou qu'on soit co-éternel & que cependant on ait commencé: ce n'en est pas une moindre ni moins.

P. 261.

sensible, que de croire qu'on soit de même substance, sans croire qu'on soit aussi en tout & par-tout de même perfection; que de croire qu'on soit éternel, sans croire qu'on le soit aussi en tout ce qu'on est; que de croire avec tous les Peres qu'on soit immuable, & qu'on change cependant; que la substance soit indivisible, & qu'on n'en tire au pied de la lettre qu'une portion; ou qu'on s'enveloppe & se développe l'un de l'autre, sans être des corps & fans changer; que de croire, enfin, qu'on soit Dieu sans être parfait, & qu'on soit parfait ou heureux lorsqu'on manque de quelque chose; ou qu'il n'arrive point de changement dans la substance du Pere, lorsqu'il survient quelque chose à son Fils qui est dans son sein; ou que le Pere ne soit pas d'abord parfaitement Pere, & qu'il laisse mûrir son fruit dans ses entrailles, comme une mere impuissante; & toutes les extravagances aussi brutales qu'impies que nous avons vues.

XCI. Quel'erreur quele Miniftreattribue auxPeres eft la folie la plus manifeste qu'on put jamais imaginer,& que le Socinianisme ou l'Arianisme pe sont rien en . comparaifon.

Je maintiens que les Ariens & les Sociniens n'ont rien de si insensé que cette doctrine; car on peut bien avoir cru, ou avec les Orthodoxes, que le Fils de Dieu sut né de toute éternité par un seule & même naissance, ou qu'il sût né tout à fait & tout entier dans le tems, & vraiment tiré du néant: voilà deux extrêmités infiniment opposées, mais qu'on peut tenir séparément l'une & l'autre, sinon avec vérité, du moins avec des principes en quelque sorte suivis: mais qu'en supposant le Fils de Dieu éternel & de même substance que Dieu, on le supposat en même tems si imparsait qu'il ne pût

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 119 venir d'abord tout entier, & qu'il lui fallût du tems pour le mettre à terme, ou que son Pere le changeât lui-même volontairement dans son sein, & l'avançat à sa perfection avec le tems : c'est attribuer au Pere & au Fils tant d'impuissance, tant d'imperfection, & un si pitoyable changement, qu'on ne peut l'avoir pensé de cette sorte, comme le Ministre le fait penser, non à trois ou à quatre inconnus, mais à tous les Peres des trois premiers siecles, sans une folie consommée.

Et fans tant de raisonnemens, qui obligeoit à prendre toujours à la lettre Tertullien le les passages. plus figuré, pour ne pas dire le plus outré de de Terrullien tous les Auteurs? Car peut-on expliquer objectés par seulement six lignes dans les endroits dont il s'agit, sans avoir cent fois recours à la figure? Cette parole sonore que nous avons vue, n'est-ce pas une inévitable figure, de l'aveu tesles lignes. du Ministre Jurieu? Dieu s'agitoit en luimême, comme Tertullien le répete par deux fois, & il travailloit en pensant à faire le monde: 239. le peut-il dire à la lettre, lui qui dit dans les mêmes lieux, que rien n'est difficile à Dieu, & qu'à lui vouloir & pouvoir c'est la même chose ? Avant que Dieu ent parlé, dit encore Tertullien, il médita ce qu'il alloit faire. N'y pensoitil pas auparavant & de toute éternité? Aussitôt que Dieu voulut mettre au jour ce qu'il avoit disposé, il prosera son Verbe. Ne pensa-t-il donc encore un coup à son ouvrage, que lorsqu'ildonna ses ordres pour l'executer ? Qui ne voit manifestement les mêmes facons de parler qui font dire, que Dieu se repent ouqu'il se sâche? Mais si pour conserver dans ces expressions la majesté infinie du Pere cé-

XCII. Oue dans le Ministre, la métaphore faute aux

Ibid. Adv. Prax. Cont. Herm. 18, p.

yeux à tou-

Ibid. 45. Adv. Prax. 10 , p. 505 ..

leste, il faut nécessairement sortir du sens lit téral & rigoureux, quelle peine peut-on avoir à les adoucir pour l'amour du Fils de Dieu? Mais en les adoucissant, tout vous échappe; vos deux nativités s'en vont; puisque Tertullien est le seul où vous trouvez la parfaite nativité & la conception du Verbe. & qu'enfin vous n'avez point de plus ferme appui de votre cause.

Mais il objecte que Tertullien a dit des choses encore plus dures, puisqu'il y a des passages où il dit que le Pere seul étoit éternel, & que le Fils a eu un commencement.

Sans entrer dans la discussion de ces passages, on voit bien que le Ministre les allegue à tort, puisque c'est évidemment contre lui-même; car constamment ce qu'ils contiennent est si excessif, qu'on ne peut le soutenir au pied de la lettre, que dans le sens des Ariens, qui nient l'éternité du Fils de Dieu. Il faut donc ou les abandonner à ces hérétiques, ce que le Ministre ne veut pas, ou bien les tempérer par quelque figure, qui est pourtant précisément ce qu'il nous conteste.

Et pour montrer qu'il ne veut qu'amuser Mauvaise foi le monde, il ne faut qu'entendre ce qu'il dit lui-même sur ces passages de Tertullien: C'étoit, dit-il, un esprit de feu qui ne savois garder de mesure en rien , & qui outroit tout. En disputant avec sa chaleur ordinaire contre Hermogene qui faisoit la matiere éternelle, il a poussé sans bornes la théologie de son siecle sur la seconde génération du Fils, pour montrer que rien n'étoit, à parler proprement, éternel que le Pere. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'il ait eu dessein de nier cette existence éternelle qu'il donnoit

XCIII. Mauvaise foi du Ministre qui objecte des passages Tertullien, que luimême il ne peut prendre au pied de la lettre. P. 240.

XCIV. du Ministre évidemment démontrée par la réponse qu'il fait lui-même à Terrullien. Tabl. Lett. 6, p. 262.

sur les Lettres de M. Jurieu. 121 ou Verbe dans le sein & dans le cour de Dieu. Tout ce discours aboutit à vouloir trouver de la justesse dans les mouvemens d'une imagination, qu'on suppose si échauffée. Mais après tout, pour faire sentir au Ministre la bisarrerie de ses pensées, demandons-lui ce qu'il prétend faire de Tertullien? Un Arien qui ne veuille pas que le Fils soit de même substance que son Pere? Cet Auteur a dit cent fois le contraire; & le Ministre en convient. Quoi donc? un fou qui ne crût pas que l'éternité fût de la substance de Dieu, ou qui crût qu'on pût être Dieu sans être éternel ? Il a dit tout le contraire dans le propre livre d'où est tiré le passage dont nous disputons. Par où, dit-il, connoît-on Dieu & le met-on Cont. Herm. dans son rang, que par son éternité? Et ail- 4. p. 234. Ad. leurs: La substance de la divinité c'est l'éternité, qui est sans commencement & sans fin. Donc le Fils de Dieu étant Dieu, de m me substance que Dieu, il faut qu'il soit éterrel. Enfin, que voulez-vous donc que Tertul ien ait pensé, lorsqu'il a dit que le Fils de Dieu n'étoit pas sans commencement? C'est, ditesvous, qu'il n'étoit pas sans commencement felon une maniere d'être, & en qualité de Verbe, quoiqu'il fût sans commencement dans le fond de sa personne & en qualité de Sagesse. D'abord cela est absurde, & à le prendre au pied de la lettre, contre toutes les idées des Chrétiens. Mais passons tout au Ministre. Supposé que Tertullien, contre ses propres principes, & contre tout ce qui a été dit dans les endroits qu'on a vus, ait voulu faire le Fils de Dieu muable & né deux fois à la rigueur, aura-t-il du moins raisonné juste? Point du tout, dit M. Jurieu, il aura toujours pouffé Ibid. Avert. Tome V.

sans bornes la théologie de son siecle : & il demeurera pour certain qu'il n'a pas dû dire que le Fils de Dieu eût commencé d'être. puisqu'il a, selon lui-même, une substance éternelle. Mais poussons encore plus avant. Cet Auteur n'a-t-il pas dit clairement en plufieurs endroits, & même contre Hermogene, qui est le livre dont il s'agit, que ce qui est éternel ne change en rien, ni en substance. ni en qualité, ni en accident, ni enfin en quoi que ce soit? Nous en avons vu les passages qui ne souffrent point de replique. Mettez qu'avec ces principes un homme entreprenne de dire, que celui qui est éternel naisse deux fois au pied de la lettre, & qu'une seconde naissance lui ôte ce qu'il avoit, ou lui ajoute ce qu'il n'avoit pas; cela ne se peut, & l'humanité y résiste. On ne peut pas si ouvertement se contredire soi-même, ni oublier à l'instant ce qu'on vient d'écrire. En tout cas Tertullien se sera donc contredit: il se sera donc oublié: il faudroit donc pour cette fois laisser là ce dur Africain, sans faire un crime à toute l'Eglise des obscurités de son style & des irrégularités de ses pensées.

XCV. Hermoge-

Ci-deffus ,

B. 13.

mre.

Je ne parle pas en cette sorte de Tertullien On indique dans l'opinion de ceux qui s'imaginent avoir le vrai dé-droit de le mépriser, à cause que son style ement passage est forcé, & qu'il s'abandonne souvent à sa de Terrul-vive & trop ardente imagination: car il faut lien contre avoir perdu tout le goût de la vérité, pour ne pas fentir dans la plus grande partie de ne; & on de- fes ouvrages, au milieu de tous ses défauts, nifestement une force de raisonnement qui nous enleve : la mauvaile & sans sa triste sévérité, qui à la fin lui fit foi duMinif- préférer les réveries du faux Prophete Montan à l'Eglise catholique, le Christianisme n'auroit gueres eu de lumiere plus éclatante.

sur les Lettres de M. Jurieu. 123 Je ne l'abandonne donc pas en cet endroit: & je croirois au contraire pouvoir faire voir s'il en étoit question, que tout ce qu'il a de dur dans son livre contre Hermogene, il ne le dit pas selon sa croyance, mais en poussant son adversaire selon ses propres principes. Maintenant il me suffit de démontrer l'injustice de notre Ministre, qui ne cite de bonne foi aucun des Peres qu'il produit, & qui renverse lui-même le témoignage qu'il tire de Tertullien, en voulant le prendre à la lettre, dans un endroit où il avoue qu'il est

outré au-delà de toute mesure.

On a honte des pitoyables raisons qu'il oppose à Bullus, qui lui montroit le grand chemin: les voici. La premiere, on ne prouve pas les métaphores, comme les Anciens ont la métaphoprouvé cette seconde naissance, & ce déve- re de Bullus loppement du Verbe; car les métaphores sont absurdité des faussetés prises & prouvées dans le sens lit- nanifeste de téral. Voilà de ces faux principes qu'on jette raison. en l'air, quand on ne sait ce qu'on dit, & Tab. Let. 6, qu'on ne veut qu'étourdir un lecteur; car le P. 248. contraire de ce qu'il avance est incontestable. On prouve les similitudes & les comparaisons, soit qu'elles soient étendues, soit qu'elles soient abrégées & réduites en métaphores, quand on les explique & qu'on en montre les convenances. On prouve tous les jours aux Juifs que Jesus-Christ est cette Num, xxiv. étoile de Jacob que vit Balaam, cette fleur de 17. la tige de Jessé que vit Isaie, cette pierre re- If. xj, 1. Ps. jetée d'abord, & puis mise à l'angle que cavis, 22. chanta David. Nous prouvons très-bien aux Protestans que l'Eglise est la maison bâtie sur Matth. vij, la pierre, c'est-à-dire qu'elle est, inébranlable, 24, 25.

XCVI.

& la cité élevée sur une montagne, c'est-à-dire spid, v. 14,

L ii

SIXIEME AVERTISSEMENT qu'elle est toujours visible. Les Protestans eux-mêmes prouvent tous les jours que les Sacremeus sont des sceaux de la grace & de l'alliance, contre ceux qui n'y reconnoissent que de simples signes de confédération entre les fideles. On prouve donc une métaphore & une figure, lorfqu'on prouve qu'une figure explique parfaitement bien une vérité, & qu'elle épuise tout le sens d'un discours. Ainsi les Peres ont très-bien prouvé, non pas que le Verbe qui est né de toute éternité, naisse de nouveau au commencement des tems; car cela porte son absurdité dans ses propres termes; mais que le Verbe qui étoit caché dans le sein de son Pere a opéré au dehors, & qu'il a été manifesté, lorsque Dieu a commandé à l'univers de paroître; ce qui étoit en un certain seus produire son Verbe, & mettre au jour sa pensée, comme il a été expliqué fouvent.

XCVII faux cipe. Ibid.

La seconde raison n'est pas meilleure: En Faux axio-me du Mi-nistre, qui Paiens ennemis du mystere de la Trinité, par-dit qu'on ne ler métaphoriquement ce seroit la derniere imse sert pas prudence, & une inexaditude qui ne pourroit se phores avec supporter. Au contraire c'est précisément les les Païens ni esprits grossiers des Païens qu'il falloit tacher avec les Hé- d'élever aux vérités intellectuelles par des rétiques : il expressions tirées des sens. Aussi tout est-il détruit lui-même ce rempli de ces expressions dans les livres qu'on prin- a faits pour les instruire; & il faut n'avoir rien lu, on n'avoir rien digéré, pour le nier. J'en dis autant des Hérétiques. On a si peu évité les similitudes, ou, si l'on veut, les métaphores, dans les écrits qu'on a faits pour les confondre, qu'on en a même inséré dans les symboles où l'on les condamne; puisqu'on a

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 125 dit dans celui de Nicée : Dieu de Dieu , lumiere de lumiere. Les Hérétiques sont groffiers à leur maniere, quoiqu'ils soient encore plus opiniatres. Comme opiniatres on les abat par la parole de Dieu; comme groffiers, on se sert de tous les moyens, par où on tâche d'élever les esprits infirmes à la sublimité des mysteres. Il n'y a donc rien de plus pitoyable que de raisonner en cette sorte : Tertullien disputoit contre Praxeas & contre des Hérétiques qui nioient la Trinité; Théophile disputoit contre des Païens : donc ils ne devoient point user de métaphores. Mais au contraire tout en est plein dans ces Ouvrages, & entre autre on y voit en termes précis celle dont nous disputons. C'est dans le livre contre Praxeas, que Tertullien attribue la seconde naissance du Fils à cette parole sonore & extérieure dont nous venons de parler. Le Ministre en produit lui - même le passage, & Ie traduit en ces termes : Alors, dit Tertullien, la Parole reçut sabeauté & son ornement, favoir la voix, & le son, quand Dieu dit : Que la lumiere soit; & c'est là la parfaite naisfance de la Parole. Or, c'est précisément de cette expression de Tertullien que le Ministre a prononcé, comme on a vu, qu'il ne la faut pas entendre à la rigueur. Il trouve la même expression dans le livre de Théophile contre les Paiens. Ainsi dans ces deux Auteurs cette seconde naissance est visiblement exprimée par une similitude : & le Ministre songe si peu à ce qu'il dit, qu'il exclut cette figure non-seulement des mêmes Ouvrages, mais encore des mêmes passages où il l'admet.

La troisieme & la derniere raison a déja été touchée: c'est, dit le Ministre, que sur une

L iii

Jur. ibid.

P. 245.

Tert. adv. Prax. eap.6, 7, p. 503.

Pag. 250; Ibid.

CVIII. Que le Mimistre, pour simple métaphore les Anciens ne se seroient pas faire dire des a. dités dire de plus outrées. Tab. Let. 6. P. 248,

emportés à dire des choses si dures, en disputant contre l'éternité de la matiere. Ces Anaux Anciens, ciens qui ont dit ces duretés au sujet de l'éterleur en fait nité de la matiere, se réduisent à Tertullien, qui semble dire que le Fils de Dieu a eu un commencement, & qu'il n'y a que le Pere qui soit éternel : & le Ministre prétend que pour sauver cet esprit outré, comme il l'appelle, & couvrir les absurdités vraies ou apparentes de son discours, il faut lui en faire dire de plus excessives : n'y en avant point de pareilles à celles de ces deux naissances, ni qui scient pleines d'ignorances, de contradic-

On voit donc qu'il n'y avoit rien de plus

même remarqué qu'en attribuant à l'ancienne

tions & d'erreurs plus insensées.

XCIX. Le Ministre naturel que le sentiment de Bullus, & que le a senti lui- Ministre y étoit entré en quelque façon. J'ai même que fentimenséroient Fglise les absurdités de ces deux naissances, outrés.

Ci-desfus , 22.86.

> P. 257. P. 258.

il n'a pu s'empêcher d'en faire paroître une secrete peine : c'est pourquoi bien qu'il eût dit & redit qu'il vouloit prendre à la lettre & sans figure ces portions & ces extensions de la nature divine, il a fallu y ajouter des pour ainsi dire, qui adoucissoient la rigueur d'un dogme affreux. Cette seconde naissance s'est faite par voie d'expulsion, pour ainsi dire; Dieu, pour ainsi dire, développant ce qui étoit renfermé dans ses entrailles. Et encore qu'il se propose dans tout son Ouvrage de faire voir des changemens véritables & de nouvelles manieres d'être réellement attribuées à Dieu par les SS. Peres (autrement ses variations prétendues de l'ancienne Eglise s'en iroient à rien), il a fallu dire que ces manieres d'être sont en quelque sorte nouvelles : c'est-à-dire.

P. 266.

sur les Lettres de M. Jurieu. 127 'qu'il a senti que son lecteur seroit offensé des imperfections & des nouveautés qu'il faisoit attribuer à Dieu par les Anciens Peres. A la bonne heure; qu'il acheve donc de se corriger, & qu'il laisse en repos les premiers siecles qui font l'honneur du Christianisme. On voit bien qu'il le faudroit faire, & donner gloire à Dieu en se rétractant : mais il faudroit donc se résoudre à ne plus parler des variations de l'ancienne Eglife; & ce dangereux principe de M. de Meaux, que la religion ne varie jamais, demeureroit inébranlable

Il s'éleve ici contre moi une accusation, dont voici le titre à la tête de l'article IV: Fourberies de l'Evêque de Meaux. Mais quel- l'Evêque de que rude que soit ce reproche, le Ministre Meaux n'est pas encore content de lui-même; & exa-fourberie & minant la conduite que j'ai tenue avec lui dans de fripponmon premier Avertissement: On a peine, ditpe visibleil, à nommer une telle conduite; mais il faut mentsonlecs'y résoudre: on ne sauroit donc l'appeller au- teur, & luitrement qu'une fripponnerie insigne. Vous le dissimule ce qui ôteroit voyez; il a peine à lâcher ce mot, tant les in- d'abord toujures lui coûtent à prononcer; mais après qu'il re la difficula surmonté cette répugnance, il répete plus té. aisément la seconde fois, la fripponnerie de l'Evêque de Meaux; & on voit qu'il a de la complaisance pour cette noble expression. Le fondement de son discours est d'abord que je le renvoie au Pere Pétau & à Bullus tout ensemble, pour apprendre les vrais sentimens des Ibid. p. 292. Peres des trois premiers fiecles: Pour achever son portrait, dit-il, M. de Meaux ne pouvoit mieux faire que de joindre, comme il a fait, Bullus à Pétau, comme travaillant à la même chose; puisque Bullus s'est occupé presqu'uniquement à réfuter Pétau pied à pied.

en accusant

Tab. Let. 6, Ibid. P. 293.

Ceux qui ont lu ces deux Auteurs sont épouvans P. 392. tés d'une telle hardiesse, de faire aller ensemble

deux Auteurs si directement opposés.

Il dissimule que ce que j'allegue du Pere Pétau n'est pas son second tome que Bullus réfute, mais une préface postérieure dont Bullus ne parle qu'une seule fois & en pasfant: & si j'avois à me plaindre de la candeur de Bullus, ce seroit pour avoir poussé le Pere Pétau, sans presque faire mention de cette préface où il s'explique, où il s'adoucit, où il se rétracte; si l'on veut; en un mot, où il

enseigne la vérité à pleine bouche.

CI.

faitement

expliqué

Théologi-

P. 292.

ques.

Quelle replique à un fait si important? C'est Que le Miune fripponnerie, &, dit M. Jurieu, on ne mistre objecte en vain le peut rien imaginer de plus imfame que d'épargner le Pere Pétau, & d'accuser ce Ministre Pere Pétau, qui dit beaucoup moins. Mais pourquoi allé-. qui s'est parguer toujours le Pere Pétan, qui a dit la vérité toute entiere dans un écrit postérieur? dans la pré-Que M. Jurieu l'imite; qu'il s'explique d'une face de son maniere dont la foi de la Trinité ne soit point fecond tome des Dogmes bleffée; nous oublierons ses erreurs: mais puisqu'au lieu de se corriger, plus il s'excuse plus il s'embarrasse, & qu'il s'obstine à soutenir dans la Trinité de la mutabilité, de la corporalité & de l'imperfection, & ce qui est en cette matiere le plus manifeste de tous les blasphêmes, une réelle & véritable inégalité; ou qu'il craigne la main de Dieu avec les faux dogmes, ou qu'il cesse de les soutenir, & de favoriser les impies.

Le Ministre répond ici : Que nous importe CII. Mauvaise foi après tout ce qu'a dit le Pere Pétau dans sa du Ministre, préface? Mais c'est le comble de l'injustice; qui accuie le car c'est de même que s'il disoit : que nous d'avoir éta- importe, quand il s'agit de condamner un Au-

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 129 teur, de lire ses derniers écrits, & de voir à bli dans sa quoi à la fin il s'en est tenu? Mais enfin pour préfacela soi en venir à cette préface, le Pere Pétau, dit dela Trinité, le Ministre, y prouve la tradition constante de roientfaitles la foi de la Trinité dans les trois premiers sie- Ariens & les cles, comme un Socinien, ou du moins un Arien, Sociniens. la pourroit prouver. Il faut avoir oublié jusqu'au nom de la bonne foi & de la pudeur Def.fid. Nie. pour écrire ces paroles. Bullus, le grand enne- sed. 2, c. 4, mi du Pere Pétau, iui fait voir dans le seul en- 33, p. 109. droit qu'il cite de ce te préface, que le Pere II. Theol. Pétau y a reconnu dans S. Justin une pro- Dogm. c. 3, fession de la foi de la Trinité, à laquelle il ne n. 1. se peut rien ajouter, aussi pleine, aussi entiere, ausse efficace qu'on l'auroit pu faire dans le Concile de Nicée: d'où s'ensuit dans le Fils de Dieu la communion & l'identité de substance avec fon Pere, fans aucun partage, & en un mot la consubstantialité du Pere & du Fils, Le Ministre ne rougit-il pas après cela d'avoir osé dire que le Pere Pétan défend le mystere de la Trinité, comme auroit pu faire un Arien & un Socinien? Mais fans nous arrêter à ce passage, il ne faut qu'ouvrir la préface du Pere Pétau, pour voir qu'il entreprend d'y prouver, que les Anciens conviennent avec nous dans le fond, dans la substance, dans la n. 10, 12, c. chose même du mystere de la Trinité, quoique 2, c. 3, 8. non toujours dans la maniere de parler: qu'ils sont sur ce sujet sans aucune tache: qu'ils ont enseigné de J. C., qu'il étoit tout ensemble un Dieu infini, & un homme qui a ses bornes; & que sa divinité demeuroit toujours ce qu'elle étoit avant tous les siecles, infinie, incompréhensible, impassible, inaltérable, immuable, puissante par elle-même, subsistante, substantielle, & un bien d'une vertu infinie: ce qui étoit, ajoute le Pere Pétau, une si pleine con-

Praf. c. T. Ibid. n. 4 ,

SIXIEME AVERTISSEMENT Ibid. c. 4, fession de soi de la Trinité, qu'aujourd'hui 1. 2. même, & après le Concile de Nicée, on ne pou-Ibid. n. 3. voit la faire plus claire. Voilà, selon M. Jurieu, établir la foi de la Trinité comme pouvoit faire un Arien. Enfin le Pere Pétau remarque même dans Origene, la divinité de la Trinité adorable ; dans S. Denis d'Alexandrie, la co-éternité & la consubstantialité du Ibid. n. 4,5. Fils; dans S. Grégoire Thaumaturge, un Pere parfait d'un Fils parfait; un S. Esprit parfaite image d'un Fils parfait; pour conclusion, la parfaite Trinité; &, en un mot, dans ces Auteurs la droite & pure confession de la Trinité: en sorte que lorsqu'ils semblent Ibid. c. 3, n. 6. Hier. s'éloigner de nous, c'est selon ce Pere, ou Apol. I.adv. bien avant dans la dispute, comme disoit S. Ruf. Edit. Jérôme, moins de précaution dans leurs dif-Ben. t. IV cours, le substantiel de la foi demeurant le même part.2. Apol. 2, p. 409, & jusques dans Tertullien, dans Novatien, dans Jeq. Arnohe, dans Lactance même, & dans les Au-Ibid. c. s, teurs les plus durs; ou en tout cas des ménan. 1, 3, 4. gemens, des condescendances, &, comme parlent les Grecs, des économies qui empêchoient de découvrir toujours aux Paiens en-Ibid. c. 3, core trop infirmes, l'intime & le secret du mys-2. 3. tere avec la derniere précision & subtilité. Par I. Avert. conséquent il est constant selon le Pere Pétau. p. 28. que toutes les différences entre les Anciens & nous dépendent du style & de la méthode.

CIII. Voilà d'abord une réponse qui ferme la Que ce que bouche; mais d'ailleurs quand ce favant Jéle Ministre suite ne se seroit pas expliqué lui-même d'une objecte maniere aussi pure & aussi orthodoxe qu'on P. Pétau & de M.l'Abbé vient de l'entendre, à Dieu ne plaise qu'il Huet, nomsoit rien sorti de sa bouche qui approche des mé Evêque égaremens de M. Jurieu. Ce Ministre croit d'Avranme mettre aux mains avec les savans Auteurs

jamais de la fubstance de la foi.

sur les Lettres de M. Jurieu. 131 de ma communion, en proposant à chaque ches, nel'expage le grand savoir du Pere Pétau & de M. cuse pas. Huet, & me reprochant en même tems que si j'avois traversé comme eux le pays de l'antiquité, je n'aurois pas fait des avances si téméraires; mais qu'aussi je ne savois rien d'original dans l'Histoire de l'Eglise, & que ni je n'avois vu par moi-même les variations des Anciens, ni bien examiné les Modernes qui ont traité de cette matiere. C'est ainsi qu'il m'oppose ces deux savans hommes. Mais quelle preuve nous donne-t-il de leur grand favoir dans les Ouvrages des Peres? J'en rougis pour lui : e'est qu'ils les ont faits ce qu'ils ne sont pas, de son aveu propre; c'est-àdire, le P. Pétau formellement Arien, & M. Huet gueres moins. C'est ainsi qu'il met le savoir de ces deux fameux Au- Tab Let. 6, teurs, en ce qu'ils ont imputé aux Peres des P. 291. erreurs, dont lui-même il les excuse. Pour moi je ne veux disputer du savoir ni avec les vivans ni avec les morts; mais aussi c'est trop se moquer de ne les faire savans, que par les fautes dont on les accuse, & de ne prouver leurs voyages dans ces vastes pays de l'antiquité, que parce qu'ils s'y sont souvent déroutés. Je lui ai montré le contraire du P. Pétau. par sa savante Préface. Pour ce qui regarde M. Huet avec lequel il veut me commettre. il se trompe: je l'ai vu dès sa premiere jeunesse prendre rang parmi les savans hommes de son siecle; & depuis j'ai eu les movens de me confirmer dans l'opinion que j'avois de fon favoir, durant douze ans que nous avons vécu ensemble. Je suis instruit de ses sentimens, & je sais qu'il ne prétend pas avoir

fait arianiser ces saints Docteurs, comme le Ministre l'en accuse. A peine a-t-il prononcé Origen. c.2. 9.2. 2. 10, 17, 24, 28.

Quod Origenes de filii · movoia rede sensie consulatur inOrigen.& Bullus nofzer. Nota ad p. 58. lat. interpret.

SIXIEME AVERTISSEMENT quelque censure, qu'il l'adoucit un peu après. Il entreprend de faire voir dans les locutions les plus dures de son Origene même, comme sont celles de créature, & dans les autres. qu'on le peut aisément justifier; que la dispute est plus dans les mots que dans les choses; que si on le condamne en expliquant ses paroles précisément & à la rigueur, on prendra des sentimens plus équitables en pénétrant sa pensée. Il est même très-assuré qu'il ne traitoit pas exprès cette question, & qu'il n'a parlé des autres Peres que par rapport à Origene, ou pour l'éclaireir ou pour l'excuser. Enfin il est si peu clair que ce Prélat fasse Origene ennemi de la consubstantialité du Fils de Dieu, que pour justifier ce Pere sur cette matiere, le Protestant Anglois qui nous a donné son Traité de l'Oraison, nous renvoie également à M. Huet & d Bullus. Je n'en dirai pas davan-Ci. Huetius tage: un si avant homme n'a pas besoin d'une main étrangere pour le défendre; & si quelque jour il lui prend envie de réfuter les louanges que le Ministre lui donne, il lui fera bien sentir que ce n'est pas à lui qu'il faut s'attaquer. Mais après tout, quand il seroit véritable que le Pere Pétau autrefois, & M. Huet aujourd'hui, auroient aussi maltraité les Anciens que le prétend M. Jurieu, leur ont-ils fait dire, comme lui, que la nature divine est changeante, divisible & corporelle? Ont-ils dit que la perfection de l'Être divin, sa spiritualité & son immutabilité n'étoient pas connues alors? que l'opinion constante & régnante étoit opposée à la foi de la Providence? & les autres impiétés par où le Ministre fait voir qu'on ôtoit à Dieu dans les premiers-sieeles, non-seulement ses Personnes, mais, ce qui est pis, son essence propre, & les attri-

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 133 buts les plus essentiels à la nature divine, que les Paiens même connoissoient? Quand donc le Ministre assure que j'épargne les savans de Jur. Lett.6. mon parti, & que je le poursuis en toute P. 291. rigueur, lui qui en a dit infiniment moins; il jette en l'air ses paroles sans en connoître la force, puisqu'il n'y a rien eu jusqu'ici qui ait égalé ses égaremens sur ce sujet. Il se vante d'avoir dit en propres termes dans ses lettres de P. 292. 1689, que les Anciens faisoient la Trinité éternelle, tant à l'égard de la substance que des Personnes. Mais il y a dit précisément le contraire; puisqu'il y a dit, comme on avu, que Ci-de Tus le Fils de Dieu n'étoit dans le sein du Pereque n. 4,5, 6. comme un germe & une semence qui s'étoit changée en personne un peu devant la création. Lorsqu'il blâme le Pere Pétau d'avoir dit que le Fils de Dieu n'étoit pas une Personne dis-P. 249. tinde du Pere des l'éternité, il le blâme de sa propre erreur; & lui-même l'assuroit ainsi il n'y a pas encore deux ans, comme on a vu. Si le Pere Pétau est blâmable selon lui d'avoir fait arianiser quelques Peres, nonnulli, ou Ci-deffus; de les avoir tous comptés, très-peu exceptés, n. 4.5,6. entre ces prétendus Ariens; que dira-t-on du P. 251. Ministre, qui méprisant tout tempérament & tout correctif, ose dire à pleine bouche: & moi, P. 255, 257, je n'en excepte aucun? Il n'en excepte ni n'en 261, 262. exempte aucun d'avoir dit, que le Fils de Dieu comme Verbe avoit deux nativités actuelles & véritables, l'une imparfaite dans l'é- Ibid. p. 2834 ternité, & l'autre parfaite dans le tems; ainsi qu'il avoit acquis dans le tems un être déve-Toppé & parfait, & que de Sagesse de Dieu il étoit devenu son Verbe; qu'il étoit donc imparfait, aussi bien que le S. Esprit, de toute éternité; & que sur ce fondement les Anciens

P. 264, 284. non-seulement avoient dit, mais avoient du dire qu'il y avoit entre les Personnes divines une veritable & réelle inégalité; en sorte que l'une fut inférieure à l'autre, non-seulement à raison de son origine, mais encore à raison de sa perfection. Où étoit donc la vérité de la foi, quand tous les Peres enseignoient unanimement cette doctrine sans en excepter un seul? Ceux qui en ont dit, à ce qu'il prétend, infiniment moins que lui, se sont-ils emportés à cet excès ?

Mais voici enfin le comble de l'aveugle-

CIV. Que le Mi- ment & l'endroit fatal au Ministre. Ceux qui nistrese dis- ont fait selon lui arianiser les Peres, en onttous les Au- ils conclu commelui, que la doctrine Arienne teurs qui ac- fût tolérable, ou qu'elle n'eût jamais été concusent les damnée dans les Conciles, ou enfin qu'elle Peres d'ariane pût être réfutée par l'Ecriture? Tout au niser, en ce met contraire, ils ont regardé ces sentimens comcette doctri- me condamnables & condamnés effectivene au-dessus ment dans le Concile de Nicée. M. Jurieu est detoutecen- l'unique & l'incomparable, qui non content ai Catholi- de faire enseigner en termes formels à tous ques ni Pro- les Peres des trois premiers siecles, sans en testans n'a-excepter aucun, la divisibilité & la mutabililui.

1689. Tab. Lett.6,

voient ofé té de la nature divine avec l'imperfection & l'inégalité des personnes, ose dife encore dans Lett. 6, de la sixieme lettre de 1689, que ce n'est pas la une variation essentielle: & en 1690, que l'erreur des Anciens est une méchante philosophie, AT2. 4.P.276. quine ruine pas les fondemens; que cette théologie, pour être un peu trop Platonicienne, ne P. 297. passera jamais pour être hérétique, ni même pour dangereuse dans un esprit sage; qu'elle n'a jamais été condamnée dans aucun Concile ; que le Concile de Nicée avoit expressement marque dans fon symbole, qu'il nevou-P. 271.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 135

loit pas condamner l'inégalité que les anciens P. 273. Docteurs avoient mise entre le Pere & le Fils, & que loin de condamner la seconde nativité qu'ils attribuoient au Verbe, ils la confirment par leur anathême : enfin non-seulement que cette doctrine n'avoit point été condamnée, mais encore qu'elle n'étoit pas condamnable, puisqu'elle ne pouvoit même être réfutée par les Ecritures. Voilà ce qu'a dit celui qui prétend en avoir dit infiniment moins que les autres, pendant qu'il s'éleveau-dessus d'eux tous par des singularités qui lui sont si propres, qu'on n'en a jamais approché parmi ceux qui font profession de la foi de la Trinité. Je ne lui fais donc point d'injustice de le distinguer, je ne dirai pas du Pere Pétau, qui s'est réduit en termes formels à des sentimens si orthodoxes, mais encore de son Scultet & des autres Protestans qui ont le plus maltraité ces Peres; puisqu'aucun d'eux n'a jamais penfé à exempter de la censure des Conciles & de toute condamnation, la doctrine qu'ils leur attribuent. On voit maintenant ce que c'est que ces insignes fripponneries que le Ministre ne rougit pas de m'imputer; & on voit sur qui je pourrois faire retomber ce reproche, si je n'avois honte de répéter des expressions si brutales, qu'au défaut de l'équité & de la raison une bonne éducation auroit supprimées.



SECONDE PARTIE.

Que le Ministre ne peut se défendre d'approuver la tolérance universelle.

de la doctri-

Tab. Lett. 6, p. 268.

Avantages CE qu'il y a de plus rare dans le senti-que les To- ment de M. Jurieu, c'est que cette bisarre lérans tirent Théologie qu'on ne peut ni réfuter, ni condamner, ni proscrire, & qu'aucun hommede bon sens ne peut juger ni hérétique, ni même dangereuse, tout d'un coup (je ne sais comment) devient entiérement intolérable: A Dieu ne plaise, dit-il, que je voulusse porter ma complaisance pour cette théologie des Anciens, jusqu'à l'adopter ni même à la tolérer AUJOURD'HUI. Il veut donc dire qu'autrefois on auroit pu adopter, ou tout au moins tolérer cette théologie des Anciens; mais aujourd'hui, à Dieu ne plaise : c'est-à-dire, qu'il la repousse jusqu'à l'horreur. Qui comprendra ce mystere? Comment cette théologie est-elle si tolérable & si intolérable tout à la fois, si dangerense & si peu dangereuse? Et pour trancher en un mot, pourquoi ne pas tolérer encore aujourd'hui, une doctrine qui n'est condamnée par aucun Concile; qui est approuvée au contraire par celui de Nicée; qui ne peut être réfutée par l'Ecriture; qui n'a contre elle ni les Peres, ni la tradition ou la foi de tous les fiecles, puisqu'on lui donne d'abord les trois premiers fiecles à remplir? Voici la conséquence que le Ministre a tant redoutée : c'est ici qu'il se rend le chef des Tolérans ses capitaux

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 137 capitaux ennemis; & ils se vantent eux-mêmes que jamais homme ne les a plus favorifés, que ce Ministre qui s'échausse tant contre leur doctrine. C'est en effet ce qu'on va voir

plus clair que le jour,

Le Ministre propose la difficulté dans la Trois réponseptieme lettre de son Tableau, & pour y ses du Mirépondre dans les formes, il dit trois choses, nistre pour La premiere, qu'il ne s'ensuit pas pour avoir montrer que toléré des erreurs en un tems, & avant que la úoctrine les matieres soient bien éclaircies, qu'on les lérable dans doive tolérer dans un autre, & après l'é-les Peres, ne claircissement. La seconde, que les anciens Pest plus à Docteurs n'ont été ni Ariens, ni Sociniens; présent. & ainsi que la tolérance qu'on a eue pour eux 7, p. 351. ne donnera aucun avantage à ces hérétiques, La troisieme, qu'ils n'ont erré que par ignorance & par surprise, & plutôt comme Phi-

losophes qu'autrement.

Mais dans toutes ses réponses il s'oublie lui-même. Dans la premiere son principe est vrai; & on tolere avant l'éclaircissement ce qu'on ne peut plus tolérer après : je l'avoue; qu'il avance c'est notre doctrine. Quand nous l'avancions que cette autrefois, les Protestans nous objectoient que matiere est nous faisions de nouveaux articles de foi. Nous répondions : cela est faux ; nous les éclaircissons, nous les déclarons; mais nous rant les prene les faisons pas, à Dieu ne plaise. Après miers sies'être long-tems moqué d'une si solide réponse, il v faut venir à la fin comme à tant d'autres doctrines, que la Réforme avoit d'abord rejetées si loin. Avouons donc à M. Jurieu que son principe est certain, & prionsle de s'en souvenir en d'autres occasions : mais en celle-ci visiblement il a oublié ce qu'il vient de dire. Une erreur est bien éclair-Avert, Tome V.

qui étoit to-Tab. Lett.

CVII. One le Miniffre se contredit , lorfmaintenant plus éclair-

SIXIEME AVERTISSEMENT cie, lorsqu'elle est bien réfutée par les Ecritures, que la foi de tous les siecles y paroît manifestement opposée, & qu'à la fin elle est condamnée par l'autorité de l'Eglise & de ses Conciles. Or M. Jurieu vient de nous dire, qu'encoreà présent l'erreur qu'il attribue aux trois premiers siecles, ne peut être ni réfutée par l'Ecriture, ni convaincue du moins par la tradition & par le consentement de tous les siecies; & que loin d'être condamnée par aucun Concile, elle ne l'est pas même dans celui de Nicée, où la matiere a été traitée, délibérée, décidée expressement; qu'au contraire elle y a été confirmée. Il n'est donc encore arrivé à cette matiere aucun nouvel éclaircissement, par où l'erreur des trois premiers siecles soit moins tolérable qu'alors. Bien plus, ce n'est pas même une erreur contre la foi; puisque M. Jurieu nous apprend qu'elle ue peut être détruite que par les idées philosophiques que nous avons aujourd'hui. Or la foi n'est pas d'aujourd'hui; elle est de tous les tems : la foi n'attend pas à se former, ni à se régler par les idées philosophiques; & il est autant tolérable d'être mauvais Philosophe, pourvu qu'on soit vrai fidele, maintenant que dans les fiecles précédens: & la raison est que la foi tient lieu de philosophie aux Chrétiens. Ainsi M. Jurieu ne fait ce qu'il dit, & on ne sait sur quoi appuyer son intolérance; par conféquent voilà en un

CVIII. Les Peres n'étoient, dit-il, ni Sociniens, Qu'en to- ni Ariens; donc pour les avoir tolérés, on ne lérant les er-teurs qu'ilat-doit pas pour cela avoir la même condescentenbuoit aux dance pour ces héretiques. Il est aisé de lui

mot sa premiere raison par terre : la seconde

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 139 répondre selon ses premieres lettres. Les An-trois ciens à la vérité n'étoient ni Ariens, ni Soci-miers fiecles niens à la rigueur; mais ils disoient toutesois le Ministre que les trois Personnes divines n'étoient pas est contraint égales; qu'elles n'étoient pas distinctes les de unes des autres de toute éternité; que le Fils une partie de Dieu n'étoit qu'un germe & une semence tielle de l'Adevenue personne dans la suite; & enfin, que rianisme & la Trinité ne commença d'être qu'un peu du Sociniaavant la création de l'univers; ce qui empor-nism toit une partie très-essentielle de l'Arianisme & du Socinianisme. Il les eût pourtant tolérés avec ces erreurs, comme on a vu: il eût donc toléré une partie essentielle de l'erreur

Arienne & Socinienne.

Mais on dira qu'il s'est mieux expliqué dans les lettres de cette année. Point du tout : car il persiste dans la même erreur sur l'inégalité des personnes; puisqu'il y soutient encore dans ses letque les Anciens, dont il reconnoit que la tres de 1690, doctrine est irreprochable, font le Fils & le laise les er-Saint-Esprit inférieurs au Pere en opération & en perfection; de vrais Ministres au-dessous de lui, produits dans le tems, & si librement selon quelque chose qui est en eux, qu'ils pouvoient n'être pas produits à cet égard; imparfaits dans l'éternité, & acquérant avec le tems leur entiere perfection; le Fils de Dieu en particulier devenu Verbe dans le tems, de Sagesse qu'il étoit auparavant. Voilà ce que dit encore le Ministre dans ses lettres, où il prétend redresser son système. Il est vrai qu'il s'est redressé en quelque façon sur la distinction des personnes; parlons franchement, il s'est dédit; & au lieu que la Trinité n'étoit pas distincte d'abord, & selon ses premieres lettres, par les secondes elle est

CIX. Que le Ministre, en se corrigeant attribue aux miers fiecles également

feulement développée. Mais il ne se tire pas mieux d'affaire par cette solution: puisque de son propre aveu la divinité y demeure divisible, corporelle, &, sans contestation, muable; ce qui est une partie des plus essentielles de l'erreur Socinienne, ou quelque

chose de pis.

Il est ici arrivé à M. Jurieu ce qui lui arrive toujours, comme à tous ceux qui fe trompent & qui s'entêtent de leur erreur. Occupé & embarrassé de la difficulté où il est, il oublie les autres. Il songe à parer le coup de l'Arianisme des Peres; & comme si la saine doctrine consistoit toute en ce point, dans les autres il la laisse sans défense, & également exposée à des coups mortels. Parlons net : la spiritualité & l'immutabilité de l'Etre divin ne sont pas moins essentielles à la perfection de Dieu, que la divinité de son Verbe. Si donc vous souffrez l'erreur qui attaque ces deux attributs divins, de l'un à l'autre on vous poussera sur tous les points; & dussiez-vous en périr, il vous faudra avaler tout le poison de la tolérance. Votre seconde raison n'est donc pas meilleure que la premiere. Il ne vous reste que la troisieme, qui est sans comparaison la pire de toutes.

Que le Mi-Quandil seroit vrai, dites-vous, ce qui est riffire pouffé par les Ca-tres-faux, que ces Anciens par ignorance (il tholiques & ajoute après, ou par surprise) seroient tombés les Tolerans. dans une erreur approchant de l'Arianisme, il re peut fe ne seroit point vrai que ce s'it la foi de l'Eglise défendre contre eux d'alors; ce seroit la théologie des Philosophes que par des Chrétiens. Songez-vous bien, M. Jurieu, à principes ce que vous dites? Les Tolérans vont vous contradicaccabler. Dans une hérésie aussi dangereuse toires. Lett. 7, que l'Arianisme, ou dans les erreurs appro-

P. 355.

CX.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. TAY thant, vous tolérez les Peres à cause de leur ignorance : c'est pour la même raison & en plus forts termes, que les Tolérans vous demandent que vous tolériez les peuples. Si dans la grande lumiere du Christianifme, les Docteurs de l'Eglise ont pu ignorer dans la nature divine sa parfaite immutabilité, & dans les Personnes divines leur égalité entiere; pourquoi ne voulez-pas pas qu'un peuple groffier puisse ignorer innocemment les mêmes choses ou d'autres aussi sublimes? Mais si l'immutabilité de Dieu qui est si claire à la raison humaine, a été cachée aux Maîtres de l'Eglise; pourquoi les Disciples seront-ils tenus à en favoir davantage? & avec quelle justice les obligez-vous à concevoir des mysteres plus impénétrables? Que faire dans cette occasion, puisqu'il faut changer de principes, ou donner gain de cause aux Tolérans? Mais voici encore pour vous un autre embarras. Dites-moi, que prétendiez-vous quand vous avez étalé ces groffieres erreurs des Anciens? Assurément vous vouliez combattre cette dangereuse & ignorante maxime de l'Evêque de Meaux, que l'Eglise ne varie jamais dans l'exposition de la foi : & que la vé- n. 2, 7. rité Catholique, venue de Dieu, a d'abord sa perfection. Pour détruire cette maxime, il fal- art.4, P.277. loit trouver quelque chose qu'on pût appeller la foi de l'Eglise & la vérité catholique, où vous puissiez montrer quelque changement; & pour cela vous accusez d'erreurs capitales tous les Anciens, sans en excepter aucun. Il faut maintenant changer de langage : cela étoit bon contre l'Evéque de Meaux : mais contre les Tolérans ce n'est plus de même : & quand toute l'antiquité seroit tombée dans

Hift. des Var. Préf. Tab Lett.6.

Tab. Lett. une erreur approchant de l'Arianisme, de ne seroit pas selon vous la foi de l'Eglise d'a-P. 555. lors, mais seulement la théologie des Philosophes Chrétiens.

CXI. démonstration plus macontradictions.

Le Ministre se sera sans doute ébloui lui-Illusion du même, comme il tâche de faire les autres, Ministre, & par cette nouvelle expression, la théologie des Philosophes. Mais que lui sert d'exténuer nifeste de ses par ce foible titre la qualité des saints Peres? Les Tolérans, qu'il veut contenter par ce groffier artifice, fauront bien lui reprocher que

ces Philosophes Chrétiens, c'étoient les Prê-Lett. 7. de tres, c'étoient les Evêques, les Docteurs & 3689, p. 49. les Martyrs de l'Eglise: enfin, c'étoient ces savans de M. Jurieu, qui dans ces siecles d'ignorance où le savoir étoit si rare entre les Chrétiens, entraînoient la foule dans leur openion. En un mot, ou c'étoit ici par la bouche de ces saints Docteurs une exposition de la foi detoute l'Eglise; & le Ministre ne peut s'empêcher du moins de la tolérer : ou c'étoit l'exposition de quelques particuliers; & il n'a point prouvé contre moi les variations de

l'Eglise.

Etrange Maisvoici la derniere ressource. Au milieu constitution des trois de ces pitovables erreurs de tous ces Docpremiersfieteurs de l'Eglise, sans en excepter aucun, il cles, où, felon le senti- veut que la foi demeure pure; &, dit-il, ces ment du Mi- spéculations vaines & guindées des Docteurs de nistre, la foi ce tems-là n'empéchoient pas la pureté de la du peuple foi de l'Eglise, c'est-à-dire du peuple; cela ne demeuroit pure, pen-passoit pas jusqu'à lui. Jamais il ne voudra dant quecel- voir la difficulté : car premiérement, quelle le de tous les foiblesse de mettre l'Eglise & la pureté de la Docteurs, foi dans le peuple seul! Cela, dit-il, n'empêcepter au- choit pas la pureté de la foi de l'Eglise, c'estcun, étoit d-dire du peuple: comme si les Pasteurs & les corrompue.

CXII.

P. 269; Ibid.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 143 Docteurs, & encore des Docteurs Martyrs. n'étoient pas du moins une partie de l'Eglise, si ce n'étoit pas la principale. Cela, dit-il, ne passoit pas jusqu'au peuple. Mais quoi! ne lisoit-il pas les livres de ces Docteurs? Et qui a dit à M. Jurieu que ces Docteurs n'enseignoient pas de vive voix ce qu'ils mettoient par écrit? Je veux bien croire que les Docteurs ne prêchoient pas au peuple leurs spéculations vaines & guindées, comme les appelle le Ministre: mais venons au fait. Par où pasfoit dans le peuple la perfection & l'immutabilité de Dieu avec l'égalité de ses personnes, pendant que ses Docteurs ne les croyoient pas, & n'en avoient qu'une idée confuse & fausse? Est-ce peut-être que durant ces tems, & dans ces siecles que le Ministre veut appeller les plus purs, le peuple se sauvoit déja, comme il l'imagine dans les siecles les plus corrompus, en croyant bien pendant qu'on le prêchoit mal, & en discernant le bon grain d'avec l'ivraie? S'il est ainsi, ces siecles dont on nous vante d'ailleurs la pureté, sont les plus impurs de tous; puisque les erreurs qu'on y enseignoit étoient plus mortelles; puisque c'étoit l'essence de Dieu & l'égalité des Personnes qu'on y attaquoit; puisqu'enfin on y renversoit tous les fondemens. Ces siecles avoient donc besoin d'un réformateur, & le Ministre en convient par ces paroles: Car , dit-il il n'eût fallu qu'un seul homme Lett. 7 . p. pour faire revenir les anciens Peres, & pour les 356. avertir seulement de l'incompatibilité de leur théologie avec la souveraine immutabilité de Dieu. Mais enfin cet homme manquant, que pouvoient-ils faire? L'Ecriture ne leur montroit pas ce divin attribut: ils ne furent pas af-

sez Philosophes pour le bien entendre; le peuple moins Philosophe encore n'y voyoit pas plus clair : que résultoic-il de là, sinon que Dieu passât pour changeant, & la Trinité

pour imparfaite?

270, 286.

Le Ministre croit m'étonner en me deman-Autres illu- dant si je prêche à mon peuple les notions. sions du Mi-les relations, les propriétés des trois divines nistre: com- Personnes; & il est assez ignorant pour se me il fuit la moquer en divers en droits de ces expressions fon mépris de l'école. Mais que veut-il dire? Veut-il pour les pre- nier qu'au lieu qu'il est commun au Pere & mierssiecles, au Fils, par exemple, d'être Dien & d'être faifant éternel, il ne soit pas propre au Pere d'être semblant de Pere, comme au Fils d'être Fils, & que cela les honorer Pere, comme au Fils d'être Fils, & que cela Tab. Lett. ne s'appelle pas des propriétés; ou qu'être 6, P. 268, Pere, être Fils, & être l'Esprit du Pere & du Fils, ne soient pas des termes relatifs; ou que les Personnes divines n'aient pas des caracteres pour se distinguer, ou que ce ne foient pas caracteres qu'on appelle notions? S'il lisoit les anciens Docteurs dans un autre esprit que celui de contention & de dispute, il auroit vu dans saint Athanase, dans saint Augustin, dans tous les Peres, & dès le commencement de l'Arianisme dans saint Alexandre d'Alexandrie, ces relations, ces propriétés, ces notions & ces caracteres particuliers des personnes. Il s'imagine que nous croyons avoir compris le mystere, quand nous avons expliqué ces termes; au lieu que dans l'usage de l'école ce ne sont pas là des idées qui rendent les choses claires, ce qui est réservé à la vie fature; mais des termes pour en parler correctement & éviter les erreurs. C'est pourquoi lorsqu'il me demande si je prêche tout cela au peuple dans mes caté-

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 145 chismes; sans doute je prêche au peuple & aux plus petits de l'Église selon le degré de capacité où ils sont parvenus, que le Pere n'a point de principe, c'est-à-dire en autres termes, qu'il est le premier, & qu'il ne faut point remonter jusqu'à l'infini: c'est cela & les autres choses aussi assurées qu'on appelle les notions sans en faire un si grand mystere; & le Ministre qui s'en moque sans songer à ce qu'il dit, les doit prêcher comme nous, en d'autres termes peut-être, mais toujours dans le même sens. Sans donc s'arrêter à ces chicanes, il faudroit une fois répondre à notre demande, qui est-ce qui prêchoit au peuple l'égalité des personnes & l'immuable perfection de l'Être divin, pendant que tous les Docteurs croyoient le contraire? Le Ministre dit à pleine bouche : Nous trouvons Tab. Let. 6, dans les premiers siecles une beaucoup plus P. 296, 297. grande pureté que dans les âges suivans, & nous nous faisons honneur de notre conformité avec eux. Cela est bon pour s'en faire honneur, & pour faire croire au peuple qu'on a réformé l'Eglise sur le plan de ces premiers fiecles. Mais cependant s'il faut trouver des variations dans la foi de l'ancienne Eglise, c'est là qu'on les cherche; s'il faut donner des exemples des plus pauvres Théologiens qui furent jamais, c'est là qu'on les prend. Ils ont si peu profité du bonheur d'être si voisins des tems apostoliques, qu'aussi-tôt après que les Apôtres ont eu les yeux fermés, ils ont obscurci les principaux articles de la religion chrétienne par une fausse & impure philosophie. Pour comble d'aveuglement, ils. ne lisoient que Platon, & ne lisoient point l'Ecriture, ou ils la lisoient sans application, Avert. Tome V.

& fans y appercevoir ce qu'elle avoit de plus clair, c'est-à-dire, les fondemens de la

Pour ne rien omettre de considérable, il

religion.

CIV. Que le Mi- reste à examiner si en bonne théologie, & metrout aux été fait.

12.

P. 286.

Joan. j, 14. fait Seigneur, qu'il a été fait homme ou fait chair; mais jamais qu'il a été fait Verbe, ni

per- sans blesser la foi, le Ministre a pu approuver Tolérans, en ce qu'il attribue à Tertullien, que Dieu a fait approuvant son image & son Verbe, qui est son Fils. Il qu'on ait dit y a là deux questions ; l'une si Tertullien l'a que le Fils dit; l'autre quand il l'auroit dit, s'il étoit permis de le suivre. Le dernier n'a pas de Lettre 6 de difficulté par les principes communs des Pro-1689, p. 44. testans comme des Catholiques; puisque nous I. Avert. n. recevons les uns & les autres le symbole de Nicée, où il est dit expressement du Fils de Dieu : engendré, & non fait. Dire donc qu'il a été fait, c'est aller contre la foi de Nicée qui nous sert de fondement aux uns & aux autres. J'en pourrois demeurer là si le Ministre en m'insultant à cet endroit sur mon efprit déclamatoire, dont il veut qu'on trouve ici un si grand exemple, n'avoit mérité qu'on découvrît son injuste fierté. Disons-lui donc qu'il n'y avoit rien de plus manifeste que ce qu'il a voulu embrouiller ici. Dès le premier Joan. j. 3. mot de S. Jean, le Verbe est celui par qui a été fait tout ce qui a été fait. Il est donc visiblement exclus par là du nombre des choses faites. Comme remarque So Athanase, on Ad. ij, 36. nous dit bien qu'il a été fait Christ, qu'il a été

> qu'il a été fait Fils : au contraire, il étoit Verte & il a été fait Homme, par une visible opposition entre ce que le Verbe étoit naturellement, & ce qu'il a été fait par la volonté de Dieu. Mais il faut ici répéter ce qu'un Pro-

sur les Lettres de M. Jurieu. 147 posant de quatre jours n'ignore pas, & que le Ministre sait bien en sa conscience, puisqu'il a même bien su que quarante ans, comme il le compte, après les Apôtres, Athénagore avoit nie que le Fils fût forti du sein de son Tab. Let. 6, Pere comme une chose faite, assurant, au con- P. 25. traire, qu'il a été engendré, comme l'Ecriture le dit perpétuellement. Il cite aussi de S. Irénée ce passage mémorable où il oppose les hommes qui ont été faits, au Verbe dont la co- c. 43. Ed. existence est éternelle. Ainsi il voit bien qu'il a tort, & que le langage contraire à celui qu'il p. 153. tient est établi dans l'Eglise dès l'origine du Christianisme. Pourquoi donc a-t-il approuvé après tant de témoignages & après la foi de Nicée, ce qu'il fait dire à Tertullien, que Dieu a fait son Fils & son Verbe? C'est parce qu'il ne songe pas à ce qu'il dit, & qu'en matiere de foi il n'a nulle exactitude. Et pourquoi le foutient-il? C'est parce qu'il ne veut jamais avouer sa faute. Il nous allegue pour toute raison que souvent faire, signifie en- Ibid. p. 286. gendrer en notre langue; ce qu'il prouve par cette noble façon de parler, que les hommes font des enfans, & les animaux des petits. Ainsi malgré l'Ecriture, malgré la tradition, malgré la foi de Nicée, il dira quand il lui plaira (j'ai honte de le répéter), que Dieu a fait un Fils, & portera jusques dans le ciel la plus basse façon de parler de notre langue; au lieu qu'il falloit songer qu'il s'agit ici non d'une phrase vulgaire, mais du langage ecclésiastique, qui formé sur l'Ecriture & l'usage de tous les siecles, doit être facré aux Chrétiens, sur - tout depuis qu'il est consacré par un aussi grand Concile que celui de Nicée. Cependant je suis un décla-

Ibid. 232.

Iren. lib. 2, C. 25 , 12. 30

mateur, parce que je veux obliger un Professeur en théologie à parler correctement; & il fait semblant de croire que c'est sur cette seule témérité que je me plains qu'on lui souffre tout dans son parti, comme si tout ce qu'il écrit depuis deux ans, principalement sur cette matiere, n'étoit pas plein d'erreurs si insupportables qu'il n'y a qu'à

s'étonner de ce qu'on les souffre.

Pour ce qui regarde Tertullien, quand il lui seroit échappe d'employer une fois ou deux le mot de faire, au lieu de celui d'engendrer, il faudroit mettre cette négligence parmi celles que S. Athanase a remarquées dans les écrits de quelques Anciens, où une bonne intention supplée à une expression trop simple& trop peu précautionnée. Car au reste Tertullien, dans le livre le plus suspect, qui est celui contre Hermogene, a bien montré Cap. 19 & qu'à l'exemple des autres Peres, il exceptoit seq. Ed. Ri- le Fils de Dieu du nombre des choses faites, comme celui par qui tout étoit fait; & il ne dit pas absolument dans son livre contre Praxeas ce que le Ministre lui a fait dire, que Dieu a fait son Fils & son Verbe. On peut 1. Av. n.12. bien dire, comme je l'ai remarqué, que Dieu est fait, non absolument, mais, comme dit le Pf. ix , 10. Pfalmiste, qu'il est fait notre recours & notre re-Adv. Prax. fuge. Il est clair pat toute la suite, quele faire de Tertullien se dit en ce sens. Ce que le Ministre ajoute, qu'ici faire, signifie former, n'est pas meilleur, & ne sert qu'à faire voir de plus en plus qu'on se jette d'un embarras dans un autre, quand on veut toujours avoir raifon; car on ne dira non plus dans le langage correct que Dieu ait formé son Fils ni

ion Saint-Esprit, parce que cela ressent quel-

Orat. 3 & 4.

gal. p. 240.

9 , p. 504 & feq.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 149 que chose qui étoit informe auparavant; & il n'y a que M. Jurieu qu'une telle idée accommode. On dit avec l'Ecriture que le Fils est engendré; qu'il est né; & par un terme plus général qui convient aussi au Fils, on dit que le Saint-Esprit procede. Dieu qui dispense comme il lui plaît selon les regles de sa sagesse la révélation de ses mysteres, n'a pas voulu que nous en sussions davantage sur la procession du Saint-Esprit. On ne dit pas qu'il est né, car il seroit Fils; & le Fils de Dieu ne seroit pas unique comme il l'est selon l'Ecriture; & c'est pourquoi le Ministre ne devoit pas dire en parlant du Fils ou du Saint-Esprit, que les Anciens les faisoient produits libre- Tab. Let.6, ment à l'égard de leur seconde naissance; car p. 265. jamais ni dans l'Ecriture, ni dans les Auteurs Ecclésiastiques, il n'entendra parler de la nativité du Saint-Esprit, ni de la premiere, ni de la seconde; puisqu'il en veut donner jusqu'à deux à celui qui n'en a pas même une seule. Un homme qui tranche si fort du Théologien, & qui s'érige en arbitre de la théologie de son parti, où il dit tout ce qu'il lui plait sans être repris, ne devoit pas ignorer ces exactitudes du langage théologique formé sur l'Ecriture & sur l'usage de tous les siecles.

Ainsi manifestement il ne lui reste aucune replique contre les Tolérans. Il n'y a plus de proposition si hardie & si téméraire contre la personne du Fils de Dieu, qui ne doive passer; s'il est permis non de tolérer, mais d'approuver expressément celle qui le met au rang des choses faites. Si le symbole de Nicée n'est pas une regle, on dira & on pensera impunément tout ce qui viendra dans l'esprit; on sera contraint de se payer des plus vaines

SIXIEME AVERTISSEMENT subtilités; & ce qu'on aura souffert au Ministre Jurieu, le grand défenseur de la cause, fera la loi du parti.

CXV. Que le Mipeut plus, fut stitue les calomnies aux bonnes raifons.

Enfin ma preuve est complette. Il est plus clair que le jour que le Ministre n'a pu établir les variations qu'il cherchoit dans l'ancienne Eglise sans renverser tous les fondemens de sa propre communion. Son argument foudroyant s'en va en fumée: il ne faut plus qu'il cherche de variations dans la véritable Eglise, puisque celle-ci qu'il croyoit la plus certaine lui échappe; & tous ses efforts n'ont abouti qu'à donner gain de cause aux Tolérans: ainsi il tombe à leurs pieds défait par lui-même. & percé de tous les coups qu'il a voulu me porter.

Cependant pour étourdir le lecteur, il met les emportemens & les vanteries à la place des raisons. Car, à l'entendre, je suis accablé Tab. Let.6, fous ce terrible argument: M. de Meaux n'y répond, dit-il, que par des puérilités & par des injures. Il a fait précifément comme une bête de charge, qui tombant écrafée sous son fardeau, creve, & en mourant jette des ruades pour crever ce qu'elle atteint. Je n'ai rien à lui repliquer, finon qu'il a toujours de nobles idées. Vous pouvez juger par vous-mêmes, mes chers Freres, si je me donne une seule fois la liberté de m'épancher en des faits particuliers, ou de sortir des bornes d'une légitime réfutation. Mais pour lui, qui le peut porter à raconter tant de faits visiblement calomnieux qui ne font rien à notre dispute, si ce n'est qu'il veut la changer en une querelle d'injures ? Sonzele, dit le Ministre (c'est de moi qu'il parle), paroît grand pour la divinité de J. C.: qui n'en seroit édifié? Il y a

p. 280.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. IST pourtant des gens qui croient que tout cela n'est qu'une comédie; car des personnes de la communion de l'Evêque de Meaux lui ont rendu méchant témoignage de sa foi. Mais par quelle regle de l'Evangile lui est-il permis d'inventer de tels mensonges? Est-ce qu'il croit que dès qu'on n'est pas de même religion, ou qu'on écrit contre quelqu'un sur cette matiere, il n'y a plus, je ne dirai pas de mesures, d'honnêteté & de bienséance, mais de vérité à garder; enforte qu'on puisse mentir impunément, & imputer tout ce qu'on veut à son adversaire? ou bien quand on n'en peut plus. qu'on soit en droit pour se délasser, de lui dire qu'il ne croit pas la divinité de J. C., & qu'il fait de la religion une comédie? Des gens de ma communion me rendent mauvais témoignage sur ma foi. Qui sont-ils ces gens de ma communion? Depuis vingt ans que je suis Evêque, quoiqu'indigne, & depuis trente ou trente-cinq ans que je prêche l'Evangile, ma foi n'a jamais souffert aucun reproche: je suis dans la communion & la charité du Pape, de tous les Evêques, des Prêtres, des Religieux, des Docteurs, & enfin de tout le monde sans exception; & jamais on n'a oui de ma bouche ni remarqué dans mes écrits une parole ambiguë, ni un seul trait qui blessat la révérence des mysteres. Si le Ministre en sait quelqu'un, qu'il le releve : s'il n'en fait point, lui est-il permis d'inventer ce qu'il lui plaît? Et qu'il ne s'imagine pas en être quitte pour avoir ici ajouté: Je ne me rends pas garant de ces oui- Ibid. p. 300. dire: seulement puis-je dire que le zele qu'il fait paroître pour les mysteres ne me persuade pas qu'il en foit persuadé. Voilà son style. Un peu après sur le sujet du Landgrave, il ose m'ac-

cuser de choses que l'honnêteté & la pudeur ne me permettent pas de répéter. Comme il sait bien que ce sont là des discours en l'air & des calomnies sans fondemens, il appaile sa conscience & se prépare une échappatoire, en disant: Je n'en sais rien : je veux croire qu'on lui fait tort. Il me semble que j'entends celui qui en frappant de sa lance, & en jetant les Prov. xxvj, traits de ses calomnies, s'il est surpris dans le crime de nuire frauduleusement à son prochain, dit : je l'ai fait en riant. Celui-ci après avoir lancé ses traits avec toute la violence & toute la malignité dont il est capable, & après les avoir trempés dans le venin de la plus noire calomnie, dit à peu près dans le même esprit: Je n'en sais rien, je ne le garantis pas: mais s'il n'en favoit rien, il falloit se taire, & n'alléguer pas, comme il fait, pour toute

P.281, 301.

Ibid.

39.

réputation, à qui il fait raconter ce qu'il veut, & qu'on n'appelle pas en jugement.

preuve des oui-dire, ou quand il lui plaît, la

Mais puisqu'il ne veut pas nommer ses auteurs ni ces gens de ma communion, qui lui ont rendu de si mauvais témoignages de ma foi, je veux apprendre ce secret au public. Un Religieux, Curé dans mon Diocese dont je l'ai chasse, non pas, comme il s'en est vanté, à cause qu'il penchoit à la Réforme-Prétendue: car je ne lui ai jamais remarqué ce sentiment. mais parce que fouvent convaincu d'être incapable de son emploi, il m'a supplié luimême de l'en décharger : ce Curé ne pouvant fouffrir la régularité de son cloître où je le renvoyois, s'est refugié entre les bras de M. Jurieu, qui s'en vante dans sa Lettre pasto-Pap. rale contre M. Papin : Plus d'Ecclésiastiques. dit-il, se sont venus jeter entre nos bras de-

p. I.

sur les Lettres de M. Jurieu. 152 Duis la perfécution, qu'il y en a eu en quatrevingt ans de paix. Nous en connoissons quelques-uns de ces malheureux Ecclésiastiques qui nous avouent tous les jours avec larmes & gémissemens, qu'en effet ils ont été chercher dans le sein de la Réforme de quoi contenter leur libertinage. Parmi les Écclésiastiques que M. Jurieu se glorifie d'avoir reçus entre ses bras, celui-ci, tout misérable qu'il est, a été l'un des plus importans; & c'est lui qui sous la main de ce Ministre a publié un sibelle contre moi, où il avance entre autres choses dignes de remarque, que je ne crois pas la transfubstantiation, à cause, ditil, qu'il m'a vu à la campagne, & dans ma chapelle domestique entendre la Messe quelquefois avec un habillement un peu plus aifé que ceux qu'on porte en public, quoique toujours long & régulier, & que ma robe (car il descend jusqu'à ces bassesses) n'étoit pas affez boutonnée à son gré; d'où il conclut & répete trois ou quatre fois, qu'il n'est pas possible que je croie aux mysteres ni à la transsubstantiation. Voilà cet homme de ma communion, qui à fon grand malheur n'en est plus: le voilà, dis-je, celui qui rend un si mauvais témoignage de ma foi; c'est le même qui a raconté à M. Jurieu tout ce qu'il rapporte de ma conduite ; c'est le même qui sui a dit encore, que je menois les gens à la Messe Tab. Let. 6. à coups de barre : car il rapporte dans son libelle qu'il m'a vu en pleine rue menacer & charger d'injures les Prétendus-Réformés qui ne vouloient pas m'en croire, avec un emportement qui tenoit de la fureur. M. Bas- Préf. de M. nage a relevé cette historiette fausse en toutes Bash. dans ses parties, & l'a jugé digne d'être placée Variations.

I. p. c. I , p. I , 4.

SIXIEME AVERTISSEMENT dans sa préface à la tête de sa Réponse aux Variations. Il est vrai qu'il se dédit dans cette préface de la circonstance d'un garde-fou, sur lequel dans le corps de l'ouvrage il me faisoit Basn. t. I, monter comme sur un théatre pour y crier des injures aux passans qui refusoient de se convertir. Mais enfin au garde-fou près, il foutient tout le reste comme vrai. On m'a vu forcer un malade à profaner les mysteres les plus augustes, & à recevoir les Sacremens contre sa conscience; moi qui n'ai donné les mysteres qu'avec les épreuves & les précautions que Dieu fait & que tout le monde a vues. Les Ministres prennent plaisir à exagérer mes. violences & ma feinte douceur avec aussi peu de vérité que le reste qu'on vient d'entendre : pour éloigner s'ils pouvoient ceux à qui je tâche dans l'occasion, & lorsque Dieu me les adresse, d'enseigner la voie de salut en toute simplicité; & tout cela sur la foi d'un apostat qui peut-être leur a déja échappé, & dont en tout cas je puis leur répondre qu'ils seront bientôt plus las que moi, qui l'ai supporté avec une si longue patience. Nous ne laisserons pas cependant de purger l'aire du Seigneur; & puisque ces Messieurs se glorifient d'en ramasser la paille, ils pourront recueillir encore d'un si grand nombre de bons & de fideles Pasteurs trois ou quatre loups dont j'ai délivré le troupeau de Jesus-Christ; & il ne tiendra qu'à M. Jurieu d'enrichir de leurs faux rapports le récit qu'il a commencé de ma conduite.

Je ne dirai rien davantage sur ces calomnies: toute le monde s'en plaint dans son parti où il se rend redoutable par ce moyen: venons à des matieres plus importantes. Il

SUS LES LETTRES DE M. JURIEU. 155 me reste encore à traiter la partie la plus essentielle de cet Avertissement, qui est l'état de nos controverses & de la Religion Prorestante. Mais pour donner du repos à l'attention du lecteur, je réserve cette matiere à un discours séparé. Il est digne par son suiet d'être examiné & travaille avec soin. Il paroîtra pourtant bientôt s'il plait à Dieu: & ceux qui ont de la peine à me voir si longtems aux mains avec un homme aussi décrié même parmi les honnêtes gens de son parti, que le Ministre à qui j'ai affaire, peuvent s'assurer qu'après avoir ajouté ce dernier éclarcissement aux matieres très-essentielles qu'il m'a donné lieu de traiter, je ne reprendrai plus la plume contre un tel adversaire, & je lui laisterai multiplier ses paroles, & répandre à son aise ses confusions.

TROISIEME ET DERNIERE PARTIE

État présent des controverses & de la Religion Protestante.

MES CHERS FRERES,

Les égaremens de votre Ministre nous ont menés plus loin que je ne pensois : il ne faut Dessein de pas le quitter sans en examiner les causes; ce discours. puisque même cette recherche nous conduit naturellement à la troisseme Partie de ce dernier Avertissement, où nous avons promis de

représenter l'état présent de nos controverses & de toute la Religion Protestante.

Je dis donc que ce qui produit les variations, les incertitudes, les égaremens de ce Ministre, & tous les autres excès de sa licencieuse théologie, c'est la constitution de la Réforme, qui n'a ni regle ni principe; & que par la même raison que tout le corps n'a rien de certain, la doctrine des particuliers ne peut être qu'irréguliere & contradictoire.

11. de la Réforme, que l'Eble, & que Sont sujets à examen.

Il ne faut point se jeter ici dans une longue Fondement controverse, mais seulement se souvenir que la Réforme a été bâtie sur ce fondement, n'est qu'on pouvoit retoucher toutes les décisions de l'Eglise & les rappeller à l'examen de l'Ecriture, parce que l'Église se pouvoit tromper dans sa doctrine, & n'avoir aucune promesse nouvel de l'affistance infaillible du S. Esprit : de sorte que ses sentimens étoient des sentimens humains, fans qu'il restat sur la terre aucune autorité vivante & parlante, capable de déterminer le vraisens de l'Ecriture, ni de fixer les esprits sur les dogmes qui composent le Christianisme. Tel a été le fondement, tel a été le génie de la Réforme; & Calvin l'a parfaitement expliqué, lorsque s'objectant à lui-même que par la doctrine qu'il enseignoit, tous les jugemens de l'Eglise, & ses Conciles les plus anciens, les plus authentiques, devenoient Infl. 4, c. 9. sujets à la révision, ensorte que tout le monde indifféremment put recevoir ou rejeter ce qu'ils auront établi : il répond que leur décision pouvoit servir de préjugé; mais néanmoins dans le fond qu'elle n'empéchoit pas l'examen.

TII. On prédit d'abord à la

Je n'ai pas besoin d'examiner si cette doctrine est bonne ou mauvaise: ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'aussi-tôt que Luther &

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 157 Calvin la firent paroître, on leur prédit qu'en Réforme renversant le fondement sur lequel se reposoit que ce prinla foi des peuples, les anciennes décisions de neroit à l'inl'Eglise ne tiendroient pas plus que les der- différence nieres; puisque si l'autorité en étoit divine, des elle attiroit un respect égal à tous les siecles; gions & si elle ne l'étoit pas, l'antiquité des premieres ne les mettoit pas à couvert des inconvéniens où toutes les choses humaines étoient exposées.

Par ce moyen il étoit visible que les articles de foi s'en iroient les uns après les autres; que les esprits une fois émus & abandonnés à eux-mêmes, ne pourroient plus se donner de bornes : ainsi, que l'indifférence des Religions seroit le malheureux fruit des disputes qu'on excitoit dans toute la Chrétienté, & enfin le terme fatal où aboutiroit la Réforme.

L'expérience fit bientôt voir la vérité de cette prédiction. Les innovations de Luther L'expérienattirerent celles de Zuingle & de Calvin : on cette avoit beau dire de part & d'autre que l'E- diction : le criture étoit claire : on n'en disputoit pas Socinianisavec moins d'opiniâtreté, & personne ne me a comcédoit. Quand les Luthériens, qui étoient la la Réforme: tige de la Réforme, désespérant de ramener & s'estaccru par la prétendue évidence des livres divins avec elle. ceux qui la divisoient dans sa naissance, vou- Var. liv. 2. lurent en venir à l'autorité & faire des décisions contre les nouveaux Sacramentaires, on leur demanda de quel droit, & s'ils vouloient ramener l'autorité de l'Eglise dont ils avoient Var. liv. 8, tous ensemble secoué le joug. Le bon sens favorisoit cette replique : Melancton qui sentoit le foible de son Eglise prétendue, empêchoit autant qu'il pouvoit qu'on ne fit ces décisions, que la propre constitution de la

cipe la me-

148 SIXIEME AVERTISSEMENT Réforme rendroit toujours méprisables : il ne voyoit cependant aucun moyen ni de terminer les disputes ni de les empêcher de s'accroître: si loin qu'il portat ses regards par sa Lib. 4. Ep. prévoyance, il ne découvroit que d'affreux combats de Théologiens, & des guerres plus Var.s.n.31. impitoyables que celles des Centaures. Les disputes Sociniennes avoient déja commencé de son tems: mais il connut bien au mouvement qu'il remarquoit dans les esprits qu'elles feroient un jour poussées beaucoup plus loin: Bon Dieu, disoit-il, quelle tragédie verra la postérité, si on vient un jour à remuer ces questions, si le Verbe, si le Saint-Esprit est une personne! Il s'en est bien remué d'autres : presque tout le Christianisme a été mis en question: les Sociniens inondent toute la Réforme qui n'a point de barriere à leur opposer; & l'indifference des Religions s'y éta-

blit invinciblement par ce moyen. Pour en être persuadé il ne faut qu'enten-L'expérien- dre M. Jurieu, & écouter les raisons qui l'oce découvre bligent à entreprendre ce parti. C'est premierement le nombre infini de ceux dont il est de la Réfor- formé. Car il y range les Tolérans, peuple me : preuve immense dans la Réforme, qu'il appelle les indifférens; parce qu'ils vont à la Tolérance universelle des Religions sous la conduite

d'Episcopius & de Socin.

On fait affez sur ce point la pente de l'Angleterre & de la Hollande. Mais nous apprenons de M. Jurieu que nos prétendus Réformés n'étoient pas exempts d'un si grand mal. Ile n'osoient le faire paroître dans un royaume où les Catholiques les éclairoient de trop près pour leur permettre de donner. un libre effor à leurs sentimens. Mais enfin.

Ibid.

de plus en plus ce mal par M. Jurieu: état de la Religion prétendue

réformée en France.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 159 dit M. Jurieu, le rideau a été tiré, l'on a vu le Tab. Leu. 1, fond de l'iniquité; & ces Messieurs se sont pres- p. 8.

qu'entiérement découverts, depuis que la persécution les a dispersés en des lieux où ils ont cru pouvoir s'ouvrir avec liberté. Voilà un aveu sincere qui fait bien voir à la France ce qu'elle cachoit dans son sein, pendant qu'elle y portoit tant de Ministres. Nous en soupconnions quelque chose; & M. d'Huisseau, Ministre de Saumur, célebre dans la Réforme pour en avoir recueilli la discipline, publia il y a quinze ou vingt ans une Réunion du Christianisme sur le pied de la tolérance universelle, sans en exclure aucuns hérétiques, pas même les Sociniens. Ce Ministre fut déposé; & encore qu'on fût averti de bien des endroits, que ce feu couvoit sous la cendre plutôt qu'il n'étoit éteint dans la Réforme, nous avions peine à croire qu'il y fût si grand. Mais aujourd'hui M. Jurieu nous ouvre les yeux; il nous apprend que M. Pajon, Ministre d'Orléans, fameux dans son parti par sa réponse aux Préjugés légitimes de M. Nicole contre les Calvinistes, & ceux qui établisfoient avec lui toute l'opération de la grace dans la seule proposition de la parole de Dieu, en niant l'opération & l'influence du Saint-Esprit dans les cœurs, étoient de ces Sociniens & de ces Indifférens cachés, qui, dit-il, formoient dans les Eglises Réformées de France depuis quelques années, ce malheureux parti où l'on conjuroit contre le Christianisme. Ce n'étoit donc plus feulement contre l'Eglife Romaine; c'étoit contre le Christianisme en général que la Réforme s'armoit secrétement. Le Ministre voudroit bien nous faire accroire que la persécution qu'on faisoit à la prétendue

Examen des Préjugés légitimes.

Tab. du Socin. Lett. 1, p. 5.

Réforme, l'empêchoit de réprimer ces ennemis cachés de la Religion Chrétienne: mais au contraire c'étoit manifestement la crainte des Catholiques qui les tenoit dans le silence; car n'y ayant que le Calvinisme qui fût toléré dans le royaume, les nouveaux Pélagiens, les nouveaux Paulianistes, & en un mot les Sociniens & les Indifférens avoient tout à craindre. Ils n'avoient donc garde de paroître tant qu'ils étoient parmi nous; & aussi n'ont-ils éclaté qu'à leur dispersion, quand ils se sont trouvés dans des pays, où, comme dit M. Ibid. p. 8. Jurieu, ils ont eula liberté de parler; c'est-àdire, dans les pays où la Réforme dominoit.

VI. Combien les prétendus Réformés élevoient malleur jeunesse. D. 479.

Voilà donc manifestement cette cabale toute Socinienne, comme l'appelle M. Jurieu, qui ne tendoit pas moins qu'à ruiner le Christianisme: de France la voilà, dis-je, fortifiée par le soutien qu'elle trouve dans les Pays Protestans, où les Réfugiés de France ont été dispersés. Les jeunes Ibid. p. 5, 6. gens, dit notre Ministre, venus tout nouvelle-Tab. Lett. 8, ment de France, gros de la Tolérance universelle de toutes les hérésies & de leur esprit de libertinage, ont cru que c'étoit ici le vrai tems & le vrai lieu d'en accoucher. C'est ainsi que la jeunesse étoit élevée parmi nos prétendus Réformés. Elle étoit groffe de l'indifférence des Religions; & ce monstre que les loix du royaume ne lui permettoient pas d'enfanter en France, a vu le jour, aussi tôt que cette jeunesse libertine, comme l'appelle M. Jurieu,

a respiré en Hollande un air plus libre. Combien est puissante cette secte dans le pays où écrit M. Jurieu, on peut le jugerpar rieu sur l'é- la préface de son livre Des deux Souverains. tat de la re- Aujourd'hui, dit-il, le monde est plein de ces Indifférens & particuliérement DANS CES

PROVINCES :

VII. Témoignage de M.Juligion en Holladne.

Ibid.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 161

PROVINCES : les Sociniens & les Remontrans le sont de profession: MILLE AUTRES le sont des d'inclination. Il ne faut donc point s'étonner Souverains. si les Refugiés François sont enfin accouchés teur. de ce nouveau dogme dans un pays si favorable à sa naissance: & on peut croire que le Ministre ne parleroit pas de cette maniere d'un pays qui lui a donné une retraite si avanta-

geuse, si la force de la vérité ne l'y obligeoit. C'est en vain qu'il s'efforce ailleurs de diminuer cette cabale de la jeunesse Françoise, en supprimant le grand nombre de Ministres qui la composent. Le nombre, dit-il, n'en est le mal qu'il pas grand, & le soupçon ne doit pas comber tachoit sur tant de bons Pasteurs qui sont sortis de France. Mais le mal éclate malgré lui; ce qui Ibid lui fait dire à lui-même, qu'on fait publiquement les éloges de ces livres qui établissent la charité dans la Tolérance du Paganisme, de l'Idolatrie & du Socinianisme: & encore: Notre langue n'étoit pas encore souillée de ces abominations; mais DEPUIS NOTRE DISPER-SION, la terre est couverte de livres françois qui établissent ces hérésies. Ainsi les Indifférens n'osoient se déclarer étant en France, & ont voit toujours que la dispersion a fait éclorre le mal qu'ils tenoient caché. Depuis ce tems, poursuit-il, on voit passer dans les mains de tout le monde les pieces qui établissent cette Tolérance universelle, laquelle enferme la Tolérance du Socinianisme: & on voit sensiblement les triftes progrès que ces méchantes maximes font sur les esprits. Le mal gagne déja les Ibid. p. 9. parties nobles: quand, dit-il, le poison commence à passer aux parties nobles, il est tems d'aller aux remedes : outre que le nombre de ces Indifférens se multiplie PLUS QU'ON NE L'OSE Avert. Tome V.

Desdroits Avis au Lec-

VIII. Le Ministre contraint de déguiser. Tab. Lett.6,

. p. 48.

Ibid.

DIRE: par où on voit tout ensemble non-seulement la grandeur du mal, mais encore qu'on n'ose le dire; de peur de faire paroître la foiblesse de la Réforme, que sa propre constitution entraîne dans l'indifférence des Religions. Cependant quoiqu'on dissimule & qu'on n'ose pas avouer combien ces Indifférens. s'accroissent au milieu de la Réforme, on est forcé d'avouer que ce n'est rien moins qu'un Ibid.p. 11. torrent dont il faut arrêter le cours. Ce qui est très-certain, poursuit le Ministre, c'est qu'il est tems de s'opposer à ce TORRENT IMPUR, & de découvrir les pernicieux desseins des disciples d'Episcopius & de Socin : il seroit à craindre que nos jeunes gens ne se laissassent corrompre: & il se trouveroit que notre dispersion auroit servi à nous faire ramasser LA

IX. l'indifférence dans les gleterre.

CRASSE ET LA LIE des autres Religions. Il est bien aisé d'entendre ce qui l'ajetté dans Progrès de cette crainte. En un mot, c'est qu'il appréhende que la dispersion deja prête à enfanter, Etats Protes. comme il disoit, l'Indifférence des Religions, tans., selon n'acheve de se gâter dans les pays où la li-M. Jureu, berté de dogmatiser n'a point de bornes, & remiére- par là ne vienne en effer ramasser en Angleterre & en Hollande la crasse des fausses re-Ibid. p. 8. ligions, dont on fait que ces pays abondent. Car d'abord pour ce qui regarde l'Angleterre, ces disperses l'ont trouvée, dit-il, Jous des. Princes Papistes ou sans religion; qui étoient bien aises de voir l'Indissérence des Religions & l'hérésie s'introduire parmi les Protestans, afin de les ramener plus aisément à l'Eglise Romaine. C'est bien fait de charger de tout les Princes Papistes; car l'Indifférence des Religions étoit sans doute le meilleur moyen pour induire les esprits à la Religion Catholique,.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 163 c'est-à-dire, à la plus sévere & la moins tolérante de toutes les Religions. Mais laissons M. Jurieu raisonner comme il lui plaira; laisfons-lui caractériser à sa mode les deux derniers Rois d'Angleterre; qu'il fasse s'il peut oublier à tout l'univers ce que Hornebec & Hornius, Auteurs Protestans, ont écrit des Indépendans & des principes d'indifférence qu'ils ont laissés dans cette isle; & qu'il impute encore à l'Eglise Romaine cette effroyable multiplicité dereligions qui y naissoient tous les jours, non pas sous ces deux Rois que le Ministre veut accuser de tout le désordre, mais durant la tyrannie de Cromwel, lorsque le Puritanisme & le Calvinisme y ont été le plus dominans. Sans combattre les raisonnemens de notre Ministre, je me contente du fait qu'il avoue. Quoi qu'il en soit, l'indifférence des Religions avoit la vogue en Angleterre quand les disperses y sont arrivés; & si nous presfons le Ministre de nous en dire la cause, il nous avouera franchement que c'est qu'on y estime Episcopius. C'est, dit-il, ce qui a donné lieu aux Hétérodoxes de decà la mer de calomnier l'Eglise Anglicane. Ils ont dit qu'on y expliquoit publiquement Episcopius dans leurs Universités, & qu'on n'y faisoit pas de façon de tirer les Sociniens du nombre des hérétiques. C'est, poursuit M. Jurieu, ce qui m'a été dit d' moi-même par une infinité de gens. Cette fausse accusation est le fruit du commerce trop étroit que quelques Théologiens Anglois ont eu avec les œuvres d'Episcopius. A la fin donc il avouera que c'est par principes, à l'exemple d'Episcopius, que l'Angleterre devient indifférente. Ce n'est pourtant que quelques Théologiens Anglois. Car il faut toujours exténuer le mal,

Lbid: p. 10.

& couvrir autant qu'on pourra la honte de la Réforme chancelante, qui ne sait plus ce qu'elle veut croire, ni presque même si elle veut être Chrétienne; puisqu'elle embrasse une Indifférence, qui, selon M. Jurieu, ne tient à rien de moins qu'à renverser le Christianisme. En effet quoi qu'il puisse dire de ce petit nombre de Théologiens, défenseurs d'Episcopius, le nombre en est assez grand pour faire penser à une infinité de gens, qui en ont assure M. Jurieu, que l'Angleterre ne faisoit point de facon de déclarer son indifférence, & de tirer les Sociniens du nombre des hérétiques.

'Progrès de même mal dans les Provinces-Unies, felon le même Ministre.

Tab. Lett. I. p. 8.

deux Souv. Pref. Sup.n. 7 , Bafn. T. I, c.6 , p.

492.

p. 369.

Voilà pour ce qui regarde l'Angleterre, où l'on voit que les dispersés indifférens ont trouvé le champ affez libre : vovons ce qu'ils auront trouvé en Hollande. Ils ont abusé, dit notre Ministre, de la solérance politique qu'on avoit ailleurs pour les différentes sectes : nous entendons le langage & la liberté de ce payslà, qui afait dire, comme on vient de voir, à Droits des M. Jurieu', que tout est plein d'indifférens dans ces Provinces. M. Basnage n'en a pas moins dit, puisqu'il nous assure que l'hérétique n'a rien à craindre dans ces bienheureuses contrées; & sans besoin d'Edits pour s'y maintenir, tout y est tranquille pour lui. Mais cette tolérance politique, dont on prétend que les dispersés ont abusé, va bien plus loin qu'on ne Tas Let. 8. pense; puisque, selon M. Jurieu, ceux qui l'établissent ne vont pas à moins qu'à ruiner les principes du véritable Christianisme... à mettre tout dans l'indifférence, & à ouvrir la porte aux opinions les plus libertines : ce que le Ibid. p. 402, même Ministre confirme, en ajoutant un peu après, que par là on ouvre la porte au libertinage, & qu'on veut se frayer le chemin à l'indifférence des relig . ns.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 165 Ainsi la tolérance civile, c'est-à-dire, l'impunité accordée par le Magistrat à toutes les sectes, dans l'esprit de ceux qui la soutiennent est liée nécessairement avec la tolérance ec- l'ecclésiasticlésiastique; & il ne faut pas regarder ces que & avec deux sortes de tolérances comme opposées l'une à l'autre, mais la derniere comme le prétexte dont l'autre se couvre. Si on se déclaroit ouvertement pour la tolérance ecclésiastique, c'est-à-dire qu'on reconnût tous les hérétiques pour vrais membres & vrais enfans de l'Eglise, on marqueroit trop évidemment l'indifférence des Religions. On fait donc semblant de se renfermer dans la tolérance civile. Qu'importe en effet à ceux qui tiennent toute Religion pour indifférente, que l'Eglise les condamne? Cette censure n'est à craindre qu'à ceux qui ont des Eglises, des chaires, ou des pensions ecclésiastiques à perdre : quant aux autres Indifférens, pourvu que le Magistrat les laisse en repos, ils jouiront tranquillement de la liberté qu'ils se donnent à eux-mêmes, de penser tout ce qu'il leur plait, qui est le charme par où les esprits sont jetés dans ces opinions libertines. C'est pourquoi ils font tant de bruit, lorsqu'on excite contr'eux le Magistrat: mais leur dessein véritable est de cacher l'indifférence des religions sous l'apparence miséricordieuse de la tolérance civile.

C'est ce qui fait dire à M. Jurieu , que de Tab. Lett. 8, tous les voiles derriere lesquels se cachent les art. 1.p.348. Indifférens, le dernier & le plus spécieux c'est celui de la tolérance civile. Elle ne fait donc pas encore un coup dans la Réforme un parti opposé à celui de l'indifférence des Religions, mais le voile sous lequel se cachent les Indifferens, & le masque dont ils se déguisent.

Liaisonde la tolérance ce des Religions, felon M. Jurieu.

immensedes défenseurs felon M. Jurieu. Ibid. 475 . 495. Ibid.

Maissi cela est comme il est certain, & que Nombre le Ministre le prouve par des argumens démonstratifs, on peut juger combien est imde la tolé-mense le nombre des Indisférens dans la Rérance civile, forme, puisqu'on y voit les défenseurs de la tolérance civile se vanter publiquement qu'ils Ibid. & suiv font mille contre un. Et que ce ne soit pas à tort qu'ils s'en glorifient; l'embarras de M. Jurieu me le fait croire: car écoutons ce qu'il leur répond: Ils se font, dit-il, un plaisir de voir je ne sais combien de gens qui paroissent les flatter; & cela leur fait dire qu'ils sont mille contre un: mais depuis quel tems & en quel pays? Je leur soutiens qu'avant les Sociniens & les Anabaptistes, il n'y a pas eu un seul Docteur de marque qui ait appuyé leur sentiment. Il ne s'agit pas de savoir ce qu'on pensoit sur la tolérance avant les Sociniens & les Anabaptistes; c'est-à-dire, si je ne me trompe, avant que le nombre en fût grossi au point qu'il est : il s'agit de répondre, s'il est vrai que les Tolérans soient aujourd'hui mille contre un, comme ils s'en vantent ? le Ministre n'ose le nier, & ne s'en tire qu'en biaisant. Nous sommes, disent-ils, mille contre un : c'est, répond-il, une fausseté, & je ne connois pas de gens fort distingués qui soient dans ce sentiment. Quelque beau semblant qu'il fasse, & malgré le démenti qu'il leur donne, il biaise encore : les Indifférens qu'il attaque se vantent, à ce qu'il dit, de la multitude, & il leur répond sur les gens de marque, sur la distinction des personnes. Mais si on lui demandoit comment il définiroit ces gens diftingués, il biaiseroit encore beaucoup davantage; & on ne voit que trop, quoi qu'il en soit, que l'indifférence prend une force invincible dans la Réforme, & que c'est là ce tor-

P. 458.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 167 rent impur auquel M. Jurieu s'oppose en vain.

Mais les actes du Synode Vallon tenu à Amsterdam le 23 Août & les jours suivans de même chose l'an 1690, achevent de démontrer combien par une letce torrent est enflé & impétueux. Trente- tre des refuquatre Ministres de France refugiés en An- giés de Frangleterre se plaignent à ce Synode du scandale ce en Angleque leur causent ces Ministres refugiés, qui node d'Amétant infectés de diverses erreurs, travaillent, sterdam de disent-ils, à les semer parmi le peuple. Ces l'année dererreurs, poursuivent-ils, ne vont à rien moins niere. qu'à renverser le Christianisme; puisque ce tes au Syn. sont celles des Pélagiens & des Ariens, que les d'Amst. par Sociniens ont jointes à leurs systèmes dans ces plus Minist. derniers siecles. On voit qu'ils parlent en mê-resug. dLon-mes termes que le Ministre Jurieu, & qu'ils Tab. Let.8, reconnoissent comme lui la ruine du Chris- p. 559. tianisme dans ces erreurs. Mais le reste s'explique encore beaucoup mieux. Il y en a, continuent-ils, qui soutiennent ouvertement ces erreurs: il y en a d'autres qui se cachent fous le voile d'une tolérance sans bornes. Ceuxci ne sont gueres moins dangereux que les autres; & l'expérience nous fait voir jusqu'ici que ceux qui ont affedé une si grande charité pour les Sociniens, ont été Sociniens eux-mêmes, ou n'ont point eu de religion. Enfin le péril est si grand, & la licence est venue d'un tel point, qu'il n'est plus permis aux compagnies Ecclésiastiques de dissimuler, & que ce seroit rendre le mal incurable que de n'y apporter que des remedes palliatifs.

Il ne faut donc plus cacher l'état triomphant où l'indifférence qui est une branche du Socinianisme, se trouve aujourd'hui dans la Réforme sous le nom & sous la couleur de la tolérance; puisque les Ministres qui sont

à Londres crient à ceux qui sont en Hollande, qu'il est tems d'en venir aux derniers remedes: & ce qu'il y a de plus remarquable dans leur plainte, c'est que nous ne voyons point dans cette Lettre de Londres la souscription de plusieurs Ministres des plus fameux que nous connoissons: on sait d'ailleurs que ces trente-quatre qui ont signé la Lettre, ne font qu'une très-petite partie des Ministres refugiés en Angleterre. Le silence des autres fait bien voir quel est le nombre qui prévaut, & ce que la France nourrissoit sans y penser de Sociniens ou d'Indifférens cachés pendant qu'elle toléroit la réforme.

XIV. même chose par le décret du Synode, & par ce que M. Jurieu a écrit depuis.

Ibid. 563.

Telle est la plainte que les trente-quatre Preuve de la refugiés d'Angleterre portent au Synode d'Amsterdam contre les Indifférens: mais la réponse que fait le Synode, montre encore mieux combien est grand ce parti; puisqu'on en parle comme d'un torrent dont il faut arrêter le cours. On voit même qu'en Angleterre ces refugiés dont on se plaint, pouffent leur hardiesse jusqu'à débiter leurs impiétés en public, les prêchant ouvertement; ce qui montre combien ils se sentent soutenus; & en effet on n'entend point dire qu'ils foient dé-

posés.

Il ne faut pas s'imaginer que ce mal ne soit qu'en Angleterre. Les refugiés de ce pays-là écrivent au Synode Vallon qu'il y en a en Hollande de ce caractere; & le Synode luimême parle ainsi dans sa décission : Nous apprenons par les mémoires & les instructions de plusieurs Eglises, que quelques esprits inquiets & téméraires sement dans le public & dans le particulier des erreurs capitales, & d'autant plus dangereuses que sous le nom affecté de la charité

Ibid.

P. 560.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 169 E de la tolérance, elles tendent à faire glisser dans l'ame des simples le poison du Socinianisme & l'indifférence des religions. Les avis ne viennent donc pas d'Angleterre seulement, mais encore de plusieurs Eglises des Pays-Bas Protestans: le mal se répand par-tout en-deçà & au-delà de la mer; & on exhorte les fideles à résister courageusement à ce torrent. C'est donc toujours un torrent dont le cours menace la Réforme : le Synode aussi n'épargne rien de ce qui dépend de sa lumiere & de son autorité: il suspend, il excommunie; il suscite de tous côtés des observateurs pour veiller sur ce qui se dit non-seulement dans les chaires, mais encore dans les conversations: il autorise autant qu'il se peut les dénonciateurs; il fait en un mot ce que la Réforme a tant blâmé dans la conduite de Rome, & ce qu'elle a tant appellé une tyrannie, une gêne des consciences. Encore n'est-ce pas assez ; & voici à quoi les exhorte M. Jurieu. Il est juste, leur dit-il. afin que peu de gens soient suspects, que vous Tab. Lett.8, employiez des voies sures & non équivoques pour P. 397. distinguer les innocens des coupables. Les mefures que vous avez prises dans votre derniere

assemblée, (c'est celle dont on vient de voir la sévérité) quelque bien concertées qu'elles paroissent, ne se trouvent pas encore suffisantes pour decouvrir les ennemis de nos vérités, & pour soumettre ces esprits qui méprisent vos derniers réglemens avec tant de hauteur. C'est pourquoi j'espere, poursuit-il, que dans votre prochaine assemblée vous prendrez des résolutions encore plus fortes & plus efficaces pour arrêter le mal: par où nous voyons tout ensemble & le peu

d'effet du Synode d'Amsterdam, & les nou-Avert. Tom. V.

P. 567:

Ibid.

SIXIEME AVERTISSEMENT velles rigueurs qu'on prépare, non plus pour punir les Tolérans déclarés, mais pour les discerner & les découvrir comme gens qui se cachent. La Réforme change de méthode : tout s'y échauffe : ceux qu'on ne pourra convaincre d'être hérétiques, seront recherchés, seront punis comme suspects, & rien ne sera à couvert de l'inquisition que M. Jurieu veut établir.

XV. Rapport du Socialianifdifférence des Religions, felon M. Jurieu: le Socinianifme , felon lui, est une religion de plein-pied. P. 12, 13.

On demandera peut-être ici quel rapport il y a ou de l'Indifférence au Socinianisme meavecl'In- ou du Socinianisme à l'Indissérence : c'est ce que M. Jurieu explique très-nettement, lorsqu'il dit que la methode des Sociniens qu'il entreprend de combattre, est d'infinuer d'abord, qu'il ne s'agit derien d'important entre eux & les autres Protestans qui ont abandonné le Papisme : Que ce sont des disputes très-légeres, & qu'on peut croire là-dessus tout ce que l'on veut. Quand cela est fait, continue t-il, & qu'ils ont persuadé que le Socinianisme est une religion où l'on peut se sauver, il ne leur est pas difficile d'achever & de pousser les esprits dans la Religion Socinienne: parce que le Socinianisme est une Religion de plein-pied, qui leve toutes les difficultés & applanit toutes les hauteurs: ce qui fait, conclut-il, qu'on est bien aise de trouver un lieu où l'on puisse se sauver, sans être obligé de croire tant de choses qui incommodent l'esprit & le caur. On ôte tous les mysteres, on éteint les feux éternels, & on ne cherche qu'à se mettre au large. C'est ainsi que l'Indifférence & le Socinianisme sont liés; & il est aisé de comprendre que ce torrent débordé de Sociniens ou d'Indifférens dont la Réforme se plaint elle-même & qu'elle ne peut retenir, entraîne naturellement les es-

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 171 prits à cette Religion de plein - pied qui applanit toutes les hauteurs du Christianisme.

Pour exténuer un mal à qui la Réforme prépare déja d'extrêmes remedes, le Ministre voudroit nous faire accroire qu'il nous est constitution commun avec elle. La communion de Rome a de l'Eglife senti, dit-il, ce torrent d'impiété qui a presque inondé toute l'Eglise : ce qui a obligé ses Auteurs toutes à écrire plusieurs ouvrages pour prouver la vérité nouveautés: de la Religion Chrétienne. Sur ce fondement il nous donne des Deistes à la Cour & des Sociniens dans l'Eglise en assez grand nombre : en de faire croiforte que nous n'avons rien à reprocher à la re qu'elle est Réforme de ce côté-là. Pour rendre les choses égales, il faudroit encore nous nommer les quelaRéforroyaumes Catholiques où l'on préche publi- me. quement le Socinianisme & l'Indissérence; les Conciles qu'on y tient contre ces erreurs, & les movens extraordinaires dont on croit y avoir besoin pour en exterminer les sectateurs. Du moins peut-on assurer que les Sociniens font peu de bruit dans le monde, & pour moi qui pourrois peut-étre en rencontrer quelques-uns, s'il y en avoit dans l'Eglise autant que dit le Ministre, jen'en puis pas nommer un seul. Mais après tout & pour le prendre de plus haut, la question n'est pas de savoir si le nombre des Indisse ens, c'est-à-dire, celui des impies, s'augmente dans la Chrétienté, & s'il peut y en avoir de cachés parmi nous : ce qu'il faut examirer. c'est d'où cette race est venue, de quel principe elle est née, & pourquoi elle se déclare hautement parmi les Protestans. D'abord on avouera, pour peu qu'on ait de bonne-foi, que l'Eglise Romaine y est opposée par sa

Oue la Catholique s'oppose vaine réponfe du Ministre quitache attaquée du

Tab. Lett.t. p. II, 12.

propre constitution. Une Eglise qui pose pour fondement qu'il n'y a de vie ni de salut que dans sa communion, sans doute est opposée par sa nature à l'indifférence des Religions. Une Eglise qui a pour regle de la foi, qu'elle doit avoir aujourd'hui celle qu'elle avoit hier, qui croit que celle d'hier est celle de tous les siecles passés & futurs, en sorte que la vérité régnera étenellement dans sa communion, & qu'il y a une promesse divine qui l'en assure, est incompatible par son propre fonds avec toutes les nouveautés; & d'autant plus opposée à celle des Sociniens & des Tolérans ou Indifférens, que leurs innovations font plus hardies. Qu'on vienne dire à une telle Eglise qu'elle ne doit pas adorer le Fils de Dieu autant que le Pere, ou que Jesus-Christ n'est pas proprement un Rédempteur qui ait vraiment satisfait pour elle & payé un prix infini; ou que l'enfer n'est pas éternel comme la béatitude qui nous est promise; ou qu'on puisse trouver son falut autre part qu'avec Jesus-Christ & son Eglise: elle bouchera ses orei les pour ne point ofir de tels blasphêmes, & repoussera de toute sa force ces novateurs avec un concours universel: il faut qu'ils sortent ou qu'ils se cachent si bien, qu'il ne leur reste d'asyle que celui de l'hypocrisse, qui se condamne elle-même à des ténebres éternelles. Voila où en sont réduits tous les novateurs dans l'Eglise Catholique. Qu'on laisse reposer les peuples sur cette foi & sur la promesse divine, jamais les nouveautés ne seront seulement écoutées. Mais que l'on commence à dire avec la Réforme, qu'il y a sept ou huit censans, plus ou moins, que l'erreur & l'ido-

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 172 Tatrie regnent dans l'Eglise, c'en est fait; la chaîne est rompue; la promesse est anéantie; on ne tient plus à la succession. L'Antechrist qui ne commençoit qu'au septieme ou huitieme fiecle, si l'on veut, prendra naissance au cinquieme & en la personne de saint Léon: si l'on veut, la corruption aura commencé au Concile de Nicée: ce sera plutôt, si l'on veut, & dès le temps qu'on a condamné Paul de Samosate qui nioit la préexistence du Fils de Dieu: il n'y a plus de digues à opposer à cette pente secrete qui porte l'efprit de l'homme à cette Religion de pleinpied qui supprime tout l'exercice de la foi; & tout devient indifférent.

Qu'ainsi ne soit; mettons aux mains un XVII. de ces Protestans Indisférens, Sociniens, sérence des Pajonistes, Arminiens, si l'ont veut, (car Religions tous ces noms symbolisent fort) avec quel- doit l'emque bon Réformé, avec M. Jurieului-même; porter, selon & voyons s'il pourra le vaincre par les prin- les principes cipes communs de la Réforme. Cet Indif- de la Réforme: referent a trois regles : la premiere : Il ne faut gles des Inconnoître nulle autorité que celle de l'Ecriture : différens. celle-la feule est divine : ne me parlez ni d'Eglise, ni d'antiquité, ni de Synode: ce sont tous moyens Papistiques; & la Réforme m'apprend que tout cela n'est pas ma regle. La seconde regle de notre Indifférent : L'Ecriture pour obliger doit être claire; ce qui ne parle qu'obscurément ne décide rien & ne fait qu'ouvrir le champ à la dispute: telle est la seconde regle de l'Indissérent. La troisieme & la derniere: Où l'Ecriture paroît enseigner des choses inintelligibles & où la raison ne peus atteindre, comme une Trinité, une Incarnation & le reste; il faut la tourner au sens dont la

raison peut s'accommoder, quoiqu'on semble saire violence au texte. Tout roule sur ces trois maximes: mais voyons un peu plus dans le détail comment les Indisserns les emploient, & si les vieux Résormés pourront les nicr

ou en éviter les conséquences.

Par la premiere maxime, nul'e autorité que celle de l'Ecriture, ils excluent d'abord toutes les confessions de foi de la Réforme, parce qu'elles sont faites, reçues, autorisées par des hommes sujets à errer comme les autres. Quand donc les trente-quatre Refugiés d'Angleterre pressent le Synode d'Amsterdam de réduire les Proposans & les Ministres à la confession Belgique; premiérement, ils ne difent rien; car ils ne veulent les y soumettre que dans les articles capitaux, sans expliquer quels y font. Secondement, ils demandent qu'on impose à ces Proposans & à ces Ministres un joug humain, & qu'on leur ôte la liberté que l'Evangile Réformé leur a donnée de tout examiner, & même les résolutions & les décisions les plus authentiques de l'Eglise.

Cette raison met à couvert nos Indissérens de la décision du Synode même, lorsqu'il leur désend de rien supporter de ce qui pourra contrevenir à la dostrine enseignée dans la parole de Dieu, dans la consession de soi, & dans le Synode national de Dordrecht: car d'abord la parole de Dieu visiblement n'est mise là que pour la forme: autrement de deux choses l'une; ou le Synode leur désendroit de supporter les Luthériens contre le décret de Charenton & le sentiment unanime de la Réforme Calvinienne; ou elle les forceroit à consession que la présence réelle, l'ubiquité & le reste, qu'il faut passer aux Luthériens.

XVIII. Premiere regle des Indifferens, tirée de l'autorité de l'Ecriture : que la Réforme ne peut la nier, & qu'el-Je les met à convert de ce que les trente-cuarre Refugiés proposent contre eux. P. 561.

XIX. Que la même regle des Indifférens les met à couverr de la décifion du Synode d'Amfterdam qui les condamna l'année paffée. P. 567.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 175 n'est pas contraire à la parole de Dieu; puisque s'il y étoit contraire, selon les termes de ce Synode, on ne pourroit plus le supporter.

Il en faudra donc venir à dire que la parole de Dieu n'est mise là qu'à condition de l'entendre selon les interprétations des confessions de foi & du Synode de Dordrecht: ce qui est manifestement la doctrine que la Réforme a improuvée dans les Catholiques, & une restriction de la liberté qu'elle a donnée d'interpréter l'Ecriture chacun felon fon

esprit particulier.

Que si M. Jurieu répond, selon les principes de son système, que ces confessions de foi n'obligent pas en conscience, mais à ti- fessions de tre de confédération volontaire & arbitraire, comme il parle, où l'on a pu recevoir & d'où M. Jurieu, aussi l'on peut exclure qui l'on veut; il de- ne lie point meurera pour certain qu'on en peut croire en les conscienconscience tout ee qu'on voudra, & que le refus qu'on feroit d'y fouscrire ne pourroit avoir que des effets politiques, qui n'au- lut. roient aucune liaison avec le falut.

Qu'ainsi ne soit : selon ce Ministre, on P. 6. pouvoit régler de telle maniere ces confédérations des Eglises, par exemple, de Geneve & de Suisse, que les Pélagiens & Semi-Pélagiens n'en auroient pas été exclus: & ce qui est bien certain, dit-il, c'est qu'on n'a pas eu dessein de damner ceux qui embrasseroient le Semi-Péla- 84. gianisme: en les excommuniant on ne les exclut que de cette confédération particuliere. de cetteEglise & de ce troupeau particulier,& non pas en général de la fociété de l'Eglise & encore moins du falut. On est donc encore libre en conscience de croire ce qu'on voudra de ces confessions de foi: quoiqu'elles se soient

X X. Oue l'autorité des confoi de la Réforme, selon ces & n'emporte pas la perte du sa-Préj. lég.

Syft. p. 246 & Juiv. 254 & Juiv. Hist. Var. liv.15. n. 66.& suiv, Ibid. n. 83 .

Ibid.

SIXIEME AVERTISSEMENT déclarées contre les Semi-Pelagiens, on per? encore être ou n'être pas de cette secte. Ainsi il en faut toujours revenir au fonds: & les censures lancées sur le fondement des ces confédérations arbitraires ne regardent qu'une police extérieure de l'Eglise, qui ne gêne en aucune sorte la liberté intérieure de la conscience.

XXI. Il en faut dire autant de tous les Synodes, La même & même de celui de Dordrecht le plus audire: des Sy. thentique de tous. A quelqu'autorité qu'on s'efforce de l'élever dans la Réforme, le plus rigide des Intolérans, c'est-à-dire, M. Jurieu, se contente qu'on lui accorde que ce Synode pas une loi a pu obliger, non tous LES MEMBRES DE pour les Pré- LA Societe, mais au moins tous ses Docteurs. Prédicateurs & autres gens qui se mélent formés qui d'enseigner, sans pourtant obliger à la même embraffent choseles autres Eglises & les autres Communions. l'indifféren-Ses décrets ne sont donc pas une regle de vérité proposée à tout le monde, mais une Jur. sur les méthodes, police extérieure du Calvinisme, qui selon sea. 18, p. les principes de la Réforme ne peut lier les 159, 160.

> Ainsi les Indifférens ont gagné leur cause contre les Synodes & les confessions de soi: & à parler fincérement, il ne faudroit les presser que par l'Ecriture selon les anciens

princi, es de la Reforme.

consciences.

Venons au second principe des Indisférens: XXII. Secondere- L'Ecriture pour obliger doit être claire. Ce prin-gle des Indifférens, tirée cipe n'est pas moins indubitable dans la Réde la même forme que le précédent ; puisque c'estsur ce Ecriture que fondement qu'eile a tant dit que l'Ecriture cette regle etoit claire, & qu'il n'y avoit personne, pour les met à occupé ou pour ignorant qu'il fut, qui n'y anaques de pût trouver les vérités nécessaires, en con-

chose se doit nodes, & de celuideDordrecht; & tourcelan'eft

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 177 sidérant par lui-même attentivement les pas- la Résorme: sages, & les conférant avec soin les uns avec la discussion les autres. C'est par là qu'on flattoit le mon- del'Ecriture de & qu'on soutenoit la Réforme : mais c'est impossible aux simples, maintenant ce qui la perd. Car l'expérience selon le Mia fait sentir aux simples Fideles, & même nistreJuriev. aux plus présomptueux, aux plus entêtés, qu'en effet ils n'entendoient pas ce qu'ils s'imaginoient entendre : ils se sont trouvés si embarrasses entre les raisonnemens des vieux Réformés & ceux des Arminiens, des Sociniens, des Pajonistes, pour ne point parler ici des Catholiques & des Luthériens, qu'on a été obligé de leur avouer qu'au milieu de tant d'ignorances, de tant de distractions & d'occupations nécessaires, l'examen de discussion leur étoit aussi peu possible, que d'ailleurs il leur étoit peu nécessaire.

C'est ce que M. Jurieu a expressément avoué: car non content d'avoir enseigné dans son système que la discussion n'est nécessaire ni à ceux qui sont déja dans l'E- c. 22, p. 401, glife, ni a ceux qui veulent y entrer, & 403 & suiv. qu'il ne la peut conseiller ni aux uns ni aux autres, il ajoute en termes formels, qu'un simple n'en est pas capable: & encore plus ex- c.5, p. 472. pressement : cette voie de trouver la verité n'est pas celle de l'examen ; car je suppose avec M. Nicole qu'elle est absurde, impossible, ridicule, &

qu'elle surpasse entiérement la portée des simples. Il ne faut pourtant pas ôter à nos Prétendus-Réformés le mot d'examen dont on les a tou-men M. Jujours amufés. Outre l'examen de discussion, on fait que M. Jurieu en a trouvé encore un autre, qu'il appelle, d'attention ou d'application de la verité à l'esprit, qui, dit-il, est le moyen ordinaire par lequel la foi se forme dans les Fi-

Syft. liv. 3, Ibid. liv. 2, c. 13, p. 337.

XXIII. Ouel exarieu laisse au Fidele , qu'au fond ce n'est rien moins qu'un examen: fa doctrine

l'évidence de goût & ment.

6. 19, p. 280, 381 & Suiv. P. 383.

celle de M. deles. Cela consiste, dit-il, dans ce que la vérité, Claude sur qui proprement est la lumiere du monde intelligible, vient s'appliquer à l'esprit, tout de même que la lumiere sensible s'applique aux yeux corporels: ce qu'il explique en un autre endroit encore Ibid. liv. 2, plus précisément, lorsqu'il dit que ce qui fait proprement le grand effet pour la production de la foi, c'est la vérité même qui frappe l'entendement comme la lumiere frappe les yeux.

A la vérité, on ne voit pas bien pourquoi cette application de la vérites'appelle examen; puisque les veux bien assurément n'ont point à examiner si c'est la lumiere qu'ils découvrent, & qu'ils ne font autre chose que s'ou-Ibid. liv. 2, vrir pour la recevoir. Mais sans disputer des 6.24, p. 413. mots ni raffiner sur les réflexions dont M. Jurieu prétend que cette application de la vérité est accompagnée, souvenons-nous seulement que cet examen qu'il appelle d'attention & d'application n'est rien que le goût de l'ame qui distingue le bon du mauvais, le vrai du faux, comme

Ibid. liv. 2, le palais distingue l'amer du doux.

c 20, 21, 25, Ibid. liv. 3, c. 2, 3, 5. Ibid. liv. 2, c. 25, p. 428, P.453& Suiv. Var.liv.15,

C'est ce qu'il appelle ailleurs la voie d'adliv. 3, c. 5, hésion ou d'adhérence, & plus ordinairement la voie d'impression, de sentiment, ou de goût, qu'il reconnoit être la même dont s'étoit servi M. Claude. Par cette voie on rend aux Réformés la facilité dont on les a toujours flattés de se résoudre par eux-mêmes, & on leur n.112& fuiv. donne un moyen aife de trouver tous les articles de la foi, non plus par la discussion qu'on reconnoit impossible & peu nécessaire pour eux, mais par sentiment & par goût. Il ne faut que leur proposer un amas de vérités, un sommaire de la doctrine Chrétienne: alors indépendamment de toute discussion, & même, ce qu'il y a de plus remarquable.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 179 indépendamment du livre où la doctrine de l'Evangile & de la véritable Religion est contenue, Ibid. p. 453. c'est-à-dire constamment de l'Ecriture, la vérité leur est claire : on la fent comme on jent la lumiere quand on la voit, la chaleur quand on est auprès du feu, le doux & l'amer quand on en mange. C'est ce qu'a dit M. Jurieu, c'est ce qu'a dit M. Claude, & c'est à quoi se réduit toute la défense de la Réforme.

Ce moven est aisé sans doute : mais par malheur la même expérience qui adétruit la discussion, détruit encore ce prétendu goût, ment ce prétendu sentiment. Ne disons donc point une illusion aux Ministres ce que nous leur avons déja manifeste,& objecte, que tout cela se dit en l'air & sans fondement, contre les propres principes de la Réforme, avec un péril inévitable de tom- tion & à l'auber dans le Fanatisme: laissons les raisonnemens, & tenons-nous-en à l'expérience. Ce qu'il y aura de gens sensés & de bonne foi dans la Réforme avoueront franchement qu'ils ne sentent pas plus ce goût, cette évidence de la vérité aussi claire que la lumiere du soleil dans les mysteres de la Trinité, de l'Incarnation & les autres, qu'ils ont senti par la discussion le vrai sens de tous les passages de l'Ecriture: on flattoit leur présomption en leur disant qu'ils entendoient l'Ecriture par la discussion des passages : on les flatte d'une autre maniere en leur disant qu'ils goutent & qu'ils sentent la vérité des mysteres avec autant de clarté qu'on sent le blanc & le noir. l'amer & le doux. Rien ne peut les empêcher de s'appercevoir de l'illusion qu'on leur fait, ni de sentir qu'on n'a fait que changer les termes; que ce qu'on appelle gout & sentiment n'est au fond que seur prévention & la

Ibid.

Oue ce golit à la préventorité. Var.liv.192

n. 66 & Suiv.

SIXIEME AVERTISSEMENT soumission qu'on leur inspire pour les sentimens qu'ils ont reçus de leur Eglise & de leurs Ministres; qu'on les mene en aveugles, & que quelque nom qu'on donne à la recherche qu'on leur propose de la vérité, soit celui de discussion ou celui de sen iment & de goût, on les remet par un autre tour sous l'autorité dont on leur à fait secouer le joug.

XXV. Troifieme Principe des Indifférens, qu'il faut criture fens le plus me ne peut éviter ce piége.

En cet état un Socinien ou rigide ou mitigé vient doucement & sans s'échausser vous proposer son troisieme & dernier principe, qui renferme toute la force ou plutôt tout le venin de la secte: je le répete: Où l'Ecriture paroît enseigner des choses que la raison ne plausible se- peut atteindre par augun endroit, il la faut tourionla raison: ner au sens dont la raison s'accommode, quoique la Réfor- qu'on semble faire violence au texte. Je foutiens qu'un Prétendu-Réformé tombe nécessairement dans ce piege; car, dit-il, la Trinité & l'Incarnation sont mysteres impénétrables à ma raison : tout mon esprit, tous mes sens se révoltent contre: l'Ecriture qu'on me propose pour me les faire recevoir, fait le sujet de la dispute : la discussion m'est impossible & mes Ministres l'avouent : l'évidence de fentiment dore ils me flattent n'est qu'illufion : ils ne me laissent sur la terre nulle autorité qui puisse me déterminer dans ces embarras: que reste-t-il à un homme dans cet état, que de se laisser doucement aller à cette Religion de plein-pied qui applanit toutes les hauteurs, comme disoit M. Jurieu? On y tombe naturellement, & il ne faut pas s'étonner si la pente vers ce parti est si violente & le concours si fréquent de ce côté-là.

Mais le rusé Socinien ne s'en tient pas là XXVI. Que par la & il soutient au Calviniste qu'il ne peut nier

croyance du

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 181

ion principe, Pourquoi, dit-il, ne croyons-nous Calvinife pas que Dieu ait des mains & des yeux, ce que sur la prél'Ecriture dit si expressément? c'est parce que ce sence reelle, sens est contraire à la raison. Il en est de même lui prouve de ces paroles : Ceci est mon corps : si vous ne qu'ilélude la mangez ma chair & ne buvez mon fang, &c. regle qu'il Ce sont les paroles du subtil Auteur, qui a donné au public des Avis sur le Tableau du Socinianisme. Il engage. M. Jurieu dans son I. Traité. principe par un exemple qu'il ne peut rejeter. Dans ces paroles : ceci est mon corps, P. 13. tout le Calvinisme reconnoît une figure, pour éviter la violence que la lettre fait à la raison & au sens humain : qui peut donc après cela empêcher le Socinien d'en faire autant sur ces paroles : Le Verbe étoit Dieu : le Verbe a été fait chair: & ainsi des autres? S'il faut de nécessité mettre au large la raison humaine, & que ce foit là le grand ouvrage de la Réforme, pourquoi ne pas l'affranchir de tous les mysteres, & en particulier de celui de la Trinité ou de celui de l'Incarnation comme de celui de la présence réelle; puisque la raison n'est pas moins choquée de l'un que de l'autre?

M. Jurieu déteste cette proposition de Fauste Socin sur la satisfaction de Jesus - Christ: Quand cela fe trouveroit écrit non pas une fois, mais souvent dans les écrits sacrés, je ne croirois pourtant pas que la chose ellat comme vous tion font inpensez: car comme cela est impossible, j'interpré. soutenables terois les passages en leur donnant un sens commode, comme je fais avec les autres en plusieurs viniste. autres passages de l'Ecriture. Notre Ministre Tab. Lett.3, déteste, & avec raison, cette parole de Socin. P. 107. Car en suivant la méthode qu'il nous y pro- de Servat. pose, il n'y a plus rien de fixe dans l'Ecriture: c. 2. & 6. à chaque endroit difficile on sera réduit à sou-

lui propose. Avis sur le Tab. du Soc. Ibid. art. I.

XXVII. Que les réponfes Ministre sur cette objecche d'un Cal-

SIXIEME AVERTISSEMENT tenir these sur l'impossibilité; & au lieu d'examiner en simplicité de cœur ce que Dieu dit, il faudra à chaque moment disputer de ce qu'il peut.

On ne sauroit donc rejeter trop loin cette méthode, qui soumet toute l'Ecriture & toute la foi au raisonnement humain. Mais voyons si la Réforme peut s'exempter de cet

L'Auteur des Avis demande à M. Jurieu .

inconvénient.

Tr.I.art.I, p. 16.

Comment il dispose son cœur dans les mysteres que la raison ne peut atteindre par aucun endroit. Et ce Ministre lui répond : Je sacrifie à Dieu Let. 3, p, 131. qui est la premiere vérité toutes les résistances de ma raison: la revelation divine devient ma souveraine raison. Cette réponse seroit admirable dans une autre bouche; mais pour la faire avec efficace à un Socinien, il faut donc poser prour principe, que par-tout où il s'agit de révélation on doit imposer silence au raifonnement humain, & n'écouter qu'un Dieu qui parle. Ainsi lorsqu'il s'agira de la présence réelle & du sens de ces paroles : ceci est mon corps, il n'est plus permis de répondre, Des deux comme fait M. Jurieu: L'Eglise Romaine croit

P , 162.

Souv. c. 8, avoir une preuve invincible de la présence réelle dans ces paroles de Jesus-Christ: Si quelqu'un ne mange ma chair, &c. Prenez, mangez, ceci est mon corps. Cette prétendue manducation nous conduit à des prodiges, à renverser les loix de la nature, l'essence des choses, la nature de Dieu & l'Ecriture-Sainte; à nous rendre mangeurs de chair humaine. De là je conclus sans balancer qu'il y a de l'illusion dans la preuve, & de la figure dans le texte. Mais, ie vous prie, que fait autre chose le Socinien? Ne trouve-t-il pas dans la Trinité. dans l'Incarnation, dans l'immutabilité de

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 182 Dieu, dans sa préscience, dans le péché originel, dans l'éternité des peines, des prodiges, des renversemens de la nature de Dieu & de l'essence des choses? Faut-il donc entrer avec lui dans cette discussion, & rejeter de fimples Fideles dans la plus subtile & la plus abstraite Métaphysique? Où est donc ce sacrifice de résistance de notre raison qu'on nous promettoit? Et s'il nous faut disputer & devenir Philosophes, que devient la sim-

plicité de la foi?

M. Jurieu dira peut-être ; J'emploie, il est vrai, la résistance de la raison contre la pré- Si les Calvisence réelle: mais c'est aussi que la raison y nistes, sont refuse reese: mais c'est auns que la raison y reçus à dire resustant pur que le mysaux autres mysteres que le Socinien rejette, tere de la Vous voilà donc encore un coup à disputer Trinité & les fur le plus & sur le moins de la résistance : autres sont il faut faire argumenter le simple Fidele, il moins oppoen faut faire un Philosophe, un Dialecticien; sonque celui & celui dont vous ne voulez pas changer la de la présenfoiblesse ou l'ignorance, de la discussion de ce réelle. l'Ecriture, est jetté dans la discussion des subtilités de la Philosophie la plus abstraite & la plus contentieuse. Est-ce là ce chemin aisé & cette voie abrégée de conduire le Chrétien aux vérités révélées?

Mais, direz-vous, il ne s'agit pas de raifonnement : j'ai les sens mêmes pour moi; & je vois bien que du pain n'est pas un corps. Vinites tout Igorant, qui n'entendez pas que toute la difficulté consiste à savoir si Dieu peut réduire pour eux les un corps à une si petite étendue! Le Luthérien sens. croit qu'il le peut; & si vous vous obstinez à vouloir conserver le pain avec le corps, il le conserve & donne aux sens tout ce qu'ils demandent. Vous n'avez donc rien à lui dire de ce côté-là. & vous voilà à disputer sur la na-

XXVIII.

XXIX. Si les Calqu'ils ont

ture des corps, à examiner jusqu'à quel point Dieu a voulu que nous connussions le secret de son ouvrage, & s'il ne voit pas dans la nature des corps comme dans celle des efprits quelque chose de plus caché & de plus foncier, pour ainsi dire, que ce qu'il en a découvert à notre foible raison. Il faut donc alambiquer son esprit dans ces questions de la possibilité ou impossibilité, c'est-à-dire, dans les plus fines disputes où la raison puisse entrer, ou plutôt dans les plus dangereux labyrinthes où elle puisse se perdre. Et après tout s'il se trouve vrai que Dieu puisse réduire un corps à une si petite étendue, qui doute qu'il ne puisse le cacher où il voudra, & sous telleapparence qu'il voudra? Il a bien caché ses Anges, des esprits si purs, sous la figure des corps, & fait paroître son Saint-Esprit sous la forme d'une colombe: pour quoi donc ne pourroit-il pas cacher quelque corps qu'il lui plaira fous la figure, fous les apparences, sous la vérité s'il le veut ainsi, de quelqu'autre corps que ce soit; puisqu'il les a tous également dans sa puissance ? Donc le sens ne décide pas : donc c'est le raisonnement le plus abstrait qu'il faut appeller à son secours, & la plus fine Dialectique. Mais s'il faut être Dialecticien ou Philosophe pour être Chrétien, je veux l'être par-tout, dita le Socinien: je veux foumettre à ma raison tous les passages de l'Ecriture où je la trouverai choquée, & autant ceux qui regardent la Trinité & l'Incarnation, que ceux qui regardent la présence réelle. On peut discourir, on peut écrire, on peut chicaner sans fin: mais à un homme de bonne foi ce raisonnement n'a point de replique.

M. Jurieu dira sans doute que ce n'est pas la

raison

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 185 raison seule, mais encore l'Ecriture-Sainte qu'il oppose au Luthérien & au Catholique fur ces paroles : ceci est mon corps. Mais outre, comme nous verrons, que le Socinien en fait bien autant, voyons ce qui a frappé M. Jurieu, & répétons le passage que nous venons de citer sur ces paroles: Ceci est mon corps: le sens de la présence réelle nous conduit, dit-il, à des prodiges, à renverser les loix de la Sociniens nature, l'essence des choses, la nature de Dieu, des autres l'Ecriture-Sainte, à nous rendre mangeurs de chair humaine. L'Ecriture est nommée ici, je l'avoue; car aussi pouvoit-on l'omettre sans maine. Preuabandonner la cause? Mais l'on voit par où ve par M. l'on commence, ce qu'on exagere, ce qu'on Jurieu. met devant l'Ecriture, ce qu'on met après; & on ressent manifestement que ce qui choque & ce qui décide en cette occasion, c'est enfin. naturellement la raison humaine. On sent qu'elle a succombé à la tentation de ne pas vouloir se résoudre à croire des choses où elle a tant à souffrir : c'est en effet ce qui frappe. tous les Calvinistes. Un Catholique ou un Luthérien commence avec eux une dispute: forcé par l'impénétrable hauteur des mysteres dont la croyance est commune entre nous. tous, le Calviniste reconnoît qu'il ne faut point appeller la raison humaine dans les disputes de la Foi. Là-dessus on lui demande qu'il la fasse taire dans la dispute de l'Eucharistie comme dans les autres. La condition est équitable: il faut que le Calviniste la passe. C'en est donc sait : ne parlons. plus de raison humaine, ni d'impossibilité, ni des effences changées : que Dieu parle ici tout seul. Le Calviniste vous le promettra cent fois; cent fois il yous manquera de pa-Avert. Tome V.

X X X. Oue ce qui détourne les de la prélence réelle est précisément la même chose qui détourne mysteres ; c'est-à-dire la raison hu-

role, & vous le verrez toujours revenir aux peines dont sa raison se sent accablée; mais je ne vois que du pain. Mais comment un corps humain en deux lieux & dans cet espace? Je n'en ai jamais vu un seul qui ne se replongeat bientôt dans ces difficultés, qui à vrai dire sont les seules qui les frappent. Calvin, comme les autres promettoit souvent Cont. Hest, aux Luthériens, lorsqu'il disputoit avec eux Cont. Vest. sur cette matiere, de ne point faire entrer de Philosophie ou de raisonnement humain dans cette dispute: cependant à toutes les pages il y retomboit. Si les Calvinistes se font justice, ils avoueront qu'ils n'en usent pas d'une autre maniere, & qu'ils en reviennent toujours à des pointilles du raisonne-

XXXI. guanti'Ecriture, le Calfait qu'imiter le Socinien, & qu'il retombe direr.

ment humain.

Mais n'alleguent-t-ils pas l'Ecriture? Sans Qu'en allé- doute de la même sorte que font les Sociniens. Je fuis la vigne, je suis la porte; la pierre viniste ne étoit Christ: ils prouvent parfaitement bien qu'il y a dans l'Écriture des façons de parler figurées : donc celle-ci : Ceci est mon corns, est de ce genre. C'est ainsi qu'un Socinien dans la distraifonne : il y a tant des façons de parler où il cuffion dont faut admettre une figure; pourquoi celle-ci: Jurien Le Verbe étoit Dieu , le Verbe a été fait chair , ne seroit-elle pas de ce nombre? Ils sauront fort bien vous dire que Jesus-Christ étant sur la terre le représentant de Dieu, revêtu de sa vérité, inondé de sa vertu toute-puissante, on le peut aussi bien appeller Dieu & vrai Dieu, que le pain de l'Eucaristie est appellé corps. Vous voilà donc dans les discussions, dans la conférence des passages, dans l'embarras des disputes, auxquelles vous ne vouliez pas vous affujettir.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 187

Mais, direz-vous, l'Ecriture est claire pour moi: c'est la question. Le Sonicien ne prétend Que visible pas moins à cette évidence que vous : voilà ment le Caldonc toujours la foi dépendante des disputes; terminécon-& cemoyen abrégé de l'établir tout d'un coup tre la présen-& fans discussion vous échappe. Mais enfin fi ce réelle par l'Ecriture est si claire en cette matiere, d'où Socinien vient que le Luthérien ne peut l'entendre depuis plus de cent cinquante ans de disputes? Vous ne direz pas que c'est un profane, ennemi de Dieu, de qui il retire ses lumieres, comme vous pourrez le dire d'un Socinien. Il est du nombre des enfans de Dieu, du nombre de ceux qu'il enseigne, qu'il reçoit à sa table & dans son royaume. Voulez-vous faire dépendre la foi d'un simple Fidele, d'une dispute qui demeure encore indécise après un si long tems? Avouez donc la vérité: sentezla du moins: ce n'est pas l'Ecriture qui vous détermine : la méthode Socinienne vous entraîne; & de deux sens qu'on donne à ces paroles, ceci est mon corps, vous vous résolvez par celui qui flatte la raison humaine. Ainsi seront entraînés tous ceux qui mépriseront les décisious de l'Eglise; & tant qu'on ne voudra point fonder fur une promesse certaine, une autorité infaillible qui arrête la pente des esprits, la facilité déterminera, & la Religion où il y aura le moins de mysteres fera nécessairement la plus suivie.

Mais voici dans les écrits des Indifférens un attrait plus inévitable pour les Calvi- Autre argunistes. L'Auteur des Avis demande à M. Ju- ment des Sorieu un regle pour dicerner les articles fon- ciniensfurles famentaux d'avec les autres. Car il est conf-articles fontant, & le Ministre en convient, qu'outre les dont ils deverités fondamentales, l'Ecriture contient cent mandent

qu'on leur & cent vérités DE DROIT ET DE FAIT, dont distinction 3 , P. 119.

fasse voir la l'ignorance ne sauroit domner. Il s'agiroit dont par l'Ecritu- de savoir si en lisant l'Ecriture, le peuple, re; ce que les ignorans & les simples, c'est-à-dire, sans le Ministre comparaison la plus grande partie de ceux avoue qu'il que Dieu appelle au salut pourroient troune peutfaire. ver cette regle pour discerner les vérités art. 1. p. 19. dont l'ignorance ne damne pas, d'avec les Tab. Lett. autres, & connoître par conséquent quelles erreurs on peut supporter, & jusqu'où l'on doit étendre la Tolérance : en un mot quelle raifon il y a d'en exclure les Sociniens plutôt que les Luthériens. C'est ce qu'il faudroit pouvoir établir par l'Ecriture; mais c'est à quoi les Ministres ne songent seulement pas. Au lieu de nous faire voir dans les saints livres la défignation de ces articles fondamentaux, le sommaire qui les ramasse ou la marque qui les distingue de tous les autres Tab. Lett. objets de la révélation, M. Jurieu se jette dans un long raisonnement où il prétend faire voir sans dire un mot de l'Ecriture, qu'il y a trois caracteres pour distinguer ces vérités fondamentales : le premier est la révélation; le second est le poids & l'importance; le troisseme est la liaison de certaines vérités avec la fin de la Religion.

XXXIV.

3, P. 119.

Il ne faut pas s'arrêter au caractere de ré-De trois vélation qui est le premier , puisque c'est là moyens pro- que le Ministre est d'accord qu'il y a cent posés par & cent vérités de droit & de fait révelées. pour distin- dans l'Ecriture, qui néanmoins ne sont pas guer les arti- fondamentales; ce caractere n'est donc pas cles fonda- fort propre à distinguer ces vérités d'avec mentaux deux d'a- les autres. Paffons au fecond qui est le poids bord lui sont & l'importance, où d'abord il est certain qu'il inutiles: son faut entendre un poids & une importance

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 189 quiaille jusqu'à rendre ces vérités nécessaires aveu qu'or au salut: car le Ministre ne dira pas que Dieu ce discernequi se glorifie par son prophete d'enseigner des ment choses utiles : Je suis , dit-il , le Seigneur ton l'Ecriture. Dieu, qui t'enseigne des choses utiles, prenne Is. alviif, le soin d'en révéler de peu importantes. Ce 127. n'est donc rien de prouver en général que ces vérités soient importantes, si l'on ne prouve qu'elles le sont jusqu'à être de la derniere nécessité pour le falut. Cela posé, écoutons ce que nous dira le Ministre: Sur le second caractere qui est le poids & l'importance, il faut savoir que le bon sens & la raison seule en peuvent juger. Dieu a donné à l'homme un difcernement capable de juger si une vérité est importante ou non à la Religion : tout de même qu'il lui a donné des yeux pour distinguer si un objet est blanc ou noir, grand ou petit, & des mains pour connoître si un corps est pesant ou leger. Voilà de ces évidences que la Réforme nous prêche. M. Claude nous les expliquoit d'une autre façon & nous disoit, qu'on sent naturellement que l'ame est suffisamment remplie de la vérité, comme on sent naturellement que le corps a pris une nonrriture suffisante. Ces Ministres pensent par là trouver un asyle où l'on ne puisse les forcer. Car qui osera disputer avec un homme sur ce qu'il vous dit de son goût, ou prouver à un entêté de sa religion quelle qu'elle soit, qu'il n'a pas ce goût qu'il nous vante, & qu'il ne fent pas comme à la main le poids des vérités du Chriftianisme jusqu'à savoir discerner celles qui sont nécessaires au salut d'avec les autres? Sans doute ils ont trouvé là un beau moyen de chicaner. Mais ce qu'il y a d'abord à leur dire, c'est que sous prétexte de cette évidence

Thid.

190 SIXIEMÉ AVERTISSEMENT de goût & de sentiment, ils renoncent formellement à prouver par l'Écriture l'importance & la nécessité des vérités fondamentales. M. Lett. 3, p. Jurieu y est expres: Il est tres-certain, dit-il, 125. qu'il est très-important de savoir si J. C. est Dieu, ou s'il ne l'est pas; s'il est mort pour satisfaire

P. 126.

à la justice de Dieu pour nous; si Dieu connoît les choses à venir, s'il est infini ou non, s'il est l'auteur de tout le bien qui se fait en nous. Et un peu après, si l'Ecriture-Sainte ne dit pas que ces vérités SOIENT DE LA DERNIERE IMPOR-TANCE, ET NÉCESSAIRES AU SALUT, c'est parce que cela se voit & se sent assez : on ne s'avise point, quand on fait des Philosophes, de leur dire que le feu est chaud & que la neige est blanche, parce que cela se sent. Ce n'est donc point par l'Ecriture qu'on prouve les articles fondamentaux : chacun les connoît à son goût, c'est-à-dire, chacun les désigne à sa fantaisse, sans qu'on le doive ou qu'on le puisse convaincre ou désabuser sur ces articles.

XXXV. Démonftration manifettedel'illusion qu'on fait aux Prétendus - Réformés, enles renvoyant à leur goût cles fondamentaux.

Ci-deffus, n. 34.

Que si on sent que ces articles sont nécesfaires au falut, à plus forte raison doit-on fentir qu'ils sont véritables. Si on sent, par exemple, comme M. Jurieu vient de dire, qu'il est nécessaire au salut de croire que Dreie est l'auteur de tout le bien qui se fait en nous. à plus forte raison doit-on sentir que c'est une vérité constante ; car il est clair que la pour distin- croyance d'une fausseté ne peut pas être néguer les arti- cessaire au salut. Voilà les controverses bien abrégées: on n'a qu'à dire qu'on sent & qu'on. goute, pour se mettre hors de toute atteinte; & par la même raison, vous avez beau dire à un homme : cela se goute, cela se fent; s'il n'a ni ce sentiment ni ce goût, il

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. TOT vous quittera bientôt, & sa perte sera sans

remede comme ses erreurs.

Qu'ainsi ne soit, à quoi sentez-vous que la présence réelle confessée par les Luthériens Suite de la ne soit pas une erreur fondamentale, & qu'ils puissent impunément être des mangeurs de les Calvinischair humaine? Mais ce dogme de l'ubiquité, tes n'ont monstre affreux, énorme & horrible, comme point de revous l'appellez vous-même, d'une laideur pro-digieus en lui mont serve la laideur pro-térer Luther digieuse en lui-meme, & encore plus prodigieuse & les Luchedans ses conséquences; puisqu'il ramene au monde riens plutôt la confession des natures en Jesus-Christ, & non- que les auseulement celle de l'ame avec le corps, mais en- Pélagianiscore celle de la divinité avec l'humanité, & en me des Luun mot l'Eutychianisme détesté unanimement de thériens. toute l'Eglise: à quoi sentez-vous, je vous fult. p. 242. prie, que le poids d'une telle erreur si gros-Var. adsiere, si charnelle & si manifestement contraire dis. au liv. à l'Ecriture, ne précipite pas les ames dans 14, n. 7. l'enfer? Mais cette erreur abominable d'ôter à la créature toute liberté, & de faire Dieu Ibid. addit. en termes formels auteur de tous les péchés, n.2,3 & suiv. comment la pardonnez-vous à Luther? Vous fult. 2p.c.8, l'en avez convaincu; vous lui avez démon-p.2108 fuiv. tré que c'est un blasphême qui tend au Manicheisme, qui renverse toute religion, & dont 3, 4, 5 & néanmoins il ne s'est jamais rétracté. Où étoit suiv. le goût de la vérité dans ce chef des Réformateurs lorsqu'il blasphémoit de cette suiv. forte? Mais où étoit-il dans les autres Ré- Addit. Ibid. formateurs, qui constamment blasphémoient de même? Et par quel goût sentez-vous que cette impiété ne les empéchoit pas d'être fideles ferviteurs de Dieu? On a démontré plus clair que le jour aux Luthériens dans 12 & Juiy. l'Histoire des Variations & dans le troisieme Avertissement, qu'ils sont devenus Semi-

monstration: tres. Semi-

Jur. Conp.210& Suiv. 3. Avert.n.

Var.liv.14, n. I, 2 &

Var. liv.8, n. 48, 52 & Suiv. 1.14, n. 116 & Juiv. 3. Avert. R.

Pélagiens, en attachant la grace de la conversion à une chose qui selon eux ne dépend que du librearbitre, c'est-à-dire, au soin d'asfister à la prédication; ce qui est en termes formels attribuer à nos propres forces le commencement de notre salut, sans que la grace Var. 1.14, y soit nécessaire. J'ai rapporté les endroits de Beaulieu, fameux Ministre de Sedan, où il a convaincu les Luthériens de cette erreur: M. Basnage l'a reconnue, & il passe à M. de Meaux cette insigne variation de la Réforme. Mais l'aveu de M. Jurieu est encore ici plus considérable; puisque dans sa Consulta-Jur. Con- tion au Docteur Scultet il entreprend de lui démontrer ce Semi-Pélagianisme des Luthériens, en les convainquant d'enseigner que pour avoir la grace de la conversion, il faut que l'homme fasse auparavant le devoir de se convertir par ses forces & ses connoissances naturelles: ce qui est le pur & franc Semi-Pélagianisme, & enferme tout le venin de l'hérésie Pélagienne. Ainsi le fait est cons-

J'en reviens donc à demander à ce Minis-Que le Se- tre: que ferez-vous en cette occasion? Vous n'oferiez abandonner les Luthériens, à qui en termes précis vous offrez la communion & la paix malgré cette erreur. Que direz-vous donc pour les excuser ? que la révélation du dogme opposé au Semi-Pelagianisme n'est pas évidente; & qu'il n'est pas clair dans l'Ecriture que c'est Dieu qui commence le salut comme c'est lui qui l'acheve par sa grace? Mais ya-t-il rien de plus clair que cette parole de saint Paul : Celui qui commence en vous la bonne œuvre, l'accomplira, pour ne point par-

tant, de l'aveu du Ministre & de M. Ju-

rieu lui-même.

a. 116.

Bafn. T.II. 7.3, c. 2, n. 4.

ful. p. 117, 118.

Var.addit. 12.4. 3. Avert.n. 12 & fuiv.

XXXVII. mi-Pélagianisme est & n'eft pas une erreur fondamentale. Contradi tion du Ministre & des Calvinistes. Confult.

Ibid. Philipp.j.6.

sur les Lettres de M. Jurieu. 193 ler ici des autres passages? Ou bien est-ce que cette erreur des Pélagiens & des Luthériens n'est pas importante? Mais vous nous contiez tout à l'heure cette vérité, que Dieu est l'auteur de tout le bien qui est en nous, par conséquent du commencement comme du progrès & de l'accomplissement de notre salut, parmi celles qu'on sent d'abord comme nécessaires au falut; ensorte qu'on n'a pas besoin de les prouver. Comment donc le Luthérien vrai enfant de Dieu selon vous l'at-il oublié, & comment a-t-il varié? Vous dites tout ce qui vous plaît, & votre Théo-

logie n'a point de regle.

Mais voici bien pis : vous-même vous variez avec les Luthériens; puisque ce point important de la nécessité de la grace qui étoit autrefois si fondamental, a cessé de l'être depuis que les Luthériens l'ont rejeté, & qu'en sur le Semiôtant à Dieu le commencement du falut ils Pélagianisne ne lui ont plus réservé que l'accomplisse- me & sur la ment. Comment pourrai-je me fier à ce gout l'amour de auquel vous me renvoyez, si vous même vous Dieu & des variez dans votre goût? Si en vous difant d'un bonnes œucôté que jamais homme de bien ni vrai Chrétien ou vrai dévot ne fût Pélagien ou Semi-Péla- sed. 15, p. gien, vous ne laissez pas de nous dire encore qu'un Luthérien, franc Semi-Pélagien selon vous, peut soutenir son erreur sans préjudice de son salut, & sans être exclus du pain de vie? Mais n'avez vous pas démontré à cemême Luthérien, qu'il ruine la nécessité des n. 5 bonnes œuvres, qu'il en ravale le prix; que selon lui l'exercice de l'amour de Dieu n'est nécessaire pour être sauvé ni à la vie ni à la mort? A quoi reconnoissez-vous que ces 19 & fuiv. dogmes Luthériens font de poids pour le Avert. Tome V.

Sup. n. 34.

XXXVIII. Quele goût des Calviniftes & duMinécessité de

Jur. Meth. Var. liv.14, n. 83, 84 & Suiv. 92, 93 Var.addit.

Jur. Con-3. Avert.n.

falut, & que tant d'autres n'en sont pas? Ne Prov. xx, voyez-vous pas que vous avez un poids & un To. poids, chose abominable devant le Seigneur, & que vous pesez les erreurs avec une balance

trompeuse & inégale?

XXXIX. Le Ministre & les Protesrans réduits faire infaillibles contre les Indiffé-Tolérans.

Tab. du Soc. p. 119.

De là vient que le Ministre lui-même à la fin ne se fie pas à cette balance où il pese les vérités fondamentales. Je sais, dit-il, que les acompterles préjugés sont capables de corrompre ce discernevoix, & à se ment, & que nous jugeons les articles & les vérités importantes selon nos passions & nos préventions. Mais premiérement, le bon sens ne peut rens & les étre corrompu qu'à certain degré. Vous voilà donc à examiner en quel degré la prévention peut avoir corrompu votre goût & votre bon fens: qui nous expliquera cette énigme? Mais ces vices, poursuit-il, ne peuvent aller à faire paroître une montagne comme un grain de fable, ou un grain de sable comme une montagne. Il en est de même du jugement qui distingue l'important de ce qui ne l'est pas en toute matiere. D'où vient donc que le Luthérien trouve la présence réelle & même l'ubiquité si importante, pendant que le Calviniste méprise l'une & l'autre? Ou d'où vient que le Calviniste trouve si importante la nécessité de la grace & celle de l'amour de Dieu, lorsque le Luthérien ne la fent pas? Ou pourquoi est-ce que le Calviniste lui - même se relâche en faveur du Luthérien, & ne trouve plus essentîel ce qui l'étoit auparavant? Avouez que votre bon goût & votre évidence de sentiment est une illusion dont vous amusez les entêtés. Mais voici dans le discours de M. Jurieu le dernier excès de l'extravagance & le renversement entier des maximes de la Réforme. De plus, continue-t-il, quand le bon

SUR LES LETTRES DE M. JURISU. 195 fens pourroit être corrompu tout outre dans quelques sujets, comme il l'est en effet, la pluralité n'ira jamais de ce côté-là; & il le prouve par cet exemple. Il y aura dans une grande Ville vingt yeux vicies qui verront verd & jaune ce qui est blanc : mais le reste des habitans qui surpasse infiniment en nombre, recifieront le mauvais jugement de ces vingt youx, & feront qu'on ne les en croira pas. Vous voilà donc à la fin réduits à compter les voix. Et où en étoit la Réforme lorsqu'elle s'est séparée, & qu'on l'appelloit au Concile œcuménique de l'Eglise qu'elle quittoit? Mais quoi! fi les Sociniens prevalent enfin dans la Réforme; si ce torrent dont on ne peut arrêter le cours s'enfle tellement qu'il prévale, & qu'ils en viennent à être sur tous les articles mille contre un, comme ils s'en vantent déja sur la Tolérance qui renferme tout le venin de la secte, sans qu'on ose les contredire, le Socinianisme sera véritable ou du moins indifférent. Mais cela, direz vous, n'arrivera pas: la Réforme est devenue infaillible contre les Tolérans. Aveugles, ne verrez-vous jamais qu'avec ces illutions vous ne contenterez que des entêtés, & que tous les gens de bon sens de votre communion se donneront aux Indifférens, si vous n'avez recours à d'autres principes ?

Enfin, le troisieme caractere par où on distingue les articles fondamentaux d'avec les autres, c'est, selon M. Jurieu, la liaison de certaines vérités avec la fin de la réligion, c est-à- art cles fondire, avec la gloire de Dieu, avec la sanctification & le salut de l'homme. Je le veux : la fin de la religion en général, c'est, I. dites vous, de ne croire qu'un Dieu : le Socinien n'en croit qu'un, & il vous accuse d'en croire trois: 2.

Troisieme moyen discerner les damentaux, où le Mantftre montre sa foibierle contrelessociniens. P.120, 1216

X L.

126 . 127.

De n'adorer, que lui; ce qu'il faut entendre fans doute d'une adoration souveraine : le Socinien le fait, & il vous accuse de rendre cette adoration à un homme pur. N'importe que vous le croyiez Dieu; vous voulez bien que le Catholique soit idolâtre en adorant dans l'Eucharistie Jesus-Christ qu'il y croit présent. Vous direz que c'est une erreur damnable de rendre à Jesus-Christ homme, un culte inférieur qui se rapporte à Dieu: vous damnez donc tous les Peres du quatrieme siecle, à qui néanmoins vous faites invoquer les Saints & honorer leurs reliques fans préjudice de leur sainteté ni de leur salut. La 3. fin de la Religion, c'est, dit le Ministre, de regarder Dieu comme celui qui gouverne le monde. Le Socinien le nie-t-il? Vous sentez-vous si foible contre lui, que vous ne puissiez le combattre qu'en déguisant sa doctrine? 4. D'at tendre de lui des peines ou des récompenses après la mort. Le Socinien n'en attend-il pas? & pouvez-vous lui objecter qu'il rejette absolument les peines de l'autre vie, à cause qu'il ne les croit pas éternelles ? Voilà pour les caracteres essentiels à la religion en général; mais il y en a, dit M. Jurieu, qui sont particuliers à la Religion Chrétienne, & qui la distinguent de toute autre, comme de croire que Jesus est le Messie; le Socinien le croit: que ce Messie est le Fils de Dieu, & Dieu éternel comme le Pere: c'est la guestion que vous ne devez pas supposer comme résolue, pendant que vous vous donnez tant de peine à la résoudre : qu'il a satisfait pour les péchés des hommes; autre question à examiner & non pas à supposer avec le Socinien & avec ceux qui le favori-Sent : que les morts ressusciteront, qu'il y aura

P. 123.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 197 un jugement dernier à la fin du monde; vous calomniez le Socinien si vous l'accusez de nier ces vérités: favoir s'il les reconnoît dans toute leur étendue, & si ce qui manque à sa foi est fondamental; c'est de quoi vous avez promis de nous instruire & vous ne faites que le supposer; tant vous êtes forcé à reconnoître que les principes pour fermer la bouche au Socinien, manquent à votre Réforme.

Et ce qui prouve plus clair que le jour que le Ministre ne sait où il en est, c'est ce qu'il Que le Miajoute, que les vérités que les Sociniens veulent nistre est à ôter à la Religion, sont révélées, & clairement ment dans la révélées. Si elles sont révélées & clairement preuve qu'il révélées, si les articles fondamentaux sont entreprend si évidens & si aisés à trouver dans l'Ecriture, fondamenpourquoi en craignez-vous la discussion pour taux. le peuple? Pourquoi le renvoyez-vous à son gout, à son sentiment? gout & sentiment que vous lui donnez avant même qu'il ait ouvert l'Ecriture-Sainte. Continuons: Ces articles sont clairement révélés, & en même tems ils sont de la derniere importance. Mais déja, pour la vérité & pour l'évidence de la révélation. le Ministre déclare souvent dans toutes ses Lettres qu'il n'y veut pas encore entrer. On voit, dit-il, où un tel projet nous meneroit. Au lieu d'un petit ouvrage à l'usage des moins savans, il faudroit faire un gros livre qu'à peine les savans auroient le loisir de lire. Mais si cette discussion est si difficile aux savans mêmes, combien est-il manifeste que les moins savans s'y perdroient? Que fera-t-il donc? Il se réduira à deux articles, qui est celui de la divinité de Jesus-Christ & de sa satisfaction. Mais songera-t-il du moins à vous en prouver la vérité? Point du tout; il va entreprendre de vous en

XLI.

Ibid.

Isid.

Ibid.

Tab. Lett. 2.

prouver l'importance, & vous en fera voir la vérité dans une seconde partie qu'il ne trouve pas à propos de traiter. Voilà cette rare méthode. Il vous prouvera qu'un article est important avant que de vous montrer qu'il est véritable & clairement révélé. C'est où se termine aujourd'hui toute la Théologie réformee.

X LII. Quelle preuve les Tolerans demandoient à M. Jurieusurl'évidence des articles fondamentaux, & que ce Ministren'arien eu à leur répondre. Tab. Lett.3. & Suiv. Tableau ett.11. p.20.

Vous direz peut-être, mes Freres, que votre Ministre, sans vouloir entrer dans le fond, suppose la vérité & l'évidence de la révélation, comme une chose dont les Tolérans qu'il attaque demeurent d'accord. Maisvisiblement il leur impose: au contraire l'Auteur des Avis, Auteur que votre Ministre vouloit réfuter, avoit raisonné en cette sorte: Jepose, lui avoit-il dit, le principe de la Réformation qui est celui du bon sens : c'est que Dieu ayant donné sa parole aux hommes afin de les conduire au salut . & Dieu appellant à ce salut Avis sur le beaucoup plus de peuple que de Grands & de Savans, il s'ensuit nécessairement que ceux du peuple qui ne sont pas privés entiérement de sens commun, peuvent se déterminer sur ces objets fondamentaux par la lecture de la parole de Dicu. Ce principe présupposé, il raisonne ainsi: Cela étant, il me semble que l'on en peut conclure que tous ces dogmes sur lesquels les Savans ont tant de peine à se déterminer, quoiqu'ils travaillent de bonne foi à leur salut, ne sont pas de cette nécessité absolue dont nous parlons. Car si les Savans qui ne sont pas la millieme partie du peuple, trouvent tous ces embarras qui retiennent les plus sages d'entr'eux indéterminés, comment les Emples sans étude & sans application pourrontils voir avec cette certitude que la foi demande, ces objets obscurs & douteux aux Savans?

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 199. On voit donc que les adversaires de M. Jurieu ne supposent pas que les articles dont il s'agit soient si clairs: au contraire, ils présupposent qu'ils ne le sont pas au peuple, puisqu'ils excitent tant de disputes parmi les Savans, & que les plus sages d'entr'eux sont encore indéterminés: & quand même ces Savans conviendroient que ces articles leur paroissent clairs dans l'Écriture, il ne s'ensuit pas qu'ils les crussent clairs pour tout le peuple; au contraire, l'Auteur des Avis conclut ainsi: Plus j'y pense, plus je me persuade que les préjugés tirés des Catéchismes, plutôt qu'une connoissance puisée dans la parole de Dieu. sont aujourd'hui presque l'unique fondement de la foi des peuples. Ce n'est donc pas l'évidence de la révélation, mais les Catéchismes & les

rité humaine qui les persuade.

Enfin, l'Auteur des Avis finit son raisonnement par ces paroles: Je crois que l'on peut conclure après cette réslexion, que les points sondamentaux de la Religion ne sont pas à beaucoup près en si grand nombre que plusieurs se l'imaginent aujourd'hui: autrement je croirois que la voie d'examen, qui est le sondement de notre Résormation, seroit un principe impossible au peuple, & par conséquent injuste & saux. L'attends avec impatience quelqu'éclaircissement là-

préjugés de la secte, c'est-à-dire, une auto-

dessus.

Voilà ce qu'attendoient les Tolérans. Ils supposoient que les peuples ne pouvoient pas voir assez clair pour prendre parti sur les articles qui partageoient les Savans. Par là donc ils infinuoient qu'il falloit réduire les articles sondamentaux à ceux dont tout le monde & les Sociniens comme les autres sont d'accord; Ibid;

P. 21.

SIXIEME AVERTISSEMENT c'est-à-dire, qu'ils les réduisoient à croire que Dieu est un, & que Jesus est son Christ: car c'est de quoi conviennent tous les Chrétiens. Que si le Ministre avoit à leur donner une autre marque d'évidence que ce consentement universel, c'étoit à lui à le prouver, & à ne pas ruiner sa cause, en supposant comme prouvé ce qui étoit en question.

XIIII. Preuve de des articles fondamentaux fclon les principes des Calviniftes.

L'exemple des Luthériens vient içi fortà propos. On demande à M. Jurieu & aux Calvinistes, si la certitude du salut, l'inamissibilité de la justice, la nécessité de la grace pour commencer le salut, aussi-bien que pour l'achever, & les autres points décidés dans le Synode de Dordrech; si la nécessité des bonnes œuvres & celle de l'amour de Dieu; si cet article important de la Résorme, que Jesus-Christ en tant qu'homme est uniquement renfermé dans le ciel, sont choses obscurément & douteusement ou clairement révélées? Si ces articles leur paroissent obscurément révélés, où en est le Calvinisme? Où en sont les décisions du Synode de Dordrech? Aura-t-il excommunié tant de Ministres, bons Protestans d'ailleurs, pour des articles obscurs & obscurément révélés? Que si tous les points qu'on vient de réciter, paroiffent aux Calvinistes évidemment révélés. pourquoi le doute des Luthériens les ébranle-t-il affez pour les obliger à la Tolérance? Ou pourquoi comptent-ils pour rien les doutes des autres aussi mal-aisés à résoudre que ceux des Luthériens?

preuves du

Le Ministre croit avoir abattu les Tolérans. Toutesles quand il leur dit : Est-il possible que Dieu ait voulu révéler la divinité de Jesus-Christ, sans articles obliger à la reconnoître ? ou qu'il ait satisfait SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 201

pour nous, sans imposer aux hommes la né- fondamencessité d'accepter ce paiement par la foi? Comme si on ne pouvoit pas dire de même : Est-il possible que Dieu ait voulu que nous dussions tout notre salut, & autant le com- de la doctrimencement que la fin, à la grace de Jesus-Christ, & que ce soit là le principal fruit de fa mort, & que néanmoins il ne veuille pas que tout le monde reconnoisse cette vérité, & qu'il faille tolérer les Luthériens qui la rejettent? Ne pourroit-on pas dire aussi: Est-il possible que Jesus-Christ ait voulu se rendre réellement présent selon son corps & selon son sang dans le pain & dans le vin de l'Eucharistie, & qu'il n'ait pas voulu nous obliger à reconnoître une présence si merveilleuse. & à lui rendre graces d'un témoignage si étonnant de son amour? Cependant vous voulez persuader aux Luthériens qui reconnoissenr cette présence, de vous supporter, vous qui loin de la reconoître, en faites le sujet de vos railleries, c'est-à-dire selon eux, de vos blasphêmes, jusqu'à traiter ceux qui la croient de mangeurs de chair humaine.

Il ne faut point ici dissimuler une miserable chicane de M. Jurieu qui foutient que l'article de la présence réelle & de l'union corporelle des fideles avec J. C. ne peut pas être fondamental; parce que les Luthériens eux- Jur. del'Un. mêmes ne disent pas que cette union corporelle de de l'Egl. T. Jesus-Christ avec ses membres soit absolument né- 6, c.5, p. 560 cessaire. Il est donc clair, conclut-il, que les Calvinistes ne nient rien de fondamental & de

nécessaire selon les Luthériens.

Ce Ministre ne veut jamais entendre en quoi consiste la difficulté qu'on lui propose. Il est vrai que les Luthériens ne disent pas

taux tombent d'ellesmêmes, au feulexemple ne de la grace & de celle de la présence réelle. Lett. 4, art. 2, 11, 5, 6.

XLV. Suite de la mêmematiere; chicane: du Ministre.

quecette union corporelle du fidele avec Jesus-Christ soit absolument nécessaire, parce qu'ils ne disent pas non plus que la réception de l'Eucharistie le soit; mais si les Luthériens ne croyoient pas que la soi de cette union corporelle sût nécessaire à celui qui reçoit l'Eucharistie, pour quoi excluroient-ils de leur communion les Calvinistes avec une inexorable sévérité? Il faut donc bien qu'ils croient absolument nécessaire à tout Chrétien la soi de cette union & de la présence réelle, & qn'ils tiennent ceux qui la nient pour cou-

pables d'une erreur intolérable.

Ainsi ilse pourroit très-bien faire qu'on ne crût pas la communion absolument nécessaire. comme en effet elle ne l'est pas de la derniere & inévitable nécessité; & qu'on crût absolument nécessaire quand on communie. de savoir ce qu'on y reçoit, & ne pas priver le fidele de la foi de la présence réelle; n'y ayant rien de plus ridicule & plus impie que de tenir pour indifférent, si ce qu'on reçoit sous le pain & avec le pain, comme parle le Luthérien, est ou n'est pas Jesus-Christ même selon la propre substance de fon corps & de son sang; puisque c'est faire tomber son indifférence sur la présence ou fur l'absence de Jesus-Christ même & de son humanité fainte.

Ainsi, quoi que puisse dire votre Ministre, j'en reviens toujours à vous demander s'il n'est d'aucune importance de savoir que Jesus-Christ en tant qu'homme soit vraiment préfent ou non sous les symbol s sacrés? Mais ce seroit en vérité être trop prosane que de pousser son indisférence jusques là, & de croire si Jesus-Christ homme a voulu être.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 203 présent avec toute la réalité que croit le Luthérien, que cela puisse devenir indifférent à ses fideles. Que si vous êtes enfin forcé d'avouer que cest là un point important & très-important, mais non pas de cette importance qui rend un article fondamental & absolument nécessaire pour le salut, puisque même la réception de l'Eucaristie n'est pas de cette nécessité; vous ne nous échapperez pas par cette évasion : car toujours on ne cessera de vous demander ce que vous diriez d'un homme qui sous pretexte que la cene ou la communion n'est pas absolument nécessaire, rejeteroit ce Sacrement en disant qu'il le faut ôter des assemblées chrétiennes, & qu'il n'est pas nécessaire de le conserver dans l'Eglise? Vous n'oseriez soutenir qu'avec cette erreur il fût digne du nom Chrétien ni de la fociété du peuple de Dieu dont il rejeteroit le sceau sacré. Car par la même raison, sous prétexte qu'on peut absolument être sauvé sans le baptême lorsqu'on y supplée par la contrition ou par le martyre, & que même sans y suppléer par ces movens on croit parmi vous que ce Sacrement n'est pas nécessaire au falut des enfans des fide es; il faudroit aussi tolérer ceux qui cesseroient de le donner, ou qui, à l'exemple de Fauste Socin, ne le croiroient plus nécessaire à l'Eglise de Jesus-Christ, en disant avec ce téméraire hérésiarque qu'il n'a été institué que pour les commencemens du Christianisme. Or autant qu'il est nécessaire de conserver dans l'Eglise le Sacrement de l'Eucharistie, autant est-il nécesfaire d'y conserver la connoissance de la chose sainte qu'elle contient; puisque même

1. Cor, xi, saint Paul condamne expressement ceux qui

la mangent sans la discerner.

Vous dites que le Socinien détruit la gloire suffisance de de Dieu, en le faisant impuissant, ignorant, la preuvedes changeant : la détruit-on moins, en le faisant points fon-avec les Réformateurs auteur du péché? & damentaux; en niant comme font encore les Luthériens, me forcée qu'il soit auteur de tout le bien qui se fait en encore une nous, ne l'étant pas du commencement de fois de re- notre salut? Le Socinien, poursuivez-vous, courir à l'au- ôte la sanctification en détruisant les motifs qui pluralité des y portent, comme sont la crainte des peines éternelles: & les Luthériens ne vous reprochent-Tab. Lett. 3, ils pas que vous ôtez aussi ces motifs par votre certitude du falut & votre inamissibilité de la justice? Quelle différence mettez-vous entre ôter les peines éternelles, & obliger le fidele à croire avec une entiere certitude qu'elles ne sont pas pour lui; puisqu'en quelque excès qu'il tombe, il est assuré de ne mourir pas dans son péché? Le Socinien ôte la consolation: demandez au Luthérsen s'il ne trouve point de consolation dans la foi de la présence réelle, & s'il ne vous accuse pas de ravir aux enfans de Dieu cet exercice de leur foi. & ce doux soutien de leurs ames durant leur pélerinage. Vous accusez le Socinien de nier le mérite de Jesus-Christ & de sa mort: le Socinien ne le nie pas absolument. Vous argumentez, & vous dites qu'il nie le mérite par voie de satisfaction; ce qui est en quelque façon le nier: & n'est-ce pas aussi le nier en quelque façon & encore d'une façon très-criminelle, que de croire avec les Luthériens le commencement du falut indépendant de la grace que cette mort nous a méritée? Et

Suite de l'in-& la Réfor-

P. 127.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 205 d'ailleurs que répondrez-vous à vos freres les Anglois Protestans & à cette opinion qu'on dit se gliffer parmi eux? Mais quelle est cette Tab. Lett. 8. opinion que vous coulez si doucement? C'est, p. 578. dites-vous, que Jesus-Christ n'a pas proprement satisfait pour nos péchés, & qu'il n'est pas mort afin que ses souffrances nous sussent imputées. Voilà cette opinion qui se glisse en Angleterre, selon le Ministre. Sur quoi, poursuitil, ils tournent en ridicule, à ce qu'on m'écrit, la justice imputée avec autant de violence que les Papistes ignorans. Ces Théologiens dont on vous écrit, qui nient ouvertement que Jesus-Christ ait proprement satisfait, & tournent en ridicule votre justice imputée avec autant de violence que pourroit faire un Papiste, apparemment ne se cachent pas. Vous avez peine, ditesvous, à distinguer cette Théologie de l'impieté des Sociniens, & vous souhaitez qu'on la flétrisse: mais cependant on ne dit mot à des gens qui nient si ouvertement la satisfaction de Jesus-Christ: on laisse gliffer cette opinion parmi les Docteurs, d'où elle passera bientôt au peuple; & l'Eglise Anglicane ne se croit pas obligée de régler ses censures par vos décisions. Criez tant que vous voudrez que ces articles font révélés & clairement révélés: vous en devez dire autant de tous les articles que vous soutenez contre les Luthériens: & si enfin vous répondez que les articles que vous opposez au Luthéranisme, à la vérité sont révélés, clairement révélés, mais qu'ils ne sont pas pour cela fondamentaux ni de l'importance qu'il faut pour être nécessaires au salut; nous en voilà donc revenus à examiner l'importance des articles révélés. Par quelles regles & fur quels principes? Le Mi-

SIXIEME AVERTISSEMENT nistre n'en a aucun à nous donner; & dans sa cinquieme lettre où il fait les derniers efforts pour éclaircir cette matiere, après avoir épuisé toutes ses subtilités, il n'y voit plus autre chose à faire que d'en revenir enfin à compter les voix, comme il l'avoit deja

XLVII. Le Ministre fois fenfiblement forcé à demeurer court fur les points fon-P.203.

proposé dans sa troisieme lettre. Mais plus il s'explique sur cette matiere. plus son embarras est visible; car voici ce qu'il écrit dans cette cinquieme lettre: Il se peut donc faire, dit-il, qu'il y ait en effet quelques personnes qui soient aveuglées à ce point de pouvoir croire que la divinité de Jesus-Christ & damentaux. sa satisfaction sont des vérités; mais que ce ne sont pas des vérités essentielles à la Religion chrétienne. Mais nous ne croyons pas que cet entetement puisse aller loin ni s'étendre à beaucoup de personnes: à cause, dit-il, que c'est un état trop violent de croire que certaine personne soit Dieu, 3 de croire qu'on ne lui fait pas de tort en le regardant comme une créature. Voilà votre dernier refuge : vous en appellez au grand nombre, & vous voulez que les Tolérans demeurent toujours le plus petit. Mais si ce torrent vous inonde, si l'expérience résute vos raisonnemens, & qu'ensin la Tolérance l'emporte, où en serez-vous? Or certainement au train qu'elle prend il faudra bien qu'elle prévale, si vous n'avez à lui objecter que le petit nombre de ceux qui la suivent, c'est-à-dire selon la Réforme une autorité purement humaine, & le plus foible de tous les secours. Qu'ainsi ne soit, écoutons la suite. On doit savoir que nous portons ce jugement (que le nombre des Tolérans sera toujours le plus petit) des D. deurs & des Théologiens; car autrement je suis bien persuade qu'il y a

P. 204.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 207 MILLE ET MILLE BONNES GENS dens les communions de nos sectaires qui unissent fort bien ces deux propositions : Jesus-Christ est fils éternel de Dieu; mais il n'est pas nécessaire de le croire pour être sauvé. Car de quoi ne sont pas capables LES PEUPLES & les gens qui ne SONT PAS DE PROFESSION A S'APPLIQUER, NI DE CAPACITÉ A PÉNÉTRER ? Et même entre ceux qui sont appellés A ENSEIGNER LES AU-TRES, COMBIEN PEU Y EN A-T-IL qui soient capables de voir le fond d'un sujet? Voilà donc, de votre aveu propre, mille & mille bonnes gens, & non-seulement parmi les peuples, mais encore parmi ceux qui sont appellés à enseigner les autres, qui ne voient pas l'importance que vous voulez qui faute aux yeux. C'est pour ces mille & mille bonne gens, pour ces gens qui ne sont pas de profession à s'appliquer, ni de capacité à pénétrer, pour ces gens, dis-je, dont il est certain que toutes les communions font pleines, c'est pour eux & pour le grand nombre même des Docteurs que vous jugez incapables de voir le fond d'un sujet : c'est pour eux, encore un coup, que je vous demande une regle. Quelle fera-telle? L'écriture? Mais ils ne sont pas de profession à s'y appliquer, ni de capacité à la penétrer. Les Docteurs? Mais ce sont ceux-là qui les embarrassent par leurs divisions, & qui, après tout, ne sont que des hommes sujets à faillir, & en particulier, & en corps; des hommes enfin, dont le plus grand nombre n'est pas capable, selon vous, de voir le fond d'un sujet. Que pouvez-vous donc donner pour regle à ce grand nombre d'ignorans ? La multitude? qu'ils voient croître tous les jours & en train de se grossir beaucoup davantage. Le goût &

le sentiment? C'est ce qui les perd: car ils ont tant de goût pour la liberté; la Tolérance leur paroit si belle, si douce, si charitable, & par là si chrétienne! Quoi donc, enfin? Les synodes, les consistoires, les censures? Tous ces moyens sont usés & trop foibles, trop décriés dans la Réforme. Il ne reste plus à opposer que les Magistrats; & c'est à quoi M. Jurieu travaille de toute sa force dans ses derniers Ouvrages.

XIVIII. niftre pour prouver par 2'Ecriture les articles fondamentaux.

Del'Un. Tr. 6. c. 5 , p. 550. Joan.iij,18.

De l'Un. Tab. Lett.4, P. 159. 2. Joan. 7.

Cependant dans l'embarras où il est sur les Vaine ten- moyens d'établir les articles fondamentaux. il semble quelquefois se repentir d'avoir avoué si souvent qu'il ne les trouve pas marqués dans l'Ecriture. Car il prétend, par exemple; que l'absoluenécessité de croire la divinité de Jesus-Christ, à peine d'être damné, est clairement marquée par ces paroles: Celui qui ne croît pas au Fils éternel de Dieu est condamné: où il suppose le mot de fils éternel au lieu de celui de fils unique. & donne occasion aux Tolérans de lui reprocher qu'il n'a pu trouver la condamnation expresse des Sociniens dans les passages qu'il produit, sans les altérer. Il produit encore ce passage de saint Jean : Celui qui nie que Jesus soit venu en chair, est l'Antechrist. Mais que conclut ce passage pour les articles fondamentaux ? puisque de l'aveu du Ministre, saint Léon & ses premiers successeurs ont été le vrai Antechrist, sans préjudice de leur sainteté & de leur salut: par consequent sans nier aucun article fondamental. Il aura souvent sujet de se repentir d'avoir avancé une proposition si insensée: mais après tout la question demeure toujours; ce que c'est que venir en chair. Si c'est donner à Jesus, comme ont fait les Marcionites

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 209 cinonites & les Manichéens, au lieu d'une chair humaine une chair fantastique, les Sociniens sont à couvert de ce passage. On sait d'ailleurs ce que c'est, selon eux, que venir en chair: & sans excuser leurs réponses que je trouve ausli mauvaises que M. Jurieu, il est question de sauver de leurs vaines subtilités ce nombre infini de gens parmi les Savans aussi-bien que parmi le peuple, qu'on exclut de la discussion des passages de l'Écriture, parce qu'ils n'ont ni le loisir ni la capacité de la faire, ainsi que le Ministre vient encore d'en convenir.

On voit donc combien est foible la seule barriere qu'il met entre lui & les Tolérans. qui est celle des points fondamentaux. Il nous renvoie à ce qu'il en a dit au Traité VI. de son livre de l'Unité de l'Eglise; mais il n'y dit pas autre chose que ce qu'il répete dans del'unité ou ses lettres, & il ne fait que l'étendre, comme il nous renil en demeure d'accord, Parcourons néanmoins ce traité; nous n'y trouverons que de sité de la granouveaux embarras sur cette matiere. Après ce au rang avoir supposé que les articles fondamentaux des consesont les principes essentiels du Christianisme, quences non font les principes essentiels du Christianisme, fondamenil met trois choses non fondamentales: I. tales. L'explication des mysteres : 2. les conséquences Tab. Lett.3, que se tirent de ces mysteres: 3. & les vérités P. 116. chéologiques qu'on puise dans l'Ecriture ou dans Del'Un. Tr. la raison humaine, mais qui ne sont pas essen- 6, c. 1, p. tiellement liées avec les principes. Je ne veux 496. rien lui disputer sur cette division : je remarquerai seulement quelques conséquences qu'il met parmi les choses non fondamentales : Le Ibid. p. 497. principe du Christianisme, dit-il, c'est que l'homme étant tombé volontairement dans la misere par le péché, il lui falloit un Rédempteur que Dieu lui Avert. Tome V.

Sile Miniftre a mieux établiles articles fondadans le traité voie: qu'il y metlanécef-

a envoyé en Jesus-Christ. De ce principe les uns tirent ces conséquences, que l'homme par son péché avoit entiérement perdu toute sa force pour faire le bien & pour tendre à sa fin surnaturelle: les autres les nient. Ce n'est donc pas un principe du Christianisme que l'homme ait perdu par le péché toute sa force pour faire le bien & tendre à sa fin surnaturelle : ce n'est qu'une conséquence non fondamentale, comme l'appelle le Ministre, sur laquelle il convient aussi queles Chrétiens sont partagés; & il est permis de dire que la nature tombée a des forces pour faire le bien jusqu'à le pouvoir commencer, ainsi qu'on a vu, par elle-même, & tendre à sa fin surnaturelle : ce qui rétablit en honneur le Semi-Pélagianisme, comme on l'a vu

Voici encore une des conséquences non fondamentales que le Ministre donne pour non fonda- exemple. De ce principe, qu'on avoit besoin d'un Rédempteur, les uns concluent, dit-il, que la satisfaction étoit d'une absolue nécessité, les autres n'en veulent pas tomber d'accord. soitounesoit C'est donc une chose libre de croire qu'on pas d'une ab- ait besoin de la satisfaction de Jesus-Christ té: impor- par une absolue nécessité, ou de croire qu'on tance de cet pouvoit s'en passer : ce qui seul renverse de eveu du Mi- fond en comble le système du Ministre.

> Car quand il viendra nous dire dans la suite, que pour croire un Rédempteur comme fournissant à tous nos besoins, il faut croire qu'il a satisfait parfaitement à la justice de Dieu; puisque c'est là un des besoins que la nature & la loi lui faisoient sentir: il sera aisé de lui répondre que tout le bien que nous sentons est celui que Dieu nous pardonne nos péchés, en quelque maniere que ce soit, ou par la

Thid.

Ibid.

Sup. n. 35, 36,38.

Ibid.

fouvent.

Autre con-Séquence mentale que la fatisfaction de Jesus-Christ mistre.

Ibid. Ibid. c. 3. I. P. 527.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 211 fatisfaction de Jesus-Christ ou sans elle : ce qui fait ranger au Ministre même parmi les choses indifférentes l'opinion qui ne veut pas reconnoître que la satisfaction de Jesus-Christ

soit d'une absolue nécessité.

Mais dès-là tout son système & celui de M. Claude est à bas. Car voici leur raisonnement: L'homme sentoit son péché: par conséquent il sentoit que Dieu étoit irrité contre fondé le prélui, & que sa justice demandoit sa mort; qu'il tendu goût & falloit donc que cette justice fût parfaitement le ptétendu satisfaite: donc par un mérite infini; donc par une personne infinie; donc par un Dieu- fondamenhomme; donc il falloit qu'il y eût en Dieu taux; absurplus d'une personne; donc l'homme sentoit dité manipar son besoin qu'il y avoit une Trinité & une Incarnation; que ces mysteres étoient ne nécessaires à son salut, & par conséquent son- seule expodamentaux. Voilà ce qu'on sent dans la Ré-fition. forme. Encore que tout ce discours ne soit qu'un tissu de raisonnemens & de consé-p. 527. quences, il se faut bien garder d'appeller cela raisonnemens; car autrement il y faudroit 6.25, p. 429. de la discussion & de la plus fine; & c'est ce qu'on veut exclure : il faut dire qu'on sent tout cela comme on sent le froid & le chaud, le doux & l'amer, la lumiere & les ténebres: & si on ne les sentoit de cette sorte, la Réforme ne fauroit plus où elle en seroit ni comment elle montreroit les articles fonda-

mentaux. En vérité c'est trop se moquer du genre Quele sentihumain, que de vouloir lui faire accroire qu'on ment sente de cette sorte une Trinité & une Incar- tendu dubenation. Car supposé qu'on sentit qu'on a be- foin qu'on a d'une satissoin d'un Dieu qui satisfasse pour nos péchés, faction infien tout cas, on ne sent pas là le Saint-Esprit nie, visible-

LI. Suite de cette matiere: fur quoi est fentiment

Ibid. c. 3. Syst. liv. 2,

LII.

ment est infu Mant pour établir les points fondamentaux. 212 SIXIEME AVERTISSEMENT

ni une troisieme Personne, & il suffit qu'il y en ait deux. Mais cette seconde Personne dont on fent, dit-on, qu'on a besoin, sent-on encore qu'on ait besoin qu'elle soit engendrée? & ne peut-on satisfaire à Dieu si on n'est son fils, quoique d'ailleurs on lui soit égal ? Quoi donc! le Saint-Esprit seroit-il indigne de satisfaire pour nous, s'il avoit plû à Dieu qu'il s'incarnât? Mais sent-on encore. je vous prie, que pour faire une Incarnation, il faille reconnoître en Dieu la pluralité des personnes? Et quand on n'en concevroit qu'une seule, ne concevroit-on pas qu'else pourroit s'incarner ? Mais, direz-vous, il faut deux personnes pour accomplir l'œuvre de la satisfaction : car une même personne ne peut se satisfaire à elle-même. Aveugles, qui ne sentez pas qu'il faut bien que le Fils de Dieu ait satisfait à lui-même, aussi-bien qu'au Pere & au Saint-Esprit : & si vous dites que comme homme il a satisfait à luimême comme Dieu, qui empêche qu'on n'en dise autant quand il n'y auroit en Dieu qu'une perfonne?

Je ne parlerai point ici des autres difficultés de cette satisfaction, qui fait dire à un trèsgrand nombre & peut-être à la plupart des Théologiens, que la satisfaction de Jesus-Christ est un mystere d'amour, où Dieu exerce plutôt sa miséricorde en acceptant volontairement la mort de son Fils, qu'il ne satisfait à sa justice selon les regles étroites, & comme parle l'école, ad stridos juris apices. Je laisse toutes ces choses & cent autres aussi difficiles, comme le savent les Théologiens, qu'on veut pourtant saire sentir aux plus ignorans du peuple. Il me sustitut directions qu'on veut pour la me sustitut d'avoir fait voir

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 212 qu'on n'a senti jusqu'ici dans le discours de M. Jurieu ni la personne du Saint-Esprit, ni même celle du Fils, ni la procession de l'un, ni l'éternelle génération de l'autre; choses pourtant qui appartiennent aux fondemens. de la foi.

Mais en pouffant encore les choses plus loin, pour fentir le besoin qu'on a d'un Dieu incarné : il faut sentir en même tems que nombre des Dieu ne nous peut sauver ni nous pardonner articles fonnos péchés que par cette voie : autrement si l'on sent qu'il y en a d'autres, on ne sent pas le besoin qu'on a nécessairement de celle- à n'avoir là. Il faut donc pouvoir dire à Dieu: Oui, je sens que vous ne pouvez me sauver qu'en faisant prendre chair humaine à un Dieu hommes. qui satisfasse pour mes péchés, & vous n'aviez que ce seul moyen de les pardonner. Cependant. M. Jurieu lui-même n'a ofé nous obliger à croire que cette voie de fauver les hommes par une satisfaction, soit de nécessité absolue: & quand ce Ministre ne nous auroit pas donné cette liberté, qui ne voit que le bon fens nous la donneroit, puisqu'il n'y a point d'homme affez ofé pour propofer aux Chrétiens comme un article fondamental de la religion, qu'il n'étoit pas possible à Dieu de fauver l'homme par une pure condamnation & rémission de ses péchés, ni autrement qu'en exigeant de son fils la satisfaction qu'il lui a offerte?

Avouons donc de bonne foi, que nous ne sentons ni la Trinité ni l'Incarnation. Nous croyons ces adorables mysteres, parce que Dieu nous l'a ainsi révélé & nous l'a dit : nifeste mais que nous les fentions par nos besoins, & encore que nous les sentions comme on de M. Jurieu.

damentaux

LIV. Autre preuve de l'abfurdité maprétendu

SIXIEME AVERTISSEMENT fent le froid & le chaud, la lumiere & les ténebres, c'est la plus absurde de toures les illusions. Et pour faire voir à M. Jurieu, s'il en est capable, l'absurdité de ses pensées, il ne faudroit que lui remettre devant les yeux la maniere dont il croit sentir l'Ascension du Ibid. c. 3. Fils de Dieu. Cest, dit-il, que sion le croit ressuscité, ne le trouvant plus sur la terre, il faut nécessairement croire qu'il est monté dans les cieux : ajoutez, car c'est là l'article, & qu'il est assis à la droite de son Pere, pour de là gouverner tout l'univers & exercer la toute-puissance qui lui est donnée dans le ciel & dans la terre. Vous sentez tout cela si nous voulons vous en croire, parce que ne trouvant plus Jesus-Christ sur la terre, il ne peut être que dans le ciel & à la droite du Pere : il n'étoit pas possible à Dieu de le mettre quelqu'autre part; si l'on veut avec Elie & avec Enoc qu'on ne trouve point sur la terre, & que néanmoins on ne place pas à la droite du Pere éternel dans le ciel. Dieu ne pouvoit pas réserver au dernier jour à placer son fils dans le ciel, lorsqu'il y viendroit accompagné de tous ses élus & de tous ses membres, après avoir jugé les vivans & les morts. Mais encore où sentezvous ce jugement que le Fils de Dieu rendra Jean. v. 27. comme Fils de l'homme? Dieu ne pouvoit-il pas juger le genre humain par lui-même? & falloit-il nécessairement que Jesus-Christ descendît du ciel une seconde fois? Sentez-vous encore cela dans vos besoins, & soutiendrezvous à Dieu qu'il ne lui étoit pas possible de faire justice autrement? Quelle erreur parmi tant de mysteres incomprehensibles, d'aimer mieux dire, je les sens, que de dire tout sim-

plement, je les crois, comme on nous l'avoit

appris dans le symbole?

P. 527.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 215

Mais s'il faut dire icice que nous sentons, & donner notre sentiment pour notre regle. je dirai sans balancer à M. Jurieu, que s'il y en a quelque chose au monde que je sente, c'est formels que je n'ai pas moi-même aucune force pour prétendue m'élever à ma fin surnaturelle, & que j'ai besoin de la grace pour faire la moindre ac- damentaux tion d'une sincere piété. Cependant M. Ju- dans celle de rieu nous permet de ne pas sentir ce besoin: nos besoins. il permet, dis-je, au Luthérien de ne pas sentir qu'il ait besoin d'une grace intérieure & furnaturelle pour commencer fon falut: mais moi je sens au contraire que si j'en ai besoin pour l'accomplir, j'en ai besoin pour le commencer, & que ces deux choses me font ou également possibles ou également impossibles. Je pourrois dire encore à M. Jurieu: je sens que si j'ai besoin que Jesus-Christ soit ma victime, il faut, pour accomplir son sacrifice, qu'il me présente cette victime à manger, non-seulement en esprit, mais encore aussi réellement, aussi substantiellement qu'elle a été immolée, autrement je ne sentirois pas affez que c'est pour moi qu'elle l'aété & qu'elle est tout à fait mienne : ainsi cette manducation étoit nécessaire; & quand je supporterois celui qui l'ignore, je ne dois pas supporter celui qui la nie. Voilà, dirai-je, ce que je sens aussi vivement que M. Jurieu se vante de sentir tout le reste. Le Luthérien le sent comme moi : le Calviniste sent tout le contraire. Mais pourquoi son sentiment prévaudra-t-il au nôtre, puisque nous sommes deux contre lui seul, & que constamment du moins nous l'emportons par le nombre, dont nous avons vu tout à l'heure que M. Jurieu fait tant de cas ?

Que le Mi-Sup. n. 37 .

LVI. Legoût & le setiment où forme eft un aveu de fon impuissance points fondamentaux par la parole de Dieu. Ibid. p. 526, P. 529, 530.

LVII.

Autre moyen reconnoître les articles fondamentaux propofés par le la Réforme rappelléeenfin à l'autoglife.

P. 199. I. Cor. 1, 23. 2. Cor. 10,5.

P. 561. Syft. liv. 2.

Par toutes ces raisons & par cent autres qui peuvent venir aisément en la pensée, il est le Ministre plus clair que le jour, lorsque le Ministre réduit la Ré- nous dit : On sent bien que t ut cela est essentiel à la Religion Chrétienne: & encore: pour diftinguer les articles fondamentaux d'avec les auà établir les tres, il ne faut que la lumiere du bon sens qui a été donnée à l'homme pour distinguer le grand du petit, le pesant du léger, & l'important de ce qui ne l'est pas; qu'il faut prendre tous ces beaux discours pour un aveu de son impuissance à établir ces articles par une autre voie, & une excuse qu'on fait aux Réformés de ce qu'on ne peut les trouver dans l'Ecriture, comme le Ministre est contraint de le reconnoître.

Au défaut de l'Ecriture, il leur propose ende core un autre moyen. Les articles fondamentaux sont connus, dit-il, par le respect que les mysteres de la Religion impriment naturellement par leur majesté, par leur hauteur & par leur antiquité. Naturellement; ce mot m'étonne : les Ministre, & mysteres de la Religion, selon saint Paul, étoient par leur hauteur, ou si vous voulez, par leur apparente bassesse, scandale aux Juifs, rité de PE- & folie aux Gentils; & n'étoient sagesse qu'à ceux qui avoient commence par captiver leur Tab. Lett.5, intelligence sous l'obeissance de la foi. Mais sans nous arrêter davantage à cet effet des mysteres dont nous venons de parler, c'est ici leur antiquité que le Ministre nous donne pour regle. Il s'en explique en ces termes dans le Tr. 6. e. 6. Traité de l'Unite où il nous renvoie : C'est, dit-il, que tout ce que les Chrétiens ont cru unec. 1. p. 237, nimement & croient encore, est fondamental. Vous voilà donc, mes chers Freres, réduits à l'autorité & à une autorité humaine : ou bien il faut

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 217 faut avouer avec les Catholiques, que l'autorité de tous les Chrétiens & de l'Eglise universelle qui les rassemble est une autorité au-

dessus de l'homme.

Ou'ainsi ne soit, écoutez comme parle votre Ministre : M. Nicole, dit-il, juppo/e que les Sociniens pourroient rendre le monde & l'Eglise Socinienne; & moi je suppose que la providence de Dieu NE PEUT PAS permettre cela. Mais pourquoi ne le peut-elie pas permettre? Pourquoi Dieu ne pourra-t-il plus comme autrefois laisser les nations aller dans leurs voies? si ce n'est qu'il s'est engagé à toute autre 6. c. 6. chose, par l'alliance qu'il a contractée avec son Eglise, & par la promesse qu'il a faite de la mettre à couvert de l'erreur; ce qui est en termes formels l'infaillibilité que nous vous prêchons.

Vous voyez donc plus clair que le jour, qu'il faut emprunter de nous tous ce qu'on dit pour vous affermir dans les fondemens de la foi. Mais cependant ces vérités sont si étrangeres à la Réforme, qu'elle ne sait com- ment actuel

ment s'en servir.

Quelquefois M. Jurieu semble vouloir dire, que pour connoître un article comme fonda- la mental, il nous suffit de le voir reçu actuel- certaine d'ulement de notre tems par tous les Chrétiens nevéritéfonde l'univers; & c'est pourquoi ila dit, comme vous venez de l'entendre, que Dieu ne peut pas permettre aux Sociniens d'occuper aujourd'hui toute l'Eglife. Remarquez qu'il ne le dit pas pour une fois & dans le seul Traité de l'Unité; il avoit déja dit dans son Système, que Dien NE SAUROIT PERMETTRE que de Syft. liv. 2.

grandes sociétés chrétiennes se trouvent engagées c. 1. p. 237. dans des erreurs mortelles, & qu'elles y persé-

Avert. Tom. V.

LVIII. Le Ministre donne pour loi leconsen-Chrétiens, & Suppose l'Eglife infail-lible. Del' Un. Tr.

Ibid. p. 567. Ad. xiv.15.

LIX. Le Ministre dit ment que le censensedes Chretienseft dans

verent long-tems. Ce n'étoit donc pas seulement l'Eglise universelle, c'est à-dire, selon ce Ministre, l'amas des grandes sociétés chrétienes; c'est encore chaque grande société Ieu. 10. p. qui est faillible à cet égard. Enfin le même Ministre dans ses Lettres Pastorales de la troisieme année, a rangé encore parmi les suppositions impossibles celles où l'on diroit que le Socinianisme AIT PU GAGNER tout le monde ou

une partie, comme a fait le Papi/me.

Remarquez bien, mes chers Freres, encore un coup; non-seulement Dieu ne peut pas avoir permis que l'hérésie qui rejete la divinité de Jesus-Christ ait occupé tous les siecles passés, mais encore il ne peut pas permettre aujourd'hui aux derniers défenseurs de cette hérésie, qui sont les Sociniens, de tenir, je ne dis pas la premiere place, mais même une grande place dans la Chrétienté; en forte qu'il nous suffit de voir cette hérésie actuellement rejetée par le gros des Chrétiens d'aujourd'hui, & même par une grande société chrétienne, pour conclure sans avoir besoin de remonter plus haut, que cette hérésie est fondamentale.

L X. Mais s'il est ainsi, mes chers Freres, s'il Quecetaveu du Ministre n'est pas possible à Dieu (après ses promesses) de laisser tomber les grandes sociétés chrédémontre cheraccula-tion qu'il tiennes dans le Socinianisme, comment peutnous fait fur on imaginer qu'il les ait laisses tomber dans l'idolatrie? C'est néanmoins ce qui seroit arest une ma- rivé, si c'étoit une idolatrie d'invoquer les tifeste ca- Saints, & d'en honorer les reliques comme formelduMi- fait l'Eglise Romaine ; puisqu'il est certain nifire fur l'u- que cette pratique lui est commune avec les du cultequ'il Grecs, les Nestoriens, les Eutychiens, & prétendido- en un mot avec toutes les communions que jaire.

l'idolatrie

79.

sur les Lettres de M. Jurieu. 219 M. Jurieu a rangées parmi les grandes communions des Chrétiens.

Et il ne faut pas répondre que les Luthériens & les Calvinistes qui sont aussi de grandes sociétés s'opposent à cette doctrine: car il faut prendre les choses comme elles étoient avant votre féparation il y a environ deux cens ans. Or en cet état, mes Freres, cette invocation des Saints étoit universelle parmi les Chrétiens: le fait est constant: M. Jurieu en convient : Il y a deux cens ans , dit- Del' Un. Tr. il, qu'on eût eu bien de la peine de trouver une 6.c.6, p. 567, communion qui n'eût pas invoqué les Saints. Par conséquent de deux choses l'une: ou Dieu avoit laissé tomber non pas une communion, mais toutes les communions chrétiennes dans l'idolatrie, ou c'est une calomnie de donner ce nom à l'invocation des Saints dont nous usons.

Et il ne sert de rien de répondre, que ce Ministre ne dit pas absolument qu'il n'y avoit point de communion qui n'invoquât pas les Saints; mais qu'on eût eu de la peine à en trouver; car cette expression ne sert qu'à faire voir qu'il voudroit bien pouvoir déguiser un fait qui l'accable. En effet il est bien constant que s'il y avoit eu alors quelque grande fociété qui n'eût pas invoqué les Saints, on n'eût point eu de peine à la trouver : ces grandes sociétés éclatent aux yeux de tout le monde; & leur culte aussi public que la lumiere du soleil ne peut être ignoré : ainsi on n'a point de peine à le trouver pour peu qu'on le cherche.

C'est donc en effet, mes Freres, qu'avant votre séparation il n'y avoit point de pareilles fociétés chrétiennes, où l'on n'invoquât pas

core en Tranfilvanie.

les Saints: vous n'oseriez nous compter pour quelque chose les Vaudois réduits à quelques vallées, & quelques Hussites renfermés dans un coin de la Boheme; car il faudroit nous Syst. liv. 2, trouver de grandes sociétés, des sociétés étenc. 1, p. 236. dues, & qui fissent sigure dans le monde, comme parle votre Ministre: or, celles-ci loin d'être étendues, étoient réduites à de petits coins de très-petites Provinces, & ne faisoient non plus de figure dans le monde que les Sociniens, qui selon le même Ministre n'en ont jamais fait, malgré les Eglises qu'ils ont eues dans la Pologne, & qu'ils ont peut-être en-

LXI. contraint de se dédire de l'infaillibilité doit au conientement achuelderous lesChrétiens retombe mes embarras, en proposant pour regle infailfentement des fiecles passés. Del'Un. Tr. aieme Avert. I.pari.art.I. & Suiv. Art.

s. & Suiv.

C'est ici que le Ministre accablé ne veut Le Ministre, plus que le consentement actuel des sociétés chrétiennes soit un préjugé certain de la vérité: Ce consentement ne fait preuve, dit il, que qu'il accor- quand le consentement des premiers siecles de l'Eglise y entre; ce qui selon lui ne convient pas à la priere des Saints, inconnue dans son sentiment aux trois premiers siecles. Je le veux: mais, premiérement, vous perdez d'abord dans les mê- votre couse contre les Sociniens sur l'immutabilité de Dieu & sur l'égalité des trois Perfonnes; puisque vous ôtez aux trois premiers fiecles la connoissance de ces articles, comme lible le con- on a vu. Secondement, vous perdez encore contre les mêmes hérétiques un avantage présent que vous aviez, en leur faisant voir par un fait certain & palpable qu'ils sont héré-6,c 6, p.567. tiques, & d'une hereste capitale, puisque Voyez le ji- nulle Eglise chrétienne qui ait quelque nom n'est aujourd'hui de leur sentiment. En troisieme lieu, je reviens encore contre vous, & je ne cesse de vous dire : Si vous trouvez impossible que l'Eglise devienne Socinienne,

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 227 comment trouvez-vous plus impossible qu'elle devienne idolatre? Par consequent tout ce que vous dites de notre idolatrie n'est qu'illusion. En quatrieme lieu, je vous soutiens que par la même raison que l'erreur n'a pu dominer dans les siecles précédens, elle ne peut non plus dominer dans le nôtre, ou dans quelqu'autre qu'on puisse assigner; puisque s'il n'y a point de promesse de préserver l'Eglise d'erreur, tous les siecles y sont sujets; & s'il y a une promesse, tous les siecles en sont exempts. En cinquieme & dernier lieu, fans cela le Ministre ne dit rien. Son dessein est d'en venir au discernement des articles fondamentaux par le sentiment unanime de l'Eglise chrétienne, comme par un moyen facile au peuple, par conséquent sans discussion selon ses principes. Or est-il que la discussion seroit infinie, s'il falloit examiner par le menu la foi de tous les siecles précédens. Il faut donc trouver le moyen de faire. pour ainsi dire, toucher au doigt à chaque fidele dans le siecle où il est, en lui disant que par la promesse divine la foi d'aujourd'hui est la foi d'hier & celle de tous les siecles tans précédens que futurs; ce qui est précisément la doctrine de l'Eglise Catholique.

M. Jurieu voudroit bien dire dans une de ses Lettres Pastorales, que ce n'est ni au Le Ministre pcuple, ni aux simples, mais seulement aux voudroit se favans, qu'il propose ce moyen de discerner voir donné les articles fondamentaux : mais en cela il pour regleau continue à montrer qu'il raisonne sans prin- peuple leconcipes, & qu'il parle sans sincérité; puisqu'il sentement vient encore d'écrire le contraire dans la fiecles: mals cinquieme Lettre de son Tableau, où après il est conavoir établi, comme on a vu, que l'impor- traint d'y Tiij revenir &

LXII.

àiavoie d'ausorité.

Ibid.

P. 199.

de ramener tance des mysteres rejetés par les Sociniens la Réforme se connoîtentr'autres choses par leur antiquité, il ajoute, que IES PEUPLES sachant que 3. Ann Lett. c'est la foi universelle de l'Eglise de tous les tems, Tabl. Let.5, croire que ces mysteres sont indisserens: au lieu, l'Indifférence devienne général, le peuple qui n'aura plus de digue à franchir, se jettera sans difficulté dans le précipice. Ce sont donc en termes formels les peuples qui savent la foi universelle de l'Eglise de tous les tems. Ils ne la savent point par la discussion de l'histoire de tous les siecles : ils ne peuvent donc la savoir que par l'uniformité que la promesse de Dieu y entretient, & parce que la foi de l'Fglise appuyée sur cette promesse est insaillible & invariable: sans cette digue, poursuit le Ministre, les peuples se jetteroient dans le

Thid.

précipice de l'Indifférence des Religions. Il n'y a donc que cette autorité qui puisse les retenir sur ce penchant : il n'y a que ce moyen de fixer les articles de la Religion: il en faut donc nécessairement revenir à la voie de l'autorité, comme font les Catholiques ; & de l'aveu du Ministre, la Religion Chrétienne n'a que cet appui.

TXIII.

Deunerreurs du Ministre: premiere eritur, de renciétés schisrétiques

· Cependant, comme ce principe est étranger à la Réforme, quo qu'elle soit réduite à s'en servir, M. Jurieu y commet deux fautes dre infailli- essentielles. La premiere, c'est qu'il étend bies les so- l'esset de la promesse de Dieu & de l'assistance de son Saint-Esprit sur toutes les somemeles hé- ciétés confidérables pas leur nombre & qui font figure dans le monde, comme il parle. comme celle Dieu ne peut pas, dit-il, abandonner une ues Ariens. telle société jusqu'à y laisser manquer les sou-

sur les Lettres de M. Jurieu. 223 demens du falut. Or cela, c'est une erreur Voy.ci-def manifeste. Car il s'ensuivroit que les Ariens, sus, n. 69.

à qui même nos adversaires ne rougissent pas de donner en un certain tems tout l'univers, mais qui sans exagérer ont fait long - tems une société considérable, ayant occupé des nations entieres, comme les Vandales, les Herules, les Visigots, les Ostrogots, les Bourguignons, auroient conservé le fondement de la foi en persistant à nier la divinité

de Jesus-Christ.

L'erreur est d'affocier les sectes séparées à des promesses qui originairement ont été données à la tige d'où elles se sont détachées. Par exemple, cette promesse, Je suis avec l'estet de la vous jusqu'à la fin des siecles, suppose une socié- promesse té qui ait toujours été avec Jesus-Christ, par- hors du sein ce que Jesus-Christ aussi a toujours voulu de l'unité étre avec elle. Mais les sectes separées, par exemple, la Nestorienne ou celle des Cophtes xxviij. 20. & des Abyssins, que le Ministre met au rang de celles que Dieu ne peut pas abandonner, s'est désunie du tout à qui la promesse avoit été faite. On la doit donc regarder comme déchue des promesses : ce n'est donc pas là qu'il faut chercher l'effet des promesses & de l'affiftance divine : il faut remonter à la fource & rechercher avant toutes choses le principe de l'unité, comme l'enseignent les Catholiques.

La seconde erreur du Ministre, c'est de restreindre les vérités que J. C. s'est obligé à conserver dans son Eglise à trois ou quatre; comme si les autres étoient inutiles, & que Jesis-Christ qui a envoyé son Saint-Es- bitrairement prit pour les révéler toutes à son Eglise, ne les promesa'en souciat plus. Lorsque l'Esprit Consolateur ses de J. C.

La cause de cette erreur est d'étendre Catholique.

LXV. Seconde erreur du Mitre, de restreindre ar-

qu'il a pro- sera venu, il vous apprendra toute verité, dit le nis de con-Sauveur: Je suis avec vous, indéfiniment & ferver dans Sauveur: Je juis uver vous, in Les portes d'en-ton Eglife, sans y apportet de restriction: Les portes d'en-Joan. xvj, fer ne prevaudrontpas; encore fans restriction, pour montrer qu'elles ne pourront prévaloir Matt.xxviij, en rien , ni jusqu'à éteindre quelque vérité, Ibid.xvi, 18, loin de pouvoir les éteindre toutes : d'où vient aussi que l'Egise est appellée encore 3. Tim. iij, fans restriction la colonne & le foutien de la vérité: ce qui enferme indifiniment toute vérité révélée de Dieu & enseignée aux Apôtres par le Saint-Esprit. Interpréter avec restriction & réduire à de certaines vérités la promesse de Jesus-Christ, c'est établir gratuitement une exception qu'il n'a pas faite : c'est donner à sa fantaisse des bornes à sa parole: c'est accuser sa toute-puissance, comme s'il ne pouvoit accomplir au pied de la lettre & dans toute son étendue ce qu'il a promis. Quand donc conformément à cette promesse on dit dans le Symbole des Apôtres qu'on croit l'Eglise Catholique, c'est-à-dire qu'on la croit en tout, & que si elle avoit perdu quelque vérité de celles qui lui ont été révélées, elle ne seroit plus la vraie Eglise, qui est précisément notre doctrine, dont le Ministre par conséquent ne peut s'éloigner qu'en détruisant les fon lemens qu'il avoit posés.

C'est en vain que le Ministre nous objecte Le Ministre que l'Eglise Romaine elle-même distingue les points fondamentaux d'avec les autres; gliseRomai- car il sait bien que le dessein de cette Eglise n'est pas de retenir dans son sein ceux qui en recevant ces points principaux nieroient 6, c. 3, p. les autres qu'elle a reconnus pour expressement révélés : au contraire des qu'on rejette quelqu'un de ces articles quel qu'il soit, elle

LXVI. abusedel'autorité de l'E-Del'Un. Tr.

35.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 225 croit qu'on renverse le fondement, & qu'on ébranle autant qu'il est en soi la pierre sur laquelle la foi du fidele est appuyée. L'Eglise Romaine avoue donc qu'il y a quelques articles principaux qu'il n'est pas permis d'ignorer; & la même autorité de l'Eglise, qui lui en fait trouver la vérité dans la parole de Dieu, lui en apprend aussi la conséquence; mais elle ne dit pas pour cela qu'il soit permis de nier les autres points également révélés & unanimement reçus, parce qu'il n'y en a aucun qui ne soit d'une extrême importance, nécessaire au corps de l'Eglise, & même aux particuliers en certains cas, comme nous l'avons dit ailleurs.

On peut voir ce qui est écrit sur cette matiere dans le livre XV des Variations & dans notre premier Avertissement. Maintenant il me fuffit d'avoir fait voir par l'exemple de M. Jurieu, d'un côté que la Réforme est contrainte de se servir contre ses propres principes de la voie d'autorité; & de l'autre qu'elle ne sait pas comment il faut s'en servir. & qu'elle en doit apprendre l'usage de l'Eglise Catholique dont elle l'a empruntée.

Il est maintenant aisé de voir combien elle combienéloiest éloignée de ses premieres maximes. On gnée de ses n'y entendoit autrefois que ces plausibles dis- premieres cours par lesquels on flattoit le peuple : Nous maximes: elne vous en imposons pas : lifez vous-mêmes; expresséexaminez les Ecritures : vous entendrez tout; mentl'infail-& les secrets vous en sont ouverts, du moins libilité des pour les vérités nécessaires. Le même langage subsiste; mais la chose est bien changée. On Synode de veut, mes Freres, que vous portiez à la lec- Delpht, proture des saints Livres votre soi toute formée pole dans par la voie d'autorité. On vous propose cette Variations,

LXVII. LaRéforme le reconnoît Conciles:

autorité dans le consentement unanime de l'Eglise universelle: ce qu'on y a ajouté de ce goût, de cette adhésion, de ce sentiment qui vous rend toute vérité aussi manifeste que la lumiere du soleil, n'est encore que l'autorité expliquée en d'autres termes. Tout cela ne signifie autre chose, à parler françois. si ce n'est que vos préjugés & vos confessions de foi vous déterminent, ou, comme disoit tout à l'heure l'auteur des Avis, que l'autorité de vos Cathéchismes & de votre Eglise vous emporte. En effet, il est bien constant que les Remontrans furent d'abord excommuniés comme suivant une doctrine contraire aux confessions de foi & aux catéchismes recus Var. liv. 14, dans les Provinces-Unies. C'est ce qui est posé en fait comme constant dans l'Histoire des T. 2. liv. 3, Variations, c'est ce que M. Basnage n'a osé Syn Delph. nier dans la réponse qu'il y fait; on n'a qu'à Ad. Dord. lire les endroits où il traite cette matiere. Syn. p. 16 Bien plus: comme les Remontrans se ser-Var. Ibid. voient des maximes de la Reforme pour prouver que les Synodes qu'on tiendroit contre eux ne lieroient pas leur conscience, celui de Delpht leur répondit, que J. C. qui avoit promis à ses Apôtres l'Esprit de vérité, avoit aussi promis à son Eglise d'être toujours avec elle; d'où il concluoit, que lorsqu'il s'assembleroit de plusieurs pays des Pasteurs pour décider selon la parole de Dieu ce qu'il faudroit enseigner dans les Eglises il falloit avec une ferme confiance se persuader que F. C. seroit avec eux selon sa promesse.

P. 20.

c-2 , p. 3.

75.

M. Basnage a vu ce passage dans l'Histoire Chicane de des Variations, & sa réponse aboutit à trois M. Basnage, points. Il soutient premierement, qu'être avec monstration l'Eglise, cen'est pas la conduire tellement qu'elle

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 227 ne puisse errer : Secondement, que cette infail- de la vérité. libilité, quand elle seroit promise par ces paroles, T. 2, liv. 3, ne seroit pas pour cela communiquée à une cer- e. 3, P. 91. taine assemblée de Prelats: Trossiémement, que les Résormés esperent bien de la grace de Dieu que l'Eglise n'errera pas dans ses jugemens; qu'ils le présument par un jugement de charité; qu'ils ont même quelque confiance que Dieu conduira l'Eglise par son esprit, afin que ses décisions soient conformes à la vérité; mais ils ne disent pas que leurs Synodes ne peuvent errer. C'est ce que l'admire, que n'osant le dire en ces mêmes mots, ils le disent équivalemment. Car le Synode provincial de Delpht lu & approuvé dans le national & comme ocumenique de Dordrech, ainsi qu'on l'appelle dans la Réforme, ne parle pas de présomption & d'espérance, mais de confiance : & ce n'est pas quelque confance qu'il veut qu'on ait en cette occasion, comme le tourne M. Basnage, mais une ferme confiance fondée sur la promesse de Jesus-Christ: & ce n'étoit pas en général à toute l'Eglise qu'il attachoit cette promesse, mais à une certaite assemblée de Pasteurs qui s'assembleroient de divers pays: & ce qu'il veut qu'on en croie avec une si ferme consiance, c'est que Jesus-Christ seroit avec eux felon sa promesse: ce qui fans doute ne seroit pas vrai, s'il les livroit à l'erreur & s'il les abandonnoit à eux-mêmes. Voilà de quoi on flattoit les peuples de la Réforme dans ie scandale qu'y excitoit la querelle des Arminiens. Leurs Docteurs leur proposoient, à l'exemple des Catholiques, l'affistance du Saint-Esprit infailliblement attachée aux Synodes: les Remontrans avoient beau crier aux Ministres que contre les ma-

ximes de leur religion ils rétablissoient le Pa-

pisme avec l'infaillibilité de l'Eglise & des Conciles: la nécessité les y forçoit; & on n'avoit plus d'autre frein pour retenir les esprits. On passa même, pour étourdir le vulgaire par les plus grands mots, à établir dans le Synode de Dordrecht l'autorité d'un Con-Præf. ad cile comme acuménique & général, par conse-Ante quent en quelque sorte au-dessus du Concile Syn. Dordr. national; & la prétendue Eglise Résormée n'oublioit rien pour imiter ou pour contrefaire l'Eglise Romaine Catholique. Ils'élevoit de toutes parts jusques dans son sein des cris continuels: Laissez, disoit-on, ces moyens à Rome: ce sont ses principes naturels, qu'elle suit par conséquent de bonne foi; mais nous qui l'avons quittée pour cela même, pouvonsnous ainsi nous démentir? On n'entendoit retentir dans la bouche des Remontrans que cabales, mauvaise foi, politique, pour ne pas dire tyrannie & oppretsion; & plus la Réforme vouloit se donner d'autorité contre ses

C'est la conduite qu'on tient encore aujourd'hui avec les Tolérans : ils sentent bien qu'on ne veut plus les mener que par autorité: des Conciles l'Auteur des Avis sur le Tableau le reproche en se moquant à M. Jurieu, & le prie de ne le pas traiter comme le peuple : Nous ne sommes pas peuples, dit-il, nous sommes de bons Réformés, qui voulons être menes selon les regles de notre Réforme par l'évidence de la raison, ou par celle de la révé-

regles, moins elle en avoit dans le fond.

lation expresse.

Mais on sent l'autorité si nécessaire, que Nic. Bullus Protestant Anglois oppose aux Sociniens l'autorité infaillible du Concile de Ni-Var. liv. cée. Car, dit-il, si dans un article principal

Ibid. n. 77.

LXIX. Passage de l'infaillibilité & pour la voie d'auto-Tité.

P. 19.

Bull. Def.

15 , P. 103.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 229 on s'imagine que tous les Pasteurs de l'Eglise auront pu tomber dans l'erreur & tromper tous les fideles, comment pourra-t-on défendre la parole de Jesus-Christ qui a promis à ses 1 pôtres & en leurs personnes à leurs successeurs d'être toujours avec eux? Promesse, poursuit ce Docteur, qui ne seroit pas véritable, puisque les Apôtres ne devoient pas vivre si long-tems, n'étoit que leurs successeurs sont ici compris en la personne des Apôtres mêmes. Voilà donc manifestement l'Eglise infaillible, & son infaillibilité établie sur la promesse de Jesus-Christ par un si habile Protestant : il ne reste qu'à lui demander si ces divines promesses n'avoient de force que jusqu'au quatrieme siecle, & si la succession des Apôtres s'est éteinte alors.

Mais voici encore sur l'autorité une rare imagination de M. Jurieu: On voit, dit-il, une providence admirable en ce que Dieu dans contraint les quatrieme & cinquieme siecles qui sont les der- d'établirl'auniers de la pureté de l'Egise, a pris soin de Conciles, la mettre à couver! & la Trinité & l'Incarnation fous détruit l'autorité de plusieurs Conciles assemblés de toutes même tems: les parties de l'Eglise. Remarquez en passant, mes Freres, que les quatrieme & cinquieme siecles sont les derniers de la pureté de l'Eglise, où p. 198, 199. néanmoins le même Ministre qui leur donne cette louange prétend vous faire trouver le regne de l'idolâtrie antichrétienne, comme nous l'avons observé ailleurs. Poursuivons: Dieu savoit, continue-t-il, quel'esprit de l' Antechrist alloit entrer dans l'Eglise: le Ministre oublie ses principes : il y étoit déja entré ; & c'est par l'Antechrist même, par saint Léon que fut tenu le Concile de Calcédoine, un de ceux où la foi de l'Incarnation fut si puissamment affermie: le Ministre poursuit ainsi:

LXX. M. Jurieu. comment & pourquoi. Tab. Lett.5,

Dieu savoit donc que l'Antechrist alloit entrer dans l'Eglise qu'il ruineroit la foi, qu'il entreprendroit d'attaquer les parties les plus augustes du Christianisme, qu'il anéantiroit & la connoissance & presque l'autorité des Livres sacrés ; qu'il établiroit pour fondement de la foi des traditions humaines, des jugemens d'honnmes, des Conciles sujets à erreur. Laissons-lui étaler ces calomnies contre l'Eglise Catholique: comme il les suppose sans preuve, laissons-les passer sans replique, & voyons la conséquence qu'il en tire: Avant que cet esprit entrât dans l'Eglise Dieu par une sagesse profonde mit les articles fondamentaux à l'abri de la seule autorité qui devoit Etre respectée dans ce Christianisme Antichrétien; & fans cela , poursuit-il , tout le monde seroit aujourd'hui Arien & Socinien; parce qu'il n'y a point d'esprit qui naturellement n'aime à secouer le joug. Graces à la divine miséricorde : c'est donc ce joug salutaire de l'autorité des Conciles qui a tenu dans le respect les esprits naturellement indociles : c'est à l'abri de cette autorité sacrée que les fondemens de la foi sont demeurés en leur entier. En effet, il n'y a qu'àvoir, aussi-tôt que la Réforme s'est opposée à cette autorité des Conciles, quelle licence a régné dans les esprits, avec quelle audace & quel concours la Trinité & l'Incarnation ont été attaquées: fans le respect qu'on avoit pour ces Conciles, tout le monde, dit le Ministre, & les Réformés comme les autres, seroit aujourd'hui Arien & Socinien. Mais pourquoi donc n'attribuer un secours si nécessaire au Christianisme qu'à un Christianisme Antichrétien, & ne pas vouloir qu'un tel secours si grand, si nécessaire, si essentiel soit donné dès son origine à l'Eglise Chrétienne? Mais si

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 231 ce secours étoit si nécessaire au Christianisme. selon M. Jurieu, pourquoi le même Ministre foule-t-il aux pieds les décisions de ces saints Conciles & celle du Concile d'Ephese, qui est celui où la foi de l'Incarnation a été le plus puissamment affermie? Ce faint Concile décida que la sainte Vierge étoit Mere de Dieu, & ne trouva point de terme plus propre que celui-là pour fermer la bouche à Nestorius, comme le Concile de Nicée n'en avoit point trouvé de plus énergique contre les chicanes des Ariens, que celui de consubstantiel. Mais M. Jurieu ne craint pas de dire que ce fut aux 1. Ann. Lett? Docteurs du cinquieme siecle une temérité mal- 16, p. 130, heureuse d'avoir appellé la sainte Vierge Mere de 131. Avert.n. Dieu. Voilà comme il s'oppose au dessein de 19. Dieu, qui vouloit, comme ill'avoue, se servir de l'autorité de ce Concile pour affermir la foi del'Incarnation: & afin que rienne manque au mépris qu'il inspire pour cette assemblée, il ajoute qu'aussi Dieu n'a pas versé sa bénédiction sur la fausse sagesse de ces Docteurs : au contraire, continue-t-il, il a permis que la plus criminelle & la plus outrée de toutes les idolatries (il veut dire la dévotion à la sainte Vierge) ait pris son origine de là. Voilà donc ce saint Concile, un des appuis, selon lui, des sondemens de la foi, livré à l'idolatrie, & encore à l'idolatrie la plus outrée en punition de sa décision : la corruption du monde & l'Antichristianisme en fut le fruit. Mais si le Concile d'Ephese est si hautement méprisé, on n'a pas plus épargné celui de Nicée. M. Jurieu a entrepris d'y trouver l'inégalité des personnes, l'imperfection de la naissance du Fils de Dieu, & un changement manifeste dans le sein de la divinité. La porte à l'apostasse est

6. Avert.

232 SIXIEME AVERTISSEMENT ouverte ; & ce Ministre ébranle avec la révérence des premiers Conciles les fondemens de la foi des peuples, que l'Antechrist avoit respecté. Car quel respect veut-il qu'il nous reste pour le Concile de Calcédoine. qu'il fait tenir à l'Antechrist même, & en général pour le quatrieme & le cinquieme siecles où selon lui l'idolatrie Antichrétienne & les doctrines des démons ont régné impunément? Les trois premiers siecles sont pleins d'ignorance, Ariens ou pis qu'Ariens; les deux suivans plus éclaires, & les derniers de la pureté, sont idolatres & Antichrétiens, & il n'y a rien de sain dans le Christianisme. Vous recommencez, dira-t-il, trop souvent le même reproche : qu'il y réponde une fois, & nous nous tairons.

Autant donc qu'il est évident par toutes ces choses, que la Réforme ne se peut passer de la voie d'autorité, autant est-il véritable qu'il ne lui est pas possible de la soutenir : elle lui est trop étrangere, trop incompatible avec ses maximes. Tout y respire la liberté de dogmatiser: on ne songe qu'à se mettre au large sur les articles de foi; ce qui est le chemin manifeste au Socinianisme, ou plutôt, & à ne rien déguiser, le Socinianisme lui-même.

LXXI. Preuve par l'exemplede M. Jurieu, tend

Que ce soit la l'esprit du parti, M. Jurieu nous en est un grand exemple, puisque nous venons de voir que déja il fait régner dans deM.Burnet les trois premiers siecles de l'Eglise des er-& deM.Baf- reurs manifestement Sociniennes. M. Basnage nage, que le seconde dans ce dessein : lorsque je lui nie dans la Ré- que les Anciens aient enseigné les dogmes forme à l'in- pernicieux que son collegue M. Jurieu leur différence & attribue, il me reproche que je nie les choses les au Socinia- plus claires; & il se réduit comme son confrere

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 233

à soutenir que malgré ces erreurs des Prélats la

foi de l'Eglise n'étoit pas périe.

Il n'y a qu'à prendre un ton de confiance Var. T. I, pour éblouir nos Réformés : mais qu'on pé- liv. 2, c. 5, netre ce qui est caché sous ces grands mots de M. Basnage; on y trouvera qu'il adopte les sentimens de son confrere, c'est-à-dire, qu'il fait nier aux anciens Docteurs l'égalité & la co-éternité des trois Personnes divines.

M. Burnet n'est pas plus favorable à l'antiquité. Il prétend que les Peres & les Docteurs l'Hist. de l'école ont demeuré long-tems à faire un système. Var. complet de leurs notions à l'égard de la divinité: c'est-à-dire, à ne rien dissimuler & à ôter les en barras affectés de cette expression, qu'on a passe plusieurs siecles sans avoir une notion complette de Dieu, & à dire vrai sans lebien connoître. Non-seulement il veut que j'apprenne du Pere Pérau combien les idées des Peres des trois premiers siecles étoient obscures sur la-Trinité, mais encore il ne craint point d'assurer que même après le Concile de Nicée on a été longtems, avant que de mettre l'idée de l'unité de l'efsence divine dans l'état où elle est depuis plusieurs siecles. Nous entendons ce langage: nous n'ignorons pas qui sont les Protestans d'Angleterre, qui prétendent que l'Unité qu'on reconnoissoit dans la nature divine étoit semblable à celle des autres natures, c'est-à-dire, qu'il n'y avoit qu'une unité d'espece ou de genre; si bien qu'à proprement parler il y avoit plufieurs Dieux comme il y a plusieurs hommes. Voilà les erreurs que M. Burnet attribue aux premiers fiecles, en forte qu'il n'y avoit nulle. connoissance certaine & nulle confession claire de l'unité ni de la perfection de Dieu non plus que de la Trinité de ses personnes. C'est. Avert. Tome V.

Déf. de la Réf.cont.les

Ibi A.

Ibid:

SIXIEME AVERTISSEMENT 234 à peu près dans la foi la même imperfection que reconnoît M. Jurieu : c'est ce qu'il avoit

appellé la Trinité informe.

La Réforme a aujourd'hui trois principaux défenseurs; M. Jurieu, M. Burnet & M. Bafnage: tous trois ont donné les premiers siecles pour fauteurs aux hérésies des Sociniens: nous avons vu les conféquences de cet aveu; d'où l'on induit nécessairement la tolérance univerfelle. M. Burnet l'a ouvertement favorifée dans sa préface sur un Traité qu'il a traduit de Lactance; & nous produirons bientôt d'autres preuves incontestables de son Basa. T. I, sentiment. Pour ce qui est de M. Basnage, c. 6, p. 492. nous avons vu comme il s'est déja déclaré Ci-dessus, pour la tolérance civile, qui selon M. Jurieu de a une liaison si nécessaire avec l'indifférence des des religions. Il a loué les Magistrats sous qui disc. l'hérétique n'a rien à craindre. Nous avons oui de sa bouche que la punition de Servet, quoiqu'impie & blasphémateur, étoit an reste de Papisme. Par là il met à couvert du dernier supplice les blapspémateurs les plus impies: ce qui favorise une des maximes de la Tolérance, où l'on ne tient pour blasphémateurs que ceux qui s'attaquent à ce qu'ils reconnoissent pour divin, directement contre saint

> ce fut, comme il le dit, dans son ignorance; & même contre l'Evangile, qui range aussi au nombre des blasphémateurs ceux dont les

r. Tim.j,13. Paul, qui se nomme blasphémateur, quoique

n. 10.

L'Hift. Var.

22. 3.

Def.

Matt.xxxii. 39.

langues impudentes chargeoient d'injures le Sauveur, quoiqu'ils le fissent par ignorance, Ad. iij , 17. suns connoître le Seigneur de gloire, & que le Sauveur lui-même les ait excusés envers son.

Pere, en disant qu'ils ne savoient pas ce qu'ils. Luc. aziij , faisoient.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU: 235

Le grand principe des Sociniens & l'un de ceux que M. Jurieu attaque le plus, c'est qu'on ne peut nous obliger à croire ce que nous ne connoissons pas clairement. C'étoit aussi le grand prinprincipe des Manichéens; & saint Augustin qui s'est attaché à le détruire en plusieurs de ses Ouvrages, a persuadé tout le monde ex- p. 131. cepté les Sociniens & M. Basnage. Je remarquerai ici en passant un endroit où, en rapportant les vaines promesses des Manichéens Basa. T. 1, qui s'engageoient à conduire les hommes à la 1.p.c. 4. connoissance nette & distincte de la verité, & qui avoient pour principe qu'on ne doit croire véri- 127. tables que les choses dont on a des idées claires & distindes; tout d'un coup, sans qu'il en fût question ou que son discours l'y menat par aucun endroit, ils'avise de dire que saint Augustin réfute ce principe de la maniere du monde la plus pitoyable. C'étoit peu de dire la plus. foible ou s'il vouloit la plus fausse; pour infulter plus hautement à saint Augustin, il falloit dire la plus pitoyable; & cela fans alléguer la moindre preuve, sans se mettre du moins en peine de dire mieux que saint Augustin, ni de détruire un principe dont il sait que les Sociniens aussi-bien que les Manichéens font leur appui. Il leur a voulu faire le plaisir de leur donner gain de cause contre faint Augustin, persuader à tout le monde qu'un Docteur si échiré est demeuré court en attaquant le principe qui fait tout le fondement de leur hérésie.

C'est en un mot, je l'ai dit souvent & je te répete sans crainte, c'est, dis-je, que la Ministres. Réforme n'a point de principe universelcontre Protestans, les hérésies, & ne produit aujourd'hui aucun celui Auteur où l'on ne trouve que que chose de tient le plus

V ij

LXXII. M. Bafnage autorise le cipe des Sociniens.

nisme, c'est Socinien; mais celui qui en a le plus, très-cer-M. Jurieu. Voy. 6. Avert. I. Part. art. 2, 3,4,5.

tainement c'est M. Jurieu. Avant lui on n'avoit jamais oui parler d'une Trinité informe. Personne n'avoit encore dit que la doctrine de la grace fût informe & mêlée d'erreurs devant saint Augustin, ou qu'il fallût encore aujourd'hui prêcher à la Pélagienne. Voilàce qu'enseigne ce grand adversaire des Sociniens. Il enseigne qu'on ne peut condamner ceux qui font la Trinité nouvelle, & deux de ses Personnes nouvellement produites; qui font dans l'éternité la nature divine imparfaite, divisible, changeant, & les perfonnes inégales dans leur opération & leur Ibid. art. 6, perfection; ceux qui disent que le Concile de Nicée, loin de réprouver ces erreurs y a consenti & les a autorisées par ces décrets; que la doctrine de l'immutabilité de Dieu est une idée d'aujourd'hui, & qu'on ne peut réfuter par l'Ecriture ni accuser d'hérésie ceux qui la rejettent.

& Suiv.

LXXIV. Que les excules de ce

contre l'immutabilité de Dieu achevent de le convaincre.

Tab. Lett.8, p. 580. Tab. Lett. 6. P. 266 fuiv.

Il est vrai qu'il a pris la peine de répondre àce dernier reproche, & il foutient qu'il n'a Ministre sur voulu dire autre chose, sinon que les lumieres naturelles achevent ce que l'Ecriture-Sainte avois commencé là-dessus. Un autre auroit dit que l'Ecriture confirme & acheve ce que la lumiere naturelle avoit commencé: notre Ministre aime mieux attribuer le commencement à l'Ecriture & la perfection à la raison, comme si les Ecrivains sacrés n'avoient pas eu la raison, & par-dessus la raison la lumiere du Saint-Esprit qui en pefectionnoit les connoissances. Mais après tout, ce n'est pas là ce qu'avoit dit le Ministre : il avoit dit en termes formels, que les Anciens en donnant au Verbe une seconde génération, lui donnoiene

SUR LES LETTRES- DE M. JURIEU. 237.

hon un nouvel être, mais une nouvelle maniere 6. Avert. T. d'étre: que cette nouvelle maniere d'être ajou- part. art. I. toit la perfection au Verbe & accomplissoit la n. 10, 11. naissance imparfaite jusques là : qu'on devoit p. 268. pourtant BIEN REMARQUER que l'on ne fauroit réfuter PAR L'ECRITURE cettebizarre Théologie des Anciens; & c'est, disoit-il, une raison pourquoi on ne leur en sauroit faire une hérésie: il n'y a que la seule idée que nous avons AUJOURD'HUI dela parfaite immutabilité de Dieu qui nous fasse voir la fausseté de ces hypotheses. L'Ecriture n'étoit donc pas suffisante pour nous faire voir un Dieu immuable. Qu'il ne chicanepoint sur ce mot de faire voir, comme si l'Ecriture nous faisoit croire seulement l'immutabilité de Dieu, & que la raison nous la fît voir. Car il avoit dit clairement que ces hypotheses des Peres ne sauroient être réfutées par PEcriture: l'Ecriture ne pouvoit donc ni faire voir ni faire croire que Dieu fût immuable : l'idée de l'immutabilité est une idée d'aujourd'hui, qui n'étoit ni dans les faints livres ni dans la doctrine de ceux qui nous avoient précédés. On a vu quelle est l'ignorance & l'impiété d'une telle proposition. Maisle Ministre qui la désavoue ne sait encore qu'en croire; puisqu'au lieu de direà pleine bouche. que nous voyons dans l'Ecriture l'immutabilité de Dieu, il se contente de dire, qu'il n'a jamis dit que l'Ecriture ne servit de rien à en former l'idée. Car, poursuit-il, puisque l'Ecriture sert infiniment à nous donner l'idée de l'être infiniment parfait, elle sert aussi sans doute à nous faire comprendre la parfaite immutabilité de Dieu. Vous direz que l'Ecriture ne nous dise pas en termes assez formels que Dieu est immuable, jusqu'à exclure de ce premier être, même

Fac. i, 17. Pombre du changement; mais qu'elle serve seulement à nous le faire comprendre, & que ce soit là une conséquence qu'il faille comme arracher de ses autres expressions. Je ne m'étonne donc plus si l'Auteur des Avis prend à témoin M. Jurieu des belles lumieres que nous recevons de la Philosophie moderne.

nous recevons de la Philosophie moderne. Avis sur le M. Jurieu sait, dit-il qu'avant la Philosophie Tab. ert. 3. de l'incomparable Descartes, on n'avoit aucune juste idée de la nature d'un esprit : sans doute, avant ce Philosophe nous ne savions pas que Dieu fût esprit, ni de nature à n'être apperçu que par la pure intelligence, ni que notre ame fût faite à son image, ni qu'il y eût des esprits administrateurs: sans Descartes ces expressions de l'Ecriture étoient pour nous des énigmes; on ne trouvoit pas dans faint Augustin, pour ne point parler des autres Peres, la distinction de l'ame & du corps: on ne la trouvoit pas même dans Platon. M. Juzieu le fait bien : car si nous n'entendons que d'aujourd'hui l'immutabilité de Dieu, pourquoi entendrions-nous mieux sa spiritualité, qui seule le rend immuable, puisqu'un corps qui de sa nature est divisible & mobile, ne le peut pas être? Que la Réforme qui ne sait rien de tout cela & qui l'apprend d'aujourd'hui, est éclairée! L'aveuglement de ses Docteurs ne

la fera-t-elle jamais rougir? Mais ne comprendra-t-elle jamais combien l'esprit du Socinianisme domine en elle, puisque M. Jurieu y est entraîné comme par force en le com-

Pour ce qui regarde la Tolérance, il n'y acce effroyable qu'à se souvenir avec quelle évidence nous qu'on a pour venons de démontrer que ce Ministre l'a au-M. Jurieu. torisée même en voulant la combattre. Et pour ne point répéter ce qu'on en a dit, on 6. Avert. 2. ajoutera feulement que M. Jurieu est lui- p. n. 105. même le plus grand exemple qu'on puisse jamais proposer de la Tolérance du parti. On lui tolere toutes les erreurs qu'on vient de voir; quoiqu'elles n'emportent rien moins qu'un renversement total des fondemens du

Réforme. On lui tolere de dire qu'on se peut sauver dans une communion Socinienne : c'est une ce Ministre accufation que je lui ai faite dans l'Histoire de diregu'on des Variations & dans le premier Avertisse- se peut saument. Il n'est pas nécessaire d'en répéter ici ver dans une la preuve, puisqu'après avoir beaucoup chicané, le Ministrea enfin passé condamnation. aveu du mê-Il conclut (l'Evêque de Meaux) son premier me Ministre. Avertissement par des preuves, que selon moi on Var.liv, 15, peut être sauvé dans une communion Socinienne. n. 79. Il n'y apas plus de bonne-foi là-dedans que dans 42. le reste. Si l'on pouvoit conclure quelque chose Tab. Lett.6, de mes écrits, ce feroit qu'un homme, qui sans P. 298. être Socinien & en détessant les hérésies Sociniennes, vivroit dans la communion externe des Sociniens n'en pouvant sortir, seroit sauvé : c'est ce que je ne nie pas. Il avoue donc en termes formels le crime dont on l'accuse, qui est qu'on se peut sauver dans une communion Socinienne.

Christianisme, & même des principes de la

Car être à l'extérieur dans cette communion, c'est y recevoir les Sacremens, c'est y assister au service, aux prêches, aux catéchismes, aux prieres comme font les autres avec les marques extérieures de consentement : il n'y a point d'autres liens extérieurs de communion que ceux-là : or si cela est permis, on ne sait plus ce que veulent direces paroles :

26. I. Cor. x , 20.

Num. uxvj, Retirez-vous des tentes des impies; ni celles-ci de faint Paul : Je ne veux point que vous soyez en société avec les démons : vous ne pouvez boire la calice du Seigneur & le calice des démons: vous ne pouvez participer à la table du Seigneur & à la table des démons; ni enfin celles-ci, 2. Cor. 6, 14, du même Apôtre: Quelle communion y a-t-il entre la justice & l'iniquité? ou quelle convention entre Jesus-Christ & Bélial? ou quel accord peut-il y avoir entre le temple de Dieu & tes idoles? S'il est permis d'erre uni par les liens extérieurs de la Religion avec l'assemblée des impies, tous ces préceptes de l'Apôtre, toutes ces fortes expressions du Saint-Esprit, ne sont plus qu'un son inutile; & le Ministre manifestement les réduit à rien. Ainsi la limitation qu'il apporte à sa proposition en supposant que celui qu'il met dans une communion Socinienne, n'y fera qu'extérieurement & détestera dans son cœur les hérésies de cette secte, ne sert qu'à les condamner davantage. Car un tel homme sera nécessairement un hypocrite, qui sans être Socinien fera semblant de l'être: or c'est encore pis, s'il se peut, de sauver un tel hypocrite que de sauver un-Socinien; puisqu'on peut être Socinien par ignorance & avec une espece de bonne-foi; au lieu qu'on ne peut être hypocrite que par une expresse perfidie & une malice dé-

> La condition qu'il oppose, qu'on demeureinnocemment à l'extérieur dans cette communion, n'en pouvant sortir, met le comble à l'impiété. Car elle suppose qu'on est excusé de se lier de communion avec les impies larsqu'on peut en sortir, c'est-à-dire manifestement, lorsqu'on ne le peut sans mettre

terminée.

sur les Lettres de M. Jurieu. 242 fa vie ou ses biens ou son honneur en péril : or si on reçoit cette excuse, tous les exemples des Martyrs sont des excès, tous les préceptes de l'Evangile qui obligent à mourir plutôt que de trahir la vérité & sa conscience, sont des préceptes outrés, qui ne sont propres qu'à envoyer les gens de bien à la boucherie.

Que si enfin le Ministre se sent forcé à répondre que cet homme qui communie à l'extérieur avec les Sociniens, n'en déteste pas seulement les erreurs dans sa conscience. mais déclare publiquement l'horreur qu'il en a; il renverse la supposition. Car cet homme très-constamment n'est plus dans la communion extérieure des Sociniens, puisqu'il y renonce expressément par la profession qu'il fait d'une foi contraire. Un tel homme se gardera bien de faire la cene avec eux, ni de prendre le pain sacré de la main de leurs Pasteurs qu'il regarde comme des impies : & s'il assiste à leurs prêches, ce sera comme un étranger qui iroit voir ce qui se passe dans leurs assemblées, ou qui entreroit, si l'on veut, dans une mosquée par simple curiosité.

Que si l'on assiste sérieusement au service des Sociniens avec le même extérieur que les autres membres de leurs assemblées, & en un mot qu'on en fasse son culte ordinaire, on pourra assister de même au culte des Mahométans ou des Idolâtres: les Catholiques, les Luthériens, les Culvinistes pourront se tromper ainsi les uns les autres, sans préjudice de leur salut; & tout l'univers sera rempli de profanes & d'hypocrites qu'on ne laissera pas de compter parmi les élus. Voilà où aboutit la doctrine du plus rude en appa-

Avert. Tome V.

rence des Intolerans; & il s'engage dans tous ces blasphêmes pendant qu'il tâche le plus de s'en justifier, tant il est secrétement cominé par cet esprit d'irreligion & d'indifférence.

LXXVII. ce expressement accor-Ariens: paffage de M. Juriev qu'il a laisié sans replique.

79, & Suiv. I. Avert. n. 41, & Suiv. Préj. légit. D. 22. Var. 1. IS . n. 80.

On peut voir sur ce sujet-là ce qui est écrit La Toléran- dans le livre XVe des Variations, & dans le premier Avertissement: mais on y peut voir encore de plus grands excès du Ministre; puisqu'on y trouve que damner tous ces Chrétiens innombrables qui vivoient dans la communion externe de l'Arianisme, dont les uns en détestoient les dogmes, les autres les igno-Var. 15, n. roient, les autres LES TOLEROIENT EN ES-PRIT DE PAIX, les autres étoient retenus dans le silence par la crainte & par l'autorité: damner, dis-je, tous ces gens-là, c'est une opinion de bourreau, & qui est digne de la cruauté du Papisme. Le dogme des Ariens est donc de ces dogmes qu'on peut tolérer en esprit de paix. On a objecté ce passage à M. Jurieu de tous côtés. Il n'y répond pas un seul mot; & voilà de son aveu les Ariens, c'est-à-dire, les ennemis de la divinité de J. C. & de celle du S. Esprit, parmi ceux qu'il faut comprendre dans la Tolérance.

Il nous donne pour marque de Socinia-Tab. Let. 1. nisme, de dire que cette sede étoit moins maup. 7. Préf. 1. p. vaise que le Papisme: & néanmoins il dit lui-même qu'il est plus difficile de se sauver S'vA. p. 225. parmi les Catholiques que parmi les Ariens Var.xv,172. qui soutenoient les principaux dogmes des

Sociniens.

LXXVIII. riens & les Eutychiens

Si les Ariens sont compris dans la Tolé-Les Nesto-rance, les Nestoriens & les Eutychiens ne pouvoient pas en être exclus. Le Ministre les tolérés par y reçoit en termes formels, & met les soce Ministre, ciétés où la confusion des deux natures & la

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 243 distinction des Personnes sont soutenues en Jesus-Christ, au nombre des communions p. 16.

où Dieu se conserve des élus.

Si cela est, cette merveilleuse sagesse de Dieu, que le Ministre reconnoît dans les quatre premiers Conciles, qui, dit-il, ont p. 198. mis à l'abri les fondemens de la foi, ne sera plus rien; puisque les erreurs condamnées par ces grands Conciles n'empêchent pas le falut de ceux qui en seroient infectés, & ne les excluent pas de la Tolérance.

Voilà donc par la doctrine de votre Ministre la Tolérance établie en faveur de ceux qui renversent les fondemens de la foi, même ceux qu'on a reconnus dans les quatre premiers Conciles, qui de l'aveu du Ministre & par les Confessions de foi de tous les Protestans, sont les plus essentiels au

Christianisme.

Outre ces intolérables erreurs qu'on ne LXXIX. tolere qu'à lui, il y en a d'autres qu'il faut La Réforme tolérer par les principes de la secte. Les To- est obligée lérans s'étonnent qu'on lui laisse dire qu'on M. croit, parce qu'on veut croire, par goût, par ses adhésion, par sentiment, & non pas par dif- sur le gout cussion ni par examen des passages de l'Ecri- & le sentiture. Mais que pourroit reprendre dans cette doctrine un Synode de Protestans, puisqu'ils n'ont de dénouement contre nous que celuilà? M. Jurieu leur dira: Voulez-vous obliger à la discussion ceux à qui leur expérience fait connoître qu'ils n'ont ni la capacité, ni le loisir de la faire? Ils se mogueront de vous, Les renverrez-vous à l'autorité de l'Eglise? Vous renverserez votre Réforme. Ne voyezvous donc pas plus clair que le jour, que le goût & le sentiment que M. Claude &

Préj. c I. Svft. p. 146, 150, 154. Var.xv, ss.

SIXIEME AVERTISSEMENT moi avons introduit, est le seul refuge qui nous reste, & que si vous le condamnez,

Je ne m'étonne pas non plus qu'on laisse

tout est perdu pour la Réforme?

LXXX Erreur de avancer à M. Jurieu tant d'étranges proposi-M. Jurieu & de toute la le mariage : exception à la loi Evangélique reconnue par

Tab. Let. 6, P. 303.

Ibid. 505.

Ibid.

pas les perfonnnes à cause du scandale, mais cependant quelque grand qu'il foit, on passe Joid. 383, par-dessus dans les jugemens. On nommera, continue-t-il, la demoiselle Seve, qui en 1677 304.

tions sur le mariage : c'est qu'en effet la Ré-Reforme sur forme les soutient. Ce n'a pas été assez aux Prétendus - Réformateurs d'abandonner la sainte doctrine de toute l'Eglise d'Occident sur l'entiere indissolubilité du mariage, même dans le cas d'adultere. Pour adoucir les diffice Ministre. cultés du mariage, si grandes qu'elles faisoient Matt. xix, dire aux Apôtres: Maître, s'il est ainsi, il vaut mieux ne point se marier; on y permet tous les jours pour beaucoup d'autres sujets, de rompre des mariages faits & confommés dans toutes les formes, & de permettre à un mari & à une semme de prendre un autre époux & une autre épouse l'autre étant vivente, & très-conftamment vivante. Le Ministre rapporte un fameux Arrêt de la Cour de Hollande en l'an 1630, où, du consentement des parties présentes, on résolut un mariage contracté dans toutes les formes : un mari eut la liberté d'épouser une autre femme que la sienne, & sa femme de demeurer avec celui qu'elle avoit épousé sur la fausse présomption de la mort de

son véritable mari. La désertion est une autre cause de rompre le mariage. C'est la pratique constante de l'Eglise de Geneve, qui, dit-il, est

la source de notre droit canon. On en a, pourfuit - il, un exemple tout récent dont je crois que tout le monde a oui parler : on ne nommera

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 245 épousa un nommé M. Misson, sels d'un Ministre de Normandie, lequel après avoir demeuré quelque tems avec elle l'abandonna. Elle a obtenu permission de se remarier; ce qu'elle fit. Je ne vois pas après cela qu'on puisse s'empêcher de rompre les mariages pour des maladies incurables, ou des incompatibilités aussi sans remedes. Pour justifier ce libertinage, il suffit à M. Jurieulde dire que les maximes contraires sont prises de la Théologie Romaine, selon laquelle le mariage est un Sacrement. On voit donc bien la raison qui a inspiré à la Réforme de crier avec tant de force contre le Sacrement de mariage : elle vouloit anéantir cette salutaire contrainte que J. C. avoit établie dans les mariages Chrétiens, & s'ouvrir une large porte à les casser. C'est donc inutilement que J. C. a prononcé, que l'homme Matt, xix.6. ne separe pas ce que Dieu a uni. On prétend à la vérité qu'il y a lui-même apportté une seule exception; & c'est celle du cas de l'adultere: mais la Réforme licencieuse ne s'en est pas contentée, & n'a pas craint d'ajouter à cette unique exception, qui peut avoir quelque couleur dans l'Evangile, une si grande multitude d'autres exceptions dont on n'y en trouve pas le moindre vestige; c'est-à-dire, qu'on a excepté non-seulement, à ce qu'on prétend, selon l'Evangile, mais encore trèsexpressement contre l'Evangile; & M. Jurien ne craint point de dire, que la bonne foi & les loix du Prince sont les interpretes DES EXCEPTIONS qu'on peut apporter à la loi évangélique qui défend le divorce, & qu'elles suffisent pour mettre la conscience en repos. Les consciences sont si endormies & les cœurs si appesantis dans la Réforme, qu'on y demeure

Pag. 304.

Ibid. 308.

le Grand à M. Buinit,

246 SIXIEME AVERTISSEMENT en repos malgré les décisions de l'Evangile sur les exceptions qu'y apportent des loix & une autorité humaine. Ce n'est pas ici le sentiment d'un Ministre particulier; c'est celui de Geneve d'où est né le droit canon de la Réforme; c'est celui de l'Eglise Anglicane, qui en est la principale partie, comme l'appelle Lett. de M. notre Ministre : & M. le Grand vient de faire voir à M. Burnet, que selon les loix de cette Eglise, on fait divorce pour avoir abandonné Leg. Ecc. le mariage, pour une trop longue absence, Ang. c. 8, 9, pour des inimitiés capitales, pour les mauvais 10, 11, p. traitemens, & qu'on peut se remarier en tous 50 - , édit. ces cas. Voilà quatre exceptions à l'Evangile Lond. 1640. tirées du code des loix Eccléliastiques d'Angleterre, résolues & passées en loi dans une assemblée où prêchoit Thomas Cranmer, Archevêque de Cantorbery, le grand Réformateur de ce Royaume. Quel mariage demeure en sureté contre ces exceptions, puisqu'on reçoit jusqu'à celle qui se tire des aversions invincibles; ce qui enferme manifestement l'incompatibilité des humeurs? Je ne m'étonne donc plus si ce grand Réformateur a rompu tant de mariages, & je m'étonne feulement qu'il ne l'a pas fait avec encore moins de façon. Sans recourir au Lévitique qui de l'aveu des plus grands Auteurs de la Réforme, ne faisoit loi que pour les Juiss, & sans acheter à prix d'argent tant de consultations contre le mariage de Henri & de Catherine, il n'y avoit qu'à alléguer l'aversion implacable de ce Roi. Mais peut-être qu'on n'osoit encore, & que la Réforme n'avoit pas acquis toute la force dont elle avoit besoin contre l'Evangile. On trouveroit néanmoins si l'on vouloit ces exceptions dans les

BUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 247 autres Réformateurs, dans un Luther, dans un Calvin, dans un Bucer, dans un Beze. Voilà à quoi aboutit cette prétendue délicatesse de la Réforme. Elle se vante d'une observation étroite de l'Evangile; elle s'éleve avec fureur contre les Papes, sous prétexte qu'ils ont dispensé de la loi de Dieu, à quoi néanmoins il est certain qu'ils n'ont seulement jamais songé : & cette fausse régularité se termine enfin à trouver eux-mômes des exceptions de la loi évangélique. Un Ministre le dit hautement : & aucun Synode, aucun cont. M. de Confistoire, aucun Ministre ne l'en reprend. Beauv. Il ne se trouve à relever cette erreur qu'un jeune Avocat qu'il traite impunément avec le dernier mépris: pourquoi? parce que les Ministres, & les Synodes & les Consistoires savent bien que ce Ministre ne fait qu'établir la Théologie commune de toutes les Eglises Protestantes, & en particulier de celle de Geneve, qui est la source du droit canon, c'est-à-dire de la licence effrénée du Calvinisme.

Jur. Avis

C'est donc en vain qu'on s'éleve contre lui LXXXI. dans le parti & qu'on le défere aux Synodes. Raisons qu'on a dans Après tout, il ne soutient rien qui ne soit, la Résonne ou de l'esprit de la Réforme ou nécessaire à de solérer sa défense. Mais quoi ! ces dogmes affreux tous les excontre l'immutabilité de Dieu & l'égalité cès de M. des Personnes divines ne répugnent-ils pas clairement aux confessions de foi des Protestans? Ils y répugnent, je l'avoue, & j'en ai moi-même rapporté les témoignages; mais après tout, s'il ent supprimé ces endroits de sa doctrine, où vouliez-vous qu'il trouvât des variations? Et pour en montrer dans l'ancienne Eglise, ne falloit-il pas tout ensemble

SIXIEME AVERTISSEMENT en accuser & en excuser les Docteurs? Les accuser, pour montrer qu'on varioit; & à la fois les excuser, pour n'étendre pas l'Intolérance jusqu'à eux. Soutenir une telle cause sans se contredire soi-même, est-ce une chose possible? Mais les Synodes auront encore de bien plus fortes raisons pour épargner M. Jurieu le seul défenseur de la Religion Protestante. Pouvoit-on se passer de lui dans un parti où l'on vouloit soulever les peuples contre leur Roi, & les enfans, si l'on ent pu, contre les peres? Il falloit bien assirer que Dieu s'en méloit; & qui étoit plus Lett. 3, p. affirmatif que notre Ministre? C'est être Pélagien, dit-il, de ne pas vouloir appercevoir des miracles de la Providence dans les Révolutions d'Angleterre, dans celles de Savoie, & dans les délivrances de nos freres des Vallées. Dieu se déclaroit visiblement pour la Réforme, la France alloit succomber sous ces coups du ciel; & le nier, c'étoit alors une héresie. Mais maintenant que sera-ce donc. & faudra-t-il croire encore tous ces miracles après ce que nous voyons? Il falloit un Jurieu pour pousser l'assurance jusques là. Mais quel autre étoit plus capable d'émouvoir les peuples, que celui qui leur faisoit voir jusques dans leur rage le soutien de leur foi? Etoit-il aisé de trouver un homme qui attaquat aussi hardiment & avec moins de mesures la majesté des Souverains? qui sût mieux allumer le feu d'une guerre civile ? qui sût pour tromper les peuples si bien soutenir de faux miracles, ou débiter avec un plus grand air de confiance des prophéties qu'il avoit prises dans son cœur? Pour cela ne falloit-il pas avoir le courage de hasarder les prédictions.

Accomp. des Proph. Avis à ious les

Chrétiens.

729.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 249 & de s'immoler pour le parti à la rifée inévitable de tout l'univers? Mais quel autre l'eût voulu faire? Quel autre eut voulu donner à ses prédictions cet air mystérieux dont notre Prophete a paré les siennes, en feignant que par ses desirs, par l'ardeur & la persévérance de ses vœux, il s'étoit enfin ouvert l'entrée dans le secret des prophéties, & que s'il ne disoit pas tout, c'est qu'il ne vouloit pas tout dire? Il s'est vanté d'avoir prédit à un Prince qu'avant que l'année fût révolue, il se verroit la couronne sur la tête. Sans doute, il avoit trouvé l'Angleterre bien défignée dans l'Apocalypse, & l'année 1689 y étoit clairement marquée. N'a-t-il pas été un grand prophete d'avoir promis un heureux succès à un Prince qui remuoit de si grands ressorts? Car, après tout, qu'avoit-il à craindre en hasardant cette prédiction? ou quel mal lui arrive-t-il pour avoir si mal deviné dans toutes les autres? Le Prince qu'il vouloit flatter avoit bien parmi ses papiers de meilleures prophéties que celles d'un Ministre. Mais qui ne connoît l'usage que les hommes de ce caractere savent faire des prédictions ; & combien cependant ils méprisent dans leur cœur, & les dupes qui les croient, & les fanatiques qui les rêvent, ou les séducteurs qui les inventent? M. Jurieu s'est mis audessus de tout cela ; il a sacrifié sa réputation à la politique du parti: ébloui du grand nom de Prophete qu'on lui a donné jusques dans des médailles, il ne peut encore s'en défaire; & après tant d'illusions dont tout le monde se moque dans son parti même, il ose encore

prophétiser que les Rois de France, d'Es-8, p. 505, pagne, l'Emperur & tous les Princes Papistes 506.

doivent sans doute entrer quelque jour dans l'esprit où entrerent les Rois d'Angleterre, d'Ecosse, de Suede, de Danemarck dans le siecle passé. Il ne faut plus que vingt ou trente ans pour accomplir cette merveille, & tout s'y dispose, comme on voit. Si toutefois les succès ne répondent pas à son attente, & que les conquêtes de son héros n'avancent pas autant qu'il pense le regne de mille ans après lequel il soupire, il s'est préparé une réponse contre les événemens qui ne voudront pas quadrer affez juste. On sera toujours reçu à dire que Dieun'y prend pas garde de si pres; & lors même que tout sera manifestement contraire aux prédictions, M. Jurieu en tout cas sera toujours aussi grand Prophete qu'un Cotterus & tant d'autres semblables trompeurs convaincus de faux selon lui-même, dont néanmoins il ne laisse pas d'égaler les visions à celles d'Ezéchiel & d'Isaïe. Que diront donc les Synodes à un homme dont la Réforme a tant de besoin? Luther n'y fut jamais plus nécessaire. Elle commençoit à languir, & la grace de la nouveauté lui étant ôtée, il ne faut pas s'étonner si loin de faire de nouveaux progrès elle reculoit en arriere: le fait du moins est constant par M. Jurieu, qui vient de faire publiquement ce triste aveu: La Réformation dans ce siecle n'est point avancée, elle étoit plutôt diminuée qu'augmentée: de peur qu'elle ne tombat tout à fait, il en falloit revenir aux impétuosités, aux emportemens, aux inspirations, aux prophéties de Luther. La complexion d'un Calvin pouvoit bien avec son aigreur, avec son chagrin amer & dédaigneux, produire des emportemens, des déchaine-

mens, d'autres excès de cette nature : mais

Accomp. des Proph. Avis à tous les hrét.

Tab. Lett. p. 506.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 251 elle ne pouvoit fournir ces ardeurs d'imagination qui font les Prophetes des fausses religions. Îl falloit quelqu'un qui sût émouvoir l'esprit des peuples, tromper leur crédulité, les pousser jusqu'au transport & à la fureur. Si le succès n'a pas répondu à la volonté; si par la puissante protection de Dieu il s'est trouvé dans le monde une main plus forte que toutes celles qu'on a tâché vainement d'armer contre elle, ce n'est pas la faute de M. Jurieu, & les Synodes qui n'ont rien à lui imputer ne peuvent aussi rien faire de moins que de se taire comme ils font en sa faveur.

Si cependant on méprise ces foibles Synodes, & qu'une si timide politique acheve de leur faire perdre le peu de crédit qu'ils avoient dans la Réforme, ce n'est pas là aussi que M. Jurieu met sa confiance: c'est aux Princes & pere aux Magistrats qu'il a recours, & il leur rend le droit de persécuter qu'il leur avoit ravi. J'avois autrefois demandé dans une lettre contraînt de particuliere qu'il a imprimée, quelle raison on avoit d'excepter les hérétiques du nombre de ces malfaicteurs contre lesquels S. Paul a mis aux Princes l'épée en main. Le Ministre m'avoit répondu: Ce n'est pas à nous à vous montrer que les hérétiques ne sont pas de ce nombre: c'est à vous, Messieurs les persécuteurs, à nous prouver qu'ils y sont compris ; car, poursuivoitil, les malsentans & les malfaiteurs ne sons pas 7,8. la même chose. Alors donc le Magistrat étoit sans pouvoir contre les malsentans, & ce n'étoit pas pour cela qu'il étoit lieutenant de Dieu. Mais maintenant cela est changé: les Princes & les Magistrats sont, dit-il, les images Tab. Let. 8, & les oints de Dieu & ses lieutenans en terre, P. 445, 446.

torité des Princes, & qu'il eit dont il les avoit privés. Jur. Lett. Past. de la I. ann.

LXXXII

Que le Mi-

I. Lett. p. 2. Lett. P.

Ibid.

252 SIXIEME AVERTISSEMENT Sans doute ils ont ces beaux titres dans les Ecritures, & pour nous arrêter au dernier. S. Paul nous les représente comme ordonnés de Dieu pour lui faire rendre obeissance comme ses Ministres & ses lieutenans, qui ne portent pas sans cause l'épéc qu'il leur a mise en main. Mais ce sont d'étranges lieutenans de Dieu. poursuit le Ministre, s'ils ne sont o'ligés à aucun droit par rapport à Dieu en tant que Magistrats: comment donc peut-on s'imaginer qu'un Magistrat Chretten, qui est le lieutenant de Dieu, remplisse tous ses devoirs en conservant pour le temporel la société à la tête de laquelle il se trouve, & qu'il ne soit obligé d'empêcher la révolte contre ce Dieu dont il est le lieutenant, afin que le peuple ne choisisse un autre Dieu ou ne serve le vrai Dieu autrement qu'il ne veut être servi? Le voilà donc redevenu lieutenant de Dieu contre ceux qui ne veulent pas le reconnoître ou reconnoître son vrai culte, & en un mot, contre les malsentans aussi bien que contre les malfaisans. Que si par l'Epître aux Romains, il est le Ministre & le lieutenant de Dieu, contre les hérétiques aussi bien que contre les autres coupables :

Le Ministre a trouvé ici une belle distinction : c'est que le Prince a l'épée en main même contre les hérétiques; mais pour les nistre veur géner seulement, pour les bannir, & non pas donner au pour leur donner la mort. Mais les Tolérans pouvoir des lui demandent où il a trouvé ces bornes qu'il donne à sa fantaisse au pouvoir des Princes? Il n'étoit pas ici question de faire le doux, & de vouloir en apparence épargner le sang.

c'est donc contre eux aussi qu'il a l'épèe en main; & l'Evêque de Meaux n'avoit pas tort lorsqu'il l'interprétoit de cette sorte.

LXXXIII. Bornes chimériques

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 253 Il ne falloit point, disent-ils, poser des principes d'où l'on tombe pas à pas dans les dernieres rigueurs. Qu'ainfine foit, n'avez-vous pas dit que ces aversions, que produit la di-P. 519. versité des Religions produisent aussi la guerre & ladivision, & qu'elles en sont une semence? Quand vous le nieriez, le fait est trop criant pour être révoqué en doute. Si le parti hérétique devient inquiet, mutin & seditieux; s'il est à charge à l'Etat, & toujours prêt à enfanter les guerres civiles dont il porte la semence dans son sein, le Prince ne pourra-t-il jamais en venir aux derniers remedes, & portera-t-il l'épée sans cause? Vous vous aveu- Rom.xiij.4. glez vous-même, si vous croyez pouvoir donner aux Puissances légitimes des bornes que vous ne trouvez point dans les passages que vous produisez. Vous nous alléguez ce passage: Otez d'entre vous le méchant. Vous vous trompez d'adresser aux Princes ce pré- P. 457. cepte de l'Apôtre, qui visiblement ne s'entend que des censures Ecclésiastiques; mais si vous voulez l'étendre aux Magistrats, & que ce soit à eux à ôter le méchant, laissez donc à leur prudence les voies de l'ôter. Qui vous a donné le pouvoir de les réduire à des peines légeres, à des gênes, à des prisons, peut-être au bannissement tout au plus? Il faut, disent toujours les Tolérans, ou comme de Suisse. nous, leur ôter tout pouvoir de contraindre les hérétiques; ou comme les Catholiques, leur permettre d'en user selon l'exigence des cas. Car s'ils jugent par leur prudence que ce ne soit pas assez ôter le méchant que de le bagnir, pour faire pulluler ailleurs ses impiètes, comme celles de Nestorius se sont répandues en Orient par son exil & celui de

Lett. 8,

Lett. 8 ;

254 SIXIEME AVERTISSEMENT

ses adhérens, qui êtes-vous pour donner des bornes à leur puissance? Et espérez-vous de réduire à des regles invariables ce qui dépend des cas & des circonstances ? Aussi ne savezvous où vous renfermer; & vous le faites Lett. 8 , clairement paroître par ces paroles : Dieu veut qu'on use de clémence avec les idolâtres & les hérétiques, & qu'on épargne leur vie autant qu'il se peut. C'est éluder manifestement la difficulté. Car quelqu'un a-t-il jamais dit que la clémence fût interdite aux Souverains, ou qu'ils ne foient pas obligés à épargner autant qu'il se peut la vie humaine? Si la seule regle qu'on peut leur donner selon vous, est de l'épargner autant qu'il se peut, il ne faut donc pas, comme vous faites, diminuer leur pouvoir; mais leur laisser examiner ce qu'ils peuvent faire avec raison.

LXXXIV. ôte lui-mêfance publique.

P. 456.

P. 422.

Mais, direz-vous, la douceur chrétienne Le Ministre doit prévaloir. Sans doute, vous repliqueront les Tolérans, dans tous les cas où vous-même qu'il vous ne la jugez pas préjudiciable. Mais vous vouloit don- permettez qu'on procede jusqu'à la peine de nerala puis-mort, lorsqu'il y a des preuves suffisantes de malignité, de mauvaise foi, de dessein de troubler l'Eglise & l'Etat ; & enfin d'impiété & de blasphême conjoint avec audace, impudence & mépris des loix. Vous ajoutez que la plupart des hérésiarques sont impies. E ne se révoltent contre la foi que par un motif d'ambition, d'orgueil, de domination : quand dans ces dispositions ils passent jusqu'à l'outrage & au blasphême, l'Eglise doit les abandonner au Magistrat pour en user selon sa prudence. C'est ce que dit le Ministre: ceux qui abandonnent les hérésiarques à la prudence du Magistrat jusqu'aux dernieres rigueurs, n'ont pas d'autres motifs

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 254 que ceux-là : il ne reste qu'à tirer de là le traitement qu'on peut faire aux partisans de ces hérésiarques, & enfin aux imitateurs de leur séditieuse & indocile fierté. Pourquoi donc disputer plus long-tems contre un homme qui détruit lui-même ses principes? Il avoue qu'il y a des Provinces des Pays-Bas, qui n'ont pas même de connivence pour Ibid. p. 432. les Papistes. Quand on les découvre, dit-il, on 433. ne les protege pas contre la violence des peuples. On entend bien ce langage; mais ne vautil pas mieux abandonner à la violence ceux qu'on prétend hérétiques, & les laisser déchirer à une aveugle fureur, que de les foumettre aux jugemens réguliers du Magistrat. On voit donc que ce Ministre ne sait ce qu'il dit. Il n'y a qu'à l'écouter fur le fujet de Servet. Tantôt il n'approuve pas que Geneve l'ait condamné au feu à la poursuite de Calvin : il en dédit ses Docteurs & il décide 1. Ann. Let. que c'étoit là un reste de Papisme. Mais quelquefois il revient de cette extrême mollesse : & dit-il, ceux qui condamnent si hautement le Ibid.p. 422. supplice de Servet, ne savent pas toutes les circonstances de son crime. Laissons donc peser ces circonstances au Magistrat. L'Etat est maître de ses peines, dit-il en un autre endroit, & c'est aux Princes à les régler selon leur prudence.

Mais tous les grands argumens de la Réforme doivent toujours être tirés de l'Apocalyp- Le Ministre se. Pour bannir éternellement la peine de produit mort dans le cas de Religion, voici comme l'Apocalypparle le Ministre : N'aura-t-on jamais honte se de cette barbarie antichrétienne? Et ne recon- contre lui. noîtra-t-on jamais que c'est le caractere de la bête de l'Apocalypse qui s'enivre du sang des Saints, qui dévore leur chair, qui leur fait

P. 428.

LXXXV.

SIXIEME AVERTISSEMENT

la guerre, qui les surmonte, & qui à cause de cela est appellée bête, lion, ours, léopard? Car il faut avoir renoncé à la raison, à l'humanité, & être devenu une bête pour en user envers les Chrétiens, comme l'Eglise Romaine en use envers nous. Voilà donc en apparence tous les Chrétiens à couvert du dernier supplice. Cela iroit bien pour les Tolérans, si la suite de son passage & de son interprétation Tab. Let.8, n'en ruinoit pas le commencement. Car sep. 505, 506. lon lui, les dix Rois qui détruiront la prosti-Apoc. xvij, tuée seront des Rois réformés: & que serontils pour réformer la religion dans leurs Etats? Ils hairont la prostituee; ils la desoleront; ils la dépouilleront; ils en mangeront les chairs & ils la consumeront par le feu. Et les oiseaux du ciel seront appellés pour manger les chairs des rois, & les chairs des capitaines. & les chairs des braves soldats, & celles des chevaux & des cavaliers, & des petits & des grands, & des esclaves & des hommes libres. Voilà, ce me semble, assez de carnage, asfez de sang répandu, assez de chairs dévorées, assez de feux allumés: mais, selon M. Jurieu, tout cela fera l'ouvrage des Rois réformés : c'est par là que s'accomplira la Réformation jusqu'ici trop foiblement commencée: la Réforme fera souffrir tous ces maux à des Chrétiens fans doute, puisque ce sera à des Papistes : ce ne sera pas seulement fur des particuliers, mais sur toute l'Eglise Romaine qu'on exercera ces cruautés. Il ne reste plus qu'à dire qu'il n'appartient qu'aux Rois de la Réforme d'user de l'épée contre les sectes qu'ils croient mauvaises, & que tout leur est permis contre la prostituée. Mais s'il ne tient qu'à trouver des noms odieux

Ibid. xix . 17,18.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 257 pour les sociétés hérétiques & rebelles, l'Ecriture en fourniroit d'assez forts pour animer contr'elles le zele des Princes Catholiques.

Au reste, afin que M. Jurieu n'aille pas ici se jetter à l'écart, & renouveller toutes les més Toléplaintes des Protestans contre la France; ce n'est pas là de quoi il s'agit; mais en général de la question de la tolérance civile; c'est-àdire, quel droit peut avoir le Magistrat d'éta- tre à l'absurblir des peines contre les hérétiques. C'est sur cette grande question que les Protestans sont partagés: & je ne craindrai point d'assurer qu'ils se poussent à bout les uns les autres. Les contre le Mi-Tolérans poussent à bout M. Jurieu, en lui démontrant qu'il se contredit lui-même, & qu'il faut ou abandonner la doctrine de l'Intolérance, ou permettre au Magistrat autant les derniers supplices qu'il lui détend, que les moindres peines qu'il lui permet. Car aussi, los. lui dit-on, où a-t-il pris & où ont pris les In- ven. de Suiftolerans mitiges ces bornes arbitraires qui se. Apol. des veulent donnerà un pouvoir qu'ils reconnoissent établi de Dieu en termes indéfinis? Ou il faut prendre les preuves dans toute leur force, ou il faut les abandonner tout à fait. Vous croyez fermer la bouche à M. de Meaux, en lui disant : Sil'Eglise a droit d'implorer le bras séculier paur la punition des hérétiques, Lett. 2. pourquoi S. Paul dit-il simplement : Evite l'homme hérétique? Que ne dit-il livre-le au bras séculier, afin qu'il soit brûlé. S. Paul ne savoit-il pas que dans peu les Princes seroient Chrétiens, & qu'ils auroient le glaive en main? N'a-t-il donc donné des préceptes que pour le tems & pour l'état présent? On vous rend vos propres paroles. Saint Paul ne favoit-il pas que la Magistrat alloit devenir Chrétien? Avert. Tome V.

Les Réforrans & Intolérans se poussent de part & d'audité: les Tolérans comtournent Catholi-

ques. Comm. phivrais Tol.

T. Anz. Tit. iij, 10. 258 SIXIEME AVERTISSEMENT

Toler. Lett. ven.de Suif-452 , 459 & fuiv.

Pourquoi donc n'ajoute-t-il pas à l'obliga-Apol. des tion d'éviter l'homme hérétique celle de le gêner, de le contraindre dans l'exercice de sa ie. Tab. Let- religion, & enfin de le bannir s'il refuse de 8, p. 434, se taire? Il vous plaît maintenant de nous objecter les exemples des Rois d'Israël qui brisoient les idoles, chassoient & punissoient les idolâtres? Mais ne les punissoient - ils pas jusqu'à employer contr'eux le dernier supplice? Qui a borné sur cela le pouvoir des Souverains? C'est, dit-on, qu'en ce tems-là & sous l'ancien Testament, l'idolatrie étoit la vraie félonnie contre Dieu, qui étoit alors le vrai Roi de son peuple : & le Ministre répond : Est-ce qu'aujourd'hui Dieu n'est pas le Roi des nations chrétiennes tout autrement qu'il ne l'est des peuples Païens & infideles? Retourner à l'infidélité & au Paganisme ou à l'idolatrie, n'est-ce pas aujourd'hui félonnie & rebellion contre Dieu ? Pourquoi donc n'emploiera-t-on pas le même supplice contre le même crime ? Et en est-on quitte pour dire fans preuve, comme fait M. Jurieu, que Dieu maintenant a relâché de sa sévérité & de ses Pag. 456. droits? Où est donc écrit ce relâchement? Et en quel endroit vovons-nous que la puissance publique ait été affoiblie par l'Evangile?

IXXXVII. Lorsqu'il s'agissoit de blâmer les persécu-Suite des tions du Papisme, le Ministre nous alléguoit contradicla tolérance qu'on avoit eue autrefois pour les nistre: exem. Saducéens dans le Judaisme, & il disoit que ple des Sa- le Fils de Dieu ne s'y étoit jamais opposé. Si cet argument prouve quelque choie, il prouve non-seulement qu'on doit épargner les derniers supplices, mais encore jusqu'aux Let. 8, p. moindres peines, puisqu'on n'en imposoit 416, 420, aucune aux Saducéens. Il prouve même beau-

tions du Miducéens. Hist, du Pa-

pisme, 2. p.

& fuir.

Lett. 8. Ibid.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 259 coup davantage; puisque de l'aveu du Ministre, on vivoit avec les Saducéens dans le même temple & dans la même communion. Ainsi il est manifeste que cet argument prouve trop, & par consequent ne prouve rien. Cela est certain, cela est clair. Mais le Ministre ne veut jamais avoir failli. Pour soutenir son argument des Saducéens, il attaque jusqu'à la maxime : qui prouve trop, ne prouve rien; c'est-à-dire, que vous arrêtez où il vous plaît la force de vos raisonnemens, & que vous ne donnez à cette monnoie que le prix que vous voulez.

En passant nous remarquerons sur cet argument des Saducéens cette étrange expression de notre Ministre, que pour certaines rai- tre sons notre Seigneur Jesus-Christ s'est beau- Jesus-Christ coup moins déchaîné contre les Saducéens que contre les Pharisiens. Je vous demande si un homme sage a jamais parlé de la sorte? N'estce pas faire de notre Sauveur comme un lion furieux qui rompt ses liens & se déchaîne luimême contre ceux dont il reprend les excès? On voit donc que cet Auteur emporté ne songe pas même à ce qu'il doit à Jesus-Christ, & s'abandonne à l'ardeur de son imagination. Mais revenons à la Tolérance.

Les Tolérans démontrent à M. Jurieu nonseulement qu'il se contredit lui-même, mais encore qu'il contredit les principaux Docteurs de la Réforme; puisque M. Claude ne craint pas d'affurer que S. Augustin slétrit sa mé- sage exprès moire, lorsqu'il soutint qu'il falloit persécuter les hérétiques, & les contraindre à la foi orthodoxe, ou bien les exterminer, qui est, pour- la led. des suit ce Ministre, un sentiment fort terrible & fort inhumain. S. Augustin ne proposoit pas

LXXXIX. LesTolérans objectent au Ministre Judu Ministre Claude.

M. Cl. dc

Lett. de Suille, p. 20.

260 SIXIEME AVERTISSEMENT

les derniers supplices; & s'il vouloit qu'on exterminat les Donatistes, ce n'étoit que par les moyens que M. Jurieu approuve à présent. Si donc c'est le sentiment des principaux Docteurs de la Réforme, que S. Augustin a flétri sa mémoire par cette doctrine, les Tolérans concluent de même, que M. Jurieu se déshonore en conseillant des rigueurs qu'il avoit autrefois tant condamnées.

XC. C'est en vain qu'il semble quelquesois vou-Les Tolérans prou-loir épargner les sociétés déja établies : car vent au Mi- les Tolérans prouvent au contraire que, s'il nistre qu'il est vrai qu'on soit en droit de poursuivre un héne doit pas rétique qui vient semer ses sentimens dans un plus épar-licu où il n'a aucun exercice, à plus forte raiciétés entie- son doit-on travailler à l'extirpation des sores que les cietés entieres; parce que plus une société est particulienombreuse, plus elle a de Dodeurs, & plus Lett. de austi elle est en état de tout gater & de tout

Suisse, p. perdre par le venin de ses hérésies.

Par tels & semblables raisonnemens, les Tolérans démontrent à M. Jurieu que la per-Le Ministre sécution qu'il veut établir n'a point de bordétruit lui- nes, & qu'avec tout le beau semblant de son même le Intolérance mitigée, il en viendroit bientôt vain argument que la au sang, pour peu qu'on lui résissat ou qu'il Réforme ti- fût le maître. Avec une telle doctrine, si les roit de ses Protestans l'embrassent, il leur faudra bientôt changer leur ton plaintif & les aigres lamentations, par lesquelles des leur naissance ils ont tâché d'émouvoir toute la terre. Ils ne se vanteront plus d'être cette Eglise posée sous la croix, que Jesus-Christ présere à toutes les autres : les sociétés des hérétiques jouiront du même privilege : la Réforme persecutée deviendra persécutrice, & la souffrance ne sera plus qu'un signe équivoque du véritable Christianisme.

313. perfécusions.

sur les Lettres de M. Jurieu. 261

M. Jurieu d'autre côté ne poussera pas moins loin les Tolérans: car quelque mine qu'il fasse, il les forcera à approuver tout le Commentaire philosophique; c'est-à-dire, à confesser premiérement, que le Magistrat doit la liberté de conscience à toutes les sectes, & non-seulement à la Socinienne, comme ils en conviennent aissement, mais encore la Mahomé:ane; car ou la regle est générale, que le Magistrat ne peut contraindre les consciences; ou s'il y a des exceptions on ne sait plus à quoi s'en tenir ni où s'arrêter.

Les Tolérans se moquent de M. Jurieu, quand il dit que la Tolérance n'est due qu'à ceux qui reçoivent les trois symboles : car ils le poussent à bout en lui demandant où sont écrites ces bornes. Mais s'ils réduisent la Tolérance à ceux qui font profession de reconnoître Jesus-Christ pour le Messie, il leur demandera à son tour où est écrite cette exception. Si le Magistrat est persuadé qu'il n'a point d'autorité sur la Religion, ou comme parlent les Tolérans, que la conscience n'est pas de son ressort, & qu'il s'éleve sous son empire quelques dévots de l'Alcoran, pourrat-il leur refuser une Mosquée? Voilà déja une conféquence du Commentaire philosophique qu'il faut recevoir : mais on n'en demeurera pas là; car le subtil Commentateur revient à la charge: & si, dit-il, ce Socinien, ce Mahométan se croit obligé en conscience de prêcher sa doctrine & de se faire convertisseur, il faudra bien le laisser faire pourvu qu'il se comporte modestement, & qu'il ne soit point séditieux, autrement on le gêneroit dans sa conscience; ce qui par la supposition n'est pas permis. Voilà donc tous les Etats

X CI L Le Ministre de son côte pousse àbout les Tolérans. & leur demontre qu'ils font obligés à tolérer les Mahométans & les Païens. aussi bien que les Héiétiques de la Religion Chrétienne. I. Ann. Lett . 2 , p. II.

De l'Un. Tr. 6, c. 6.

Com. Philof.ch.7, & fuiv.

262 SIXIEME AVERTISSEMENT obligés à tolérer les prédicans de toutes les sectes, c'est-à-dire, à supporter la séduction, sous prétexte qu'elle fera la modeste jusqu'à ce qu'elle ait pris racine, & qu'elle ait acquis affez de force pour attaquer ou pour opprimer tout ce qui pourra s'opposer à ses desseins: Ou s'il est permis de prévaloir & de prévenir ce mal, il est donc permis de l'étouffer dès sa naissance, aussi bien que de le réprimer dans son progrès; & la Tolérance n'est plus

qu'un nom en l'air.

XCIII. Le Ministre différence Religions.

Mais quand on sera venu à cet aveu & qu'on force les To- aura accordé au Commentateur, qu'il faut lérans à l'in- laisser croire & prêcher tout ce qu'on voudra, alors il demandera fans plus de façon l'indifférence des Religions, c'est-à-dire, qu'on n'exclue personne du salut, & que chacun regle sa foi par sa conscience, Les Tolérans mitigés ou dissimulés se récrieront contre cette derniere conséquence qu'ils protestent de ne jamais vouloir admettre. Mais en ce point M. Jurieu les pousse à bout, en leur disant : Tab. Let. 8, Quand un homme est bien persuadé qu'un malade a la peste, qu'il peut perdre tout un pays & causer la mort à une infinité de gens, il ne conseillera jamais qu'on mette un tel homme au milieu de la foule, & qu'on permette à tout le monde de l'approcher : & s'il permet à tous de le voir, ce sera une marque qu'il croira la maladie légere & nullement contagieuse. La fuite n'est pas moins pressante. Ils veulent que nous les croyions, quand ils disent qu'ils n'eftiment pas qu'on peut être sauvé en toutes religions, & qu'il y a des hérésies qui donnent la mort. S'ils pensent cela, où est la charité de vouloir permettre à toutes sortes d'hérétiques de prêcher pour infecter les ames & pour les damner?

P. 402.

sur les Lettres de M. Jurieu. 263

Le Ministre passe plus loin, & il démontre aux Tolérans par une autre voie, que selon Démonstrales principes qu'ils supposent avec le Com- tion du Mimentateur, il n'est pas possible qu'ils s'en Tolérance tiennent à la Tolérance civile, où il semble civile entraîvouloir se réduire. Car, dit-il, ce qu'ils pro- ne l'autre. mettent de plus spécieux dans leur Tolérance civile, c'est la concorde entre les citoyens que se supportent les uns les autres, & la paix dans les Etats. Mais pour en venir à cette paix, il faut encore établir qu'on est sauvé en toutes religions. J'avoue, poursuit-il, qu'avec une telle Théologie on pourroit fort bien nourrir la paix entre les diverses religions. Mais tandis que le Papiste me regardera comme un damné, & que je regarderai le Mahométan comme un réprouvé, & le Socinien comme hors du Christianisme, il sera impossible de nourrir la paix entre nous. Car nous ne saurions aimer, souffrir, ni tolérer ceux qui nous damnent. Nos Mcsieurs fentent bien cela; s'est pourquoi très-assurément leur but est de nous porter à l'indifférence des religions, sans laquelle leur Tolérance civile ne serviroit de rien du tout à la paix de la société.

Ainsi l'état où se trouve le parti Protestant, est, que les Intolérans & les Tolérans se poussent également aux dernieres absurdités, Résorme se chacun felon ses principes. Les Tolérans veu- convainlent conserver la liberté de leurs sentimens, quellement, & demeurer affranchis de toute sorte d'autorité capable de les contraindre; ce qui en effet est le vrai esprit de la Résorme & le charme qui y a jetté tant de monde : M. Jurieu les pouffe jusqu'à l'indifférence des Religions. D'autre côté, malgré les maximes de la Réforme, ce Ministre sent qu'il a besoin sur la terre d'une autorité contraignante; &

Les deux partis de la

264 SIXIEME AVERTISSEMENT ne pouvant la trouver dans l'intérieur de son Eglise ni de ses Synodes, il est contraint de recourir à celle des Princes : & voilà en même tems que les Tolérans le poussent malgré qu'il en ait & de principe en principe,

jusqu'aux excès les plus odieux & les plus

décriés dans la Réforme.

XCVI. Que, selon M. Jurieu, le Magistrat me ne peut punirles hérétiques.

En effet que répondra-t-il à ce dernier raisonnement tout tiré de ses principes & de faits constans? Si le Magistrat réformé emde la Réfor- ploie l'épée qu'il a en main pour gêner les consciences, ou il le fera à l'aveugle & sans connoissance du fond sur la foi des décisions de son Eglise; ou il examinera par lui-même le fond des doctrines qu'il entreprendra d'abolir. Le premier est absolument contraire aux principes de la Réforme, qui ne connoît point cette soumission aux décisions de l'Eglise: le Magistrat de la Prétendue-Réforme seroit plus soumis à l'autorité humaine telle qu'est selon ses principes celle de l'Eglise. que le reste du peuple; & on tomberoit dans l'inconvénient tant détesté par M. Jurieu, que les Synodes seroient les juges. & les Princes les exécuteurs & les bourreaux. L'autre parti n'est pas moins absurde, parce que si le Magistrat n'est point de ceux dont parle M. Jurieu, qui n'ont pas la capacité d'examiner les dogmes, il est du moins de ceux qui n'en ont pas le loisir, & à qui pour cette raison la discussion ne convient pas.

1. An. Let

2 , P. II.

L'exemple des Empereurs Chrétiens que L'exemple le Ministre propose aux Magistrats de la Rédes Empe- forme est inutile. Il est vrai que ces Empeliques allé- reurs, comme dit M. Jurieu, ont proscrit & gué par je relégué aux extrêmités de l'Empire les héréti-Ministre Ju- ques dont la doctrine avoit été condamnée par les Conciles :

SUS LES LETTRES DE M. JURIEU. 265 Conciles: mais c'est qu'après que les Conciles prouve rien avoient prononcé, ces Princes religieux en re- dans la Récevoient la sentence comme fortie de la bouche forme, dont de Dieu même, ainsi que l'Empereur Constan- tion ett contin recut le décret de Nicée : mais c'est qu'ils traire à celle ne croyoient pas qu'il fût permis de douter de l'ancienou de disputer lorsque l'Eglise s'étoit expli- ne Eglise. quée dans ses Conciles; & ils disoient que chercher encore après leurs décisions, c'étoit c. 5. vouloir trouver le mensonge, comme Marcien Edid. Val. le déclaroit du Concile de Calcédoine. En un mot ils vivoient dans une Eglise, où comme nous l'avons dit souvent dans ce discours, Ed. Lab. t. comme nous l'avons démontré ailleurs & 4, P. 840. fans que personne nous ait contredit, on prenoit pour regle de la foi qu'il falloit tenir fuiv. aujourd'hui celle qu'on tenoit hier; où la fouveraine raison étoit de dire : Nous baptisons dans la même foi dans laquelle nous avons été baptisés, & nous croyons dignes d'anathême tous ceux qui en condamnant leurs prédécesseurs, croient avoir trouvé l'erreur en regne dans l'Eglise de Jesus-Christ. En ces tems & selon ces principes, il est aisé de régler la foi ; puisque tout dépend du fait de l'innovation dont tout le monde est témoin. Mais comme la Réforme a quitté ce principe salutaire & cet inviolable fondement de la foi des peuples, il faut que son Magistrat comme les autres & plus que les autres, examine toutes les questions naissantes; autrement il se mettroit au hasard de tourmenter des innocens, & de prêter son ministère à l'injustice. Ne lui parlons pas de Luthéranisme, d'Arminianisme, ni du Socinianisme vulgaire: encore qu'il y ait pour lui dans toutes ces sectes des labyrinthes inexplica-Avert. Tome I.

Ruf. Hift. Eccl. 1. 2 . Marc. Conc. Calc. p. 3, n. 3 ,

Ibid.

SIXIEME AVERTISSEMENT bles, puisqu'il ne lui est jamais permis de supposer que la Réforme n'ait pu se tromper dans tous ses Synodes & dans toutes ses confessions de foi. Tantot on lui prouvera par une fine critique, qu'un paffage & puis un autre ont été fourrés dans l'Evangile. Il nesaura où cela va, & il est clair que cela va à tout. Tantôt on lui fera voir que ni les Prophetes, ni les Evangélistes, ni les Apôtres n'ont été véritablement inspirés; qu'il ne faut point d'inspiration pour raisonner comme fait un S. Paul: & qu'il en faut encore moins pour raconter ce qu'on a vu comme a fait un S. Matthieu: en un mot, qu'il n'y a rien de certainement inspiré que ce qui est sorti de la propre bouche du Sauveur ; encore s'est-il accommodé aux opinions du vulgaire, en citant les Prophetes & les autres Ecrivains facrés comme vraiment inspirés de Dieu, quoiqu'ils ne le fussent pas. Tout cela c'est impiété, dira-ton; c'est néanmoins de quoi il s'agit aujourd'hui avec les Sociniens : mais laissons-les là. Le Magistrat n'aura pas meilleur marché des autres Docteurs. Les ennemis déclarés de la grace intérieure, c'est-à-dire les Pélagiens, très-bons Protestans d'ailleurs, lui demanderont la même tolérance qu'on accorde aux demi - Pélagiens en la personne de ceux de la confession d'Ausbourg : M. Jurieu l'assure déja qu'il faut prêcher à la Pélagienne : le même lui dira qu'on ne peut prouver par l'Ecriture l'immutabilité de Dieu, ni par conféquent condamner ceux qui la nient, & qui assurent sur ce fondement l'inégalité des trois Personnes divines. Si on vient à s'opiwiatrer, & que cette doctrine fusse secte, voilà le Magistrat à chercher. Nous avons

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 267 vu ce Ministre trouver des exceptions à l'Evangile: s'il y en a pour les mariages. pourquoi non en d'autres points aussi importans? Voilà des questions que nous voyons nées; mais il y en a d'infinies que nous ne pouvons pas prévoir : car qui pourroit deviner toutes les rêveries des Anabaptistes, des Trembleurs & des Fanatiques, ou tout ce que peuvent inventer les sectes présentes ou futures? Il n'y a qu'à voir dans Hornebeck & dans Hornius les nouvelles religions dont l'Angleterre, la Hollande & l'Allemagne font inondées : la mer agitée n'a pas plus de vagues: la terre ne produit pas plus d'épines & plus de chardons. L'Eglise, dira-t-on, décidera; mais le Magistrat n'en sera pas moins obligé à revoir les points résolus. Il lui faudra perpétuellement rouler dans son esprit des dogmes de religion dans une Eglise qui ne cesse d'en produire continuellement de nouveaux; & il passera sa vie dans des disputes; ou pour avoir plutôt fait, il laissera tout le monde à sa bonne foi, au gré & selon les vœux des Tolérans.

A cela, il faut l'avouer, il n'y aura jamais de repartie selon les maximes de la Réforme; démontre mais il n'y en a non plus à ce qu'objecte M. aux Jurieu. Vous voulez dire que les Princes en rans qu'ôter matiere de religion ne peuvent user de con- àla Religion trainte : & sur quoi subsiste donc notre Ré · la force emforme ? En même tems il leur fait voir plus Magistrat. clair que le jour & par les actes les plus au- c'est anéanthentiques de leur religion, qu'en effet Ge-tir la Ré orneve, les Suisses, les Républiques & Villes libres, les Electeurs & les Princes de l'Em- que par ce pire, l'Angleterre & l'Ecosse, la Suede & le moy in Danemarck (voilà, ce me semble, un dé- Tab. Let. 8,

me qui n'a été établie

Z 11

SIXIEME AVERTISSEMENT

nombrement affez exact de tous les pays qui se vantent d'étre réformés), ont employé l'autorité du souverain Magistrat pour abolir le Papisme, & pour établir la Réformation.

Var. liv. 5.

Il n'y a point à s'étonner après cela si les n. 8 & fuiv. Princes ont fait la loi dans la Réforme. Nous avons vu que Calvin s'est élevé inutilement contre cet abus, le plus grand à son avis qu'on pût introduire dans la Religion, sans y voir aucun remede. On s'en plaignoit de tous côtés, & les plus zélés Ministres s'écrioient: Les laïques s'attribuent tout, & le

Magistrat s'est fait Pape.

Mais pour quoi tant se récrier? Le Magistrat avoit raison de vouloir être le maître dans une religion que son autorité avoit établie. Voilà cet ancien Christianisme. Voilà cette Eglife réformée fur le modele de l'Eglife primitive : cette Eglise qui se vantoit d'étre sous la croix & dans l'humiliation, pendant qu'elle ne songeoit qu'à mettre l'autorité & la force de son côté. Pour achever le tableau, il ne faudroit plus qu'ajouter les motifs particuliers de ces changemens que nous avons démontrés ailleurs par le témoignage des chefs de la Réforme, c'est-à-dire, la licence, le libertinage, la mutinerie des Villes, qui de sujettes avoient entrepris de se rendre libres. les bénéfices devenus la proie des Princes, & le reste qu'on peut revoir, pour peu qu'on en doute, dans l'Histoire des Variations; Var, liv. 5, mais nous n'en avons pas besoin pour l'affaire n. 5 & fuiv. que nous traitons. Sans s'arrêter à tous ces motifs, les Tolérans trouvent très-mauvais & très-honteux à la Réforme, qu'elle doive son établissement à l'autorité ou plutôt à la violence, & qu'on ait engagé les Princes à

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 269 la nouvelle Religion en les rendant maîtres de tout, & même de la doctrine : Nous croyons, Lett. 8, p. dit M. Jurieu, mettre la Réforme à couvert 502. quand nous prouvons que par-tout elle s'est faite par l'autorité des Souverains. Mais voici des gens (les Tolérans) qui nous enlevent cette retraite, & qui disent que c'est là l'opprobre de la Réformation, de ce qu'elle s'est faite par l'autorité des Magistrais, parce qu'en effet, c'est ce qui fait voir que c'est un ouvrage humain qui doit sa naissance à l'autorité & aux intérêts temporels.

Ibid. 502,

Mais le Ministre oppose à des raisons si évidentes des faits qui ne le sont pas moins : 503, 504. " car il est vrai, poursuit-il, que la Réforme » s'est faite par l'autorité des Souverains: » ainsi s'est-elle faite à Geneve par le Sénat; » en Suisse par le Conseil souverain de chaque » canton; en Allemagne par les Princes de " l'Empire; dans les Provinces-Unies par les " Etats; en Danemarck, en Suede, en An-» gleterre, en Ecosse, par l'autorité des Rois » & des Parlemens : & cette autorité ne s'est » pas resserrée à donner pleine liberté aux » Réformés: elle a passé jusqu'a ôter les » Eglises aux Papistes & à briser leurs » images, à défendre l'exercice public de leur " culte, ET CELA GÉNÉRALEMENT PAR-» Tout: & même en plusieurs lieux cela est » allé jusqu'à défendre par autorité l'exer-» cice particulier du Papisme. Que peuvent. » dire les Tolerans? Le fait est certain. Voilà. " leur dit le Ministre, selon leurs principes, » non une partie, mais toute la Réformation » établie dans le monde par la violence, » par la contrainte, par des voies injustes & " criminelles. Mais la conséquence en est Pag. 502. Ž iii

SIXIEME AVERTISSEMENT 270

» terrible : ces Messieurs, poursuit ce Mi-" nistre, sont de bonnes gens de vouloir bien » demeurer dans une religion ainsi faite..... » Voilà notre Réformation qu'on livre pieds » & poings liés à toute la malignité de nos " ennemis, & à toute l'ignominie dont on la » veut couvrir. Il y a bien apparence, con-" clut-il, que Dieu ait permis qu'un ouvrage » dans lequel eux - mêmes reconnoissent le " doigt de Dieu, fut fait universellement » par des voies antichrétiennes ".

XCIX. La rebeilion & la force nécelfaires tansdeFrance, felon le

Ministre. Page sos.

Il paroissoir ici une echapatoire pour la Réformation de la France, qui s'est faite sans l'autorité des Souverains: mais le Ministre y aux Protes- sait bien répondre : car, dit-il, premièrement, c'est si peu de chose, qu'elle ne doit pas être comparée à tout le reste. Secondement, quoique la Réformation ait commencé en France sans l'autorité des Souverains, cependant elle ne s'est point établie sans l'autorité des Grands; &, poursuit-il, si les Rois de Navarre, les Princes du sang & les Grands du royaume ne s'en fussent mélés (en se révoltant contre leurs Rois, & en faifant nager leur patrie dans le sang des guerres civiles), la véritable Religion auroit entiérement succombé, comme elle a fait aujourd'hui. Nevoilà-t-il pas une religion bien justifiée? La force & l'autorité sont sa nécessaires à la Réforme, qu'au défaut de la puissance légitime, il a fallu emprunter celle siuc les armes & la fédition donnent aux rebelles: mais enfin les faits iont constans, & les Tolérans n'ont rien à y repliquer.

Vantez-vous après cela que pour attirer ce grand nombre qui a suivi la Réforme, il n'a fallu que montrer la lumiere de l'Evangile claire par elle-même, & écouter les Réfor-

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 271 mateurs comme de nouveaux Apôtres, du moins comme des hommes extraordinairement envoyés pour ce grand ouvrage : les Tolérans se riront de ces vains discours; & quelque violence que vous leur fassiez, ils sentiront bien dans leur cœur que vos vrais Réformateurs sont les Magistrats ignorans au gré de qui la Réforme a été construite.

Cependant les voilà presses d'une étrange sorte, ou plutôt tous les Protestans se por- Le Ministre tent mutuellement des coups mortels. L'un démontre dit que la Religion universellement introduite par l'autorité & la contrainte n'est pas Princes de la une religion, mais une hypocrisse; & que Réformedéforcer en cette sorte les consciences, c'est le cident pur & véritable antichristianisme. L'autre foi : décret dit : Sortez donc de la Réforme, qui conf- des Etats gétamment n'a point eu un autre établissement : néraux. Vous êtes de bonnes gens, de vouloir bien Jur. Bid. demeurer dans une religion ainsi faite.

M. Jurieu ne demeure pas en si beau chemin: dans le besoin qu'il a d'une autorité pour fixer la religion, il prétend qu'il appartient au Magistrat de décider de la foi; & en cela il faut avouer qu'il ne fait rien de nouveau. Malgré les anciennes maximes de la Réforme, il avoit déja enseigné ailleurs, comme nous l'avons démontré, que les Sy- Var. liv. 15, nodes ne peuvent point prononcer de juge- n. 69, 10; & ment en ces matieres : que les Pasteurs ne suiv. sont point des Juges, & qu'on les écoute seulement comme des Experts. Il avoit encore enseigné que les confédérations qui forment les Eglises particulieres, sont des établissemens arbitraires que les Princes font & défont, augmentent & diminuent à leur gré; ensorte que tout dépend de leur autorité dans

500, 504 8

SIXIEME AVERTISSEMENT les Eglises. C'est ce qu'il avoit appris de Grotius: mais ce qu'il disoit alors confusément & en général, il le confirme maintenant par des exemples; & non content d'étaler avec Lett. 8. Lett 8, p. soin les maximes outrées de son Auteur, sans 465 , 481 , presque y rien changer, il accable les Tolé-482, 483. Dec. Ord. rans par un décret des Etats, où ils prononap. Grot. T. cent tout court fur la foi, sur la vocation, 3 , P. X41. fur la prédestination : le fait est incontestable; les paroles du décret sont précises, &

le Ministre l'avoue.

Il est vrai qu'avant que de prononcer, les Etats ont écouté les Ministres: mais il nefaut pas s'y tromper, ils les ont écoutés seulement comme conseillers : Lesquels , disent-ils , leur ont donné LEURS CONSEILS par écrit. Voilà donc le partage des Pasteurs, qui est de donner leurs conseils : mais à l'égard de l'autorité, l'Etat se l'attribue toute entiere: Sur quoi, disent-ils, usant de l'autorité qui nous appartient en qualité de souverains Magistrats, SELON LA SAINTE PAROLE DE DIEU, & en suivant les exemples des Rois, Princes & Villes qui ont embrassé la Réformation de la religion ... Ils n'hésitent donc point à se rendre les arbitres de la Religion, ils posent pour indubitable que tous les Princes Réformés ont cette puissance par la parole de Dieu & de droit divin.

Les Tolérans s'y opposent, & ils ne peurans & les vent souffrir que les Princes soient reconnus pour chefs de la Religion. Cette prétention des Princes de la Réforme est détruite par des raisons invincibles. Ce n'est donc point aux Potentats, mais aux Apôtres & à leurs disciples que le Saint-Esprit a confié le dépôt de la foi : si quelqu'un en doit juger, ce sont ceux à qui la prédication en est commise;

CI. Les Tolé-Intolérans le poussent à bout mutuellement, les uns en prouvant que les Princes no doivent pas

Ibid.

Ibid.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 273

en rendre les Princes maîtres, c'est faire de être les arnouveaux Papes plus absolus que celui dont bitres de la on vouloit secouer le joug, & sacrifier la foi foi, & les à la politique. Si ces raisons ne suffisent pas, démontrant les Tolérans ont en main les écrits de Calvin que dans le & des autres Réformateurs qui ont attaqué fait ils lesont cette autorité que les Princes s'attribuoient : parmi ils ont la décision expresse du Synode national de la Rochelle, de 1671, qui condamne Toler. en termes formels ceux qui soutiennent que le Magistrat est chef de l'Eglise, avec toutes les suites de cette doctrine que le Ministre Jurieu entreprend de faire revivre dans le Calvinisme. Îl y a même encore aujourd'hui parmi les Protestans un parti assez courageux pour soutenir en ce point les anciennes maximes du Calvinisme & la liberté de l'Eglise: Il y a, dit notre Ministre, les Puritains & les Tab. Let. 8, rigides Presbytériens, qui en arrachant la ju- p. 451. risdiction au Pape & aux Evêques, ont voulu la transférer au Presbytere & aux Synodes; mais avec tant de rigueur, qu'ils ont prétendu que les Magistrats n'avoient aucun droit de se mêler des affaires de l'Eglise qu'ils n'y fussent appellés . & que comme la jurisdiction civile appartient au seul Magistrat, la jurisdiction Eccléstaftique appartient uniquement aux Pafteurs, aux Consistoires & aux Synodes. Le même Ministre nous apprend que le Clergé réformé des Provinces-Unies dans le fond est de cet avis: il remarque les démêlés qui ont été de tout tems dans ce pays-ci entre le Magistrat & le Clergé là-dessus; & il ne veut pas qu'on oublie combien la politique de Grotius a causé de bruit & de murmures de la part du Clergé: jusqu'àfaire regarder cet Auteur, en effet plus Jurisconsulte que Théologien, comme l'oppresseur de

2. Tim. ij

Page 484.

Pag. 478.

SIXTEME AVERTISSEMENT l'Eglise. Ainsi, à parler de bonne foi, c'est une question encore indécise, même dans la Réforme, si les Princes ont ce droit ou s'ils l'usurpent: tout le Clergé Protestant des Pays-Bas le leur dénie; & ce parti est si fort, que le Ministre déclare par deux fois, qu'il ne veut Page 478, pas entrer dans ce démélé. Mais visiblement il se moque, & tout en disant qu'il n'y entre pas, il déclare, qu'il est certain selon son sens, que pour le fond, la Théologie de Grotius est fondée en raison & en pratique. Il donne aussi pour tout avéré, que les Princes sont chefs-nés de l'Eglise Chrétienne au si bien que de la société cicile, également maîtres de la Religion comme de l'Etat. Il semble oublier ce qu'il avoit dit, que les Empereurs à la vérité proscrivoient les hérétiques; mais ceux-là seulement que les Conciles avoient condamnés, Grotius l'a converti; & il approuve à son exemple, que les Empereurs, pour ne pas subir le joug tyrannique du Clergé, aient fait quelquefois euxmêmes des formulaires de foi pour la décision des controverses, indépendamment de l'Eglise: autrement on ne prouveroit rien, & l'Eglise seroit la maîtresse de la religion. contre la prétention de ces Auteurs.

il faut ici remarquer que ces exemples de formulaires de foi des Empereurs produits par Grotius, & approuvés, comme on voit, par son disciple Jurieu, sont les Hénotiques, les Types, les Ectheses, & les autres semblables décrets faits par les Princes hérétiques, & détestés unanimement par les orthodoxes. Voilà les exemples que nous produit le Ministre après son Maître Grotius : voilà l'exces où s'emporte ce flatteur des Princes quand il a besoin de leur autorité contre ses adversaires.

481. Lage 478.

Page 462.

Ibid. 424.

Page 488. Grot. piet. Ord. de jur. potest. in facr. c. 3.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 275 Il ne tien rien toutefois: la cause est en son entier; & si on laisse la liberté des sentimens, par les principes de la réforme celui des To- rans font en droit e lérans l'emportera. Il leur sera du moins nier que les permis de suivre en cette matiere les senti- Magistrats mens du Clergé Protestant des Provinces-soient Unies: il teur sera, dis-je, permis dele suivre, chefs de la puisque M. Jurieu, de peur de le condamner, & M. Jurieu fait semblant, comme on vient de voir, de les autorsse ne pas entrer dans cette question. Il passe en- dans core plus avant en un autre endroit où il dé- pensée. clare qu'en BONNE JUSTICE l'Eglife devroit être maîtresse de ses censures & de la tolérance ecclésiastique, & l'Etat aussi maître de ses peines, & de la tolérance civile. Voilà donc par son sentiment les deux puissances établies maîtresses chacune dans son détroit, selon que nous avons vu qu'il avoit été décidé par les Synodes, & les décisions des Magistrats, en matiere de foi, n'ont point de lieu.

Mais enfin le Ministre en a besoin : tout Le même ce qu'il dit au contraire n'est que feinte ; & fermelabouil sent bien dans le fond qu'il ne peut se che par des paffer d'autorité. Au reste il n'y a point de actesauthenraisonnement à lui opposer. Les Etats ont tiques de la décidé que c'est à eux à juger les points de foi. Nous en avons yn le decret exprès rapporté par ce Ministre. Nous avons vu que ce décret reconnoît le même droit dans tous les Etats Protestans; & si un seul décret ne suffit pas, le Ministre en a une infinité à nous produire. En un mot, tous les décrets d'union entre les Provinces, comme est celui d'Utrecht, portant expressément que chaque Province demeurera MAÎTRESSE DE LA RELIGION, pour la régler & l'établir SELON QU'ELLE JUGERA A PROPOS ; pouvoit-on affujettir en termes.

CII.

Page 428.

fermelabou-

Page 481.

SIXTEME AVERTISSEMENT plus forts la Religion à l'Etat : & quelle re-

plique reste-t-il aux Tolérans?

CIV. partis oppotriomphent tut llement forme.

C'est ainsi que les deux partis ne se laissent Conclusion: mutuellement aucune défense. Les Tolérans que les deux se soutiennent par les maximes constantes de la Réforme: les Intolérans s'autorisent par des faits qui ne sont pas moins incontestables: chaque parti l'emporte tour à tour. La Rédans la Ré-forme a fait tout le contraire de ce qu'elle s'étoit proposé : elle se vantoit de persuader les hommes par l'évidence de la verité & de la parole de Dieu, sans aucun mêlange d'autorité humaine : c'étoit là sa maxime : mais dans le fait elle n'a pu ni s'établir ni se soutenir sans cette autorité qu'elle venoit de détruire; & l'autorité Ecclésiastique ayant chiz elle de trop débiles fondemens, elle a senti qu'elle ne pouvoit se fixer que par l'autorité des Princes: en sorte que la Religion comme un ouvrage purement humain n'ait plus de force que par eux, & qu'à dire vrai, elle ne soit plus qu'une politique. Ainsi la Réforme n'a point de principe, & par sa propre constitution elle est livrée à une éternelle instabilité.

CV. L'indifférence des Religions dans I'Allemagne Protestante: principes de Strimésius & des autres, qu'onnepeut que la foufcription l'Ecriture.

C'est ce qui paroît clairement dans tout le parti de quelque côté qu'on le regarde : l'Indifférence gagne par-tout, & les François refugiés en Allemagne dans les Etats de M. l'Electeur de Brandebourg, y trouvent autant cet esprit que nous l'avons vu en Angleterre & en Hollande. Je ne l'aurois pas voulu assurer, quelque rapport qu'on m'en eût fait exiger d'au- de divers endroits, si je n'avois vu moi-même cunChrérien ce qu'on enseigne hautement dans l'Acaà démie de Francfort sur l'Oder. Mais on y débite publiquement un petit écrit que le

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. Docteur Samuel Strimésius, un des Professeurs en Théologie de cette Académie, met à la tête des theses de Théologie de Conrad Bergius, autrefois Professeur en Théologie Bergii thede la même Université, pour y servir de pré- mata Theoface. Ce Docteur y propose sans façon la réunion, non-seulement en particulier de tous les Protestans les uns avec les autres, mais encore plus universellement DE TOUS CEUX QUI SONT BAPTISES, en soumettant à l'examen de l'Ecriture tous les symboles, c'est-àdire toutes les professions de soi, tous les décrets des Conciles acuméniques, quelques vénérables qu'ils soient par leur antiquité, par le consentement de la multitude, par une plus docte & plus exacte explication des dogmes, & par leur zele singulier contre la fureur des hérétiques, & en se tenant simplement aux paroles de l'Ecriture, dont on fait bien que les Chrétiens conviendront toujours, sans rien exiger de plus.

C'est ce qu'il déduit clairement des principes de la Réforme en cette forte. Il pose d'abord pour fondement avec tous les Protestans la clarté & l'intelligibilité de l'Ecriture si parfaite, qu'avec la grace de Dieu commune à tous P. 15. & sans aucune explication ajoutée au texte, foit publique, foit particuliere, tout homme peut trouver tout ce qu'il faut croire & faire pour être sauvé : d'où il conclut que l'Écriture est très-suffisante & très-claire non-seulement en ce qui regarde le fond des dogmes, mais encore dans les façons de parler dont il les faut expliquer: ce qu'on ne peut nier , continue-t-il, Pag. 18, 19. sans nier en même tems la clarte, la perfection & la suffisance de l'Ecriture, & sans introduire avec le Papisme la source de tous les maux

& la torture des consciences.

Conradi logica.

6.2, p. 13.

S. I, p. 8.

Ibid. p. 9.

Ibid. 5.3,

SIXIEME AVERTISSEMENT

9.5 , p. 37.

nement de Jean Bergius qu'il appelle un grand Théologien, & tres-zelé pour la paix de l'Eglise: Que si les Sociniens & les Ariens persiftent sans contention dans les expressions de l'Ecriture, sens les détourner niles tronquer, & aussi sans y ajouter leurs explications & leurs conséquences; on ne devoit pas les condamner, encore qu'ils ne voulussent pas recevoir nos explications ou nos façons de parler humaines; c'est-à-dire, selon le style de ces Docteurs, celles qui ne sont pas tirées de l'Ecriture. Car ils posent pour fondement, qu'on ne peut con-Ibid. 6.4. traindre personne à d'autres phrases ou ex-Page 24. pressions, qu'à celles de l'Eeriture. Ce qu'il

Sur ce fondement il conclut selon le raison-

Page 37. faut, dit Strimésius, principalement appliquer AUX SOCINIENS modérés, & aux autres qui doutent des dogmes fondamentaux, ou plutôt des explications orthodoxes de ces dogmes; lefquels , poursuit cet Auteur, on doit RECEVOIR comme des infirmes dans la foi, quoiqu'ils révoquent en doute les propositions des orthodoxes qui ne se trouvent pas expressement dans l'Ecriture, & qu'ils se croient obligés à s'en abstenir par respect: pourvu qu'ils se renferment dans celles qui s'y trouvent, & qu'ils ne s'emportent pas, comme font les plus rigides d'entr'eux, jusqu'à nier les choses que l'Ecriture nenie pus.

Ainsi, selon ce Docteur & selon les autres Docteurs de sa religion qu'il cite en grand nombre pour ce sentiment, les Sociniens qu'ils appellent modérés, qui n'avouent non plus que les autres la divinité de Jesus-Christ ni celle du Saint-Esprit, ni l'incarnation, ni le péché originel, ni la nécessité de la grace, ni l'éternité des peines, ni tant d'autres articles du foi qui sont connus ne different pas

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 279 tant d'avec nous dans les dogmes fondamentaux, que dans l'explication de ces dogmes; ce qui oblige nécessairement à les recevoir au nombre des vrais fideles: & quand il faudroit reconnoître, ce qui en effet ne devroit pas être mis en contestation, qu'ils rejettent les articles fondamentaux, on n'a pas droit d'exiger d'eux non plus que des Ariens & des. autres hérétiques, qu'ils confessent avec les Peres de Nicee & de Constantinople, que le Fils de Dieu soit de même substance que son Pere, ou qu'il soit engendré de sa substance, ou qu'il ne soit pas tiré du néant, ou que le Saint-Esprit soit ce Seigneur égal au Pere & au Fils, qu'il faille pour cette raison adorer & glorifier avec eux : car tout cela constamment ne se lifant point expressément dans l'Ecriture, on tombe par tous ces discours, disent ces Au- P. 28. teurs, dans le cas de vouloir parler mieux que Dieu même. En un mot, il faut effacer par un feul trait tout ce que les premiers Conciles même œcuméniques ont inséré dans leurs fymboles ou dans leurs anathématismes, s'il ne se trouve dans l'Ecriture en termes formels. Car c'est là ce que ces Docteurs appellent parler le langage de Babylone, établir une P. 31, 32. autorité humaine, & un autre nom que celui de Dieu: n'y ayant rien de plus absurde, disent-ils, que de faire accroire à celui qui sait tout, qu'il n'a pas eu la science des mots lorsqu'il à inspiré les Auteurs sacrés, ou que la force n'en étoit pas présente à son esprit, ou qu'il n'y ait pas pris garde, ou qu'il n'a pu faire entrer son lecteur dans sa pensée; ensorte qu'il lui faille pardonner d'avoir parléignoramment & inconsidérément ; & que les hommes aient droit de soutenir qu'il falloit choisir d'autres

Ibid. \$ 43

Ibid. 6. 43

Ibid. p. 25:

termes que les siens pour bien faire entendre sa pensée, ou du moins pour éviter & convaincre les hérésies, & que les leurs enfin sont plus propres à conserver & à désendre ses vérités, que ceux dont il s'est servi lui-meme : ce qui, disent-ils, Ibid. p. 25 , n'est autre chose que de vouloir enscigner Dieu & lui apprendre à parler de ses vérités, au lieu

que nous le devrions apprendre de lui.

Telle est la doctrine qu'on enseignoit en Allemagne dans les Académies de l'Etat de Brandebourg; celle de Strimésius, Professeur en Théologie de l'Université de Francsort sur l'Oder; celle de Conrad Bergius, ci-devant Professeur en Théologie de la même Université, dont il publioit les écrits & recommandoit la doctrine; celle de Jean Bergius, de Grégoire Franc, une des lumieres de la même Académie, comme il l'appelle ; celle de Martin Hundius; celle de Thomas Cartvright, Anglois; celle de toute l'Académie de Duisbourg dans le Duché de Cleves . & de plusieurs autres Docteurs célebres dans la Réforme, & qu'il cite aussi avec honneur. L'abrégé & le résultat de leur sentiment est qu'il ne faut ni tenir ni appeller personne hé-Ibid. 5.4. rétique, lorsque dans les matieres de la foi il souscrit à toutes les expressions & manieres de parler de l'Ecriture, & qu'il n'ose rien affirmer ou nier au-delà; mais qu'il se croit obligé à s'abstenir de tout autre terme par une crainte religieuse & de peur de parler mal à propos des choses saintes; & au contraire, on doit tenir pour schismatiques tous ceux qui séparent un tel homme comme hérétique de leurs assemblées & de leur culte.

aconvé-

n. 6, p. 31.

On voit par là où tous ces Docteurs, la fleur du parti Protestant, réduisent le Chris-

tianisme

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 281 tianisme contre les Sociniens. Il n'est pas niens de cetpermis d'exiger d'eux la souscription des Conciles de Nicée & de Constantinople, pour ne point ici parler des autres, ni de leur faire testans, d'où avouer en termes formels, que le Saint-Esprit elle est tirée. soit une Personne & quelque chose de subfistant, ni qu'il soit égal au Pere & au Fils, ni que le Fils lui-même soit proprement Dieu sans figure & dans le sens littéral, ni en un mot, d'opposer aux fausses interprétations qu'ils donnent à l'Ecriture, d'autres paroles que celles dont ils abusent pour tromper les simples. Ils n'ont qu'à répondre que s'ils refufent ces expressions, nécessaires pour découvrir leurs équivoques, & qu'ils ne veuillent pas dire, par exemple, que le Pere, le Fils & le Saint-Esprit soient aiment & proprement un seul Dieu éternel, c'est par respect pour l'Ecriture & pour ses dogmes; c'est pour ne point enseigner Dieu , & entreprendre de parler mieux que lui de ses mysteres : il faudra les recevoir dans les affemblées chrétiennes sans aucune note: ce seront ceux qui les refuseront qu'il faudra noter comme schifmatiques, & mettre par conséquent dans ce rang les Conciles de Nicée & de Constantinople, & tous les autres qui ont obligé de souscrire à leurs formules de foi sous peine

te doctrine & desprincipes des Pro-

d'anathême. Il ne sert de rien de répondre qu'on les reçoit à la vérité, mais comme des infirmes dans la foi; car ce seroit être trop novice en cette matiere, que d'ignorer que ces hérétiques n'en demandent pas davantage. Ces Sociniens qu'on appelle modérés, c'est-à-dire dans la vérité, les plus déliés & les plus zélés de cette secte, ne vous iront pas direà découvert,

Avert. Tome V.

que le Fils ou le Saint-Esprit, à proprement parler, ne sont pas Dieu. Ils vous diront simplement qu'ils n'osent assurer qu'ils le soient, ni mieux parler que le Saint-Esprit, ou se servir de termes qui ne soient pas dans l'Ecriture. Ils tiennent le même langage sur tous les autres mysteres. Au reste, vous diront-ils, avec un air de modestie qui vous surprendra, ils ne veulent pas faire la loi ni imposer à personne la nécessité de les en croire : trop heureux qu'on veuille bien les supporter, du moins à titre d'infirmes. Car après tout, que leur importe sous quel nom ils s'infinuent dans les Eglises ? Dès qu'on leur permet de douter, on leve toute l'horreur qu'on doit avoir de leurs dogmes : l'autorité de la foi est anéantie, & il n'y a plus qu'à tendre le bras à toutes les sectes.

On voit donc en toutes manieres que la

CVII. Demonstrasholique.

tionque cet- pente de la Réforme c'est l'Indissérence. Car te doctrine à ne point se flatter, elle doit sentir que la est insépara- doctrine qu'on vient de voir est tirée de ses. ble du Pro-testantisme, principes les plus effentiels & les plus inti-& ne peut mes. En effet que pourroit-elle répondre à être détruite ces Docteurs, lorsqu'ils objectent que d'imque par les poser aux consciences la nécessité de sousprincipes de crire à des expressions qui ne sont pas de l'Eglie Cal'Ecriture, c'est leur imposer un joughumain; c'est déroger à la plénitude & à la perfection des saints Livres, & les déclarer insuffisans à expliquer la doctrine de la foi; c'estattribuer Ibid. p. 30. à d'autres paroles qu'à celles de Dieu la force de soutenir les consciences chancelantes? Mais. si l'on admet ces raisonnemens tirés du fond, & pour ainsi dire, des entrailles du Protestantisme, les fraudes des hérétiques n'ont point de remede, & l'Eglise leur est livrée

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 283 en proie. Il faut donc avoir recours à d'autres maximes; il faut croire & confesser avec nous l'assistance perpétuelle de l'esprit donné à l'Eglise, non-seulement pour conserver dans son trésor, mais encore pour interpréter les Ecritures. Car si l'on n'est assuré de cette assistance, l'Eglise pourra se tromper dans ses interprétations : on ne saura si le consubstantiel est bien ou mal ajouté au symbole : on ne pourra y fouscrire avec une entiere persuasion, ou, comme parle Saint Paul, avec la plénitude de la foi : on sera contraint d'en demeurer aux termes dont les hérétiques abusent, & on n'aura rien à dire à ceux qui offriront de souscrire à l'Ecriture ; ce que nulle

secte chrétienne ne refusera.

Il ne sert de rien de repliquer que ces Auteurs ou quelques-uns d'eux semblent reconnoître qu'on a pu très-rarement & avec le con- ponse désentement unanime de toute l'Eglise ajouter à l'Ecriture quelques locutions ou quelque phra- moignage se, à condition que l'équipollence de ces locu- des Réfortions avec celles de l'Ecriture seroit manifeste & presque sans controverse. Car cela visiblement ce n'est rien dire; puisque si ces expressions rens est du n'ajoutoient rien du tout à l'Ecriture, & ne premier effervoient pas à serrer de plus près les héréti- prit de la Ré-forme : le ques, on les introduiroit en vain : & toujours, consubstanquoi qu'il en soit, pour obliger les Chrétiens à tiel méprisé, les recevoir, il faudroit présupposer une entie- & les Socire & indubitable infaillibilité dans le consentement unanime de l'Eglise, & même dans un consentement qui seroit presque sans controverse, & de la plus grande partie: ce qui ne peut convenir avec l'esprit de la Réforme, C'est pourquoi des son origine elle a répugne à toures ces additions & interprétations de l'Eglise.

Rom.iv, 20. Heb. xj, 22.

CVIII. Vaine rétruite: preuve par le té mateurs, que des Indifféniens admis. Ibid. p. 2; .

Aa ii

SIXIEME AVERTISSEMENT

Il n'y en eut jamais de plus nécessaire à fermer la bouche aux ennemis de la divinité de J. C. que celle du consubstantiel. Voici néanmoins Luth. cont, ce qu'en dit Luther: Si mon ame a en aversion le terme de consubstantiel, il ne s'ensuit pas que je sois héretique.... Ne me dites pas que ce terme a été recu contre les Ariens : plusieurs & des plus célebres ne l'ont pas reçu, & S. Jérôme souhaitoit qu'on l'abolit. C'est imposer à saint Jérôme : c'est mentir à la face du soleil que de parler de cette forte, à moins de vouloir compter parmi les plus excellens hommes de l'Eglise les Ariens & les demi-Ariens, qui seuls se sont opposés au consubstantiel de Nicée. Lulher continue: Il faut conserver la pureté de l'Ecriture : que l'homme ne présume pas de prononcer de sa bouche quelque chose de plus clair & de plus pur que Dieu n'a fait de la sienne. Qui n'entend pas la parole de Dieu, lorfqu'il s'explique par lui-même des chosesde Dieu, ne doit pas croire qu'il entende mieux l'homme, lorsqu'il parlera des choses qui lui sont étrangeres. C'est précisément ce que nous disoient les Auteurs qu'on vient de citer; & on voit plus clair que le jour qu'ils n'ont fait que prendre le sens & répéter les paroles du chef de la Réforme. Il poursuit : Personne ne parle mieux que celui qui entend le mieux le sujet dont il parle. Mais qui pourroit entendre les choses de Dieu mieux que Dieu même ? Qu'est-ce que les hommes sont capables d'entendre dans les choses divines? Que le misérable mortel donne done plutôt gloire à Dieu, en confessant qu'il n'entend pas ses paroles, & Qu'IL CESSE DE LES PRO-FANER PAR DES TERMES NOUVEAUX ET PARTICULIERS, afin que l'aimable sagesse de

Dieu nous demeure toute pure & dans sa forme

Latom.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 285 naturelle. On voit par là, qu'en conséquence des fondemens sur lesquels il avoit bâti sa Réforme, il regarde comme opposé à la sagesse de Dieu le terme de consubstantiel ajouté à l'Ecriture dans le Symbole de la foi, & traite de profanation & de nouveauté cette addition si nécessaire du Concile de Nicée.

Selon ce même principe Calvin a improuvé dans ce Concile Dieu de Dieu, lumiere de lumiere, vrai Dieu du vrai Dieu, comme nous l'avons remarqué ailleurs; & dans un autre endroit il donne pour regle, que lorfqu'il s'agit de Dieu, nous ne devons pas être moins scrupu- c. 13. n. 3. leux dans nos expressions que dans nos pensées; parce que tout ce que nous pouvons penser par nous-mêmes d'un si grand objet n'est que folie; & tout ce que nous en pouvons dire est insipide: ce qui lui fait regarder les expressions qu'on ajoute à l'Ecriture, comme étrangeres, & comme une source de querelles & de disputes. C'est encore ce que nous disent les Sociniens sur le terme de consubstantiel & sur celui de Trinité, bien qu'ils soient consacrés depuis tant de siecles par l'usage de tout ce qu'il y a eu de Chrétiens: en quoi ils suivent encore l'exemple de Luther, qui ne trouve rien de plus froid que ce petit mot Trinité, qu'aussi on ne lit point dans l'Ecriture. C'étoit donc l'esprit de la Réforme dès sa premiere origine, d'ôter à l'Eglise toutes les interprétations qu'elle ajoutoit à l'Ecriture, quelque nécessaires qu'elles fussent, & de rompre toutes les barrieres qu'elle avoit mises entr'elle & les hérétiques.

Conformément à cette doctrine de Luther & de Calvin, Zanchius un des principaux Réformateurs donne pour regle qu'il n'est pas 8, trad. de permis d'interpréter l'Ecriture par d'autres ter- script quas.

Inflit. 1. 12

Postilla

#2 , 0. 2 #Cg. 7.

Resp. ac

Zench. Epist. ad Grind. , que mes ceux dont elle se sert, & qu'en avoir ufé autrement a étéla cause de tous les maux de l'Eglife: se servir de phrases humaines, c'est donner lieu selon lui à des sentimens humains. Cet Auteur, sans contestation un des premiers de la Réforme, ne se contente pas de poser le même fondement que Strimésius & les autres que nous avons cités; mais il en tire les mêmes conséquences en faveur des Sociniens, puisque dans sa lettre à Grindal Archevêque d'Yorck, qu'il fait servir de préface au Livre qu'il lui dédie fur la Trinité, il parle des Sociniens en ces termes: Quelques-uns d'eux sont tombés dans ce sentiment, non pas de bon cœur, mais par quelque sorte de religion, à cause qu'ils craignent que s'ils confessoient & adoroient Jesus-Christ comme vrai Dieu éternel, ils ne fu Sent blasphémateurs & idolâtres. Il faut avoir quelqu'égard pour des gens de cette sorte, puisque Jesus-Christ est venu au mondepour eux, lui qui n'y est point venu pour les réprouvés. Voilà donc manifestement, selon cet Auteur, ceux qui ne veulent ni croire ni adorer Jesus-Christ comme vrai Dieu éternel, exclus du nombre des réprouvés. Ils n'ont qu'à dire ce qu'ils disent tous, que c'est par crainte de blasphémer & d'idolâtrer : Zanchius les fauve; & tous nos Docteurs Allemands n'ont fait que le copier comme on a vu.

Il est donc encore une fois plus clair que le jour, qu'en rejetant l'autorité & l'infaillibilité de l'Eglise, la Resorme a posé le sondement de l'Indisserence des religions : de sorte que les Protestans qui entrent aujourd'hui en soule dans ce sentiment, ne sont que suivre les pas des Résormateurs & prendre le vrai

esprit de la Reforme.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU: 287 M. Jurieu ne veut pas croire que les Protestans d'Angleterre soient favorables à cette doctrine. Outre les preuves qu'on a tirées de l'aveu de ce Ministre, j'ai pris soin de faire cé ebre Protraduire fidé!ement de l'Anglois le témoi- testant Angnage d'un des plus célebres Auteurs de l'E- glois, en faglise Anglicane, dont le livre intitulé, La différence. Religion des Protestans une voie sure au salut, fut dédié par son auteur à Charles I, & dans la suite s'est rendu célebre par le grand nombre d'éditions qu'on en a faites, & depuis peu par les extraits qu'on en a donnés au public. Il pose pour fondement que comme pour bien juger de la Religion Catholique, il faut la chercher non dans Bellarmin ou Baronius, ou quelqu'autre de nos Docteurs; & l'apprendre non de la Sorbonne, ni des Jésuites, ni des Dominicains & des autres compagnies particulieres, mais du Concile de Trente dont les Catholiques Romains font tous profession de recevoir la doctrine : ainsi pour connoître la Religion des Protestans, il ne faut prendre ni la doctrine de Luther, ni celle de Calvin ou de Melancton, ni la confession d'Ausbourg ou de Geneve, ni le Catéchisme de Heidelberg, ni les articles de l'Eglise Anglicane, ni même l'harmonie de toutes les Confessions Protestantes; mais ce d' quoi ils souscrivent tous comme à une regle parfuite de leur foi & de leurs actions, c'eft-à-dire, LA BIBLE. Qui LA BIBLE, continue-t-il, LA BIBLE SEULE est la Religion des Protestans: tout ce qu'ils croient au-deld DE LA BIBLE & des conséquences nécessaires, incontes-TABLES ET INDUBITABLES qui en résultent, est matiere d'opinion, & non matiere de foi. Voilà déja, comme on voit, tous ceux qui se disent Chrétiens bien au large de quelque

Témoigna-

Chap. 6 5.

SIXIEME AVERTISSEMENT

fecte qu'ils soient, puisqu'ils n'ont rien à souscrire ni à recevoir comme de foi que la Bible seule & ses conséquences incontestables & indubitables; ce qui ne ferme la porte à aucune secte. C'est la mesure, dit-il qu'il prend pour lui-même, c'est celle qu'il propose aux autres; & je suis, poursuit-il, bien affuré que Dieu ne m'en demande pas davantage.

Dans la suite il y appose la condition, non-Bid. n. 37. seulement de croire que l'Ecriture est la parole de Dieu; mais aussi de tâcher d'en trouver le fens & d'y conformer sa vie : ce qui n'exclut encore aucun Chrétien; n'y en ayant point qui ne tâche, ou ne se vante de tâcher de bien entendre l'Ecriture & d'en trouver le vrai sens: de sorte qu'on ne peut exclure nulle secte du Christianisme, puisqu'elles professent toutes ce qui seul est jugé nécessaire & suffisant pour le salut.

Il appuie encore sur ce principe, en disant: » Que les Protestans conviennent de ces trois Rép. à la " articles: I. Que les livres de l'Ecriture dont préf. de son n'a jamais douté sont certainement la advers.n.26. " parole de Dieu: 2. Que le sens que Dieu a » eu dessein de renfermer dans ces livres est » certainement vrai: 3. Qu'ils doivent faire " tous leurs efforts pour croire l'Ecriture dans "fon vrai sens, & y conformer leur vie: » d'où il conclut qu'aucune erreur ne peut » nuire au salut de ceux qui sont disposés de » cette sorte; puisque les vérités mêmes, à " l'égard desquelles ils sont dans l'erreur, ils » ne laissent pas de les croire d'une foi impli-» cite: & pourquoi, demande-t-il à un Ca-» tholique, une foi implicite en Jesus-Christ » & en sa parole ne suffiroit-elle pas aussi-bien » qu'une foi implicite à votre Eglise? »

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 289 Il n'y a personne qui n'entende la différence qu'il y a entre le Catholique, qui dit, Je crois ce que croit l'Eglise, & notre Protestant qui dit. Je crois ce que J.C. veut que je croie, & ce qu'il a voulu enseigner dans sa parole : car il est aisé de trouver ce que croit l'Eglise dont les décisions expresses sur chaque erreur sont entre les mains de tout le monde; & s'il y reste quelqu'obscurité, elle est toujours vivante pour s'expliquer; de sorte qu'être disposé à croire ce que croit l'Eglise. c'est expressement se soumettre à renoncer à fes propres fentimens, s'ils font contraires à ceux de l'Eglise qu'on peut apprendre aisément : ce qui emporte un renoncement à toute erreur qu'elle a condamnée. Mais le Protestant qui erre est bien éloigné de cette disposition; puisqu'il a beau dire: Je crois tout ce que veut Jesus-Christ & tout ce qui est dans sa parole: Jesus-Christ ne viendra pas le désabuser de son erreur, & l'Ecriture ne prendra non plus une autre forme que celle qu'elle a pour l'en tirer : tellement que cette foi implicite qu'il se vante d'avoir en Jesus - Christ & à sa parole, n'est au fond qu'une indifférence pour tous les sens qu'on voudra donner à l'Écriture; & se contenter d'une telle profession de foi, c'est expressément approuver toutes sortes de religions.

Ainsi dans cette demande du Protestant, qui paroît si spécieuse, Pourquoi la foi implicite en Jesus-Christ n'est-elle pas aussi suffigante que la foi en votre Eglise? on peut voir quelle illusion est cachée dans les propositions qui ont la plus belle apparence. Mais sans disputer davantage, & pour s'attacher seulement à bien entendre notre Docteur, il nous sussitis

Avert. Tome V.

290 SIXIEME AVERTISSEMENT

d'avoir vu que cette foi dont il est content, Je crois ce que veut Jesus-Christ, ou ce qu'en-feigne son Ecriture, n'est autre chose que dire, je crois tout ce que je veux & tout ce qu'il me plaît d'attribuer à Jesus-Christ & à sa parole: sans exclure de cette soi aucune religion ou aucune secte de celles qui reçoivent l'Ecriture-Sainte, pas même les Juiss; puisqu'ils peuvent dire, comme nous, je crois tout ce que Dieu veut, & tout ce qu'il a fait dire du Messie par ses Prophetes: ce qui enferme autant toute vérité, & en particulier la soi en Jesus-Christ, que la proposition dont notre Protessant s'est contenté.

On peut encore former sur ce modele une autre foi implicite que le Mahométan & le Déiste peut avoir comme le Juis & le Chrétien: Je crois tout ce que Dieu sait: ou si l'on veut encore pousser plus loin, & donner jusqu'à l'athée, pour ainsi parler, une formule de soi implicite: Je crois tout ce qui est vrai, tout ce qui est conforme à la raison: ce qui implicitement comprend tout, & même la foi chrétienne; puisque sans doute elle est Rom.xij, 1. conforme à la vérité, & que notre culte,

comme dit S. Paul, est raisonnable.

Mais, pour nous restreindre aux termes de notre Protestant Anglois, on voit combien est vague sa soi implicite; je crois J. C. & son Ecriture, & quelle indifférence elle Ibid. n. 26. établit; » d'où il conclut que dans les commandate in tradictions apparentes qui se rencontrent » souvent entre l'Ecriture, la raison & l'auvorité d'une part; & l'Ecriture, la raison » & l'autorité d'autre part; si à cause de la

» diversité des tempéramens, des génies, de l'éducation & des préjugés inévitables, par

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 291 » lesquels tous les esprits sont indifféremment » tournés, il arrive qu'ils embrassent des » opinions différentes dont il ne se peut que » quelques-unes ne soient erronées, c'est faire "Dieu un tyran, & mettre l'homme au dé-" sespoir, que de dire qu'on soit damné pour » cela: il suffit, dit-il, pour le salut, que cha-" cun, autant que son devoir l'y oblige, tâ-» che de croire l'Ecriture dans son vrai sens. " Ce qu'il appuie enfin de ce raisonnement. " En matiere de religion, pour se soumettre " il faut avoir un Juge dont nous soyons obli- 17, 20. » gés de croire que le jugement est juste : en » matiere civile, il suffit d'être honnête hom-" me pour pouvoir devenir Juge; mais en » fait de religion, il faut être infaillible. Ainsi » n'y avant point de Juge infaillible selon » les maximes communes de tous les Protes-» tans, il n'y a point de Juge à qui on doive se » foumettee en fait de religion. D'où il suit » que dans ces matieres chacun peut garder » fon sentiment. Je puis, dit-il, garder mon » fentiment sans vous faire tort; vous pou-» vez garder le vôtre sans me faire tort : & » tout cela peut se faire sans nous apporter » à nous-mêmes aucun préjudice «.

Ce qu'il dit, qu'il n'y a point de Juge infaillible en matiere de religion, fait bien Démonstravoir qu'il ne reconnoît point l'Ecriture tion par cet pour un vrai Juge: car d'ailleurs il est bien faut être Cacertain qu'il la reconnoît pour infaillible; tholique ou mais c'est qu'il entend bien que l'Ecriture Indifférent : est une loi infaillible, & non pas un Juge croire l'Einfaillible; puisqu'il ne faut qu'un peu de libleoutourbon sens & de bonne foi, pour voir qu'un ber dans Juge est celui qui prononce sur les diffé- l'indissérenrentes interprétations de la loi; ce que la ce des reli-Bb ii

Ibid. c. 12.

SIXIEME AVERTISSEMENT loi elle - même visiblement ne fait pas, ni

l'Ecriture non plus.

Il est maintenant aisé de concevoir tout le raisonnement de notre Auteur, & le voici en bonne forme: Quelqu'évidence qu'on veuille poser dans l'Ecriture, elle n'est pastelle qu'il n'y ait diverses manieres de l'entendre, dont quelques-unes sont des erreurs contre la foi : c'est pourquoi il y a deux regles suffisantes pour sauver les hommes : la premiere, de recevoir le texte de l'Ecriture avec toutes ses consequences nécessaires, incontestables & indubitables; la seconde, dans tout le reste où l'on pourroit errer contre la foi, de tácher de croire l'Ecriture selon son vrai sens, sans se condamner les uns les autres; parce que pour condamner il faut être Juge, & en matiere de religion, Juge infaillible : or, il n'y a point de Juge de cette sorte. L'Eglise n'est pas infaillible : chaque particulier l'est encore moins dans ses sentimens: donc qu'on me se juge point les uns les autres, & que chacun demeure innocemment & impunément dans son sens; ce qui est en termes formels l'affurance du falut de chaque Chrétien dans sa religion, déduite manifestement de ce qu'il n'y a point de Juge infaillible. Il n'y a donc point de milieu entre croire l'Eglise infaillible & sauver tout le monde dans sa religion; & ne pas être catholique. c'est nécessairement être indifférent.

autres, felon cet Auteur:

Il ne faut pourtant pas dissimuler, qu'en disant que chacun se sauve dans son sentiment, notre Auteur y apporte la restriction. des d'avecles que la différence qui sera entre nous ne concerne aucune chose nécessaire au salut, & que nous aimions tellement la vérité, que nous ayions

SUR LES LETTRES DE M. JURNEU. 293

foin d'en instruire notre conscience, & que nous la nouvelle de suivions constamment. Mais il faut voir quelles monttration sont ces choses nécessaires au salut, & voici qu'onnepeut comment il les explique. Touchant la difficul- férence que té de distinguer les erreurs damnables d'avec cel- par les prinles qui ne damnent pas, & les vérités fondamen- cipes des Catales d'avec celles qui ne sont pas fondamentales, je réponds que la dispute, qui est entre les n. 52. Protestans sur cette question, peut être facilement terminée. Car ou l'erreur dont on parle est tout à fait involontaire, ou elle est volontaire à l'égard de sa cause. Si la cause de l'erreur ost quelque faute y OLONTAIRE & évitable, l'erreur même est criminelle, & par consequent damnable en elle-même. Mais si je ne suis coupable d'aucune fuute de cette nature, SIJ'AIMELA VERI-TE, SI JE LA CHERCHE AVEC SOIN, si je ne prends point conseil de la chair & du sang pour choiser mes opinions, mais de Dieu seul ET DE LA RAISON QU'IL M'A DONNÉE; fi, dis-je, je suis disposé de cette sorte. & que cependant par un effet de l'insirmité humaine je tombe dans l'erreur, cette erreur ne peut pas être damnable. Voilà en termes formels la distinction des erreurs fondamentales & non fondamentales établie, non du côté des objets de la religion, ou sur la nature même de ces erreurs, mais sur la disposition de ceux qui y sont; & ce qui tranche en un mot la question des articles fondamentaux, cet Auteur les réduit tous à celui-ci, de croire l'Ecriture, & de tâcher de la croire dans son vrai sens: voilà, dit-il, en Prés. n. 27. un mot le catalogue des articles fondamentaux, & ce qui suffit au salut de tout homme : où l'on voit une tolérance parfaite, & le salut accordé sur le fondement commun des Indisserens, qui est de sauver tous ceux qui se servent

Bb iii

tholiques.

Rép. à la

294 SIXIEME AVERTISSEMENT de leur raison pour chercher la vérité dans l'Ecriture.

Il n'y a qu'un feul remede à une si dangereuse maladie qui tend manisestement à l'exzinction du Christianisme & de toute Religion: c'est de chercher la vérité non par sa feule raison, mais avec l'Eglise, sous son autorité, sous sa conduite. Car s'il y a au monde un fait constant, c'est que la chercher Tout seul, niême dans la sainte Ecriture, par son propre esprit, par son propre raisonnement, & non pas avec le corps & dans l'unité de l'Eglise, c'est la source de tous les schismes & de toutes les hérésies : & s'il y a un moyen solide d'éviter ce mal & toute innovation dans la foi, c'est celui de soumettre, non pas Dieu & son Ecriture, comme on voudroit nous faire accroire que nous le pratiquons, mais son sentiment particulier sur l'intelligence de cette Ecriture à celui de l'Eglise universelle: & s'il y a un besoin pressant que l'expérience nous rende sensible, c'est cetui que nous avons d'un tel secours.

Faute de vouloir s'en servir, notre Protestant Anglois, avec son amour prétendu prisdes primcipes Carho- pour la raison, pour la vérité, pour l'Ecriture, liques!eFroest tembé comme les autres dans l'abyme ceftant Aude l'Indisserence : comme les autres il a ôté à l'Eglise le moyen de discerner & de conplongé daus vaincre les hérétiques, en la réduisant avec l'indifférence: M. Bureux aux termes précis de l'Ecriture, & bannet dans le nissant les interprétations qu'elle oppose aux même fer.timent : Lelle mauvais sens qu'on lui donne. » Cette préfonie de cet » fomption, dit-il, avec laquelle on attribue abyme que ,, le sens des hommes aux paroles de Dieu, par la foi de "le fens des nommes aux paroles de Dieu", l'He glife Ca-" le fens particulier des hommes aux ex-

tholique.

CXII. Par le néPRESSIONS GENERALES du Saint-Esprit; Ibid. ch. 4;

» & on oblige la conscience à les recevoir n. 16. " fous peine de mort & de damnation : cette » vaine imagination, que nous pouvons " MIEUX PARLER des choses de Dieu que » par les paroles de Dieu; cet orgueil qui » nous porte à canoniser nos propres inter-» prétations, & à user de tyrannie pour les " faire recevoir aux autres; cette maniere " dont on ose restreindre la parole de " Dieu, la tirer de son étendue & de sa » GENERALITE, & ôter à l'entendement des » hommes cette liberté que Jesus-Christ & " les Apôtres lui ont laisse : tout cela, dis-je, » est & a tonjours été la SEULE SOURCE DE " Tous les schismes de l'Eglise; c'est ce » qui les rend immortels; c'est ce qui met » le feu dans tout le monde chrétieu; c'est » ce qui déchire en pieces non-seulement la » robe, mais encore les entrailles & les » membres de Jesus-Christ au grand plaisic " des Turcs & des Juifs, ridente Turca, nec do-» lente Judæo. Otez cette muraille de SEPARAv TION, & en un moment Tous LES CHRÉ-" TIENS SERONT UNIS : ôtez ces manieres de » perfécuter, de brûler, de maudire, de " damner les hommes, parce qu'ils ne souf-" crivent pas Aux PAROLES DES HOMMES " COMME AUX PAROLES DE DIEU ; de-" mandez feulement aux Chétiens DE " CROIRE EN JESUS-CHRIST, & de n'ap-» peller leur maître qui que ce soit que sui " seul. Que ceux qui de bouche renoncent à » L'INFAILLIBILITÉ, y renoncent aussi par » leurs actions; rétablissez les Chrétiens en p leur pleine & entiere liberté, de ne capw tiver leur entendement ou'A L'ECRITURE

» SEULE: & alors comme les rivieres quand » elles ont un libre passage courent toutes à " l'Océan, ainsi l'on peut espérer de la béné-» diction de Dieu , que cette LIBERTE UNI-» VERSELLE réduira incontinent tout le » monde chrétien à la vérité & à l'unité «.

A qui en veut ce Docteur, sinon manifes-

tement à ceux qui voudroient obliger les Ariens, les Pélagiens, les Sociniens, & tous les autres hérétiques, à dire que Jesus-Christ est Dieu éternel? que le Pere, le Fils & le Saint-Esprit sont un seul Dieu souverainement & uniquement adorable, d'une mêmé majesté & d'une même nature? à dire que Dieu & l'homme en Jesus-Christ sont une même & seule Personne, à qui est due une seule & même adoration avec le Pere & le Saint-Esprit? à dire qu'il y a un péché originel véritablement transmis de notre premier pere jusqu'à nous? à dire que la grace intérieure est absolument nécessaire à chaque action de piété? à dire que les damnés auront à souffrir la peine d'un feu éternel autrement que saint Jude ne l'a dit des habitans de Sodome & de Gomorrhe, ou autres choses semblables? & en un mot, à qui en veut-il, si ce n'est à ceux qui voudroient pousser les hérétiques quels qu'ils soient, au-delà des expressions 2. Petr. de l'Ecriture qu'ils détournent, comme dit saint Pierre, d'un mauvais sens, & les tirer de leur étendue & de leur généralité, comme parle notre Anglois.

C'est sur ce pied qu'il travailloit à la réunion du Christianisme : sur le pied de M. d'Huisseau Ministre de Saumur, que nos Prétendus-Réformés ent condamné : trèsbien selon les principes de l'Eglise Catholi-

Jud. vii.

iii , 16.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 297 que, mais très-mal selon les principes de la Réforme : très - bien en présupposant que l'Eglise est infaillible dans ses interprétations. & qu'elle a droit d'obliger tous les Chrétiens à s'y soumettre; mais très-mal en s'attribuant à eux-mêmes par leurs actions une infaillibilité qu'ils renonçoient en paroles, selon que leur reproche cet Anglois: car c'est en présupposant cette autorité & infaillibilité de l'Eglise qu'ils condamnent des Chrétiens prêts à souscrire à l'Ecriture-Sainte, & à toutes ses expressions, sans en refuser aucune, sans aussi y rien ajouter : pour cette raison seulement qu'ils ne veulent pas se soumettre aux interprétations de l'Eglise, ni renoncer à la liberté qu'ils prétendent que Dieu a donnée de s'en tenir précisément à la parole de l'Ecriture dans sa généralité.

C'est ainsi, comme l'on a vu, que l'ont entendu non-seulement Strimésius & les Auteurs qu'il allegue; mais encore dès l'origine de la Réforme, Luther, Calvin, Zanchius, & les Protestans Anglois comme les autres. Chillingworth qui est celui qu'on vient d'entendre, en est une preuve convaincante, parce que fon livre a paru avec une approbation authentique & des éloges extraordinaires des Théologiens d'Oxfort. Aussi est-ce un des plus suivis de tous leurs Docteurs. Il s'est formé en Angleterre sur ses principes une fecte qui est répandue dans toute l'Eglise Anglicane Protestante, où l'on ne parle que de paix & de charité universelle. Les défenseurs de cette paix se donnent eux-mêmes le nom de Latitudinariens, pour exprimer l'étendue de leur tolérance qu'ils appellent charité & modération, qui est le titre spécieux

298 SIXIEME AVERTISSEMENT dont on ouvre la Tolérance universelle. On ne peut nier que cette doctrine ne se rende commune en Angleterre: & s'il faut parmi ceux qui la désendent à présent que je produise un Auteur connu, je nonmmerai sans hesiter M. Burnet. C'est lui qui pour lier les mains au Magistrat sur les affaires de la Religion, donne pour principe général que Préf. sur nos pensées qui regardent Dieu, & les actions Lad. p. 18. qui sont les effets de ces pensées, ne sont point de fon resfort. M. Jurien qui montre aujourd'hui tant de zele pour l'autorité du Magistrat, n'a qu'à s'attaquer à cet Auteur. Mais il lui dira beaucoup d'autres choses qui lui déplairont davantage. Il lui dira que l'hérésie n'est rien Ibid. p. 37. du tout que l'opinistreté dans une erreur après être convaincu que c'eft une erreur : ce qui reduit l'hérésie à rien ; puisque selon cette définition il n'y a rien en soi qui soit hérétique, & par conféquent aucune erreur qu'il ne faille Idid. p. 39. tolerer. Il lui dira que selon les principes de l'Eglise Romaine qui se croit infaillible, l'Intolérance est plus aisée à soutenir ; mais qu'elle ne peut subsister dans une Eglise comme la leur, qui ne prétend rien davantage qu'un pouvoir d'ordre & de gouvernement, & qui ne nie Ibid. p. 39, pas qu'elle ne puisse se tromper. Il conclura de ce principe qu'on ne doit pas être trop prompt à juger mal de ceux qui font d'un autre sentiment que nous, ou agir avec eux d'une maniere rigoureuse; puisqu'il EST Possible qu'ils AIENT RAISON ET QUE NOUS AYONS TORT : ce qui lui fait appeller la rigueur de ce qu'on appelle l'Eglise Anglicane envers les Non-

> INSENSÉE. Pour sauver les variations qu'on impute

Ibid. p. 46, conformistes, LA RAGE D'UNE PERSECUTION

40.

47.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 299 aux Protestans, il répond qu'ils n'ont jamais varié sur le symbole des Apôtres ni sur les dix Rem, sur les commandemens: deux pieces où sont contenus Meth. tous les articles de foi; le reste qu'on a inseré dans les confessions de foi des Protes16. p. 158. tans, n'étant selon lui que des vérités théolo- art. 3. giques dont les principes de la Réforme ne permettent pas qu'on impose les décisions aux autres hommes, ni qu'on les oblige à les signer

ni à en jurer l'observation,

Voilà bien pour M. Jurieu un autre adversaire qu'un M. Huet, & que les autres Ministres qu'il étonne par ses injures, qu'il accable par la crainte d'étre déposés. Celuici méprise autant ses censures que ses emportemens & sa véhémence; & s'étant si hautement déclaré pour la Tolérance universelle, il ne trouvera pas mauvais que M. Papin rende publiques les lettres qu'il lui a écrites pour autoriser cette doctrine & le discours de Strimésius qu'on vient de citer. c'est-à-dire, l'Indifférence la plus déclarée

qu'on ait jamais vue.

Il ne reste plus maintenant que de trancher en un mot une équivoque de quelquesuns de ces docteurs Protestans qui ne veulent pas qu'on les metre au nombre des Indifférens, parce que, disent-ils, bien éloignés d'admettre l'Indifférence des religions, ils reconnoissent qu'il y en a une meilleure que les autres, plus certaine, plus vraie, si l'on veut, à laquelle il faut tâcher de parvenir par l'intelligence de l'Ecriture, qui est la Protestante ou la Réformée: mais tout cela c'est se moquer, puisqu'on a vu qu'en táchant & en s'efforçant à la maniere qu'ils disent de bien entendre l'Ecriture, on n'en est pas

300 SIXIEME AVERTISSEMENT moins fauvé, bien qu'on demeure toujour & jusqu'au dernier soupir comme on étoit: qui est précisément ce qu'on appelle l'Indisférence des religions, puisque dans le fond on se sauve en toutes; & l'expérience fait voir qu'il n'y a ni ne peut y avoir aucun

remede à un si grand mal, qu'en croyant avec les Catholiques que jamais on ne tâche & on ne s'efforce comme il faut, jusqu'à ce qu'on en vienne enfin par ses efforts à soumettre de bonne foi son jugement à celui de l'Eglife.

Après cela mes chers freres, il ne faut point s'étonner que tout tende dans votre Réforme à l'Indifférence des religions, ni qu'une infinité de gens aient dit à M. Jurieu que l'Eglise Anglicane qu'il appelle l'honneur de la Réforme, y tende visiblement comme les autres, puisque nous venons de voir dans ses principaux Docteurs des témoi-

gnages si précis de ce sentiment.

Sans encore sortir de l'Angleterre, la secle des Indépendans est venue manifestement de la même source; & Jean Hornbeck, un source : au- des plus célebres Docteurs de l'Académie tres sedes: le d'Utrecht, en est un bon témoin, lorsqu'il de écrit dans le livre où il fait le recueil des fectes: " Qu'ils rejettent toutes les formules, sans les in- " tous les catéchismes, tous les symboles. " même celui des Apôtres. Ils croient, dit-il, tions de l'E- " qu'il faut éloigner toutes choses comme » apocryphes, pour ne s'en tenir qu'à la " seule & unique parole de Dieu ". Un autre, De Brounif- que le même Auteur met au rang des Enthousiastes ou prétendus inspirés, qui n'étoit point ignorant principalement en Hébreu, ni de mauvaise vie, disois » qu'il n'y avoit

CXIII. L'indépendantifme fortide cette mépris l'Ecriture inévitable terprétaglise. Summa Congrov. liv. I. eri, p. 686.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 301 » plus d'Eglise depuis les Apôtres, parce » qu'il n'y avoit plus d'infaillibilité sur la " terre, & que les Docteurs qui n'en avoient » point ne s'en vantoient pas moins de parler » au nom de Dieu «. Un autre concluoit de là, » que jusqu'à ce qu'on fût convenu » quelle doctrine on auroit à suivre, il falloit » établir des affemblées où l'on ne lût que » le simple texte de l'Ecriture sans glose ni » expositions; qu'on ne prononceroit autre » chose dans les chaires, & que tous les li-» vres de religion, excepté l'Ecriture seule. » seroient portés au Magistrat «. Sur ce fondement il faisoit le plan d'une Eglise non partiale: il avoit même composé un livre sous ce titre, & un autre qu'il intituloit : La diminution des Sedes. C'étoit visiblement le même dessein où sont entrés les Docteurs qu'on vient de produire. Il n'y avoit pour unir les sectes que de permettre de croire, de dire & d'écrire tout ce qu'on voudroit. C'est sauver tous les hérétiques sans les convertir, sans les ramener à la tige d'où toutes les sectes sont sorties, sans y songer seulement: & au contraire, en laissant oublier anx Chrétiens, s'il se pouvoit, ce principe d'unité sur lequel le Fils de Dieu a fondé son Eglise, pour substituer à sa place le caractere de division, qui est dans le Royaume de Satan le principe de sa désolation inévitable , conformement à cette parole : Tout Luc. xj. 17: royaume divisé en lui-même sera désolé, & les maisons en tomberont les unes sur les autres.On voit par là quels prodiges l'ennemi du genre humain vouloit introduire fous prétexte de 2. Theff. ij piété; c'est le vrai mystere d'iniquité, c'est- 7. à-dire la plus dangereuse hypocrisie sous

Ibid. p. 435,

302 SIXIEME AVERTISSEMENT couleur de rendre respect à la parole de Dieu, & par l'Indistérence des religions, afin de préparer la voie à la grande apostasie qui ! Ibid. v, 3. doit arriver, & à la révélation de l'Antechrift: & tout cela fondé sur cette maxime, que les interprétations de l'Eglise ne pouvant être plus infaillibles qu'elle-même, il demeure libre aux Chrétiens de rejeter les plus authentiques, & de ne se réserver que le simple texte, à condition de le tourmenter & letordre à sa fantaisse, jusqu'à ce qu'enfin on l'ait forcé à ne plus violenter les sens humains: qui est le but où se termine le Socinianisme, & comme on a vu, le parfait accomplissement de la Réforme des Pro-

restans.

C'est par là aussi qu'il s'éleve de tous côtés au milieu d'eux tant de sectes de fanatiques; parce que d'un côté étant constant que l'Ecriture dont on abuse en tant de manieres a besoin d'interprétation; & de l'autre, celles de l'Eglise paroissant douteuses ou suspectes au Protestans par les principes de la secte; on est contraint, pour avoir un interprete infaillible, de s'attribuer une inspiration, un instinct venu du Saint-Esprit : d'où l'on est mené pas à pas au mépris du texte facré, comme l'expérience le fait voir; tous ces inspirés prétendant enfin être affranchis de la lettre, comme d'une sujétion contraire à la liberté des enfans de Dieu; & ainsi, par la plus groffiere de toutes les illusions, une révérence mal entendue de l'Ecriture conduit enfin les esprits à la mépriser.

Pour éviter ces extrémités si visiblement pernicieuses, l'Eglise Catholique toujours afsurée de l'esprit qui l'anime & la dirige, n'a

sur les Lettres de M. Jurieu. 303 aussi jamais hésité à donner des les premiers tems comme authentiques ses interprétations unanimes : en quoi, loin de croire qu'elle eut dérogé à l'autorité des LIVRES saints, elle a, au contraire, toujours regardé ses explications comme étant le pur esprit de l'Ecriture, & ses traditions constantes & universelles comme faisant avec l'Ecriture un

seul & même corps de révélation.

C'est le seul moyen laissé aux fideles dans une doctrine aussi haute que celle du Christianisme, & dans une aussi grande profondeur que celle de l'Ecriture, d'entretenir parmi d'estime des eux l'unité que leur ordonne saint Paul, en dogmes, ne leur disant : Soyez d'un même cœur & d'une même ame, ayant tous les mêmes sentimens. Ce qui devoit commencer par la foi; puisque le même saint Paul a dit encore : Un seul corps & un seul esprit : un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. Pour trouver cette unité de la foi dans une si effroyable multiplicité de sentimens & de sectes, on voit à quoi il faut réduire la foi chrétienne, & dans quelle généralité il faut prendre l'Ecriture. Nos Indifférens qui en ont honte, & des divisions où l'on tombe par la méthode qu'ils propofent pour entendre ce divin Livre, croient y trouver un remede en faisant peu de cas des dogmes spéculatifs & abstraits, comme ils les appellent, & ne vantant que la doctrine des mœurs. C'est la maxime de ces Latitudinaristes dont nous venons de parler. qui disent que c'est dans les mœurs qu'il faut rétrécir la voie du ciel en la dilatant pour les dogmes. Tout consiste à bien vivre, disent nos Indifférens; & l'Ecriture n'a là-dessus aucune obscurite, ni le Christianisme aucun

CX IV. Illusion de ceux qui faifant vantent que bonnes Eph. ij, I. Eph.iv, 4,50

SIXIEME AVERTISSEMENT partage. Mais c'est encore, sous le prétexte de la piété, la plus fine & la plus dangereuse hypocrifie. Car d'abord, pourquoi ne vouloir pas que captiver son intelligence sous des mysteres impénétrables à l'esprit humain soit une chose qui appartienne à la doctrine des mœurs, & une partie principale du culte de Dieu, puisque c'est un des sacrifices qui coûte le plus à la nature & qui est en soi des plus parfaits? Et pourquoi ne seroit-ce pas encore un des exercices de la charité, de réduire les vrais Chrétiens à la même foi, en rendant obéissance à la même Eglise, & par Gal. v, 20. là étouffer les dissensions, les inimitiés, les aigreurs & les autres maux de cette nature. parmi lesquels faint Paul a compté les héresies & les sedes, comme une source immortelle des divisions que l'esprit de Jesus-Christ devoit éteindre? C'est de cela néanmoins que nos parfaits Chrétiens font peu d'état; & ils ne parlent que de bien vivre, comme si bien croiren'en étoit pas le fondement. Mais pour nous restreindre simplement à ce qu'ils appellent les mœurs, où ils semblent vouloir renfermer toute la religion, les Sociniens & les autres qui les vantent tant n'ont-ils pas été les premiers à censurer les commencemens de la Réforme, où l'on avoit refroidi la pratique des bonnes œuvres, en enseignant clairement qu'elles n'étoient pas nécessaires à la justification ni au salut, non pas même l'amour de Dieu; mais la seule foi des promesses, ainsi que nous l'avons souvent démontré? Les mêmes Sociniens ne prouvoient-ils pas invinciblement, aussi-bien que les Catholiques, qu'il n'y a rien de plus pernicieux aux bonnes mœurs, que l'inamissibiliré

sur les Lettres de M. Jurieu. 305 bilité de la justice, la certitude du salut, & enfin l'imputation de la justice de Jesus-Christ de la maniere dont on l'enseignoit dans la Réforme? C'en est assez pour les convaincre, qu'il peut se trouver dans l'Ecriture sur les mœurs comme sur les dogmes, de ces généralités où se cachent tant d'opinions & tant d'erreurs différentes. Que si l'on se met à raisonner (& on ne le fait que trop) sur la doctrine des mœurs, sur les inimities, sur les usures, sur la mortification, sur le mensonge, sur la chasteté, sur les mariages; avec ce principe qu'il faut réduire l'Ecriture-Sainte à la droite raison, où n'ira-t-on pas? N'a-t-on pas vu la polygamie enseignée par les Protestans, & en spéculation & en pratique? Et ne sera-t-il pas aussi facile de persuader aux hommes, que Dieu n'a pas voulu porter leurs obligations au-delà des regles du bon sens, que de leur persuader qu'il n'a pas voulu porter leur croyance au-delà du bon raisonnement? Mais quand on en sera là. que sera-ce que ce bon sens dans les mœurs. sinon ce qu'a déja été ce bon raisonnement dans la croyance, c'est-à-dire ce qu'il plaira à un chacun? Ainsi nous perdrons tout l'avantage des décisions de Jesus-Christ: l'autorité de sa parole sujette à des interprétations arbitraires, ne fixera non plus nos agitations, que feroit la liberté naturelle de notre raifonnement; & nous nous reverrons replongés dans les disputes interminables qui ont fait tourner la tête aux Philosophes. De cette sorte, il faudra tolérer ceux qui erreront dans les mœurs, comme ceux qui erreront fur les mysteres, & réduire le Christianisme, comme font plusieurs, à la généralité de Var. Tome I.

SIXIEME AVERTISSEMENT

l'amour de Dieu & du prochain, en quelque forte qu'on l'applique & qu'on le tourne après cela. Combien ont dogmatisé les Anabaptistes & les autres Enthousiastes ou prétendus inspirés, sur les sermens, sur les châtimens, sur la maniere de prier, sur les mariages, sur la magistrature & sur tout le gouvernement ecclésiastique & séculier : choses si essentielles à la vie chrétienne? Les Sociniens, qui ne vantent avec les Indifférens que la bonne vie & la voie étroite dans les mœurs, combien se mettent-ils au large lorsqu'ils ne soumettent aux peines de la damnation & à la privation de la vie éternelle que les habitudes vicieuses? Jusques là que Socin lui-même n'a pas craint de dire : Que Soc. in cap. le meurtrier, ou l'homicide qui est jugé digne de 2. I. Ep. Jo. mort, & qui ne peut avoir de part à la vie éterij, 6. T. 1. nelle, n'est pas celui qui atué un homme ou qui a 194. Ibid. ad commis un acte d'homicide, mais celui qui a v.14, p. 202. contracté quelque habitude d'un si grand crime. Ibid. quod Il n'y a rien de plus inculqué dans ses Ou-regni Pol. vrages que cette doctrine. C'est aussi le senti-&c. 1, p. 194. ment de la plupart de ses disciples, & entr'au-

est estimé parmieux un des plus réguliers sur

pere la vie éternelle & qui a la crainte de Dieu, oune tombe jamais, ouil n'y tombe que lorsqu'il est fort pressé par les desirs de la chair, ou faute d'y penser & par quelque sorte d'imprudence.

tres de Crellius, un des plus célebres, & qui

la doctrine des mœurs : & néanmoins il fait Eth. Christ. consister dans l'habitude la nature du péché quæst.

lib. 2, c. 5. qui exclut de la vie éternelle : & encore plus T. 4, p. 287. Resp. ad expressement il distingue deux sortes de pé-3. Sio. in ches, dont les premiers, dit-il, sont trèsgrief's & très-énormes de leur nature ou en approchent beaucoup, dans lesquels celui qui es-

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 307 On voit d'abord que ces péchés, quelqu'énormes qu'il les représente, ne lui paroissent incompatibles ni avec la crainte de Dieu, ni avec l'espérance du salut que lorsqu'on y tombe souvent, & avec une malice déterminée. Et pour les autres péchés, continue-til, qui ne sont pas si énormes & où l'on tombe plus facilement, comme la colere, le desir des voluptés illicites qui ne va point jusqu'à l'acte, & l'ambition désordonnée : si on ne les combat pas dans leur naissance & qu'on leur lache la bride, je ne crois pas qu'on puisse espérer le salut. Mais se l'on combat avec sa passion & qu'on s'occupe à la réprimer, en sorte qu'on gagne deux choses fur soi-même, l'une souvent de l'éteindre & la bannir de son esprit, l'autre de l'affoiblir & d'en empêcher en quelque sorte l'effet ; je n'ôte pas à un tel homme l'espérance du salut.

On voit par là de quelle indulgence il use envers les péchés. Car pour ce qui regarde les plus énormes, lors même qu'on les commet en effet, il ne veut pas qu'ils excluent la crainte de Dieu ni l'espérance du salut , si l'on y tombe rarement, & que ce soit par emportement & par quelque sorte d'inconsidération: car il ne veut même pas que l'inconsidération soit pleine & entiere; & pour les péchés de pensée, de consentement ou de volonté, tel qu'est par exemple le desir d'un plaisir il- Matt. v, 28. licite, encore que Jesus-Christ ait égalé ce desir à un adultere : selon ce nouveau Docteur, pour ne pas être damné par un tel crime, il suffit de ne pas lâcher tout à fait la bride à sa convoitise, & d'en empêcher, comme il le dit, non pas entiérement, mais en quelque sorte l'effet; qui est un des plus grands affoiblissemens qu'on pût inventer de la doctrine de

308 SIXIEME AVERTISSEMENT l'Evangile. Mais de peur encore d'en dire trop, ou de rendre trop difficile le chemin du ciel, il excuse ces sortes de pécheurs, lorsqu'ils sont entraînés au péché par de violentes. Nat. v , 28. tentations venues ou du naturel ou de l'habitude. Il est vrai qu'il vajoute deux conditions: l'une. de n'avoir pas eu en soi-même plusieurs de ces dispositions criminelles; l'autre d'en récompenser le péché par d'excellentes vertus, comme sont la charité & l'aumône. Mais cela lui paroît encore trop dur : & quand, dit-il, on auroit plusieurs de ces mauvaises dispositions, & qu'on n'auroit point de ces excellentes vertus, je n'oserois ni accorder ni refuser le salut

à des hommes qui servient en cet état.

Il n'est pas ici question de les sauver de la damnation par une sincere & véritable pénitence de leurs fautes, car c'est de quoi on ne parle pas dans tous ces discours, & on sait que tous les péchés, même les plus énormes comme les plus délibérés & les plus fréquens, sont pardonnables en cette sorte : il s'agit de trouver dans le péché des excuses au péché même; & voilà ce qu'en ont pensé ceux de tous les Protestans qui se piquent le plus de conserver entiere la regle des mœurs. On voit en cet endroit combien ils sont relâchés: ailleurs ils sont rigoureux jusqu'à l'excés, Soc. Trad. puisqu'ils s'accordent avec les Anabaptistes à condamner parmi les Chrétiens les fermens, la magistrature, la peine de mort & la guerre, quoiqu'entreprise par autorité publique, quelque juste qu'elle paroisse d'ailleurs.

do Magift. cont. Pal. T. 2 , P. 5. Wolzog. inft. ad util. tea. N. T.

Ceux de qui nous venons de voir d'un 3. T.I. p. côté les relâchemens, & de l'autre les rigueurs excessives, sont constamment ceux 751, 290.

Annos. de des Protestans qui ont le plus secoué le joug de

sur les Lettres de M. Jurieu. de l'autorité: ce sont aussi visiblement ceux Magist. qui se sont les plus égarés, non-seulement Ibid. 65, & dans les mysteres de la Religion, mais encore dans la doctrine des mœurs qu'ils se vantent de mieux observer que tous les autres. Socin, Wolzogue *, & les autres, disent que l'usure n'est pas un péché selon les loix chrétiennes; Morst. Ep.49. en quoi il faut avouer qu'ils ne dégénerent T. 1, p. 455. pas de la doctrine commune des Protestans. Sans parler des autres erreurs des Sociniens com, in Luc. dans la matiere des mœurs, on fait la liberté c. 6, v. 35, qu'ils se donnent tous les jours sur la dissimulation & fur le mensonge; & cela dans la matiere la plus férieuse qu'on puisse traiter parmi édition les hommes, qui est celle de la religion. Pour lit Volzogepeu que les Princes grondent, ils se cachent nes. fous tel manteau que vous voulez, & ne s'embarraffent point de l'hypocrifie. On voit donc plus clair que le jour que pour soutenir les. mœurs comme pour soutenir la foi, il y faut ce ferme fondement d'une autorité infaillible, qui empêche l'esprit de s'égarer dans les interprétations qu'une vaine subtilité pourra donner à l'Ecriture fur cette matiere comme fur toutes les autres; & vanter les mœurs fans cela, c'est sous prétexte de les établir les détruire & en laisser la regle à l'abandon.

C'est aussi pour obvier à tous ces maux qu'on nous avoit donné dans le symbole l'article de l'Eglife Catholique, où nous trouvons tout ce que faint Paul nous avoit montré par ces paroles : Un feul corps & un feul esprit, un Eph. iv,4,3 seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. Mais la Réforme a mis les mains sur cette unité qui devoit être inviolable : elle a transformé l'Eglise universelle en un amas de sociétés ennemies, qui ne laissent pas, dit M.

Soc. ad Christoph. Wolzog.

* Dans la

SIXIEME AVERTISSEMENT 310

\$3 , & Suiv.

Prejug. p.s. Jurieu , d'être unies au corps de l'Eglise Chré-Var.xv,51, tienne, fussent-elles un schisme les unes contre les autres jusques aux épées tirées. C'est ainsi qu'il nous a formé le Royaume de Jesus-Christ sur le modele de celui de Satan. Les autres ont poussé à bout le principe que ce Ministre avoit posé: ils ne trouvent ce seul corps ni ce seul esprit de saint Paul, qu'en s'accordant à compter pour rien par rapport au falut éternel toutes les divisions sur les mysteres : ni l'unité de la foi, qu'en la faisant consister dans les plus vagues généralités, & en s'élevant audessus de toutes les décisions & interprétations de l'Eglise : ni enfin celle du baptême, qu'en fauvant généralement toutes les sectes où on le reçoit, sans remonter à la source d'où est dérivée cette eau falutaire, & d'où tous les hérétiques l'ont emportée. Que si maintenant on veut savoir comment

CXV. A quelle condition nosDocteurs Indifférens s'offrent toléret l'EgliseRomaine : confiance & fermeté de cette Eglise. Strim. Ibid. \$ 5 , p. 38.

Ibid. p. 37.

nos Indifférens sont disposés envers l'Eglise Romaine, qui seule se tient à la tige de son unité primitive, il ne faut qu'entendre Strimésius que nous avons tant cité, ou plutôt Jean Bergius, un de ses Auteurs, qui parle ainsi: Si les Papistes ne vouloient point nous obliger à leurs propres & particulieres explications, & qu ils cessassent de nous juger sur cela, mais qu'ils nous laissassent jouir des paroles & des explications de J. C., tout iroit bien: c'est-àdire, qu'il les faudroit recevoir du moins à titre d'infirmes, comme on fait les Sociniens (car c'est de quoi il s'agissoit), & les mettre par conséquent au rang des vrais Chrétiens, qui pourroient se sauver dans leur Religion. Ainsi l'Eglise Romaine pourroit avoir part à cette commune confédération des Chrétiens que l'on propose aujourd'hui sous le nom de

sur les Lettres de M. Junieu. 312 Tolérance, si sans obliger personne aux interprétations qu'elle a reçues de tout tems, elle vouloit se contenter d'une souscription générale aux termes de l'Ecriture, qu'elle pourroit faire avec aussi peu de peine que les autres religions. Car encore qu'elle reconnoisse des traditions non écrites, tout le monde lui rend ce témoignage, qu'elle fait profession de ne rien admettre qui soit contraire à l'Ecriture : son fondement étant celuici, qu'il y a une parfaite uniformité dans tout ce qu'ont dit les apôtres, soit de vive voix, soit par écrit. Elle souscrit donc sans difficulté avec tout le reste des Chrétiens à l'Ecriture-Sainte, comme à un livre inspiré de Dieu & immédiatement dicté par le Saint-Esprit; & elle ne se trouve exclue de cette prétendue société, qu'à cause qu'elle est & sera toujours par sa propre constitution opposée à l'indifférence des religions, & en un mot, comme parle M. Jurieu, la plus intolérante de toutes les sedes chrétiennes.

De cette sorte on voit clairement que ce Pastor. aux qui rend cette Eglise si odieuse aux Protes-fid. deParis, tans, c'est principalement & plus que tous les autres dogmes, sa sainte & inflexible incompatibilité, si on peut parler de cette sorte; c'est qu'elle veut être seule, parce qu'elle se croit l'épouse: titre qui ne souffre point de partage; c'est qu'elle ne peut souffrir qu'on révoque en doute aucun de ses dogmes, parce qu'elle croit aux promesses & à l'assistance perpétuelle du Saint-Esprit. Car c'est en effet ce qui la rend si sévere si insociable, & ensuite si odieuse à toutes les sectes séparées, qui la plupart au commencement ne demandoient autre chose, sinon qu'elle voulût

Jur. Lett

SIXIEME AVERTISSEMENT bien les tolérer, ou du moins ne les pas frapper de ses anathêmes. Mais sa sainte sevérité & la sainte délicatesse de ses sentimens ne lui permettoit pas cette indulgence ou plutôt cette mollesse; & son inflexibilité qui la fait hair par les sectes schismatiques, la rend chere & vénérable aux enfans de Dieu; puisque c'est par là qu'elle les affermit dans une foi qui ne change pas & qu'elle leur donne l'assurance de dire en tout tems comme en tout lieu: Je crois l'Eglise Catholique: parole qui ne veut pas dire seulement, je crois qu'il y a une Eglise Catholique & une société où tous les enfans de Dieu sont recueillis; mais encore & expressement, je crois qu'il y a une Eglise Catholique & une société unique, universelle, indivisible, où la vérité de Jesus-Christ qui est la vie & la nourriture des Chrétiens, est toujours immuablement enseignée; ce qui emporte nonseulement, je crois qu'elle est, mais encore, je crois sa doctrine, sans laquelle elle ne seroit pas, & perdroit le nom d'Eglise Catholique. Et de même que Jesus-Christ disoit Joan. viif , hautement & fans craindre d'être repris : Qui de vous me convaincra de péché? ce qui étoit un des caracteres de sa divinité; ainsi l'Eglise Catholique, sa vraie & unique épouse, appuyée sur sa protection & sur sa promesse, dit hardiment à toutes les sectes qui ont rompu avec elle: Oni de vous me convaincra d'avoir innové? Et c'est là ce qui rend sensible que Dieu est en elle. Car comme ce qui vé-

rifie cette parole du Sauveur, Qui de vous me convaincra de péché? c'est qu'encore qu'on ait pu dire en général, cet homme est un séducteur, & autres choses semblables; dans

48.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 313 le fait particulier on n'a jamais puni le convaincre d'aucune erreur dans sa doctrine, ni marquer avec tant soit peu de vraisemb ance aucune irrégularité dans sa vie. De même, si on ose en quelque façon lui comparer son Eglise, soutenue de son secours & éclairée de son esprit, on a bien pu en général lui reprocher des innovations; mais on na jamais pu ni on ne pourra jamais lui démontrer par aucun fait positif, ni qu'elle ait changé aucun de ses dogmes, ni qu'elle se soit jamais séparée du tronc où elle avoit été insérée, ou de la pierre sur laquelle elle avoit été bâtie. Au lieu donc qu'elle n'a jamais vu naître de secte, à qui elle n'ait pu dire aussi-tôt, hardiment & fans qu'on le pût nier : Voilà votre auteur. voilà votre date, & vous n'étiez pas hier; enforte qu'elle leur montre à toutes sur le front le caractere ineffaçable de leur nouveauté: personne n'a jamais pu & par conféquent ne pourra jamais lui montrer la même chose par aucun fait positif. Car elle a fait en tout tems & fait encore une si haute profession de ne jamais rien changer dans sa doctrine, que pour peu qu'elle y eut changé, ou qu'elle y changeât, elle ne pourroit soutenir son caractere. & perdroit tous ses enfans. C'est donc là le fondement inébranlable & la pierre sur laquelle est appuyée la Foi des humbles Chrétiens; c'est que par la constitution de l'Eglise où ils ont à vivre, la nouveauté dans la doctrine leur y est toujours sensible; &, comme nous l'avons dit, toujours réduite à ce fait constant: on croyoit hier ainsi; & on varie dans la Foi, si aujourd'hui on ne croit de même. Sur ce fondement, il est clair que ne point vouloir varier & demeurer dans l'E-Avert. Tome V.

SIXIEME AVERTISSEMENT glise, c'est la même chose. C'est ce qui faic que l'Eglise ne varie jamais; & la maxime contraire fait que les fausses Eglises, & en particulier la réformée, est exposée à varier toujours; puisque dès qu'elle a trouvé un seul moment où elle est forcée d'avouer qu'il falloit changer la foi de ceux par qui on avoit été instruit, baptisé, communié, ordonné, c'est-à-dire, la foi d'hier; elle n'a plus de raison de ne pas changer celle qu'elle embrasse aujourd'hui.

CXVI. tantes.

Aussi lorsqu'on lui objecte des variations. Conclusion on peut voir ce qu'elle répond. Quand tout ce cours : aveu que dit M. de Meaux seroit vrai, quand il aude M Burnet roit bien prouvé les variations de nos Eglises, & des autres il n'auroit gagné, dit M. Burnet, que ce que fur l'instabi- nous lui accordons, sans qu'il se donne la peine lité des Egii- de le prouver; c'est que nous ne sommes ni inspirés ni infaillibles: nous n'y aspirâmes jamais. Burn. Crit. Sur ce fondement il conclut que les réformés, des Var. p. après que leurs confessions de foi ont été formées, s'y sont peut-être attachés avec trop de roideur, Equ'il seraplus facile de montrer qu'ils devoient avoir varié, que de prouver qu'ils l'ont fait, & qu'ils sont blamables en cela. Voilà ce qu'a écrit M. Burnet, & cela qu'est-ce autre chose à parler franchement, que d'avouer qu'on n'a rien de fixe, & que loin de s'étonner d'avoir varié, on s'étonne plutôt de n'avoir pas varié beaucoup davantage? Mais de là où tombe-t-on, si ce n'est dans l'inconvé-Eph. iv. 14. nient marqué par Saint Paul, de flotter comme des enfans, & de tourner à tout vent de doctrine: qui est la marque la plus sensible d'une ame

égarée? Telle est pourtant la reponse, non-Jur. Lett. 5, seulement de M. Burnet, ce grand historien 6,7 & 8 de de la Réforme, mais encore celle de M. an. 1689.

sur les Lettres de M. Jurieu. 315 Jurien, qui en est le principal défenseur; & Basn. rep. afin que tien n'y manque, c'est encore celle Prés. &c. de M. Basnage: c'est en un mot celle de tous les Protestans que nous connoissons, qui en effet, ne peuvent rien dire de plus spécieux selon leurs principes : quelle merveille que nos Eglises aient varié, puisque nous ne les reconnoissons past pour infaillibles? Comme s'ils disoient: nous sommes une Secte humaine qui ne fonde sa stabilité sur aucune promesse de Dieu, quelle merveille que nous changions & que nos propres confessions de foi n'aient rien de fixe? Mais la conféquence va bien plus loin. On voit l'état présent de la Réforme, & la pente de ces Eglises prétendues, qui ont pour fondement qu'il n'y a rien de vivant ni de parlant sur la terre, à quoi on doive s'affujettir en matiere de Religion. Le Socinianisme s'v déborde comme un torrent sous le nom de Tolérance; les mysteres s'en vont les uns après les autres; la Foi s'éteint, la raison humaine en prend la place, & on y tombe à grands flots dans l'indifférence des Religions. Il n'y a qu'à écouter sur cela M. Jurieu, & le Synode de Roterdam: on en a vu les actes & les témoignages : on en voudroit revenir à retenir les esprits par l'autorité, & on ne trouve que celle des Princes. qu'on puisse opposer à ce torrent; ce qui n'est bon qu'à tenir peut-être les langues un peu plus captives, & à faire couver sous la cendre un feu qui éclatera en son tems avec plus de force. Si ce parti d'indifférens prévaut parmi vous, & que ce torrent vous emporte, vous n'aurez qu'à nous dire encore: Quelle merveille, que l'on varie parmi nous! nous n'étions pas infaillibles. Ceux-

Ddi

SIXIEME AVERTISSEMENT là même qui tâchent de vous redresser, varient d'une maniere pitoyable. Des que M. Jurieu entreprend de justifier les variations, & d'en montrer dans l'Eglise, le voilà visiblement emporté lui-même de l'esprit de variation & de vertige : l'immutabilité de Dieu, l'égalité des personnes ne tient plus; la foi de Nicée vacile, les fondemens de la Religion sont écroulés; l'antiquité la plus pure ne les a pas connus : le Ministre ne laisse rien en son entier, & tout fourmille d'erreurs dans ses écrits. Il trouve des exceptions à l'Evangile : la Réforme n'a plus de ressource que dans l'autorité des Princes. & M. Jurieu veut la contraindre à les reconnoître pour chefs, également maîtres de la Religion & de l'Etat. Malgré ces nouveautés & ces erreurs, tous les Synodes se taisent devant lui. Qui fait si ses sentimens ne prévaudront pas, ou si les tolérans mal attaqués par un homme qui n'a ni principe ni suite dans ses discours, ne prendront pas le dessus? N'importe; & quoi qu'il en arrive, il n'y aura qu'à nous dire: Nous n'étions pas infaillibles. Mais cela même, c'est avouer en d'autres termes, que si on ne connoît point l'Eglise infaillible, on est exposé à changer sans fin, sans pouvoir trouver d'autre repos que celui de l'indifférence des Religions. C'est ce qu'on avoit prévu qui arriveroit à la Réforme: cent preuves invincibles le démontroient; & nous avons maintenant pour nous la plus claire comme la plus forte de toutes les preuves, c'est-à-dire, l'expérience. Que si ces variations & cette légéreté vous paroissent

la fuite inévitable de la doctrine qui ne connoît point l'Eglise pour infaillible, & qu'il

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 317 n'y ait point de lieu entre tourner à tout vent, & s'appuyer sur l'autorité des décisions ecclésiastiques, comme sur une pierre inébranlable, on voit où est le salut du Christianisme. Je n'ai donc plus rien à dire. Que M. Jurieu replique ou se taise, je garderai également le silence. Assez de gens le résuteront dans son parti, si on y laisse la liberté de le faire; & il ne sera pas long-tems sans se réfuter lui-même. Que dois-je donc à un homme à qui la foiblesse de sa cause, autant que sont ardente imagination, ne fournit que des idées qui s'effacent les unes les autres? Qu'il dogmatife donc ; à la bonne heure, & qu'il prophétise tant qu'il lui plaira; je laisserai réfuter ses prophéties au tems, & sa doctrine à lui-même, & il ne me restera qu'à prier Dieu qu'il ouvre les yeux aux Proteftans, pour voir ce signe d'erreur qu'il éleve au milieu d'eux, dans l'instabilité de leur doctrine.



Extraits de quelques Lettres de M. Burnet.

E N attendant le livre (a) de M. Pappin, que ses infirmités continues retardent depuis si long-tems, le Lecteur sera bien-aise de voir les extraits des lettres de M. Burnet. que j'ai promis, & en même tems de savoir à quelle occasion elles ont été écrites. Ce jeune Ministre, célebre dans son Parti, pour son esprit & pour son savoir, comme il paroît par le témoignage que lui rend M. Jurieu, & Protestant de très-bonne foi, s'il en fút jamais, a toujours cru, comme il est vrai, que le principe fondamental de la Religion Protestante, étoit de ne reconnoître far la terre aucune autorité que celle de l'Ecriture en général, sans se croire astreint à aucune tradition, interprétation, détermination de l'Eglise, soit ancienne, soit moderne: voilà son principe, ou plutot celui de la Religion où il avoit été élevé. Zélé qu'il étois pour son parti, il se retira comme les autres, depuis la révocation de l'Edit de Nantes : & après avoir été fait Prêtre de l'Eglise Anglicane Protestante, avec toutes sortes de bons témoignages, il exerça son ministere avec beaucoup de réputation dans quelques

⁽o) La Tolérance des Protestans & l'autorité de l'Église, imprimée en 1692. M Pappin mourut en 1709, d'insletems qu'il préparoitune seconde édition de cetouvrage, que le l'Pajon, Frêtre de l'Oratoire, son couin, & le fils du célebre Min stre Pajon, publia depui avec quelques autres de ses ouvrages.

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 319 villes des plus célebres du Nord. Le caractere de son esprit est d'être suivi, & de pousser un principe dans toutes ses conséquences. Celui de ne reconnoître aucune autorité sur la terre, lui tenoit autant au cœur que la Religion qu'il professoit; parce que c'en est le fondement, & à vrai dire, ce qui la diftingue de la Foi Romaine. Plus il suivoit ce principe, plus il sentoit que, ni les décisions des Synodes, ni les Confessions de Foi, ni enfin ce qu'on appelloit dans le parti, la Traditive des Eglises Protestantes, n'étoient un principe sussissant pour le déterminer : au contraire, l'autorité qu'il voyoit qu'on vouloit donner à toutes ces choses, contre les vrais principes de la Réforme, lui papoissoit, comme elle étoit selon ses principes, un joug tout à fait humain, qu'on imposoit aux consciences, & un vrai retour au Papisme. En cet état, on voit bien qu'il devoit devenir fort tolerant : il s'enfonçoir insensiblement dans la tolérance où les principes de sa Religion le conduisoient; & il est vrai qu'ils le mettoient beaucoup au large: car il ne connoissoit pas ce joug salutaire que l'autorité de l'Eglise impose à notre raison chancelante par elle-même, & la Réforme lui avoit appris à le regarder comme une tyrannie. Il est toujours demeuré fort persuadé de la divinité de Jesus-Christ, & par là très-éloigné des Sociniens.

Mais comme il ne s'en éloignoit que par des raisonnemens qu'il faisoit en son esprit, sur l'Ecriture, & qu'il voyoit que les autres en faisoient de tout contraires, sans qu'aucune autorité qui sût sur la terre, pût déterminer les esprits d'un côté plutôt que de l'au-

D d iv

320 SIXIEME AVERTISSEMENT tre, il ne voyoit point par quel endroit il pouvoit les condamner ni les exclure du salut, non plus que les autres Sectes du Chriftianisme. Alors donc il composa le petit livre de la Foi réduite à ses justes bornes, où il est vrai qu'il donne à pleines voiles dans la tolérance universelle. Le reste de son Histoire n'est pas de ce lieu, non plus que le fameux démélé qu'il eut avec M. Jurieu, sur la matiere de la Grace. M. Pappin suivoit la doctrine de son oncle, M. Pajon: & bon Protestant qu'il étoit, il n'avoit pas cru que l'autorité du Synode d'Anjou fût suffisante pour l'en détourner. En un mot, il donnoit tout au raisonnement, & il n'avoit rien alors qui pût l'empêcher d'ouvrir une vaste carriere à ses sentimens, ni de jouir du charme décevant qui accompagne naturellement cette liberté. Ce qu'il y avoit pour lui de plus dangereux, c'est qu'il trouvoit les plus beaux esprits de la Réforme, & entre autres M. Burnet, dans la même opinion, comme on le va voir par les extraits de ses lettres. Il alloit donc devant lui dans le chemin de la tolérance, sans que rien le pût retenir, jusqu'à ce qu'ayant apperçu que le principe de la Réforme, qui le forçoit à to-Jérer les Sociniens, ennemis de la divinité de Jesus-Christ, le poussoit encore plus loin, & qu'il falloit nécessairement étendre la tolérance au-delà des bornes du Christianisme. c'est-à-dire, mettre le sa'ut hors de Jesus-Christ, & tolerer toute Religion, ce qui étoit, à dire le vrai, n'en avoir aucune: à la vue de cet abyme, faisi de fraveur, il fit un pas en arriere; il se mit à envisager la fainte & inévitable autorité de l'Eglife Catholique, il

SUR LES LETTRES DE M. JURIEU. 321 crut, il se convertit; & maintenant il produit les lettres de M. Burnet, en témoignage aux Protestans que s'il est tombé dans l'erreur de l'indifférence, jusqu'à l'excès qu'on a vu, il y a été conduit par leur principe, & confirmé par l'approbation de leurs plus célebres Docteurs. Il produiroit aisement beaucoup d'autres lettres de ses amis, que j'ai vues en original; mais il ne veut point leur faire de peine, ni les exposer à la redoutable colere de M. Jurieu, assuré, comme j'ai dit, que M. Burnet ne le craint pas, & d'ailleurs, ce Docteur s'étant déclaré pour la tolérance, aussi hautement qu'on l'a pu voir, ce n'est pas trahir un secret, que d'exposer Sup. n. 112. ses sentimens aux yeux du public. Voici donc ce qu'il a écrit sur le livre de la Foi réduite à ses justes bornes.

De la lettre écrite à la Haye le 3 Septembre 2687.

Enfin je vous souhaite toute sorte de bonheur, mon cher ami. Pour votre antagoniste (M. Jurieu), je ne doute pas qu'il fera tout ce qu'il pourra pour vour nuire; mais j'espere que ce sera sans effet. J'ai vu le livret dont vous parlez (la Foi réduite à ses justes bornes). & je demeure d'accord, Pour LE GROS, quoiqu'il y a quelque chose que peutêtre j'aurois rayé, si on m'avoit consulté avant l'impression; car il faut éviter de donner des prises à ceux qui les cherchent. Encore une fois, je vous souhaite un bon voyage, & toutes sortes de prospérités, & m'asfure que vous vous souviendrez quelquesois de celui qui est, sans cérémonie & avec beaucoup de sincérité,

Tout à vous, G. BURNET.

322 SIXIEME AVERTISSEMENT

M. Pappin lui ayant envoyé le discours de Strimesius, si déclaré pour l'indisserence, comme on l'a pu voir ci-dessus, M. Burnet lui sit cette réponse.

De la lettre écrite à la Haye le 27 Avril 1688.

J'ai vu avec beaucoup de plaisir que M. Strimesius a porté les principes de la tolérance chrétienne fort loin, ce qui lui attirera peutêtre la censure de tous les rigides: mais nous verrons comme il sera appuyé; car c'est un Pas très-digne d'un bon Chrétien, et d'un grand Théologien, qu'il vient de faire, & vous avez raison de dire qu'il a porté la tolérance plus loin que n'a fait votre livre, &c.

Tout à vous, BURNET.

Je ne crois pas que personne en demande. davantage sur ce sujet. Au reste, quand M. Jurieu me reproche, dans le libelle qu'il a écrit contre M. Pappin, que je n'ai pas fait abjurer à ce Ministre son Socinianisme, ni son Pélagianisme, il ne songe pas que le Symbole de Nycée est à la tête de la Profession de Foi des Catholiques, & qu'on y reçoit expressément la doctrine de la session VI du Concile de Trente, où le Socinianisme & le Semi - Pélagianisme sont de nouveau frappés d'anathème.

Dénombrement de quelques Hérésies.

PLUSIEURS qui se sont trouvés embarrasses. des hérésies tant de fois nommées dans l'Histoire des Variations, & dans les Avertissemens, comme dans les autres livres de controverses, m'en ont demandé l'explication; & c'est pour les satisfaire, que j'en fais cette description grossiere, mais suffisante, pour leur instruction.

Les Marcionites & les Manichéens croient deux premiers principes indépendans, l'un du bien & l'autre du mal; l'un créateur du monde corporel, l'autre des esprits; l'un du corps, l'autre de l'ame; l'un auteur de l'ancien Testament, l'autre du nouveau; le corps de Jesus - Christ phantastique, & le mariage mauvais; le vin & beaucoup de viandes mauvaises par leur na-

ture, &cc.

Les Paulianistes & les Phothiniens croient Jesus-Christ un homme pur, & nient sa préexistence avant sa conception dans le sein de la Vierge: Paul de Samosate, Patriarche d'Antioche, & Phothin, Evêque de Simich, sont en divers tems les Chefs de cette Hérésie. Cerinthus, Ebion & d'autres, avoient enseigné la même doctrine.

Novatien refusoit à l'Eglise le pouvoir de

remettre les péchés,

Les Donatistes rejetoient le baptême donné par les hérétiques, même dans la forme légitime; & croyoient que l'Eglise périssoit par les vices de ses Ministres.

324 SIXIEME AVERTISSEMENT

Arius, Prêtre d'Alexandrie, & les Ariens nioient la divinité de Jesus-Christ.

Macédonius, Patriarche de Constanti-

nople, nioit celle du Saint-Esprit.

Le premier est condamné au Concile de Nicée, & le second dans le Concile de Conf-

tantinople.

Nestorius, Patriarche de Constantinople, divisoit la personne de Jesus-Christ, & nioit que Dieu & l'homme fussent en lui une seule & même personne, ce qui l'obligeoit à nier que la Sainte Vierge sút mere de Dieu. Il est condamné dans le Concile d'Ephese, troi-

sieme général ou œcuménique.

Eutichés, Abbé de Constantinople, confondoit les deux natures de Jesus - Christ, & disoit qu'il ne s'étoit fait qu'une seule & même nature de sa nature divine & de l'humaine: lui & Dioscore, Patriarche d'Alexandrie, qui le soutenoit, surent condamnés au Concile de Calcédoine, quatrieme général.

Aërius, Prêtre Arien, rejetoit l'épiscopat, la priere pour les morts, & les jeûnes réglés, & quelques autres observances de l'Eglise, &

il ajoutoit ces erreurs à l'Arianisme.

Pélage & les Pélagiens nioient le péché originel, & ne reconnoissoient pas la nécessité de la grace intérieure. Les demi-Pélagiens, sans auteur certain, confessoient la péché originel, & ne nioient pas la nécessité de la grace, pour accomplir l'œuvre de notre salut; mais ils disoient qu'elle se donnoit selon les mérites précédens, & que l'homme commençoit son salut de luimême, sans la grace. Les Pélagiens & demi-Pélagiens sont condamnés par divers Con-

ciles particuliers, tenus à Milévi, à Carthage, à Orange, &c. approuvés par les Papes S. Innocent, S. Zozime, S. Célestin, & S. Léon.

Vigilance, réfuté par S. Jérôme, rejetoit l'invocation des Saints, & le culte de leurs reliques. Son Hérésie s'est dissipée d'elle-

même.

Les sconoclastes ou briseurs d'images, ôtoient aux images de Jesus-Christ, de sa Sainte Mere & des Saints, le culte relatif, & les brisoient, selon leur nom. Ils surent condamnés au Concile de Nicée II, septieme général.

Bérenger nioit la présence réelle & la transsubstantiation. Il est condamné par divers Conciles, & par les Papes Nicolas II

& Grégoire VII.

Les Albigeois renouvelloient les erreurs des Manichéens, & les Vaudois celles de Vigilance & d'Aërius, que les Albigeois suivoient aussi. Tous nioient la primauté de l'Eglise Romaine, qu'ils tenoient pour le siege de l'Antechrist. Ils sont condamnés en divers Conciles provinciaux & généraux, sur-tout par ceux de Latran II & IV.

Jean Wiclef enseignoit la même erreur, & nioit la transsibilitantiation. Ses erreurs, au nombre de quarante-cinq, ont été con-

damnées au Concile de Constance.

Jean Hus, condamné au même Concile, blamoit la foustraction de la coupe. Wiclef & lui soutenoient qu'on perdoit toute dignité eccléssaftique & temporelle, en perdant la grace, & que les Sacremens perdoient leur vertu entre les mains des pécheurs; ce que les Albigeois & Vaudois croyoient aussi. 326 SIXIEME AVERTISSEMENT

Les Bohémiens étoient disciples de Jean Hus, & se partageoient en diverses sectes.

Luther, entreautres erreurs, nioit le chan-

gement du pain au corps.

Calvin moit la présence réelle; & l'un & l'autre renouvelloient les erreurs de Vigilance, d'Aërius, des Iconoclastes, avec beaucoup d'autres.

Les Ubiquitaires croyoient Jesus-Christ présent par-tout, selon la nature humaine:

ils font le gros des Luthériens.

Lœlio & Fauste Socin, Italiens, sont Chefs des Sociniens, qui ont ramassé toutes les erreurs; celles de Paul de Samosate, celles de Pélage, celles d'Aërius & de Vigilance, celles de Bérenger, avec une infinité d'autres. Ils nient l'éternité des peines d'enfer, &c.

Árminius & les Arminiens ont été féparés des Calvinistes, & sont condamnés au Synode de Dordrecht, principalement pour avoir nié la certidude du salut & l'inanissibilité de la justice. Ils sont fort suspects de Socinianisme, & comme les Sociniens, ils penchent à l'indissernce des Religions.

Les Tolérans, répandus dans tout le parti Protestant, sont de même avis, & soutiennent que le Magistrat n'a pas pouvoir de pu-

nir les hérétiques.

AVIS

DE LEDITEUR.

CET Avertissement parut pour la premiere sois en 1753, dans le troisseme volume des Œuvres Possibumes de M. Bossuet. On l'imprima sur une copie authentique, que le savant Prélat avoit corrigée de sa main, & aux marges de laquelle il avoit mis tous les sommaires. Ce morceau précieux est déposé à la Bibliotheque du Roi.

Lorsque j'enrichis le public de cet Avertissement, j'observai dans ma Préface des Euvres Posthumes, qu'il devoit être le quatrieme de ceux que M. Bossuet avoit opposés aux fureurs du Ministre Jurieu, & que la matiere qu'il y traite, étoit étroitement liée avec celle du troisseme Avertissement, où le célebre Auteur prouve qu'il n'y eut jamais d'idolatrie plus innocente & plus pieuse que la nôtre. Cet Avertissement étant la suite & le développement de cette afsertion, devoit naturellement n'en être pas séparé. Mais la personne qui conduisoit cette édition avant que je m'en suste d'autres raisons qui mesont inconnues, de

328 Avis de l'Editeur.

l'insérer au lieu convenable, & même d'en dire un seul mot; & je me suis vu forcé, par la distribution déja faite des volumes, dont l'impression étoit sort avancée, de le

renvoyer à la fin du cinquieme.

Je ne puis deviner pourquoi l'Auteur substitua à cet Avertissement dans les éditions faites de son vivant, celui qu'on y voit sur la matiere du mariage, dont la sainteté & la concorde étoient étrangement violées par les excès des Chefs de la Résorme, & depuis par ceux du Ministre Jurieu. Mais il certain que celui-ci étoit achevé, & mis par la révision du savant Prélat en état d'être publié.

Il est fâcheux qu'on ait égaréles derniers cahiers de cet important Ouvrage, dans lequel, tout tronqué qu'il est, le culte que l'Eglise rend aux Saints est pleinement justissé; & les reproches tant de sois rebattus par les Ministres, de notre idolatrie dans ce culte, résutés d'une maniere si lumineuse & si solide, que les Protestans n'y peuvent rien repliquer de raisonnable.

L'endroit de la derniere phrase, dont le sens est interrompu, se trouve précisément à la fin d'un cahier, avec une réclame

pour le cahier suivant.



AVERTISSEMENT

A U X

PROTESTANS

Sur le reproche de l'idolatrie, & sur l'erreur des Paiens, où la calomnie des Ministres est réfutée par euxmémes.

MES CHERS FRERES,

Le reproche d'idolatrie est celui qu'on a toujours le plus employé pour allumer votre nie des Mihaine & donner quelque prétexte au schisme nistres de vos Eglises prétendues. Si l'Eglise Romaine est idolâtre, notre séparation ne peut être un schisme. C'est ce que dit M. Jurieu, par elle mêdans le livre de l'Unité; mais il ne le dit pas me, est déplus dans ce livre que dans tous les autres, sur-tout dans toutes les lettres de la derniere année *; & sans cette accusation d'idolatrie, cipes des Mice Ministre seroit muet. Il la pousse à un tel nistres méexcès, que dans des esprits moins prévenus elle se détruiroit par elle-même; puisqu'il veut, & qu'il le répete cent fois, que l'Egliseconnous fommes (a) des idolâtres aussi grossiers treM. Nicole

La calomfent d'idolatrie.détruite par les prin-

* 1688,

⁽a) L'exactitude grammaticale semble demander soyons au lieu de sommes, Avert. Tome V. Ee

AVERTISSEMENT & ush charnels que les Païens, qui ne soupçon mient seulement pasqu'il y eût une créatio 1, & qu'il prétend que nous égalons avec Dieu connu comme Créateur, sa créature. qu'il a tirée & qu'il tire continuellement du néant, à laquelle il ne cesse de donner tout ce qu'elle a, & dans l'ordrede la nature, & dans l'ordre de la grace, & dans celui de la gloire. Il n'en faudroit pas davantage pour vous convaincre qu'il n'y eut jamais de calomnie plus. grossiere. Car qui jamais s'avisa d'égaler par son culte, des choses où il reconnoît une différence infinie, par leur nature, ou de rendre les honneurs divins dus à ce qu'il ne croit pas Dizu? Nous serions les seuls dans l'univers & dans toute l'étendue des siecles, capables d'une semblable extravagance, dene croire qu'un seul Dieu, & d'en adorer plusieurs, comme Dieu même, & du même honneur que lui. Et néanmoins, sans cela, il n'y auroit rien, ou presque rien à nous dire. Sans cela premiérement, il n'y auroit plus pour M. Jurieu d'Eglise anti - chrétienne, comme on a vu dans les précédens discours: on auroit ôté le plus grand, ou, pour mieux dire, le seul obstacle que ce Ministre tâche de mettre à notre salut. C'est l'endroit où il triomphe le plus. Car ayant bientôt laissé là les variations, trop ennuyantes pour lui, après les avoir tâtées par cinq ou fix lettres, de peur qu'on ne croie qu'il n'a plus rien à me reprocher, ils'avise, après trois ans d'interruption, de retomber tout de nouveau fur ma Lettre pastorale *, & s'atveaux Ca- tache presque uniquement à cette accusation , d'idolatrie. Je veux donc bien aussi inter-

rompre un peu la matiere des variations,

tholiques imprime des 1686. SUR LE REPROCHE DE L'IDOL.

pour entrer dans celle-ci; & quoique j'aie fait voir dans le dernier avertissement, III. Avert, qu'assurément il n'y eut jamais d'idolatrie plus innocente & plus pieuse que la nôtre. puisque, de l'aveu de M. Jurieu , loin de damner ceux qui la pratiquent, elle leur est commune avec les Saints; de peur qu'on ne s'imagine que nous ne pouvons nous sauver que par des exemples, je démontrerai par des principes avoués des Ministres mêmes, que l'accusation d'idolatrie formée contre nous ne peut subsister.

Je pose pour fondement, la définition de l'idolatrie. Idolatrer, c'est rendre les honneurs divins à la créature : c'est, dis-je, trie ; définitransporter à la créature le culte qu'on doit à tion de l'in-Dien. Or est-il qu'il est manifeste que nous vocat on des ne le faisons pas & ne le pouvons pas faire felon nos principes; ce que je prouve pre- ron par ces miérement dans l'invocation des Saints détrotions pour de là fuccessivement passer aux autres qu'elle ne matieres. La chose est aisée à faire, puisqu'il n'y a qu'à définir cette invocation pour la

justifier.

Qu'on ne chicane point sur le mot. L'in- trie. vocation dont il s'agit, aux termes du Concile de Trente, est inviter les Saints à prier pour nous, afin d'obtenir le grace de Dicu, Deer de inpar Notre Seigneur Jefus-Christ. Or est-il voc. Sa idoque c'est là si peu un honneur divin, qu'au contraire il n'est pas possible de l'attribuer à autre qu'à la créature, n'y ayant visiblement que la créature qui puisse prier, demander. obtenir les graces, & encore par un autre ; c'est-à-dire par Jesus-Christ, comme on vient de voir que font les Saints. C'est donc si peu un honneur divin, que c'est

Saluts. Lamonfirepeat par être un honneur divin. ni un. ace d'idela-

rum, &c. jest.

AVERTISSEMENT

chose, dans les propres termes, absolument répugnante à la nature divine ; d'où se forme ce raisonnement, tout honneur qui renferme dans sa notion la condition essentielle à la créature, ne peut par sa nature être un honneur divin : or la priere, par laquelle on demande aux Saints qu'ils nous aident auprès de Dieu par leurs prieres, pour nous obtenir ses graces, enferme dans sa notion la condition de la créature, c'est-à-dire, sa dépendance : ce ne peut donc pas être un honneur divin.

Cette preuve est si convaincante, que Pourquoi on pour la détruire, il faut nier que nous nous dit que les bornions à demander aux Saints le secours Saints font, bornions'a demander aux Saints le fecours Saints don- prie non-seulement de prier, mais de donnent. Que ner, mais de faire, mais de protéger, mais ces façons de défendre : donc on les regarde non-seurarler sont lement comme intercesseurs, mais comme auteurs de la grace. Mais cela visiblement

est moins que rien.

Car celui qui prie & qui obtient, protege, défend, assiste, donne & fait à sa maniere. Lorsqu'on attribue aux Saints des effets qu'on sait très-bien dans le fond qu'il faut attribuer à Dieu, on ne fait qu'exprimer par là l'efficace de la priere : qu'elle peut tout, qu'elle pénetre le ciel, qu'elle y va forcer Dieu jusques dans son trône; il ne lui peut résister; elle emporte tout sur sa bonté; Ps. cxtv. il fait la volonté de ceux qui le craignent; il obéit à la voix de l'homme. Presse & comme Jos. v. 14. force par Moyse, il lui dit : Laissez-moi, que je punisse ce peuple; mais Moyse l'emporte contre lui & lui arrache, pour ainsi dire, des mains la g ace qu'il lui demande; en un mot

SUR LE REPROCHE DE L'IDOL.

la foi peut tout, jusqu'à transporter les mon- 1. Cor. xiij. 2. tagnes; & si cela est vrai de la priere qui se fait parmi les ténebres de la foi, combien plus le sera-t-il de celle qui est formée au milieu des lumieres des Saints, & qui partant de la fainte ardeur de la charité consommée, porte en elle-même le caractere de Dieu dont elle jouit. Ainsi les Saints peuvent tout : assis sur Apoc. ij.21. le trône de Jesus-Christ, seson sa promesse, revêtus de sa puissance par l'union où ils sont avec lui; comme lui, ils gouvernent les Gentils & les brisent avec un sceptre de fer. En un mot, il n'y a rien qu'ils ne puissent; & l'Ecriture n'hésite point à leur attribuer en ce sens, ce qu'ailleurs elle attribue à Jesus-Christ même.

Ibid. xix.15.

Quand on attribue à la priere les effets de la toute puissance de Dieu, ce n'est pas là seulement un langage humain : c'est le langage du Saint-Esprit & de l'Ecriture. Racontez- de l'efficace moi les miracles qu'a fait Elisee, disoit un de la priere, Roid'Israël * à Giezi. Un Protestant lui diroit & que, seici : Vous parlez mal. Ce n'est pas lui qui les a faits; c'est Dieu par lui & à sa priere.

Mais le Texte sacré poursuit : & Giezi lui ce des Saints raconta comment il avoit ressuscité un mort. Dites toujours : ce n'étoit pas lui, c'étoit Dieu; mais le Saint-Esprit continue: & comme Giezi racontoit ces choses, la femme dont il avoit ressuscité le fils, vint tout à coup devant le Roi, & Giezi s'écria : Seigneur, voilà la femme, & voilà le fils qu'Elisée a ressuscité. Tout le peuple de Dieu parloit ainsi, & l'on appelloit cette femme, la femme dont Elisée avoit fait vivre le fils. Il ne l'avoit pourtant fait que par ses prieres, & je ne crois pas qu'il fût plus puissant que le Fils de Dieu, qui

Que l'Ecricomme nous croyance . toute la forest dansleurs prieres. 4 Reg. viij. 4 & Seq. * Joram.

Ibid. 5.

Ibid. L

AVERTISSEMENT 334

Joan.xj. 41. voulant reflusciter Lazare: Mon Pere, dit-il, je vous rends graces de ce que vous m'avez exaucé.

Il v a donc toujours une priere secrete dans tous les miracles, & quoiqu'elle ne soit pas toujours exprimée, il la faut sous-entendre, même dans tous ceux qui fe font par une efpece de commandement; puisque c'est toujours la Foi & l'invocation du nom de Dieu qui fait tout. C'est pourquoi le Roi de Syrie

A.Reg. v. 6. écrivoit au Roi d'Ifraël : Je vous ai envoyé Naaman, afin que vous le guérissiez de sa lepre; il vouloit dire qu'il le fit guerir par Elise. Ils entendoient pourtant bien qu'il ne le feroit que par sa priere, puisque Naaman dit

Ibid. v. 11. ces paroles : Je pensois qu'il viendroit à moi & que s'approchant, il invoqueroit le nom de son Dieu, & me toucheroit de sa main, & me guériroit. Ainsi l'effet est attribué à celui qui prie & qui obtient; & si l'on n'exprime pas toujours la priere, c'est que la chose est si claire, qu'on la regarde comme toujours sous-entendue. L'Eglise dit tant de fois dans ses oraisons, que ce qu'elle espere des Saints, elle l'espere par leur intercession & par leurs prieres, qu'elle sait qu'il n'est pas possible qu'on l'entende jamais autrement, ni qu'on attende autre chose du secours des Saints, qu'une puissante intercession auprès de Dieu, par J. C. Il n'est pas toujours nécessaire d'exprimer dans les prieres ce qu'on sait déja. Je vous prie, disoit Elisée au Prophete Elie,

4. Reg. 11:9 que votre double esprit soit en moi, ou que votre esprit soit en moi avec al ondance; & Flie Mid.

lui répondit : Vous demandez une chose difficile: toutefois si vous me voyez lorsque je serai levé, cela sera; & il avoit dit auparavant à Elisée: Que voulez-vous que je vous

SUR LE REPROCHE DE L'IDOL. fasse? comme tout étant en sa main, parce qu'il est en celle de Dieu, qui ne refuse rien à ses amis. Ils ne parlent de Dieu ni l'un ni l'autre. En savoient-ils moins que c'étoit Dieu seul qui pouvoit donner son esprit? A Dieu ne plaise! Il ne faut point abuser de ces façons de parler; mais aussi ne faut-il pas tomber dans la petitesse de croire qu'on déplaise à Dieu en sous-entendant une chose claire, commé s'il ne voyoit pas les intentions, ou qu'à l'exemple des Ministres, il fût toujours attentif à épiloguer sur les paroles. L'Eglise ne manque point de bien instruire le peuple que la puissance des Saints est dans leurs prieres. Ecoutez le Concile : Il faut ensei- Dec. de ingner avec soin que les Saints prient; qu'il est voc. SS. sess. bon de les appeller à son secours, pour nous xxy. obtenir les graces de Dieu par Jesus-Christ; qu'il est bon d'avoir recours à leurs prieres; qu'il ne faut point assurer qu'ils ne prient pas pour nous, ni que ce foit une idolatrie de leur demander qu'ils prient en particulier pour chacun de nous. Voilà leur priere répétée cinq ou six fois en dix lignes, afin que nous entendions que les Saints, encore un coup, ne font puissans qu'en priant pour nous.

Il n'y a aucun de nos catéchismes où il ne foit exprimé foigneusement que Dieu donne, & que les Saints demandent. Si nous leur attribuons du pouvoir auprès de Dieu, c'est que Dieu qui leur inspire tout ce qu'ils demandent, ne leur peut rien refuser. Nous imputer une autre pensée & nous chicaner fur les mots, c'est faire le procès àl'Ecriture, où il est écrit tant defois: Que l'aumône éteint le péché; que la priere de la foi sauve le ma- 18. & in S. lade, & cent autres choses semblables; & re- Script. pass.

Job. xix.

336 AVERTISSEMENT

Jac. v. 14. procher à Jesus-Christ même qu'il n'a pas Matt. x, &c. parlé correctement quand il a dit : Guérissez les malades, purifiez les lépreux, ressuscitez les morts, chassez les démons; vous avez reçu

gratuitement, donnez de même.

Prieres de S. Angustin, de Mart.

Er;

C'est en cette confiance que S. Augustin, un si sublime Docteur, un Théologien si S. Basile, & exact, loue la priere d'une mere qui disoit des autres à S. Etienne : Saint Martyr , rendez-moi mon Saints aux fils, vous savez pourquoi je le pleure, & vous voyez qu'il ne me reste aucune consolation. Aug. Serm. C'est qu'il étoit mort sans Baptême. Saint ccoxxiv. in Augustin ne s'avisa pas de chicaner cette nat. Mar. femme sur ce qu'elle disoit au Martyr: Ren-alias xxxiij, dez-moi mon fils. Il savoit bien qu'elle n'igno-Orat. in xl. roit pas à qui c'étoit à le rendre & à donner l'efficacité aux prieres du Saint Martyr. Saint Basile demandant les prieres des Saints quarante Martyrs, les appelle notre défense & notre refuge, les protecteurs & les gardiens de Orat. in tout le genre humain. Saint Grégoire, Evêque de Nysse, son frere, prie S. Théodore de re-

Theod. garder d'en haut la Fête qui se célébroit en son honneur. Nous croyons, lui disoit-il, vous devoir le repos dont nous jouissons à présent; mais nous demandons la tranquillité de l'avenir. Saint Astere, Evêque d'Amase, contemporain & digne disciple de S. Chrysostome, introduit dans son discours un Fidele qui prie Hom. in ainsi S. Phocas: Vous qui avez souffert pour Phoc. Jesus-Christ, priez pour nos souffrances & nos maladies; vous avez vous-même prié les Mar-

tyrs avant que de l'être; alors vous avez trouvé en cherchant; maintenant que vous possédez, Orat. xviij, donnez-nous. Saint Grégoire de Nazianze a prié Saint Cyprien & Saint Athanase de le re-

garder d'en haut, de gouverner ses discours & fa

SUR LE REPROCHE DE L'IDOL. sa vie, de paître avec lui son troupeau, de lui donner une connoissance plus parfaite de la Trinité, & enfin de le tirer où ils étoient, de le mettre avec eux & avec leurs semblables. Les autres Peres ont parlé de même. Si ces grands Saints ignoroient que Dieu donnoit toutes choses, & croyoient les recevoir des saintes ames autrement que par leurs prieres, ils ne font pas seulement, comme le veut le Ministre, des Antechrists commencés, mais des Antechrists consommés, ou quelque chose de pire.

Revenons donc, & disons: Idolatrer est rendre à la créature les honneurs divins. Or prier les Saints de prier, c'est si peu un hon- d'ailleuts exneur divin, que c'est chose qu'il n'est pas pos- presiement fible d'attribuer à d'autre qu'à la créature : ce révélée n'est donc pas un honneur divin, ni enfin rien au-dessus de la créature, puisqu'au con- n'est pas un traire son apanage naturel est qu'on lui de-honneur di-

C'est chose claire par la

raifon , &

prierde prier

mande de prier.

Et cela n'est pas seulement constant par la raison naturelle; c'est une chose expressément révélée de Dieu, puisque Saint Paul a dit à la créature, & qu'il a répété souvent : Mes Freres, priez pour moi. C'est donc chose révélée de Dieu, en termes formels, que demander des prieres ne peut être un honneur divin ni au-dessus de la créature. Il n'en faudroit pas davantage pour confondre M. Jurieu & tous les Ministres. Car voilà, en termes précis, cette demande : Priez pour nous, déclarée par un Apôtre un honneur humain & convenable à la créature : or cet honneur qui est humain en le faisant aux Fideles qui sont sur la terre, ne peut pas devenir divin en le faisant aux Esprits bienheureux, puit-Avert. Tome V.

338 AVERTISSEMENT qu'on fait l'un & l'autre dans le même esprit de demander la société des prieres de nos

VII. faire que nous les terre.

Il ne reste à vos Ministres que de nier. Calomnie comme ils osent le faire, que nous prions les tres, qui veu- bienheureux Esprits dans le même esprit que lent nous nous prions nos freres. Mais c'est là nous conac- tredire dans la chose du monde la plus claire, croire que puisqu'il est clair & attesté par tous les actes dons aux de notre Religion que nous ne demandons Saints autre aux plus grands Saints & même à la sainte chosequedes Vierge que des prieres. C'est ce que démonprieres, ou trent tous nos Conciles, tous nos Catéchifprions dans mes, tout notre Service, tous nos Rituels. un autre es- & en un mot, tous les Actes de notre Reliprit que nos gion; & pour en venir à un exemple, c'est font sur la ce qui paroît dans le Conficeor, priere si familiere à tous les fideles, où après avoir confessé nos péchés à Dieu, à ses Anges, à ses Saints & à nos Freres présens, pour nous humilier non-seulement devant Dieu, mais encore devant toutes ses créatures, nous finissons en disant : Je prie la jainte Vierge, les SS. Anges, S. Jean-Baptifie, S. Pierre, S. Paul, tous les autres Saints, & vous mes freres, de prier pour moi notre Dien tout-puissant.

Vous le voyez, mes chers Freres; nous ne prions point les Saints & la fainte Vierge elle-même de prier pour nous autrement que nous ne prions nos freres, parmi lesqueis nous vivons. Cette priere adressee à nos freres vivans avec nous, se trouve, en termes formels, dans l'Ecriture; donc celle que nous adressons aux Saints qui sont avec Dieu, étant de même nature, est clairement

autorifée dans l'équivalent.

Qui veut voir combien ce raisonnement Extravagan- embarrasse les Ministres, n'a qu'à entendre SUR LE REPROCHE DE L'IDOL.

les extravagances où il jette M. Jurieu. Il en-ces du Miniftreprend de prouver que la glorification des tre Jurieu, Bienheureux est un obstacle à cette priere lorsqu'il die qu'on leur pourroit faire; & la raison qu'il en moins perapporte, est, dit-il, qu'il seroit moins criminel mis de prier d'invoquer un homme sur la terre, que de l'aller & d'honorer chercher dans les Cieux, Sur la terre, un homme les Saints est loin de Dieu: il est ou il paroît être quelque re, que lorschose étant seul; mais uni à Dieu, réuni à sa qu'ils sont en source, comme un fleuve est réuni à l'Océan cette vie. quand il s'y est jetté, il n'est plus rien, il est englouti & abyme, pour ainsi tire, dans les rayons de la gloire de Dieu Quelle vision de s'imaginer qu'un Bienheureux, uni à Dieu, n'est plus rien, qu'il n'agit plus & ne vit plus! C'est du Dieu des Siamois que le Ministre veut sans doute parler. Que si l'on dit que c'est une exagération qui fait voir qu'à comparaison de la gloire immense de Dieu, celle de la créature doit être comptée pour rien, il faut donc avouer en même tems que le Bienheureux, loin d'être effectivement anéanti & sans action dans ce glorieux état, est au contraire d'autant plus, vit & agit d'autant plus, qu'il est plus intimement uni à la source de la vie & à la plénitude de l'être. S'imaginer maintenant qu'il n'est plus permis de l'honorer dans cet état, ce seroit dire en même temps qu'on ne le peut plus honorer ni glorifier, à cause qu'il est arrivé au comble de la gloire, ce qui seroit la plus grossiere de toutes les absurdités.

Que veut donc dire ce vain discours de votre Ministre: On est obligé de s'abstenir de Vain disrendre tout hommage à un sujet en présence de son surdités du Souverain, & l'on ne sera pas obligé de s'abs- même Ministenir de rendre un culte religieux à une créature tre, lorsqu'il

340

les Saints de-Vant Dieu.

dit qu'il n'est devant le Créateur? Quand on tient de pareils pas permis discours, où il n'y a qu'un son éclatant & des couleurs spécieuses, on montre bien qu'on ne veut qu'éblouir le monde. Car laiffant à part l'équivoque du terme de religieux dont on parlera bientôt, demandez, mes Freres. à votre Ministre, s'il permet de louer & de glorifier les bienheureux Esprits dans l'état de gloire où ils sont. Voilà donc cette espece d'hommage, puiqu'il veut l'appeller ainsi; & pour parler plus correctement voilà les justes louanges & la glorification rendue aux Saints, fous les yeux de Dieu, fans qu'il s'en offense. Niera-t-on que les louanges soient un culte, & les louanges de Dieu la principale partie du culte divin? Donc les louanges des Saints sont un honneur qu'on leur rend. On fait bien, & il ne faut pas se tourmenter à nous l'expliquer, qu'on ne les loue pas comme Dieu; mais enfin en les louant on les honore. Le Ministre nous dira, quand il lui plaira, si cet honneur qu'en leur rend, pour l'amour de Dieu, est religieux ou profane. En attendant, il est constant qu'on ne les regarde pas devant Dieu comme des riens, puisqu'on les loue à ses yeux, & que c'est la proprement que nous les devons glorifier, puisque c'est là que Dieu les glorifie.

X. miftre.

La comparaison des Rois de la terre Suite des ab- montre bien encore qu'on ne s'entend pas. du Car sans parler de certains honneurs qu'on rend tous les jours aux enfans des Rois en présence de leur Pere, & qui rejaillissent fur les Rois mêmes, ce qui montre qu'on peut honorer les enfans de Dieu devant leur Pere céleste; où est-ce qu'on les honorera, si l'on ne les honore pas devant Dieu & sous

SUR LE REPROCHE DE L'IDOL. ses yeux? Où est-ce que Dieu n'est pas? Où est-ce que la Foi ne nous le represente pas dans sa majesté & dans sa gloire? Il ne faudroit donc jamais honorer nos freres, ni les prier de prier pour nous. Car nous ne le pouvons faire qu'en les regardans sous les yeux de cette suprême Majesté. Et d'ailleurs peut-on ne pas voir que ce qui oblige à supprimer devant les Rois certains honneurs qu'on pourroit rendre aux autres hommes en leur absence, c'est qu'après tout le Roi n'est qu'un homme, & l'honneur qu'on lui rend est un honneur fini, qu'un autre honneur peut partager & diminuer; mais l'honneur qu'on rend à Dieu n'ayant point de bornes, puisqu'on y regarde toujours la disproportion de creature à Créateur qui est infinie, Dieu ne peut rien perdre du sien, quand on honore ses serviteurs, qu'on ne regarde au contraire que comme un foible écoulement de sa grandeur infinie, & qu'on regarde toujours comme d'autant plus revêtus de ses bienfaits, qu'ils sont eux-mêmes plus grands. Il n'en est pas ainsi des Rois. Les hommes n'en tiennent pas toutes les belles qualités d'esprit & de corps qui leur attirent du respect. Mais tous les avantages que nous révérons dans les Saints, leur viennent de Dieu, & des qu'ils sont connus comme tels, s'ils provoquoient Dieu à jalousse, Dieu seroit jaloux de lui-même.

Mais voici une autre raison de votre Ministre: Quand vous dites à un Saint vivant: Autre raiPriez pour nous, vous n'en faites point un nistre, quiste
intercesseur qui soit médiateur auprès de Dieu; détruit estecar il n'est pas plus auprès de Dieu que vous: même. Inter-

F f iii

AVERTISSEMENT

vention des il n'eff point entre Dieu & vous : ce n'eft qu'une Saints : ce jonction de prieres que vous demandez ; mais que c'eft. quand vous dites à un Saint qui est au Cicl

plus près de Dieu que vous & tout près de Dieu: Priez pour nous, vous en faites un interceffeur posé près de Dieu, un médiateur entre Dieu & vous. Dans quelles subtilités s'embarrasse l'esprit humain, & quel vain tourment il se donne, quand il ne veut pas ouvrir les yeux à la vérité? Un Bienheureux est uni à Dieu par la charité: un Fidele qui est sur la terre, lui est uni par le même nœud, & c'est la même charite partout; puisque Saint Paul a prononcé que la I. Cor, xiij 8. charité ne se perd jamais, & par conséquent ne se perd pas même dans la gloire, comme la foi & l'espérance s'y perdent. Si c'est la même charité, elle nous unit avec Dieu & entre nous, tant dans le ciel que sur la terre, ensorte que tous ensemble nous ne faisons qu'un même corps de Jesus-Christ, Les Saints voient ce que nous croyons; mais toute la perfection de la gloire est renfermée dans la Foi, comme le fruit dans son germe. Les Saints ne sont donc pas entre Dieu & nous, à parler dans la précision d'une saine Théologie; mais ils sont nos membres & nos freres, qui ont accès comme nous par le même médiateur, qui est J. C. De là se forme ce raisonnement tiré des principes du Ministre: Ce n'est point offenser Dieu ni J. C. que de demander aux Saints une jonction de prieres (ce sont les paroles du Ministre qu'on vient de voir). Or nous ne demandons aux Saints qu'une jonction de prieres. Ce n'est point mettre les Saints entre Dieu & nous, que de les regar-

der comme unis à nous : (c'est encore le

SUR LE REPROCHE DE L'IDOL. 343 principe du même Ministre), Or nous ne regardons les Saints qui font dans la gloire, que comme unis avec nous par la charité en un même corps de Jesus-Christ; nous ne les mettons donc pas entre Dieu & nous, comme nous y mettons Jesus-Christ; & à proprement parler, il n'y a que Jesus-Christ seul à qui nous rendions cet honneur; puisqu'il n'y a que lui seul que nous regardions comme écouté par luimême; tous les autres qui prient dans le ciel ou sur la terre, ne l'étant uniquement que par lui, ainsi qu'on vient de le voir par le Concile de Trente, & qu'on le verra encore plus évidemment dans la suite.

Il s'ensuit de là clairement que les prieres Que les priequ'on adresse aux Saints, loin de nous dé-adresse aux tourner de Dieu, nous y unissent, ce qui Saints, loin se démontre en cette sorte. La priere dont de nous dé-Dieu est toujours le premier & le principal tourner de de Dieu, nous objet, ne nous peut détourner de Dieu; or y unissent. est-il que Dieu est toujours le premier & le Exemple de principal objet de la priere que les Catho- S.Basile & de liques adressent aux Saints, puisqu'ils ne les S. Chrysofprient que de prier Dieu; par consequent la priere adressee aux Saints, ne peut jamais détourner de Dieu ceux qui la font dans

l'esprit de l'Eglise Catholique.

En effet le but de cette priere n'est pas tant de s'adresser aux Saints comme priés, que de nous unir à eux comme prians; & c'est pourquoi S. Basile ne crovoit pas détourner les peuples de prier Dieu en les invitant à prier les Saints; parce que les invitant à prier les Saints, selon l'eprit du Christianisme, c'étoit leur dire en d'autres Orat. in so paroles, comme il l'interprete lui-même, Mart.

F f iv

que vos prieres se repandent devant Dieu aves celles des Martyrs. Le dessein de glorifier Jesus-Christ est toujours le principal & le plus intime motif qui anime ces prieres; c'est aussi ce qui faisoit dire à Saint Chrysof-Hom. xxvj. tome: Où est le sépulcre d'Alexandre le in 11.ad Cor. Grand? Mais les tombeaux des serviteurs de Jesus-Christ sont illustres dans la ville Maitresse, & personne n'ignore les jours de leur mort, qui sont devenus des jours de fêtes par tout l'univers.... Les tombeaux des serviteurs du Crucifié sont plus magnifiques que les palais des Rois, non tant par la beauté de la structure. quoique cela ne leur manque pas, que par le concours des peuples. Car celui qui porte la pourpre, y accourt-lui-même pour embrasser ces tombeaux; & ayant déposé son faste, il est debout, priant les Saints qu'ils l'aident par leurs prieres. Celui qui porte le diadéme choisit un pécheur & un faiseur de tentes, même après leur mort , pour ses Patrons. Direz-vous que Jesus-Christ soit mort, lui dont les serviteurs, même après leur mort, sont les Patrons & les Protecleurs des Rois de la terre? C'est dans la gloire qu'il les regarde, comme vous voyez, & loin d'être rebuté de les honorer, sous prétexte qu'il les regarde avec Jesus-Christ, c'est au contraire pour cette raison qu'il les juge dignes des plus grands honneurs. C'est ainsi que ces grands hommes faisoient servir la gloire des Saints à celle de Jesus-Christ. Le même Saint Chrysostome Hom. x1. de dit encore ailleurs: Allons souvent visiter ces

Saints Martyrs, touchons leurs chasses, em-

brossons avec foi leurs saintes reliques, asin d'en attirer quelques bénédictions sur nous; car comme de braves soldats montrant aux Rois les plaies qu'ils ont reçues pour leurs service, leur

SS. Juvent. & Max.

parlent avec consiance, de même ceux-ci, en montrant leurs têtes coupées, obtiennent tout

ce qu'ils veulent du Roi du ciel.

Ce beau passage de S. Chrysostome a tellement touché @colampade, un des pré- Passaged' @tendus Réformateurs, qu'il l'oblige à parler colampade. ainsi dans les notes qu'ils a faites sur cette Homélie: Je ne voudrois pas nier que les Saints ne prient pour nous; je ne voudrois pas dire non plus qu'il fut affuré que ce fut une impieté & une idolatrie d'implorer leur protection. Les Saints sont tout embrases de charité dans le Ciel: ils ne cessent de prier pour nous. Quel mal y a-t-il donc de leur demander qu'il fassent ce que nous croyons que Dieu a très-agréable. gnoiqu'il ne nous ait pas commandé de le foire? Un Ministre nous justifie contre les Ministres; & malgré les préventions de la secte, lorsqu'il entend les Peres parler comme nous, il n'ose pas assurer que nos prieres se ressentent de l'idolatrie.

Mais, dit-on, & voici le fort des prétendus Réformés, on présuppose, en priant les Saints de tant d'endroits de la terre, qu'ils tribueriende ont l'oreille par-tout, & qu'ils connoissent le secret des cœurs; ce qui est leur attribuer Saints une prérogative divine. Qu'un autre Mi-leur nistre réponde pour nous. Les prétendus Réformés n'ont pas dessein d'élever les Anges, non plus que les autres Saints, au-defsus de la créature. Cependant que nous di- l'Ecriture, sent-ils de ces créatures bienheureuses? Les parlesSS.Pe-Anges, dit M. Daillé, voient ce qui touche fon & par chacun de nous en particulier. Ils voient le pé- Daillé ril de chacunde nous, ce que chaque Fidele craint, me. ce qu'il desire, ce qu'il demande, parce qu'ils Lib. 3. c. sont présens sur la terre & mélés au milieu de nous. Daillé en fait-il des Dieux, en leur don-

Qu'on n'atnos prieres. Preuve par res, parlarai-

345 AVERTISSEMENT nant tant de connoissance, & de nos besoins. & de nos desirs, & de tout ce qui nous touche en particulier? Mais c'est, dit-il, qu'ils sont sur la terre au mileu de nous: comme si la connoissance de tant de secrets dépendoit des cieux, & non d'une lumiere céleste, que Dieu communique à qui il lui plaît. Quoi qu'il en foit, on peut dire, sans blesser la Foi, que les Anges connoissent ce qui se passe sur la terre, & même nos secrets desirs. Ce qui fait que cette opinion qu'on a de leurs connoissances, ne nous empêche pas de les reconnoître pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire, pour des créatures, c'est que nous savons d'où feur viennent toutes leurs lumieres, d'où il recoivent leurs ordres, & où ils mettent leur félicité. Nous n'avons donc pas besoin d'égaler les Saints à Dieu, pour leur faire Apos. viij. 3. entendre nos vœux. Il ne faut que les égaler aux Anges, qui favent nos prieres, qui les présentent à Dieu, qui les mettent sur l'autel céleste devant le trône de Dieu comme un présent agréable. Lisez le chapitre viii de l'Apocalypse; & ne dites pas que l'Ange qui y offre à Dieu les prieres des Saints, soit Jesus-Christ; Saint Jean ne l'ap-Ibid. pelle qu'un autre Ange, un Ange comme les autres, qui paroissent dans ce divin livre; un Ange comme les sept Anges dont il venoit de parler. Cet Ange, qui n'est qu'une créature, entend nos vœux, puisqu'il les offre. Qu'on répete tant qu'on voudra, que c'est une idolatrie que d'égaler par quelque endroit que ce soit les Saints à Dieu: j'en conviens; mais sera-ce encore une ido'arrie de les égaler aux Anges, à qui Jesus-Christ

même nous apprend que sa grace nous ren-

SUR LE REPROCHE DE L'IDOL. 347 dra femblables? Ils feront, dit-il, comme les Matt. xxij. Anges de Dieu. Mais qui empêche qu'ils ne 30. le soient dès à présent, puisqu'ils voient, comme les Anges, la face du Pere? Un Apoc. vii. 3. Ange présente nos prieres & les phioles qui sont pleines de ce céleste parfum. Mais les Apoc. iv. 4. vingt-quatre vieillards, qui nous repréfenLid. v. 8.
Lid. v. 8.
Lid. v. 1.
Lid. v. 1. tent l'universalité des Saints, assis devant ... le trône de Jesus-Christ, revêtus de blanc & couronnés, c'est-à-dire, avec la couleur & les ornemens de la gloire, n'apportent-ils pas austi dans leurs mains ces phioles pleines de parfums, qui sont les prieres des Saints? Si les Anges sont appellés à la participation des fecrets divins, & s'ils en font le sujet des lonanges qu'ils donnent à Dieu, ne voiton pas les ames des Martyrs sous l'Autel, où elles sont en Jesus-Christ, dans lequel elles sont cachées, qui connoissent l'état de l'Eglise, en savent les persécutions dont elles demandent la fin, & apprennent qu'elle est différée pour peu de tems, & pourquoi? N'est-ce donc pas blasphémer, que de les 20. xix. 1. ranger parmi les morts qui ne savent rien de ce qui se passe sur la terre; & quand Babylone tombe, les Apôtres & les Martyrs ne sont-ils pas invités à louer Dieu de ses jugemens, & n'entend-on pas en effet, aussitôt après, des cantiques d'admiration, dans le Ciel, sur ce sujet; ne voit-on pas que l'exécution des justes jugemens de Dieu, fait une fête dans le Ciel, pour tous les esprits bienheureux, & autant pour les ames faintes, que pour les Saints Anges? Pourquoi donc ces Ames saintes n'entreroient-elles pas dans les actions particulieres, & dans la fête qu'on fait dans le

Ib: d. vj. 9. 10, 11.

Ibid, xviij.

AVERTISSEMENT

Ciel, pour la conversion d'un pécheur Qu'on ne nous dise donc plus que c'est en faire des Dieux, que de leur faire connoître ce qui se passe ici-bas, & en particulier les prieres que nous envoyons au Ciel? Suivons de plus hauts principes, & apprenons à connoître en quoi consiste la grandeur de Dieu. Il fait entendre à ses Prophetes, aux Ames saintes, à ses Anges, & à tel autre qu'il lui plaît de ses serviteurs, non-seulement les pensées des hommes, mais encore ses propres pensées, & ce qu'il a resolu des peuples & des nations dans son conseil éternel. Il les éleve plus haut, lorsqu'il leur montre son essence à découvert. Et sans doute, c'est quelque chose de plus de le voir lui-même face à face, que de connoître ses desseins, quelque hauts qu'ils soient ; à plus forte raison, que de connoître les desseins & les pensees des hommes mortels. Dieu mene ses serviteurs autant qu'il lui plait, ainsi qu'ils lui plait, par tous les degrés de connoissances; & à quelque perfession qu'il les éleve, il se montre toujours leur Dieu, parce qu'ils ne sont éclaires que par sa lumiere.

C'est pourquoi les saints Docteurs n'ont point hesité à attribuer la connoissance de nos prieres aux Ames saintes. Nous avons oui Saint Grégoire de Nysse, dire au Martyr Saint Théodore: ô Saint Martyr, regardeznous du plus haut des cieux. Nous avons oui Saint Augustin louer la priere d'une mere chrétienne, qui avoit perdu son sils sans être baptisé: ô Saint Martyr, vous vavez pourquoi je le pleure, disoit cette mere; & parce qu'elle avoit dit, vous savez, Dieu, continue le même Pere, voulut montrer quelle avoit éte sa pensée, Elle porta l'ensant ressuscités

Vide sup.

SUR LE REPROCHE DE L'IDOL. aux Pretres, il fut baptile, il fut sanctifié, il fue oint, on lui imposa les mains; tous les Sacremens étant achevés, il mourut. Sa mere accompagna son enterrement avec un visage qui faifoit paroître qu'elle ne croyoit pas tant mettre son fils dans le tombeau que le mener dans le propre sein du Martyr. Que d'articles de la nouvelle Réforme sont condamnés par ce récit; & qu'on doit être fâché, s'il reste quelque sentiment de piété véritable, d'être d'une Religion qui oblige à rejeter ces choses si saintes, & à la fois si bien attestées par de si grands hommes? Mais quelque opinion qu'on en ait, j'ai toujours gagne ce que je voulois; & il est bien assuré que, ni la femme qui fit cette priere à Saint Etienne, ni Saint Augustin qui la loue, ne vouloient pas faire un Dieu de ce faint Martyr. Les autres Peres ne vouloient pas non plus attribuer aux Saints, dont ils demandoient les prieres, aucune persection divine; puisque, quelque intelligence qu'ils y reconnussent de nos besoins, ou en général des choses du monde. ils savoient bien qu'ils ne voyoient rien que dans une lumiere empruntée. Vous savez tout, disoit Saint Paulin à Saint Felix : Vous Nat. S. Fel. voyez dans la lumiere de Jesus-Christ les choses les plus secretes & les plus éloignées, & vous comprenez tout en Dieu, où tout est renfermé.

Il faut que le Ministre succombe sous des Aveudu Mivérités si constantes. Il en a senti le poids : nistre , que il a, dis-je, bien senti que ni les saints Peres, sons pas les qu'il accuse comme nous d'idolatrie, ni nous, Saintsa Dieu qui ne faisons que les suivre n'attribuons rien par nos invode divin aux bienheureux Esprits; & vous le réduit à dire pouvez entendre par ces paroles : Nous pou- que nous les vons défier l'Eglise Romaine de nous montrer égalons iJ.C. aucune différence entre le culte qu'elle rend au & commenc.

Paul. de

AVERTISSEMENT

114, 115.

350

Lett. xv. p. Fils de Dieu, & celui qu'elle rend aux Saints. Ils en peuvent trouver quelqu'une entre le culte du Pere & celui des Saints mais entre le culte des Saints & du Fils, je les defie d'en montrer aucune. Tout cela se réduit à dire que Jesus-Christ homme, fait tout le bien qu'il nous fait par voie d'intercession, comme les Saints. Au nom de notre Seigneur, & par le soin que vous devez avoir de votre salut, arrétezvous ici, mes très-chers Freres. Vous voyez à quoi votre Ministre réduit principalement la disficulté. Ils peuvent, dit-il, trouver quelque différence entre le culte du Pere Eternel & celui des Saints. Il n'ose découvrir tout ce qu'il sent. Nous pouvons trouver quelque différence; c'est-à-dire, naturellement, quelque petite différence; mais ou nous n'en pouvons trouver aucune, ou celle que nous trouvons est infinie. Car, je vous prie, quelle différence avons-nous trouvée entre le secours de Dieu & celui des Saints, entre la maniere de prier Dieu & celle de prier les Saints? C'est, avons nous dit, que Dieu donne, & les Saints obtiennent : on prie Dieu, comme la source de tout bien, de donner ses graces quelles qu'elles soient, temporelles ou spirituelles, & on prie les Saints de les demander. Or ce n'est pas là quelque différence, c'est une dissérence immense, infinie; puisque c'est une différence, qui d'un côté fait Dieu être parfait, & de l'autre la créature être indigent, tiré du néant, & le néant même; une différence en un mot, qui met d'un côté l'indépendance absolue, & de l'autre la dépendance sans bornes. Ce n'est pas là quelque différence; mais c'est toute la différence qu'on peut établir entre Dieu & la créature.

SUR LE REPROCHE DE L'IDOL. 351 & l'on ne peut en imaginer une plus grande

ni une plus essentielle.

Ici votre Ministre se tourmente en vain à prouver aux Catholiques, qu'il n'y a point de biens & de graces pour le tems & pour l'éternité, qu'ils ne demandent à leurs Saints directement, & sans détour. Veut-il dire qu'on les leur demande, comme à ceux qui les donnent? Il n'y auroit donc aucune différence. Or est-il qu'il ne peut nier que nous n'y en mettions quelqu'une; nous venons de lui prouver, ou que nous n'en mettons aucune, ou que nous en mettons une aussi grande qu'on la puisse mettre, & en un mot une infinie. Qu'il enfle donc son discours de tant d'exagérations qu'il lui plaira, & qu'il raconte toutes les graces qu'on demande à la Sainte Vierge, il demeure lui-même d'accord qu'on ne les demande que par voie d'intercession, puisque même, selon lui, on n'en attend pas davantage de Jesus-Christ. La difficulté n'est donc plus que de l'intercession de Jesus-Christ. Il s'agit de voir si celle des Saints est de même nature que la sienne; & il est essentiel à cette cause, que vous compreniez que c'est en cela précisément, que votre Ministre met le nœud de cette question. C'est ce qu'il déclare par ces paroles: Pour moi , poursuit-il , plus j'étudie le culte Ibid. 1150 qu'on rend à Jesus-Christ; plus je le trouve semblable à celui des Saints. Nous adressons à Jesus-Christ deux sortes de prieres, l'une indirecte, en lui disant, priez pour nous; l'autre directe, en lui demandant directement la grace, la rémission des péchés, la vie éternelle. Dans l'Eglise Romaine, on fait précisément la même chose à l'égard des Saints. Cela laisse une différence, je

L'avoue, entre l'adoration qu'on rend à Dieu le Pere, & celle qu'on rend aux Saints. La voilà donc encore une fois établie, de son aveu, cette disserence, qui, comme on voit, est infinie. Car, continue-t-il, jamais on ne dit au Pere, Seigneur, priez pour nous, intercedez pour nous aupres de votre Fils, Cela seroit insense, & peut-être impie; & je crois que Rome ne pratique pas cette impieté. Il y a donc pour la troisseme fois une différence essentielle entre la priere que l'Eglise Romaine fait au Pere, & celle qu'elle fait aux Saints, de l'aveu de votre Ministre. Mais il n'y a, continuet-il, aucune différence du culte rendu à Jesus-Christ . & de celui qu'on rend aux Saints'; car . & à celui-là, & à celui-ci on dit indifféremment, priez pour nous, afin que Dieu nous donne, ou bien, donnez-nous vous-même, PARVOIE D'INTERCESSION ET D'IMPETRA-TION de son Pere: comme il l'explique luimême & le répete dix fois. Il ne reste donc plus qu'à faire voir qu'il y a encore une différence infinie entre l'intercession de Jesus-Christ, & celle des Saints; & c'est là, comme vous voyez, que votre Ministre fait consifter notre question. Mais elle est si aifée à réfoudre, que je n'y veux employer que M. Daillé. C'est un Ministre que je prends pour juge entre M. Jurieu & moi.

Daillé étant obligé, par une objection du Le Ministre Cardinal du Perron, de parler de cette mapar tiere, & d'expliquer comment on peut croire La que Jesus-Christ prie pour nous, commence J. C. expli- en cette sorte: Ni nous, ni les anciens, ni quée & les aucun Chrétien vraiment pieux, n'avons jamais Catholiques prié Jejus-Christ de prier son Pere pour nous. D'abord il apprend bien à M. Jurieu, qu'il

médiationde justifiés.

SUR LE REPROCHE DE L'IDOL. 353 ne sait pas sa Théologie, quand il dit qu'on prie Jesus-Christ de prier pour nous: Ni cult. Lat. 1. nous, dit-il, ni les anciens, ni aucun Chrétien 111. c. 19. p. vraiment pieux, ne l'a jamais fait. M. Jurieu n'est donc pas de ces pieux Chrétiens selon le Ministre Daillé. Il poursuit : Du Perron pense-t-il que Jesus-Christ ne fasse pour nous autre chose que de se prosterner devant Dieu, afin de prier comme feroit un des Saints de ce Cardinal? Assurément il se trompe, s'il aure semblable pensée. Tout en s'emportant contre nous, Daillé nous accorde ce que nous voulons. Les Saints du Cardinal du Perron, c'est-àdire, les Saints des Catholiques, sont profternés devant Dieu comme d'humbles supplians: Jesus-Christ n'agit pas de cette maniere, & nous en convenons avec le Ministre; l'intercession de Jesus-Christ n'est donc pas de même nature que celle des Saints. Prenons encore la chose d'une autre maniere. Daillé dit, & il dit vrai, qu'on n'a jamais prié Jesus-Christ de prier pour nous. Il n'y en a aucun exemple, ni aucun précepte, ni aucun conseil, ni dans l'écriture, ni dans la tradition. Quand donc on prie les Saints, comme fait l'Eglise Romaine, on ne leur demande rien de semblable à ce qu'on attend de J. C. Voilà qui est clair; mais la suite le sera beaucoup davantage; & plus Daillé s'étudie à nous expliquer la dignité de la médiation de Jesus-Christ, plus il justifie les Catholiques. Car écoutons ce qu'il ajoute : Jesus-Christ, Pere de l'éternité, est seigneur & dispensateur de toutes les graces que son sang nous a méritées. Ce puissant Roi de l'univers nous les donne ainsi qu'il lui plast; ses sujets ne le tiennent pas pour un simple intercesseur, mais Avert. Tome V.

354

pour leur Roi, pour leur Seigneur, pour leur Dieu , & els jouhaitent que ce qu'els demandent leur soit accordé par sa volonte & par sa puissance. Notre cause se fortifie visiblement, par le discours de Daillé. Il ne permet pas qu'on regarde Jesus-Christ comme un simple intercesseur. Il est, dit-il, dispensateur & distributeur des graces de Dieu; mais il les donne avec autorité, & comme Seigneur , parce qu'il les a meritées par fon fang , elles sont à lui; il les a acquises; il les a achetées, & cela par un prix infini, qui est celui de son sang; & si M. Daillé rapporte cela à la nature divine de Jesus-Christ. c'est que c'est là qu'est la source de la dignité & du mérite infini qui se trouve dans les actions de Jesus-Christ, & dans toute sa personne: ce qui est indubitable; mais en même tems il ne l'est pas moins que ceux qui comme nous regardent les Saints. non comme distributeurs de la graces, mais comme de simples intercesseurs, ne les égalent en aucune forte avec Jesus-Christ. Mais le Ministre, en continuant de plaider sa cause va donner comme un dernier trait à la bonté de la notre. Que si on dit, poursuit-il, que Jesus-Christ prie pour nous, il faut entendre cela, non d'une maniere baffe, mais d'une maniere relevée & convenable à la majesté d'un si grand Roi. Ce n'est point en se prosternant, en tendans les mains, ni en disant des paroles de suppliant qu'il intercede pour nous; c'est qu'il appaife son Pere, par le prix & la bonne odeur toujours présente de la viclime qu'il a une fois offerte, & fait qu'il nous donne les graces que nous demandons; lui-même consentant austi & voulant que nous les ayons. Telies jont les prieres

SUR LE REPROCHE DE L'IDOL. 357 que Jesus-Christ fait pour nous. Elles sont dignes de sa personne; & Saint Paul nous le fait entendre lorsqu'il dit, que l'épanchement du sang de Jesus crie plus haut que le sang d'Abel. Nous sommes d'accord avec les Ministres de cette maniere d'expliquer la médiation de Jesus-Christ. On la peut voir trèsbien expliquée dans Saint Thomas, & l'on n'en connoît point d'autre dans nos écoles. On y enseigne constamment, que Jesus-Christ intercede par son sang répandu pour nous, & par la vertu éternelle de son sacrifice. Il n'a besoin ni de paroles ni de postures suppliantes; il suffit, comme dit l'Apôtre, qu'il paroisse pour nous devant Dieu, afin de nous obtenir tout ce qu'il lui plait. Ce qu'on appelle prier dans cet état glorieux de Jesus-Christ, c'est dans sa sainte ame une perpétuelle volonté de nous fanctifier, conformément à cette parole qu'il a prononcée: je me sandifie pour eux, afin qu'ils Joan. xvij. foient saints en vérité; & à celle-ci : o mon 19. Fere je veux que ceux que vous m'avez donnés Ibid. 24. foient avec moi. Il a droit de dire, je veux, d'une façon particuliere, qui ne convient qu'à lui seul : il peut disposer de nous, & des graces qu'il nous distribue, comme de choses qui sont siennes, qu'il a achetées. qu'il s'est rendues propres. Nous ne donnons. rien de semblable aux Saints. Ce n'est point leur fang qui nous fauve, ni qui est une source de graces pour nous : ils n'ont point offert le facrifice, dont l'efficace infinie & toujours présente, sanctifiera les pécheurs, jusqu'à la fin des siecles: ils sont humbles supplians devant la Majesté divine, serviteurs agréables à leur maître; mais enfin simples

serviteurs, non seigneurs, ni rédempteurs, ni dispensateurs des graces, comme Jesus-Christ. Ainsi ni nous ne f. isons faire à Jesus-Christ ce que font les Saints ni nous ne failens faire aux Saints ce que fait Jesus-Christ. Leur intercession laisse en son entier tout ce qui convient, selon les Ministres, aussi-bien que selon nous, à celle du Fi's de Dieu, & nous ne leur en donnons aucune partie.

Mais après avoir fait voir au Ministre, que

Q'on n'a- nous établissons parfaitement la médiation dresse point de Jesus-Christ, apprenons-lui à la mieux à J. C. cette entendre qu'il ne fait, lui, qui en fait conpour nous: fister la reconnoissance à dire à Jesus-Christ, Junieu priez pour nous. M. Daillé a eu raison de corrigé par lui dire que, ni les modernes, ni les anciens M. Daillé. n'ont jamais prié ainsi. Quand S. Etienne

Ad. vij 59. mourant invoqua Jesus-Christ pour ceux

Heb. j. 3. qui le lapidoient, il ne lui dit pas: ô Seigneur, priez pour eux; mais ô Seigneur, Ad. vij. 58. ne leur imputez pas leur peché, le regardant comme juge, comme celui qui opere par luimême la purification du péché. Il ne lui dit pas, priez notre Pere de recevoir mon esprit; mais il lui dit à lui-même, ô Seigneur, recevez mon esprit. Je ne sache aucun Orthodoxe qui ait osé dire, comme fait M. Jurieu, qu'il faut dire à Jesus-Christ, même comme homme, priez pour nous; parce que l'homme, dans Jesus-Christ, étant élevé à être Dieu,

> ce qui lui a donné le moyen de nous acheter les graces, & en particulier celle de la rémission des péchés, par un prix proportionné à leur valeur, il en est fait Seigneur, même comme homme, mais comme homme élevé à être Dieu. C'est pourquoi on ne le prie pas

SUR LE REPROCHE DE L'IDOL. 357 de la demander, mais de la donner comme Seigneur; ce qui fait aussi que S. Etienne lui donne le nom de Seigneur, dans cette priere, O Seigneur, n'imputez pas ce péché: & de même, ô Seigneur, recevez mon esprit. Car c'est à vous de le recevoir, à la vérité, pour le présenter à votre Pere; mais néanmoins comme Seigneur, à qui il appartient en propre, parce que vous l'avez acheté par vo-

tre fang.

Mais quand il feroit permis de prier Jesus-Christ de prier, chose que la vraie piété a en horreur, toujours le Ministre n'y gagneroit l'intercesrien; parce qu'il y aura toujours une diffe- sion de J. C. rence infinie entre la priere du chef & celle & de celle des membres ; entre la priere de celui où ré- des Saints. side la plénitude & la source de la grace, & celle de ceux qui n'en reçoivent qu'un écoulement imparfait; enfin entre la priere d'une personne sainte par la propre sainteté substantielle de Dieu, & la priere de ceux qui ne le sont que par quelque participation de sa sainteté infinie; ce qui fait que la priere de l'un est agréable & reçue par sa propre dignité, & celle des autres, au contraire, en son nom, & par le mérite de la sienne; & c'est aussi ce qui met la différence la plus essentielle qu'on puisse jamais établir de priere à priere, & même une différence qui va jusqu'à l'infini, parce qu'elle est fondée fur la perfection de la nature divine.

Toute cette doctrine est renfermée dans cette conclusion solemnelle des prieres ecclésiastiques, qui finissent toutes en ces termes : per Dominum nostrum Jesum Chr sium: par notre Seigneur Jesus-Christ, par où l'Eglise reconnoit que toutes ses prieres tirent leur

358 AVERTISSEMENT valeur & leur efficace de l'interposition du nom de Jesus-Christ, à quoi else ajoute en même tems la confession de la divinité du même Sauveur, en adressant ces paroles à Dieule Pere : par Jesus-Christ votre Fils unique, qui étant Dieu, vit & regne au siecle des siecles avec vous & le Saint-Esprit; où l'Eglise met clairement la médiation de Jesus-Christ, en ce qu'il est un Homme-Dieu, en qui s'unissent toutes choses; c'est -à - dire, tout ensemble, les hautes & les basses, les célestes & les terrestres, sans que ni nous ni les plus grands Saints puissent impétrer aucune grace, ni pour eux, ni pour leurs freres, en un autre nom.

de J. C. trèsbien expliquée par S. Grégoire de Nazianze, & Peres qui ont prié les Saints comme nous. Orat. xl.

Au reste si l'on a vu la médiation de Jesus Médiation Christ si parfaitement expliquée par le Ministre Daillé, il faut se souvenir qu'on a vu aussi qu'il n'y a rien là de nouveau pour nous, puisque tous nos Docteurs l'expliquent de même sur le fondement des Ecritures & sur la doctrine de Saint Paul. C'a été aussi la doctrine de tous 'es anciens Peres, & Saint Grégoire de Nazianze l'a expliquée admirablement par ces paroles : Le Verte engendré de Dieu avan tous les tems, & par l'étant bils de Dieu, est deveru Fils de l'Homme. Il est forti lans impurete & d'une maniere miraculeuse du sein d'une Vierge, Homme parfiit aussi bien que Dieu parfait, pour sauver en toutes ses parries l'homme qui étoit blesséen elles toutes, & détruire la condamnation du peché.

C'est en cela que consiste sa médiation. & c'est aussi sur ce fondement que le même Saint l'établit, en supposant premiérement Orat.xxxvi. qu'il ne faut point croire que le i ils se Dieu se jette aux pieds de son Pere d'une maniere ser-

SUR LE REPROCHE DE L'IDOL. 359 vile. Loin de nous, dit-il, cette penjee baffe & indigne de l'esprit de Dieu. Il ne convient ni au Pere d'exiger une telle chose, ni au Fils de la souffrir. Il enseigne qu'intercéder n'est autre chose au Fils de Dieu que d'agir pour nous auprès de son Pere, en qualité de médiateur de Dieu & des hommes. J. C. homme; &, ajoute ce grand personnage, comme homme il intercede pour mon salut, parce qu'il est toujours avec le corps qu'il a pris, & qu'il me fait devenir un Dicu par la force de l'humanité qu'il s'est unie.

Voilà une maniere d'intercéder digne de Jesus-Christ. Un Dieu en se faisant homme, nous a fait des Dieux par ressemblance : son humanité est le moven par lequel la divinité nous est communiquée : son corps qui a été notre victime, nous attire continuellement les graces du Ciel, & Jesus-Christ ne cesse d'intercéder, parce qu'il ne quitte jamais

l'humanité qu'il a prise.

Cette sublime médiation qui ne convient qu'à Jesus-Christ seul, n'a pas empéché que le même Pere, en prenant la médiation en un autre sens infiniment inférieur à celui-là. n'ait dit que les saints Martyrs sont les médiateurs de cette élévation qui nous divinise; sans Orat. vj. doute, parce qu'ils nous en montrent le chemin par leur exemple, & qu'ils nous aident

à y arriver par leurs prieres.

Qu'on ne nous objecte donc plus ces mots de Saint Paul : Il y a un Médiateur. Sans dif- Gal. iij. 20. puter sur les mots, il n'y apas plus un Médiateur qu'il y a un Dieu; & je dis que, si nous pouvons par Jesus-Christ, selon Saint Pierre, 11. Pet. 1. 4. participer à la Nature divine, nous pouvons aussi en quelque façon, quoique très imparfaitement, participer par la charité fraternelle

360 AVERTISSEMENT à la qualité de médiateur. Mais, à parler proprement, il n'y a que Jesus-Christ seul qui la porte & qui fasse cet office, ce que Saint Augustin a expliqué à fond en ce peu de mots : Lib. ij. cont. Les Chretiens, dit-il, se recommandent aux prieres les uns des autres; mais celui qui intercede pour tous, sans avoir besoin que personne intercede pour lui, est le seul & véritable média-

> Les prétendus Réformés se servent de ce passe contre la priere des Saints, au lieu qu'ils devroient comprendre que, si un Pere qui a si parfaitement entendu la doctrine de la médiation de Jesus-Christ, n'a pas laisse de les prier, comme les Ministres l'avouent, il paroît qu'il n'a jamais seulement pensé que ces deux choses soient incompatibles. J'en dis autant de Saint Grégoire de Nazianze, qui d'un côté constamment a prié les Saints, comme nous, & qui aussi constamment n'en a pas moins bien entendu la doctrine de la médiation de Jesus-Christ, comme on vient de le voir ; ensorte qu'en toutes manieres, il n'y a rien de plus faux que de confondre deux choses dont la différence est infinie.

Après cela, en reviendra-t-on à cette ob-Que la ma- jection cent fois résolue, mais que M. Jurieu répete encore, comme si l'on n'y avoit jamais répondu? Vous offrez à Dieu, dit-il, les mérites les mérites des Saints, comme vous lui ofdes Saintsen- frez ceux de Jesus-Christ; vous priez Dieu par les mérites des Saints, comme vous priez Dieu par les mérites de Jetus-Christ : c'est mêmes, est donc en tout & par-tout la même chose. Mais fans nous donner la peine de répondre, Bula maniere cer un des Chefs de la Réforme, répondra pour nous. Le passage en est connu, &

Parm. c. 8.

XX. niere donton interprete dans l'Eglise vers Dicu, de l'aveu des Ministres infiniment différente de

sur le reproche de l'Idol. 361 M. Jurieu l'a lu dans l'histoire des Variations. dont on insur le reproche de l'Idol. Pour ce qui regarde ces prieres publiques qu'on terpose ceux appelle Collectes, où l'on fait mention des Jur. Lett. prieres & des mérites des Saints; puisque dans xy. p. 114. ces mémes prieres, tout ce qu'on demande en cette 115, &c. sorte est demandé à Dieu, & non pas aux Saint, & encore qu'il est demandé par Jesus-Christ , des-là tous ceux qui font cette priere, reconnoissent que tous les mérites des Saints sont des dons gratuitement accordés. Et un peu après. Car d'ailleurs nous confessons & nous prêchons avec joie que Dieu récompense les bonnes œuvres de ses serviteurs; non-seulement en eux-mêmes, mais encore en ceux pour qui ils prient; puisqu'il a promis qu'il feroit du bien à ceux qui l'aiment jusqu'à mille générations. Voilà ce qu'un reste de bonne foi fit avouer à Bucer, en 1546, dans la Conférence de Ratisbonne. Je ne demande pas au Ministre dédaigneux qu'il cede à l'autorité de Bucer; mais qu'il imite sa bonne foi , en reconnoissant que le mérite que nous attribuons à Jesus-Christ, est bien d'une autre nature que celui que nous attribuons aux Saints; puisque le mérite de Jesus-Christ est infini, à cause qu'il est Dieu & homme; & celui des Saints fini, à cause qu'ils sont des hommes purs ; d'où suit une autre différence qui n'est pas moins essentielle, savoir que le mérite de Jesus-Christ a sa valeur par lui-même auprès de Dieu, au lieu que les mérites des Saints n'en ont que par celui de Jestis-Christ; ce qui fait qu'en priant Dieu d'avoir agréables les mérites de ces Saints, l'Eglise finit toujours en demandant que ce foit par J. C. Per Dominum nostrum Jesum

Christum, & que le Concile de Trente en dé-

Avert. Tome V.

AVERTISSEMENT finissant qu'il est utile de prier les Saints de nous obtenir les graces de Dieu, ajoute, par J. C. & décide que c'est par là qu'ils nous les obtiennent.

XXI. Qu'il n'y a nulledifficulté dans les objections du Ministre Jutieu.

Ainsi il ne reste plus de difficulté dans la question que nous traitons. Il s'agit de savoir si nous sommes idolâtres en priant les Saints. c'est-à-dire, en d'autres mots, si nous égalons les Saints ou à Dieu ou à J. C. & le Ministre est déja demeuré d'accord que nous mettons une différence très-essentielle du côté de la priere qu'on adresse à Dieu. Restoit celle qu'on adresse à Jesus-Christ; & la différence n'est pas moins essentielle, de l'aveu même, & par les principes de Daillé & de Bucer; par conséquent la question est vuidée. C'est en vain que le Ministre triomphe, & qu'il provoque l'Evêque de Meaux à lui répondre. Cet Evêque lui a répondu; mais s'il restoit quelque bonne foi à votre Ministre, il n'y avoit rien de plus aisé pour lui que de prévenir cette réponse, puisqu'il l'auroit pu trouver dans ses propres Théologiens aussi claire & aussi distincte que l'auroit pu faire un des nôtres.

XXII. En effet, quoi qu'il puisse dire, il sait bien Distrence que le vrai Dieu que nous adorons n'est pas infinie de la le Jupiter des Païens. Les Anges & les ames du culte des bienheureuses dont nous demandons la so-Païens d'a-ciété dans nos prieres, ne sont ni des Dieux, vec le nôtre. ni des demi-Dieux, ni des Génies, ni des Héros, ni rien ensin de semblable à ce que

veclenotre. ni des demi-Dieux, ni des Génies, ni des Héros, ni rien enfin de semblable à ce que les Gentils imaginoient. Notre Dieu est le Dieu qui seul a fait toutes choses par sa parole, qui n'a pas commis à ses subalternes une partie de l'ouvrage, comme on disoit dans le Paganisme. Le monde n'est pas un arrange.

BUR LE REPROCHE DE L'IDOL. ment d'une matiere que Dieu ait trouvée toute faite; les ames & les esprits ne sont pas une portion de son être & de sa substance. Il a toût également tiré du néant, & tout également par lui-même. Vos Ministes n'oseroient nier que ce soit là constamment notre doctrine. Qu'ils entreprennent de nous montrer ce caractere dans le Paganisme. Ne sait-on pas que Jupiter y étoit le Pere des Dieux, à peu près dans le même sens qu'un pere de famille l'est de ses enfans, & qu'il en étoit le maître, à peu près comme un Roi l'est de ses Ministres, sans leur avoir donné le fond de l'être? Mais Dieu qui l'a donné à tous les Esprits bienheureux, ou plutôt qui le leur donne sans cesse par une influence toujours nécessaire, leur donne en même tems toute leur puissance, inspire tous leurs desirs, ordonne toutes leurs actions, & il est lui seul toute leur félicité; choses que les Païens, je dis même les Philosophes, ne songeoient pas seulement à attribuer à leur Jupiter. Cette différence infinie de leur Théologie & de la nôtre en produit une que n'est pas moins grande dans le culte. C'est qu'au fond, tout notre culte se renferme en Dieu. Nous n'honorons dans les Saints que ce qu'il y met : en demandant la fociété de leurs prieres, nous nefaisons qu'aller à Dieu dans une compagnie plus agréable; mais enfin c'est à lui que nous allons, & lui seul anime tout notre culte.

Votre Ministre nous fait ici une horrible XXIII. calomnie, mais qui seule devroit servir à Horrible cavous désabuser de toutes les autres. Les Dieux lomnie du Ministre, qui supérieurs des Païens, dit-il, étoient si céles- compare notes , si sublimes & si purs , qu'ils ne pouvoient pas tre doctrine

Part. p. 183.

celle eux-mêmes avoir aucun commerce avec les homdes Païens. mes, ni s'abaisser jusqu'aux soins des affaires, Acc. des pour les gouverner immédiatement & par euxmêmes. C'est pourquoi ils établirent les démons comme des médiateurs & des agens entre les Dieux souverains & les hommes mortels, disoit Platon. Il est vrai, c'est la doctrine de Platon; & c'est aussi ce qui met une différence infinie entre lui & nous. Car qui jamais a oui dire dans l'Eglise qu'il fût indigne de Dieu de se mêler par lui-même des choses humaines, ou qu'il fallût mettre entre lui & nous cette nature mitoyenne ou médiatrice des démons? C'est pourtant ce qu'on nous impute. Car écoutons le Ministre. Or, dit-il, une goutte d'eau n'est Bid. p. 184. pas plus semblable à une goutte d'eau que cette théologie paienne à la théologie du Papisme. Dieu & Jesus-Christ, disent-ils, qui sont nos grands Dieux, sont trops sublimes pour nous adresser droit à eux. Je ne sais comment on ne rougit pas d'une si grossiere calomnie. ·Car ce ministre sait bien en sa conscience. qu'outre que Dieu & Jesus-Christ ne sont pas nos grands Dieux, puisqu'ils ne sont pour nous qu'un seul & même Dieu, avec le Saint-Esprit, & que c'est une trop hardie imposture de nous faire parler ainsi contre toute notre doctrine, ce n'en est pas une moindre de nous faire dire, qu'on ne peut aller droit à eux; puisque constamment toutes les Collectes, toutes les Secretes, toutes les Post-Communions, toutes les prieres du Sacrifice. le Gloria in excelsis, le Te Deum, toutes les autres prieres du fervice ou du bréviaire s'adreffent ou à Dieu par Jesus-Christ, ou à Jesus-Christ lui-même, & que dans celles qu'on adresse aux Saints, dans les Litanies &

SUR LE REPROCHE DE L'IDOL. 365 Pans quelques autres endroits, dès-là qu'on les prie de prier pour nous, on ne fait que s'unir à eux par la charité, pour aller à Dieu. On ne les regarde donc pas comme des natures mitoyennes & médiatrices; mais on entre en société avec eux, pour aller également à Dieu; puisque si Dieu nous a donné un médiateur necessaire en Jesus-Christ, il est pour eux comme pour nous, & qu'ils n'ont d'accès qu'en ce seul nom & comme membres de ce même Chef. Qu'on nous montre ce caractere dans le paganisme? Mais on vient de nous montrer un caractere tout contraire, en nous disant que les grands Dieux du paganisme sont trop sublimes pour se mêler par eux-mêmes de nos affaires, ou avoir aucun commerce avec nous. Votre Ministre sait bien que nous ne disons, ni ne croyons rien de semblable. Quand donc il ofe avancer qu'une goutte d'eau n'est pas plus semblable à une autre goutte d'eau, que notre doctrine à celle des Paiens, il parle contre sa conscience & contre ses propres paroles, & l'iniquité se dément visiblement elle-même.

Achevons: le culte est intérieur ou ex- Que notre térieur, l'intérieur est le sentiment qu'on rieur est infivient de voir. Pour donc montrer notre niment difféculte intérieur dans les Païens, il y faut rent de celui montrer nos fentimens, qu'on les y montre des Païens. tels que nous venons de les exposer. Que si l'on prétend que ce n'est pas là notre doctrine, & qu'on répete les calomnies cent fois réfutées; qu'on nous attaque du moins une fois dans ce fort, & qu'on y découvre le

moindre trait d'idolatrie.

Mais si le culte intérieur des Païens est Démonstra-Hh iii

siondelame- si essentiellement disserent du nôtre, donc me di teren-le culte extérieur n'étant que le signe de ce dans le l'intérieur, il s'ensuit qu'il y a la même culte exté- différence. En effet les Païens, qui regardoient tous leurs Dieux, & les plus grands, & les médiocres, & les plus petits comme des natures à peu près semblables, leur offroient aussi à tous également le même culte du facrifice que nous réservons à Dieu seul, quoi qu'en dise le Ministre. A lui seul appartient la souveraine louange, à lui seul la reconnoissance d'un empire absolu & tout-puissant, & l'hommage de l'Être reçu. tant de celui qui nous fait hommes, que de celui qui nous fait saints & agréables à Dieu. Si l'on croit trouver tout cela dans le Paganisme, on croit trouver la lumière dans les ténebres; & si l'on croit seulement y en voir quelque ombre, c'est qu'il faut bien trouver dans l'erreur le fond de la vérité qu'elle gâte, & dans le culte des Démons, ce qu'ils imitent , & ce qu'ils dérobent du culte de Dieu.

gnés jusqu'à l'infini.

L'idolatrie a eu plusieurs formes, & s'est. Source de accrue ou diminuée par divers degrés; mais parmi ces variétés : c'est une chose conssommes éloi- tante que tous ceux qu'on n'a jamais vu rendre sérieusement à la créature quelque partie des honneurs divins, ont erré dans la pensée qu'ils ont eue de Dieu. Les fausses idées qu'on a de Dieu, comme dit souvent Saint Augustin, sont les premieres idoles que les hommes se sont forgées; & c'est là le vrai principe de l'idolatrie. Que si nous remontons jusqu'à la source de l'erreur, nous trouverons que l'idolatrie vient au fond de n'avoir pas bien connu la création.

sur le reproche de l'Idol.

Elle n'étoit connue que du peuple Hébreu. Parmi tous les autres peuples on croyoit que la substance & le fond de l'être étoit indépendant de Dieu, & que tout au plus il n'etoit auteur que de l'ordre, ou que sans avoir fait l'univers, il n'en étoit que le moteur.

C'est de là qu'est venue l'erreur qui a fait adorer le monde, soit qu'on le regardat comme Dieu lui-même, ou qu'on le considérât comme le corps dont Dieu étoit revêtu. On en adoroit le tout, on en adoroit toutes les parties, c'est-à-dire, le ciel, la terre, les astres, les élèmens, les rivieres & les fontaines, & enfin on adoroit toute la nature. Tout avoit part à l'adoration, parce que tout en un certain sens avoit part à l'indépendance : tout étoit co-éternel à Dieu: tout étoit une partie de l'être divin : l'ame étoit derivée de là, selon quelquesuns. C'est pourquoi ils le regardoient comme Platon. étant ingénérable & incorruptible en sa substance. C'étoit une portion de la Divinité. C'étoit un Dieu elle-même, disoit cet Empereur philosophe, après plusieurs Mars-Aus. autres. C'est ce qui a donné lieu à l'erreur qui a consacré tant de mortels, & qui leur a fait rendre les honneurs divins. Les biens qu'ils avoient procurés au monde on fait regarder leur ame comme ayant quelque chose de plus divin que les autres, & tout cela enfin étoit fondé sur ce que rien n'étoit regardé comme absolument dépendant d'une volonté souveraine, ni comme tenant d'autre que de soi le fond de son être.

Le Ministre, qui nous parle tant de ces natures médiatrices, & de ces esprits médiateurs, introduits par le Platonisme, ne sait toit, selonles

Platonimédiation desDémons. cette doctri-

Tim.

prasc. Lucif. Epiph. har. 60. c. vij.

pas, ou ne fonge pas, ou ne veut pas eiens, que la avouer de bonne foi, qu'on les y faisoit inédiateurs de la création de l'homme, comme & combien ils l'étoient de sa réunion avec Dieu. Ainsi noussommes la nature divine étoit inaccessible pour les éloignés de hommes, & ils n'en pouvoient approcher que par les demi-Dieux, qui les avoient faits, qu'on appelloit aussi Démons. Il est certain Plat. in que ces Démons ou ces demi-Dieux de Platon, furent adorés sous le nom des Anges, par un Simon le Magicien, par un Ménandre, par cent autres, qui dès l'origine du Tertull, de Christianisme, méloient les réveries des Philosophes avec une profession telle quelle du Hier. adv. Christianisme. Mais si ces hommes, aussi mauvais Philosophes que mauvais Chrétiens, Théod. har, avoient compris que Dieu tire également du Fab. lib. v. néant toutes les natures intelligentes, & les anges comme les hommes, ils n'auroient jamais pensé que les uns eussent besoin d'aller à Dieu par les autres, ni que pour approcher de lui, il fallût mettre tant de différence entre ceux qu'il avoit formés de la même main. La Religion Chretienne ne connoît point ces entremetteurs, qui empêchent Dieu de tout faire, de tout gouverner, de tout écouter par lui-même; & s'il a donné aux hommes un médiateur nécessaire, qui est Jesus-Christ, ce n'est pas qu'il dédaigne leur nature qu'il a faite; mais c'est que leur péché, qu'il n'a pas fait, a besoin d'être expié par le sang du juste. C'est par là que nous avons besoin de médiateur. Mais afin que nous connussions que c'étoit notre péché & non pas notre nature qui nous éloignoit de Dieu, il a voulu que ce médiateur fût homme; & il a si peu dédaigné la nature humaine.

sur le reproche de l'Idoi. 369 qu'il l'a même unie à la personne de son Fils

Par ce mystere, l'idolatrie devient comme XXVIII. impossible au Chrétien, & il ne peut y Moyens que tomber qu'en oubliant jusqu'aux premiers vés pour serprincipes de sa religion. Il ne peut plus, mer parmi comme faisoient les Paiens, égaler les les hommes à Dieu; puisqu'il voit que le genre toute voie à humain étoit si éloigné de Dieu par son l'idolatrie II péché, qu'il avoit besoin d'un médiateur ble de rien pour en approcher. Mais ce médiateur est égalera Dieu homme; & quand il ne seroit que cela, ni à J. C. aux merveilles qu'il a faites & aux graces qu'il répand sur nous, le genre humain porté à diviniser ses bienfaicteurs, auroit tenté d'en faire un Dieu, & de lui rendre les honneurs divins. Pour prévenir cette erreur, Dieu, en incarnant son Fils unique, en le faisant homme comme nous, a su faire de ce médiateur qu'il nous donne, un Dieu égal à lui ; enforte qu'on ne se trompe pas de l'adorer comme tel. Mais de peur qu'on n'étendît le même honneur à d'autres hommes excellens, on apprend que pour faire un Dieu de Jesus-Christ, il a fallu lui donner outre la nature humaine, une nature plus haute, & qu'il ne fût rien moins qu'une des personnes divines, à laquelle on rendît avec Dieu en unité un même culte suprême. Car si l'on avoit attribué notre rédemption ou notre réconciliation à la nature angélique, l'on auroit pu adorer les Anges; mais on ne le peut plus depuis qu'on adore en Jesus-Christ celui-là même qui a fait les Anges, & que les Anges adorent. Il n'y a donc plus moyen de lui rien égaler dans sa pensée, ni par consequent de rien égaler à son Pere & au Saint-Esprit, auxquels seuls on le rend égal. Mais

ne peut-il pas arriver qu'en le regardant en sa qualité de médiateur, qui l'approche si fort de nous, on lui donne des égaux par cet endroit-là, & des médiateurs à même titre? Point du tout, puisqu'on ne le fait médiateur qu'au titre d'un mérite & d'une dignité infinie: ce qu'il ne pourroit avoir, s'il n'étoit Dieu & fils unique de Dieu, de même nature que lui. Car s'il exerce sa médiation par une nature humaine, & par des actions humaines, on reconnoît tout ensemble que tout cela seroit inférieur à cet emploi, si tout cela n'étoit élevé par la divinité même de cette personne; & c'est ce qui nous est déclaré dans le mystere de l'Eucharistie, où Jefus-Christ exerce très parfaitement son office de médiateur; puisqu'il nous y confacre & nous y fanctifie par fon corps & par fon sang. Mais en même tems nous voyons qu'on ne nous sanctifie dans ce Sacrement. ni par le corps d'un Apôtre, ni par le corps d'un Martyr, ni par le corps de la Sainte Vierge, ni enfin par le corps d'aucun autre Saint, si ce n'est par le corps de celui qui est reconnu pour le Saint des Saints. Ainsi l'Eucharistie même nous dévoue & nous consacre à Dieu seul; non-seulement parce que l'objet à qui nous nous dévouons est Dieu. mais encore parce que le moyen qui nous y unit, en même tems qu'il s'approche de nous en tant qu'homme, consomme notre unité en tant que Dieu. Cela est cru dans l'Eglise, & y est cru très-distinctement, & y est soigneusement enseigné à tous les Fideles, des l'enfance jusqu'à la vieillesse & jusqu'à la mort. Tous vos Ministres le savent : & si vous savez les presser, vous leur en arracherez l'aveu, malgré qu'ils en aient. Qu'on

SUR LE REPROCHE DE L'IDOL. s'imagine, après cela, par quel endroit l'idolatrie pourroit s'introduire dans un tel culte, & comment il seroit possible de rien égaler ou à Dieu ou à Jesus-Christ, qui seul est un avec Dieu même. A cela qu'oppose-t-on? Des chicanes que j'ai honte de rapporter, tant elles sont vaines, & qu'il faut néanmoins encore que je réfute, puisqu'on ne cesse.

de les objecter, quoique cent fois réfutées. Vous égalez, dit-on, vos Saints à Dieu, puisque vous leur érigez des temples, puisque Les fêtes des vous leur confacrez des jours de fêtes. Quoi ! Saints, ceque n'y aura-t-il point quelque Ministre assez of- c'est: doctrificieux pour nous décharger de l'ennui de se Anglicane répéter cent fois la même chose, sans qu'on Protestante. veuille nous écouter? Mais je n'ai pas besoin d'un Ministre officieux. Toute l'Angleterre plaide notre cause, puisqu'elle célebre comme nous les fêtes des Saints; & pour ne manquer à aucun, même la fête de la Toussaint. Le calendrier où elles sont marquées, & l'office qu'on y fait ne font pas encore abolis. Ils pourront l'être avec le tems, & tout cela peut devenir une idolatrie, s'il plaît au vainqueur (a) (car il faudra bien subir la loi); mais on ne fera jamais qu'on ne les ait célébrées, ni que Burnet, qui, sans doute, n'eut jamais dessein de nous obliger, n'ait écrit qu'on devoit les célébrer, même par principe de conscience; parce qu'aucun de ces jours n'est proprement dédié à un Saint; mais qu'on les consacre à Dieu, en la mémoire des Saints, dont on leur donne le nom : ce qui est de mot à mot notre doctrine, comme il paroît

Tom. p. 191. Var. l. vij

⁽a) M. Boffuet désigne ici le Prince d'Orange, qui venoit d'usurper la Couronne d'Angleterre sur le Roi. Jacques II. son beau-pere.

AVERTISSEMENT

en tout & par-tout, par nos catéchismes; & tout ce qu'on nous impute au-delà est

Venons aux temples; mais ici toute l'An-

une manifeste calomnie.

XXX. dédiées aux SS. justifiées par la même que enveniniée de Daillé fur le mot vi.

Les Eglisés gleterre nous justifie encore. Qui ne connoît à Londres l'Eglise de S. Paul, & toures les autres qui portent les noms des Saints? On voie: remar- nous dira que c'est pour en conserver la mémoire; mais que les temples sont proprement dédiés à Dieu, comme les fêtes. C'est encore divus ou di- notre doctrine. Toutes les églises & toutes les fétes sont également dédiées à Dieu. On leur donne les noms des Saints pour les distinguer. Qu'on nous repoche après cela les Eglises dédiées aux Saints, & celle de Saint Eustache ou de Notre-Dame, plus belle que celle du Saint-Esprit. Tout le Synode de Thorn, de la Religion de nos prétendus Réformés, a inféré dans ses actes, qu'il Syn. Tor. s'étoit assemblé dans le temple de la Sainte Synt. Conf. Vierge, Divæ Virginis. Le même Synode Fidei, Fart. parle encore du 25 Août, comme d'un jour vj. p. 240. confacré à Saint Barthelemi, Divo Bartholomæo sacra. Ces actes sont rapportés dans le recueil des confessions orthodoxes de Geneve, & en passant, voilà non-seulement le temple de la Sainte Vierge, & la fête de De cultu Saint Barthelemi, mais encore le mot Divus,

> ser les passages où les Saints sont appellés de ce nom, dans un Paul Jove, dans un Bembe, dans un Juste Lipse. Il est vrai, le zele de l'ancien latin nous a introduit ce mot, & tant d'autres aussi ridicules, quand on les affecte. Tout est perdu, si en lisant

242.

latr. p. 523. dont Daillé nous fait un si grand crime. Car \$25. c'est, dit-il, ériger les Saints en Dieux tout court. Sur cela il prend la peine de ramas-

SUR LE REPROCHE DE L'IDOL. Bembe, & les autres Auteurs de ce goût, on trouve un feul mot que Ciceron ou Virgile n'aient point prononcé; & Juste Lipse, qui s'est moqué de cette fade affectation. n'a pu s'empêcher d'y tomber. Qu'on s'en moque; nous y consentons; mais ceci devient une affaire de Religion. N'importe que Bellarmin, plus régulier, ait blâmé ces expressions paiennes. Daillé le trouve mauvais. Comme il vouloit se servir de ce mot, pour montrer que nous donnons de la divinité aux Saints, en les appellant Divi, il s'emporte contre Bellarmin, parce qu'il ne trouve pas dans ses écrits ce mot, dont il prétendoit tirer avantage, lui reprochant avec amertume que sa modestie est fausse, ridi- Ibid. cule & impertinente. Enfin il fait tort aux Saints, & lorsqu'il ne.....

Le reste manque.





TABLE

GÉNÉRALE ET RAISONNÉE

DES MATIERES

Contenues dans les cinq Volumes.

Les cinq Tomes font défignes parles cinq premieres lettres de l'Alphabeth: a. défigne le premier; b. le fecond; c. le troifieme; d. le quatrieme; & e. le cinquieme. Les chiffres Arabes marquent les pages du Tome défigné; les chiffres Romains, les numéros de la Préface mise par l'Auteur à la tête de l'Histoire des Variations.

A.

A Bus (les) qui donnent occasion aux révoltes des Hérétiques, bien loin d'être approuvés par l'Eglise, en sont au contraire plus condamnés que par les Hérétiques mêmes. Les Saints qui s'y opposionent le plus, comme S. Bernard, n'en sont pas moins soumis aux Supérieurs légitimes, même mauvais, b. 374.

Ablution (l') que les Vau-

Ablution (P) que les Vaudois rejetoient dans le Baptême, n'étoit pas l'eau dont on fe fervoit pour baptifer, mais le vin qu'on donnoit aux enfans baptités. On appelloit

ce vin ablution, parce que l'on donne ce nom au vin que les Prétres prennent, à la fin de la Messe, après la communion, b. 343.

Absolution facramentale.
Elle est reconnue, ainsi que
toutes ses aurres parties du
Sacrement de Pénitence, par
les Luthériens, a. 145 & fuiv.
Henri VIII l'avoit conservée
en Angleterre; & les Evêques
de ce Royaume dresserent,
sous son autorité, une confession de soi sur les Sacremens,
entièrement conforme aux
sentièrement conforme aux
fentimens de l'Eglise, b. 31-22

RLE

Ablinence des viandes (l') retenue en Angleterre, par Edouard VI, justifie l'Eglise Romaine, à laquelle les Protellans reprochent d'enseiguer une doctrine de démons, à cause de sa défense de manger de la viande en certains jours , b. 68.

Accomplissement (l') de la loi avoué dans l'aptilogie de la Confession d'Ausbourg, au mêmetensque dans l'Eglise, a. 128; & dans la confession de Strasbourg, a. 139 & Suiv.

Adam étoit, selon les Calvinistes, dans une nécessité inévitable de pécher, & son péché étoit ordonné de Dieu. €. 41-2.

Sesenfansavoient, de Dieu même, une dispense légitime d'épouser leurs sœurs dans ce commandement : Croissez &

multipliez, d. 210.

Adoration de J. C. dans l'Eucharistie, rejetée par Melancon & par un grand nombre de Luthériens, a. 172. Luther, après beaucoup de vatiations, avoue cette adoratien nécessaire, a. 180. C'étoit une conséquence nécessaire de la Présence réelle qu'il admettoit, ibid. & fuiv. Elle est défendue par Edouard VI. puis permise par Elisabeth, b. 208-9. Les Calvinistes changent fur l'Adoration de J. C. c. 99. Ils tolerent, dans les Luthériens, les actes intérieurs de l'Adoration, & rejettent les extérieurs, c. 100. Adrets (le Baron des) ex-

horté par Calvinà empêcher les pillages, b. 230; fes cruau-

tés & fes exploits avec fes troupes protestantes, qui se disoient soudoyées de vengeance, de passion & d'honneur , b. 233.

Aërius enseignoit que les Prieres pour les morts sont inutiles. Les Luthériens disent qu'ils ne foutiennent point Aërius, dont ils suivent la doc-

trine dans la pratique, a. 152. Ally (le Card. d') defire la réformation, non de la doctrinede l'Eglise, qu'il croit pure, mais des abus & des mœurs a. 1, 2. Il croit que, pour y parvenir, il faut rétablir l'autorité du Pape, ou en choisir un que toute l'Eglise reconnoisse pour Chef; au lieu que Lucher faisoit dépendre la réformation de la deftruction de la Papauré, a.6.

Albert de Brandebourg

V. Brandebourg.

Albigeois (les), les Vaudois, Wiclef, Jean Hus, & tous ceux que les Protestans reconnoissent pour leurs ancêtres, vouloient parvenir à la réformation par la rupture, a. 7. Les Calvinistes se deshonorent en prenant, pour leurs prédécesseurs, les Albigeois, qui ne peuventremonter plus haut que Pierre de Bruis, au onzieme siecle, b. 272. Lueger, l'un de leurs Barbes ou Pasteurs, leur donne une grande antiquité; & Beze metleur origine à l'an 120 de J. C.: ce qui est démontré faux , b. 273-4. Ils font purs Manichéens, b. 275. Les Hérétiques Touloufains, combattus par S. Berpard ,

nard, étoient Manichéens. Il avoient pour Chefs Pierre de Bruis, & son disciple Henri. Pierre le Vénérable, les nomme Petrobusiens, 296. Plusieurs subissent interrogatoire au Concile de Lombez. V. Lombez. Ermangard réfute leurs erreurs dans son traité contre les Vaudois, b. 302. Aleanus, Moine de Cîteaux, fait un traité contre les Manichéens de Montpellier, qui font les Albigeois, & contre les Vaudois qu'il distinguedes premiers, b. 303. René, de l'Ordre des FF. Prêcheurs, auparavant de la secte des Manichéens d'Italie. distingue les Vaudois des Albigeois, b. 307-8. Il fait le dénombrement des Eglises Manichéennes, parmi lesquelles il comprend celle des Albigeois, & fait voir qu'ils venoient de Bulgarie, b. 309-310. Matthieu Paris leur donne la même origine, & dit que leur Pape est en Bulgarie, b. 310. Leur extérieur modeste, leur profonde hypocrisie, selon Enervin & S. Bernard, b. 311. Ce Saint détaille l'infamie de leur doctrine & de leurs mœurs; en quoi ils font semblables aux Manichéens combattus par S. Augustin, b. ibid. Exposition de leur doctrine, b. 313. Leur Manichéisme est démontré , ibid. & 314. Pierre le Vénérable ne connoissoit que quelques-unes de leurs erreurs. S. Bernard en étoit miaux instruit, b. 314-5.

Pourquoi les Albigeois sont

Tome V.

nommés Ariens, dans le Concile de Lombez. Voy. Lombez.

Alexandre (S.) d'Alexandrie, foutient contre Arius, l'immutabilité dufils de Dieu. qu'il dit être parfait, sans défaut & fans befoins : ce qui réfute l'imputation d'erreur fur ce point, faite par Jurieu aux Peres des trois premiers fiecles, e. 78-9. Il reiette formellement les deux naissances du Verbe, avant l'Incarnation, admises par les Ariens, & dont Jurieu inculpe les mêmes Peres, e. 81.

Allemagne (l') toute en feu par le livre de Luther, de la Liberté chrétienne, a. 54. Les Luthériens prennent les armes fous la conduite du Landgrave de Hesse, & font trembler l'Allemagne, a. 96-7-8,

165-6.

Amboise (Conjuration d') est le commencement des troubles excités en France par les Calvinistes , b. 221 : qui , à l'exemple des Albigeois, des Wiclefites, des Luthériens & autres Hérétiques, se lasserent de faire parade de leur patience, & prirent les armes par maxime de religion. Beze en convient , b. 222-3. L'exécution d'Anne du Bourg & de quelques-autres Calvinistes, fut l'occasion de cette conjuration. On en donne quatre preuves démonstratives, b. 224-5-6. Elle fut découverte par deux Huguenots, que Beze accuse pour cela de déloyauté, ibid.

Le dessein étoit d'assaillir le Roi dans son Palais, d'en enlever les Guises, de forcer le Roi à laisser la liberté de religion; & de ne point poser les armes dans tout le Royaume, que tout cela nesure et en

cuté, b. 227-8-

Le Ministre Basnage cherche, dans Castelnau, de quoi prouver que la conjuration me sut pas tramée par les Calvinistes. Cet Auteur les inculpe de ce crime, c. 304 & suiv. On discute les raisons de Rasnage, c. 307-8-9, &c. La conjuration approuvée comme dogme & par délibération de la seule Résorme; aémoignage de Beze & autres, & 312. Calvin mal justifisé sur e point par Basnage, c. 313.

Ambroife (S.) reconnupour faint par le Ministre Jurieu, quoiqu'il ait été, seson lui, non-seulement adorateur de l'idole, par les respects qu'il rendoit aux corps
des SS. Gervais & Protais;
mais encore qu'il ait érigé l'idole dans la maison de Dieu,
& que le diable ait abusé de
lui pour le faire servir d'organe à l'impiété, d. 142.

Amissibilité (l') de la Justice, avouée dans la confession d'Ausbourg, & la nécessité du Baptème: les Calvinistes ont varié sur ces deux points, à l'exemple des Analaptistes, a. 135-6. L'amissibilité pareillement admisse par les Calvinistes de France, b. 186. Et par les Anglois, sous Elisabeth, b. 220. Les Arministes ou Remontrais enfei

gnent lamême doctrine, c. 36...

Amfdorf (Nicolas) confacré Evêque par Luther, qui n'étoit que Prêtre, a, 31.

Amour de Dieu. La Confession d'Ausbourg soutient
cette étrange maxime, avancée auparavant par Luther,
qu'on est justificavant d'avoir
la moindre étincelle de l'amour de Dieu, a. 142-3. Le
Concile de Trente décide au
contraire, que c'est par l'amour de Dieu qu'on obtient la
justification, ibid.

Anabaptistes. Luther qui prêchoit sans mission & sans miracles, trouve mauvais que les Anabaptistes fassent la même chose, a. 31. Ils se joignent aux Paysans révol-

tés. V. Paysans.

Les Anabaptistes avoientenfeigné, avant Calvin, plufieurs erreurs qu'il a enseignées depuis, b. 139. Leurs Chefs & ceux des autres sechesne croyoient pas avoir moins de droir que ceux des Luthériens & des Calvinistes, des'attribuer une mission extraordinaire, c. 139.

Anafiafe, Empereur de Constantinople. Sous son regne, Soteric, Chef des Eutychiens, accuse Macedonius, Patriarche de Constantinople, & son Clergé, d'avoir suscité une révolte contre lui. Le fair démontré faux contre Basnage, qui cite cet exemple pour prouver que l'Eglise ancienne autorisoit les révoltes, c, 183. L'Eglise n'approuva point le soulévement du peuple. Les séditions, constant de la constant de la

£ . .

traires à la doctrine de Saint.

Paul , c. 298.

Angely (S. Jean d'). Les Calvinistes y tiennent un Synode, où ils décident la prise

d'armes, c. 338.

Angleterre. Sa prétendue réformation commencée par Henri VIII, également rejetée des Catholiques & des Protestans. Ce que fait ce Prince pour établir sa réformation, b. 3. & suiv. Les Eveques Anglois fouscrivent aux décisions sur la Foi de Henri VIII, b. 26. Voyez Henri VIII.

Anglicane (l'Eglise) fait schisme avec toute l'Eglise, & devient un corps politique séparé du corps entier, en se donnant pour Chef son Roi, & réglant sa doctrine indépenda nment du reste de l'Eglife. Combien elle s'écarte en ce point de l'ancienne Eglife, b. 51-2. Elle est convaincue, par le Ministre Jurieu, d'avoir changé les maximes de sa religion sur l'obéissance due aux Puissances fouveraines, d? 362-3. Les terre faites sous Cranmer. permettent, en plusieurs cas, la dissolution des mariages, & d'en contracter d'autres du vivant des deux époux, 246. Cette Eglise justifie l'Eglife catholique fur le culte des Saints dont elle célebre. les fêtes, & fur les temples, fous le nom des Saints qu'elle conferve comme nous, e. 371 & luv.

Amechrift. Let Turc. &.

le Pape, selon Luther, sont deux Antechrists, a. 36. Le Synode de Gap décide, comme un article de Foi, que le Pape est l'Antechrist, parce qu'il se dit supérieur aux autres Evêques, c. 2. Tous les Papes, depuis S. Grégoire, ou même depuis S. Léon, font, selon les Protestans, des Antecrists, c. 4. Ce sentiment est dit, par le Synode de Gap, celui de toute la Réforme, ainsi que par celui de la Rochelle, c. 7. V. Smalcalde.

Apocalypse (l') rejetée: par Luther, c. 3. Les Réformés croient que le Pape est l'Antechrist , c. 5. Jurieu & les autres Calvinistes se contrarient les uns les autres, & se contredisent eux-mêmes dans leurs explications apocalyptiques ,.c. 30-1. Mede trouve l'Anglois dans l'endroit de l'Apocalypse où Jurieutrouyele François, c.,32. Séditienses explications de l'Apocalypie. La Réforme croit y voir que Rome est la Babylone qu'il faut exterminer, d. 233. Passage de l'A-Loix ecclésiastiques d'Angle- pocalypse cité par Jurieu, au sujet de la puissance du Prince contre les Hérétiques, qui prouve le contraire de ce qu'il veut, c. 255.

Apologie (1') de la Confesfion d'Ausbourg, faite par Melancion, & approuvée de: tout le Luthéranisme, a. 103; altérée depuis par les Luthériens, a, 109. Ellemet S. Bernard, S. Dominique, & S. François, parmi les Saints. Peres, qui le croyoient justia-

Li. 11.

fés par la Foi, & non par les œuvres; & condamne les Moines, leurs successeurs, comme secoyant justifiés par les œuvres sans la Foi; ce qui est une calomnie, d. 124-

Apôtres. Les dons extraordinaires, tels que celui des miracles, l'infaillibilité de chacun d'eux, & leur fainteté ne devoient pas nécessairement passer à chacun de leurs successeurs en vertu de la promesse, je suis avec vous. Abus que les Ministres sont de ces dons particuliers & passagers, pour contester à l'Eglise sa visibilité, sa fainteté, son infaillibilité, d. 487 & suiv. 499, 500.

Arbitre (libre). Luther fait un livre du ferfarbitre, où il enfeigne que les hommes & les Anges n'ont point de liberté; que Dien feul eff libre; que tout arrive par néceffité; que Dien fait également en nous le bien & le mal, couronne des indignes, danne des innocens, a. 63. Litétracte, dans la Confession d'Ausbourg, ce qu'il avoit dit sur ce sujet, a. 119. V. Libre-Arbitre.

Ariens. Combien ils ont variédans leurs différentes & fréquentes confessions de Foi, II. Il est plus aisé, felon Jurieu, de se fauver dans leur fecte que dans l'Eglise catholique, d. 167. Ce Ministre accusé par ses confreres, avec beaucoup de fondement, d'enfeigner le pur Arianisme, e. 7. Les Ariens ontabusé du terme

de Ministre du Pere, dont on se servoir autrefois en parlant du Fils de Dieu; & c'est à cause de cetabus qu'on ne s'en sert plus, e. 53. Jurieu fait arianiser les Peres des trois premiers siecles, & le Concile de Nicée, e. 82. Les Ariens & les Sociniens n'ont jamais rien dit de fi extravagant, que ce que ce Ministre fait dire aux anciens Peres, e. 118. Bastiage entreprend de prouver que l'Eglise varioit d'un jour à l'autre, du temps de l'Arianisme, sous Constance & Valens, d. 551-2. On démontre que l'Eglise perfifta toujours dans sa meme doctrine, qu'elle conferva son étendue par toute la terre, & qu'elle ne cessa point de reprocher aux Ariens leur nouveauté, d. 453-4. Il ne faut point de discussion pour favoir le fait de la rupture, foit d'Arius, soit de tout autre sectaire. Les plus simples en sont instruits dans le temps, & perpéruent le fait, qui demeure toujours certain, d. 555 - 6. Bafnage impute à l'Eglise de croire que les peuples étoient obligés de suivre la foi des Evêques Ariens, intrus par violence à la place des Pasteurs catholiques, d. 564.

Arméniens (les), fujets de la Perse, se donnent aux Romains. Basnage les cite pour autoriser les révoltes contre les Souverains, sans prouver s'ils étoient sujets comme les peuples ordinaires, ou seulement consédérés des Perses. Dans le premier cas, ils feroient des rebelles que la loi de Dieu condamne, & non dans le fecond, c. 299, 300-

I.

Arminius (Jacques) combat les excès des Calviniftes fur le libre-arbitre, fur l'inamiffibilité de la juiftice & la certitude du falut par d'autres excès : il établit le pur Pélagianisme, & favorise les Sociniens, c. 49. Gomar, rigoureux Calviniste, s'oppose à lui. Les Eglises Calviniennes formes deux partis opposés, fous les noms de Remontrans & de Contre-remontrans, c. 50. V. Remontrans.

Arnaud de Bresse trouve des erreurs dans les dogmes de l'Eglise, qu'il entreprend de résormer. Saint Bernards'y oppose, a. 5. V. Bernard(S.).

Arragon (Catherine d'), veuve d'Arthus, frere ainé de Henri VIII, Roi d'Angleterre, épouse ce prince en secondes noces. Son mariage déclaré nul par Cranmer, b. 14. V. Cranmer & Divorce. Sa mort & se vertus, b. 19.

Athanase (S.) prouveaux Ariens la nouveauté de leur doctrine, & que la Foi du Concile de Nicée, sur la Trinité & l'Incarnation du Verbe, étoit celle dans laquelle les Martyrs avoient verséleur sang, d. 50-1-2. Sa sublime Théologie sur l'Unité de Dieu, dont les trois Personnes se raportent à un seul principe, e. 56.

Athenagore & les anciens Peres calomniés par Jurieu, comme ne croyant pas Dieu immuable; justifiés par les propres paroles d'Athanagore. & non-seulement par les Catholiques, mais même par les plus savans Protestans, d. 40. Il est attaqué par Jurieu, comme enseign nt deux Nativités du Verbe. On le justifie par ses propres paroles, que ce Ministre falsifie, e. 92-3-4. La fuire de son passage supprimée par Jurieu, fait le dénouement de sa doctrine, qui est très-exacte, e. 95-6. Son dessein étoit de prouver aux Païens, que les Chrétiens qui servent Dieu en trois Personnes, ne sont pas des Athées, comme les Païens le supposoient; ce qui fait un nouveau dénouement de la doctrine des ancies Peres, e. 97.

Assassinats (pratique des), dans la Réforme, autorisée par les Ministres. On le prouve, de l'assassinat du Duc du Guise & de plusieurs autres, c. 343-4; entr'autres de celui du Cardinal Beron, Primat d'Ecosse, c. 354. Histoire de cet assassinat, ib. & suiv. Voyez aussi d. 307-8-9.

Affujettissement (P) à l'autorité de l'Eglise est le vrai remede aux absurdités où l'on se jette, en suivant son propre esprit. On le prouve par l'expérience du passé, d. 425-

6.

Aubertin, Ministre Protestant, dit faussement que Claude Seyssel, Archevêque de Turin, qui détaille & combat toutes les erreurs des Vaus dois , n'avoit ofé attaquer leur opinion contraire à la Transhibstantiation & à la Présence réelle. Ils pensoient comme l'Eglise sur ces deux points, b. 336. Vaines objections de ce Ministre, b. 337. Il confond artificieusement les Vaudois avec les Albigeois, b. 365. Son illusion groffiere sur ce sujet, b. 370.

Augustin (S.). Les Réformés le citent seulement pour la forme, fur l'opinion de la justice imputative, qu'on avoue qu'il n'a ni connue, ni enseignée. Melanston traite d'imagination la doctrine de ce Pere fur la justification du

pécheur, a. 241. &c.

Ce Saint pose pour principe, qu'il n'est permis qu'au Prince de faire la guerre : que le devoir des sujets est de combattre fous fes ordres : que jamais ceux-ci ne sont en droit de prendre les armes . contre leur Souverain ; & que, s'ils en sont persécutés injustement, ils n'ont point d'autre parti à prendre que de souffrir, c. 293 & Juiv.

Le Ministre Jurieu falsifie un passage de ce Pere, pour lui faire dire que l'Eglise apprend de nouvelles vérités. d. 43. S. Augustin prouve au contraire contre les Pélagiens; que la Foi de l'Eglise n'a ja-

mais varie, d. 55.

Basnage insulte le S. Docteur qu'il accuse de raisonner. pitoyablement contre les Manichéens, e. 235, Le Ministre Claude ofe dire qu'il fiétrit sa mémoire, en soutenant qu'il falloit persécuter les Hérétiques, e. 259.

Avis aux refugiés (l'Auteur de l'), quoique Protestant, montre très-bien les égarements où la Réforme s'est jertée, en attaquant la majesté des Rois & la tranquillité des Etats, c. 382.

Ausbourg (Diette d'.) tenue par l'Empereur Charles V. Les Protestans y donnent differentes confessions de Foi, a. 101. V. Confessions de Foi. L'Empereur y condamne les. Protestans, & se ligue contr'eux avecles Etats Catholiques , a. 165. Les Protestans fe liguent aussi entr'eux. Le Landgrave de Hesse traite malgré Luther avec les Sacramentaires; & Luther, contre. fes anciennes maximes, autorife la prise d'armes contre les Souverains, a. 166.

Ausbourg (Confession d'),

V. Confessions de Foi.

D-APTEME. Zuingle attaque la nécessité du Bapteme, fans lequel il croit que Le mal originel , qu'il dit n'être pas péché, est ôré dans sous les hommes par la mort.

de J: C. a. 69: de sorte quece qu'on appelle péché originel ne damne personne, tous les enfans, même ceux des Païens, naissant dans l'état d'innocence. Il ajoute que le

Baptème n'ôte aucun pêché, & ne donne aucune grace, a. 70. Il force tous les passages de l'Ecriture, pour en conclure que le Baptème est. feulement le signe du Sang de J. C. a. 7. Il méprife tout ce que disent les Peres sur le Baptème, & ne daigne pas même les consulter, a. 72. Les Luthériens, au contraire, admettent la nécessité du Baptème pour être fait ensant de Dieu, a. 122; ce que la Con-

fession d'Ausbourg enseigne

clairement, a. 136.

Selon Calvin & les Calvinistes, le Baptême n'est pas nécessaire au salut, b. 137. Il est la source de la grace & ne l'opere pas. Les enfans des Fideles naissent dans la justice. Galvin appuie ce nouveau dogme d'un passage de l'Ecrirure, mal entendu, b. 138. Il fuit de cette doctrine, jointe à celle de l'inamissibilité de la justice, que toute la postérité d'un Fidele est prédestinée, b. 140. Etranges contradictions des Calviniftes sur ce point, b. 142. Les Galvinistes, en recevant la Confession d'Ausbourg, admettent la nécessité du Baptême, b. 186. Le Baptême inutile, selonles Manichéens, b. 284. Les Vaudois en méprisent les cérémonies, b. 343. Les Freres de Bohême rebaptisoient tous ceux qui venoient à eux, b. 396.

Les Remontrans ou Arminiens nient la nécessité du Raptème, c. 53. Le Synode de Pordre d'approuve, ce point. de leur doctrine, c. 60. Les-Protestans admettent, comme l'Eglise Catholique, le Baptême par immersion indroduit par la coutume, sans décision de l'Eglise, quoiqu'il ne soit pas plus établi dans l'Ecriture que la communion, sous une espece, c. 232. Ils contredisent leurs propres principes, en recevant la forme du Baptême usitée dans l'Eglise Catholique, d. 435.

Barbes (les). On donnoit ce nom aux Pasteurs des Vau-

dois, b. 273.

Barnevela, enaemi du Prince d'Orange, prend partipour Arminius, & les Remontrans ou Calvinistes Pélagiens contre les Gomaristes, c. 50.

Bajile (S.) S. Chrysostome & beaucoup d'aures Saints déclarés idolatres par Jurieu

c 0.

Baste (Concile de). Il accorde quatre articles aux Ca-

lixtins, b. 392.

Confession de Foi des Protestans de Basse, a. 179. Autre Confession, où ils adoucissent la premiere, & qu'ils remplissent d'équivoques, a.

182-3.

Bajnage (le Ministre) fertile en injures, c. 275. Il fourient les révoltes des sujets, & reproche à l'Eglise de persécurer les Hérériques, c. 776. C'étoit, selon lui, par un reste de Papisme, que Calvin, strbûler Servet dans Geneve, c. 277. Il dit que, dans les Etats Protestans, toutes les secres sont en pleine liberté.

ce qui est démontré faux par rapport aux Catholiques, en Suede, en Suisse, en Allemagne, c. 178-9 & fuiv. Les exemples qu'il aprorte de l'ancienne Eglise, en faveur de la révolte des sujets, ne peuvent rien & prouvent trop , c. 381-2. Les deux moyens qu'il emploie au fujet des guerres civiles, se contredifent : 10. que toutes celles de la Réforme sont justes: 20. qu'elles n'étoient point guerres de Religion, c. 303. Il justifie mal la guerre entreprise ausujet du masfacre de Vaffy, c. 319 & fuiv. V. Vaffy. Il en impose à l'Auteur des Variations, & ne répond point à ses preuves, c. 332; & fait semblant, au sujet des lettres de Catherine de Médicis au Prince de Condé, d'ignorer l'etat des choles, c. 327. Il tache vainement de justifier les Synodes de la Réforme, d'avoir approuvé les révoltes, c. 326 & suiv. Il citeà faux de Thou & la Popiiniere au sujet des révoltes des Calvinistes des Vallées de Piémont contre le Duc de Savoie, c. 330 & fuivantes. Il ne cherche qu'à éblouir les lecteurs, & falfifie les faits , c. 335-6-7: Il justifie mall'Electeur de Saxe & le Landgrave de Hesse de la guerre entreprise en conféquence de la ligue de Smalcalde, c. 363. Ces Princes se condamnent eux-mêmes, & acquiescent à la sentence Impériale, c. 365. Il accuse, fans preuve, l'Auteur d'avoir

tronqué un passage de Melancton, que lui-même fassise, c. 368 & fuiv. Il prouve ce qu'on ne lui conteste pas, & dissimule ce qu'on lui conteste, c. 372. Il impute à l'Eglise de prétendre dispenser des loix de Dieu, c. 393.

Il blame Jurieu de trouver. à l'occasion de l'affaire du Landgrave de Hesse, des nécessités contre l'Evangile, d. 222-3. Il se plaint, fans raison, de ce qu'on trouve ridicules les espérances concues par les Protestans sur la foi des fausses prophéties, d. 445. Il entreprend de réfuter la premiere Instruction pastorale fur les promesses faites à l'Eglise. Sa témérité de conrester à J. C. d'avoir pu donner, enfix lignes, un remede à toutes les erreurs, d. 463. Ses chicanes fur chaque parole de la promesse, d. 467 & fuiv. Il enfeigne que l'Eglise reut être livrée à la puisfance de l'Enfer, pendant que J. C. est avec elle, d. 474. Il accuse l'Auteur d'appliquer la promesse aux seuls Pasteurs de l'Eglise Latine, d. 476. Ses contradictions, d. 477. Il élude la force de ces paroles: Je suis avec vous. d. 478. Il tâche de rendre l'Eglife ridicule, en difant que les Catholiques attribuent à chaque Evêque & à chaque Curé une infaillibilité femblable à celle qu'avoit eu chacun des Apôtres. On prouve contre lui, qu'il fussit, pour l'accomplissement de la promesse, que les dons de l'infaillibilité

e. 7.

faillibilité & de la sainteté se glise, 487 & Suiv. Ses absurdités groffieres & fans nombre au sujet de l'Eglise, qu'il suppose pouvoir être invisible. Il corrompt les paroles de J. C. d. 449 & Suiv. Il confond la tolérance des vices avec l'amour des vices, d. 499. Il réduit à rien les promesses de J. C. en bornant sa présence aux consolations intérieures qu'il donne aux SS. d. 500. Il embrouille tout dans la promesse, d. 502-3. Il ose même faire J. C. schismatique & novateur, & dire que tous les caracteres donnés par les Catholiques à l'Eglise, manquoient à J. C. d. 508-9. Il compare les commencemens de Calvin à ceux de J. C. d. 510. Il autorise les schismes, V. Schifme. Il avance une multitude de faits étrangers à la question, & laisse à l'écart ceux qui, seuls, sont importans au falut. d. 541-2. Il entreprend de prouver qu'il y a eu des innovations dans l'Eglise, & demeure court dans sa preuve, d. 543. Sur le dogme de la visibilité & de l'étendue de l'Eglise, il oppose à S. Augustin, S. Athanase, S. Hilaire & S. Grégoire de Nazianze, qui difent la même chose que ce faint Docteur, d. 568-9. Maxime trompeuse & illusoire de Basnage, que la promesse de J. C. doit s'expliquer par l'événement, & non par la clarrédes paroles & la véracité de celui qui promet, d. 572 & f. Tome V.

failibilité & de la fainteté fe trouvent dans le corps de l'E-s glife, 487 & fuiv. Ses abfurdités groffieres & fans nombre au fujet de l'Eglife, qu'il fuppose pouvoir être invisible. Il corrompt les paroles doit croire que ce qu'on condu la tolérance des vices Ministre, e. 235.

Beauval (le Ministre) ne veut plus disputer contre Jurieu, qui, dit-il, ne se défend qu'à coups de caillou.

Berenger attaque, après les Manichéens d'Orléans , la présence réelle. Sa condamnation, c. 222-3 V. Eglise. Sa premiere & fa feconde confession de Foi, c. 224-5. Ses disciples inventent l'impanation & l'invination, c. 226. Berenger avouoit que fa doctrine étoit nouvelle, c. 227-8. On n'eut pas besoin de Concile universel pour le condamner, c. 228. On le combat de la même maniere qu'on avoit combattu les anciens Hérétiques, en prouvant qu'il apportoit une doctrine nouvelle, & qu'il troubloit l'Eglise dans sa possesfion invariable, fuivant la promesse, d'enseigner la vérité, d. 416-7.

Bernard (S.) defire la réformation des mœurs, & non de la foi, a. i. Il s'opposé à Pierre de Bruis, à Henri & à Arnaud de Bresse, qui veulent réformer les dogmes, a. 5. Il est mis au rang des Saints par Luther, a 148. Il déraille & résure, dans deux sermons sur les Cantiques, les

Kk

erreurs Manichéennes des Catares d'Allemagne, de Pierre de Bruis & de fon difciple Henri, Hérétiques Touloufains, b. 295. Il en convertit plusieurs, b. 296. Les Protestans l'accusent de crédulité, à cause de ce qu'il dit du Manichéisme des Albigeois. On le justifie, b. 316-7. Il loue les mœurs des Hérétiques Touloussains, b. 371.

Ce Saint oppose aux Hérétiques l'éternelle subsistance de l'Eglise, & sa doctrine invariable sondée sur les pro-

messes, e. 418.

Bernardin Ochin, ennemi déclaré de la Divinité de J. C. appellé en Angleterre, fous Edouard VI, pour y travailler à la réformation, b. 62.

Beton (le Cardinal David) Primat d'Ecosse, assassiné par les Protestans, c. 354.

Beze (Théodore de) démontre dans la Conférence de Montbeliard, que les Transubstantiateurs peuvent seuls soutenir le sens littéral. & que les Consubstantiateurs n'y entendent rien. a. 85. Beze & Farel, députés des Cal-vinistes à Vormes, font une Confession de Foi en termes si équivoques, qu'on croiroit qu'ils admettent, comme les Luthériens, la Présence réelle , b. 183. Beze est député au Colloque de Poissy, b. 187. V. Colloque. Il avoue que la conjuration d'Amboise fut entreprise par maxime de Religion, & eil faché qu'elle n'ait pas réusti, b. 223. Il excite à des affaifmats par ses prédications. Poltrot l'accuse de l'avoir engagé à tuer le Duc de Guise, b. 251. Il dérruit le Libre-Arbitre, & fait Dieu auteur du péché, c. 41. Voy. Libre-Arbitre & Péché. Il dément dans la pratique, la belle idée qu'il donne de l'Eglise: qu'elle est une enclume qui souffre les coups & n'en donne point. Il inspire la révoire, c. 340.

Biens des Monasteres d'Angleterre pillés & vendus à vil prix, à la Noblesse, par Henri VIII, b. 27, & par Edouard VI, b. 72.

Bigamie. On prouve qu'il est faux que Valentinien I l'ait autorifée par une loi, c.

Blandrasse (George) & Socin, fortis de la réforme, font les chess des Sociniens, c. 218.

Bogomiles, Hérétiques Manichéens, pris, par le Minifre La Roque, pour des Vaudois, Il cite, comme Vaudois, plufieurs autres fectes convaincues de Manichéisme. Lui & d'autres Ministres prouvent très-bien que les vrais Vaudoisn'étoient pas Manichéens; mais il leur est impossible de faire voir qu'aucun d'eux ait nié la Présence réelle, b. 366-7-8.

Bohême (les freres de) fauffement appellés Vaudois. Ils fe disoient eux-mêmes Freres de Bohême ou Picards. Leur histoire écrite par Camerarius. De toutes les fectes séparées de Rome, avant Luther, celle-ciest la plus louée par les

387

Protestans, b. 377. L'origine Vaudoise, dont les Protestans se glorifient, paroît, aux Bohémiens, honteuse, b. 378 - 9. Ils fe disent disciples de Jean Hus, qui se prétendoit Disciple de Wiclef, b. 380. Ils descendent de Visca & des Taborites, selon Radiger, l'un des freres; mais ils désavouent cette origine, b. 391. Ils viennent certainement des Calixtins, dont ils se séparent ensuite, b. ibid. Des gens de métier forment d'abord la secte : ils se joignent à Roquesane & aux Calixtins. Ils rejettent la Messe, la Transubstantiation, la Priere pour les Morts, les honneurs des Saints, & la puissance du Pape: mettent à leur tête Kelesiski, cordonnier, qui leur fait un corps de doctrine, puis Matthias Convalde, laïque ignorant, b. 394-5: Ils honorent Jean Hus comme un Saint, quoiqu'il eut dit la Messe toute sa vie, b. 396. Ils rebaptisent tous ceux qui viennent à eux, b. 397. Ils envoient par toute la terre, pour trouver des gens de leur croyance. Leur enquête inutile, b. 398. Ils dérobent les Ordres facrés, en se melant dans les Ordinationsdes Evêques Catholiques, b. 399. Luther leur reproche de ne pas croirela justice imputative. Ils admettoient d'abord fept Sacremens, qu'ils réduifent ensuite à deux pour obéir à Luther. Ils croyoient la Présence réelle. Ils faisoient dépendrel'effet des Sacremens

du mérite des Ministres , b. 400-1-2. Ils ne veulent pas qu'on adore J. C. dans l'Euchariffie, & expliquent leur croyance d'une maniere ambiguë, b. 403-4. Les Luthériens & les Calvinistes les recherchent. Ils penchent vers les Luthériens, b. 406. Luther approuve leur confession de foi réformée sur sa doctrine . & leur laisse leurs fêtes, leurs temples, leurs jeunes & le célibat de leurs Prêtres, b. 407. Ils croient la perpétuelle virginité de la fainte Vierge, quoiqu'ils ne trouvent point ce dogme dans l'Ecriture. Ils entrent dans la révolte des Réformés contre Charles V : font chassés de Saxe, se refugient en Pologne, où ils se réunissent aux Luthériens & aux Zuingliens dans le Synode de Sandomir, b. 408 & Suiv. Tout est équivoque dans cet accord , b. 411.

Bons-Hommes, nom donné aux Hérétiques Touloufains ou Albigeois, à cause de leur simplicité & douceur

apparente, b. 296.

Bousonneries de Luther,

a. 39, 284.

Boffuet (Jacques-Benigne)

Evêque de Meaux, s'attend à
des plaintes & à des récriminations de la part des Proreftans. Il montre d'avance
combien elles feront vaines,
XXV, XXVI. Jurieu l'accable des injures les plus attroces, e. 2, 3; le traite de fripone
& de fourbe, pour l'avoir renvoyé conjointement au Pere
Petau & à Ballus, afin d'ap-

Kkii

TAB L ·E

prendre d'eux les fentimens des anciens Peres, c. 127. Il accuse souvent le Prélat de ne pas croire ce qu'il dit; & fourient que son zele pour la défense des Mysteres de la Religion, n'est qu'une comédie. Combien ces calomnies & autres de même genre sont méprisables, e. 150-1 & suiv. Voy. presque par tout dans ·les tomes IV & V. Il l'accuse d'avoir nié, dans fon catéchisme, l'obligation d'aimer Dieu , d. 116-7. Cette ca-Iomnie réfutée par les textes mêmes du catéchisme, d. 118-9. Basnage entreprend de réfuter sa premiere instruction fur les promesses, & commence par lui dire que la vieillesse a affoibli son esprit. Le Prélat méprise ses injures & celles de Jurieu., d. 460. V. Bainage.

Boulen (Anne de), maîtrefle, puis épouse de Henri VIII, Roi d'Angleterre, favorise le Luthéranisme & se lie avec Cranmer, b. 8. Ses mœurs déréglées : fon mariage cassé par Cranmer: sa mort fur un échafaud . b. 19 .

20 , 23.

Bourg (Anne du). Son exécution occasionne la conjuration d'Amboise, b. 223. Il prédit, avant sa mort, que le Président. Ménard ne sera pas de ses Juges : il étoit bien fur de sa prédiction; & ce Président est assassiné, comme plusieurs Conseillers l'auroient été, s'ils étoient venus au Palais, b. 243-4. La Réforme ne manque pas d'anges exterminateurs pour accomplir les prédictions de ses prophetes.

c. 345-6.

Brandebourg (Albert de.). Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, se réforme à la Luthérienne, se marie, & se fait une souveraineté héréditaire, b. 97.

Brantome décharge l'Amiral de Coligny du crime de la conjuration d'Amboise, c.

Brême (étrange dodrine des Théologiens de) fur la justice inamissible, c. 76.

Brentius dreffe la confesfion de foi de Vittemberg. V.

Confessions de Foi.

Bruis (Pierrede) veut réformerles dogmes de l'Eglise, qu'il dit être tombée dans l'erreur. S. Bernard s'y oppose, a. 5. Il est cité par les Vaudois comme l'Auteur de leur secte, b. 272. Il ne l'étoit pas, mais plutôt des Albigeois ou Hérétiques Touloufains, b. 296. V. Albigeois. Sa doctrine, selon Pierre le Vénérable, & S. Bernard, b. 315-6.

Bucanan excite les Protestans d'Ecosse à la révolte contre leur Reine Marie Stuart. Les révoltés secondent les vues d'Elisabeth, Reine d'Angleterre. Fanatisme de Bucanan & de Jean Knox, c. 359, 360. Les maximes ourrées de fon Dialogue intitulé du Droit de régner en Ecosse, l'ont fait détester de tous les habiles gens de la Réforme. Jurieu prend sa désense, d. 239. V. Jurieu. Bainage ofe dire après Bucanan, que les premiers Chrétiens le croyoient obligés de prier pour les Empereurs perfécuteurs, dans le même sens qu'on est obligé de prier pour les voleurs. Illusion

de ce discours; d. 247.

Bucer, de Jacobin, se fait Protestant, & se marie jusqu'à trois fois ; ce qui, dans la Réforme, paroissoit honorable, a. 102-3. Sa confeffion de Foi appellée de Strafbourg ou des quatre Villes. V. Confessions de Foi-Son esprit pliant, plus fertile en distinctions & en équivoques que celui des plus rafinés Scholastiques. Il justifie la doctrine de l'Eglise sur les mérites des Saints, a. 141. Il négocie de la doctrine avec Luther, pour accélérer la ligue protestante, retardéé par la dispute sacramentaire, a. 169. Il a recours aux équivoques, & avoue une Présence, qu'il appelle subfiantiellespirituelle. Son accordn'étoit que dans les mots, & il n'en foutenoit pas moins que le Corps de J. C. n'étoit réellement présent que dans le Ciel, & seulement en esprit dans l'Eucharistie, a. 172-3. Il se joue des mots, en admettant une Présence réelle sacramentale, a. 178. Après son accord équivoque avec Luther, il fait revenir les quatre Villes à la croyance de la Présence réelle, a. 195; ce qui ne l'empêche pas de foufcrire à une confession de Foi de Calvin toute pleine des idées des Sacramentaires. Il trouve, à toutes les difficultés, des dénouemens merveillevx, a. 196. Il fait une nouvelle confession de Foi, où il embrouille tout. Ses subtilités préparent la voie à celles de Calvin, a. 271. Ils'oppose en vain aux articles contre la Transfubstantiation & la Préfence réelle, dressés en Angleterre par Pierre Martyr & Bernardin Ochin, b. 62. II fair une nouvelle confession de Foi, dans laquelle il n'ôte que la Tranflubstantiation, & établic la Présence réelie. Il autorise deux acles contradictoires. Sa mort, b. 95-6. Il avoit engagé les Vaudois dans la nouvelle Réforme, b. 348. Il justifie l'Eglise Catolique sur le culte des Saints & sur leur intercession, c. 361.

Bullus, savant Protestant Anglois, prouve, contre les principes du Ministre Jurieu. l'infaillibilité du Concile de Nicée: ce qu'il dit de ce Concile, doit être dit de tous les autres, c. 201-2. Il défend les Peres des trois premiers siecles, des erreurs sur la Trinité & sur l'Incarnation, que Jurieu leur impute, d. 40. Il prouve, par les paroles de la promesse de J. C. que l'infaillibilité est donnée au Corps des Pasteurs de l'E-

glife, d 465:

Il venge les Peres des premiers fiecles des erreurs qu'on leur-impute, & donne le dénouement de quelques-unes de leurs expressions. Jurieu se flatte en vain d'avoir la même doctrine que ce savant homme, dont les principes

K k iii

font très-exacts, e. 108-9, 210. Il oppose aux Sociniens l'autorité infaillible du Concile de Nicée, c. 228.

Burnet (Gilbert) publie un écrit de Luther à Bucer, dans lequel ce chef des Réformateurs consent à supporter les Zuingliens. Il traduit infidélement quelques endroits de cet écrit, a. 287-8. Il écrit l'histoire de la Réformazion Anglicane; accuse Sanderus, Historien Catholique. d'inventer des faits atroces contre les Réformés, & loue excessivement la sagesse des Réformateurs Anglois, b. 3-4. Il parle de Montluc comme d'un grand homme, b. 7. V. Montluc. Ses héros ne sont pas toujours d'honnêtes gens, ibid. Il compare la faute de Cranmer, qui, par la crainte de la mort, abjura deux fois sa doctrine, à celle de S. Pierre, b. 77, & l'excufe mal, ainfi que les autres Réformateurs, fur tout ce qu'ils ont fait contre leur conscience & leur religion, b. 79. Son illusion, de comparer les praziques conformes à la Foi catholique suivies par les Luzhériens Anglois, qui diffimuloient leur croyance fous les regnes de Henri & de Marie, à l'action de Naaman, & à celles des Apôtres, qui adoroient Dieu dans le temple de Jérusalem , b. 80. Il est peu sur dans la narration des faits , b. 81. Ce qu'il dit du Concile de Trente sur la foi de Fra-Paolo, ne mérite aucune créance, b. 82. V. Fra-Paolo. Il fait de faux

plans de religion & donne de fausses dates aux pratiques des Catholiques qu'il méprise. b. 83. Il cite Gerson, comme ayant dit qu'on peut se passer du Pape, à cause de son livre de auferibilitate Papæ, dans lequel ce Docteur prouve feulement qu'on peut, dans certains cas, déposer un Pape, b. 84. Il tombe dans une erreur groffiere fur le célibat des Ecclésiastiques & le Pontifical Romain, b. 84. Il dit faussement que les Prêtres Anglois, qui se marierent fous Edouard, n'avoient pas fait vœu de chafteté, b. 86. Il foutient, contre toute raison, que les Anglois qui, sous Edouard VI, avoient condamnéla Présence réelle. ne varierent point fous Elifabeth, en déclarant qu'il étoit indifférent de la croire ou de ne la pas croire, b. 211. Il fait des bévues groffieres, & montre beaucoup d'ignorance des affaires de France, & prend pour loix du Royaume les prétextes dont les Calvinistes couvroient leur révolte, b 235 - 6. Il parle de ces affaires comme un Protestant entêté, & un étranger mal instruit, c. 347, 8-9, 350. Il falsifie un passage de de Thou, dont il se prévaut contre du Tillet, c. 351-2. Il se rétracte sur ce qu'ilavoit avancé faussement de la Régence du Roi de Navarre; mais non d'avoir approuvé, fur ce fondement, les révoltes des Protestans, c. 353. Il colore mal les affaffinats & les révoltes de la Réforme

DES MATIERES.

en Ecosse, c. 354.

Il approuve, comme Chillingworth, l'indifférence des
Religions, e. 294 & fuiv. Il
est forcé d'avouer, ainsi que
Jurieu, Basnage & les autres,
l'instabilité des Eglises protestantes, c. 313-4. Histoire
abrégée de ce Ministre, &

extrait de ses Letttes à M. Pappin, au sujet de son Livte de la Foi réduite à ses jusses bornes, dans lesquelles in approuve l'indifférence des Religions & la tolérance de toutes les sectes qui se disent Chrétiennes, e. 318 & suiv.

C

de). V. Conciles généraux.

Calixte, célebre Luthérien Allemand, met dans la communion de l'Eglife Universelle, toutes les fectes, fans en excepter l'Eglife Romaine. En France, le Ministre d'Huisfeau fait la même chose, c.

354.

Calixtins, fecte d'Hérétiques de Bohème, qui reconnoissent Jean Hus pour leur
auteur, b. 390. V. Roquesane.
On les appelle Calixtins, parce qu'ils croient le Calice
abiolument nécessaire, b.
391. Le Concile de Basse leur
accorde quarre articles. Its
font disposés à reconnoître le
Pape; l'ambition de Roquesane-les en empêche. Ils refpectent Wicles, & excusentses
emportemens contrela Transubstantiation, b. 393-4.

Calomnies contre l'Eglife, dans la Confession d'Aufbourg, sur la justification gratuire & le mérite des œuvres, a. 120 - 1. La Confession avoue, commel'Eglise, ainsi que son apologie, que les bonnes œuvres sont méritoites, a. 123 - 4 - 5. Autres caIomnies für l'accomplissement de la Loi, avoué dans l'apologie au même fens que dans l'Eglife, fur le mérite de condignité, que l'Eglise declare ne venir que de la grace, & fur celui de congruité que l'Eglise regarde comme un mérite improprement dit, a. 128-9, 130. On lui impute faussement de croire que les bonnes œuvres méritent par elles-mêmes, ou ex opere operato, la rémission des péchés, & de ne pas croire la médiation de J. C. nécessaire. a. 130 - 1. Autres calomnies fur les images & l'invocation des Saints, a. 154-5-6. Le décret du Synode de Charenton convainc les Calviniftes d'avoir calomnié les Catholiques comme mangeurs de chair humaine, c. 97.

Catvin, second chef de la Réforme, s'éleve au-dessus de Luther, & donne un nouveau tour à la docstrine réformée. Son esprit . b. 135. Il rend Geneve aussi célebre que Wittemberg, b. 175. Son orgueil insupportable, b. 176. Parallele de Luther & de Calvin : l'un se loue en emporté.

K k iv

392 TABLE

l'autre de sang-froid. Leur éloquence. Calvin vante excessivement la sienne. Il est, dans la dispure, aussi violent & plus aigre que Luther. Ils méprisentégalement les Peres qu'ils sont pourtant forcés de respecter, b. 177 - 8 - 9

180.

Calvin admire la fainte jactance de Luther, qui se met au-dessus de tous les Peres, a. 38. Il réfute solide ment la consubstantiation Luthérienne, & montre que les Transsubstantiateurs entendent mieux le sens littéral. a. 85. Il accuse Luther d'avoir élevé l'idolâtrie dans le temple de Dieu, pour avoir appellé l'Eucharistie le Sacrement adorable, a. 280. Il défapprouve les équivoques en matiere de Foi, & condamne les formules de Foi très-ambiguës de Melancion & de Bucer, a. 189; cependant, il fait avec les Calviniftes divers personnages au fujet de la confession d'Ausbourg, dont il parle avec respect en public, & avec mépris entre ses amis , b. 199 . 200-1. Il ne peut s'accorder avec Melancion fur les deux articles de la Prédestination & de l'Eucharistie, b. 115. Il reproche avec raison aux Luthériens du Synode d'Iene en Saxe, qui venoit de condamner les Sacramentaires, de faire plus valoir l'autorité de l'Eglise que les Papistes mêmes, b. 118. Il connive à la conjuration d'Amboise. dont il se justifie mollement après le coup manqué, b.

228. Basnage l'en justifie mal, c. 313-4. Il autorise les guerres civiles & les révoltes, c.

315-6.

Il détruit le Libre-Arbitre, & fait Dieu auteur du péché, c. 41, d, 90. Voyez Libre-Arbitre & Péché. Sa doctrine sur la certitude du salut , b. 136. Vov. Salut. Sur l'inamissibilité de la Justice & la non nécessité du Baptême pour être sauvé, b. 137. V. Justice imputative & Baptême. Il raisonne mieux que Luther, & s'égare davantage, b. 139. Il s'éleve sur l'Eucharistie contre ce chef de la Réforme & contre Zuingle. Sa doctrine, b. 142. V. Eucharistie. Son institution, & fon traité de la Cene, b.,143. Sa mort, b. 255.

Calvinistes (les) mettent les Vaudois & les Albigeois au nombre de leurs prédécesfeurs, b. 272. V. Vaudois. Ils ne peuvent autorifer leur doctrine de celle des Vaudois, qui ne pensoient pas comme eux sur l'Eucharistie, ni produire aucun Auteur qui parle des erreurs Vaudoises, comme ayant quelque rapport à la doctrine Calvinienne, b. 255. 6-7. A l'exemple des Anabaptistes, ils nient la néceffité du Baptême & l'amissibilité de la Justice, a. 135. Ils se rapprochent sur le Libre-Arbitre du demi-Pélagianisme des Luthériens, a. 131, Ils excitent des troubles en France, a. 133. Les Calvinistes hais des autres Protestans, comme fiers, inquiers & féditieux. Leurs progrès en

France, b. 175, Ils-veulent contraindre les Papistes, par taxes & autres violences, à embrasser leur Réforme, d.

232.

Les Calviniftes & les Luthériens, dans leurs nouveaux dogmes, n'ont pas plus de fuccession & d'antiquité que les Sociniens, c. 197.

Ils font contraints d'avouer que l'Eglise Romaine est vraie Eglise, & qu'on peut s'y sau-

Ver , c. 202.

Ils font convaincus, par le Pocteur Gérard, & par les autres Luthériens, de faire Dieu auteur du péché, d. 91. Ils tolerent, dans les Luthériens, l'erreur qui nie la nécessité d'aimer Dieu . d. 121. Ils ne peuvent dire que les erreurs Luthériennes ne les regardent pas. Elles les regardent en ce qu'ils les tolerent toutes, sans en excepter les plus monftrueuses, c. 128. Ils approuvent les confessions de Foi des Luthériens, comme n'ayant rien de contraire aux points fondamentaux, XII.

Camerarius, ami de Melancton, qui lui écrir pour excufer Luther fur fon mariage, a. 59, 60. Ils défapprouvent les préparatifs de guerre des Protestans d'Allemagne, a. 168. Il écrit l'hiftoire des Freres de Bohême, & dit qu'ils désavouoient ceux qui les appelloient Vaudois,

b. 377 - 8.

Cameron (Jean), célebre Ministre Ecossois, enseigne, dans l'Académie de Saumur, une grace universelle. Toute l'Académie adopte sa Doctri-

ne, c. 105.

Capiton, collegue de Bucer dans le ministere de Strafbourg, reconnost la licence effrénée des peuples de la Réforme & le tort qu'a fait à l'Eglise la véhémence inconsidêrée avec laquelle on a rejeté le Pape, a. 213 & suiv.

Caradere de l'ancien Chriftianifine, opposé au Chriftianifine réformé. Dans l'un, on se fait un point de Religion de l'obéissance aux Puisfances; dans l'autre, de sa révolte, d. 224-5-6. L'opposition des premiers Chrétiens & des Chrétiens réformés, caradérisée de nouveau, d.260, 270.

a.269, 270.

Caréme (le) & les abstinences, retenus en Angleterre sous Edouard VI, b. 67.

Carlofiad. Luther l'appelle son vénérable précepteur malgré son caractere brutal. Il attaque Luther & la réalité, a. sr. Il soutient que J. C. en difant : Ceci est mon Corps, ne vouloit que se montrer lui-même affis à table a. 52. Il renverse lesimages. à Wittemberg, de sa propre autorité, ôte l'élévation du S. Sacrement & les Messes basses, & rétablit la communion fous les deux especes, a. 52. Il déclare la guerre à Luther le verre à la main, a. 56. Il se réconcilie avec lui, 75. Il est le premier Prêtre de quelque réputation parmi les Réformés, qui se soit marié, a. 57. Il est chassé de Wittemberg, & le joint aux

Anabaptiftes, a. 54-5.
Caffel (Conférence de) où les
Luthériens de Rintel s'accordent avec les Calviniftes de
Marpour, en reflant chacun
dans leur fentiment fur la fraction du pain de l'Euchariftie,
que les Calviniftes croient
commandée & néceffaire pour
l'intégrité du Sacrement. Ils
pourroient faire un femblable
accord avec les Catholiques
fur la communion fous une
feule espece, c. 104-4.

Castelnau fait les Protestans de France auteurs de la conjuration d'Amboise, & dément par-tout Basnage, c.

.304-5 & Suiv.

Catares (les) ou Purs, parmi les Manichéens, éroient les plus parfaits d'entr'eux. Ils les diftinguoient des fimples croyans, dont la perfection étoit beaucoup moindre, & le nombre prefque infini, b. 370-1. V. Croyans.

Catholiques. Sentiment que doit leur donner la lecture de l'Histoire des Variations,

XXIX.

La même démonstration & les mêmes principes qui font Chrétien rendent Catholique. La différence entre le Catholique & l'Hérétique est que le premier n'a point d'opinion, & suit avec une pleine confiance le sentiment de l'Eglise; au lieu que l'Hérétique se plast à avoir des opinions particulieres, d. 405-415.

Les Zuingliens prouvent à Luther que les Catholiques entendent mieux que lui le fens littéral de l'inflitution de l'Eucharissie, a. 83 - 4. Tout un Synode établit la même vérité en Pologne , a. 86. Le sens catholique est visiblement le plus naturel. & qui présente une doctrine suivie, a. 89, 283. Les divisions des Protestans sur cet article important, justifient la croyance catholique, a. 187. On pose l'état de la queftion fur ces paroles : Ceci eft mon Corps, & fur celles-ci: l'aites ceci en mémoire de moi, b. 155-6. Expressions vagues & pompeuses de Calvin surl'Eucharistie, b. 193.

Célibat méprifé par Luther & les autres Réformateurs, a. 57. De feize mille Eccléfialtiques dont le Clergé d'Angleterre étoit composé fous Édouard VI, les trois quarts renoncent au célibat, b. 72. Les Prêtres des Freres de Bohême retiennent le célibat,

b. 407.

Cene. Dans le colloque de Poissy, Beze fait frémir tous les affistans par son discours impie sur la Cene, b. 190. Explication des Calvinistes, à Poiffy, furla Cene, b. 191. La Cene des Suisses & des Zuingliens fans substance, J. C. n'y étant présent qu'en vertu, b. 262. Les Zuingliens de Pologne reprochent aux Sociniens d'avoir une Cene vuide, quoique la leur ne foit pas mieux remplie, b. 266. Plufieurs Eglises de France veulent changer l'article de la Cene dans la confession de Foi, k. 424.

Cérémonies de l'Eglife. Elles font toutes confervées en Angleterre fous Henri VIII

1. 25, & même fous Edouard VI & fous Elifabeth, b. 67, 206. Les Luthériens ont de vives disputes au sujet des cérémonies qu'ils appellent indifférentes. Melancion yeur qu'on les retienne, & d'autres qu'on les abroge, comme étant une profession du Papisme, b. 100. Calvin les abolit, & prétend par là s'attacher plus purement à la doetrine de l'Ecriture, b. 175. Les Vaudois rejettent avec mépris les plus anciennes cérémonies du Baptême, b. 343.

Certitude de la Justification. V. Justification.

Certitude du Salut. V. Sa-Jur.

Chant Latin conservé dans la Messe Luthérienne, a.

Charenton (Synode de) où l'on reçoit les Luthériens à la communion. Différence de ce qu'on fit alors, & de ce qu'on vouloit faire à Francfort & à Sainte-Foy, pour unir les deux sectes dans une même confession de Foi , b. 441-2. Les Calvinistes montrent par-toutun espritd'inftabilité, ibid. Ce Synode ne trouve aucune idolatrie dans le culte des Luthériens, quoiqu'ils admettent, comme les Catholiques, la Présence réelle. Jamais les Sacramentaires n'avoient fair, à l'égard des Luthériens, une figrande avance, c. 95-6. Ce décret met un grand changement dans les controverses, convainc les Calvinistes de ca-

lomnies contre l'Eglise Romaine, & rend vain le principal sujet de leur rupture, c. 97-8. Les Calvinistes tournent la haine des peuples, non plus contre la Présence réelle, mais contre la Tranfubstantiation, & fouriennent contre le dogme de Calvin, & contre la raison & la religion, que J.C. n'est pas adorable par-tout où il eft, c. 99. Le décret tolere dans les Luthériens, l'adoration inté-tieure, & condamne l'extérieure. Frivole réponse des Calvinistes, c. 100. Les disputes vives des Calvinistes avec les Luthériens, fur la Prédellination, cessent, par le décret de Charenton, d'etre de l'essence de la religion. c. 101. Ce Synode approuve celui de Dordrech, & regarde la certirude du Salut, comme le point principal de sa doctrine, c. 86.

Chandieu (Antoine), Ministre de Paris, nommé depuis Sadael, trame avec la Renaudie, la conjuration

d'Amboise, c. 310.
Charles V (d'Autriche) Empereur, convoque la Diere d'Ausbourg en 1530 , ou les confessions de Foi lui sont présentées, a. 101. Il fait réfuter la confession Luthérienne appellée d'Ausbourg, a. 103. Il établit une espece de ligue défensive avec tous les Etats catholiques contre la nouvelle Religion, a. 165. Il prend les armes pour mettre à la raison les rebelles de la ligue de Smalcalde, b. 92.

LE

Il remporte la victoire, & fait prisonniers l'Electeur de Saxe & le Landgrave de Hesse, b. 93. Son interim,

V. Interim.

Charles IX, Roi de France, obligé de fuir de Meaux à Paris, avec toute sa Cour. pour se sauver de la fureur des Protestans révoltés, c. 324-5.

Chitré (David), Ubiquitaire, chercheà se désaire de Melancion , b. 114 , 117.

Chillingvvorth, célebre Protestant Anglois, prêche l'indifférence des Religions, & met au nombre des Chrétiens tous ceux qui croient implicitement les vérités. quoiqu'ils les combattent explicitement. Les Mahométans, les Juifs, les Déiftes & même les Athées, peuvent. felon lui, au moyen de la Foi implicite, être mis au nombre des Chrétiens . e. 287 & Suiv. Il démontre qu'il faut être ou Catholique, ou indifférent , e. 291-2. Il réduit les articles fondamentaux qui suffisent au Salut, à croire l'Ecriture-Sainte, & à tàcher de la croire en son vrai iens, e. 293 4. Il laisse à tout le monde la l'berté d'interpréter l'Ecraure, & ne veut pas qu'on dispute ce droit aux Ariens, aux l'étagiens, aux Sociales s. &c. Son livre oft app'audi par les Théologiens d'Oxford, e. 291-

Chef de l'Eglife Anglicane. La dostrine Angloife, fur ce point, pleine de contradictions , b. 38-9. Chrysostôme (S. Jean) Démosthene Chrétien, apprend aux peuples, dans ses homélies, à n'opposer que la priere aux perfécutions les

plus injustes, d. 301.

Claude (le Ministre) excuse mal tout ce quise fit à Francfort & à Sainte-Foy, pour réunir les Calvinistes aux Luthériens, en se servant d'expressions équivoques, b. 441. Il désapprouve l'Eglise de Geneve d'avoir ajouté deux articles à sa confession de Foi. c. 108. Il élude la difficulté qu'on lui fait sur l'embarras des Synodes de Gap. & de la Rochelle, à trouver l'Eglise invisible, c. 137, & avoue sa visibilité, fans recourir, comme les autres, aux Vaudois, Albigeois, &c.; mais se jette inévitablement dans des contradictions, c. 142-3. Ses subtilités sur les vérités fondamentales & non fondamentales, c. 144. Il ne veut pas avouer, quoique ce foit une conséquence de ses principes, que, par rapport au Salut, tout esten son entier dans l'EgliseRomaine. D. Hérences frivoles qu'il met entre nous & nos peres, c. 145-5. Il l'outient qu'on pouvoit être dans la communion Romaine, fans communiquer à les dogmes & a les pratiques, ce qui eit absurde, c. 147 & fuiv. Il varie iur ce qu'il avoit dit de la visibilité de l'Eguile, & revient à l'Eglife mysfible , c. 151 - 2. Il ne lauve dans l'Eglise Romaine, avant

la Réforme que les hypocrites qui demeuroient dans fon fein, fans y croire, d. 154. Il est contraint d'avouer qu'on peut former sa Foi sans

l'Ecriture, d. 182.

Clément (S.) d'Alexandrie confond les Novateurs par la date de leur origine, & prouve que leur doctrine est inconstante & variable, parce qu'ils quittent la source de la vérité, qui est l'Eglise, d. 412-3. H est mis par Jurieu au nombre de ceux qui enseignoientla double Nativité du Verbe. On le résure par les propres paroles de ce Pere, e. 104 & suivi.

Clément VII prononce sa fentence contre Henri VIII, Roi d'Angleterre, b. 14. Il est inutile à la Foi d'examiner sa conduire & sa procédure, b. 40. Les Protestans d'Allemagne approuvent la dispense de Jules II, & la fentence de Clément VIII, b. 44 & luiv. Raisons de la décision de

Clément VIII, b. 47.

Cleves (Anne de), quatrieme femme de Henri VIII, Roi d'Angleterre, est décapitée pour ses infamies, bientôt après son mariage, b. 31.

Coligny (l'Amiralde) n'auroit pas approuvé la conjuration d'Amboife, qu'on eut
foin de lui cacher, b. 229. If
fe mer à la têre des rebelles
dans les premieres guerres civiles, fous Charles IX, b.
ibid. Il est convaincu d'avoir
en part, par ses conseils &
par son argent, à l'affashinat
du Ducde Guise, par Poltrot,

b. 151 & Suiv. Colloque de Poiffy, affemblé par la Reine Catherine de Médicis. Clavin n'y vient pas, & y envoie Beze. On y traite les points de l'Eglise & de la Cene, b. 187-8. Le Cardinal de Lorraine fait une harangue éloquente, que Beze s'offre de réfuter fur le champ, & présente une confession de Foi. Il nie d'avoir dit que J. C. n'étoit pas plus dans la Cene que dans la boue, & le répete en termes équivalens, b. 190. Il explique d'une maniere confuse l'arricle de la Cene, les Catholiques s'opposent à ses équivoques, b. 191-2. Claude Despense ne peur leur persuader de réformer cet article, & les Prélats expliquent nettement la Doctrine catholique, b. 194-4. Montluc, Evêque de Valence fait de vains discours fur la réformation des mœurs, b. 196. V. Montluc. On propose aux Calvinistes l'article de la Cene de la confession d'Ausbourg , qu'ils refusent de figner. Ils recoivent tout le reste de cette confession. en quoi ils renoncent à beaucoup de points importans de leur doctrine, b. 197-8-9.

Communion fous les deux especes établie par Carlostad. V. Carlostad. La Communion sous une ou deux especes paroît indifférente à Luther, a, 54, d. 428, qui, ainsi que Melanston dans l'apologie de la confession d'Austourg, excuse ceux qui ne reçoivent qu'une espece, a.

1980 TABLE

160. L'ancienne Eglise regardoit comme indifférente la communion fous une ou fous deux especes, b. 279, 280. Jean Hus vouloit la communion fous les deux especes. ainfi que les Calixtins, auxquels le Concile de Basse l'accorda, b. 388, 391-2. On démontre que la Communion fous une seule espece est suffifante, c. 104, 232. Elle avoit été établie par la coutume, avant la décision du Concile de Constance, c. 232. Les Protestans vou droient réduire aujourd'hui toute la controverse à la Communion sous les deux especes; parce qu'il faut faire, disent-ils, tout ce que J. C. a fait en instituant l'Eucharistie, quoiqu'ils omettent dans la Cene beaucoup de choses faites par J. C. d. 429, 430-1-2, &c.

Compadatum. Ce mot est célebre dans l'Histoire de Bohème, & fignisse les quatre articles régiés par le Concile de Basse dont les Calixtins surent d'accord, b. 392.

Comparaisons tirées des choses humaines sont employées par les SS. PP. sur la génération du sils de Dieu, e. 59, 60-1. Les Peres, en faisant ces comparaisons, présupposoient que Dieu étoit un pur esprit, e. 62-3. La comparaison du soleil & de son rayon, pour marquer la génération du Fils, est de S. Paul, qui établit expressement l'égalité des Personnes divines, e. 70. Le caractere de comparaison qui se trouve

dans les passages dont Jurieu abuse, ne lui permettoit pas de les prendre au pied de la lettre, e. 110. Les comparaisons des Perestirées des opérations de notre ame par rapport à la génération du Verbe, montrent qu'ils parloient dans un sens métaphorique & figuré , e. 111-2-7. Il est impossible que Tertulien & les autres Peres aient pensé les extravagances que Jurieu leur impute, lui - même avoue qu'on ne peut les entendre sans avoir recours au sens figuré, comme toutes leurs locutions y déterminent e. 111-5-6.

Compensation d'erreurs proposée par Jurieu, entre les Luthériens & les Calvinistes. & la tolérance mutuelle, d. 122. Il demande aux Luthériens de passer aux Calvinistes leur particularisme, à condition que ceux-ci toléreront toutes les erreurs reprochées aux Luthériens, c. 265. Pour conclure l'accord . il propose de rendre les Princes juges souverains des disputes ; ce qui lui paroît d'autant plus juste, que toute la réforme s'est faite par leur autorité, c. 267. Il offre, pour les Calvinistes, de souscrire la Confession d'Ausbourg. Morifs de l'union proposée, c. 268, 270. Il avoue qu'au fond, les deux partis font irréconciliables, & ne peuvent faire qu'une paix platrée, c. 271-2. Il prétent que l'Eglise catholique tolere dans fes membres des erreurs monstrueuses

sur l'impureté. On le résute,

d. 123 & suiv.

Conciles généraux. Le corps des Luthériens se soumet au jugement du Concile général dans la Confession d'Ausbourg, a. 161. Selon le Synode de Dordrech, on doit reconnoître l'autorité du Concile de l'Eglise catholique, c. 82. Le Synode de Delpht prétend fermer la bouche aux Arminiens, en leur opposant l'affistance du S. Esprit promise au Concile, c.83. Combien est illusoire la promesse que les Calvinistes font aux Arminiens d'un Concile œcuménique, c. 84-5. L'infaillibilité des Conciles généraux dans la décision des dogmes, est une suite de l'infaillibilité de l'Eglise Universelle, c. 199, 200. Jurieu maltraite les Conciles généraux, d. 10. Il dit que le mystere de la Trinité étoit informe au Concile de Nicée, & jusqu'à celui de Constantinople: que le mystere de l'Incarnation étoit informe aux Conciles de Conftantinople & d'Ephese, & ne fut formé qu'àcelui de Calcédoine, d. 29. Celui de Calcédoine, celui d'Ephese, & ainsi des autres, en remontant jusqu'à l'origine du christianisme, ne firent que confirmer la Foi des précédens Conciles, d. 46 & suiv. La maniere abrégée & de fait des Conciles, pour prouver la nouveauté des Hérétiques, est de se récrier contre leur doctrine, comme on fait contre des choses inouïes, & de dire qu'ils changent ce qu'on croyoit avant eux. Rien n'étoit à hésiter dans les Conciles pour la décission des dogmes, & rien n'est à chercher après qu'ils ont décidé, d. 49 & suiv.

Conciles de Tours & de Toulouse contre les Hérétiques Toulousains, nommés depuis Albigeois, b. 288.

Conciles particuliers (les) en condamnant les Héréfies, ne prétendent pas, comme l'Eglife Anglicane, avoit une autorité indépendante de l'Eglife Universelle, dont au contraire leurs décrets tirent toute leur force, b. 52. On peut, sans Concile général, connoître le fentiment commun de toute l'Eglife, b. 53.

Concomitance, ou présence de J. C. tout entier sous chacune des deux especes, est établie par Henri VIII, Roi d'Angleterre: & dans la Confession Luthérienne de Wittemberg, b. 32, 103.

Concorde (le Livre de la) publié en 1579, est le dernier dans lequel les Luthériens en corps aient fait des décisions sur la Foi, b. 123. Concubine. On appelloit autrefois de ce nom les femmes légitimes, qu'on époufoit avec moins de folemnité que celles auxquelles on donnoit simplement le nom d'épouses. Le Ministre Basnage abuse de l'équivoque de ce mot, pour imposer aux premiers fiecles de l'Eglise, d'avoir approuvé l'ulage des concubines, ou femmes de mauvaise vie c. 400-I.

TABLE

Condé (Louis, Prince de) fe met à la tête des Huguenots révoltés de France, b. 223 & Juiv. Il mande l'Amiral & prend les armes, requis & fupplié par les Protestans, b. 238. Il étoit complice de la conjuration d'Amboise, c. 303 & Juiv. Veur affembler les Etats en son nom, c. 312. Il entretient des pratiques secretes avec Catherine de Médicis, c. 321-2, & c. Il écoute Beze, c. 340. Ses liaisons avec les Huguenots, c. 348.

Conférence du diable avec Luther, auquel il persuade d'abolir les Messes privées,

a. 180.

Confession, avec l'absolution sacramentale, conservée par les Luthériens dans la Confession d'Ausbourg & dans son apologie, a. 145 & suiv. Les Vaudois reconnoissoient la nécessé de la consession. Ils la faisoient à leurs Barbes, & quelquesois à des Laïques, b. 340. Jean Hus n'erroit point sur la Confession sacramenta-

le, b. 384.

Confessions de Foi des Protestans. On en imprime un recueil à Geneve, XI; celles des Luthériens, XIII; celles des Calvinistes, XIV. Les Protestans ont honte de la multitude de leurs Confessions de Foi. Vains prétextes dont ils se couvrent, XVI. Leurs variations dans celles qu'ils présenterent à la Diete d'Ausbourg. Melancton dresse celle appellée d'Ausbourg, adoptée par tous les Luthériens, 101-2. Bucer en dresse

une autre, appellée de Strafbourg ou des quatre villes, où il soutient le sens figuré, mais moins franchement que Zuingle dans la Confession appellée Helvétique, a. 102-9. La Confession d'Ausbourg réfutée par les Catholiques. Melancton en fait l'apologie, que tous les Luthériens adoptent dans l'assemblée de Smalcalde, a. 104. L'article de la Cene couché en quatre façons différentes dans quatre éditions authentiques de la Confession. Une de ces façons pourroit être souscrite par les Catholiques, a. 104-5-6. On ne peut deviner laquelle est l'originale, a. 107. Les Luthériens, dans l'affemblée de Naumbourg, ne peuvent convenir à laquelle de ces quatre éditions ils doivent se tenir, b. 120. L'Electeur Palatin embrasse la doctrine Zuinglienne qu'il croit voir dans la Confession d'Ausbourg, b. 121. Cinquieme façon d'expliquer la Cene dans l'apologie; elle favorise la croyance catholique, a. 108-9.

Lés Sacramentaires ne varient pas moins que les Luthériens dans leurs Confessions de Foi, a. 110. Ambiguités de celle de Strasbourg, que les Catholiques & les Luthériens peuvent expliquer dans leur fens, a. 111 & fuiv. Celle de Zuingle ou de Zurich est nette & précise contre la présence réelle, ainsi qu'une autre de Zuingle adressée à François premier, a. 114 - 5. Zuingle admet seulement la

présence

présence en signe., & les Suisses souviers conflamment fon opinion, a. 116.

La Confession d'Ausbourg rétracte ce que Luther avoit dit sur la justification, le libre-arhitre & la volonté de Dieu, qu'il faisoit auteur du péché, a. 119, 120. Les Luthériens varient dans le livre de la Concorde, sur ce qu'ils avoient dit dans la Confession d'Ausbourg, touchant le mérite des bonnes œuvres, a. 127.

Premiera Confession de Basse, où l'on admet la préfence s'acramentale par la Foi, & nonréelle, a. 179. Seconde Confession de Basse, où l'on adoucit la premiere par des expressions dont les Luthériens s'accommodent, a. 183-4.

Trois ou quarre Confesfions de Foi contradictoires, reçues par Bucer & ceux de

Strasbourg, b. 96.

Confession de Foi Saxonique & de Wittemberg, dressées à l'occasion de l'interim; l'une par Melancton, l'autre par Brentius , b. 101. Melancton , dans la Saxonique, change ce qu'il avoit dit dans celle d'Ausbourg & dans les articles de Smalcalde, b. 102, Celle de Wittemberg admer la concomitance du pain & du Corps, b. 103. La Saxonique contredit celle d'Ausbourg sur la volonté de Dieu par rapport au péché, & sur le libre-arbitre. Elle tend au Semi-Pélagianisme, b. 104-4-6. Elle est condamnée par Illiric & fes sectateurs , b. Tome. V.

107. Elle renverse le dogme Luthérien de la justice impurative, par la distinction des péchés mortels & véniels , b. 108-9. Celle de Wittemberg explique bien le mérite des œuvres que la Saxonique omet , ibid.

Autre Confession de Foi dresse à Francsort, où l'on varie encore sur l'article de l'Eucharistie, b. 113-4.

Confession de Foi Calviniste de Fréderic III, Comte

Palatin, b. 136.

Confessions de Foi Helvétiques. On en compte cinq depuis celle de Zuingle jusqu'à celle qui fut faite un peu après la mort de Calvin, b. 256. Dans cette derniere, on admer la justice imputative. on rejette le mérite des œuvres, on n'accorde la vraie Foi qu'aux prédestinés, on établit la certitude du falut & l'inamisfibilité de la justice : on explique mal la converfion du pécheur, on ne donne point à l'homme d'autre liberté que celle des bêtes : on n'admet la présence de J. C. dans l'Eucharistie qu'en vertu, & pas plus réelle que dans tous les actes du Chrétien. b. 256 & Suiv. 264.

Confession de Foi Polonoise, faite trois ans après avoir souscrit la cinquieme Helvérique. On y condamne les Catholiques & les Luthériens comme mangeurs de chair humaine; ainsi que les Sacramentaires, dont la coupe, dir-on, est vuide, J. C. n'y étant pas présent. On y fair

L.A

présent son Corps, comme uni au Verbe, qui est partout; & l'on établit l'ubi-

quité, b. 265-6-7.

Trois ou quatre Confessions de Foi, & divers actes des Calvinistes, contradictoires les uns aux autres, b. 181. Ils avouent tous les articles de la Confession d'Ausbourg, dont plusieurs font contraires à leur créance, b. 186.

La Confession de Foi calvinienne exclut l'Eglise Romaine du titre de vraie Eglise. parce que la pure vérité de Dieuen est bannie & les Sacremens y font corrompus, c. 162. Jurieu adoucit cette affertion en notre faveur, V. Jurieu. La Confession de Foi n'a plus d'autorité parmi les Ministres qui changent le langage & les idées anciennes de la Réforme, c. 164. Toutes ces diverses Confessions de Foi des Protestans marquent clairement la défunion du parti, b. 433. Ils remettent dans tous leurs Synodes à examiner s'il n'y a rien à changer dans la Confession de Foi, c. 207.

Confirmation (la), dans la Réforme Anglicane, n'a plus été qu'un catéchifme pour faire renouveller les promeffes du Baptêtme: on en ôte le S. Crême, b. 66. Les Vaudois admettoient ce Sa-

crement , b. 342.

Conjuration d'Amboise,

V. Amboife.

Conquêtes. Jurieu se contredit lui-même, quand il parle du droit de conquête comme d'une pure violence; d'où il suivroit, contre les propres principes, qu'il ne peut y avoir de guerres justes, d. 344.

Conrad, Abbé d'Usperg, voit à Rome les Vaudois ou Pauvres de Lyon, dont il découvre l'hypocrifie, b. 318.

Conscience. Cette maxime: Que le Magisprat ne peut rien sur la conscience, souvent répétée par Basnage & Jurieu, est combattue par la pratique dans les Etats Réformés, c. 280.

Constance (Concile acuménique de). On démontre , contre le Ministre la Roque , que ce Concille n'a point calomnié Wiclef , en lui imputant cette proposition: Dieu est obligé d'obéir au diable , 384. Il décida pour la communion sous une espece , parce qu'il en trouva la coutume établie depuis plusieurs fiecles sans contradiction , c. 222.

Confiantinopte (Concile

de). V. Conciles.

Consubstantiation de Luther bien résurée par Beze, Calvin & rout un Synode de Zuingliens, a. 84-5-6. Elle détruit le sens littéral, & tombe nécessairement dans un sens figuré, a. 87.

Conteranus (le Cardinal), Légat du Pape, à la conférence de Ratisbonne, dit sur l'interim de Charles V, que cette affaire doit être renvoyée au Pape, pour être décidée, ou par un Concile général, ou d'une autre maniere convenable, b. 94. Continence perpétuelle, jugée impossible par Luther, a. 39, 147.

Contrition (la), felon Luther, rend les hommes plus

hypocrites, a. 20.

Contradiction. On prouve, pas des exemples, que toute erreur tombe en contradiction par quelque endroit, c. 68.

Controverses (l'état présent des) sur la grace entre les Luthériens & les Calvinistes, c. 104. La controverse se réduit pour les simples, à bien connoître l'Eglise; ce qu'ils peuvent faire en comprenant six lignes de l'Evangile, qui renferment toutes les promesses faites à l'Eglise, d. 454.

Coupe (la) accordée aux Calixtins par le Concile de

Basse, b 392.

Cranmer (Thomas) Archevêque de Cantorbéry, le héros du Ministre Burnet. fuit pendant la vie de Henri VIII la doctrine de l'Eglise Romaine, b. 6. Il felie avec Anne de Boulen, & favorise en secret la Luthéranisme, b.8. Il écrit contre la validité du mariage de Catherine d'Arragon. Le Roi l'envoie à Rome folliciter fon divorce, b. 9. Il est fait Pénitencier du Pape, revient par l'Allemagne, où, quoique Prêtre, il épouse la sœur d'Osiandre, & tient son mariage caché, dans la crainte de Henri, b. 10. Il est fair Archevêque de Cantorbéry, reçoit des Bulles, fait ferment au Pape, contra lequel il proteste en

fecret , dit la Messe pendant trente ans fans y croire, & fait des Prêtres, b. 11-2. Sa fausse modération, b. 13. Il procede à l'affaire du divorce, déclare le mariage du Roi nul, & prend dans la sentence le titre de Légat du S. Siege , b. 13-4. Il fait la visite de sa province avec la permission du Roi. Son unique but est d'établir la primauté ecclésiastique de ce Prince, b. 18. Il casse par complaifance pour le Roi fon mariage avec Anne de Boulen. Son ingratitude, sa làcheté, b. 20-1-2. Il fouscrit plufieurs fois les décisions de Foi conformes à la doctrine de l'Eglise Catholique, dresfées par le Roi, b. 26. & suiv. Il casse le mariage du Roi avec Catherine de Cleves, b. 30. Son hypocrlfie, fes fouplesses. Il fait un écrit pour établir tout le Ministere Ecclésiastique sur une simple délégation du Roi. Sa doctrine honteuse sur l'autorité de l'Eglise durant les persécutions, b. 35-6. L'autorité ecclésiastique du Roi est le seul dogme de Henri VIII que Cranmer conferve dans la Réforme fousEdouard VI & fur lequel lui & l'Eglise Anglicane n'ont point varié, b. 37. Il supprinte dans le culte ce qui lui déplaît, avant que d'examiner la doctrine, b. 68-q. V. Eucharistie. Il figne, quoique Evêque, l'Arrêt de mort du Duc de Sommerset, condamné sans avoir été entendu, b. 74. Il figne la disposition Lli

à'Edouard VI, pour changer l'ordre de la fuccession à la Couronne, & inspire la révolte contre la Reine Marie, 75. Il est mis dans la Tour de Londres pour crime d'Etat, & déposé pour hérésie par l'autorité de la Reine, laquelle étoit légitime à son égard: déclaré hérétique après l'aveu des faits qu'on lui imputoit sur sa doctrine & sur fes mariages : condamné à mort pour ses hérésies, comme lui-même en avoit condamné plusieurs . b. 76. Il abjure deux fois la Réforme ayant fon Supplice. Sa mort honteuse, b. 77-8. Mal excul'é par Burnet sur ce point & fur fa conplaifance pour Henri VIII, b. 79.

Création. Jurieu abuse de ce terme, employé par quelques anciens Peres en parlant du Verbe, pour exprimer fa manifestation à l'extérieur & par ses ouvrages, e. 98-9. Jurieu conteste, sans raison, à Bullus, qu'on prouve les comparaifons, fimilitudes & métaphores, e. 123. Il dit faussement qu'on ne se sert pas de métaphores avec les Païens & les Hérétiques : le contraire se montre par le Concile de Nicée & par les écrits des Peres ; & Jurieu détruit lui-même son prin-

cipe, e. 124-5. Croyans (les) des Mani-

chéens n'étoient pas admis à tous les mysteres de la Secte,

b. 272

Croix (le signe de la) retenu par la Réforme Anglicane daus le Baptême, la Confirmation & la confécration de l'Eucharistie; puis retranché de la Confirmation & de la Confécration, b. 67.

Cromvvel (Thomas), Vicegérent de Henri VIII au spirituel, quoique laïque, fuit, pendant le regne de ce Prince, la doctrine de l'Eglise Romaine, b. 6. Il est fait Visiteur général de tous les couvens privilégiés. En qualité de Vicaire général au spirituel, il ordonne aux Pretre de dire tous les jours la Messe, & aux Moines d'obferver leurs trois veux, quoiqu'il fût Zuinglien ou Luthérien, b. 17. Il souscrit plusieurs fois la doctrine catholique, décidée par le Roi Henri VIII, b. 26-7-8. Il est condamné à mort, parle Parlement, comme hérétique, & fans être entendu, b. 29. Son hypocrifie mal justifiée par Burnet , b. 30.

Cromvvelisme rétabli par les maximes de Jurieu conce l'indépendance des Rois, d.

364-5.

Crucifix (culte du) approuvé par Luther, comme un monument de piété. Luther est représenté à la tête de toutes les œuvres, à genoux devant un Crucifix, a. 158-9. Elisabeth, Reine d'Angleterre, retient le Crucifix dans sa chapelle, quoiqu'on l'ôte de toutes les Eglises, b. 206. Aversion des anciens & des nouveaux Manichéens pour le Crucifix, b. 281.

Cyprien (S.) calomnié par Jurieu, comme n'entendant par la doctrine de la satisfaction de J. C. ; justifié par des textes de l'Ecriture, d. 41 - 2. Ce faint prouve que tout schismatique & hérétique est nouveau, vient troubler l'Eglise dans sa possesfion, fait bande à part, se sépare de la tige. S. Augustin le cite comme un témoin aut dépose que l'autorité de l'Eglife est irréfragable, d. 407-

Czenger, ville de Pologne où les Zuingliens tiennent un Synode, dans lequel ils prouvent que la Consubstantiation Luthérienne est insoutenable & contraire au sens littéral.

D.

AILLE (Ministre) justifie, par ce qu'il dit de la connoissance des Anges, le culte que l'Eglise catholique rend aux Saints, e. 345. Il réfute l'erreur de Jurieu sur la médiation de J. C. & montre combien cette médiation est différente de l'intercession des Saints, e. 352 & Suiv. Il chicane sur le titre de divus donné aux Saints par les Latinistes modernes, e. 372.

Date (la) de la rupture des Protestans est comme celle d'Arins, de Nestorius, & de tous les hérétiques, manifeste & ineffaçable, d. 507-8.

David. Son exemple cité par Jurieu, pour prouver la légitimité des preuves civiles, d. 290. Le Ministre détruit lui-même sa preuve, en difant qu'un particulier, tel qu'il suppose qu'étoit David, n'a pas droit de s'armer contre son Prince, d. 291. David étoit Roi de droit, & Saul ne régnoit que par tolézance, d. 291-3. Jurieu impute à David des fentimens impies, dont ce Prince montre par ses paroles & par sa conduite, qu'il avoit horreur, d. 295 -6-7-8. Il foutient que David avoit besoin, pour être Roi légitime, de l'élection du peugle. Combien cela est absurde, d. 316 & suin. Il prétend même que David. après la défaite d'Absalon, avoit besoin d'être rétabli fix le trône par le peuple, d. 320-1. Le Royaume de Juaz passe légitimement aux Asmonéens ou Machabées, parce que la famille de David en étoit exclue par le fait, &par le droit de prescription depuis Sédécias, d. 322-3.

Décision (les) de Foi sons réfervées à l'autorité royale par la déclaration des Eveques Anglois, b. 117. Les Evêques François du Colloque de Poissy expliquent simplement & en peu de mots toute la doctrine catholique fur l'Eucharistie, b. 195. Les décisions de l'Eglise se réduisent toujours à un fait précis & notoire; que croyoit - on quand tel & tel hérétique est yenu? d. 421. Les confestations des hérétiques font que l'Eglife explique plus clairement les vérités, d. 422. Ses décisions sont toujours courtes, faciles, précises, d. 423.

Déclaration du Clergé d'Angleterre sur la suprématie d'Elisabeth; ce grand mal n'est que pallié, b. 214 &

Suiv.

Delpht (Synode de) prétend fermer la bouche aux Remontrans, en leur oppofant l'autorité du S. Esprit, promise aux Conciles; ce qui étoit revenir à la doctrine catholique, c. 83 - 4. Il contredit la Réforme en assirrant que les Pasteurs assemblés sont affistés du S. Esprit, delon les promesses, e. 226.

Désordres (les) du Clergé rendent les Ecclésiastiques odieux aux peuples Ils en rejettent la faute sur la Cour de Rome, qui néglige d'y remédier, a. 1, 2, 3.

Despense (le dodeur Claude), tâche par quelques additions, de rendre les propositions calvinistes fur l'Eucharistie recevables. Les Ministres rejettent ses additions,

c. 83.

Diete d'Ausbourg, V. Auf-

bourg.

Dieu, selon la doctrine de Luther, est auteur de tous les crimes, a. 63. L'amour de Dieu non nécessaire pour la justification, selon la Confession d'Ausbourg, a. 142. Wiclef attaque la liberté, la bonté & la puissance de Dieu, 4. 380. Les Calviniftes font

Dieu auteur du péché, e. AI.

& Suiv.

Différence entre la doctrine inventée, & celle qu'on recoit par tradition, a. 88.

Discipline. (la) ecclésiastique méprifée par les Proteftans, qui avouent qu'il n'y a pas une Eglise parmi eux qui ait de la discipline, qu'elle est ruinée parmi eux, & que chacun, dans la Réforme, peut croire à sa fantaisse. a. 213 & fuiv. Toute discipline renversée par la Réforme : le déisme & d'autres monstres de doctrine sortis de son sein, a. 245.

Discussion (la) de l'Ecriture impossible aux simples, de l'aveu de Jurieu; c'est pourtant un des grands principes de la Réforme e. 177.

Dispense (la) de Jules II à Henri VIII, Roi d'Angleterre, d'épouser la veuve de son frere, comparée ridiculement, par Basnage, à la difpenfe donnée par Luther au Landgrave de Hesse d'avoir deux femmes à la fois. c. 390 - I.

Division parmi les Luthêriens, au sujet de la réalité,

a. 51. V. Carlostad.

Les divisions parmi les hérétiques & les schismatignes font fans remede, parce qu'ils détruisent l'autorité de l'Eglise. Ils ne peuvent avoir de paix entr'eux qu'en tolérant réciproquement leurs reurs , d. 396 - 7.

Divorce. de Henri VIII. V. Cranmer. Henri é; ouse Catherine d'Arragon, veuve DES MATIERES.

de son frere Arthus, sur la dispense de Jules II, & ne doute point pendant vingt ans de la validité de fon mariage. Son amour pour Anne de Boulen est le prétexte de son doute, b. 41-2. On attaque la dispense par des moyens de droit & de fair. Bucer & les Protestans d'Allemagne croient la difpense légitime. Calvin & Zuingle la croient illégitime, b. 43-4. Henri gagne, par argent, quelques Docteurs catholiques , fur - tout dans la Faculté de Théologie de Paris, dont la consultation rapportée par Burnet, n'est pourtant pas certaine, b. 45-6-7. La décision de Clément VII, contraire au divorce, est appuyée sur un fondements folide, b. 48.

Le divorce est, felon, l'idée extravagante de Jurieu, une espece de polygamie,

d. 397.

Dogmes (les trois) Calvinites, sur l'inamifibilité de la justice, la certitude du salut, & la non nécessité du baptême, ne sont qu'infinuées dans les Confessions de Foi calviniennes, avant le Synode de Dordrecth qui les décide expressement, b. 440. Voy. Dordrecth. Celui de la non nécessité du baptême est dans le caréchisme des Calvinistes, b. 141.

Dominis (Antoine de) est un des premiers Protestans qui ait parlé en faveur de l'indifférence des Religions,

£ 153.

Dordrech (Synode de) tenu pour œcuménique dans la Réforme, ratifie le décret de Delpht. Vaines chicanes de Basnage, sur les termes employés à Delpht, e. 227-8. Il s'agissoit de la dispute d'Arminius & de Gomar, ou des Remontrans & Contreremontrans. V. Remontrans & Arminius. Ce Synode réduit la dispute à cinq chefs. Les Remontrans, dans leur réponse, attaquent la certitude du salut & l'inamissibilité de la justice, combatte, t le décret absolu, que Calvin attribuoir à Dieu, de donner J. C. aux feuls élus ; admettent la fanclification des enfans des Fideles, même avant le Baptême, d. 51 & suiv. D'où il suit que toute la postérité d'un Fidele est prédestinée, d. 78. Ils critiquent l'inconstance de la doctrine de Calvin fur la prédestination : déclarent que la grace efficace n'est pas irréfistible; que Dieu donne à tous ceux à qui l'Evangile est prêché, une grace suffisante, dont ils peuvent faire un bon ou mauvaisusage; que la justice pouvant se perdre, on n'est pas assuré de son salut; & qu'il n'y a point de la part de Dieu, d'élection absolue, & de préférence gratuite pour les Elus, c. 52 & fuiv. Ils demandent une réponfe claire & précise, c. 59. Le Synode décide que Dien donne la vraie Foi aux fenls Elus, que les Enfans des Fideles naiffent dans l'alliance, & font

fauvé indépendamment du Baprême; qu'on est assuré de fon falut, que la grace sussisante des Arminiens est le pur Pélagianisme; que la grace agit dans nous, fans nous; que le Fidele fait & sent qu'il est justifié : que la justice est inamissible, &c. e. so & fuiy. qu'on n'en peut décheoir, même un instant. au milieu des plus grands crimes. Que les Fideles ne peuvent perdre totalement la foi & la grace, ou demeurer finalement, dans le péché, parce qu'ils font certains de leur salut & de leur persévérance. L'incertitude fur ce point feroit une tentation. c. 64 & fuiv. Cependant, dit le Synode, l'homme justifié peur se rendre coupable de mort. Ce qui est une contradiction, c. 67.-8. La certitude qu'il admet n'est pas une fimple confiance, & le Synode est ferme sur ces trois points : la certitude absolue de la prédestination, l'impossibilité de décheoir finalement de la foi & de la grace, & la certitude de conserver dans le crime, la grace justifiante & la vraie foi. On ne peut l'excuser de tous ces exces, qui furent admis d'un consentement unanime, c. 66 & Suiv.

Ce Synode décide qu'on peur retoucher les Confeftions de Foi, & pourtant obliger les Remontrans à foulcrire ces Confessions fans

y croire , c. 84 ... Les Docteurs Calvinises. tels que Beaulieu & autres, se relachent aujourd'hui, fur le decret de Dordrech, & adoucissent les dogmes de l'inamissibilité de la justice. & de la certitude du salut, pour se rapprocher des Luthériens c. 91. Ce Synode épargne les exces des anciens Réformateurs, & même ceux des Remontrans fur plufieurs points. qui attaquoient la préscience de Dieu, faisoient Dieu corporel, & admettoient diverses autres erreurs essentielles, c. 94.

Ce Synode décide, contre les Remontrans, que J. C. est avec les Pasteurs assemblés de son Eglise, d. 466.

Droit du Roi. Jurieu falsifie l'Ecriture pour éluder ce que Samuël dit être le Droit du Roi, d. 323 & Suiv. Le Droit Royal, parmi les Hébreux, étoit tel que Samuel le décrit : & les Rois de leur premiere Monarchie étoient indépendans de toute autre puissance que de celle de Dieu, comme les Rois des autres Nations, d. 325 & fuiv. Les Rois Asmonéens ou Machabéens furent également indépendans, comme le peuple même le reconnut. en ne se réservant aucun degré de puissance, pas même le pouvoir que Jurieu prétend appartenir à tout peuple de changer le gouvernement dans un besoin, d. 331-2.

CBERT, célèbre Théologien, fait connoître les erreurs des Catares, ou Manichéens d'Allemagne, b. 290.

Ecoins, Théologien Catholique, fe trouve à la Conférence de Ratisbonne, où il rejette le livre de l'interim,

b. 94.

Eccius. Les Protestans Luthériens & Calvinistes s'accordentà dire que toutes les disputes doivent être finies par elle, parce qu'elle est claire; & cependant ils difputent sans fin fur un passage auffi simple qu'est celui-ci : Ceci est mon corps, a. 95. On prouve par ces paroles : Buvez-entous, quine peuvent être bien entendues sans confulter la tradition, que l'Ecriture n'est pas aussi claire à tout le monde que les Protestans le disent, b. 50-1. V. Lecture de l'Ecriture-Sainte. Toutes les Sectes féparées de l'Eglise Catholique, fondent leur doctrine contradictoire sur l'évidence de l'Écriture . b. 412.

La foible constitution de la Réforme oblige les Ministres à changer leur dogme principal, qui est la nécessité de l'Ecriture. Claude & Jurieu conviennent qu'on peut former sa Foi, sans avoir lu l'Ecriture, c. 207-8-9. Fanatisme de la Réforme sur le témoignage qu'on croyoit avoir du S. Esprit pour le differement des livres de l'E-

Tome V.

criture. Il suivoit de là que ni les miracles, ni les prophéties, ni les Ecritures mêmes, ni la tradition, n'étoient pas nécessaires pour autoriser & déclarer la révélation, c. 210. L'Ecriture, J. C. même & les Apôtres, sont sans autorité, suivant les principes établis

par Jurieu, d. 32.

Les Ecritures, selon Tertulien, sont adressées à l'Eglise deja subsistante. C'est d'elle qu'il faut les recevoir & leur interprétation. Elles. n'appartiennent point aux Hérétiques, d. 411-2. Les plus simples d'entre les Protestans se glorifient sans fondement, d'entendre l'Ecriture. Ce n'est pas sur elle, mais sur la Foi de l'Eglise. que se forme la Foi d'un chacun, d. 441 & Suiv. Abus & fausses interprétations de l'Ecriture parmi les Protestans d. 447-8. Grande utilité de l'Ecriture reconnue dans l'Eglife Catholique. Les Proteftans la calomnient, quand ils disent qu'elle la croit inutile ou même dangereuse ... d. 577-8. Ce qui n'empêche pas que la Foine se forme fans les Ecritures, comme le dit S. Irenée, d. 180. Bafnage objecte à ce sujer, mal à propos, S. Chrysostôme. d. 581. La méthode de tous les siecles a été de formez sa Foi sur le Symbole avant de lire l'Ecriture ; laquelle sert à confirmer la Foi, de Mm

GTO -- TABLE

582-3. Quand on veut entendre! Lecriture par son propre esprit, il n'est point d'erteur où l'on ne tombe, comme on le voit par tous les Hérétiques, d. 585-6. Il est saux que ce qu'on pense des Ecritures, dans l'Église Catholique, tende à introduire l'ignorance, d. 187-8.

Edouard VI, Roi d'Angleterre, succede à Henri VIII. La Résorme se fait sous son nom. V. Résormation Anglicane. L'éducation qu'on lui donne pour lui inspirer la haine des images, b. 70.

Egalité des personnes divines. Jurieu impute aux Peres des trois premiers fiecles. de les faire inégales en perfection & en opérations; ce qu'il foutient ne pouvoir être réfuté par l'Ecriture ,e. 41-2. Les mots engendré par le confeil & la volonté du Pere, ne détruisent point l'égalité. non plus que le nom de Ministre attribué au Fils. Les Peres, en se servant de ces expressions, en ont exclu toute idée d'imperfection, e. 49 , 50-I.

Eglife. J. C. lui promet, pour le tems, l'universalité des tems & celle des lieux; ce qu'on prouve par les patoles mêmes de la promesse, dont on pese tous les mots, & dont l'intelligence claire & facile est la décision de toutes les controverses, d. 375 & suiv. 462. Toutes les controverses four résolues par ce seul principe, que la vétité domine toujours dans

l'Eglise. Ce principe est celui de S. Augustin, d. 397 & fuiv. Les Hérétiques sont mis par J. C. au rang des Païens, parce qu'ils croient que la vérité cesse dans l'Eglise, d. 406. Témérité du Ministre Basnage quine veut pas croire que J. C.-ait pu donner, en fix lignes, un remede à toutes les erreurs, d. 463. L'Eglises'étend de Jérusalem partout le monde, de proche en proche, d. 378. Les passages de l'Evangile, où il est parlé du petit troupeau & de la voie étroite qui n'est fréquentée que par le petit nombre, ne sont pas contraires, comme le veut Basnage, à l'étendue del'Eglife. Ces mots beaucoup d'appelles& peu d'élus, sont le dénouement de l'es difficultés, d. 414-5. L'Eglise ne renferme pas seulement des Saints, d. 382.

Eglise Catholique. Elle demeure ferme dans sa doctrine fans variation. Ce qu'on croit dans toute l'Eglise, a toujours été cru, c. 198, d. 182. Sa constance à soutenir invariablement les mêmes dogmes. V. Exemples dansla question mue par Berenger, de la présence réelle. Conduite de l'Eglise envers. les Novateurs. Elle condamne Berenger, & lui oppose, dès le commencement, le changement de substance, comme la croyance de toute l'Eglise & de tous les Chrétiens, c. 222 & Suiv. Les Novateurs trouventroujoursl'Egissedans une pleine & constante proDES MATIERES.

475. L'autorité de l'Eglife est absolument nécessaire dans les matieres de la Foi, a.

233.

fession de la doctrine qu'ils attaquent, c. 228. L'hérésie Berenger terrassee sans qu'il fût besoin de Concile général, c. 229. Décisions uniformes & simples du grand Concile de Latran contrel'erreur opposée à la transfubstantiation, c 230. Netteté des décisions de l'Eglise. Sa medération dans la décision des dogmes à ne donner pour certain que ce qui l'est en effet , c. 244-4. L'Eglise est invariable dans ses décisions. Sa doctrine est toujours la même, & par-tout, parce que la vérité venue de Dieu a d'abord toute sa perfection, d. 3, 4, 5. e. 5. Les combats des Novateuts l'affermisfent, en se prouvant réciproquement qu'ils ont tort, les uns sur un point, les autres fur un autre. On le démontre par la dispute des Luthériens & des Zuingliens sur la préfence réelle, a. 88-9. L'Eglise ne peut être vaincue par Perreur, quelque violente que Soit l'attaque, a. 93. La promesse de J. C. d'être touours avec elle , la foutient ; & le principe posé par la Réforme, que J. C. l'a délaissée, est insoutenable, ibid. Malgréles secousses des Hérésies, elle est toujours dans la même fituation, c. 240. Sa fermeté est inébranlable, c. 254. Les faits qu'on oppose à la promesse sont inutiles. La parole de J. C. suffit, d. 571. Elle est la seule société sur la terre, à laquelle on ne puisse reprocher d'innovation . d.

Elle décide si bien les questions, du premier coup, qu'elle n'est jamais obligée d'y revenir & de changer ses décisions. Elle est visible . elle est toujours, elle professe toujours & infai.liblement la vérité, c. 117. Claude & Jurieu, forcés de reconnoître la visibilité de l'Eglise & la perpéruité de son Ministere , ne peuvent se dispensez d'avouer, qu'avant la Réforme, les Elus se sauvoient dans fa Communion, & fous le Ministere Romain, c. 140 & Juiv. 248. d. 169, 170. Les Eglises, quoiqu'éloignées les unes des autres, ne font qu'une seule Eglise Catholique par l'unité de doctrine & des Sacremens, c. 170. C'est fans preuve queles Ministres restreignent son infaillibilité dans la décision des dogmes. c. 197. Les promesses sont formelles en faveur de son infaillibilité; & Jurieu ne peut la nier sans fe contredire e. 199. Il ne la croit pourtant infaillible que jusqu'à un certain point. On prouve ou'elle l'est dans toutes ses décisions de Foi, d. 173-4. On peut savoir aisément son sentiment, sans qu'il soit befoin d'envoyer par-tout des couriers, comme Jurieu le dit, d. 176-7. Ce Ministre forcé d'abord de renvoyer les Fideles à l'autorité de l'Eglise, par l'incertitude de son Mm ii

principes, les retire ensuite de ce refuge, d. 180. Se foumettre à l'Eglise, ce n'est pas Te foumettre aux hommes,

mais à Dieu, d. 182.

La fuccession & la perpétuité de l'Eglise attestées par les promesses de J. C. forment un des douze articles fondamentaux du Symbole des Apôtres , d. 392-3. Cette question : Où étoit l'Eglise avant la Réforme? est une question qui regarde le fond de la Foi, d. 172. Elle embarrasse Jurieu & tous les Docteurs-Réformés, Sesennemis abattus à ses pieds sont forcés de la reconnoître, d. 121; & contraints de la reconnoître visible, l'Eglise invisible des Protestans étant une chimere, ils ne peuvent rrouver que l'Eglise Catholique, d. 169, 170. La visibilité de l'Eglise composée de Pasteurs & de peuples, démontrée par les paroles de la promesse, ainsi que son gouvernement, d. 468 & suiv. 578. La promesse est adressée au commun des Fideles comme au commun des Pasteurs, d. 472. L'Eglise, par sa constitution, doit toujours durer; au lieu que la Synagogue, par sa constitution. devoit finir, d. 482. Explication des promesses, tirée des paroles mêmes de J. C. comparée avec celle des Ministres, d. 501. Absurdité d'un Ministre, qui soutient que ces mots usque al con-Summationem sæculi, expriment, non la fin du mende,

mais la fin du fiecle où vivoient les Apôtres; & que celles-ci, portæ inferi, fignifient la mort, & prouvent fimplement qu'on refluscitera. Les portes d'enfer..... fignifient naturellementtoute la puissance du démon, d. 492 , 501-4-5.

L'Eglise n'étoit pas moins visible pendant les persecutions, qu'elle l'est pendant la paix, d. \$12-3. Elle l'étoit pendant la perfécution de Valens & de Constance; les saints Docteurs & S. Athanase, trois ans après la mort de Constance, la disoient répandue par toute la terre. d. 553-4.

Les Protestans n'osent reieter l'autorité de l'Eglise Catholique & Romaine dans la Confession d'Ausbourg. Luther même, quatre ans après cette Confession, reconnoissoit la vraie Eglise dans sa communion, a. 156-7-8.

L'Eglise est fainte, parce qu'elle prêche toujours la sainteré & qu'elle renferme tous les Saints dans son sein. Balnage railonne pitoyablement, en disant qu'il faudroit au moins que tous les Pasteurs fusient saints, pour pouvoir dire que l'Eglise est fainte. d. 492 & Suiv. L'Eglise ne peut avoir de confolations intérieures, sans les soutiens extérieurs de la prédication & du Ministere, d. 488.

L'Eglise étoit très-forte. très-puissante, & néanmoins très-soumise aux Puissances légitimes sous Constance

fous Julien l'Apostat, sous Valens & sous Justin; en Afrique, sous la tyrannie des Vandales; en Perse, sous Athanaric, d. 259 & suiv.

L'Eglife Càtholique accufée par Jurieu de nier l'obligation d'aimer Dieu, condamne au contraire ceux qui tiennent cette doctrine, d. 121.

L'Eglise ancienne, selon Jurieu, n'avoit qu'une Théologie imparfaire & fans forme, ignoroit les Mystères de la Trinité, de l'Incarnation, &c. d. 25. Elie étoit la plus malheureuse & la plus mal instruite de toutes les Sociétés, d. 26-7-8. Ce Ministre donne à l'Eglife des premiers fiecles une étrange constitution. Il dit que la Foi du Peuple demeuroir pure fur les Mysteres de la Trinité & de l'Incarnation, pendant que celle de tous les Docteurs, fans en excepter un feul; étoit corrompue, e. 142-3. Il fait les PP. les plus pauvres Théologiens qui furent jamais, & qui ont obscurci & altéré les principaux articles de la Religion, e. 145.

L'Eglifé Catholique s'oppose, par sa constitution, à l'indifférence des Religions: elle est intolérante de toutes les sectes, & ne peut, comme la Réforme, les admettre, e. 171, 311-2. Juvieu soutient faussement qu'il n'y a pas moins de Déistes & de Sociniens dans le fein de l'Eglife Catholique, que dans celui de la Réforme, e 171-2.

Jurieu, après avoir pro-

posé divers moyens, insuffifans pour connoître les points qu'il nomme fondamentaux ; rappelle enfin la Réforme à l'autorité de l'Eglise Catholique, & dit que ce que les Chrétiens ont cru unanimement & croient encore, est fondamental; en quoi il suppose l'Eglise infaillible. Il va même jusqu'à dire que le consentement actuel des Chrétiens, dans chaque tems, eft la marque certaine d'une vérité fondamentale, c. 215-7. L'Eglise avoue qu'il y a quelques articles principaux de la Foi qu'il n'est pas permis d'ignorer; mas elle ne dit pas, commie dans la Réforme qu'il soit permis de nier les autres points également révélés, e. 225.

Eglise Judaique. Différence des promesses qui lui sont faites, de celles que J. C. fait à son Eglise. L'une, par fa constitution, devoit finir, & l'autre ne point finir, d. 180-1. Bafnage accuse J. C. & les Apôtres de s'en être féparés. On démontre le contraire, d. 510-1. Cette Eglise a toujours été visible avant sa réprobation. On montre sa visibilité du temps de J. C. lorfqu'elle étoit fur le point d'être détruite, d. 482, 487, & même dans le Royaume d'Ifraël, du tems d'Elie, d. 537.

Eglife humaine. Cest, selon S. Cyprien, toute Société schismatique, d. 409.

Eglises Protestantes. La cause de leurs variations es

Mm iij

ale n'avoir pas connu l'autorité de l'Eglise Catholique, e. 116. La Confession d'Ausbourg reconnoît la visibilité de l'Eglise, c. 118, 248-9. Cette doctrine avouée parles Protestans, les embarrasse & ruine leur Réforme, puisqu'ils ne peuvent montrer, avant eux, de corps visible qui ait enseigné leurs dognies. c. 119, 120. L'apologie de la Confession d'Ausbourg confirme le dogme de la visibilité del'Eglise. Les Réformateurs woyant que cette doctrine ne pouvoit s'ajuster avec leur entreprise, disoient qu'il ne s'agissoit que de réformer quelque peu d'abus; ce qui ne pouvoit s'accorder avec Jes reproches d'idolatrie & de sacrilege qu'ils faisoient fans ceffe a l'Eglise Romaine. c. 121-2. La perpétuelle visibilité de l'Eglise confirmée de nouveau dans les articles de Smalcalde, & dans les Confessions de Foi Saxonique de Vittemberg, de Boheme, de Strasbourg , de Basle , & dans les Helvétiques, c. 123 & fuiv. Les Protestans varient fur la visibilité de l'Eglise, & ont recours à une Eglise invisible, parce que de l'aveu de Jurieu, ils n'en pouwoient trouver une visible de leur croyance, c. 127-8. La Confession Belgique s'exprime comme les autres sur la visibilité, mais se prépare une échapatoire ; l'Anglicane est pleine d'équivoques. & celle d'Ecosse de contradictions, c. 128-9-30. Le ca-

téchisme des Résormes de France, s'embarrasse sur la visibilité de l'Eglise, & à la fin la reconnoît. Ces embarras fur l'Eglife vifible & invisible étoient cans Calvin, d. 131-2. La Confession de Foi Calvinienne suppose toujours l'Eglife vinble. Elle exclut l'Eglise Romaine du titre de viaie Eglise, & élude la question : Ou étoit l'Eglise avant la Réforme, c. 132-3-4, & celle de la succession du Ministere , dont on dit , sans preuve, qu'elle a été interrompue, & les Réformateurs établis par une miffion extraordinaire, c. 135. Différens Synodes proposent de retoucher les articles omis dans la Confession, & se déterminent à la fin à ne pas traiter davantage la matiere de l'Eglise, c. 136. C'est un fait constant, que la dodrine enseignée par les Réformés étoit inconnue avant eux. & que le prompt succès de Luther ne prouve point qu'on penfoit comme lui avant les disputes, c. 148-9 Les argumens des Réformateurs contre l'autorité de l'Eglife, sont résolus par les Ministres eux-mêmes, c. 249. Les Réformés n'ont, pour eux, ni l'Eglise visible, ni l'Eglise invisible, puisqu'ils ne peuvent nommer , non fept mille hommes cachés, mais même un seul qui pensât comme eux, & qu'ils sont convaincus d'avoir innové contre toute l'Eglife & contre eux-mên.es. d. 539. Les Synodes de Gap

& de la Rochelle, embar-rassés de ce que l'Eglise invisible avoit été oubliée dans la Confession de Foi Calvinienne, c. 136.

Eglise Chinoise. Basnage qui conteste à J. C. l'antiquité de son Eglise, l'accorde

à une Eglise Chinoise. Portrait de cette Eglisé préten-

due, d. 511.

Elévation de l'Eucharistie ôtée par Carloftad à Vittemberg, & retenue par Luther en dépit de Carlostad, a. 52 , 54 , 149; détruite & pourtant jugée irrepréhenfible par Luther, a. 265 & Suiv.

Elisabeth, Reine d'An-gleterre, a du scrupule de prendre le titre de Chef de l'Eglise Anglicane, b. 37. Eile donne une nouvelle forme à la Réformation de cette Eglise, b. 204. V. Réformation Anglicane. Elle acheve de dépouiller les Eglises, & fait de leurs biens des dons aux Seigneurs, b. 219.

Elus (les), de l'aveu de Claude & de Jurieu, se sauvoient, avant la Réforme, sous le Ministère & dans la Communion de l'Eglise Ro-

maine, c. 156 & faiv.

Les Elus font partie des appellés. Fausse doctrine de Basnage qui fait, des Elus, lien de l'Eglise, & le moyen de faire durer le Ministere; en quoi il contredit S. Paul, qui attache au Ministere la formation & la perfection des Elus, d. 515-6. Il trouve, dans la prometie, la durée de l'Eglise par les

Elus, qui n'y est pas; & n'y trouve pas cette durée par les Pasteurs, qui y est. Les Elus no. font pas le moyen pour faire durer le Ministere, mais la fin pour laquelle le Ministere est établi, d. 517.

Enervin consulte S. Bernard fur les Manichéens d'auprès de Cologne, b. 293.

Enfans (les) des Fideles naissent dans la grace que le Baptême ne fait que sceller en eux, selon la doctrine de Calvin, b. 138; ce qui emporte le prédestination de toute la postérité d'un Fidele. Deux dogmes des Calvinistes fur les enfans, qui contredisent leurs principes, b. 40-1. Le Synode de Dordrech décide que tous les enfans des Fideles sont saints & sauvés,

Ephese (le Concile d'), se-Ion Jurieu, établit l'idolatrie dans l'Eglise, en nommant la Sainte Vierge mere de Dieu, e. 231. V. Jurieu.

Episcopius (Simon), Professeur en Théologie à Leyde, paroît à la tête des Arminiens ou Remontrans au Synode de

Dordrech, c. 61-2.

Equivoques (les) en matieres de Foi sont de l'esprit de la nouvelle Réforme . a. 185. Equivoques de Bucer & des Sacramentaires fur l'Eucharistie, a. 71, 85. Paroles confuses & équivoques des Calvitiftes au Colloque de Poifiy sur le même sujer, b. 191 & fuiv. Pierre Martyr , Fiorentin, voudroit qu'on parlat sans équivoque, mais Mm iv

zi'ose contredire les autres Ministres, à cause de Calvin, b. 194. Equivoques des Manichéens d'Allemagne . b.

292.

Erasme objecte à Lutherle consentement de tous les Peres sur le libre-arbitre, dont celui-ci se moque, a. 36. Il est choqué des emportemens de ce réformateur, dont fil peint le caractère, a. 50. Luther tache de l'attirera son parti par des flatteries haffes. Erasme écrit avec modération contre le livre du cerf-arbitre de Luther, qui lui répond de la maniere la plus violente, a. 62. Il se moque agréablement des mariages des Ministres Réformés, & de celui de Luther, a. 63, 74. Il exhortoit les Réformés, animés les uns contre les autres dans la dispute sacramentaire, à commencer par s'accorder entre eux, avant de vouloir faire la loi aux autres , a. 95. Il disoit que le monde opiniâtre & endurci avoit besoin d'un maître aussi rude que Luther pour le corriger, comme font les tyrans, a. 211. Il prouve qu'il n'y a nulle réformation de mœurs dans les Eglises Protestantes; & que la Réforme, Join de rendre meilleur, rendoit plus mauvais. Bucer & d'autres Chefs de la Réforme, l'avouoient, a. 219, 32I-2.

Ermangard appelle Vaudois toutes les Secles séparées de Rome depuis le onzieme siecle, & même les

Albigeois ou Manichéens .

b. 302.

Erreur (l') est fondée fur la vérité, qu'elle gâteen n'en conservant que quelques rei-

tes, a. 366.

La Confession Espece. d'Ausbourg excuse l'Eglise de ce que, par erreur, elle ne distribue de l'Eucharistie qu'une seule espece. Luther veut bien aussi l'excuser sur de mauvailes raisons, pendant qu'il pouvoit en apporter de bonnes, a. 159, 160. Claude & Jurieu font obligés de convenir que la communion, fous une seule espece, contient toute la substance du Sacrement de l'Euchariftie, c. 161.

Esprit (l'effet du S.) dans un homme plongé dans le . crime, est, selon la doctrine Calviniste, d'empêcher qu'il ne peche tout entier. Etrange idée qu'ont les Calvinistes de la justice chrétienne, c. 75.

Ethyopiens (les) qui ajoutent la Circoncision aux Sacremens de l'Eglife, font sauvés par le Ministre Jurieu,

c. 161.

Evangile (l') apprend aux Chrétiens à être modestes, tranquilles, respectueux envers les Puissances, à donner leur fang & non à répandre celui des autres, a. 42-3. La prédication de l'Evangile par toute la terre prouvée par les promesses, d. 469. Chicane de Basnage sur le mot Toute, d. 472.

Eveque universel (letitre d') rejeté par S. Grégoire, n'a point été pris par ses succesfeurs. Notre doctrine sur l'autorité du S. Siege est la même que celle de ce S. Pape, b. 55. Les Evêques d'Angleterre., fous Edouard VI, promettent de suivre sa doctrine, felon que de tems en tems elle seroit établie & expliquée par le Roi, b. 60.

Eucharistie. Luther voudroit nier la réalité, pour mieux nuire à la Papauté. La fimplicité des paroles : Ceci est mon Corps: Ceci est mon Sang, l'en empêche, a. 45. On peut dire, en un bon sens, que le Corps de J. C. est préfent spirituellement dans l'Eucharistie; c'est-à-dire, d'une maniere divine & furnaturelle, a. 173. Mais si la présence du Corps n'étoit que spirituelle & non réelle, les paroles de l'Institution seroient inutiles; puisque, sans elles, nous n'en aurions pas moins la présence spirituelle, a. 174.

Dans la Réforme Anglicane, fous Edouard, on décide la nécessité de la communion fous les deux especes. quoiqu'on admette la préfence réelle fous la plus petite parcelle. On en retranche enfuite l'adoration, & enfin

l'oblation, b. 69.

Calvin prétend que les Luthériens & les Zuingliens. après quinze ans de disputes fur l'Eucharistie, ne s'entendent pas, b. 142. Sa doctrine sur l'Eucharistie est maintenant presqu'oubliée des siens; puisqu'il ne se con-

tente pas qu'on recoive dans la Gene un figne efficace, ni même la vertu & le mérite de J. C. & que ce qu'il dit fur la présence, tienne quelque chose de la doctrine de Bucer & des articles de Vitremberg , b. 143-4. La doctrine catholique est que J. C. nous donne à manger son propre Corps, comme on donnoit aux Anciens la propre chair des animaux immolés pour eux : que J. C: qu'on recoit en cette vie par sa grace, par ses lumieres, par fon S. Esprir, par sa vertu, est recu dans l'Eucharistie en sa fubstance: que la manducation du Corps de J. C. nous devient fructueuse par la Foi : que la jouissance du Corps de J. C. est perpétuelle & permanente, quoique la perception foit momentanée: que l'union des Corps, bien que réelle dans la communion indigne, ne peut être utile qu'autant qu'on unit le corps à l'esprit. Par là , s'établit l'état de la question, favoir : Si la présence est réelle & substantielle, ou feulement en figure & en efprit par la Foi, b. 145 & luiv.

Calvin voulant concilier Luther & Zuingle, dit d'abord que nous participons au vrai Corps de J.C. & rejette la participation qu'on pourroit avoir par vertu & par pensée; puis il ajoute, ce qui est bisarre, que nous y fommes feulement unis par la Foi, b. 150-I. Il répete cent fois que nous recevons la propre substance, & non pas seulement en esprit, comme les anciens Hébieux; & s'exprime d'une maniere si forte qu'il semble croire que la réception du Corps & du Sang est indépendante de la Foi, & que le vrai Corps est dans le Sacrement, b. 152 & Suiv. II prétend ne point distuter de la chose, mais de la maniere, qu'il dit ineffable, miraculeuse, propre & particuliere à la Cene, b. 156. La communion des indignes est récile, felon lui; ce qu'il appuie parla comparaison de la pluie qui tombe également fur les lieux stétiles & sur ceux qu'elle fructifie ; mais il ajoute, ce qui est un abus visible & illusoire des mots. que quoique la chair foit réellement donnée à tous, elle n'est reçue que des seuls Elus, b. 159. Il explique, comme les Catholiques, ces pareles: La chair ne sert de rien; & accuse faussement l'Eglise de croire que les indignes ne reçoivent que le cadayre de J. C. b. 160-1. Après avoir dit que nous participons à la propre substance, il refuse de dire que J. C. est substantiellement présent, & élude le miracle qu'il avoit reconnu dans la Cene, qu'il fait maintenant consister en ce que J. C. s'unit à nous, quoiqu'il foit au ciel & nous sur la terre, b. 161-2. Il est rellement embarrassé dans la détenfe du tens figuré, qu'il se contredit d'une page à

l'autre & dans la même page. b. 264-5. Ne peut résoudre la difficulté qu'il sent mieux queles autres Sacramentaires, & se jette, pour prouver la figure, dans des exemples, ou qui sont contre lui, qui ne fant rien à la question, Plus il dit avec emphase que la chair de J. C. nous pépettre de sa substance, plus il s'éloigne de l'idée de réalité, en y ajoutant que c'est en vertu, b. 166-7-8. Il femble en quelques endroits mettre J. C. aussi présent dans le Baptême que dans la Cene, ce qu'il contredit ailleurs, b. 169. Ses disciples abandonnent ses sens forcés, & expliquent, comme ils peuvent, ses expressions véritablement contradictoires . 170-1-2. Il semble que Calvin vouloit, comme les autres Hérétiques, prendre le langage de l'Eglise en combattant sa doctrine. Il étoit si peu affuré de ses dogmes ; qu'il ne voulut ni approuver, ni improuver la préfence inféparable du figne, indépendamment de la Foi, b. 172-

3-4.

Eutychiens (les) mis par
Jurieu au mombre des Sociétés vivantes, qui ne ruinent le fondement de la Foi
que par des conféquences,
d. 124.

Exemple (le bon) est le moyen le plus efficace de gagner & de convertir les Hérétiques, d. 455.

Excommunication (1') est, selon les Synodes Protestans

& le bon fens, retrancher un homme du Corps de l'Eglife, comme un membre pourri; mais, selon Jurieu, c'est seulement le retrancher d'une société particultere, & le laisser membre de l'Egliss universelle, c. 165.

F.

TAGET, Ministre séditieux de la Rochelle, chassé par les habitans qui vouloientalors gester dans l'obésssance du Roi, c. 340.

Farel, Calviniste, député à Wormes avec Beze. V. Beze. Ferdinand (l'Empereur) chasse les Behémiens révoltés, de la Saxe, b. 82.

Féres, & même celles des Saints, admifes dans la Réforme Anglicane, qui justifie sur ce point l'Eglife Romaine. b. 67. Les Freres de Boheme conservent des Fêtes abolies par les Luthériens, b. 407.

Fideles (les) doivent seconder le zele de leurs Pasteurs à combattre les Hérésies, par de douces infinuations auprès des errans, par la priere, & par de bons exemples, d: 449, 450.

Figuré (fens), embarras & contradictions de Calvin à le défendre, b 164. Les Calvinifles envoient, à Wormes, une Confession de Foi qu'il est difficile d'accorder avec ce sens, b. 183. Les Suisses font les plus sinceres défenfeurs du sens siguré, b. 265, Les disputes entre les défenfeurs de ce sens font de la plus grande importance, quoique ells conviennent entr'eux de les dissimuler, b. 453-4.

Fischer, Evêque de Ro-

chester, l'un des plus grands hommes d'Angleterre, mis à mort pour n'avoir pas voulu reconnoître la primauré ecclésiastique du Roi, b. 15:

Ficher (Jean) ou le Pêcheur, connu fous le nom de Piscator, soutient que la justice de J. C. qui nous est imputée, n'est pas celle qu'il avoit pratiquée per dant sa vie, mais celle qu'il avoit fubie par la mort. Sa doctrine détestée & condamnée dans quatre Synodes, où l'on établit que l'obéissance de J.C. en fa vie & en fa mort nous est imputée comme n'étaut qu'une feule & même obéiffance: d'où il suit que son intercesfion par l'Eucharistie n'ôte rien à l'infinité de sa propitiation faite à la Croix, b. 442-3-4. On ordonne un formulaire contre lui, où l'on allegue l'Ecriture de travers, & seulement pour la forme, b. 445 & Suiv. La Confession de Foi Calvinienne qu'on propose à Piscator. ne dit rien contre lui , b. 349. Après tout ce fracas, Dumoulin propose de dissimuler la question dans une nouvelle Confession de Foi, b. 450. V. Dumoulin.

Flattears (les) des Peuples, tels que l'est Jurieu, sont les stateurs des tyrans, & éta-

buffent la tytannie, d. 351.
Foi (la) est un recueil de vérités saintes qui surpassent notre intelligence, & qui nous fait unir ce que notre intelligence ne peut unir, d. 98. Notre Foi est affermie par les miracles de J. C. & par l'accomplissement visible & perpétuel de ses prédictions & de ses promesses, d. 406. La Foi de l'Eglise induitnécessairement l'esprit de sainteté dans sa communion, d. 518.

Foi spéciale, V. Lurher. La Confession d'Ausbourg ne leve pas les difficultés sur ce point, a. 136 & suiv.

Foi justifiante-inamissible de Calvin. V. Salut. Cette Foi, suivant les Calvinisses, est habituelle & reste dans l'homme, quoique plongé dans le crime, c. 74-5.

Foi folide inventée par Bucer dans une feconde Confession de Foi, où il confirme que les indignes reçoivent réellement le Corps du Seigneur; ce que c'est que cette

Foi , a. 270-1.

Fondamentaux (points ou articles,) felon les Calviniftes. Toutes leurs difpures avec les Luthériens ne leur paroiffent pas être fur des points fondamentaux, au lieu que celles qu'ils ont avec les Catholiques roulent fur ces points. La préfence réelle est un point fondamental avec les Catholiques, & ne l'est pas avec les Luthériens, c. 102. Abfurdités avancées par Jurieu, au sujet des points fondamentaux & non fondamentaux.

taux. Il prétend que les simples ne sont point appellés à distinguer les articles fondamentaux; & que s'ils veulent les examiner, leur unique regle fera leur raison & l'Ecriture sainte, d. 177-8-9. Les Sociniens demandent aux Réformés qu'on leur fasse voir par l'Ecriture quels sont ces points. Jurieu avoue qu'il ne le peut, e. 187-8. De trois moyens qu'il propose pour les découvrir, deux lui sont inutiles, l'Ecriture & l'importance des choses ; le troisieme est le goût & le sentiment. Extravagance de ce moyen, e. 189, 190. Par quelle regle du goût fentirat-on que la présence réelle n'est pas, pour les Luthériens. une erreur fondamentale ? e. 191. Jurieu veut austi qu'on diftingue les articles fondamentaux par leur liaison avec la fin de la Religion. Sa foiblesse sur ce point contre les Sociniens. Sa preuve se détruit d'elle - même, d. 195-6-7. Il ne peut rien répondre à ceux qui lui demandent de montrer avec évidence ces articles; ce qu'il est impossible de faire dans les principes Calvinistes, e. 198-9, 200. La doctrine de la Grace & de la Présence réelle, sur laquelle les Calvinistes & les Luthériens pensent différemment fait tomber toutes les preuves de Jurieu sur les articles fondamentaux. Sa chicane à ce sujet détruite; & l'on montre de nouveau l'insuffisance de sa preuve, 7. 101-2-3-4. Sur quoi est fondé le prétendu goût des articles fondamentaux. Abfurdités de Jurieu, e. 211. C'est se moquer du genre humain, de vouloir qu'il croie par goût la Trinité & l'Incarnation. Ce prétendu goût conduit à croire, comme un article fondamental, l'opinion qui réduit Dieu à n'avoir qu'un seul moyen de sauver les hommes, e. 212-3.

Formule Helvétique, où Fon décide que le rexte Hébren est exempt de toute faute de Copiste. Les Savans du parti s'en moquent, c. 107.

Francfort (affemblée de), dans laquelle on dresse une nouvelle formule de Foi sur l'Eucharistie, contraire à la Confession d'Ausbourg, b. 113. Autre assemblée de tout le parti du sens figuré, où l'on tâche de convenir d'une Confession de soi commune, & d'y comprendre les Luthériens. On se ser de termes qui exténuent la Présence réelle, b. 433 & fuiv. Le Synode de Sainte-roy confentà
la nouvelle Confession de
Foi, & donne pouvoir à
quatre Députés & à M. de
Turenne, de régler sur la Foi
ce qui leur plairoit, b. 437-8.
Ces deux Synodes ne peuvent
s'accorder ni avec les Luthériens, ni même entr'eux, b.
439.

François (S.). Son Inflitut approuvé par Innocent III, pour opposer de vrais Pauvres aux faux Pauvres de Lyon,

b. 328.

Frà-Paolo, Protestant deguisé sous un froc monacal. Preuve tirée de Burnet, b.

82.

Fradion du Pain de l'Eucharistie. Les Calvinistes de Marpourg & les Luthériens de Rintel se tolerent mutuellement, dans la Consérence de Cassel, quoique les uns croient la fraction essentielle à l'intégrité du Sacrement, & les autres non essentielle, c. 103-4.

G.

Jurieu, qu'il raisonne juste. Il perdroit certainement, e.

Gap (le Synode de) déteste la doctrine de Piscator, b. 443. Ce Synode déclare le Pape Anțechrist. Fondement de son décret, c. 2 & suiv. Embarras du Synode de Gap sur ce que l'Egiste invisible avoitéré oubliée dans la Cohfesion de Foi, c. 136. Sa dé-

cifion mémorable fur la vocation extraordinaire, c. 137.

Gédeon (l'exemple de) cité par l'Auteur, pour prouver que cette parole: Jefuis avec vous, marque une protection affurée & invincible. Bainage y fait deux mauvaifes répontes, dont on montre l'illulion & la fausseté, d. 477-8-9, 480.

Gaucelin, Evêque de Los

deve, découvre, dans le Concile de Lombez, toutes les erreurs Manichéennes des

Albigeois, b. 297.

Geneve (l'Eglise de) & celle de Zurich s'accordent fur ces deux points contradictoires : que le baptême n'a ion effet qu'a l'égard des Prédestinés, & qu'il ne l'a pas toujours, même à l'égard des prédeffinés, b. 141. Cette Eg ise conjointementavec les Suiffes, ajoute deux articles àla Coufession de Foisur l'imputation du péché d'Adam. & l'ordre des décrets divins touchant l'envoi de J. C. & le décret d'élection, c. 108. Plaintes à ce sujet du Ministre Claude, c 109. Cette Egliseregardée par les Réformateurs comme la fource du droit public, permet aifement de rompre les mariages. & de se remarier du vivant des deux époux, e. 244.

Georges, Duc de Saxe, auffi contraire aux Luthériens que son parentl'Electeur leur étoit favorable, est haï de Luther qui prophétise contre lui, & qui tâche de perfuader d'accomplir ses prophéties à

coups d'épée, a. 97.

Gerard (Jean-André) Docteur Luthérien, explique dans un sens catholique ce qu'on avoit dit obscurément de la certitude du falut dans le livre de la Concorde, b. 132. Il enseigne ensuite, contre les principes de sa Secte, la certitude calvinienne du faiut, c. 263. Il prouve fort bien que Calvin & les

Calvinistes font Disu auteur du péché, d. 91 - 2.

Gerson desire la réformation des mœurs & non de la doctrine, a. 2, 6. Il est mal allégué par Burnet, V. Burnet.

Gomar (Francois) s'oppose à Arminius, & soutient le libre - arbitre , l'inamiffibilité de la justice; &, sur la certitude du falut, la pure doctrine de Calvin, c. 50.

V. Remontrans.

Gout & sentiment de l'Ecriture, que Jurieu, Claude & d'autres Ministres donnent aux fimples comme une regle certaine pour l'entendre. est une illusion manifeste. e. 177 - 8 - 9. C'est aussi par le gout qu'ils leur disent de distinguer les articles fondamentaux, e. 190. Le goût varie. parmi les Calvinistes, sur le demi-Pélagianisme des Luthériens, & sur la nécessité de l'amour de Dieu & des bonnes œuvres. Combien ce moyen est absurde, e. 193-4. Jurieu prétend connoître la Trinité, l'Incarnation, l'Afcension de J. C. par le goût. e. 213. Le goût & le sentiment où Jurieu réduit la Réforme, est un aveu de son impuissance à montrer les points fondamentaux par la parole de Dieu, e. 206.

Grace. Dieu a attaché à certains moyens extérieurs & de fait, la grace nécessaire à produire la Foi, c. 211. La grace univerfelle enfeignée à Saumur par Cameron, diviseen France les Calvinistes.

Blondel & Daillé prétendent la trouver dans le Synode de Dordredh. Geneve s'oppole à l'universalité, & le Magistrat décide la question, c. 105-6-7. La nécessité de la grace n'est pas, selon Jurieu, un article fondamental., . e. 209; quoiqu'il n'y ait rien qu'on doive mieux sentir que son impuissance a faire le bien fans elle, & le besoin qu'on en a; ce qui détruit de fond en comble fon principe, qu'on connoît par le goût les points fondamentaux, e. 215.

Grecs (les) ont innové, en cessant de reconnostre la primauté du Pape, que leurs Peres reconnosisoient dans les Conciles généraux qu'ils out tenus avec l'Eglise Romaine, d. 547. Basnage soutient que les actes des Conciles ne prouvent pas la soumission aux Papes, & la communion avec eux. On le réstue, d. 548-9. Les Grecs, de l'aveu de la Résorme, ont rort contre les Latins, d. 550-1.

Grégoire II (la réponse à e) qui permet à un mari, dont la femme ne peur, à cause de ses infirmités, souffir le commerce conjugal, d'en prendre une autre, est tout à fait disserent de celle par laquelle Luther permet la polygamie au Landgrave de Hesse; & d'ailleurs la réponse de Grégoire est désapprouvée par les Papes mêmes, comme contraire à l'Evangile, c. 393. & fuiv.

Gropper (le do de) fait tenir à Herman Archeveque de Cologne, de SS. Concies pour la défense de l'ancienne Foi, & pour la réformation des mœurs, b. 91. Il se trouve à la Consérence de Ratisbonne, b. 94.

Grotius démontre que le Pape ne peur être l'Ante-christ, c. 9, & que les ames justes pouvoient sortir de ce monde sans être entiérement purisées, c. 224. Il va contre ses propres principes, quand il permet à la partie affligée d'un état de se désendre contre le Prince, excepté pour cause de Religion, d. 305. Jurieu le décrie, V. Jurieu.

Guerres civiles & révoltes défendues par le Christianisme, c. 293. Approuvées par Calvin & les Calviniftes fous Charles IX . b. 23. c 315-6. Calvin se contente d'exhorter le Baron des Adrets à empêcher les pillages faits sans l'autorité publique, ibid. Les Synodes nationaux font un crime du repentir qu'avoient quelques-uns d'avoir pris les armes , b. 231-2. Celui d'Alais remercie M. de Chatillon de ce qu'il a fait par les armes, pour l'avancement du Regne de Christ . b. 233. On justifie mal ces guerres mauvaifes en ellesmêmes , en disant que les Catholiques se révolterent contre Henri III & Henri IV , b. 234. Les guerres d. \$ Protestans ne furent point de politique, mais de Religion. On le prouve contre Burnet. b. 235 & Suiv. Quoique Beze ent fait parade de la patience LE

des Réformés, les principaux Ministres décident dès la premiere guerre, qu'on peut en conscience faire justice du Duc de Guise, b. 238-9. La · Paix conclue par le Prince de Condé, malgréles Ministres, b. 240. Bashage prétend que ces Ministres avoient raison . c. 317. Les autres guerres n'ont d'autre prétexte que l'infraction des traités, & préfupposent le droit des Sujets de se révolter. On s'excuse mal, en disant que les Chefs étoient ambitieux, & les particuliers si animés aux massacres & aux pilleries, qu'on ne pouvoit les empêcher, b. 244 - 5. On décrit les divers attentats de la Réforme, c. 317 & Juiv. Elle varie & change de bien en mal fes anciennes maximes, c. 370.

Les guerres civiles, sous prétexte de Religion, ont paru pour la premiere fois dans l'hérésié des Donatistes, puis des Manichéens, &c. d. 227-8. Elles sont condamnées & ensuite approuvées par Luther & les Luthériens. Les Calvinistes les désapprouvent, puis les approuvent, & remplissent la France de masfacres, d. 230-1-2. Les Réformés font de vains efforts pour periuader que leurs guerres n'étoient pas de Religion. Elles étoient entreprifes par des décrets des Synodes. On cite entr'autres le décret du Synode national de Lyon. d. 236. La rebellion & la force étoient nécessaires aux Protestans de France, selon Jurieu ; & leurs guerres légitimes, quoique entreprises contre la puissance publique. e. 270.

Guise (Francois, Duc de) affaffiné par Poltrot, La Réforme applaudit à ce meurtre, & les Chefs avoient ou excité, ou autorise le meurtrier.

b. 274 & Suiv.

Gustave (le Grand) prédit par Mede, comme devant détruire le regne Papal. Sa prophétie reconnue fausse. c. 32. Les Calvinistes reçoivent les Luthériens à leur communion dans le Synode de Charenton, à cause de l'espérance qu'ils avoient dans ce Prince victorieux, qui fut tué à la bataille de Lutzen.

H.

AVRE (le) de Grace livré aux Anglois par les Protestans révoltés, c. 324.

Henri VIII, Roi d'Angleterre, réfute le livre de la Captivité de Luther, qui lui répond avec emportement. Il veut se raccommoder avec ce Prince, qui lui reproche la légéreté de son esprit, ses erreurs & la honte de son mariage. Nouveaux emportemens de Luther contre lui, a. 48-9, 64.

Il fe déclare Chef de l'Eglise Anglicane en haine du Pape, qui condamne fon diyorce ayec Catherine d'Ar-

cagon,

ragon, & fon mariage avec Anne de Boulen, b. 3. Il fait souscrire, par tous les Evêques, & mettre en pratique ce que Brunet appelle nos plus extravagantes corruptions, b. 5. Il épouse Anne de Boulen avant que son premier mariage ait été déclaré nul , b. 13. Il fait mourir Morus & Fischer; pour n'avoir pas reconnu fa primauté eccléfiastique. Il devient sanguinaire, & tombe dans tous les excès des tyrans depuis fon divorce, b. 15. - 6-7. Il aime Jeanne de Seymour, & fait casser fon mariage avec Anne de Boulen, qui meurt fur un échafaud. Henri épouse sa maitresse, b. 20-1. En qualité de Chef de l'Eglise Anglicane; il fait des décisions de Foi conformes à la doctrine catholique & contraires à celle des protestans. Ces décisions font fouscrites par Cromwel, fon Vicaire général, Cranmer & les autres Evêques, b. 24 & fuiv. Il explique encore davantage la doctrine catholique dans ses six articles sur la transfubstantiation, la communion sous une seule espece, le célibat des Prêtres, les vœux religieux, les Messes privées & la confession , b? 28. Il époufe Anne de Cleves à & devient amoureux de Catherine Howard, b. 29. Il fait mourir les Catholiques qui nient sa suprématie, & ... les Luthériens ou Zuingliens qui s'opposent à ses fix arti-Tome V.

sache s'il eur des remords de les excès, b. 54 - 5: Jurieu prétend que le titre de Chef de l'Eglife Anglicane emporte celui de membre de l'Eglise Protestante; ce qui est démenti par la conduite de Henri VIII qui ne fut jamais Protestant, & par le testament de ce Prince, dans lequel il appelle à la Couronne sa fille Marie très-catholique, d. 366 - 7.

Henri, disciple de Bruis.

V. Albigeois.

Hérésie (caradere de l') & de ses Docteurs, selon saint Paul, de se condamner par son propre jugement, & de mettre absurdités sur abfurdités, d. 1, 2. Elle varie perpétuellement dans ses confessions de Foi, d. 4. III. IV. Les Hérésies ont un principe d'instabilité, parce qu'elles sont une production de l'esprit humain, & toujours compofées de pieces mal afsorties. VI. VII. L'Hérésie est une opinion particuliere du petit nombre contrele grand, d. 54-5. Les Héréfies profitent à l'Eglise, qu'elles mettent dans la nécessité d'expliquer l'Ecriture avec plus de foin & d'exactitude, & d'éclaireir davantage les dogmes, d. 57 - 8, 424. La méthode de confondre les Hérétiques par leur nouveauté & leur petit nombre; est ancienne & apostolique: Jurieu ne la suit pas contre les Sociniens, parce qu'elle l'auroit confondu lui-même, d. 593 sles; & meurt sans qu'on & suiv. Les Hérésies & les.

M.Ada

426 T A B L E

Schismes sont nécessaires pour qu'il ne manque rien aux épreuves où J. C. veut mettre les Fideles, d. 388-9 Les Hérésies toujours condamnées par les Successeurs des Apôtres, en vertu des promesses, d. 495. Dénombrement & description des Hérésies dont il est parlé dans l'histoire des Variations & dans les Avertissemens aux Protestans, e. 323 & suiv.

Héréfiarques (les) ne sont pas toujours sans religion; mais ils prennent toujours la religion de trayers, a,

208.

Hérétiques (les) en multipliant & en se perpétuant, n'en font pas moins du nombre de ceux qu'on convainc en remontant à leur origine. & en montrant le petit nombre des sectateurs d'une nouvelle doctrine, qui font bande à part, d. 389 & suiv. Les Sectes d'hérétiques n'avantpas un point fixe d'union, fe séparent aisément les unes des autres, & quand elles se réunissent, elles ne le font qu'en apparence, b. 411. En contredifant l'Eglise, ils lui donnent lieu, non d'apprendre de nouvelles vérités, mais de connoître plus à fond ce qu'elle croyoit déja, d. 420-1. Les Catholiques & les Protestans s'accordent fur cette question; que la puissance publique a droit de punir les Hérétiques. Luther & Calvin ont fait des livres pour le prouver, & Calvin en vient à la pratique contre Servet &

Valentin Gentil, b. 254-5.

Heribert ou Etienne, Chanoine d'Orléans, & Manichéen, condamnéau feu fous
le Roi Robert, b. 285.

Herman, Archevèque de

Cologue, établit la Réforme dans fon Diocese. Son ignorance prodigieuse, b. 91-2. Hesse (Philippe Landgrave de) arme en faveur des Luthériens, & désarme en se faisant payer de grosses sommes, a. 96. Il maintient, autant qu'il peut, la ligue de Vittemberg, a. 254. Pour le concilier les Suisses, ennemis de la présence réelle, & les faire entrer dans la ligue de Smalcalde, oblige Luther à supprimer dans la Meile l'élévation du S. Sacrement.

b. 265.

Ce Prince envoie Bucer à Luther avec une instruction. où il expose les raisons pour lesquelles il demande la permission d'avoir deux femmes à la fois. Il promet les biens des Monasteres en cas qu'on la lui donne; & menace, en cas de refus, de s'adresser à l'Empereur & même au Pape, a. 254 & Suiv. Luther, Melancton , Bucer & d'autres Réformés, donnent cette difpense selon l'Evangile, attendu la nécessité, quoiqu'il ne pui e y en avoir contre l'Evangile, a. 260-1. d. 203-4. Pieces justificatives de l'hiftoire du second mariage du Landgrave, 4. 289 & fuiv. Luther & les autres docteurs de ce Prince ne veulent pas que le Landgraye s'adresse à l'Em-

pereur, qu'il disent sans foi & fans religion: & demandent que le second mariage foit tenu secret & passe pour concubinage. Ils ont tous recours aux équivoques pour cacher ce mariage a. 262-3. Les Réformateurs donnent cette dispense contre leurs lumieres & leur conscience. de l'aveu de Basnage, c. 385. Deshommes d'un caractere si bas, ne méritent pas le titre de grands hommes que leur donne Bafnage. Ils connoifsoient toute l'horreur du crime qu'ils commettoient, c, 386 - 7. Il est faux qu'on leur air arraché cette faute, qui montre l'éttange corruption des Chefs de la Réforme. Rien ne prouve mieux cette corruption, qu'un sermon scandaleux fair par Luther, fur le mariage, où il permet la répudiation, a. 264-5. c. 38d - 9. Basnage compare cette dispense pour la polygamie, avec celle que Jules II accorda pour le mariage de Henri VIII avec la veuve. de son frere, c. 390-1. Etoit-ce la maladie du Landgrave, oulle genre honteux de la maladie, qu'on vouloir. cacher aux Peuples? c. 401.

Heshusius, Ministre Lu- 297. thérien, maltraité groffiérement par Calvin , an fujet : des pensées qu'il lui attribuoit fur l'Eucharistie, b. 165.

Hippolyte (S.), Evêque & Martyr, allégué par Jurieu comme enseignant deux Na-

qui sert de dénouement à tous les autres, e. 88 & luiv.

Histoire des Variations. On en donne une idée générale. I. Ses pieces justificatives sont tirées des actes les plus authentiques de la Réforme. XX. XXI. On y parle des différentes sectes dont les Protestans prétendent tirer. leur origine. XXII. Avantages de cette hi loire pour la connoissance de la Vérité, & pour faciliter la réunion des errans. XXVII. XXVIII.

Homme (1') est une énigme à lui-même. Il ne connoît jamais certainement sa foi & les dispositions de son cœur, a. 19 ..

Hovvard' (Catherine) maîtresse, puis femme de: Henri VIII, b. 29.

Hue, Evêque d'Avranches . & le P. Perau , vengés: contre Jurieu, qui leur impute d'avoir fait arianiser les anciens Peres, e. 130-1-2-3.

Huisseau (d'), Ministre de Saumur, prêche la tolérance. de toutes les Religions. Hestcondamné par: les Synodes ; bien, suivant les principes de l'Eglise Romaine; mal, selon ceux de la Réforme, e. 159,

Hus (Jean) , disciple de Wiclefi, veut parvenir à la Réformation par la rupture 30 a. 7. Il dit la Messe, croit la. transfulistantiation & tous less autres articles de l'Eglife Romaine, excepté ceux de la tivités du Verbe. Discussion communion: sous les deuts: d'un passage qu'il objecte, especes, & de l'autorité du N.D.U

YABLE

Pape, qu'il appelle l'Antechrift. Il penfe, comme les Vaudois, que l'autorité eccléfi stique, & même séculiere, se perd par le péché. Son principal mérite chez les Protestans est d'avoir beaucoup crié contre le Pape & l'Eglise Romaine, b. 388 & suiv.

I:

ACQUES (S.) Apôtre. Son Epître rejetée par Luther, fans aucun rémoignage de l'Antiquiré, a. 146-7.

Jacques, Roi d'Angleterre & d'Ecosse, regarde les Calvinifies ou Puritains de ses Royaumes comme les plus grands ennemis de la Royauté, b. 175.

Iconociafies (les) mis par les Protestans au nombre de leurs Prédécesseurs, b. 271.

Idolatrie (l') attribuée par Jurieu à l'Eglise Romaine, n'empêche pas, felon lui, qu'on ne s'y fauve. L'idolatrie dont il accuse les Peres du quatrieme fiecle, ne les empêche pas non plus d'être Saints, d. 138, 141. L'idolatrie & l'anti-christianisine sont imcompatibles avec le Salut, d. 165. L'Eglise ne peut, suivant la promesse, être livrée à l'idolatrie, d. 480. L'aveu que fait Jurieu, que ce qui est cru de tous les Chrétiens est une vérité fondamentale, & que le culte que l'Eglise rend aux Saints étoît autrefois universel, démontre qu'il nous calomnie, en nous difant idolatres, e. 329, 330, Cette calomnie, détruite par elle-même . & parles principes des Ministres, c. 331. Les définitions de l'idolatrie & de l'invocation des Saints, démontrent que cette invocation ne peut être un honneur divin, puisqu'on les prie de prier, & non de donner. Locutions de l'Ecriture. En quel sens on peut dire que les Saints donnent, e. 332. Mais l'Eglise ne met la force des SS. que dans leurs prieres, e. 333-4-5.6. On le prouve, par les prieres des SS. Docteurs de l'Egiile, & que prier de prier n'est pas un honneur divin; puilque même Paul prie les Fideles vivans de prier pour lui, dans le même fens que nous prions les Saints, e. 337-8. C'est une extravagance de Jurieu, de croire qu'il foit moins permis de prier les Saints dans la gloire que les Fideles fur la terre, e, 339, 340. On replique ce que c'est que l'intervention des Saints, & que les prieres qu'on leur fait, loin de nous détourner de Dieu, nous y unissent, e. 342-3. On n'attribue rien de divinaux Anges & aux Saints, en leur attribuant la connoisfance de nos prieres, e. 345 & fuiv. Jurieu calomnie l'Eglife, en l'acculant d'égaler les Saints à J. C. e. 349 & suiv. Ignorance de Jurieu sur la méditation de J. C. e. 359. On n'adresse point à J. C. comme ille dit, cette priere: Priez pour nous, fon intercession étant infiniment dissérente de celle des Saints, e. 256-7. Les Ministres euxmêmes avouent que l'Eglise Catholique interprete fort différemment les mérites des Saints & ceux de Jesus-Christ. e. 360. La différence de la doctrine & du culte des Païens & de la doctrine & du culte catholique, est infinie; & Jurieu calomnie l'Eglise à ce sujet, e. 362 & suiv. On montre quelle étoit la fource de l'Idolatrie, e. 366. Il est impossible qu'un Chrétien soit idolatre, e. 369.

Jeanne, Reine de Navarre, exerce d'horribles cruautés fur les Prêtres & les Reli-

gieux , b. 245.

Jeroboam. La fource de fon crime a été le schisme, & l'idolatrie la suite, d. 533.

JESUS-CHRIST apprenda ses Disciples de tous les siecles, par ses discours & par fes exemples, ce qu'ils doivent à la Puissance publique, d. 248. Illaisse prendre, dans le tems de sa passion des épées à deux de ses Apôtres, non pour faire entendre, comme le prétend Jurieu, qu'on est en droit de se servir des armes contre la Puissance légitime persécutrice, mais pour accomplir cette prophétie : Il a été compté au nombre des scélérats, d. 274-5-6-7.

Ihene (Synode d') en Saxe. tenu par les Luthériens, où ils condamnent les Zuingliens

qu'ils pressent par l'autorité de l'Eglise; en quoi ils démentent tous leurs principes. b. 118.

Illiricus (Flaccus) & d'autres se rendent, après la mort de Luther, aussi tyrans qu'il l'avoit été des Eglises Luthériennes, a. 226. Il avoit été disciple de Melancton, dont il devient jaloux, & qu'il veut perdre au sujet des Cérémonies indifférentes. Il enfeigne le dogme monftrueux de l'ubiquité, b. 100.

Images. L'apologie de la Confession d'Ausbourg accuse l'Eglise de croire, comme les Magiciens, qu'elles ont en elles une certaine vertu, a. 155-6. Carloftad les abat à Vittemberg. Luther trouve qu'empêcher le culte des Images, c'est ôter la liberté chrétienne, a. 52-4. 78 &

luiv.

Immutabilité (l') de Dieu, reconnue clairement dans les premiers fiecles. Ignorance de Jurieu dans la doctrine des Peres, e. 24-5-6. Ce dogme est marqué dans l'Ecriture., ainsi que l'immutabilité du Fils de Dieu ; & la Confession même de Foi des Protestans l'établit, e. 27-8-9. Saint Athanase prouve aux Ariens que le Fils de Dieu eft immuable, & ne peut être exalté : ce qui renyerse l'imputation calomnieuse faire par Jurieu au Concile de Nicée, d'avoir fait naître deux fois le Fils de Dieu comme Dieu, & cru qu'il pouvois croître en perfections

& suiv. L'idée de l'immutabilité de Dieu est, selon ce Ministre, une idée d'aujourd'hui, qu'on ne peut prouver par l'Ecriture, e. 237.

Impanation. V. Ofiandre. La doctrine de Luther y tend. Il admet un pain charnel &

un vin fanglant, a. 94. Imputation. V. Justiceim-

putative.

Incarnation. Ce Mystere. étoir une illusion, selon les Manichéens & les Albigeois,

b. 276, 290:

Inconstance des Anglois dans la Religion. Ils en changent fous Henri VIII, puis. fous Edouard VI, ensuite fous Marie, enfin fous Elifabeth, & paroissent toujours prêts à fuivre celle de leur

Souverain, b. 220.

Indépendantisme (l'), & plusieurs autres Sectes de la Résorme, tirent leur source de l'indifférence des Religions. Les Indépendans rejettent toutes les formules. tous les Catéchismes, tous les Symboles, même celui des Apôtres, pour s'en tenir à la feule parole de Dieu, fans glose & interprétations, e. 200 & fuiv. Les Indifférens & les Indépendans font peu de cas des dogmes, & ne veulent que la doctrine des mœurs. Illusion de leurs maximes, e. 305 & Suiv. Jurieu établit l'indépendantisme des Eglifes, & confond le royaume de J. C. avec celui de Sacan , c. 253.

Indifference, des Religions. Pes principes de Basnage y

conduisent, & fur-tout ce qu'il avance pour innocenter le schisme, d. 507, 540. V. Réforme.

Infaillibilité. Jurieu, qui vouloit d'abord qu'on jugeat par le goût, quelles sont les vérités fondamentales, veut ensuite qu'on compte les voix, donne l'infaillibilité au grand nombre. Illusion de ce principe, e. 194-5. Après avoir tenté tous les moyens imaginables de trouver les vérités fondamentales, il revient encore à l'autorité & à la pluralité desvoix, e. 204-5.

Innocent III. est choqué des singularités des Vaudois, qu'il condamne dans le grand Concile de Latran, b. 378.

Interim (le livre del') fait par ordre de Charles V, étoit un formulaire de doctrine, dans lequel on condamnois toutes les erreurs Luthériennes, en tolérant néammoins le mariage des Pasteurs & la Communion fous les deux efpaces Il est blame à Rome, b. 93. Conférences de Ratisbonne au sujet de ce livre, entre les Carholiques & les Proteftans. Ons'y concilie fur quelques articles, que les proteftans acceptent en les expliquant. Derniere main mise à ce livre quin'a nul fuccès, b. 93-4-5.

Interpretes (les) Calvinistes de l'Apocalypse ne sont pas plus heureux que les prophetes de la Réforme. Ce: qu'ils trouvent dans l'Apocalypse touchant les Réformateurs , s. 35-6. V. Jurien.

Invocation des Saints. Les Luthériens calomnient fur ce point l'Eglife Catholique, a. 154. Henri VIII. approuve l'Invocation des Saints, b.

Isbofeth, que Jurieu fait Roi légitime des dix Tribus, n'avoit aucun droit au royaume, qui appartenoit à David par élection divine, d. 319-320.

Jude (l'Apôtre S.) fait le caractere de tous les Hérétiques, qui se séparent eux-

mêmes, d. 384.

Juifs (les) prennent légitimement les armes contre les Rois de Syrie, d. 278. & fuiv. Voy. Maccabées Ils n'emploient que les gémiffemens & les prieres, & non les armes, contre les Rois d'Egypre & leurs Rois impies & perfécuteurs, d. 288-9.

Jules II donne dispense à Henri VIII d'épouser la veuve de son frere. Ce Prince attaque la dispense par des raisons de fait & de droit. Les Protestans d'Allemagne sont favorables à cette dispense,

b. 41 -2-3.

Julien (le Cardinal) repréfente à Eugene IV les défordres du Clergé, fur-tout de celui d'Allemagne, & prédit que fi on les corrige, il s'élevera bientôrune héréfie pire que celles des Bohémiens, a.

2-3-4.

Julien l'Apostat sut tué, selon Basuage, par un soldat
chrétien, en haine des maux
que ce Prince persécuteur
faisoit souffrir à l'Eglise; ce
qui est démontré saux par

les témoignages des Historienscontemporainsecclésiaftiques & païens, & par ceux des Peres, c. 281. & suiv.

Juriea (le Ministre) prétend que la fureur & la rage des protestans fortifient leur amour pour la Vérité. Il justifie la conjuration d'Amboife & les guerres civiles des Calvinistes, en disant que tout cela n'est contraire qu'à la morale de l'Evangile, & non. à celle du monde : ce oui même est faux, b. 233, 241-2. d. 234. Il condamne quelquefois les guerres civiles comme, contraires à l'espric du Christianisme, & quelquefois il dit ces guerres légitimes, & sonne le toesin,. c 302. Il se dédit d'avoir autrefois désaprouvé ces guerres, souffle l'esprit de révolte, & prophétife de nouvelles guerres, d. 237. Il prend la défense des maximes les plus. outrées de Bucanan, d. 239. Il avilit l'ancienne Eglise dont il condamne les mœurs & ajoure que si les Chrétiens n'avoient pas pris les armes. contre les perfécuteurs, c'étoit par impuissance, & que l'obéissance n'étoit que de perfection & de conseil. Cette glose est de Bucanan, On la réfute, d. 242 - 3. Bucanan & Jurieu y ajoutent que le précepte étoit accommodé au temps, ce qu'on détruit par un seul mot de S. Paul, d. 252-3. Etranges maximes de Jurieu contre la Puissance publique. Il donne non-serlement aux Peuples, dont

se déclare le flatteur mais même aux particuliers, le droit de résister par les armes au Souverain, soit pour la Religion, foir pour toute autre cause, & pose pour principe, avec Wiclef, qu'on ne doit rien aux Princes qui ne rendent pas à Dien ce qu'ils lui doivent; en quoi il attaque toute les Puissances légitimes, d. 300 & suiv. Il pose mal l'état de la question. en difant qu'un Roi n'a pas droit d'attaquer la Religion. On n'a jamais droit de mal faire: mais quand un Roi fait mal, nul n'a droit de lui réfifter par les armes, d. 306. Jurieu, Prophete, Il abrege autant qu'il peut, le tems de ses prétendues prophéties. Il avone sa prévention dans la lecture des Prophetes: prend pour guide Joseph Mede qu'il abandonne enfuite, c. 10, 11, Ses calculs apocalyptiques ne quadrent pas. Il les change pour avancer la ruine de l'Antechrift, c. 12-3-4. Il fait commencer l'anti - christianisme à S. Léon, qu'il excuse, parce qu'il n'étoit qu'un antechrist commence, qui pourtant avoit trois mauvais caracteres, & fur-tout celui de l'Idolatrie. dans le culte des Saints & des Reiques, c. 16 & Suiv. II fait beaucoup d'autres grands Saints idolatres, & prête aux Peres des absurdités qu'ils ne difent point, c. 19, 20 - 1:

Il ne commence pas l'anti-

christianisme à saint Basile;

parce que l'événement dés

mentiroit sa propilérie. Son calcul ridicule, c. 22. L'idolatrie de faint Basile & des autres. Peres du même tems. ne lui paroît pas anti-chrétienne pour des raisons abfurdes, c. 23-4. Son système fur les sept Rois de l'Apocalypse, confondu par les termes mêmes de la prophétie. Sa réponse frivole & son explication ridicule des dix autres Rois, c. 25 & Suiv. Il contredit Mede, qui prédit la ruine de l'Empire du Turc. Jurieu prédit au contraire que le Turc va se joindre à la Réforme pour détruire l'Empire Papal, c. 30 & Suiv. Ces deux Prophetes s'écartent encore l'un de l'autre au sujet des Phioles, c. 37.

Jurieu pose pour principe fondamental de la Réforme, que le Pape est l'antechrist. Ses rêveries dérruites par les favans Grotius & Hammond, qu'il appelle pour cela la honte de la Réforme & du nom Chrétien. Exposition de sa doctrine sur ce point, c. 7.

8.9. Il convient de la visibilité de l'Eglise, & qu'au fond il n'y a nulle différence entre nos peres & nous, c. 145. Pour venir au secours du Ministre Claude, qui s'étoit prodigieusement embarrassé dans la question de l'Eglise, il établit qu'on se sauve dans toutes les communions, & même dans la Romaine. L'invention de ce système appartient aux Sociniens. Il avoit été adopto ayant lui par d'Huiffeau. Pajon

Pajon & autres, c. 145, 152 & fuiv. Toutes les Sociétés chrétiennes, quoiqu'en schisme les unes avec les autres. sont, selon le Ministre, du Corps de l'Eglise. Il est contraint d'y mettre les Sociniens, c. 155. d. 65-6-7. Sa réponse illusoire, qu'il met les Sociniens dans l'Eglise, au même fens qu'il y met les Mahométans, ibid. L'Eglise Romaine est mise par lui au nombre des Sociétés vivantes, qui ont conservé les fondemens, & dans laquelle on peut fe sauver malgré son anti-christianisme, même en conservant sa croyance & fon culte, & qui plus est, en se convertissant de bonne foi du Calvinisme à sa doctrine, par où il détruit d'un seul trait tout ce qu'il a dit de nos idolâtries, · c. 156 - 7 - 8 - 9. d. 132-3. 158-9 & Suiv. Il sauve même les Ethiopiens, qui ajoutent la Circoncision aux Sacremens de l'Eglise, c. 160-1. La Confession de J. C. Messie & Redempteur du genre humain, suffit pour être du Corps de l'Eglise; & pour en avoir l'ame, il ne faut que retenir quelque chose de la bonne administration des Sacremens, c. 163. Ses idées fur l'excommunication, c. 165. V. Excommunication. Les Eglises, selonlui, ne sont liées que par des confédérations arbitraires : elles font toutes indépendantes les unes des autres : leur autorité & leur subordination entr'elles Tome V.

dépend des Princes, c. 156-7-8. Ce système est, de son propre aven, contraire à la Foi de tous les siecles, c. 170-1-2. Il définit l'Eglise, le corps de ceux qui croient en J. C. le véritable Messie ; corps divifé en un grand nombre de Sectes : en quoi il contredit l'idée de l'Église donnée par lui-même, en faisant le catéchisme, c. 175 -6 - 7. d. 66, 156-7-8. Dieu peut, felonlui, fe conferver des élus dans des Sectes très-corrompues, & même dans le Socinianisme; il dit que si les Sociniens faisoient nombre, on le lauveroit chez eux, en communiant au-dehors avec eux, en tolérant leurs dogmes, ainfi que ceux des Ariens, en esprit de paix, d. 69 & suiv. Tout se dément & se contredit dans sesécrits. d. 72. Forcé d'avouer qu'on fe fauve dans l'Eglise Romaine, il nie de l'avoir dit : on le lui prouve par ses propres paroles; il répond par des injures, d. 130-1, 138-9; & croit éluder en difant qu'il ne fauve dans cette Eglise que les enfans baptifés. On montre par luimême l'illusion de cette réponse, d. 151-3 & suiv. Il dit ailleurs qu'on peut, fans scrupule, passer d'une Secte à l'autre, être tantôt Grec. tantôt Latin tantôt Réformé, tantôt Papiste, tantôt Calviniste, tantot Luthérien, fans courir risque de son salut, & avoue que c'est par politique que la Réforme a 00

cessé de dire qu'on pouvoit fe fauver dans l'Eglife Romaine. Importance de cet aveu qui rend les Protestans inexcusables, d. 155, 162-5-6. On conclut qu'étant démontré, par l'aveu du Ministre, qu'on peut se sauver dans l'Eglise Romaine, ill'est auffi que cette Eglise n'est ni idolatre, ni anti-chrétienne, d. 201-2. Il est vrai qu'il dit le salut plus difficile dans l'Eglise Romaine qu'ailleurs, & même que dans la secte Arienne; mais les Ministres sont-ils recevables de préférer cette Secte à l'Eglise, c. 251.

Ce Ministre à tous les caracteres que Saint Paul donne aux Docteurs des héréfies. Il parle plus contre lui-même que contre qui que ce foit, d. 2, 3. Il accuse l'Eglise des premiers fiecles d'avoir varié dans la Foi, qui ne s'est formée que par parcelles, en quoi il contredit Vincent de Lérins, d. 4, 5, 6. La doc-trine de la Trinité étoit informe, felon lui, avant le Concile de Nicée, ou même le premier de Constantinople; & les premiers Chrétiens ne croyoient pas la personne du Fils & toute la Trinité éternelle, d. 10-1. Le Sabellianisme ne lui paroît pas une erreur fondamentale, e. 56-7. Ses erreurs effentielles fur lefquelles il n'entreprend pas de se justifier, pour s'arrêter à la seule dispute de la Trinité, e. 8, 9 & Suiv. V. Trinité. Il impute aux premiers Chrétiens denepas croire l'immutabilité de Dieu & l'égalité des Personnes divines & de mettre le fils de Dieu au rang des choses faites. Il croit qu'on peut être dans ces erreurs & reconnoître des changemens dans la fubstance de Dieu, sans ruiner les fondemens de la Foi, d. 12 & fuiv. Ces Chrétiens, dit-il, ne connoissoient pas le mystere de l'Incarnation. l'Unité de Dieu & ses perfections. Les Peres même ignoroient les fondemens la Foi & jufqu'à la Providence de Dieu, que les Platoniciens connoissoient par les lumieres naturelles , d. 18 & suiv. Il ajoute que les PP. des premiers fiecles ne s'attachoient pas beaucoup à la lecture de l'Ecriture-Sainte, d. 24. Ce fut, selon lui, une témérité au Concile d'Ephefe, d'appeller la Sainte Vierge Mere de Dieu; & c'est de là que la dévotion à la Sainte Vierge, qu'il traite d'idolatrie, a pris fon origine, d. 30. Dans la même lettre, il avance ces deux propofitions contradictoires : Que l'ancienne Eglise a varié sur les mysteres de la Trinité & de l'Incarnation, & qu'elle n'a jamais varié sur les parties essentielles de ces mysteres. Tout ce qu'il dit est contre lui : ce qu'il affure clairement dans un endroit, il le défavoue dans un autre, d. 36 & fuiv. Son erreur sur la maniere dont s'est formée la Foi des Mysteres, confondue par le Concile de Calcédoine,

d. 46-7. Ilfait admettre aux anciens Peres une double génération du Fils de Dieu, & leur fait dire qu'il étoit dans le sein du Pere comme un enfant avant sa naissance ; ce qu'il avoue contraire à l'immutabilité de Dieu, e. 17-8-9. Sa doctrine & ses imputations, aux Anciens, pleines de blasphêmes. Il corrige ses erreurs par d'autres erreurs, dit que la Foi de l'immutabilité de Dieu est un dogme nouveau, & chicane sur les textes de l'Ecriture qui la prouvent, e. 20 & fuiv. 29. Il fait Dieu muable dans les manieres d'être, & donne la main aux Sociniens, e. 30-1. Il rejette la Confession de Foi des Protestans, qui déclare le Symbole de Nicée conforme à la parole de Dieu, en faisant admettre à ce Concile différentes erreurs, e. 81-2. V. Nicée Il se dédit de plusieurs absurdités & erreurs attribuées par lui aux Peres, & exige pourtant qu'on discute tous les passages qu'il en citoit, pour les inculper de ces absurdités & de ces erreurs, e. 85. Sa mauvaise foi de n'excepter aucun Ancien d'avoir enseigné la double Nativité du Fils, & d'avouer pourtant que saint Cyprien & quelques autres ne l'ont pas enseignée pour diverses raisons frivoles qu'il allegue. Son injustice, d'exiger qu'on lui montre, dans les premiers siecles, la réfutation d'une chimere qu'il imagine, e. 102-3. On prouve

qu'il n'entend pas les Peres qu'il cite. Pour leur faire éviter certaines absurdités, il leur en fait dire de plus outrées, & sent lui-même que ses sentimens sont outrés, e. 126. Il se distingue de tous les Auteurs qui font arianiser les Peres, en ce qu'il met la doctrine Arienne qu'il leur suppose, au-dessus de toute centure, ce qu'aucun Catholique ou Protestant n'avoit fait, e. 134-5. Il élude les difficultés & prend un air de triomphe, e. 144. Son erreur, de croire qu'on reconnoît au fond de la doctrine, & non à la maniere de l'enseigner qu'un écrit est d'un tel Pere & d'un tel fiecle, d. 58-9.

La succession que Jurieu donne à sa Religion, lui est commune avec toutes les hérésies, c. 162. Il dit le pour & le contre sur la visibilité de l'Eglise, c. 183-4-5. Ses distinctions vaines entre ics erreurs fondamentales non fondamentales, dérruites par ce seul mot de Jesus-Christ: Je suis avec vous. Il dit l'Eglise plus visible par ses erreurs que par les vérités qu'elle enseigne, & avance en même tems ces deux contradictoires: que l'Eglise enseigne, & qu'elle n'enseigne pas, c. 187 & fuiv. Il avoue que le sentiment de l'Eglise est une regle certaine de la Foi, & suffisante dans les matieres les plus effentielles : d'où il suit que, se soumettre à l'Eglise, ce n'est pas se soumettre à des hommes

Oo ij

c. 191-2. L'idée qu'il se forme de l'Eglise universelle composée de toutes sortes de Secses, ne s'accorde pas avec l'idée que cette Eglise a d'elle-même; & il condamne sa propre Eglise par les caracteres qu'il donne à l'Eglise universelle, puisqu'il ne sui laisse aucun moyen de défense qui ne lui soit commun avec les Sociniens & autres Sectaires rejetés par la Résorme, c. 193-4-5.

Un Concilen'est universel. felon Jurieu, que quand il est composé de tous les Ministres de l'Eglise sans exception. Il donne aux rebelles à l'Eglise un pouvoir excessif, &ôte aux Pasteurs assemblés le titre de Juges dans les matieres de Foi; en quoi il combat le sentiment des Eglises Protestantes. Il condamne les fouscriptions exigées par les Conciles, & veut qu'on ne se soumette à leur autorité que fur les choses de discipline ou de peu de conféquence ; par où il change les maximes de sa Secte, c. 200 & fuiv. Il ofe dire qu'il faut facrifier la vérité à la paix , c. 206. Il regarde les décisions du Synode de Dordrech comme peu essentielles . & pense que le demi-Pélagianisme ne damne personne. Il fait agir ce Synode plus par politique que par vérité, c. 87-8-9.

Après avoir tenté mille & mille moyens infuffifans pour diffinguer les articles fondamentaux, Jurieu est forcé de demeurer court. Ses vains ef-

forts pour prouver cesarticles par l'Ecriture, e. 206-7-8-9. Il se dédit de l'infaillibilité qu'il accordoit au confentement de tous les Chrétiens . & retombe dans le même embarras, en proposant pour regle infaillible le consentement des fiecles passés, e. 220-1. Il voudroit s'en dédire & est contraint d'y revenir, & de ramener la Réforme à la voie d'autorité, e. 222. Il tombe dans deux erreurs : 10. en donnant l'infaillibilité aux Sociétés schismatiques & hérétiques; 20. en restreignant arbitrairement les promesses de J. C. & les vérités qu'il s'est engagé à conferver dans l'Eglise, e. 223-4. Il est contraint d'établir l'autorité des Conciles. & la détruit en même tems. Raisons de cette inconstance. e. 229, 230-I.

Il attaque les fondemens donnés par J. C. à l'union des familles, & au repos des Empires, d. 203. Il entreprend la défense du second mariage du Landgrave de Hesse, & tâche d'abord de rendre le fait douteux; puis par une honteuse récrimination, il accuse l'Eglise Romaine de donner des dispenses de commettre les crimes les plus affreux , d. 205-6-7. Ses principes abfurdes sur l'affaire du Landgrave. Ses raifonnemens fur les Loix divines & fur celles du mariage, convaincus de fausseté, à. 215-6-7.

Il propose un accord avec les Luthériens. Conditions de

cet accord, c. 255 & Suiv. V. Récrimination & Compensation d'erreurs.

Il est contraint d'abandonner la regle de l'Ecriture, pour former sa Foi, parce qu'il est impossible de soutenir cet article que la Réforme disoit autrefois capital : qu'on connoît les Livres canoniques par le témoignage intérieur du Saint-Esprit, d. 182-3-4.

Ce Ministre mene les Protestans par degrés au Socinianisme, d. 64. Il fait même triompher le Socinianisme, quoiqu'il tâche de se purger de ce reproche. Il ne raisonne point, & ne montre dans ses discours qu'une impuissante fureur, e. 2, 3. Il est de tous les Auteurs Protestans celui qui tient le plus du Socinianisme. On le prouve par ses propositions expresses, & on acheve de l'en convaincre par les propres excuses, sur ce qu'il avoit dit contre l'immutabilité de Dieu, e. 236-7-8. Ses emportemens contre l'Auteur de l'histoire des Variations, qu'il traite de calomniateur, d. 80. On le convainc de faire Dieu auteur du péché, aussi clairement que Luther, d. 94 & Suiv. Il reconnoît les Luthériens demi-Pélagiens, & leur offre la tolérance, & de les admettre à la communion. Son étrange parole: Qu'il faut nécessairerement exhorter à la Pélagienne, d. 110-1. Son Pélagianisme, c. 92. V. Pélagianisme.

Jurieu, Bochard, & autres

Ministres, croient qu'on peut tolérer les particuliers qui s'attribuent plus de capacité, pour entendre la faine doctrine, que toute l'Eglise, c. 90. Tolérance étonnante qu'on a dans la Résorme pour Jurieu & pour ses erreurs . e. 239. V. Tolérance. Befoin que la Réforme a d'un tel Ministre, qui veut bien, pour elle, se facrifier à la risée publique par ses fausses prophéties, & troubler tous les Etats par ses écrits séditieux,

e. 247 & Suiv.

Justice chrétienne, & Justification. La Justification est une grace de Dieu, par laquelle, de pécheurs que nous étions, il nous rend justes, a. q. Le Concile de Trente ne fait que répéter, sur la Justification, ce que les Peres & faint Augustin avoient autrefois décidé contre les Pélagiens. Cette justification est inhérente dans l'homme justifié. La notion qu'en donne ce Concile est celle qu'en donnoitcelui de Cathage. Elle est un don gratuit de Dieu. & les préparations à la grace viennent de la grace, c. 234-5-6. Il faut avec la grace conserver, comme fait le Concile, le libre-arbitre & le mérite des œuvres. La vraie justice fait accomplir les commandemens de Dieu. Elle eft toujours imparfaite ici-bas; mais Dieu accepte nos bonnes œuvres pour l'amour de J. C. c, 237-8-9.

L'article de la Justification est expliqué dans la Confes-

Oo iii

fion d'Aufbourg, de façon qu'il ya, dans cette difpute, plus de mal entendu que de difficulté, a. 112. Selon les principes établis dans cette Confession, l'incertitude de la Justification, telle que les Catholiques l'enseignent, ne doit causer aucun trouble, a. 138. La Confession de Strafbourg varie de celle d'Aufbourg, & explique la Justification comme l'Eglise Ro-

maine, a. 139.

La Justice imputative de la Confession d'Ausbourg bien entendue. n'exprime que la doctrine de l'Eglise; savoir, que les mérites de J. C. font rendus nôtres par la Justification, a. 132. Les Protestans d'aujourd'hui regardent l'imputation comme un ouvrage hors de nous, en quoi ils varient des premiers Réformateurs, qui croyoient avec l'Eglise qu'elle est un ouvrage en nous; parce que Dieu, en nous appliquant les mérites de J. C. nous renouvelle, nous vivifie, a. 133-4. L'apologie de la Confession d'Ausbourg représente la Jussice chrétienne comme la jusrice des œuvres & de la raison, comme la justice de la loi & la justice Pharisaïque a. 144. Luther, par la juszice imputée, donnoit tout à J. C. en ôtant tout à l'homme. L'Eglise donne à la grace tout ce que l'homme a de bien, & même le bon usuge de son libre-arbitre, a. 200. Voy. Luther. La justice imputative de Luther & de Calvin est

détruite par S. Cyprien, & par les textes de l'Écriture qui attribuent aux bonnes œuvres le rachat des péchés, d. 41-2.

Justice inamissible de Calvin. V. Salut Il ajoute ce dogme à celui de la justice imputative de Luther, sur les principes duquel font fondées fes raisons, b. 137-8. Elle est rejetée dans la Confession de Foi Anglicane, b. 220, & renversée par la Confession Saxonique, a. 109. Impiété dela justice imputative, telle qu'elle est proposée par quatre Synodes calvinistes. Elle tend à faire tous les hommes également justes, b. 447-8. Netteté & simplicité de la doctrine de l'Eglise sur les mérites de J. C. b. 447.

Le Synode de Dordrech & les Théologiens Anglois tombent dans une contradiction manifeste, en avouant qu'un Fidele, dont la justice est inamissible, seroit damné s'il mouroit dans le crime; & que pourtant la Foi & la Charité demeurent dans les plus grands criminels, c.

73-4.

Basnage consond l'erreur Calvinienne de l'inamissibilité de la Justice avec la doctrine de la Persévérance desSaints; & dit qu'on peut tout à la fois avoir une union éternelle avec J. C. & être dans le crime. d. 4.474.

le crime, d. 474.

Jufin (S.) & S. Irenée
allégués par Jurieu, comme
enfeignant les deux Nativités
du Verbe, quoiqu'il n'en produite aucun passage, e. 200-1.

K.

donnier, se met à la tête des Freres de Bohême, & leur fait un Corps de doctrine, qu'on appelle les Formes de

Kelefiski, b. 394. Knox (Jean), disciple de Calvin, & l'un des premiers Réformés d'Ecosse, est complice de l'assassinat du Cardinal Beton, & prêche la ré-

volte, c. 358-9, 360.

ANDGRAVE de Hesse, (Philippe). V. Hesse.

Languet, Ministre Protestant, publie, sous le nom de Junius Brutus, un livre séditieux, où il entreprend de prouver que les Peuples ont sur leurs Rois la puissance Souveraine. Cette doctrine a depuis été enseignée par Jurieu, c. 366, 382

Latin (le chant) conservé dans la Messe Luthérienne.

a. 1.19.

Lairan (le Concile de) note les Vaudois, b. 328. Ce Concile oppose le mot de Transfubsantiation aux erreurs contre la présence réelle, c. 229. Simplicité des décisions de l'Eglise. Le Concile de Trente décide comme celui de Latran, c. 230-1.

Ledure del'Ecriture Sainte. Henriv III, Roid'Angleterre, fait traduire la Bible en Anglois, & en permet la ledure à tout le monde. Il est faux que la Résorme doive ses progrès à cette lecture, qu'on faisoit Konisberg (l'Université de) troublée par la doctrine d'Ofiandre sur la Justification, b. 99. Quelques Théologiers s'opposent avec vigueur à cette doctrine. Ils s'étonnent de la mollesse du parti Luthérien; & l'un d'eux revient à l'Eglise Catholique, voyant qu'il n'y a point d'autorité dans les Eglises Protestantes, b. 113.

L.

avant Henri VIII, dans des versions en langues vulgaires antérieures à la sienne, b. 48-9.

Leger; Barbe ou Pasteur des Vaudois. Son ignorance,

b. 273

Léon, (Saint) idolàtre, & Chef des Idolàtres, selon Jurieu, qui pourtant
avoue que malgré son idolatrie, il s'est sauvé, a. 340.
Ce Ministre appelle ce Pape& plusieurs autres grandsSaints des ante-christs commencés, c. 17.

Leon X publie sa Bullecontre la doctrine de Luther, a.25.

Liberius (le Pape), fon entretien avec l'Empereur Conftance. Bassage abuse des paroles de ce Prince pour faire entendre que toure l'Eglise avoit adopté les dogmes Ariens, & condamné faint Athanase. Ces deux fairs également faux, d. 557-8. Chûte momentanée de Libérius causée par la violence. Son retour à son devoir, de son propre mouvement, &

Q o iy

440 /

durable. La chûte d'un Pape ne seroit pas la chûte de l'E-

glise, d. 259, 260.

Libre - Arbitre. Doctrine des Luthériens contradictoire sur cet article, b. 107. Ils décident que la coopération de l'homme n'a point lieu dans la conversion, mais seulement dans les bonnes œuvres faites enfuite; ce qui est embarrasse & même contradictoire, b. 124. La doctrine catholique, que l'homme ne peut rien par ses propres forces, & que sa coopération vient de la grace, est claire & lumineuse, b. 125-6. On tâche, dans le livre de la Concorde, de répondre à l'objection des libertins, qui difent que l'homme n'a rien à faire pour sa conversion, puisque Dien y fait tout, & l'on tombe dans le Sémi-Pélagianisme, b. 227 & s. 131. La Confession d'Ausbourg explique le Libre-Arbitre d'une maniere qui sent le demi-Pélagianisme, a. 119, 120.

Luther, Calvin, Beze, & toutelaRéforme, s'accordent, sous prétexte de s'opposer au Pélagianisme, dont ils accufent l'Eglise Romaine, à dézruire le Libre-Arbitre & admettent une fatalité semblable à celle des Stoïciens, c. 41.

Ligue des Protestans à Ausbourg. V. Ausbourg.

Lion (Pauvres de) Voyez

Vaudois.

Lisoius, Chanoine d'Orléans & Manichéen . condamné au feu fous le Roi Robert., b. 285.

Liturgie (la) changée en Angleterre fous Edouard VI

par l'autorité du Parlement. Tous les restes d'Antiquité retenus d'abord en sont effacés, b. 63-4. On fait sous Elisabeth des changemens essentiels dans la Liturgie d'E-

douard, b. 210.

Loix pénales contre les Hérétiques, établies par le Prince. Bafnage dit qu'il n'y en a point, dans les Etats Protestans. On lui prouve le contraire par l'exemple de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Suede, de la Hollande & de la Suisse, c. 279 & Suiv. Jurieu sourien que les Princes n'ont droit d'employer l'épée que contre les malfaicheurs, & non contre les mal-sentans ou Hérétiques. Puis par une étrange variation, il leur redonne ce droit, e. 251.

Lombez (Concile de) assemblé contre les Hérétiques Touloufains ou Albigeois, b. 297. Plufieurs y fubiffent interrogatoire Gaucelin, Evêque de Lodeve, découvre toutes leurs erreurs Manichéennes, b. 298. Ces Hérétiques appellés Ariens par ce Concile, à cause de leurs erreurs sur la Trinité, semblables à celles des anciens Manichéens combattus par S. Augustin, b. 200.

Londres (Concile de) contreWiclef. Le Ministre la Roque fils, lui attribue faussement une Confession de Foi, où la Transsubstantiation est

rejetée, b. 386.

Londres (Synode de) où le Clergé se déclare pour la suprématie d'Elifabeth, b. 214.

Lorraine (le Cardinal Charles de) presse la tenue du Colloque de Poissy, b. 187. V. Colloque.

Louvain (Dodeurs de), emportemens de Luther con-

tre eux, a. 284.

Lucifer, Evêque de Cagliari, fe lépare seul de l'Eglise par un zele outré, à cause qu'elle conservoit dans leurs Sieges les Evêques qui se repentoient de s'être laisses surprendre à Rimini, d. 562.

Luther se fait Religieux de bonne foi , effrayé d'un coup de tonnerre dont il avoit pensé périr, a. 208. Il entre dans l'Ordre des Augustins, a. 8. Il donne le branle à la nouvelle Réforme, qui le reconnoît pour Chef des deux partis. Calvin le loue comme magnanime, constant, industrieux contre le Pape, Ses honnes & mauvaises qualités, ibid. La jalousie des Augustins contre les Jacobins qui préchoient les Indulgences, le porte à prêcher contre les abus des Indulgences, en difans anathême à ceux qui contestoient au Pape le droit d'en donner & peu à peu contre les Indulgences mêmes, a. 9.

Il attaque la doctrine de l'Eglife fur la justification, par le nouveau dogme de l'imputation de la justice de J. C. qu'une Foi spéciale nous approprie; laquelle consiste à croire avec certitude qu'on est justifié, a. 9, 10. On est assuré de la justification sans l'être de sa pénitence & de sa contrition; & l'on doit croire rès-certainement qu'on est absous, quoi qu'il en soit de

la contrition, a. II & suiv. parce qu'on peut répondre de sa foi qu'on sent, & non de sa contrition, a. 19. Il faut croire que les péchés font remis par la Foi, sans s'inquiéter fi cette Foi est telle que Dieu le demande, de peur de faire dépendre la instification d'une chose qui peut être en nous, a. 14, 15. Il admet ces deux propositions contradictoires : on est affuré de sa justification : La fécurité est à craindre; ce qu'il explique par la distinction des péchés commis sans le favoir, & de ceux qu'on commet sciemment. Sur les premiers, on doit avoir la Foi spéciale, & non sur les derniers; ce qui ne leve pas la contradiction, & établit qu'on peut étre réconcilié avec Dieu, quoique le péché regne dans le cœur, pourvu que le péché soit eaché, a. 16-7. Il disoit d'abord avec l'Eglise, que nul n'est assuré de sa contrition, & à plus forte raison du pardon; puis retenant l'incertitude de la contrition, ilôte celle du pardon, & ajoute que la rémisfion des péchés précede l'amour de Dieu, a. 19, 20. La Foi spéciale enseignée par la Confession d'Ausbourg laisse sublister toutes les difficultés , a. 136 - 7 - 8. Et Luther en adoptant l'article de cette Confession sur la justification, rétracte tout ce qu'il avoit dit sur ce sujet & sur la volonté de Dieu, qu'il fait auteur du péché, a. 120.

Il détruit le Libre-Arbitre, & fait Dieu auteur du mal comme du bien . c. 41. Vov. Libre-Arbitre & Péché.

Jurieule convainc de cette erreur, & rapporte fes propres paroles, où il dit : que Dieu nous fait nécessairement damnables par sa volonté. Luther établit même ces blafphêmes qu'il n'a jamais rétractés, comme dogmes capitaux , d. 81 & Juiv. 88. Jurieu a raison de dire que cette doctrine tend au Manichéisme & à la ruine de toute

religion, d. 101.

Livre de Luther, de la Captivité de Babilone, où il éclate contre l'Eglise Romaine; ébranle le dogme de la tranfsubstantiation, & est forcé d'admettre la réalité, a, 44-5. Il croit avec Wiclef que le pain demeure, & que le Corps est ou dans, ou avec, ou sous le pain. & rejette pourtant l'impanation & l'invination d'Osiandre, a. 46-7. La transfubstantiation & la con-Substantiation lui paroissent indifférentes. Cependant il condamne la translubstantiation avec anathême , puis permet de la croire, a. 48-9.

Ses démêlés avec Carlostad. Il menace de se rétracter, si l'on innove sans son autorité, a. 51-2. Il retient l'élévation de l'Hostie en dépit de Carlostad, ainsi que la Communion fous une feule espece, en disant que, si un Concile en permettoit deux, il n'en prendroit qu'une en dépit du Concile, a. 54. Luther & Carlostad boivent à la santé

l'un de l'autre, en se promettant de se faire bonne guerre . a. 56.

Il écrit contre les Sacramentaires, se moque de Carlostad, qu'il accuse d'approuver les visions des Anabaptistes, & soutient qu'il avoit eu tort d'abattre les images : en quoi il justifie la dostrine catholique. Il traite @colampade avec affez de douceur, & s'emporte par pure jalousie contre Zuingle, qui prétendoit avoir prêché la Réforme avant lui ; d'où il conclut qu'eux ou lui font ministres

de Satan, a. 78-9.

Il prouve très-bien la présence réelle contre les Zuingliens & autres Sacramentaires, & résout solidement les objections. Sa vanité de croire avoir mieux défendu le fens littéral que tous les Papistes ensemble, a. 80-3. Il affoiblit & détruit ses preuves, en rejetant la transsubstantiation, a. 84. Il abolit les Messes privées, en conféquence d'une conférence qu'il dit avoir eue avec le diable. a. 180. Dans l'accord fait avec Bucer, il convient contre ses propres principes, que la présence de J. C. dans l'Eucharistie n'estpas durable. quand on la garde dans des tabernacles, ou qu'on la porte en procession, a. 191-2. Il fixe la présence réelle, depuis le Pater qui, dans la Messe Luthérienne, se dit incontinent après la consécration, jusqu'à ce que tout le monde ait communié; a. 278. Il ayone l'élévation de

l'Hostie irrepréhensible, & dit que s'il l'avoit ôtée, c'étoit en dépit de la Papauté; & que s'il l'avoit retenue si longtems, c'étoit en dépit de Carlostad, a. 279. Il varie sur l'adoration de l'Eucharistie, & décide enfin qu'elle est un facrement adorable, a. 280. Il soutient toute sa vie la présence réelle, même après avoit ôté l'élévation. Cependant il biaise souvent sur ce sujet, a. 274-5. Ce fut par complaisance pour le Landgrave qui vouloit engager les Suisses dans la Ligue de Smalcalde, qu'il supprima dans la Messe l'élévation du S. Sacrement, a. 266. Sur le reproche ou'on lui fait dans un festin. qu'il favorisoit par là les Sacramentaires, il entre en fureur contre Zuingle & ses difciples, qu'il traite d'hommes damnés, avec qui l'on ne doit point être en communion, a. 267.

Il condamne la version de l'Ecriture faire par Léon de Juda, Zuinglien, & veur qu'on n'en air point d'autre que celle qu'il avoit faire en Allemand, a. 268 - 9. Il a toujours le diable à la bouche & dans ses écrits. Sa priere, dans laquelle il dir qu'il n'a jamais offensé le diable, le Pape & le Turc, ibid.

Humilité apparente de Luther, qui se soumer au Concile & au Pape. Il condamne la séparation des Bohémiens, & demande pardon d'avoir manqué de respect au Pape, «. 22-3. Ayant été cité à

Rome, il appelle au Pape mieux informé, puis au Concile, en assurant qu'il ne doutoit point de l'autorité & de la primauté du S. Siege. Il demande au Pape d'imposer filence aux deux partis, mais ne veut se rétracter sur rien. a. 24. Hentre enfureur contre le Pape après sa condamnation, le traite d'ante-christ, l'excommunie, confirme ses propofitions les plus outrées, prétend qu'un la que, une femme peuvent aush bien absoudre qu'un Prêtre; & prenant le ton de prophete, défend de faire la guerre au Turc, jusqu'à ce que le nom du Pape soit effacé de dessous le ciel, a. 25-6. Il ne veut comparofire à Rome, qu'avec 20000 hommes de pied & 5000 chevaux; déclare qu'il approuve tout ce que le Pape condamne dans Jean Hus, & qu'il condamne tout ce qu'il approuve : qu'il n'a pas d'autre rétractation à donner. Il fait brûler les décrétales à Vittemberg, & dit qu'il seroit bien à propos d'en faire autant au Pape même, a. 27-8. II est long-tems retenu par l'autorité de l'Eglise qu'il secoue enfin, & attribue à la grace de J. C. d'avoir méprisé son Eglise, s'appropriant les paroles que David met dans la bouche des rebelles, a. 29. Il prétend avoir une mission extraordinaire : en conséquence, quoique simple Prêtre, il fait des Prêtres & un Evêque, a. 30-1. Il reproche

à Rhincer & aux Anabaptistes de prêcher sans mission: leur demande des miracles. pour prouver qu'ils en ont une; défend à ses disciples de prêcher sans la mission du Pasteur, & donne pour preuve de sa mission son doctorat, fes miracles, qui ne font autres que le succès de son entreprise & sa hardiesse à atraquer le Pape, a. 32 & suiv. Enflé de son savoir quoique médiocre, il se vante d'être au-dessus de tous les Peres, a. 33-9. Il époule une religieuse & en est honteux. Son autorité est ébranlée par Ion mariage, & plus encore par la dispute sacramentaire. a. 60-1-2. Son affliction. de se voir méprisé dans un parti dont il vouloit être le feul Chef, a 93. Le mariage ne le rend pas moins emporté. Bon mot d'Erasme sur la maniere aigre dont il répond à son livre du Franc-Arbitre,

Ses prophéties Il promet de détruire sans armes le Pape en un moment, a. 36. Il s'applaudit de ce que sesprédications excitent des séditions, des violences, & font répandre du fang, a. 41. Après avoir dit qu'il détruiroit la Papauté sans faire de guerre & fans répandre de lang, il veut qu'on extermine les Princes Catholiques d'Allemagne, a. 97. Il excite la ligue de Smalcalde à prendre les armes. Ses theses furieuses contre le Pape, qu'il veut qu'on tue comme une bête féroce, ainsi que les Rois & les Empereurs qui le défendent, b. 90-1. Luther & Calvin également blâmables; l'un, d'avoir posé de faux principes; l'autre d'en avoir tiré des conféquences erro-

nées, b. 140. Luther prédit la chûte prochaine de la Papauré. Pour prouver que le Pape eft l'antechrist, il cite des textes de l'Ecriture qui montrent tout le contraire, c. 1, 2, 3. Il décide dans les articles de Smalcalde, que le Pape est l'antechrift, c. 6. Son personnage variable dans l'affaire des Paysans révoltés. Ilfinit, en disant qu'il faut les exterminier tous, fans même épargner ceux que la violence avoit entraînés dans la fédition, a. 57. Il prêche avec ses disciples la révolte dans toutel'Allemagne. L'Electeur de Saxe & le Landgrave de Hessen'entreprennent la guerre civile qu'avec son approbation. Melancton se joint à lui, quoiqu'il eût jusqu'alors déteffé ces révoltes, c. 361 & f. 367. Comment Luther étoit auteur des révoltes des Paysans & des Anabaptistes, c. 371-2-3. Basnage l'en excuse mal, & défend encore plus mal fon livre de la Liberté chrétienne, c. 371 & suiv. 277. Luther permet de massacrer quelques Ecclésiastiques, parce qu'il fait par prophétie, que le massacre ne s'étendra pas à tous, & que leur tyrannie tombera parle souffle de Dieu, c. 378,

Luther & les Chefs du parti permettent la polygamie au Landgrave de Heffe . a. 259. V. Heffe. Il permet la répudiation dans un fermon feandaleux fait à Vittemberg ,

a. 265.

Bouffonneries plattes & scandaleuses de Luther, a. 40. Sa tyrannie fur les fiens, dans les matieres de doctrine, étoit insupportable à Calvin, à Melancton, & à tous les autres Chefs de la Réforme, a. 222. Sur la fin de ses jours, il devient plus furieux que jamais, & écrit d'une maniere bouffonne & platte contre les Docleurs de Louvain & contre les Zuingliens. Sa mort, a. 284-5-5. Papier écrit à Bucer, publié par le Ministre Burner, dans lequel Luther consent de supporter les Zuingliens, a. 288.

Luthériens (les) font honteux des emportemens de Luther, a. 49. Tout le corps des Luthériens fe foumet dans la Confession d'Ausbourg à la décision d'un Concile général assemblé par le Pape, a. 161-2 Les Luthériens de Pologne varient sur la doctrine de la présence réelle dans l'accord de Sandomir avec les Zuingliens & les Bohémiens, b. 410. En quel sens on peut dire que Luther & Calvin sont fortis des Albigeois & des Vaudois, b. 419. Les Luthériens refusent de recevoir la Confession de Foi de l'Assemblée Calvinienne de Francfort, malgré les lettres où les Calvinistes appelloient Luther & Melancion leurs maîtres, b. 439. Ils tiennent pour excommunié tout le Parti sacramentaire, c. 95. Les Luthériens & les Calvinistes s'accusent réciproquement, & se convainquent de faire Dieu auteur du péché. & d'être devenus demi-Pélagiens, d. 103-4-5. V. Pélagianisme. Ils passent d'un excès à l'autre, & Jurieu le

leur prouve, d. 106-7-8.

Lucius III (le Pape) condame les Vaudois, b. 222.

M.

M ACCABÉES. On fairvoir par fix circonstances de leur histoire, que les guerres qu'ils entreprirent contre Antiochus & les autres Rois de Syrie étoient légitimes, & faires par une inspiration particuliere, d. 278-9, 280 & suive. Certitude des miracles faires faveur des Maccabees, c. 283.

Magdebourg (les Protestans de) foutiennent un siege contre l'Empereur Charles V,

& établissent, dans un livre, l'empire prétendu l'ouverain des Peuples sur leurs Princes légitimes, ce qui depuis a été soutenu par Languer & par Jurieu, c. 266.

Magistrat (le) dans la Réforme, se fair Pape. Il ordonne de la Cene, sufpend ou abolit la Messe, donne la mission aux Pastteurs. Luther la reçoit du Prince pour faire la visiteeccléfiastique, a. 114-5-6. V. Prince.

Majorité des Rois de France fixée à la quatorzieme

année, c. 349.

Manastes, Roi de Juda. Sa periecution & le fang qu'il répandit dans Jérusalem, prouvent la visibilité de l'Eglife Judaïque dans le tems de fon plus grand obscurciffement, d. 486.

Mahométisme (le) meilleur & plus pur, selon les Sociniens, que l'Eglise Chrétienne, d. 75. Jurieu confirme ce blasphême, en difant que les Peres des trois premiers siecles prétérerent le Platonisme à la Dockrine des Apôtres, d. 76.

Mai-fentans distingués des malfaicteurs par Jurieu. Voy.

Prince.

Manichéens (les), admettent deux premiers principes, l'un du bien , l'autre du mal : condamnent l'ancien Testament, nient l'Incarnation, & foutiennent une infinité d'erreurs monstrueuses qu'ils tâchent d'autoriser par les pratiques de l'Eglife, b. 276-7, Cette secte avoit l'esprit de séduction, beaucoup d'hypocrifie, & uneadresse inconcevable à se caher sous la profession dela Foi Catholique, b. 278-9. Malgré les loix des Empereurs qui les condamnoient au dernier supplice, ils se maintiennent fur-tout en Arménie par un nommé Paul, ce qui leur fait donner le nom de Pauliciens. Ils prennent les armes & font longtems la guerre. Pierre de

Sicile en fait l'histoire, & marque, ainfi que Cedrenus, leur aversion pour la Croix, la fainte Vierge & l'Euchariftie. Ceux dont parlent ces deux historiens, traitent d'idolatrie le culte des Saints . comme les anciens Manichéens réfutés par S. Augustin, b. 281-2-3. Ceux d'Orléans attaquent avant Berenger la Présence réelle, c. 248. Ils s'étendent en Bulgarie, d'où ils prennent le nom de Bulgares & se répandent en Europe. On les découvre à Orléans fous le Roi Robert, qui les condamne au feu. La même hérésie se trouve en Gascogne & à Toulouse, b. 283-5. Ceux d'Italie, nommés Catares ou Purs, sont l'origine de ceux de France. & venoient eux-mêmes de Bulgarie, comme on le prouve par Vignier & par un ancien Auteur, b. 286-7. On tient contr'eux des Conciles à Tours & à Toulouse. On leur trouve les mêmes caracteres qu'à ceux que S. Augustin a réfutés. Ils pénetrent jusqu'au fond de l'Allemagne, font interrogés juridiquement & convaincus, b. 288 & suiv. Leurs variations fur le mariage, leur foin de se cacher, leurs équivoques, b. 291. On en trouve autour de Soiffons & à Agen, b. 300. Trente se refugient en Angleterre. On les appelle Poplicains ou Publicains. On tient contre eux un Concile à Oxford, où on les convainc , b. 301. Leurs différens noms, b. 310. Leurs Eglises nombreuses con-

tiennent des provinces entieres, b. 369. S. Paul pré-dit pour les derniers tems les Sectes Manichéennes, dont il appelle la doctrine une doctrine de démons, b. 413-2. Pourquoi, de toutes les héréfies, le Saint-Esprit n'a prédit que le Manichéisme, b. 415 & Suiv.

Maozim (le Dieu), dont parle Daniel, est, selon les Calvinistes, l'Eucharistie que les Catholiques adorent. L'époque de cette prétendue idolatrie est la même que celle

de la Messe, c. 12.

Mariage des Prêtres & des Moines dans la Réforme. Celui de Luther, a. 57. V. Luther. Doctrine de l'Eglise sur le mariage chrétien, c. 403 & fuiv. Les mariages, selon Jurieu, peuvent être dissous dans plufieurs cas inconnus à tout le Christianisme avantla Réforme. L'Eglise a pour regle inviolable de ne permettre les secondes noces qu'après la preuve constante de la mort d'une des parties, d. 211-2-3. Jurieu & toute la Réforme permettent contre l'Evangile, de rompre des mariages, & dese remarier du vivant d'une des parties. Arrêt fur ce sujet de la Cour de Hollande; pratique de l'Eglise de Geneve, & loix de celle d'Angleterre sous Cranmer, e. 444-5-6.

Marie, Reined'Angleterre, rétablit la Religion Catholique, b. 74. Elle fait arrêter Cranmer. V. Cranmer.

Marpourg (conférence de),

dans laquelle les Luthériens & les Sacramentaires protestent contre le décret de Spire, & prennent le nom de Protestans. Ils s'accordent en apparence fur toutes les questions, excepté sur celle de l'Eucharistie. Luther refuse de traiter de freres les Sacramentaires, & leur promet seulement la charité qu'on doit aux ennemis, a.

98-9-100.

Martyr (Pierre) Moine marié, appellé en Angleterre fous Edouard VI, dreffe trois articles conformes à la doctrine Zuinglieme contre la transfubstantiation , &c. b. 60. V. Réformation Anglicane. Il vouloit dans le colloque de Poissy, qu'on s'expliquat nettement, & déclaroit qu'il n'entendoit pas le mot de substance employé par les Calvinistes, b. 62 & 194.

Martyrs (les) au milieu des tourmens, déclarent qu'ils respectent les Empereurs, & leur doivent l'obéissance, d. 239. Cette vérité est confirmée par les maximes & la pratique de l'Eglise persécu-

tée, d. 253 & suiv.

Maurice, Prince d'Orange. soutient en Hollande les Gomaristes ou Contre-Remontrans, contre les Arminiens ou Remontrans, c. 50.

Mede (Joseph), Prophete avant, & comme Jurieu. trouve, dans l'Apocalypse, la ruine prochaine du regne Papal, c. 11.

Médiation de J. C. néces-

faire, même après la justification, a. 131-2. Cette médiation non comprise par Jurieu, bien entendue par le Ministere Daillé, & parfaitement expliquée par S. Grégoire de Nazianze & par les autres Peres, e. 352 & Suiv. 357. La médiation des Saints, combien différente de celle que les Platoniciens attribuoient aux démons, e. 368.

Médicis (Catherine de). Régente du Royaume sous Charles IX, tache, dans la craince de perdre son autorité de se lier avec le Priece de

Condé, b. 237.

Melchites ou Royalifies, nom que les Eurychiens donnoient aux Orthodoxes, parce qu'ils étoient protégés par les Empereurs. Jurieu, par une ignorance groffiere, en fait une Secte, d. 134.

Melandon (Philippe), ieune Professeur en Grec, plus verfé dans les Belles-Lettres que dans la Théologie, épris de la nouveauté & de la trompeuse apparence de la justice imputative, s'atache à Luther, a. 209. V. Justice Il parle de Luther comme d'un Prophete, dans une lettre à Eralme, & excufe de son mieux son mariage avec une Religieuse, a. 37 , 59 , 60. Il enseigne , après Luther, que Dieu n'eft pas moins cause de la trahi-son de Judas que de la conversion de S. Paul, a. 64. Luther même le convainc de faire Dieu auteur du péché & d'avoir dit que l'adultere de David & la trahison de Judas ne sont pas moins l'œuvre de Dieu, que la conversion de S. Faul, d. 81 -2. Les divisions des Protestans dans la dispute Sacramentaire lui font craindre que la religion ne périsse, a. 93. Il comparit à l'affliction de Luther fur la diminution de son autorité. ibid. Il est auteur de la Confession d'Ausbourg, où il se rapproche le plus qu'il peut des dogmes Catholiques. Luther & d'autres l'empêchent d'adoucir beaucoup d'articles, & l'obligent de changer souvent & d'accommoder d l'occasion sa propre profession, a. 163-4. L'appologie de cette Confsheon est ausii son ouvrage. Il dir dans la Confesfion, que les bonnes œuvres ne meritent pas la vie éternelle; en quoi Melandon ne s'entend pas lui-même, a. 101-4, 126. Il est troublé des projets de guerre formés par les Protestans, a. 167. Il commence à douter de la préfence réelle, lorsque Bucer & les Sacramentaires s'enrapprochent. Cause de ces doutes, a. 196-7. La dispute du tems de Ratramme : fi le Corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie est le même que dans les entrailles de Vierge, le jette dans un si grand embarras , qu'il demande une nouvelle décision; & cependant se réjouit de ce que Bucer s'est rapproché sur ce point, de Luther, a. 198 - 9, 201.

Le caractere doux & mo-

deré

déré de Melancton ne s'accorde pas avec le caractere emporté de Luther, qu'il excusoit, en disant qu'il ne falloit rien moins que ce tonnerre pour réveiller le monde. L'arrogance de ce maître, insupportable à tout le monde, les Sectes impies qui s'élevoient fous le nom de Réformation, les guerres civiles & la querelle Sacramentaire le jettent dans le trouble & dans l'affliction. & lui font reconnoître que les fuccès de Luther avoient leur fource dans l'esprit d'indépendance ; qu'en aboliffant l'autorité des Evêques, on établissoit une tyrannie plus dure, dont Luther étoit le chef, a. 211-2-3. Il déplore les excès du parti, où le peuple décidoit à table des points de la Religion, & longe à s'enfuir pour éviter la tyrannie de Luther. La crainte qu'il en a, & de ceux qui dominoient dans le parti. lui fait passer sa vie, sans jamais ofer s'expliquer tout à fait fur la doctrine, a. 217,224. 5: Après la mort de Luther. Illiric & d'autres se font tyrans des Eglises Luthériennes, sans que Melancton ose rien dire. Îlcherche toute fa vie fa religion, fans voir que la Réforme, toujours variable, n'étoit qu'un : ouvrage humain, a. 260. Quarante ans après la mort de Luther, il cherche encore beaucoup d'articles de sa Religion, & demande: malgré les nombreuses Confessions de Foi.

Tome V.

une nouvelle formule pour la Cene. Il est mécontent de celle d'Ausbourg qu'il avoit dressée & de toutes les autres. Il veut auffi qu'on examine de nouveau la doctrine du librearbitre, & déclare qu'il s'en tient à la Confession d'Ausbourg, dans le tems même qu'il disoit à ses amis que beaucoup de points étoient à réformer dans cette Confesfion, a. 227, 230-1. Ses incertitudes venoient de la constitution même de la Réforme, où nulle autorité ne pouvoit décider les questions. Il pensoit, avec beaucoup d'autres Réformés, que l'autorité du Pape & des Evêques étoit si nécessaire à la police de l'Eglise &r au maintien des dogmes, qu'il faudroit l'établir fi elle ne l'étoit pas, a. 232-3-4-5. En conséquence. il étoit d'avis dans l'Assemblée de Smalcalde, qu'on reconnût le Concile convoqué par le Pape, qui avoit droit, selon lui, de l'assembler, mais non d'y être juge; ce qui forme une opinion contradictoire, a. 236-7-8. II s'oppose vigoureusement, dans l'affemblée de Smalcalde, à l'article dreffé par Luther, on le Pape est déclaré l'antechrist, & soutient que sa supériorité est un grand bien pour l'Eglise, a. 205-6. c. 6. Il croit l'autorité du Pape de droit humain, & répete cent fois qu'il se soumet à l'Eglise, c'est-à-dire, aux gens de bien & aux gens dodes, a. 239, 240. On 2.

pourtant lieu de présumer qu'il auroit reconnu l'autorité du Pape, telle que le Concile de Trente l'a décidée , c. 248. Il ne peut se dépendre du dogme de la justice imputative, quoiqu'il eut posé pour principe qu'on devoit suivre la doctrine des Peres, où ce dogme ne se trouve pas, a. 240-1. Il pense que l'article de la justification est facile à concilier avec la doctrine de l'Eglise Catholique, c. 241. Il ne peut pourtant ni se contenter sur l'opinion de la Justice imputative, ni se résoudre à la quitter. Il reconnoît une autorité légitime dans les Evêques & ne s'y foumet pas, les accusan de tyrannie parce qu'ils s'opposent à sa doctrine de la justice imputative. Il prévoit les suites horribles du renverfement de l'autorité de l'Eglife; & dit qu'à moins d'un miracle visible, toute la Religion va être diffipée, a. 242-3-4-5. Il connoît les promesses faites à l'Eglise & nes'y fie pas, a. 246. Les Princes & les Docteurs Luthériens lui sont également insupportables parce qu'ils s'occupoient plus de ligues que de religion; que chacun cherchoit à dominer & qu'on le contraignoit d'approuverles actions lesplus scandaleuses, a. 248-9, 250. Sa crédulité étoit telle, quoiqu'il eut d'ailleurs un bonesprit, que le débordement du Tibre, l'enfantement nemens semblables, lui font fession d'Ausbourg, des rés.

pronostiquer que la Papaute. va tomber. Il donne dans toutes les visions des Astrologues, & se repair de la vifion d'un Frere Cordelier, qui avoit prédit un an avant les mouvemens de Luther, que la Puissance Papale alloit baiffer & ne se releveroit jamais. a. 251 - 2. Il dissimule & biaise sur la présence réelle. & décide enfin que le corps n'est présent que dans celui qui reçoit l'Eucharistie, & non avec, dans ou sous les especes, a. 279, 280. Il dresse une nouvelle confession de Foi, appellée Saxonique. V. Confession de Foi. Il enseigne le demi-Pélagianisme, b. 106. La doctrine de l'ubiquité le fait tourner vers les Sacramentaires; mais il ne peut s'accorder avec Calvin fur la prédestination & sur l'Eucharistie, b. 114-5. Il u'ofe s'expliquerclairement, depeur d'augmenter les disputes parmi les Protestans Les Ubiquitaires songent à se défaire de lui. Il ne trouve nulle part ni la paix ni la vérité, & meurt au milieu des incertitudes, b. 116-7-8. Son mépris pour Wiclef . b. 387.

Mélander, Pasteur & Prédicateur du Landgrave de Hesse, approuve conjointement avec Luther, Melancton & Bucer, le second mariage de ce Prince, c. 389.

Mépris des Peres par Zuingle, combien grand, a. 72. Mérite des bonnes œuvres. d'une mule, & d'autres évé- Elles méritent, selon la Concompenses en cette vie & en l'autre, mais non la vie éternelle; ce qui estinintelligible. La doctrine catholique, que la vie éternelle est due aux mérites, & que les mérites sont donnés gratuitement par J. C. est claire & conforme à l'Ecriture & aux Peres. Les Protestans ontôté dans le livre de la Concorde, les passages de la Confession d'Ausourg qui autorisoient les mérite des ceuvres, a. 126-7.

Mérites des Saints (les) font, de l'aveu des Ministres, reconnus par l'Eglise Catholique comme infiniment différents de ceux de J. C. e. 361.

Méthode (la) qu'on doit fuivre dans les difputes, est de ne point chercher à prouver les points dont on convient de part & d'autre. Cette méthode est de S. Paul, e. 86-7.

Messe. La Confession d'Ausbourg y conferve presque toutes les cérémonies extérieures. Elle ne parle point de l'oblation que Luther avoit supprimée, quoiqu'elle soit dans toutes les Lithurgies, a. 149, 150. Elle impute aux Catholiques de croire que J. C. ayant satisfait par sa Passion pour le péché originel, avoit institué la Messe pour les péchés journaliers, mortels & véniels, a. 151. Elle ôte du canon la priere pour les morts, quoiqu'elle n'empêche pas de pr'er pour eux. Elle rejette l'erreur d'Aerius dans la spéculation, & l'admet dans la pratique, a. 152.

Elle accuse calomnieus ement les Catholiques de croire que la Messe justifie ex opere operato, sans aucune bonne disposition. L'Eglise croit qu'elle profite à tout le monde, dans le même sens que la priere,

a. 153.

Dansla Liturgie Anglicane, on change tous les reftes d'antiquité qu'on avoit d'abord confervés. On ôte de la Messe tout ce qui pouvoir ressentia Transsubstantiation & la présence réelle. On retranche aussi la priese pour les morts, b. 64-5. La Messe appellée Gallicane, & les autres anciennes, sont au fond la même que la Romaine, b. 65-6.

Minard (le Président) est assassiné pour exécuter la prédiction d'Anne du Bourg, c.

245

Ministere. Les Calvinistes de France disent qu'il a été interrompu dans l'Eglise, c 134. Le Ministre Claude et forcé d'avouer qu'avant la Résorme, les étus se sauvoient sous le Ministere Romain, c, 142.

Ministres (les) Calviniftes & M. Claude ne savent comment justifier les Synodes de Francfort & de Sainte-Foi, où l'on laissoit quatre députés avec M. de Turenne, maîtres de rédiger une Confession de Foi qui pût être au goût des Luthériens, b. 440-1. Les Ministres d'Huisseau, Pajon & d'autres avoient suivi avant Jurieu le système Socinien, & composé l'Eglise de

Ppij

toutes les Sociétés chrétiennes, quoiqu'elles fussent discordantes entr'elles, c. 154.

Miracle. Bafnage trouve la dodrine de J. C. dans ses promesses faires à l'Eglise, trop miraculeuse pour être crue, & admet lui-même un prodige étonnant & faux. La conversion du pécheur est toujours un miracle de la grace; mais ce miracle présuppose l'ordre naturel de la prédication de la vérité, d. 518-9.

Mission. Luther prétend que

a. 30. V. Luther.

Mœurs. On ne songe pas même à les résormer dans les Egisses Protestantes, a. 219. Essay. 250. Voy. Résorma-

tion.

Moines (les) anciens, & même les modernes, comme S. Bernard & S. François, mis par la Confession d'Austration des Protestans d'aujourd'hui à ce sujet, a. 134.

Molinisme. Jurieu prétend qu'il est un Pélagianisme tout pur & tout cru, toléré pàr l'Eglise Romaine. Dissetence essentielle entre le Molinisme & le Pélagianisme, d.

314 - 5-

Monarchies. Jurieu avance cette téméraire proposition: Qu'on ne voit aucune éredion de Mouarchie qui ne se soit faite par des traités, où les devoirs réciproques des Souverains & des Sujers sont exprimés. Il ne cite aucun de ces prétendus traités. On his prouve le contraire, par l'é-

rection des deux Monarchies du Peuple de Dieu, & par celle de la Monarchie des Medes, d. 347-8-9, 350.

Monasteres d'Angleterre. Cronwel en fait la visite, comme Vicaire général du Roi, b. 17. Cette visite est suivie de la suppression de ces Monasteres, dont le Rois'aproprie les revenus, & dont il vend ensuite les biens à bas prix aux Gentilshommes de chaque province, b. 17, 19, 27.

Montbrun. Paroles infolentes de ce Réformé: Qu'en tems de guerre tout le monde est compagnon, & qu'il ne reconnoît pas Henri III pour

fon Roi, c. 315.

Montluc, Evêque de Valence, est regardé par Burnet comme un grand homme, qu'on ne peut blâmer que pour avoir êté fidele à Catherine de Médicis & à ses Rois. Cet Auteur parle de l'excefsive incontinence de Montluc, de ses emportemens & de son avarice, sans le blamer , b. 7. Ce Prélat fait au colloque de Poiffy de vains discours sur la réformation des mœurs Il étoit marié. Les désordres de sa vie éclaterent d'une maniere scandaleuse en Irlande, b. 196-7. Montpellier (les Hérétiques de) dont parle Alanus dans son traité contre les Hérétiques de son tems, étoient Manichéens, b. 303.

Morus, Grand Chancelier d'Angleterre, & l'un des plus grands hommes de ce Royaume, mis à mort par Henri VIII, pour n'avoir pas voulu reconnoître sa primanté eccléssafique, b. 15.

Muncer, Pasteur des Anabaptistes. Luther lui reproche de prêcher sans mission, & le condamne par ce seul en-

droit, a. 32.

Moulin (Pierre du), Ministre de France, propose de faire une nouvelle Confession de Foi, commune à tout le parti de la Résorme opposé au Luthéranisme; & d'y dissimaler les dogmes dont on ne pouvoit convenir, comme la question de Piscator, tou-

chant la justification, & plufieurs autres points; & de s'expliquer sans condamner la présence réelle, ri l'ubiquité, ni la nécessité du baptême. Inconstance de ce Ministre par rapport à Piscator & à Arminius, b. 450-1-2. Le Synode de l'Isle de France applaudit à ce projet, b. 453. Du Moulin envoie au Synode de Dordrecth fon avis fur la doctrine d'Arminius, & établit l'inamissibilité de la justice & la certitude du falut, c. 72.

Mystere de l'Eucharistie.

V. Sacrement.

N.

NATIVITÉS (les deux) du Verbe, de Jurieu. V. Jurieu & Nicée.

Navarre (Jeanne Reine de) fait massacrer les Prêtres dans

le Béarn , d. 232.

Naumbourg (Affemblée de) par les Luthériens, pour convenir de laquelle des quatre éditions de la Confession d'Ausbourg ils se serviroient. La chose demeure indécise,

b. 120

Nesioriens (les) mis par Jurieu au nombre des Sociétés vivantes, quoiqu'ils renversassent le fondement de la
Foi, non directement, selon
lui, mais seulement par des
conséquences, d. 135. Leur
schisme est le plus ancien
dans le Christianisme; ce qui
n'empêche pas de les confondre, en leur montrant
l'époque de leur rupture. Ce

qu'on dit à ce sujet se peut dire également de tous les Sectaires anciens & moder-

nes, d. 395 - 6.

Nicée (Concile de). L'addition faite à son Symbole par le Concile de Constantinople, pour condamner une nouvelle hérésie qui nioit la Divinité du Saint-Esprit, n'est pas une variation; & les Protestans ne peuvent s'en autorifer pour défendre les variations de leurs Confesfions de Foi, a. 109. Le Ministre Jurieu ose dire que ses idées sur l'Eglise sont les mêmes que celles du Concile de Nicée, qui, felon lui, ne rejette pas de la communion de l'Eglise tous les Hérétiques, comme, par exemple, les Novatiens, les Catares, les Donatistes, & autres ; en quoi il se contreTABLE

454 dit lui-même, c. 172-3. Ce Concile a été formé contre les principes du Ministre, qui veur que les Sectes hérétiques aient voix délibérative dans les Conciles, c. 201. Il croit trouver l'inégalité du Pere & du Fils dans ces paroles du Symbole: Dieu de Dieu, lumiere de lumiere. On prouve par S. Athanase, par S. Hilaire, & par Eusebe de Césarée que les Peres qui avoient afsisté à ce Concile, ont compris ces paroles tout différemment du Ministre, e. 67-8-9. Il foutient auffi que ce Concile a enseigné deux Nativités du Verbe; l'un imparfaite de toute éternité : l'autre parfaite dans le tems. Cette erreur réfutée parS. Athanase. On ne peut l'imputer au Concile, fans lui faire dire des choses absurdes & opposées à ses décisions, e. 70 & suiv.

Jurieu fait même admettre aux Peres de Nicée trois Nativités du Fils. Deux comme Verbe, & une comme homme, & combattre la doctrine de Saint Jean & du Prophete Michée, e. 79, 80.

Noé. Ses enfans n'épouferent pas leurs fœurs, comme le dit Jurieu par une ignorance prodigieuse, d. 208-9.

Novateurs (les) combattent pour l'Eglife en se combattant les uns les autres. Luther prouve invinciblement aux Zuingliens le sens littéral de ces paroles : Ceci est mon Corps : & Zuingle prouve invinciblement à Luther que le sens littéral ne peut subsisser sans le changement de substance : par où ils se prouvent réciproquement que l'Eglise qu'ils avoient quittée avoit plus de raison que chacun d'eux, a. 88-9.

0.

DBÉISSANCE (1') aux Puissances souveraines recommandée par les Apôtres aux premiers Chrétiens, étoir d'obligation & de commandement, & non-seulement de conseil & de plus grande perfection, d. 143 & suiv.

Obligation (P) de l'Eucharistie retranchée dans la Messe Luthérienne, a. 150. Comment l'Oblation profite à tout le monde, a. 153. V. Messe. En quel sens on offre dans la Messe pour la rédemption du genre humain. Les Ministres contraints d'approuver ce fens. Luther dit qu'on doit avoir autant d'horreur du Canon de la Meffe, que du diable même, a. 273.

Ochin (Bernardin), Moine apostat & marié, ennemi déclaré de la Divinité de J. C. appellé en Angleterre pour en réformer l'Eglise, b. 61. Voy. Réformation Anglicane.

Ecolampade prend parti pour Carlostad contre Luther dans la dispute sacramentaire, a. 65. Il étoit comme Melancton, fort modéré. Son caractere. Sa piété tendre Il se fait Religieux dans un age

mut: fort de son Monastere : prêche la Réforme, & se mortifie à la mode des nouveaux Réformés, en époufant une jeune fille, a. 73-4. Au lieu de son ancienne candeur, il ne montre plus que dissimulation & artifice, & meurt accablé des coups du diable, selon Luther, a. 170. Il avoit averti Bucer que ses équivoques de la présence réelle sacramentale étoit une pure illusion. Les Suisses s'échauffent en sa faveur contre Luther, a. 178, 182. Sa conférence avec les Vaudois qu'il engage dans la nouvelle Réforme, b. 348, 350. Il croit qu'on peut prier les Saints de prier pour nous, & en obtenir des secours, e. 345.

Quvres (les) de Dieu, selon Luther, quand elles feroient toujours laides, font d'un mérite éternel; au lieu que celles des hommes, quoique belles en apparence, font des péchés mortels, a.

Œuvres (bonnes), leur nécessité condamnée tout d'une voix, par les Luthériens, dans l'affemblée de Worms, b. 111. Les Luthériens, en niant leur nécessité, condamnent cette proposition: Les bonnes œuvres sont nécessaires au salut. Jurieu dit qu'il déteste cette erreur, & pourtant la tolere dans les Luthériens, d. 116-7.

Ondion (l'Extrême-) La Réforme Anglicane en ôte l'Onction qu'elle dit introduite dans le dixieme siecle,

quoique le S. Pape Innocent en ait parlé dans le quatrieme,

Orange (Maurice Prince d') prend parti par pure politique pour Gomar & les contre-Remontrans ou Calvinistes rigides, contre les Arminiens-Remontrans ou Calvinistes

mitigés, c. 60.

Ordination (1') des Pafteurs conservée dans l'Eglise Romaine, de l'aveu de Luther, a. 158. La forme de l'Ordination réglée par le Parlement en Angleterre. b. 58. La validité des Ordinations n'y est fondée que sur la formule de la Liturgie d'Edouard VI. b. 216. Les Freres de Bohême dérobent l'Ordination dans l'Eglise Catho-

lique, b. 399.

Origine (la primauté d') selon la doctrine des anciens Docteurs, n'emporte point l'inégalité entre les Personnes divines. Le sens dans lequel le Fils est la raison & la sagesse du Pere, exclut l'inégalité; puisqu'il est également parfait d'être le terme ou le principe des émanations divines; l'inégalité de nos idées ne montrant pas l'inégalité de leur objet, e. 43 & Juiv.

Orléans. C'est où se sit la premiere paix des Calvinistes révoltés, e. 317-8. On y tint un Synode pour entretenir la

guerre, c. 338, 341.

Osiandre, Luthérien, invente l'impanation & l'invination, a. 47. Ilabandonne son Eglise de Nuremberg, dans la crainte des peines dont mes naçoit l'interim, & se retire en Prusse, b. 96-7. Sa doctrine prodigieuse sur la justification, ib. Il plaifantoit fur tout, & avoit, felon Calvin, l'esprit profane. Melancton blame son arrogance, ses reveries & les prodiges de ses opinions, b. 98-9. Il trouble l'Université de Konisberg, où enflé de la faveur du Prince, il publie hautement sa doc-

trine; ce qu'il n'avoit ofé faire du vivant de Luther, b. 100. On épargne ses erreurs dans l'affemblée de Worms. Il en triomphe en Prusse, où il rend sa doctrine dominante, b. 111 , 113.

Oxford (Concile d') tenu contre les Albigeois, appellés Poplicains, b. 301. V. Mani-

chéens.

ACTE. Jurieu prétend qu'il est contre la nature, qu'un Peuple se livre à un Souverain fans quelque pacte; c'est-à-dire, sans se réserver le droit souverain de le dépofer, d'en mettre un autre en sa place, & de changer la forme du Gouvernement. Combien cette doctrine estabfurde & dangereuse, d. 342.

Pajon, Ministre d'Orléans, soutient l'indifférence des Religions, même du Socinia-

nilme, e. 159.

Païens (les), par la simple raifon, ont mieux vu que Jurieu, qu'il falloit, pour le bien des choses humaines, supporter les mauvais Princes, & non bouleverser les Etats par des révoltes, d. 201.

Payfars Leur révolte, en Saxe, causée par le livre de la Liberté chrétienne de Luther. Les Anabaptistes se joignent à eux. Luther décide qu'il faut les exterminer, a. 96-7.

Paix. Comment on doit la chercher avec les ennemis de l'Eglise, & prier pour la con- en même tems qu'on peut

version des Hérétiques. Beau passage de S. Augustin, d. 452-3.

Palatin (Charles - Louis Comte) fait imprimer les actes du second mariage du Landgrave de Hesse, a. 256.

V. Heffe.

Pape (le), selon Luther, est si plein de diables, qu'ii en mouche, qu'il en crache, &c. a. 40. Les Protestans déclarent qu'il est l'Antechrist. V. Antechrift. Le Concile de Trente ne décide sur l'autorité du Pape que ce qui est certain, & laisse à l'écart ce qui ne l'est pas, c. 247. On n'a jamais fait dans l'Église un point de Foi de l'infaillibilité du Pape, d. 463. Luther, felon Bucer, étoit un Pape beaucoup plus rude que celui de Rome, a. 223. Le Pape des Catares où Albigeois est en Bulgarie, b. 310.

Papisme (le) ou l'Eglise Cathorique, est abominable, selon Jurieu qui l'accuse d'idolatrie groffiere , & dit

DES MATIERES.

V lauver, d. 137-8.

Papin (Isaac), Ministre de l'Eglise Anglicane, puis réuni à l'Eglise Catholique, écrit en faveur de la tolérance des Religions, se lie avec le Ministre Burnet, qui lui écrit en faveur de cette indifférence. M. Papin rétracte ses erreurs, e. 313 & Suiv.

Paré (David), Auteur d'écrits séditieux, d. 366, 382. Parker, Archevêque Protestant de Cantorbéry, est le premier à reconnoître par sa fouscription la suprématie de la Reine Elisabeth, b. 3.

Parlement (le) d'Angleterre regle la formule de l'ordination des Evêques & des Prêtres, b. 48. Il refuse de prendre l'avis des Evêques sur les affaires de la Religion. & réforme par son autorité la Liturgie & les Prieres publiques, b. 60-3.

Particularisme des Calvinistes, qui font Dieu auteur du péché, & renversent toute la morale chrétienne, détestée par les Luthériens, comme une affreuse héréfie, c. 256.

Passions (les) humaines, telles que la rage & la fureur, étoient, felon Jurieu, d'un grand secours aux Réformés rebelles, pour acquérir les vertus chrétiennes, d. 237.

Pasteurs. Claude & Jurieu s'accordent à dire que les Peuples peuvent, à leur gré, déposer leurs Pasteurs, & s'en donner d'autres, c. 212. L'Eglise croit que J. C. établit les Pasteurs, & non le Peuple, qui n'a pas plus droit de les

Tome V.

instituer & de les destituer. que d'instituer J. C. Roi. Le langage de la Réforme est tout différent, & défere tout au

Peuple, c. 213-4.

Patariens (les) étoient les mêmes que les Albigeois ou Manichéens, b. 310. Quoiqu'ils fussent plus corrompus que les autres Sectes Manichéennes, les Protestans les prennent pour les Vaudois. & les regardent comme leurs ancêtres, b. 312.

Pauvres de Lyon. V. Vau-

dois.

Pauliciens. Leur histoire écrite par Pierre de Sicile. Ils étoient Manichéens, & venoient d'Arménie. Leurs erreurs sont les mêmes que celles des anciens Manichéens réfutés par S. Augustin. Ils vouloient envoyer des Prédicateurs de leur Secte en Bulgarie, & réuffirent dans leur projet, b. 280-1-2-3.

Péché. Les Luthériens & les Calvinistes en font Dieu auteur, c. 41. Beze foutient que les péché d'Adamétoitordonnéde Dieu; & que ce qui étoit volontaire en Adam . étoit en même tems néceffaire. Il avoit puisé cette doctrine dans Calvin, c. 42. Jurieu démontre que Luther & Melancion out admis le blafphème que Dieu est auteur du péché, d. 81-2. Cette doctrine détruit le libre-arbitre de l'homme & éteint les remords de conscience, d. 102. Jurieu retombe dans les excès des premiers Réformateurs fur la cause du peché, en voyant l'inévitable & fatale nécessité qui nous entraîne au mai comme au bien, c. 94.

Pélagianisme (le), selon Jurieu, quoique condamné par le Synode de Dordrech, n'est pas contraire à la piété. Il prétend qu'on doic prêcher à la Félagienne, & que les Arminiens & autres, quoique Pélagiens par l'esprit, sont par le cœur disciples de S. Augustin, c. 93. Ce Ministre convainc les Luthériens de demi-Péiagianisme dans l'endroit même où il dit que c'est une calomnie de les en accufer , d. 104-5. Le demi-Pélagranisme est & n'est pas, felon lui, une erreur mortelle, d. 111-2, & fondamentale Les contradictions de ce Minstre, e. 192-3. Les Féagiens parlent avec mépris de l'Eglife, comme étant tombée. Leur langage est celui de tous les Hérétiques, d. 402-2-4. Les Calvinistes tolerent le demi-pelagianisme des Luthériens, e. 191.

Pénales (loix : V. Loix. Fénitence. Les Luthériens reconnoissent le Sacrement de Pénitence & l'Absolution sacramentale, a. 145. Henri VIII confirme la Foi de l'E-Pilie fur ce Sacrement . b. 24.

31, &c.

Percy, galant d'Anne de Boulen. Ses amours ne rendoient pas nul le mariage de Henri VIII avec cette Princesse, b. 22.

Peres (les Saints) calomniés par Jurieu, tels qu'Athemagoras, S. Cyprien, S. Augustin, dont il falsifie un passage; justifiés par les Catholiques & même par les Protestans, d. 44. Tous les Peres confondent les Hérétiques par l'argument de la prescription, & en leur reprochant leur nouveauté, d. 412.

Perrin (Paul) a publié une Confession de Foi des Vaudois comme três-ancienne, quoiqu'il soit visible qu'elle est des Vaudois réformés à la mode des Protestans, b. 360-1. Il soutient faussement & de mauyaise foi que les Vaudois rejetoient la présence réelle, b. 331. Il cite des livres Vaudois, ou qui n'ont jamais existé, ou qu'on a altérés dans les derniers fiecles, b. 358 & fuiv.

Fersecutions (les) dont les Protestans se plaignent sontelles pour la justice ? d.

450.

Petdu (le P.), Jésuite. calomnié par Jurieu, qui lui fait direque les anciens Peres ne nous ont donné que les premiers linéamens fur le mystere de la Trinité, quoique ce Pere disele contraire. d. 44-5. Le P. Petau s'explique & se rétracte, dans une Préface, sur ce qu'il avoit mal dit de la Théologie des anciens Peres. Jurien accuse faussement ce Pere d'avoir, dans cette Préface. parlé de la Trinité, comme auroient fait les Ariens & les Sociniens, e, 128-9.

Peucer, gendre de Melancton, de Luthérien devient Calviniste, b. 116.

Peuple (le), selon Jurieu, donne la Souveraineté; donc il l'a par lui-même, quoiqu'il ne puisse l'exercer que par celui qu'il a fait son Souverain. Contradiction & absurdité de ce raisonnement. Le peuple n'est qu'une troupe confuse qui vit dans l'anarchie, & dans laquelle personne n'est dépendant, d. 336 & suiv. Les Peuples ont besoin de frein contre eux-mêmes, de s'imposer des loix, de se donner des Magistrats absolus pour se préserver des maux affreux de l'anarchie. Leur intérêt & celui des Souverains est la borne naturelle de la Souveraineté, d. 351-2-3. Le Peuple, selon Jurieu, est si souverain, qu'il peut à son gré, déposer ses Rois, changer la forme de son Gouvernement, & qu'il n'a pas befoin d'avoir raison pour valider ses actes, d. 356 & fuiv.

Pétrobussiens, nom donné par Pierre le Vénérable aux Hérétiques Toulousains ou Albigeois, b, 295. V. Albi-

geois.

Pharisiens. Irrévérence de cette parole de Jurieu: J. C. se déchatuoit contre les Pha-

riliens, e. 259.

Picards (les) renouvellerent l'hérèsie des Adamites & introduifirent des nudités & des actions infames. Les Freres dellohème défavouent ceux qui leur donnent les Picards pour ancêtres, b. 378-

Pierre de Sicile, est auteur de l'excellente histoire des Pauliciens, b. 281.

Pierre le Vénérable, Abbé de Cluny, écrit contre les Al-

bigeois, b. 295

Piscator, Voyez Fischer

(Jean).

Pistorius, célebre Protestant, se trouve avec Melancton & Bucer à la Conférence de Rati: bonne, b. 93-4.

Platoniciens (les) & les Stoiciensconnoissoientmieux. selon Jurieu, les Mysteres de la Foi, que les Chiétiens & les SS. Peres des trois premiers fiecles, d. 22-3. Il prétend que ces Peres ont préféré la philosophie Platonicienne à la doctrine des Apôtres, d. 76. Il les accuse de placonifer , parce qu'ils préfentoient aux l'aïens quelques idées de Platon, qu'ils rectifierent par l'Ecriture, e. 100. Il ne veut pas qu'on prenne les Peres pour des infensés; mais en leur imputant la double Nativité du Verbe, il les fait plus infensés que ceux qui les font Ariens, e. 117. Les Platoniciens admettoient la médiation des démons entre les grands dieux & les hommes. €. 307-8.

Points fondamentaux. V.

Fondamentaux.

Poiffy. Voy. Colloque de

Poiffy.

Polonois Zuingliens. Leur Confession de Foi remarquable, où les Luthériens sont maltraités, b. 265. Ils enseignent l'ubiquité. Ils s'assemblent à Sandomir, sous-

Qq ii

crivent, fur la Cene, la Confession Saxonique, & s'accordent avec les Luthérieus & ies Vaudois, b. 267 & Juiv.

Portes d'Enfer. Voyez

Eglife.

Foltrot affassine le Duc de Guise. La Réforme regarde cer affaffinat comme un acte de Religion ; il est animé à l'exécution par les Chefs des Réformés & par les Ministres, b. 247 & Suiv.

Polygamie. Voyer Heffe. Jurieu distingue la Polygamie directe & indirecte. Son embrouillement fur ce point. Sa doctrine se détruit d'elle-

même, d. 217.

Poplicains, nom donné en Angleterre aux Albigeois,

ou Manichéens, b. 301. Popliniere (la) Historien Protestant, avoue que la conjuration d'Amboife fut enrreprise par les Calvinistes, b. 229. Il raconte les révoltes des Calvinistes de Piémont contre le Duc de Savoie. Le Ministre Basnage lui fait dire ce qu'il ne dit pas, c. 335.

Prédesitnation. Les Saints on détetté, ainsi que nous, comme un basphême , la dochine qui dirque Dieu prédestine au mal comme au

bien, c. 240.

Frague (Jérôme de), difciple de Jean Hus, suit toute

Sa doctrine , 5. 388-9.

Présence réelle très-bien prouvée par Luther contre les Sacramentaires. Il répond folidement aux objections, a. 79, 30. V. Luther. Melaucion re-

duit la présence réelle au seul moment de l'usage. Il ne trouve point d'autre moyen ce détruite la Messe, qu'en niant la présence permanente. Ses railons frivoles. Il anéantit sur ce point la doctrine de fon Maître Luther. On ne peut reconnoitre la présence de J. C. véritablement réelle fans la croire permanente,

a. 272 & Suiv.

La présence locale & sacramentale de Bucer, est une source de chicanes & d'équivoques. Il impute aux Catholiques & aux Luthériens de croire que J. C. est enfermé dans l'Eucharistie comme dans un lieu où il est mesuré & compris à la maniere ordinaire des corps, a. 174-3. Les Protestans de Zurich l'avertifient que les expressions équivoques le menent à la doctrine de Luther. Ceux de Baffe, dans leur Confession. rejettent également le sentiment de Luther & les équivoques de Bucer, & disent que J. C. est présent sacramentalement par la Foi qui éleve l'homme au Ciel & n'en ôte pas J. C. a. 179.

Burnet avoue que la préfence réelle est enseignée par l'Eglife Grecque, b. 63.

Presbitériens d'Angleterre. ennemis de la Royauté. c.

360-I.

Prieres de l'Eglise. Bucer en entreprend la défense, & fait-voir en quel seus les mérites des Saints nous sont utiles, a. 141. Les Luthériens ne veulent pas empêcher la priere pour les Morts, a. 151. Ils calomnient l'Eglife sur les prieres adressées aux Saints, a. 154. Priere scandaleuse de Luther, où il dit qu'il n'a jamais ossensée le diable, a. 269. Prieres pour les Morts conservées par Henri VIII, b. 26-32, retenues, puis abrogées par Edouard VI, b. 66. Ces prieres sont reçues dans la Confession d'Ausbourg & par les Calvinistes, b. 186

Primauté du Pape. On raifonne sur de faux principes en Angleterre en la contestant, b. 55. Elle est fondée & comprise dans les promesses. Les Grecs la croyoient autrefois, & ont innové en ne la croyone plus de la contraction de la

croyant plus, d. 418-9. Principes. Jurieu donne à leur puissance des bornes chimériques, puis ôte ces bornes, e. 252 & Juiv. La Réforme pose pour principe que le Prince ne peut puair les Hérétiques. L'exemple des Empereurs Catholiques cités par Jurieu, ne prouve rien dans la Réforme, dont la constitution est contraire à celle de l'ancienne Eglise, où les Princes recevoient comme des oracles divins les décisions des Conciles, e. 265-6. Jurieu démontre au contraire aux Tolérans, que les Princes de la Réforme décident les matieres de Foi. Décret des Etats Généraux de Hollande sur la Foi, la Vocation & la Prédestination, e. 271. Les Tolérans te les Intolérans le poufsent à bout; les uns en prouvant que les Princes ne doivent pas être les arbitres de la Foi, les autres en démontrant que, dans le fait, ils le font parmi les Réformés, e. 272-3-4.

Privas. On y tint un Synode national, ou l'on dressa un formulaire contre la doctrine de Piscator, b. 445.

Promesses faites à l'Eglise. V. Eglise. La différence est manifeste entre les promesses faites au Corps de l'Église, & aux Fideles particuliers,

d. 474-5.

Prophétie fausse d'un Cordelier un an avant les mouvemens de Luther: que la puisfance du Pape alloit baisser & ne se releveroit jamais, a. 252. Les Protestans souffrent les prophéties fausses & ridicules de Mede, de Jurieu & d'autres, parce que le Peuple se repait de ces illusions, même après que l'événement a confondu ces prophéties, 34-5. Luther expliquoi les anciennes prophéties da un fens propre à inspirer révoltes, c. 378-9. Les P. tettans aiment mieux croite les prophéties extravagantes de Jurieu, que ce que dit l'Eglise, d. 445.

Le ministere prophétique étoit perpéruel & comme ordinaire pendant la durée de la Synagogue, d. 483. Outre ce ministere, celui du Sacerdoce Lévitique ne devoit jamais défaiter dans l'Egide Judaïque jusqu'à sa destruc-

tion, d. 448. Protesians. Idée générale de

Qq iii

leur Religion. II. Leurs variations en corps d'Eglise & dans leurs livres fymboliques. VIII. Leur division en deux corps principaux. IX. Ils cherchent vainement à se réunir fous une seule & uniforme confession de Foi. XVII. Leurs Chef , Calvin , Bucer & autres reconnoissent ou'il n'v a point parmi eux de véritable réformation des mœurs, a. 221-2. Les Protestans se donr ent une origine ancienne, & comptent Vigilance parmi leurs prédécesseurs, parce qu'il s'opposa au culte des Saints; Claude de Turin, Arien & Nestorien, parce qu'il a brise les images; tous les Iconoclastes, Wiclef, Jean Hus; en un mot, tous ceux qui ont ou murmuré contre quelque dogme catholique, ou crié contre le Pape, b. 270-1-2. Ils ne peuvent plus s'excuser de schisme, c. 251. Leur doctrine conduit à l'indifférence des Reigions, d. 427. Combien ils sont faciles à se laisser tromper, d. 484, par de fausses interprétations de l'Ecriture, & en particulier des prophéties, d.

Provinces - Unies. Jurieu compare les guerres qui s'y

font faites à celles des Juifs fous les Maccabées, & le Princee d'Orange aux Maccabées. Etrange différence dans l'état de la Religion & dans celui des perfonnes, entre les Juifs & les Prorestans & le Prince d'Orange, d. 284 & fuiv.

Purgatoire. Le Concile de Trente a cru comme unevérité révélée de Dieu, que les ames des justes non entiérement purifiées en ce monde. l'étoient dans l'autre. L'esprincipes des Protestans prouvent la néceffité du Purgatoire. Le Concile de Trente ne décide sur cette question que ce qui est certain; & se fert, sur ce qui ne l'est pas, de termes généraux, mais clairs, qu'il ne faut pas confondre avec des termes vagues & ambigus, c. 244-5-6.

Puritains. On nomme ainfiles Calvinifies d'Écoffe & d'Angleterre, parce qu'ils prétendent qu'en fupprimant les cérémonies, ils fuivent plus purement la lettre de

l'Ecriture, b. 175.

Pylicdorf décrit en détail les erreurs des Vaudois, & n'en marque aucune contre la Transsubiliantiation, b. 329,

334.

UAKERS ou Trembleurs
d'Angleterre. Leur fanatisme sur les révélations divines & intérieures, qu'ils
crotent nécessaires pour former la vraie Foi, peu disésent de celui de la Résorme,

d. 187-8.

Quoti (Thomas) de Pragelas , l'un des Vaudois Son interrogatoire , dans lequel il reconnaîr la Préfenceréelle & la néceffité de la Confession, b. 338-9. RADBERT (Paschase) étoit presque le seul au neuvieme fiecle, selon Basnage, qui enseignat la Présence réelle. Le contraire démontré en deux mots. Le Ministre ne cite en sa saveur que le livre ambigu de Ratramne, & ne prouve rien, d. 543-4-5.

Ratisbonne (Conférence de) Bucer y prend la défense des prieres dell'Eglise & fait voir en quel sens les prierres des SS. nous sont utiles, a. 141. Autre conférence de Ratisbonne, où Pon met la derniere main à l'Interim, b. 95. V. Interish.

Ratramne. Sa dispute avec Paschase Radbert, pour savoir si le Corps de J. C. dans Feuchatistie, est le même que celui qui étoit dans les entrailles de la fainte Vierge, a. 199 Son livre ambigu embarrasse Melanston, a. 200, d. 545.

Réalité. V. Euchariffie & Présence réelle. Tous les Hérétiques qui l'ont niée aux douzieme & treizieme fiecles , étoient Manichéens . b. 365-6.

Récriminations de Jurieu contre les Luthériens, qui accufoient le Synode de Dordrecht de plusieurs impiérés. Sa premiere est sur les blafphêmes de Luther, qui fait Dieu auteur du péché. Il tache vainement d'excuser Calvin du même blasphême, c. 257-8-9. La seconde, sur le Pélagianisme des Luthériens. La troisseme, sur ce qu'ils nient la nécessiré des

bonnes œuvres. La quatrieme fur la certitude du Salut admise par Jean Gérard & quelques autres Luthériens. La cinquieme sur l'ubiquité, e. 260-1-2-3-4.

Rédemption. Doctrine des Arminiens ou Remontrans fur son universalité, c. 54.

Réformation (la) desirée par S. Bernard, par tous les grands hommes de l'Eglise, par les Conciles de Pise & de Constance, éludée dans celui de Basle, regardoit la discipiine & non la foi. Différence entre ces Saints & les prétendus Réformateurs, a. 1 & faiv. La Réformation prise de travers con uir aux plus grands excès. On le prouve par la conduite des Donatifes, d 210-1.

commence par Henri VIII, que les Catholiques & rous les partis des Réformés rejettent également, b. 39, 40. Sous Edouard VI, elle apour fondement la ruine de l'Autorité eccléfiaftique. Le Roi y tient la place du Pape, donne aux Evêques des commissions révocables à sa volonte, & par grace accorde les Evêchés à vie, b. 57. Il prétend que la Puissance Epis-

La Réformation Anglicane

du Roi qui donne des commissions à qui il veur pour facrer de nouveaux Evêques. Il désend à tous les Evêques d'exercer aucune jurisdiction. Q q iy

copale émane de la Royauté, que tout se doit faire au nom ecclésiastique pendant qu'il fera la visite de son Royaume. Il destine des Visiteurs pour porter par-tout des constitutions ecclésiastiques & des regles de Foi faites par son Confeil, b. 58 - 9, 60. Il défend de prêcher par-tout le Royaume jusqu'à nouvel ordre. Il abolit les six articles de Henri VIII, & dresse, suivant l'avis de Pierre Martyr, trois articles contre la transfubstantiation. On excite la haine du Peuple contre la Messe, en exagérant l'avarice de certains Prêtres qui la disoient pour un gain sordide, b. 60 & suiv. 70. On emploie les plus indignes moyens, tels que le mariage desPrêtres, le pillage des biens eccléfiastiques, des Egiiles & des chasses, &c. pour avancer la Réforme, dont Burnet représente les progrès comme un miracle vifible, b. 71. La Réformation prend une nouvelle forme fous Elifabeth , qui croit ne pouvoir affurer Son regne que par la Reiigion Protestante . b. 204. Paul IV reçoit mal fes civilités, ce qui la détermine à une nouvelle réformation. Elle désaprouve quatre points dans celle d'Edouard : 1. celui des cérémonies qu'elle veut retenir; 2. ceiui des images qu'elle defiroit conferver, fur-tout dans les Eglises; mais on lui persuade de les faire êter, excepté le Crucifix qu'elle conserve dans sa char le; 3. celui de l'Eucharistie. Elle vouloit rétablir la Préfence réelle, condamnée

fous Edouard, que ses sujets se portoient à croire. Tout ce qu'elle put faire fut de décider qu'il étoit indifférent de la croire ou de ne la pas croire. On fit en conséquence deschangemensconsidérables dans la Liturgie d'Edouard; & on évita tout ce qui, sur cet article essentiel, pouvoit tendre à approuver & désapprouver la Présence réelle; 4. celui de Chef de l'Eglise Anglicane; mais on lui perfuada de le prendre, comme inséparablement attaché à la Royauté, & d'ordonner la confiscation des biens de ceux qui le lui refuseroient : & l'on déposa en esset, les Evêques catholiques, b. 205 & Suiv. 212. Parker, Archevêque de Cantorbéry, & le reste du Clergé reconnoisfent, dans un Synode, la suprématie de la Reine, & pallient grossiérement leur prévarication : Le Parlement décide les points de Foi, & le Clergéne croit les ordinations valides, qu'autant qu'elles sont faires conformément au Rituel d'Edouard , b.. 214-5-6-7. Le Clergé d'Écosse fait une déclaration semblable à celle du Clergé d'Augleterre, b. 218-9. La Reformation d'Elifabeth est embrassée par tout le Clergé d'Angleterre, excepté par quatorze Evêques & par cinquante ou foixante Eccléfiastiques, b. 220.

Reformateurs. Nécessité d'enfaire connoître les Chefs. XIV. Les premiers Réformateurs croyoient qu'on pouvoit se sauver, & qu'on se

sauvoit en effet dans l'Eglise Romaine. C'est par politique que la Réforme a cessé de Pavouer : Jurieu nous a découvert cette politique du parti, d. 162-3-4. Les Chefs de la Réforme, maigré les efforts de Jurieu, sont couverts d'un éternel opprobre pour avoir donné dispense au Landgrave de Hesse d'avoir deux femmes à la fois, d. 219, 220. Un Synode national de France condamne les Réformateurs de la Réforme qui vouloient, malgré, l'opposition de Beze changer l'article de la Cene de la Confession de Foi pré-

fentée à Charles IX, b. 224. Réforme. Son esprit, pendant qu'elle fut foible, étoit de paroître soumise & d'être violente & cruelle dès qu'elle fe crut forte. On le prouve par divers exemples, b. 242-3. Les Sectes nées de la Réforme, sont des preuves de fa mauvaise constitution. Jurieu allegue mal à propos l'ancienne Eglise, comme si les anciennes Sedes d'Hérétiques étoient sortis d'elle de la mêrre maniere que tant de Sectes sont sorties & nées de la Réforme. Différence de la constitution de la Résorme de celle de l'aucienne Eglife, c. 216 & fuiv. 220. La Réforme n'a rien de sérieux & de fincere dans fes réponfes qu'elle accommode au tems. Après avoir sourenu l'indépendance des Rois, elle les soumet au caprice des Peuples, 383. Jurieu l'excuse mal d'avoir fait Dieu auteur du péché, en disant qu'eile s'escorrigée de ce blasphême depuis cent aus, quoiqu'eneffet elle y perséverce core, d. 92. L'esprit de blasphême au milieu de ceux qui se sont dits Chrétiens Résonnés & Résormateurs, de l'aveu même de Jurieu, d. 103.

Le fondement de la Réforme eit que l'Eglife n'eft pas infaillible. On prédit des le commencement, & l'expérience a prouvé que ce princive menoit à l'indifiérence des Religions, e. 156-7-8 La jeuresse mal élevée dans la Réforme, de l'aveu de Jurieu, & imbue du faux principe de l'indifférence des Religious. Combien eft grand le nombre des Réformés approbateurs de cette indifférence, en Angleterre, en Hollande, &c. e. 160 & Suiv. Selon les principes de la Réforme , l'indifférence doit l'emporter. Elle ne peut condamner les Indifférens, qui pofent pour regie qu'il n'v a point d'autre autorité que l'Ecriture; que l'a critu e, pour obliger, doit être claire: que quand elle enfemme des mysteres, il faut la tourner au sens dont la raison puille s'accomi odei, e. 161. & Suiv. 173. La Reforme ne peut nier ces principes, qui mestent à convert de l'autorité des by Ludes, e- 174-5-6, &c. On prouve, par Jurieu, Burnet & Bainage, que tout tend dans la Réforme, à l'indifférence des Religions.

e. 232 - 3-4. Cette indifférence établie dans l'Allemagne Protestante, même à l'égard des Sociniens. Voyez Strimesius. On démontre que la tolérance universelle est inséparable du Protestantisme, & ne peut être détruite que par les principes de l'Eglise Catholique; & que, par le têmoignage des Réformateurs. la doctrine des Indifférens est du premier esprit de la Réforme ; d'où résulte le mépris du consubstantiel & l'admission des Sociniens, e. 276 & Juiv. 283. La Réforme n'a point de principe universel contre les hérésies. On trouve quelque chose de Socinien dans tous ses Auteurs, e. 335 -6

Réformés (les) fe fout entr'eux une guerre plus cruelle que celle qu'ils font à l'Eglite, a. 92. Ils cherchent leurs ancêtres chez les Vaudois, les Albigeois & les Bohémiens, faute de trouver dans les fiecles précédens des témoins de leur doftrine, b.

412.

Refugiés (les) de France fouscriventle Synde de Dordrecth, c. 86. Voyez Dordrecth.

Régence (la) du Royaun.e peut en France être donnée à

une Reine, b. 236.

Regle (la) des changemens & celle des apparences réfolvent la difficulté: comment l'Euchariftie peut être appellée pain, quoique le pain ne fubfifte plus. On la gomme par rapport à ce qu'elle a été, a. 91-2.

Relations (les) de pere à enfant & de mari à femme, font de la nature & ne s'établifient pas par un pace, comme le dit Jurieu, qui confond groffiérement les dévoirs avec les paces, d. 345-6-7.

Religion Chrétienne. Elle est admirée des païens à cause de sa simplicité. XVIII.

Reliques. Vigilance s'oppofe, dans le quarrieme fiecle, au culte des Reliques, b. 270. S. Leon, S. Basile & d'autres Saints du même tems, accusés d'idolatrie par les Ministres, à cause du culte qu'ils rendoient aux Re-

liques, c. 19 & fuiv.
Remontrans (les) disciples

d'Arminius, & les contre-Remontrans disciples de Gomar, difp tent vivement fur le libre-arbitre, &c. Les Remontrans condamnés dans les Synodes provinciaux. On affemble celui de Dordrech. V Dordrecth. Ils sont aussi condamnés à Dordrech, c. 50 & fuiv. 5. Les Remontrans le plaignent d'être jugés par leurs parties, & font les mêmes raifonnemens que tout le parti Protestant faisoit contre l'Eglise, c. 78. Le Synode leur ferme la bouche par l'autorité des Etats Généraux. Ils protestent contre le Synode, qui leur répond ce que l'Eglise Catholique répondoit, en pareil cas, aux Protestans, c. 79, 80. Il ajoute que le parti le plus foible & le plus nouveau doit céder au plus fort & au plus. ancien; ce qui étoit décider

la question par ce qui e faifoit la difficulté. Ceux de Geneve font une réponse encore plus étrange : savoir, que la haine des Protestans contre les Catholiques est un motit légitime pour eux de ne se point soumettre à leurs Conciles. Les Remontrans dépofés & excommuniés par ce Synode, c. 81-2-3.

Renaudie (la) condamné comme faussaire, par le Parlement, trame avec Chaudieu, Minist: e de Paris, la conjuration d'Amboise, b.

226.

Renier, de l'Ordre des Freres Prêcheurs, auparavant de la Secte des Manichéens ou Catares d'Italie, fait le dénombrement des Eglises Manichéennes, b. 307 & suiv. V. Albigeois. Il dit que les Vaudois admettent la trans-Substantiation, & détaille leurs erreurs, b. 332-3.

Révoltes (les) des Protestans approuvées par les décrets exprès de leurs Synodes,

c. 282.

Rimini (Concile de) assemblé du seul accident, où même le Pape & plusieurs autres Eveques n'étoient pas, confirme la Foi de Nicée, puis souscrit, par surprise, une formule Arienne. Les Evêques, de retour à leurs Eglises, réclament contre leurs fouscriptions. Basnage dishmule ces faits, & en abuse pour conclure que l'Eglise avoit varié, & que le Ministere avoit été interrompu. Le scandale étoit grand: mais l'interruption chimérique. La surprise faire aux Evêques, est démontrée par S. Augustin, Saint Hilaire & S. Jérôme. Tout novateur est artificieux, d: 560 & Suiv. \$66.

Rochelle (le Synode de la) ordonne que le décret du Synode de Gap, où le Pape est déclaré antechrist, seroit imprimé comme très-véritable. c. 7. Il défend de rien ajouter ou diminuer aux arricles de la Confession de Foi, où lest parlé de l'Eglise, c. 136. On renouvelle la guerre par une délibération du Corps de Ville de la Rochelle, à l'occasion de vingt-fix ou vingt-fept Prêtres qu'on avoit précipités

dans la mer, d. 232.

Rois (les) indépendans de toute autre puissance que de celle de Dieu, seroient moins en danger s'ils dépendoiens des Papes, que dans le systême de Jurieu & d'autres Protestans qui les abandonnent au caprice de la multitude, c. 383 - 4. Les Rois sont en droit de maintenir dans leurs Etats la vraie Religion qu'ils y ont trouvée établie en montant sur le Trône. Ils ont fait des Loix justes contre les Païens, les Juifs, les Hérétiques, d. 451.

Roque (le Ministre de la) sourient faussement, & de mauvaise foi, que les Vaudois rejetoient la présence réelle, b. 331. Il prétend, contre l'opinion de Jurieu, que le Sacrement de l'Eucharistie n'est pas multiplié en le recewant sous une seule espece, & qu'on y reçoit J. C tout

entier , d. 432.

Roquefanne, Chef des Calixtins de Bohême, l'une des Sectes descendues de Jean Hus, fut sous prétexte de réforme, le plus ambitieux de tous les hommes, b. 390. Il engage les Calixtins à accepter les quatre articles accordés par le Concile de Basse, b. 292. Son ambition d'être Archevêque de Prague, frustrée. Il rompt l'accord, & s'érige, en Bohême, en Archevêque, ou plutôt en Pape, b. 394.

S.

SABELLIANISME (le) imputé par Jurieu aux Peres de trois premiers fiecles, d.

Sacramentaire (dispute)
exitée par Carlollad, a. 51.
Soutenue par Zningle & Ecolampade, a. 65. Fait de
grands progrès, a. 74. Ces
paroles: Ceci est mon Corps,
signifient, selon Zuingle:
Ceci est lesigne de mon Corps;
comme ces expressons: Je
suis la vigne, je suis la porte,
cc. doivent s'entendre dans
un sens figuré, a. 75-6.

Sacramentaires ('les') unis à Bucer au moyen des équivoques, accommodoient à leur préfence morale ce que Luther difoit de plus fort pour la préfence réelle & fubfrantielle, a. 203-4. Ils fe raillent avec raifon de la Confession d'Aurbourg, que chacun peut adapter à ses sentimens, b. 121.

Sacrement (le) n'est pas détruit par la transsubstantiation. Un facrement ou signe consiste dans ce qui paroit, & non dans le fond & dans la substance, e. 88, 90. Le mot Sacrement de l'Eucharissie est, pour Bucer, une fource d'équivoques. Dans l'usage ordinaire, Sacrement veut dire un figne facré. Il fignifie en Latin un Myssere, une chose haute & impénérable. Bucer le prend en ce sens, & rejette le premier. L'Eglise reconnoît le Mystere; ce qui n'empêche pas que l'Eucharistie ne soit un figne; & le figne n'exclut pas la présence réelle, a. 75 - 6.

Les Luthériens, dans la Confession d'Ausbourg, sont forcés de reconnoître avec l'Eglise que le Sacrement de Baptême opere ex opere operato, ou sans aucun bon mouvement dans les enfans, a. 122. La Confession d'Ausbourg admer le Sacrement de Pénitence, l'Absolution facramentale, & même les fept Sacremens; & impute sans cesse à l'Eglise l'erreur de croire que les Sacremens operent fans aucun bon mouvement de celui qui les recoit, a. 145-6-7.

Saductens. L'argument que Jurieu tire de la tolérance qu'on avoit pour eux dans le Judaifme, prouve trop & ne prouve rien, e. 258.

Saints. L'apologie de la

Confession d'Ausbourg calomnie l'Eglise sur le culte des Saints. Aucun de ses Docteurs ne leur a attribué la divinité, & ne les a crus médiateurs de Rédemption, a. 154-5.

L'Égise coupe la racine des abus fur les prieres qu'on adresse aux Saints, & sur tout le culte qu'on leur rend, c. 242 - 3. Ce culte des Saints que Jurieu qualifie d'idolatrie, a de son aveu, plus de douze cens ans d'antiquité, & a été pratiqué par S. Ambroise, S. Augustin & les autres Peres du quatrieme fiecle. Ce culte étoit le même alors qu'il est aujourd'hui, d. 143-4-5-6. Saint Chrysostôme parle magnifiquement du culte qu'on leur rendoit de son tems, e. 344.

Saintes (Synode de), où l'on décide que la guerre civile est iégitime & nécessaire,

C. 139.

Salut (certitude du). Les Luthériens s'expliquent mal fur ce point dans le livre de la Concorde, & semblent l'admettre au sens des Calvinistes. Leurs Docteurs disent que par le doute qu'ils excluent de l'ame fidele, ils entendent seulement l'anxiété. & que la certitude est conditionnelle: ce qui est conforme à la doctrine catholique, b. 132. La certitude du Salut semble être rejetée dans la Confession de Foi Anglicane, b. 221. Calvin ajoute la certitude du salut à la certitude de la justification de Luther,

& dit que la Foi qui justifie est inamissible, même au milieu des plus grands désordres. b. 136 & Suiv. 139; c. 43; qu'ainsi tout fidele est aussi affuré de sa persévérance. que si Dieu le lui avoit dit de sa propre bouche. Ce dogme est le principal fondement du Calvinisme, c.44. Il cesse de l'être par le décret du Synode de Charenton. où l'on admet à la communion les Luthériens qui rejetoient ce dogme, c. 101. La réponse de Calvin aux textes de l'Ecriture, qui disent d'opérer son salut avec crainte & tremblement, est ou abfurde ou désespérante. Ceux qu'il cite pour prouver que la Foi justifiante ne se perd pas dans le crime, sont pris à contre-sens, c. 45-6-7. Les Calvinistes embarrassés de cette question: Si un Fidelemort dans le crime auroit été damné, né peuvent répondre fans condredire leurs principes, c. 48. Les difficultés font revenir plusieurs Calvinistes, & causent la dispute d'Arminius, c. 49. V. Arminius. Les Catholiques & les Luthériens regardent comme impies les opinions Calviniennes de l'inamissibilité de la justice & de la certitude du Salut. Ces deux erreurs sont rejetées par nos Peres, comme elles le sont par nous, c. 58, 246. Faux appas de lacertitude du falut, que pourtant le Synode de Dordrech & les Théologiens Anglois donnent comme une certitude de TABLE Foi, c. 69,72-3. Le falur, se-achever de les séduire, ...

Foi, c. 69,72-3. Le faiur, felon Jurieu, peut être acquis dans les Eglifes les plus corrompues & même dans celle de l'anrechrift; parce que le peuple faint est dans habylone juiqu'au moment de sa chûte, d. 148 & fuiv.

Salomon. La couronne, felon Jurieu, ne lui apparrenoit pas, mais à Adonias fon frere ainé. Il ne devint Rortég t.me que par l'élection du Peuple; ce qui est faux en tout point, d. 321-2.

Samaritains. Leur schisme, quoique fort ancien, n'en étoit pas mons réprouvé. On les convainquoit d'être une branche séparée du tronc, on seur reprochoit leur origine venue de Jéroboam, d. 393-4 J.C. les condame, non a cause de leur idolatrie, puisqu'alors ils n'avoient plus d'idoles, mais à cause de leur schisme, d. 531

Sanderus, Historien Catholique, accusé par Burnet d'inventer des faits atroces contre les Réformateurs Anglois, h 2 V Rurnet

glois, b. 3. V. Burnet.
Sanhedrin (le) n'avoit
aucune autorité sur les Rois
qu'on regardoit comme inviolables pendant leur vie.
On pouvoit seulement, après
leur mort, sous l'autorité du
Successeur, leur resuser la
fépulture royale, d. 333 &
fuiv.

Satan laisse dans ses esclaves des restes d'une piéré fausse & trompeuse, pour Satisfaction (la Foi dela) de J. C. n'est pas, selon Juriea, un article fondamental, e. 210.

Satisfadoires (les œuvres) admites dans l'approgie de la Conression d'ausbourg, a.

134.

Saxe. Pourquoi, & par qui est faite la Confession de la consession de la confession de la consession de la c

101 & Suiv. 108.

Schisme (le, de Jéroboam justifié par Jurieu, qui accuse l'Eglite du tems des Apôtres de schitme & d'hérésie, c. 176-7-8. Basnage prétend que les sept mille que Dieu sauvoit dans le Royaume d'Ifraël, éroient des schiimatiques; qu'Elie, Elifée, & les autres Prophetes, l'écoient également. Il approuve le schisme des dix Tribus & de Samarie, quoiqu'expressément condamné par la Loi de Dieu & par J. C. même, d. 530-1-2. Les vrais Israelites, dans les dix Tribus, étoient pour la Religion en communion avec ceux de Juda. Basnage condamné par les discours & la conduite de Jonas, d'Oiée & d'Elie, Prophetes dans Tribus scismatiques,

d. 522-4-5-6. Il enseigne qu'on peut être faint & schismatique, non dans un simple fait, mais dans la Foi. Ses principes inouis fur l'unité des Eglifes , d. 520 - 1 - 2. V. Union. Sa doctrine infinue le schisme, d, 528-9. On se sépare de J. C. en se séparant de la succession des Apôtres. L'Hérétique & le Schismatique se condamnent eux-mêmes, comme novateurs, par cela feul qu'ils ne peuventnommer leurs Prédécesseurs, d 384-5. On se sépare en deux manieres : l'une, quand des Evêques, fans quitter leurs sieges, renoncent à la Foi de leurs Prédécesseurs : l'autre, quand les Peuples fe font un nouvel ordre de Pafteurs, d. 386-7. Le caractere des novateurs est de quitter l'Eglise; celui des sideles, d'y demeurer toujours, d.

Schoman (Georges), un des Chefs des Unitaires, c.

219.

Science (toute fausse) se contredit elle-même C'est la vraie cause des Variations des Protestans dans la doctrine, d. 103.

Secours des Etrangers appellés en France par les Calviniftes, toujours à mauvais

dessein, 305 - 6.

Sédizions (les) furent le premier fruit des prédications

de Luther, a. 54.

Seissel (Claude, Archevêque de Turin, détaille les erreurs des Vaudois, & n'en marque aucune sur l'Eucharistie. Il montre au contraire qu'ils croyoient la transsubstantiation, b. 336-7-8.

Sendomir (Synode de), où les trois Sectes des Luthériens, des Zuingliens & des Bohémiens de Pologne se réu-

nissent, b. 408.

Sens littéral (le) de ces paroles: Ceci es mon Corps, de l'aveu même des Zuingliens, mene à admettre un changement substantiel, tel qu'il arriva à l'eau changée en vin aux noces de Cana. Luther n'entendoir pas la force de cèrte parole. Le sens catholique est visiblement le plus naturel, a. 86-7-8-9. Le sens figuré ou métonimie de Zuingle vaut bien la synecdoche de Luther, a. 88.

Sept mille (l'exemple des) qui n'ont point fléchi le genout devant Baal, mal allégué par Jurieu, ne prouve rien en faveur de la Réforme, dès qu'elle ne peut, comme les Sept mille, nommer personne qui) avent elle, ait cru ce qu'elle croit. Les embarras de ce Ministre à ce sujet, d.

193 & Suiv. 199.

Servet & Valentin Gentil, mis à mort, à Geneve, comme Hérétiques, b. 255. Ce fut Calvin qui avec l'approbation expresse de tout le parti, sit prononcer par la République de Geneve l'arrêt qui les condamnoit au seu, Basnage excuse mal Calvin, en disant que c'étoit un resto de Papisme, c. 277-8.

Service divin. Pourquoi on ne le fait pas en langue vulgaire. Explication que l'on donne au Service divin dans l'Eglise Catholique, par ordre du Concile de Trente, d. 437

& Suiv.

Servitude vient du mot servare, & tire fon origine des loix d'une juste guerre, où le vainqueur se contentoit de faire esclave le vaincu, auquel il avoit droit d'ôter la vie. Jurieu imagine un pacte fait entre le Maître & l'Efclave, d. 343.

Seve (la Demoi fette) abandonnée par Misson son mari. obtient de l'Eglise de Geneve la permission de se remarier;

ce qu'elle fit, e. 243.

Seymourt (Jeanne) devient maîtreffe de Henri VII, qui fait périr Anne de Boulen, & l'épouse. Elle meurt, b. 20 &

Suiv. 28.

Seymourt (Edouard,) Duc de Sommerset, oncle maternel d'Edouard VI, étoit Zuinglien. Il est fait Protesteur du royaume d'Angleterre, b. 57. V. Edouard. Mauvaise éducation qu'il donne au jeune Prince. Ses excès & ses orimes incompatibles avec la qualité de Réformateur. Il est condamné à mort, b. 70 & Juiv. 74.

Signe (un) d'institution ne reçoit point, dans l'Ecriture, le nom de la chose. Zuingle cherche en vain une solution à cette difficulté. En attendant, il abolit la

Melle, 4, 76.

Simboles (les trois) des Apôtres, de Nicée & de Constantinople sont de l'aveu de Jurieu, recus de tout le monde ; ce qui ne l'empêche pas d'affoiblir l'autorité de celui des Apôtres, afin de renfermer dans l'Eglise tous les Hérétiques & les Schismariques, c. 175 - 6.

Similitudes (les) tirées des choses humaines, dont on se fert en parlant des divines. viennent de ce que l'esprit humain est trop foible pour parler dignement de Dieu,

Simples (les) parmi les Protestans, quand on les convainc d'erreur, réclament leurs Ministres; & quand on confond leurs Ministres, ils réclament l'Ecriture, qu'ils croient entendre, d. 428.

Sleidan rapporte sérieusement de folles propheties de

Luther, a. 37.

Smalcalde (affemblée de) où Luther dresse de nouveaux articles. Dans celui de l'Eucharistie, il dit, ce qu'il n'avoit pas fait jusqu'alors, que le pain & le vin font le vrai Corps de J. C. Bucer signe ces arricles, ainsi que Melancion, qui doutoit alors de la présence réelle, a. 202-3. On y demande un Concile libre, pieux & chrétien, d'où le Pape & les Evèques foient exclus comme parties, a. 236. Melanclon ne souscrivit que par complaisance, & mit une restriction pour réserver l'autorité du Pape,

2. 238. Le parti protestant y fit une ligue redoutable, & les ligués mirent en doute s'ils traiteroient Charles V d'Empereur, 5. 90-1-2. On y résolutia guerre civile pour cause de religion, c. 364.

Socia (Fausie) Chef des

Sociniens, c. 218.

Sociniens (les) sont, de toutes les Sectes léparées de l'Eglise Romaine, les seuls qui puissent trouver une sorte de fuccession, en prenantpour ancêtres ceux qui, dans tous les tems, ont atraqué la divinité de J. C. par où ils remontent jufqu'à Cerinthus du tems des Apôtres, b. 421-2. Jureu & les autres Ministres rejettent les Sociniens de leur communion, qu'ils accordent aux Arminiens ou Pélagiens, c. 90. Mais Jurieu est force de les mettre au nombre des Sociétés dont il compose l'Eglise Catholique. Ils font les vrais auteurs de son système sur l'Eglise, c. 153-4. On doit conclure des principes qu'il pose, qu'on pent se sauver dans la communion des Sociniens, & mane dans celle des Mahométans et des Juits, c. 185-1.

Les Sociniens trouvent un grand appui dans la dodrine de ce Ministre, qu'ils pouffent dans une manifeste contradiction, sans lui laister de replique, d. 37 - 2 - 3. Il n'ose les confondre en montrant, comme l'i glile a traigiours fait aux Hérétiques, la nouveauté de leur doctrine.

Tome. V ...

de peur de se confondre luimême, d. 53. Ses principes menent peu à peu les Protefrans au Socialianilme qu'il admet dans i'Fglile universelle, comme une Société dans laquelle Deu peut se conserver des Eius, d 61. & Juiv. 69. Les Sociniens, fiers des pas que la Réforme fait. vers eux & de la tolérance qu'elle leur accorde. vantent d'avoir porté la Réforme à sa persection, en mane la Divinité de J. C. d. 74, 79. Juriou ne peut les exciure du titre d'Egitle, fans. en exclure toute la Réforme. Aveu du Ministre sur la succession & l'étendue de l'Eglie, d. 189, 140. Il nie que les Sociniens fassent une société, parce qu'ils n'ont ni fuccession ni étendae; en quoi il fait le proces à toute la: Réforme, d. 191-2.

Le socinianiine a commencé avec la Reforme & s'est accru avec elle. Pente de ia Réforme vers le Sociniaailme prouvée par Jacieu, e. 157-8. Les Sociniers & les Anabaptistes sont sortis de la Réforme, & out fait usage des principes ecablis par lespremiers Réformateurs, c. 217 - 8. Une cabale Socinienne se forme en France: dans la Réforme, & éciate des que les Rétormés le sont refugiés ailleurs, e. 139. Les Socialianisme . leich Juriou .. ut grand rappen avec l'avd'Alerence des Religions, e... 170. Les Socialens poleau pour principe qu'il faut tour474

ner l'Ecriture au fens le plus plaufible, & convainquent les Calvinistes de faire la même choie; puisque pour éviter la violence que le texte fait à la raison, ils expliquent en figure ces paroles: Ceci est mon Corps, e. 180-1. Les réponses de Jurieu à cette objection font infoutenables, les Mysteres de la Trinité & de l'incarnation n'étant pas moins opposés à la raison que la préfence réelle : de sorte que ce qui détourne les Calvi istes de croire cette présence, est précisément ce qui détourne les Sociniens de croire les Mysteres, e. 182. & suiv. 187. Le principe Socinien, qu'on ne doit croire que ce qu'on connoît clairement, est admis par Basnage & par la Résorme, E: 235.

Soissons. Histoire des Manichéens qu'on y trouve, b.

300

Souveraineté (la) appartient au peuple, selon Jurieu, qui avance faussement que le Peuple de Dieu fut fans Juge souverain pendant trois, cens ans, & que le Peuple fit Saul fon premier Roi, & avoit droit de le faire, d. 311 & suivantes. 220. Ses suppositions chimériques & insensées sur la puis-. fance royale. Il demande ce qu'il fandroit faire d'un Rei qui voudroit mer tous ses sujets. On lui répond qu'il faudroit lui donner un tuteur Qui regent, d. 355.

Sairitualité de Dien Les

anciens Peres, felon Jurieu, faifoient Dieu corporel, non, par conféquence, mais en propres termes, e. 33-4-5-6.

Staphile, celebre difciple de Luther & de Melancon, frappé des divisions des Luthériens, dont aucune autorité ne pouvoit condamner les erreurs, revient à l'Eglife Ca-

tholique, b. 113.

Stra/bourg (Eglife proteflunte de) fournit un exemple mémorable de variations. Elle fut d'abord Luthérienne, puis Zuinglienne; enfluite fouscrivit l'accord de Vittemberg, revint au Luthéranisme, enfin admit l'ubiquité, c. 220-1-2.

La Confession de Foi de Strasbourg contredit celle, d'Ausbourg sur la justification, qu'elle explique comme l'Eglise Romaine a. 139.

Strimefius (Samuel) célebre Professeur dans l'Académie de Francfort sur l'Oder, enseigne dans sa préface fur les theses de Bergius, la tolérance univerfelle & la réunion de tous les Chrétiens, pourvu qu'ils soufcrivent à l'Ecriture de quelque façon qu'ils l'entendent, même des Sociniens, quoiqu'ils ne croient ni la Trinité, ni l'Incarnation, ni beaucoup d'autres articles. principaux, e. 276 & suiv. 280. Affreuses conséquences. de cette doctrine, e. 281-2.

Substance, Pourquoi ce mot est employé dans l'Eucharistie, a. 116. Calvin s'en fert. On ne s'en fert pas Sous Edouard VI. & Sous Ilifabeth, b. 212. La Cene des Zuingliens fans fubstance, b.

262.

Succession. Les Protestans ne peuvent trouver dans les Vaudois, Albigeois, & autres, dont ils se disent descendus, ni la succession des personnes dont ils puissent tirer une mission légitime. ni celle de la doctrine, b. 419, 420.

Suede. La peine de mort y est ordonnée contre les Catholiques. Diverses peines décernées contre eux dans d'autres Etats Protestans, c.

280.

Suffolk (Jeanne de) usurpatrice du trône d'Angleterre sur la Reine Marie,

b. 75.

Suisses (les) sont, fur l'Euchariftie, les plus finceres de tous les défenseurs du

Sens figuré, b. 265.

Suprematie. V. Henri VIII. Elle est décidée comme article de Foi, par l'Eglise Anglicane, b. 114. Les Calvinittes la: condamnent dans plufieurs Synodes, & poursant la souscrivent, b. 219.

Synode national des Calvinistes de France, où sont condamnées les Eglises du parti, qui vouloient changer la Confession de Foi présentée à Charles IX, b. 424. Sa décision embrouillée : ses vains efforts pour trouver la vraie substance dans la

doctrine Calvinienne. II cherche le Mystere de l'Eucharistie dans d'autres paroles que celles de l'inftitution, b. 426-7-8. Il décide que l'opinion qui exclut la substance est contraire à la parole de Dieu. Plus il fait d'efforts pour s'expliquer, plus il répand d'obscurité, b. 428 - 9. Les Suisses bons Zuingliens, se plaignent du décret qui les condamnoit. Baze repond, par ordre du Synode, que la doctrine décidée n'est que pour la France; & con-damne avec une égale dureté les Confubstantiateurs: & les Tranffubstantiateurs b. 430. On change & on réduit à rien la substance en faveur des Suisses, comme. on fit ensuite dans le Synode: de Nimes, où l'on exposa la. doctrine de façon que chaque parti pouvoit, par des: équivoques, y trouver son: fentiment, b. 431 - 2 - 3.

Les Synodes approuvent: par décret les révoltes. On le: prouve de celui de Lyon .. qui dépose un Ministre pour s'être repenti d'avoir con-tribué à la guerre civile, ca. 326 & Su v. 329; des Synodes: des Vaudois calvinises .. de Piémont, & de divers autres. Synodes & Affemblées ecclésiastiques, c. 329 & suiv: 337: Lettre insolente & menaçante de l'Eglise Carv niste. de Paris, à la Reine Cathe-

rine:, c. 341 - 2.

ABORITES. Sede d'Hézétiques qui reconnoît Jean Hus pour son auteur, b. 390.

V. Zisca.

Tatien, disciple de Saint Hypolite, & depuis Ches des Encratiques, cité par Jurieu, comme ayant appris de son Maître l'erreur des deux Nativités du Verbe, e.

ICI

Tertulien accuse, par Jurieu de mettre le Fils de Dieu au nombre des créazures., d. 16. Ce Pere consond tous les Hérétiques par l'argument de leur nouweauté; & prouve que c'est de l'Eglise qu'il faut recevoir les Ecritures, d. 410-1. Jurieu entend mal ce que Terrulien dit de la naissance éternelle du Fils de Dieu. Explication du passage cité pas, le Ministre. Elle doit fervir à entendre ceux qu'il vice des autres Peres, e. 65 W faiv: 115. La métaphora cans le passage de Terrulien, fance aux yeux à toutes les lignes. Le Ministre ne peut, sans mauvaise foi, objectez des passages que lui-même ne croit pas devoir prendre à la lettre, & qu'il, réfute comme outrant tout, e. 119, 120,- 1. Ce qu'il y a de dur dans le livre de Testulien, contre Hermogene, il ne le dit pas selon sa qioyance, mais en poussant fon adversaire par ses proours principes , e. 122.

Test (Serment du), où les Anglois se rapprochent de nos sentimens, & ne nous condamnent que par une erreur maniseste sur l'adoration de l'Eucharistie, le sacrisce de la Messe, & le culte des Saints, c. 110 & suiv.

Testament (l'ancien) rejeté par les Manicheens comme une fable, & par les Albigeois, b. 276,

297.

Théologie (la) des Peres des trois premiers siecles, sans aucune exception, est, felon Jurieu, contraire à la Foi de l'Eglise. Abus de sa distinction entre la Théologie & la Foi, e. 83.

Theses de Luther contre le Pape, & pour engager les Luthériens à prendre les

armes, b. 90 - 1.

Thomas d'Aquin (S.).. Luther doute de fon falut , apparemment paroe qu'il étoir Jacobin, puisqu'il met d'aurres Moines au nombres des Saints, a. 148.

Thomas de Cantorbéry (S).

Son éloge , b. 87 - 8.

Thomifies (les) accufés faussement par Jurieu de mettre dans le choix de l'homme, comme Luther & Calvin, une inévitable nécessité. Ils reconnoissent une entiere liberté de faire ou de ne pas faires. S'ils ont de la peine à accorder cette liberté, avec, l'immutabilité.

des décrets de Dieu, ils n'en tiennent pas moins, par la Foi, deux vérités dont ils avouent ne pas connoître le dénouement, d.

Thou (de) célebre Historien, croit que le Landgrave de Hesse avoit, avec la permission de ses Pasteurs, une concubine. Il se trompe : c'étoit une seconde femme, a. 255. Il rapporte les révoltes des Vaudois calvinifés des vallées du Piémont contre le Duc de Savoie. Bafnage tâche en vain de lui faire dire ce qu'il ne dit pas, c. 330. & Juiv.

Tillet (du), fidele interprete du Droit François. Son fivre est généralement estimé,

C. 351-2.

Tyrannie (la) & l'anarchie se font sentir tour à dans la Réforme a.

Tolerance. La doctrine des Peres des trois premiers siecles, que Jurieu dit farcie d'erreurs groffieres fur les plus grands Mysteres, étoit tolérable autrefois, & ne l'est plus. Abfurdité de cette penfee, & avantage que les Protestans en tirent, e. 136. Il fonde sa tolérance en faveur des Peres, & son intotérance à l'égard des Chrétiens d'aujourd'hui, 19. fur ce que cette matiere est maintenant plus éclaircie. Sa contradiction visible, e: 137-81 2°. Sur ce que les Anciens n'étoient ni Ariens ni Sociniens. Mais, felon lui-nième, leurs erreurs étoient une grande. partie del'Arianisine & du Socinianisme, e. 139, 140. 3º. Sur ce que les Anciens erroient par ignorance ou par surprise; ce qu'on peut de même alléguer aujourd'hui. On démontre qu'il ne peut se défendre contre les Catholiques & les Tolérans, que par des principes contradicioires, e. 141-2.

La tolérance civile est-liée de l'aveu de Jurieu, avec l'ecclésiastique & l'indifférence des Religions, e. 165, Il avoue que le nombre des défenseurs de l'intolérance. civile est immense dans la Reforme. On le prouve par une lettre des Refugiés de France en Angleterre, Synode d'Amsterdam, & par le décret de ce Synode, e.

166-7-8-9.

Jurieu est le plus grand exemple de la tolérance de la Réforme pour les errans. On lui tolere de dire qu'on peut fe fauver dans une communion Socinienne; qu'on doit accorder la tolérance aux Ariens, aux Nestoriens, & aux Eurychiens. On lui tolere ses erreurs sur le goût & le sentiment des points fondamentaux, e. 239, 240-1-2-3. La Réforme le tolere. parce qu'elle a besoin, pour se soutenir, de ses emportemens, de ses fausses prophéties, &c. e. 247. & suiv. 250. Les Réformés tolérans. & intolérans se poussent, de part & d'autre, à l'absurdité. Les intolérans tournens

contre Jurieur les raisons dont il se servoit contre les Catholiques, & prouvent qu'il ne peut arbitrairement limiter le pouvoir des Princes contre les Hérétiques: les intolérans lui prouvent qu'il se contredit, & qu'il contredit le Ministre Claude; qu'il ne doit pas plus épargner les Sociétés entieres que les particuliers, & qu'il détruit l'argument que la Réforme tiroit de se persécutions, e. 247 & suiv. 260.

Jurieu donne la main aux tolérans, en tolérant luimême qu'on ait dit que le Verbe a été fait, comme il l'impute aux anciens Docteurs & à Tertulien, e. 146-Les tolérans poussés à bout par ce Ministre, qui démontre que, selon leurs principes, ils doivent tolérer les Mahométans & les Païens aussi bien que les Hérétiques, e. 261. Il leur prouve que leur rolérance conduit à l'indifférence des Religions; que la tolérance civile entraîne l'ecclésiastique; qu'ôter à la Religion la force employée par le Magittrat, c'est anéantir la Réforme, qui n'a été établie que par ce moyen, e. 261 & suiv. 269. Il leur permet pourtant de croire que les Magistrats ne sont pas les Chefs de la Religion & prouve enfuite, en se contredisant luimême, par des actes authentiques de la Réforme, qu'ils le sont en effet, e. 275. Ainsi. les deux partis triemphent

tour à tour dans la Réforme.

2.76. Les tolérans ou indifférens s'offrent de tolérer
l'Eglife Romaine, à condition qu'elle les tolérera, &
toutes les Seches qui se disent
Chrétiennes, e. 311. Les Tolérans & les Sociniens ne laissent aucune replique à Jurieu, qui accuse les trois premiers siecles d'erreurs capitales, qu'il veut qu'on tolere,
d. 33-4-5.

Thorn (le Synode de) fe fert du mot de diva & de divas en parlant de la Sainte Vierge, ou de quelque Saint, en quoi il justifie l'usage des Catholiques, e. 372.

Touloufains. On nommoit ainfi les Manichéens de Tou-

loufe. V. Albigeois.

Tournon (le Cardinal de), Archevèque de Lyon, confent avec quelque répugnance à l'ouverture du Colloque de Poiffy, b. 188-9.

Tradition. La regle apostolique, est que la doctrine dique de main en main, en remontant jüsqu'aux Apotres & à J. C. d. 414-5.

Comment la doctine fe trasmet d'Evêque à Evêque, de forte que les Peuples écoutent les premiers Evêques en écoutant ceux qui sont en place, & comment on peur reconnostre aisément qu'un Evêque rompt le fil de la Tradition; d. 584.

Transfubstantiation (la): ébranlée par Luther, a. 44. Cemot signifie changement de fubstance, par lequel le paindevient corps de J. C. aumème. fens que l'eaufut faite vin aux noces de Cana, a. 84. On n'ajoute rien à l'Ecriture, en fe servant de ce terme pour confondre les Hérétiques par

un mor précis, comme l'Eglise fut obligée autrefois de se fervir de celui de consubstantiation contre ceux qui nioient l'égalité des trois Personnes divines, a. r16-7. Les Luthériens rejettent ce terme & se servent de celui de vraie substance, qui signifie la même chose, a. 118. Melancton & Bucer , dans la premiere assemblée de Ratisbonne, composent, sur le changement de substance, des formules de Foi équivoques, pour contenter leurs adverfaires, fans leur rien donner,

a. 189.

Trente (le Concile de) enfeigne la justification gratuite & le mérite des œuvres ; ce qui est si peu contradietoire, que les Luthériens sont forcés de l'admettre dans la Confession d'Ausbourg, a. 120-1. Il n'ajoute rien aux décisions des Peres sur la grace justifiante, sa gratuité, son union avec la liberté, le mérite des œuvres, l'accomplissement des commandemens, b. 231 & Suiv. 238. Il coupe la racine aux abus fur le culte des images. Il ne décide que ce qui est certain. Les Protestans & Fra-Paolo l'accusent malà propos d'amdubitable, & laisse à l'écart Ministres, b. 428.

ce qui ne l'est pas, c. 242-

Trinité. Dans les trois premiers fiecles, ce Mystere, selon Jurieu, n'étoir connu: que d'une maniere informe. d. 9, 10. Il impute aux Anciens d'avoir cru que le Verbe n'avoit eu sa derniere perfection qu'à la création du monde, e. 13; que le Verbe. en tant que Fils, n'étoit pas éternel; que sa génération fut faite au commencement du monde; que la Trinité de personnes ne commença. qu'alors; que le Verbe n'étoit pas développé, mais dans le sein de son pere, comme est un enfant dans le sein de fa mere, e. 14-5. Ce prétendu développement ne se: trouve dans aucun écrit des Anciens, e. 36: que le Verbe. n'étoit auparavant germe imparfait, & non une Personne; que toutes ces erreurs sont intolérables ... auffi-bien que celle qui fait Dieu & le Verbe muables. imparfaits, corporels, e. 16. & Juiv. 21. Les Anciens, selon lui, croyoient la Trinité; informe. Il croit que leur erreur ne peut être réfutée par, l'Ecriture, e. 37-8-9.

Turc. Luther ne veut pas. qu'on combatte contre lui. de peur de résister à la volonté de Dieu, qui veut visiter l'Allemagne, a. 21.

Turenne (le Vicomte de) biguité. Il détermine, sur l'au- nommé par les Calvinistes. torité du Pape, ce qui est in- pour régler la Foi avec quatre

LE Turin (Claude de), Arien Bnombre de leurs ancêrres. & Nestorien, brise les images. b. 271. Les Protestans le mettent au

ALDO, Marchand de Lyon, tige des Vaudois ou des Pauvres de Lyon, b. 320-1.

V. Vandois.

Valentinien I, faussement accufé, par Basnage, de bigamie, & d'avoir fait une loi, pour permettre d'avoir deux femmes à la fois, c. 396-

Variations (les) dans la Foi, fort une preuve certaine de fausseré, II. Celles de l'un des deux corps principaux des Protestans sont une preuve contre l'autre, prin-& des Luthériens, X. On prouve, par les actes authentiques de la Réforme, la foiblesse & l'instabilité de la Religion protestante, XV. Variations de Luther sur la

Transfubstantiation. V. Luther. Variations dans les Confessions de Foi des Protestans

V. Confeifions de Foi.

Les Variations des Calvinistes sont moins fréquentes que celles des Luthériens. mais aussi réelles. Variations de Calvin dans ses écrits parriculiers & dans des actes publics. Les Calvinistes dressent. en cinq ou fix ans divertes Confessions de foi contradicapires, b. 181. Variations des Protestans Anglois, qui,

fous Edouard VI, condamnent la présence réelle, qu'ilstraitent d'indifférente sous Elisabeth , b. 206 - 7. Variations des Protestans, qui vantenr leur patience à souffrir quand ils sont foibles. & se révoltent dès qu'ils ont la force en main, b. 247. c. 301-2. On prêche d'abord la soumission, puis la révolte, c. 379. & la Réforme remplit tout de sang. & de carnage, c. 380-1. Variations sur la doctrine de l'indépendance des Rois, & fur l'obéissance aux Puisfances, d. 216 & Suiv. 233 & 367 & Juiv. Prodigieuse variation de toute la Réforme, démontrée par la tolérance des Calvinistes pour le demi-Pélagianif ne des Luthériens, auxquels ils offrent la communion, d. 110. Pour être bon Calviniste, il faut. concilier bien des choses opposées, afin de s'unir aux Luthériens, & tourner à tout vent de doctrine, d. 114.

Les Variations de la Réforme viennent de sa propre constitution. N'ayant ni regle. ni principes, sa doctrine en. général & celle des particuliers ne peut être qu'irréguliere & contradictoire, e. 156. Elle varie en ce qu'ayant donné d'abord les seules Ecri-

tures.

fores aux fimples Fideles, pour former leur Foi, elle veut maintenant qu'ils apportent à la lecture des Ecrirures une foi toute formée par les instructions & l'autorité des Pasteurs, e. 225. Burnet, Jurieu, Basnage & les autres Ministres, forcés d'avouer les variations de leurs Eglises, s'étonnent de ce qu'elles n'ont pas varié davantage, & disent qu'elles ne sont pas infaillibles; par où ils conviennent qu'elles n'ont, ni promesses, ni regle fixe de doctrine, e. 314 & suiv.

Vaffi (le maffaere de) n'étoit pas une entreprife préméditée, mais un fait fortuit, c. 319. d. 270. Bafnage foutient que la guerre
entreprifeen conféquence par
les Réformés étoit juste; ce
qu'il fonde sur trois raisons
qu'on réfute, c. 320-1-2-3-4.
Ce massacre fut le prétexte
de la guerre. On en découvre la vraie cause, d. 272-3.

Vaucernai (Pierre de) écrit contre les Vaudois & les Albigeois, b. 304-5.

Vaudois (les) veulent parvenir à la Réformation par la rupture, a. 7. Les Protestans les mettent au nombre de leurs ancêtres, b. 272. Ils devroient en avoir d'autant plus de honte que les Ministres en font des Manichéens, en prétendant qu'ils sont les mêmes que les Poplicains d'Angleterre, b. 302. V. Manichéens. Alanus les distingue des Albigeois, ainsi Tome V. que Pierre de Vaucernai, qui prouve le Manichéifme des Albigeois, & ainfi que divers autres Auteurs qui décivent les caracteres des deux Sectes, b. 304-5. & fuiv. On démontre que les Vaudois & les Albigeois faisoient deux Sectes très-diffinctes, b. 364.

Leur nom est tiré de Valdo, auteur de la Secte. On les nomme Pauvres de Lyon & Léonistes, parce qu'ils commencerent à Lyon; & Infabatés, à cause de leurs fouliers coupés , b. 320. Leurs commencemensfurent beaux. Valdo leur apprit à imiter la pauvreté volontaire de J. C. Ensuite ils voulurent precher comme les Apôtres, quoique laïques & fans miffion, b. 320-1-2. Ils firent des progrès, & furent condamnés par Lucius III comme hérétiques. à cause de quelques dogmes & observancessuperstitieuses, b. 223. Conférence avec eux. dans laquelle on les convaine de diverses erreurs qui ne regardent pas l'Eucharistie mais qui confistent à refuser l'obéissance aux Pasteurs, à se croire en droit, hommes & femmes, de prêcher, à rejeter la priere pour les morts, à s'absenter des Eglises. pour prier entr'eux, à dite que le pouvoir de consacrer. de lier & de délier n'est pas attachéau caractere, mais au mérite des personnes, & qu'on peut se confesser aux laïques; qu'enfin, il n'est jamais permis ni de jurer, ni de punir les malfaicteurs , b. 224-5-6 .

332. Il ne paroît pa qu'ils eussent songé à nier la préfence réeile ou la transsubfantiation, b. 327, 332. Ils viennent à Rome demander à Innocent III approbation de leur Sede. Le Pape est effrayé de leurs singularités, & de ce qu'ils vont pêlemelle hommes & femmes, abid.

Quand les Vaudois pa-Tutent, toutes les Sectes féparées de Rome étoient Mamichéennes. Ils ne s'y joignirent pas , 331-2. On voit dans l'interrogatoire de Pragellas qu'ils admettoient la gransubstantiation, la communion fous une espece, la confession, & qu'à l'extérieur ils faisoient les devoirs de Catholiques, b. 338 & fuiv. 341. Il ne paroît pas qu'ils aient retranché aucun Sacrement, & leur doctrine étoit très-bien connue des Catholiques de leur temps , b. 342 - 3 - 4 - 5. Ils avouent des Articles que les Catholiques & les Protestans rejettent, d'autres que les Cazholiques rejettent & que les Protestants approuvent, b. 346-7.

Cette Secte est une espece de Donatisme. Elle fait dépendre l'esset des Sacremens de la vertu des Ministres, & prétend que des laïques, gens de bien, peuvent entendre les confessions, faire le Corps de J. C. & administrer les Sacremens, qu'ils laissent en leur entier. Ils pe pensent pas non plus que les Ministres de l'Eglise, qui possedent quelque chose en propre foienties Successeurs des Apôtres, b. 329, 330. Ce qui les rend plus chers aux Protestans, c'est qu'ils difoient que l'Eglise Romaine toit l'impudique de l'Apocalypse, b. 335.

Les Vaudois changent de doctrine depuis Luther & Calvin. Bucer & Gcolampade les réformentà leur mode & leur proposent de nouveaux articles de Foi. Leur conférence avec @colampade, où ils montrent une ignorance groffiere, & pourtant parlent mieux fur plufieurs articles que leurs Réformateurs, b. 347 & Suiv. 352. Ils consultent les Calviniftes, qui les amenent avec peine à leur doctrine. La Secre s'éteint & se fond dans celle de Calvin, b. 353-4-5. Leurs anciens llvres cités par Perrin, font ou supposés ou altérés, & leur Confession de Foi de très-fraîche date. Ondémontre qu'avant la Réforme, ils n'avoient point de Confession de Foi. Dans leur Confession calvinisée, ils retiennent plusieurs de leurs anciennes erreurs, b. 350-1-2-3.

En quel sens on peut dire que les Vaudois sont sortis des Albigeois Manichéens, b. 418.

Ubiquité enseignée par Luther surce fondement, que Dieu étant par-tout, & la div nité étant unie dans J. C. à l'humanité, cette humanité dost être par-tout, a. 94. qu'ils font. Les marques de cette violence sont certaines,

d. 565.

Visibilité de l'Eglise. Voy. Eglise.

pencher Mélancton vers les Sacramentaires, b. 114. On Eg la trouve établie dans le livre

Union (1') des Eglises n'est pas, selon Basnage, du premier dessein de Jesus-Christ, ce qu'on réfute par les paroles mêmes du Sauveur. d. \$23-4. On prouve, par S. Paul, que les Eglises Chrétiennes étoient établies pour ne faire ensemble au-dedans & au-dehors qu'une feule Eglise Catholique, d. 425. On démontre, par l'Ecriture, que les Eglises s'unissoient dans la doctrine, & même dans lefond de la discipline : & que le confentement commun tenoit lieu de regle. Abfurde comparaison de l'ancienne Eglise à la Réforme & aux Vaudois, où l'on ne voit rien de l'union & du saint concert des Apôtres, d. 226-7-8.

Unité de Dieu. Les Perfonnes divines se rapportent à un seul principe. La Théologie des Peres, prosonde sur ce point. La hauteur d'un si grand Mysters fait quelquéfois trouver des difficultés dans les explications que les SS. Peres en donnent, e., 66-

7-8.

Unitaires. V. Sociniens. Vocation (la) extraordinaire des premiers Réformateurs, donnée comme certaine dans la Confession de Foi Calviniste, & dans deux Synodes nationaux, est abandonnée par Claude, Jurieu & autres, d. 137-8-9.

Violence (la) faite aux Evêques, du tems de l'Empereur Constance, annulle ce

bouche aux Sacramentaires, qui disoient que Dieu ne pouvoit mettre le Corps de J. C. en plusieurs lieux à la fois, b. 123. Ce dogme est toléré dans les Luthériens par les Calvinistes dans le Synode de Charenton, c. 100.

L'ubiquité est érigée en dog-

me par la plupart des Eglises Luthériennes, b. 100. Elle fait

de la Concorde, quoiqu'on prétende y répéter la Confes-

fion d'Ausbourg, qu'on com-

bat en effet. On confirme ce

dogme monstrueux par un

long circuit de paroles am-

biguës, b 121-2. Le but des

Luthériens, en établissant l'ubiquité, étoit de fermer la

Viandes (l'abflinence des) admife par la Réforme Anglicane, comme dans l'Eglife

Catholique, b. 68.

Vigilance combat le culte des Saints. Les Protestans le mettent au nombre de leurs prédecesseurs & le préferent à S. Jérôme, b. 270.

Vincent de Lerins, enseigne que la Vérité Catholique est toujours la même, & partout, & que l'Eglisene change jamais rien à ses dogmes, parce que la vérité venue de Dieu a d'abord toute sa perfection, d. 4 & fuiv. 9. Il cite S. Paul pour prouver la perpétuité de la doctrine dans l'Eglise Catholique, d. 420. Violence (la) faite aux

Ssig

W.

ICLEF (Jean), Anglois, enseigne dans son Trialogue une doctrine impie, reprefente Dieu dominé par la nécessité, auteur & approbazeur de tous les crimes . b. 381-2-3. Il imite la fausse piété des Vaudois, attribue l'effet des Sacremens au mérite des personnes, & regarde les Ecclésiastiques, qui possedent des biens temporels, comme coupables d'un grand crime. Il croit auffi que Dieu est obligé d'obéir au diable, & qu'un Roi déchoit de fa dignité par le péché mortel, &c. b. 384-5. Il rejetoit la transsubstantiation, & croyoit la présence réelle, quand la confécration étoit faite par un Ministre faint. La Confession de Foi, qu'on dit dressée par un Concile de Londres, où la transfubstantiation est rejetée . n'est pas de ce Concile, mais plutôt de Wiclef, b. 386. Il rétracte ses sentimens, & meurt dans sa cure & dans l'exercice de sa charge. Mélancion le méprife. Il disoit le Pape Antechrift, b. 387-8. Les Calixtins respectoient sa mémoire, h. 393.

Wissonats (André) fait voir comment les Unitaires fesont séparés des Résormés,

c. 219,

Wittemberg (Confession de) dresse par Brentius. L'article de l'Eucharist e y est autrement que dans celle d'Ausbourg. On y reconnoît le mérite des bonnes œuvres, b. 101 & fuiv. 109.

Wittemberg. (accord de) On dresse six articles, a. 186. Conclusion de l'accord , a 191. Les Théologiens de Wittemberg reconnoissent qu'il faut, ou renoncer à la doctrine de Luther, ou admettre le facrifice, la transsubstantiation on l'adoration. Ils changent sa doctrine austi-tôt après sa mort. Les Luthériens ne peuvent répondre aux raisonnemens de ces Théologiens. Cependant ils reviennent bientot après à la doctrine de Luther, a. 280-1-

Wormes (Conférence de), par ordre de Charles V, pour concilier les deux Religions, b. 109. Les Luthériens se divisent sur des points importans. Ils condamnent tout d'une voix, la nécessité des bonnes œuvres pour le salut. On épargne la doctrine monstrueuse d'Osandre. Les Catholiques refusent de continuer à conférer avec des gens qui ne s'accordent pas

entr'eux , b. 110-1-2.

 \mathbf{z}

LISCA, Chef des Taborites, l'une des Sectes descendues de Jean Hus, excita des révoltes & commit des cruautés inouïes, sur-tout à l'égard des Moines & des Eccléfiattiques Les Freres de Bohéme en descendent, selon Rudiger, l'un des Freres. Ils refusent les quatre articles accordés parle Concile de Base,

b. 290-1-2.

Zuingle. Son caractere hardio. Il prend parti pour Cardioftad dans la querelle facramentaire, a. 65. Il accorde le falut aux Païens, Luther défefpere de fon falut à caufe de cette erreur, que ceux de Zurich défendent mal, a. 66-7. Il nie le péché originel, qu'il appelle un vice, un malheur, une maladie, & non un crime. Ses erreurs sur le baptême, 69. V. Baptême. Son fonge, dans lequel un fantôme blanc ou noir lui apprend que le signe dans l'Ecri-

ture reçoit le nom de la chofe, l'Agneau est la Pâque, pour dire qu'il en est le signe. Ignorance de cette explication. L'Agneau étoit le facrifice de la Paque ou du Passage, & non la Pâque même, a. 77. Sa Confession de Foi appellée Helvétique, envoyée à Ausbourg, a. 102. V. Confession d'Ausbourg. Il est tué dans une bataille donnée en Suisse entre les Cantons Catholiques & les Cantons Protestans, où les derniers, quoique plus forts, font vaincus, a. 169.

Zuingliens (les) se moquent des équivoques de Bucer, & ne veulent point entendre parlet de miracles & de toute-puisance de Dieu dans l'Eucharistie, a. 193. Ceux de Pologne disent dans leur accord avec les Luthériens & les Bohémiens, que le Corps de J. C. est substantiellement présent dans l'Eucharistie a

0.409.

FIN de la Table.

PERMISSION SIMPLE.

FRANÇOIS - CLAUDE - MICHEI-BENOIST LE CAMUS DE NEVILLE, Chevalier, Conseiller du Roi en tous ses Conseils, Maître des Requêtes ordinaire de son Hôtel, Directeur-Général de la Librairie & Imprimerie.

TU l'article VII de l'Arrêt du Confeil du 30 Août 1777, portant Réglement pour la durée des Privileges en Librairie, en vertu des pouvoirs à nous donnés par ledit Arrêt: Nous permettons au Sieur PIERRE MACHUEL, Libraire à Rouen, de faire une édition de l'Ouvrage qui a titre : Histoire des Variations, de Bossuet , laquelle édition sera tirée à 1200 exemplaires, en cinq volumes, format in-12, & fera finie dans le délai d'une année; à la charge par ledit Sieur Pierre Machuel d'avertir l'Inspecteur de la Chambre syndicale de Rouen, du jour où l'on commencera l'impression dudit Ouvrage, au desir de l'article XXI de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant suppression & création de différentes Chambres syndicales; de faire ladite édition absolument conforme à celle de. d'en remettre un exemplaire pour la Bibliotheque du Roi, aux mains des Officiers de la Chambre syndicale de Rouen; d'imprimer la présente Permission à la fin du Livre, & de la faire enregistrer dans deux mois pour tout délai, fur les Registres de ladite Chambre syndicale de Rouen: le tout à peine de nullité.

Donné à Paris, le 5 Juillet 1780.

Signé, NÉVILLE. Et plus bas: Par Monsieur le Directeur-Général. DE SANCY, Secretaire-général.

Registré sur le Registre I de la Chambre Syndicale des Livraires-Imprimeurs de Rouen, No. 203, Fo. 27, conformément aux Arrêts du Conseil du 30 Aoûs 2777. A Rouen, ce 32 Octobre 2782.

LE BOUCHER le jeune.









